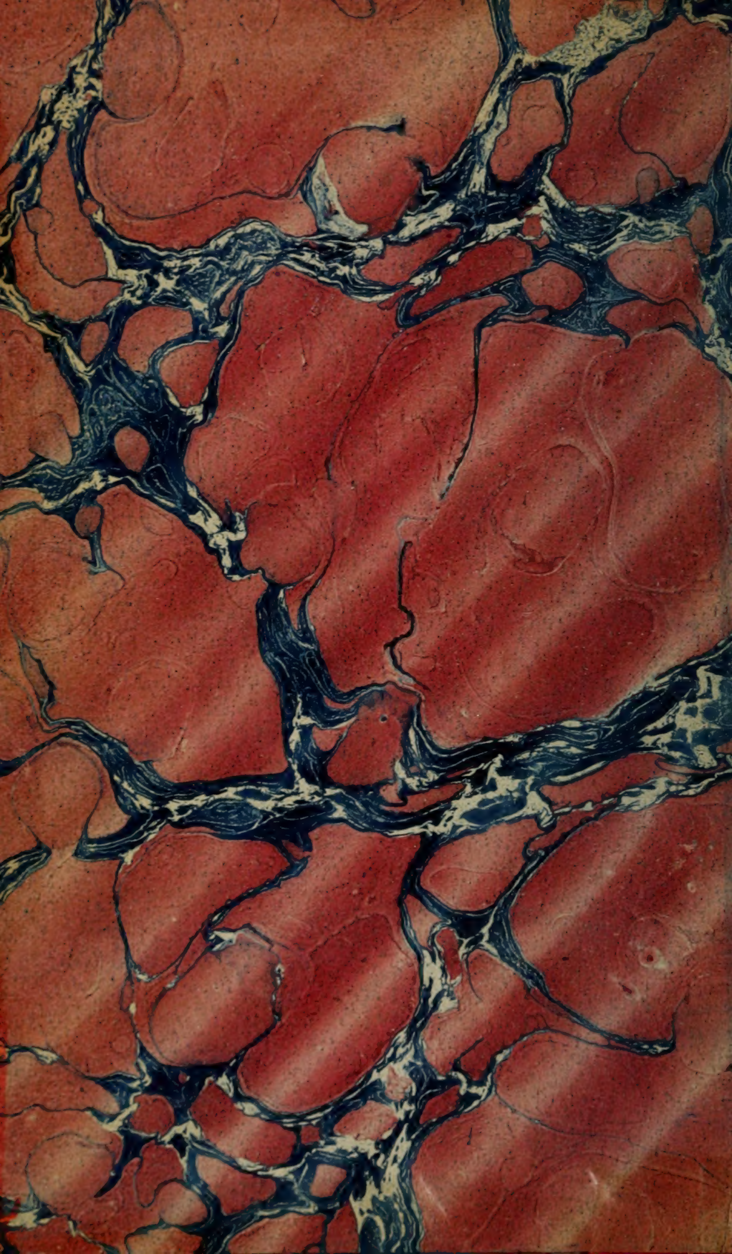
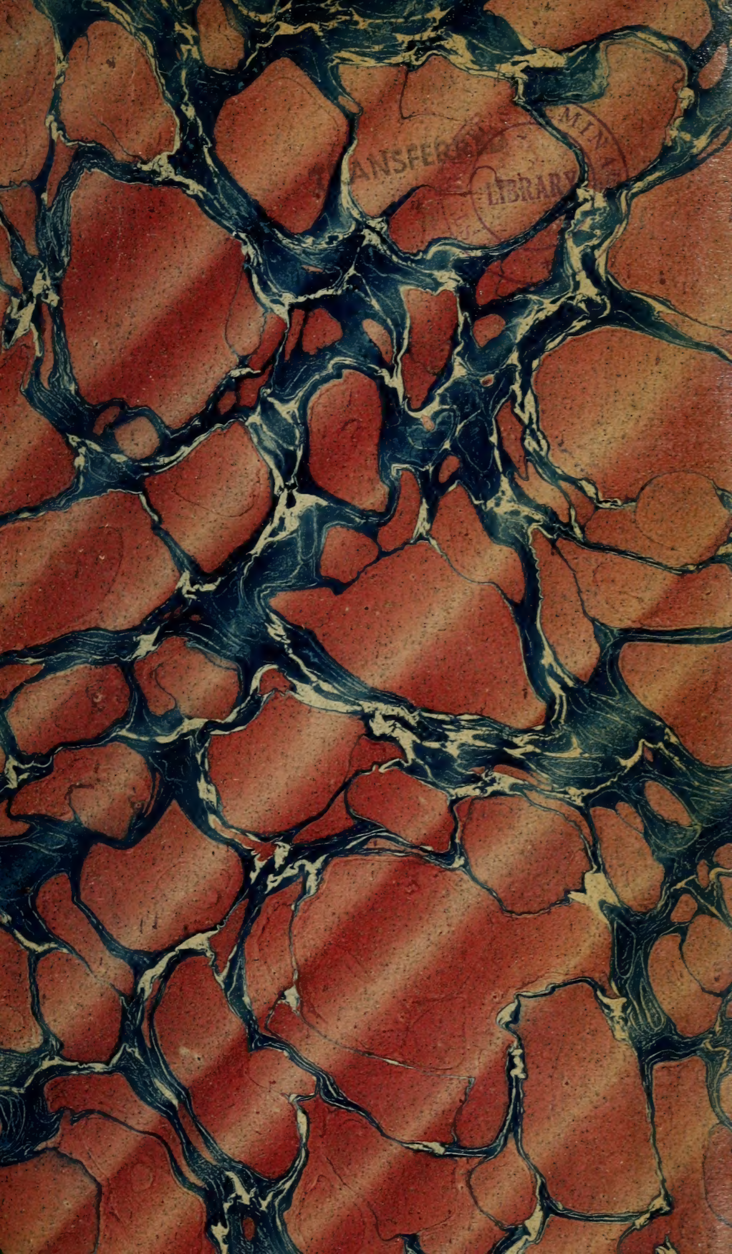
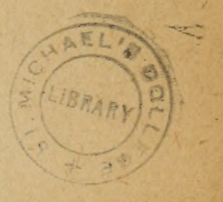

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01877255 8




LIBRARY


TRANSFERRED
ST. BASIL'S SEMINARY
LIBRARY


ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

NOUVELLE EXPLICATION

DU

CATÉCHISME

DE RODEZ

I

8791-94 — CORBEIL. Imprimerie CRÉTÉ.

NOUVELLE EXPLICATION

DU

CATÉCHISME

DE RODEZ

divisée

EN INSTRUCTIONS POUVANT SERVIR DE PRONES

AVEC DE NOMBREUX TRAITS HISTORIQUES

PUISÉS AUX MEILLEURES SOURCES, A LA SUITE DE CHAQUE INSTRUCTION

PAR M. NOËL

VICAIRE GÉNÉRAL DU DIOCÈSE DE RODEZ

Qui elucidant me, vitam æternam habebunt. (Eccli. 24, 31.)

A la doctrine chrétienne ! A la doctrine chrétienne ! on vous y enseignera le chemin du Paradis. (S. François de Salle.)

TREIZIÈME ÉDITION

REVUE ET RETOUCHÉE PAR L'AUTEUR

Ouvrage approuvé par Monseigneur l'Évêque de Rodez et par Monseigneur l'Évêque de Mende.

TOME PREMIER

LIBRAIRIE CATHOLIQUE ET CLASSIQUE

DE PERISSE FRÈRES

Nouvelle Maison, à PARIS, rue Saint-Sulpice, 38

BOURGUET-CALAS, SUCCESSEUR

APPROBATIONS

Jean-François CROIZIER, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siége apostolique, Evêque de Rodez.

Nous donnons notre approbation pour l'impression de ce livre avec d'autant plus d'empressement et de plaisir, que nous en avons lu et revu attentivement une très-notable partie; et la rédaction nous en a paru généralement si solide, si lumineuse, si instructive, en même temps qu'elle réunit dans un degré distingué l'attrait d'un style noble, élégant et naturel, que nous eussions désiré que nos occupations nombreuses nous eussent permis de poursuivre, jusqu'à la fin, la lecture attachante du manuscrit. Ce que nous ne faisons point par nous-mêmes, s'achèvera par d'autres yeux et un autre examen, en qui nous n'avons pas moins de confiance que dans les nôtres; en sorte que nous pouvons assurer d'avance que la publication de ce livre, qui développe avec bonheur le Catéchisme diocésain, est pour le troupeau confié à nos soins, en commençant par les prêtres et les pasteurs, une heureuse circonstance et une bonne fortune, qui accroîtront encore l'instruction chrétienne dans un pays ou elle règne et fleurit à notre grande consolation.

Donné à Rodez, le 16 novembre 1847.

† JEAN, *Évêque de Rodez.*

Une nouvelle approbation nous étant demandée pour la seconde édition de l'ouvrage de M. NOEL, chanoine, sur *le Catéchisme de Rodez*, nous croyons devoir ratifier pleinement aujourd'hui ce que nous avions exprimé en 1847; l'accueil du public et le succès du livre ont exactement confirmé notre jugement favorable; et l'auteur par d'autres travaux et d'autres services n'a fait que s'attirer de nouveaux droits a notre confiance et à notre juste estime.

Rodez, le 8 janvier 1854.

† JEAN, *Évêque de Rodez.*

EXTRAIT DU JUGEMENT PORTÉ SUR CET OUVRAGE

PAR MGR L'ÉVÊQUE DE MENDE.

« Une explication du Cathéchisme doit exposer la doctrine avec exactitude, dans un langage simple et noble tout ensemble, avec l'accent du cœur, avec cette onction douce et pénétrante qui laisse aux vérités célestes ce qu'elles ont par leur nature d'attachant et de persuasif. La *Nouvelle Explication* nous a paru réunir ce triple mérite à un degré peu commun. On voit qu'une longue expérience dans ce genre de ministère, si modeste, mais si fécond, a été le guide de l'estimable auteur.

« Théologien, son exposition du dogme est abondante et lumineuse. Évitant les discussions oiseuses, qu'une inquiète curiosité a plus d'une fois engagées sans profit réel pour la piété, il se borne à ce qui peut la nourrir, en éclairant la foi par les riches développements d'une saine doctrine, d'une théologie substantielle et solide, mais toujours proportionnée aux plus faibles intelligences.

« Écrivain, sa manière est aisée, naturelle, familière, sans cesser d'être digne. Sa diction, pure et soutenue, sans apprêt comme sans négligence, s'élève avec le sujet et sait descendre sans bassesse aux plus humbles détails de la vie et de la morale chrétienne.

« Inspiré par cet esprit de zèle, qui est l'âme du ministère de la parole, il a ses mouvements vifs et affectueux, sans lesquels l'instruction ne s'adresse qu'à l'esprit, et languit froide et inanimée. Il parle de Dieu à l'enfant chrétien avec le langage d'un cœur qui aime l'un et l'autre d'un commun amour, et qui voudrait graver bien avant dans la jeune âme de cet héritier du Ciel le nom au-dessus de tout nom, parce qu'il sait que la religion seule peut le rendre bon et heureux, et que, selon la parole de l'Apôtre, *elle a les promesses de la vie présente, et celles de la vie future.*

« Notre persuasion intime est donc que M. l'abbé Noël, en consacrant depuis bien des années ses veilles à une œuvre si sainte, a bien mérité de la religion, qu'il s'est acquis des droits à la reconnaissance du clergé : on peut ajouter à celle de tous les fidèles qui iront puiser dans son livre, comme à une source abondante et toujours pure, les célestes enseignements de la foi.....

A

MONSEIGNEUR JEAN-FRANÇOIS CROIZIER,

ÉVÊQUE DE RODEZ.

Monseigneur,

Un ouvrage de doctrine chrétienne ne peut être de uelque prix aux yeux du peuple fidèle, s'il n'est revêtu ɜ la haute sanction de ceux que notre divin Sauveur a ablis dépositaires et interprètes de ses oracles et juges : la foi. Cependant, j'ai hâte de le dire, en sollicitant ıjourd'hui de Votre Grandeur un bienveillant suffrage ur ce travail, uniquement entrepris pour la gloire de eu et le bien des âmes, j'ai suivi l'impulsion de mon ɜur, plutôt que je n'ai songé à remplir un devoir de ɪscience. Qu'il me soit permis, Monseigneur, de vous le e en toute sincérité : dès votre entrée dans ce diocèse, il us a été facile d'apprécier ces heureuses et brillantes quas, que l'auteur de tous les dons vous a si libéralement

départies pour l'ornement de son Église, et le bonheur du peuple confié à votre sollicitude. Nous avons aussitôt reconnu en vous le *pontife docte et parfait* (1) en qui se trouvent réunies, dans le degré le plus éminent, selon une belle expression de saint Augustin, *la piété éclairée par la science, et la science animée par la piété* (2). Je pourrais en citer des preuves nombreuses à la gloire de votre apostolat. Mais, sans parler de ce beau talent de persuader et de convaincre, que nous avons si souvent admiré dans vos éloquentes prédications, et dans ces Instructions pastorales, où se reflètent, avec toutes les grâces du style, cette bonté et cette douceur qui charment tous ceux qui ont l'avantage d'approcher de votre auguste personne; qu'il me suffise de rappeler ici ce zèle vigilant, avec lequel vous avez daigné revoir notre Catéchisme diocésain, pour en faire disparaître tout ce qu'il pouvait y avoir de défectueux dans la forme, et ces diverses inexactitudes d'expression que la multiplicité des éditions y avait introduites. L'utile réforme, que vous y avez opérée, en témoignant de votre tendre intérêt pour l'enfance, est un nouveau titre à notre reconnaissance et à notre amour. Quant à moi, en écrivant cette *Nouvelle Explication*, que de fois il m'est venu dans la pensée de demander à Dieu qu'il m'accordât une part à cet esprit qu'il a mis en vous avec tant d'abondance, comme nous voyons dans nos livres saints *qu'il prit autrefois de l'esprit qui était*

(1) Sacerdos doctus atque perfectus. 1. *Esd.* 2. 63.
(2) Scienter pius et piè sciens. Aug. *Epist.* 105. ad Sixt.

en Moïse, pour le communiquer aux soixante et dix hommes (1), dont devait être composé le conseil du peuple. Mais que dis-je ? mes vœux n'ont-ils pas été amplement exaucés par ces soins d'une bonté toute paternelle, avec lesquels vous avez bien voulu examiner par vous-même cet ouvrage, fruit de longues veilles et de longues études ; et l'approbation dont vous avez daigné l'honorer m'en garantit suffisamment le succès. Il ne me reste plus qu'à vous offrir de nouveau l'hommage d'un dévouement sans bornes, et à vous demander encore une de ces bénédictions puissantes, qui, en passant par vos mains sacrées, ne manquent jamais d'avoir leur effet.

Puisse le Seigneur, qui vous a donné à nous dans sa miséricorde, vous conserver longtemps à la tête de ce diocèse, dont vous faites les délices. C'est le désir le plus ardent de celui qui est, avec la vénération la plus profonde et la tendresse la plus filiale,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-humble
et très-obéissant serviteur,

NOËL, chanoine.

(1) Auferens de spiritu qui erat in Moyse et dans septuaginta viris. *Num.* 11. 25.

AVERTISSEMENT.

A quoi bon une *Nouvelle Explication du Catéchisme* ? Il y en a tant et de si excellentes, consacrées par un long usage, et qui ont déjà produit tant de bien ? Pense-t-on mieux faire que les Couturier, les Lambert, les Bougeant, les Charency, les Pomey, les Gaume, et tant d'autres depuis longtemps en possession de l'estime publique et honorés des plus illustres suffrages ? Telles sont peut-être les pensées, qui se présenteront à l'esprit de plusieurs, à la simple lecture du titre de cet ouvrage. Certes, nous sommes le premier à nous incliner devant ces maîtres de la science sacrée, et il y aurait de notre part d'autant plus d'ingratitude à ne pas reconnaître le mérite respectif de leurs livres, que nous en avons nous-même retiré le plus grand profit. Cependant, en publiant cette *Nouvelle Explication du Catéchisme*, nous n'avons pas cru faire une œuvre inutile ; nous avons essayé de satisfaire un besoin généralement senti dans ce diocèse. On y réclamait de toutes parts une *Explication* qui correspondît parfaitement au texte même de notre Catéchisme. L'ancienne, due au zèle et aux lumières d'un vénérable curé, dont la mémoire sera toujours en bénédiction, laissait beaucoup à désirer, soit sous le rapport de l'exécution typographique, soit à cause des fréquentes incorrections de style qui s'y trouvaient, soit enfin parce qu'elle renfermait de nombreux détails qui n'étaient plus en rapport avec les mœurs de la société actuelle, tandis qu'on y remarquait, d'un autre côté, beaucoup d'omissions sur les sujets les plus intéressants. Malgré ces imperfections, elle a été d'un puissant secours aux pasteurs de ce diocèse, et même des diocèses limitrophes, dont quelques-uns y puisaient presque constamment le sujet de leurs instructions. Mais

ces défauts devenant de plus en plus sensibles par le laps du temps, il était urgent de la retoucher et de la refondre presque entièrement. Nous avons préféré en donner une nouvelle.

Toutefois, qu'on ne croie pas que notre livre soit d'un intérêt purement local. Sans doute, nous nous sommes astreint à commenter scrupuleusement, et, pour ainsi dire, mot à mot, le texte de notre Catéchisme, en suivant, comme pas à pas, chacune de ses demandes et de ses réponses. En cela, nous avons cru être agréable à nos vénérables frères dans le sacerdoce, et à tous ceux qui exercent dans nos contrées la noble fonction de catéchiste. Mais qui ne sait que les enseignements de la religion sont les mêmes en tous temps et en tous lieux? Dans tout le monde chrétien, on enseigne, on explique le même symbole, le même décalogue, les mêmes sacrements; et une des choses qui font le plus admirablement ressortir la divine constitution de l'Église catholique, c'est cette *unité* de la foi dans la *variété* des Catéchismes.

A Dieu ne plaise donc que nous ayons dit rien de nouveau! *Non nova, sed novè:* telle est la maxime qui nous a constamment dirigé. L'innovation, sous peine d'être hérétique, ne peut jamais tomber sur le fond de la doctrine, mais seulement sur la forme.

Une innovation de ce genre, dont nous espérons qu'on nous saura quelque gré, c'est d'avoir divisé le Catéchisme en une série d'instructions pouvant servir de prônes; car ce n'est pas seulement pour le premier âge que nous avons travaillé. Il est bien vrai que primitivement nous n'avions eu en vue que l'enfance, pour laquelle nous éprouvons depuis longues années cet amour à la fois *fraternel, paternel et maternel,* que saint Augustin (1) recommande si fort à tous les pasteurs des âmes. Mais depuis nous avons pensé qu'en même temps que nous présentions aux enfants le lait de la doctrine, il ne serait pas inutile d'offrir une nourriture plus substantielle à la jeunesse et à l'âge mûr. En cela, du reste, nous n'avons fait que suivre la voie ouverte par notre devancier; et nous avons voulu aussi faciliter le moyen de se conformer à ces sages recommandations de l'illustre évêque de Meaux, qui, dans un avertissement adressé à son clergé, di-

(1) Congruamus eis per fraternum, paternum, maternumque amorem. *De Catechiz. Rud.*, 17.

sait : « Nous vous exhortons à répandre toujours dans vos prônes « et dans vos sermons quelque chose du Catéchisme... Il faut « faire le Catéchisme non-seulement aux enfants, mais princi- « palement aux pères de famille. » Voilà pourquoi nous avons choisi, autant qu'il a dépendu de nous, le langage le plus simple et le plus clair. Car, si on a comparé les prédicateurs, qui emploient dans leurs sermons un style relevé et fleuri, *aux feux d'artifice qui, tant qu'ils durent, jettent un grand éclat, mais qui ne laissent après eux qu'un peu de fumée et de papier brûlé* (1), à combien plus forte raison serait condamnable un catéchiste, qui s'exprimerait en périodes pompeuses et bien arrondies. *Nous ne venons pas avec une voix tonnante et des discours emphatiques,* dirons-nous avec saint Augustin (2); *nous ne voulons pas de cette éloquence fardée de phrases profanes; mais nous prêchons le Christ crucifié.*

Par la même raison, nous avons évité avec le plus grand soin les questions épineuses ou de pure curiosité, les discussions théologiques, et tout ce qui peut sentir la controverse. Il nous a paru plus expédient de prévenir, par de bonnes et solides raisons, les principales objections qu'on élève contre le dogme et la morale, que de les attaquer et réfuter en forme, au risque de jeter dans les esprits des doutes, qui peut-être n'y viendraient jamais, sans ces discussions intempestives. N'est-il pas encore à craindre, à cause de la corruption du cœur et de la pente naturelle de l'esprit humain à la contradiction, comme à tout ce qui est mal, que beaucoup de personnes ne soient plus frappées de l'objection que de la solution, et ne prennent ainsi le poison pour le pain ? La vérité, avec ses grâces naïves, a seule assez de force pour subjuguer les âmes les plus rebelles.

Une autre innovation, non moins importante, c'est d'avoir ajouté, à la suite de chaque instruction, de nombreux traits historiques. On sait leur merveilleuse efficacité pour graver dans les esprits et les cœurs les vérités chrétiennes, et avec quelle avidité ils sont demandés et écoutés. « Des histoires des Saints, « se demandait saint François de Sales, s'en peut-on pas servir?

(1) Saint Liguori.

(2) Non nos tonantia et poetica verba proferimus, nec eloquentiâ utimur sæculari sermone fucatâ, sed prædicamus Christum crucifixum. *Serm.* I. De acced. ad grat.

« Mais, mon Dieu! y a-t-il rien de si utile, rien de si beau? Mais « aussi qu'est-ce autre chose la vie des Saints, que l'Évangile mis « en œuvre? Il n'y a non plus de différence entre l'Évangile écrit « et la vie des Saints, qu'entre une musique notée et une mu- « sique chantée (1). » Ici nous pouvons appliquer cette ancienne maxime : *Longum iter per præcepta, breve per exempla.* Les exemples forment donc comme le complément de l'instruction religieuse, ou plutôt, ils en sont le développement indispensable, car tout le christianisme est historique, puisqu'il repose sur des faits.

Les traits que nous citons sont tirés habituellement de l'Écriture sainte ou de l'histoire ecclésiastique. Quelques-uns sont empruntés à l'histoire de notre propre pays. La terre que nous habitons a été, elle aussi, féconde en miracles de vertu et de sainteté. Nous en ignorons un grand nombre, faute de renseignements suffisants; et aussi, parce que la plupart ont été cachés sous le voile de la modestie, ou ensevelis dans les ténèbres de l'oubli. Quant à ceux qui sont parvenus à notre connaissance, nous aurions été d'autant plus coupable de les négliger, qu'ils doivent naturellement faire sur nous beaucoup plus d'impression. Ces traits historiques se trouvent rejetés à la fin des instructions, pour qu'on puisse les ajouter ou les supprimer à volonté, selon le temps qu'on aura de disponible. Des numéros de renvoi indiquent les endroits auxquels ils peuvent s'adapter. Il n'est pas nécessaire de les citer tous; on peut réserver ceux qu'on voudra pour d'autres occasions.

D'après ce que nous venons de dire, on voit que nous n'avons rien négligé pour rendre cette *Explication* utile et profitable. Ce n'est pas que nous prétendions avoir tout fait, car la religion est une mine inépuisable, et le Catéchisme est comme une philosophie et une théologie populaires, auxquelles se rattachent une infinité de questions. On pourra donc trouver mille réflexions plus convenables, mille détails plus appropriés aux besoins des diverses localités. Cependant nous avons la confiance que ce livre, tel qu'il est, ne sera pas lu sans quelque fruit, et qu'il sera accueilli avec bienveillance par nos vénérables frères dans le sacerdoce, et spécialement par ceux auxquels les graves et incessantes occupations du ministère pastoral ne

(1) Lettre sur la vraie manière de prêcher.

laissent presque pas de temps pour la préparation de leurs prônes ou Catéchismes. Combien d'entre eux, nous en conviendrons humblement, eussent infinement mieux rempli la même tâche ! Nous n'avons d'autre avantage que d'avoir eu l'idée d'y consacrer nos loisirs.

Nous ne pouvons mieux terminer cet Avertissement, que par cette exhortation que saint François de Borgia adresse à tout prédicateur ou catéchiste : « Qu'il demande aux Séraphins leur amour, aux Chérubins leur science et leur lumière ; qu'il prie tous les autres Chœurs angéliques de lui faire part des dons particuliers que Dieu leur a accordés. » Nous les conjurons nous-même, dans toute l'ardeur de notre âme, de suppléer, par leurs saintes inspirations, à ce qui manque à nos instructions. Qu'ainsi Dieu et Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ soit connu, béni, loué, adoré, aimé maintenant et à tout jamais. *Fiat, fiat.*

NOTA. — Les chiffres montants, qui se trouvent dans le texte, renvoient aux Traits historiques, à la fin de chaque Instruction.

NOUVELLE EXPLICATION

DU

CATÉCHISME DE RODEZ.

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA FOI ET DU SYMBOLE

INSTRUCTION PRÉLIMINAIRE.

Ce qu'on entend par *Catéchisme*. — Son importance et sa nécessité. — Maux qu'enfante l'ignorance. — A qui convient l'étude du Catéchisme. — Difficulté qu'on oppose. — Invitation à le bien étudier.

On entend par *Catéchisme* (1) une instruction familière sur les principales vérités de la religion, faite par demandes et par réponses. Par là, nous voyons que le Catéchisme diffère

(1) Ce mot vient du grec κατήχησις *instruction*, littéralement *son répercuté*, de κατὰ et ἦχος. En effet, dans le Catéchisme, le maître et le disciple sont en quelque sorte l'écho l'un de l'autre, soit par l'harmonie de foi et de sentiments qui s'établit entre eux, soit parce que dans cette forme d'instruction par demandes et réponses, le disciple est souvent amené à répéter les propres paroles de celui qui l'instruit Dans les premiers temps, on appelait *catéchumènes*, ceux qui se préparaient à recevoir le baptême, et se faisaient instruire dans ce dessein.

essentiellement du sermon, et de tout autre genre de prédication, où le prêtre seul parle, tandis que tout le monde est obligé de l'écouter en silence; au lieu que le Catéchisme se fait par forme de dialogue, le prêtre ou catéchiste interrogeant tantôt les uns, tantôt les autres, afin de mieux leur inculquer les vérités qu'il leur enseigne, et ceux-ci répondant selon la mesure de leur savoir : ils peuvent même demander les éclaircissements qui leur sont nécessaires. Cette manière d'instruire est singulièrement propre à exciter l'attention et à piquer la curiosité. Le catéchiste est comme un père de famille au milieu de ses enfants, leur parlant tour à tour le langage de la raison et le langage du cœur, et proportionnant toujours ses leçons à la portée de leur esprit.

Mais si le Catéchisme est si attrayant par sa forme simple, claire, aisée, et par les douces relations qu'il établit entre le pasteur et les brebis confiées à sa garde, et qu'il doit conduire dans les pâturages de la saine doctrine; il est aussi d'une importance extrême, à cause des grandes et indispensables vérités qu'il renferme. Le Catéchisme, en effet, est le livre élémentaire de la religion, l'exposé précis et substantiel de la foi catholique, sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu et d'arriver à la béatitude céleste. Il nous apprend la plus excellente, la plus sublime de toutes les sciences, la science de Dieu, de ses perfections et de ses mystères, la science du salut et des moyens que nous devons prendre pour l'obtenir. Or, qui ne voit qu'il n'y a pas de science plus nécessaire que celle-là ? Il est une infinité de choses qu'on peut ignorer sans danger; ainsi, par exemple, il n'est pas nécessaire de pénétrer les secrets de la nature, d'approfondir toute la perfection des arts, de connaître les ressorts de la politique, les savants théorèmes de la géométrie, les lois mystérieuses en vertu desquelles les astres se meuvent au-dessus de nos têtes. Certes, il n'est pas donné à tout le monde de s'élever jusque-là; ce ne peut être que le partage de quelques intelligences privilégiées. Du reste, qu'est-ce le plus souvent que la science profane? Folie et vanité. Combien, en effet, trouve-t-on de

ces sages du siècle, infatués de leurs connaissances, qui se piquent de tout savoir, qui dissertent longuement et éloquemment sur tout, même sur les objets sacrés de notre foi, et qui néanmoins ne sont pas encore à l'alphabet de la science des Saints, et auxquels on pourrait appliquer ces paroles que l'apôtre saint Paul adressait aux philosophes de l'antiquité : « Leur cœur insensé est rempli de ténèbres, ils sont devenus fous en s'attribuant le nom de sages, et ils ont mis le mensonge à la place de la vérité de Dieu (1). » Ce qu'il importe surtout de connaître, ce sont les obligations infinies que nous avons à la Majesté divine, la manière de l'honorer et de la servir, les devoirs de notre état, les secours que la religion nous offre, pour nous faire obtenir les récompenses et éviter les châtiments de l'autre vie. Voilà précisément ce que le Catéchisme nous enseigne; n'est-ce donc pas la plus indispensable de toutes les instructions?

Convenons, cependant, que tous ne sont pas également capables d'arriver au même degré de lumière. Autre est la science des pasteurs obligés d'instruire leurs ouailles, et autre la science des simples fidèles; et, parmi ceux-ci, les uns ont plus ou moins de connaissances que les autres, à raison de leur âge, de leur état, de leur capacité; et, en bien des choses, la foi de l'Église peut suppléer à ce qui manque à leur intelligence. Mais aussi, il est des points tellement essentiels, qu'on ne peut les ignorer sous peine de damnation. On est obligé de croire explicitement, et par conséquent de savoir les principaux mystères de notre croyance, qui sont des articles de foi, de la même manière que nous sommes obligés d'avoir la foi elle-même. C'est la décision expresse de saint Thomas (2). Saint Charles Borromée dit aussi que tous ceux qui ont l'usage de raison, doivent connaître tous les articles du symbole, au moins quant à la substance, et savoir de plus les commandements de Dieu et ceux de

(1) *Rom.*, IV, 21.
(2) *D. Thom.*, 2ª. 2ª. q. 2, art. 5.

l'Église (1). Comment en effet les observer, si l'on n'en est instruit?

Mais gardons-nous de croire qu'il suffise de s'arrêter à ces premiers rudiments de la foi; c'est une semence féconde qui doit germer et fructifier en nous, à mesure que notre esprit se développe. L'étude de la religion, à cause de son excellence, et des avantages immenses qu'elle nous procure, doit être l'étude de toute notre vie. Aussi rien de plus fortement recommandé dans les saintes Écritures, que de méditer ses oracles et ses préceptes, et de les graver dans notre cœur. Sous l'Ancien Testament, Dieu voulait que son peuple eût continuellement le livre de la Loi devant ses yeux. « Écoutez, ô Israël, lui disait-il, mes paroles et mes ordonnances; vous les méditerez dans l'intérieur de vos maisons et dans vos voyages, la nuit dans les intervalles du sommeil, et le matin à votre réveil; vous les lierez comme un signe dans votre main; vous les porterez sur votre front; vous les écrirez sur le seuil et sur les portes de votre habitation (2). » Quelles expressions plus fortes pouvait employer le Seigneur, pour faire sentir aux Israélites la nécessité de penser souvent aux vérités de la religion, et de s'appliquer sans relâche à observer toutes les prescriptions de sa Loi? « Les lèvres du prêtre, leur disait-il ailleurs par la bouche d'un de ses prophètes (3), sont dépositaires de la science; c'est donc à eux que vous devez vous adresser pour la recevoir de leur bouche. » Et il avait réglé que les lévites, chargés de communiquer cette science divine, seraient dispersés dans Israël, afin qu'il fût plus facile à tout le peuple de s'en instruire.

Pareillement sous l'Évangile, Dieu a établi des prêtres, des pasteurs, des docteurs, avec la sublime mission de guider les esprits, d'éclairer les consciences, et de faire briller par-

(1) *Inst. Confess.*, *pars* 4.
(2) *Deut.*, VII, 8.
(3) *Mal.*, II, 7.

tout la lumière céleste. « Allez, leur a dit le divin Sauveur, enseignez les nations, apprenez-leur à croire et à pratiquer tout ce que je vous ai ordonné (1). » Et comment les pasteurs et les ministres de l'Église doivent-ils accomplir cet ordre divin? Est-ce par des phrases harmonieuses, par des discours emphatiques? Mais ce n'est pas ainsi qu'ont prêché Jésus-Christ et ses apôtres (2); ils ont parlé sans prétention, sans aucun art, annonçant les vérités les plus sublimes dans les termes les plus simples, et ne se proposant d'autre but que la gloire de Dieu et le bien des âmes. Des instructions familières, des Catéchismes surtout, des Catéchismes, voilà le vrai moyen de faire fructifier la parole de Dieu dans le cœur des fidèles. Mais les mêmes raisons, qui imposent aux pasteurs l'obligation de catéchiser les peuples, imposent aussi aux peuples l'obligation d'assister habituellement aux Catéchismes que leur font leurs pasteurs, car c'est uniquement pour eux qu'est établi le ministère pastoral.

Que s'ils se montrent assidus et dociles à écouter la voix de ceux qui sont chargés de leur conduite, quel fruit n'en retireront-ils pas! Le goût de la piété, l'horreur du vice, mille préservatifs contre la contagion du siècle, la force de réprimer la fougue des penchants déréglés, une sainte hardiesse à braver le respect humain, le mépris des vanités mondaines, la lumière de l'esprit, la pureté du cœur, le désir du Ciel, tels sont les salutaires effets de l'instruction religieuse. Heureuses donc les âmes saintement avides de l'acquérir, et empressées à profiter pour cela de tous les moyens que leur offre l'Église! On peut dire de cette science sacrée, qu'on puise dans les livres élémentaires de la religion et dans les explications familières qu'en donnent les pasteurs, ce que le roi David disait de la sagesse, qu'elle est préférable à l'or le plus pur, aux pierres les plus précieuses,

(1) Euntes docete omnes gentes.... docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis. *Math.*, XVIII, 20.
(2) Non in sublimitate sermonis. I, *Cor.*, II, 1.

qu'elle est plus douce à la bouche que le miel le plus excellent. S'y affectionner est une marque de prédestination; et celui qui s'y attache de tout son cœur, est semblable à un arbre planté sur le bord des eaux, qui conserve toujours la verdure de ses feuilles, c'est-à-dire la force et la vigueur dans la foi, et qui porte du fruit en son temps, c'est-à-dire qui produit des œuvres de piété, de justice et de sanctification.

Au contraire, quels maux affreux n'engendre pas l'ignorance! Une funeste expérience prouve qu'elle est la source d'une infinité de désordres déplorables. L'oubli de Dieu, le mépris et la profanation des choses saintes, le dégoût de la prière et des exercices spirituels, l'impiété, le libertinage, proviennent presque toujours de ce qu'on n'est pas assez instruit sur les vérités même les plus essentielles. On se fait de fausses idées sur Dieu, sur la religion, sur les devoirs qu'elle nous impose; on a l'esprit imbu de mille préjugés absurdes, ridicules, injurieux à l'Église et à son divin auteur; et on se livre à toutes les illusions de son esprit, à toutes les mauvaises inclinations de la nature corrompue; et, de précipice en précipice, on roule jusque dans l'abîme de la damnation éternelle. Hélas! si l'enfer s'élargit tous les jours et s'étend sans aucune borne, c'est qu'on oublie Dieu; c'est qu'on ne fait aucun cas de ses mystères, et qu'on s'aveugle volontairement, pour ne pas discerner la voie qui mène au vrai bonheur.

Outre les ravages affreux, que l'ignorance des vérités éternelles fait dans les âmes, elle est encore un des fléaux les plus terribles de la société civile. D'où viennent, en effet, ces crimes affreux qui effraient presque journellement le monde? D'où vient cette progression incessante de vols audacieux, de vengeances atroces, de sacriléges, de suicides, d'assassinats? D'où vient que la terre est dans la désolation de se voir souillée de tant d'abominations, dont une bouche honnête n'ose parler? D'où vient que nos tribunaux retentissent des faits les plus hideux et les plus révoltants? Ah!

nous devons le proclamer hautement, si l'on se joue des lois les plus sacrées, si l'on semble ne plus craindre et braver les jugements des hommes, c'est qu'on ne craint pas les jugements de Dieu, faute d'avoir appris à les connaître. Aussi entend-on quelquefois certains de ces malheureux, arrivés au comble de la dépravation, au moment d'expier leurs forfaits sous le glaive de la justice, s'excuser sur la mauvaise éducation de leur jeunesse. « Ah! disait, il n'y a pas long-« temps un d'entre eux, si on avait veillé sur moi, dès mon en-« fance; si mes parents m'avaient appris à servir le Seigneur, « à fuir les mauvaises compagnies, à faire mes prières, à fré-« quenter les églises, je ne serais pas maintenant ici. » Et, du haut de l'échafaud, il lança contre les auteurs de ses jours ce terrible anathème, capable de faire trembler tous les chefs de famille : *Maudit soit mon père! Maudite soit ma mère!* Mais que l'instruction religieuse se propage, qu'elle pénètre dans toutes les veines du corps social, que les saintes croyances de nos pères s'affermissent dans tous les esprits; et alors, à la place de ces vices honteux dont le débordement épouvante, on verra s'établir le règne de la pureté, de la justice, de la charité, des plus aimables vertus. O vous donc qui désirez de plaire à Dieu, qui ne voulez pas être enveloppés dans la masse de perdition, ayez soin de vous instruire; lisez, étudiez, méditez votre Catéchisme.

A qui convient cette étude? Elle convient à tous, car tout le monde est appelé au salut; et il est impossible d'y arriver sans la connaissance des vérités que nous devons croire, des préceptes que nous devons garder, et des sacrements que nous sommes obligés de recevoir. Le Catéchisme, qui nous donne cette connaissance, est donc le livre de tous les âges et de toutes les conditions, le livre des petits et des grands, des riches comme des pauvres, des savants aussi bien que des ignorants.

Il convient d'abord et surtout à l'enfance. N'est-il pas en effet d'une importance extrême d'inspirer de bonne heure à ces âmes pures et innocentes, que le souffle de Satan n'a

pas encore souillées, l'amour de Dieu et la haine du péché? Les premières impressions qu'on reçoit, s'effacent difficilement; et les premières habitudes sont les plus fortes. Or, le cerveau, dans les enfants, étant semblable à une cire molle sur laquelle on peut graver tout ce qu'on veut sans la moindre peine, il faut, dit Fénelon, *se hâter d'écrire dans leur tête, pendant que les caractères s'y forment aisément*. Si, dans l'âge orageux des passions, entraînés par les scandales du siècle, ou par les préoccupations de la cupidité, ils oublient les leçons de sagesse qu'on leur a données, ils en conservent toujours, même au fort de leurs égarements, quelques vestiges; et, tôt ou tard, les semences de vertu, répandues dans leur âme, se raniment et les font rentrer dans le devoir[1]. Que peuvent devenir, au contraire, les enfants qui n'entendent jamais ou presque jamais parler de Dieu? Après avoir grandi dans l'ignorance, ils croupissent dans le désordre et l'abrutissement. « Les vices de leur adolescence, dit l'Esprit-Saint, s'imprègnent jusque dans la moelle de leurs os, et s'y enracinent tellement qu'on ne peut plus les extirper, et qu'ils les emportent avec eux dans la poussière du tombeau (1). »

Il convient aux jeunes gens, et aux personnes avancées en âge, comme aux petits enfants. Car plus on l'étudie, plus on y trouve à profiter. Combien d'ailleurs qui croient le savoir parce qu'ils l'ont appris dans leur enfance, et qui ne s'aperçoivent pas qu'ils l'ont complétement oublié! Combien d'autres qui ne l'ont jamais bien compris! Ce n'est pas savoir son Catéchisme, que de réciter du bout des lèvres des mots auxquels on n'attache aucun sens; la lettre ne suffit pas; il faut de plus en avoir l'intelligence. De là, la nécessité des explications que les prêtres en donnent, soit dans les prônes, soit dans les Catéchismes ou autres instructions. Combien enfin, dont l'enfance a été tellement négligée, qu'ils n'ont jamais connu, même ce qu'il y a de plus nécessaire au

(1) Ossa ejus replebuntur vitiis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient. *Job*, XX, 11.

salut ! On a trouvé, en quelques endroits, des vieillards qui n'avaient jamais appris de leur vie le *Pater* ni le *Credo*, qui ne savaient pas répondre aux questions les plus faciles, dont la foi par conséquent était nulle, et qui n'étaient chrétiens que de nom [2].

Les pères et mères, maîtres et maîtresses, sont très-coupables devant Dieu, s'ils négligent d'envoyer au Catéchisme leurs enfants et leurs domestiques. Ils se rendent responsables de toutes les fautes auxquelles l'ignorance les porte, et de toutes les mauvaises habitudes qu'ils les laissent contracter, en ne leur donnant pas une éducation chrétienne.

Il convient aux hautes classes de la société, comme aux hommes du peuple. En effet, on voit quelquefois des personnes d'une basse extraction, des ouvriers, des domestiques, des agriculteurs sans esprit, sans éducation, parfaitement instruits des vérités de la foi ; tandis que des gens du monde, polis d'ailleurs et éclairés sur tout le reste, souvent même des littérateurs et des savants, sont d'une ignorance extrême sur les mystères de notre religion et les règles de la morale (1).

Il convient, il est indispensable aux pères et mères de famille, qui, étant de droit naturel les premiers et les principaux catéchistes de leurs enfants, doivent, aussitôt que leur intelligence commence à paraître, leur en imprimer la lettre dans la mémoire, la leur faire répéter plusieurs fois, et leur en faire comprendre le sens, par une courte explication. S'ils se contentaient de les envoyer de loin en loin à l'église, comment les pasteurs pourraient-ils les instruire suffisam-

(1) Il s'est trouvé des hommes, placés dans les plus hautes régions de la philosophie, qui ne savaient pas même où est né Jésus-Christ. *Il naquit à Nazareth,* a dit M. Lherminier (*Revue*, t. III, 278 ; *Bon sens*, 9 août 1831). — *Il naquit à Jérusalem*, a dit M. Roux-Ferrand. (*Cours d'histoire*, t. XIV). — O philosophes, allezdonc au Catéchisme, ou tout au moins, lisez les deux premiers chapitres de l'Évangile, et vous y trouverez cinq fois le nom de la ville qui donna naissance à Jésus-Christ.

ment ? A cause de la légèreté de leur âge, n'oublieraient-ils pas, d'une instruction à l'autre, ce qu'on leur aurait appris d'abord ? Aussi est-ce un usage très-louable, établi dans certaines familles, et qu'on voudrait voir s'introduire dans toutes, que, le soir, surtout pendant les longues veillées de l'hiver, au lieu de se livrer à des conversations inutiles et peut-être dangereuses, on repasse quelques chapitres du Catéchisme. Le père ou la mère interrogent ; les enfants et les serviteurs répondent, et on s'édifie mutuellement. Mais le père et la mère de famille seraient-ils en état d'instruire les autres, s'ils n'étaient eux-mêmes instruits ? Qu'ils s'appliquent donc à l'étude de la doctrine chrétienne.

Ainsi le Catéchisme est fait pour tous ; il est la meilleure nourriture de notre esprit, et il n'y a personne qui ne doive le lire et le relire attentivement, afin de le posséder de mieux en mieux.

La grande difficulté qu'on oppose à cette obligation si étroite et si indispensable d'étudier la religion, c'est qu'on n'a pas le temps ; on est, dit-on, surchargé par la multitude des occupations, écrasé d'affaires ; on n'a pas un moment de libre. Prétexte futile ! Que de bons catholiques fort exacts à la prière, aux offices de l'Église, aux exercices de piété, à des lectures édifiantes, et qui ne négligent pas pour cela les travaux de leur profession ! N'est-ce pas une chose digne de pitié, qu'on trouve du temps pour tout, pour ses affaires temporelles, pour ses plaisirs et ses amusements, et qu'on regarde comme un temps perdu, celui qui serait employé à acquérir la science sacrée de la religion ? « O horreur des « horreurs ! s'écrie ici un pieux et savant personnage (1), les « pères et mères, les maîtres et maîtresses auront un soin « particulier de toutes les affaires de leur famille, à l'ex- « ception de ce qui regarde le salut ! Y a-t-il un paysan, « quelque malheureux qu'il soit, qui n'apprenne à parler « à son enfant, qui ne lui apprenne à gagner sa vie, au

(1) *M. Boudon.*

« moins à garder un petit troupeau ? Les laboureurs appren-
« nent à leurs enfants à labourer, les vignerons à cultiver
« leurs vignes, les artisans leurs métiers; un maître, une
« maîtresse voudront que leurs valets, leurs servantes sa-
« chent bien apprêter à manger; on chassera un pauvre
« cuisinier, s'il ne fait pas bien la cuisine; mais se met-on
« également en peine d'apprendre ou de faire apprendre
« à servir Dieu en vérité, à le faire connaître, à le faire
« aimer ? Répétons-le, ô horreur des horreurs ! les plus
« ignorants des campagnes savent des fables ; ils les content
« les soirs, en hiver, pour se divertir; ils savent des chan-
« sons et souvent peu honnêtes : Dieu seul est ignoré ! »

C'est parce qu'ils étaient intimement convaincus de la nécessité du Catéchisme, qu'on a vu les hommes les plus marquants se livrer, avec le plus grand zèle, à cette belle fonction du ministère pastoral. Dès l'origine de l'Église, plusieurs saints Pères se sont illustrés par leurs fameuses catéchèses, faites pour ceux qui voulaient embrasser le christianisme et recevoir le baptême; et, depuis Origène et saint Augustin jusqu'à Bossuet et Fénelon, que de grands noms ne pourrait-on pas citer ! Le célèbre Gerson, chancelier de l'université de Paris, employa les dernières années de sa vie à exercer les humbles fonctions de catéchiste, dans l'église Saint-Paul, à Lyon. Saint Ignace de Loyola s'engagea par vœu, lui et ses premiers compagnons, à ce genre de ministère. Saint François de Borgia allait dans les villages, une clochette à la main, pour appeler les enfants et les pauvres gens de la campagne, et, sans jamais se rebuter ni de la légèreté des uns, ni de la grossièreté des autres, il leur inculquait avec une patience et une douceur inaltérables les vérités de la doctrine chrétienne. Voilà les grands modèles que nous nous proposons de suivre, en ouvrant ce cours d'instruction, auquel nous vous invitons de toute la tendresse de notre âme, et au nom de vos plus chers intérêts. Soyez donc fidèles à y assister, vous tous qui voulez vous rendre dignes d'avoir un jour part au sort des Saints. Que votre plus

douce occupation soit de méditer et d'étudier les vérités célestes, afin de croître toujours dans la grâce et la connaissance de Dieu et de Jésus-Christ notre Sauveur. Si vous aimez réellement le Seigneur, vous vous plairez à penser souvent à lui, à étudier ce qu'il a fait pour vous, et ce que vous devez faire pour lui être agréable et mériter ses faveurs. L'amour divin, pour peu qu'il vive en vous, vous fera trouver sans cesse de nouveaux charmes à l'étude de ses mystères; et, d'un autre côté, les nouvelles connaissances que vous acquerrez, enflammeront de plus en plus votre amour. Apprenez donc tous les jours, ô chrétiens, à connaître votre Père céleste, sa grande bonté, ses miséricordes infinies; apprenez à connaître vos destinées futures, la gloire immense qui vous est préparée. Et, pour cela, ne perdez jamais de vue votre Catéchisme; ayez-le souvent entre vos mains; aimez à parcourir ces pages sacrées, qui ne sont autre chose qu'un court sommaire de l'Évangile, et vous montrent en peu de mots toute l'économie de notre sainte religion. Suivez aussi attentivement les explications que nous vous en donnerons; et, afin que vous y preniez plus de goût, rappelez-vous souvent ces paroles que saint François de Sales faisait crier par un héraut dans les rues : « A la doctrine chrétienne! A la doctrine chrétienne ! on vous y enseignera le chemin du paradis ! (1) »

Nous terminerons cette instruction par les réflexions suivantes. Les enfants doivent :

1° Apprendre avec le plus grand soin la lettre du Catéchisme. L'admirable secret de cette lettre d'une simplicité si savante, c'est que, sans jamais avoir rien ni de vague, ni d'incertain, ni d'indéfini, elle renferme les vérités les plus hautes, et les règles de conduite les plus parfaites et les plus sûres. Les demandes du Catéchisme, une fois bien gravées dans la mémoire, à quelque âge de la vie qu'elles se présentent ensuite à l'esprit, y réveillent aussitôt

(1) Vie de saint François de Sales, par Auguste de Sales.

de promptes et doctes réponses, et présentent elles-mêmes une exposition claire et soudaine des dogmes catholiques.

2° Assister avec exactitude aux réunions du Catéchisme qui se font à l'église, n'y manquant jamais sans de graves motifs, et sans la permission de leurs parents. Il est facile de voir que de fréquentes absences leur seraient extrêmement préjudiciables.

3° Écouter, pendant le Catéchisme, avec une attention soutenue l'explication qu'on leur en donne, et, pour cela, ne se permettre jamais ni paroles inutiles, ni rires, ni badinages, ni regards distraits; mais, tout au contraire, fixer les yeux sur celui qui parle, et garder une tenue qui porte une empreinte de haute convenance et de respect.

4° Remercier Dieu, après le Catéchisme, de l'instruction qu'ils ont reçue, et, de peur d'en perdre le fruit, la repasser dans leur mémoire, s'en entretenir avec leurs condisciples, et surtout en faire la règle de leur conduite. On ne saurait trop conseiller à ceux qui en sont capables, de mettre par écrit les principaux points qu'on leur a développés. Ces rédactions, ces analyses sont d'un merveilleux secours pour se bien graver dans l'esprit et le cœur les vérités de la religion; elles forment comme un monument de piété, un trésor précieux, un heureux souvenir d'enfance, qu'on retrouve plus tard avec bonheur, souvent même avec fruit.

TRAITS HISTORIQUES.

1. On a vu des enfants montrer un courage vraiment admirable pour se rendre assidûment au Catéchisme.

Dans une province de la Pologne, le froid qui était extrême, semblait devoir arrêter dans leurs maisons les enfants en bas âge; cela n'empêcha pas plusieurs petits enfants mal habillés d'aller au Catéchisme, nu-pieds, par les neiges. Comme le plus petit d'entre eux paraissait transi de froid, on voulait le renvoyer chez lui; mais il répondit: *Quand mes pieds gèleraient, je l'endurerais volontiers pour apprendre le chemin du Ciel.*

Voici un autre exemple arrivé en Allemagne. Lorsque les Pères de la compagnie de Jésus y faisaient le Catéchisme, un petit garçon, qui n'avait pas encore six ans, se mêla avec d'autres enfants qui allaient au Catéchisme; on lui apprit à faire le signe de la croix, et on lui donna une image pour récompense. Cet enfant tout joyeux s'empressa de montrer son image à tout le monde; mais son père, qui était protestant, ne partagea pas sa satisfaction; il le menaça de le battre cruellement, pour l'obliger à déchirer cette image en mille pièces, et à lui promettre de ne plus retourner au Catéchisme. Ce courageux enfant aima mieux souffrir les mauvais traitements de son père, que de lui faire cette promesse et de déchirer son image. Huit jours se passèrent ensuite sans qu'il parlât de rien; le dimanche suivant, dès qu'il entendit la cloche qui annonçait le Catéchisme, il s'empressa de sortir pour s'y rendre. Le père, s'en apercevant, fit fermer la porte, et lui dit des injures pour l'obliger à demeurer; mais l'enfant ne cessa point de pleurer et de prier jusqu'à ce qu'on lui eût ouvert la porte; et aussitôt il courut au Catéchisme et ne cessa jamais de le fréquenter. Son père le laissa faire, parce qu'il s'aperçut que son fils était plus sage et plus obéissant, depuis qu'il allait au Catéchisme.

Il ne faut quelquefois qu'une parole d'un enfant pieux et instruit, pour faire rentrer en eux-mêmes des parents, qui vivent dans l'oubli de Dieu et la négligence de leur salut. A ce sujet, voici un exemple bien édifiant.

Un père était très-dangereusement malade. Il avait une petite fille âgée de huit ans; cette jeune enfant allait au Catéchisme; elle écoutait bien attentivement les instructions, et tâchait de bien mettre en pratique ce qu'elle avait retenu. Son père tomba dangereusement malade. Voyant qu'on n'osait pas l'avertir de recevoir les sacrements, elle crut qu'elle devait le faire elle-même, afin de pouvoir le retrouver dans le Ciel. « Mon cher papa, lui dit-elle dans un moment où elle était seule avec lui, tu es bien malade; j'ai entendu dire au Catéchisme que c'est un très-grand péché de mourir sans confession, et qu'alors on ne va pas au Ciel. J'aurais bien du chagrin, si tu mourais comme cela, et personne n'ose te dire qu'il faut te confesser. » — « Je te remercie, mon enfant, lui dit le père; va tout de suite chercher M. le Curé; que le Seigneur te bénisse, je te devrai mon salut. » M. le Curé vint et administra le malade qui mourut le lendemain. Avant de mourir, il avait dit plusieurs fois : « Sans ma chère enfant, qu'allais-je devenir pendant toute l'éternité ? »

Oh! combien cette petite fille fut heureuse d'avoir bien écouté le Catéchisme, et d'avoir rapporté à son père ce qu'elle y avait entendu! Peut-être que sans elle ce père ne serait jamais entré dans le Ciel.

Methode de Belley.

2. Bellarmin, étant archevêque de Capoue, rassemblait les enfants dans sa cathédrale, leur faisait lui-même le Catéchisme, et distribuait des récompenses à ceux qui avaient le mieux répondu. Ayant une fois rencontré un vieillard de près de cent ans, parmi les douze pauvres à qui il devait laver les pieds le jeudi saint, il l'invita à réciter le Symbole des apôtres. « Je ne l'ai jamais su, lui répondit le vieillard, et personne ne me l'a jamais enseigné. » A ces mots, le saint archevêque changea de couleur, et perdit durant quelques moments la parole. Laissant échapper bientôt un torrent de larmes, il s'écria, en jetant un profond soupir : « Quoi ! dans Capoue, il ne s'est pas trouvé un seul homme, dans l'espace de cent ans, qui enseignât à ce pauvre chrétien les articles de la foi ! » Cet événement le fit redoubler de zèle pour l'exercice du Catéchisme. On rapporte qu'il l'expliquait d'une manière si paternelle, que tous en étaient touchés et attendris.

Bibliothèque du Catéchiste.

Dans une maison ecclésiastique, où l'on donnait chaque année des retraites aux séculiers, on leur prêtait des livres de piété pour les aider à bien faire les saints exercices. Parmi les livres qu'on distribuait à chacun, on ne manquait jamais d'y mettre un Catéchisme. Un grand seigneur, qui était au nombre de ceux qui étaient venus pour faire la retraite, voyant que le supérieur lui présentait un Catéchisme, en fut fort surpris. Il dit en riant : « Quoi ! un Catéchisme ! vous me mettez à l'A B C D ! Dès l'âge de dix ans, je savais mon Catéchisme tout entier par cœur. » — « Voyons, lui repartit le supérieur, si vous ne l'avez pas oublié. » Il lui fit aussitôt plusieurs questions qui l'embarrassèrent fort, et le retraitant avança des propositions contre la foi. « Apprenez, mon cher colonel, dit ensuite le supérieur, que, parmi les gens du monde, et même parmi ceux qui sont habiles dans les sciences humaines, il en est peu qui soient suffisamment instruits de leur religion. En voulez-vous une preuve ? La voici : la plupart de ceux d'entre eux qui s'ingèrent d'écrire sur la religion, mettent dans leurs ouvrages, sans le savoir, des propositions inexactes et très-condamnables. Ils ne diraient rien contre la foi, s'il savaient bien leur Catéchisme. Ce petit livre est l'abrégé, le précis de toute la théologie. Tous les chrétiens devraient en avoir un; et ceux qui l'ont bien étudié, devraient le relire de temps en temps, pour ne point oublier ce qu'il renferme.

Monseigneur de Cheverus, étant évêque de Montauban, se chargea de faire lui-même le prône, tous les dimanches, à la messe paroissiale de la cathédrale; et là, sans en prévenir ses auditeurs, il leur expliqua le Catéchisme, en suivant l'ordre même des leçons contenues dans ce livre élémentaire. Mais il le fit avec tant de grâce et d'intérêt, que toutes les classes de la société se faisaient une jouissance de venir l'entendre; savants et ignorants, protestants et catholiques, tous es

pressaient autour de sa chaire. Quand il se vit une fois maître de son auditoire, il leur révéla son innocent secret : « Si je vous avais annoncé au commencement, leur dit-il, que je vous ferais le Catéchisme tous les dimanches, vous auriez regardé comme au-dessous de vous d'y assister, pensant que cela n'était bon que pour les enfants ; cependant, voilà six mois que je ne fais pas autre chose, et ces instructions vous ont intéressés. Apprenez donc que le Catéchisme est le livre des vieillards comme des enfants, des savants comme des ignorants ; tous y trouvent à s'instruire, à admirer, à méditer, et il n'y a qu'un absurde préjugé qui regarde le Catéchisme avec dédain. » L'évêque de Montauban continua le Catéchisme, et tous y assistèrent avec la même avidité, le même empressement.

Vie du cardinal de Cheverus, par M. Hamon.

PREMIÈRE LEÇON.

DE LA FOI ET DU SYMBOLE EN GÉNÉRAL.

PREMIÈRE INSTRUCTION

Fin de l'homme : connaître, aimer et servir Dieu. — Le servir dès la jeunesse. — L'homme créé pour le bonheur. — Le bonheur parfait n'est pas de ce monde. — Saintes joies qu'on goûte au service du Seigneur.

La plus essentielle de toutes les connaissances, celle qui est la base nécessaire, fixe et invariable de la religion, de la vertu, de la probité, celle qu'il nous importe par conséquent le plus de méditer et d'approfondir, c'est la connaissance du souverain maître de l'univers, principe et fin de toutes choses. Avant tout, l'homme doit savoir ce qu'il est, d'où il vient, où il va, en un mot connaître son créateur et se con-

naître lui-même ; voilà pourquoi la première demande du catéchisme est :

D. Qui nous a créés et mis au monde ?
R. C'est Dieu qui nous a créés et mis au monde.

L'homme n'a pas toujours existé sur la terre ; d'un autre côté, il est évident qu'il n'a pu se donner l'existence à lui-même. Il faut donc admettre une cause première de laquelle il vient, un être supérieur, existant par lui-même, qui a tout produit et que rien n'a pu produire ; et cet être suprême, nous l'appelons Dieu.

D. Pourquoi Dieu nous a-t-il créés ?
R. Dieu nous a créés pour le connaître, l'aimer, le servir dans cette vie et le glorifier dans l'autre.

Ce n'est certainement pas pour ramper ici-bas sur cette misérable terre, et en faire le terme de nos espérances, que Dieu nous a donné l'être et la vie. O hommes ! connaissez votre dignité : vous êtes faits pour connaître Dieu, pour l'aimer, pour le servir en cette vie, le glorifier dans l'autre, et être heureux en le glorifiant.

Remarquons d'abord que si Dieu nous a créés, ce n'est pas qu'il eût besoin de nous ; être infiniment parfait, il se suffit à lui-même, et trouve, dans la contemplation de sa propre nature, la plénitude de son bonheur. Il s'était bien passé de nous pendant toute une éternité ; supposé même que ce monde et toutes les créatures qu'il renferme n'existassent pas, il n'en serait ni moins parfait, ni moins heureux Il nous a créés librement, par un effet de sa divine bonté ; il a voulu manifester sa puissance et ses miséricordes infinies, en donnant l'existence à des créatures intelligentes qui pussent le connaître, publier sa gloire et ses bienfaits, et mériter d'être admises un jour à la participation de son bonheur.

Dieu nous a donc créés

1° Pour le connaitre. C'est pour cela qu'il nous a donné

un esprit capable de s'élever aux plus hautes pensées, et doué d'une activité si prodigieuse. N'est-il pas bien juste que cet esprit s'applique spécialement à connaître celui qui est à la fois son premier principe et sa dernière fin ? Comment d'ailleurs pourrait-il arriver jusqu'à lui, s'il ne le connaissait pas? Le Ciel lui serait irrévocablement fermé. « Pour aller à Dieu, dit l'Apôtre, il faut croire qu'il existe, et qu'il récompense ceux qui le cherchent. (1) »

Or, comment connaissons-nous Dieu ? Ici réprimons une vaine curiosité. Impossible à notre esprit si faible, à notre raison si bornée, de comprendre l'Être suprême avec ses ineffables perfections. Les anges eux-mêmes et les plus sublimes intelligences, qui se tiennent près de son sanctuaire, et dont la nature est si fort au-dessus de la nôtre, ont sans doute des idées plus claires, plus belles, plus grandes de la Divinité, et cependant ne peuvent la connaître entièrement. La raison en est bien simple : c'est que pour embrasser une nature infinie, il faudrait un esprit d'une capacité infinie. Il n'y a donc, et il ne peut y avoir que Dieu, qui se connaisse parfaitement lui-même.

Cependant, quoique placés à une distance incommensurable de son trône éternel, nous connaissons Dieu de la manière qu'il lui a plu de se révéler à nous, c'est-à-dire par sa parole et par ses œuvres.

Par sa parole. Il s'est manifesté au premier homme dans le paradis terrestre; il s'est nommé à lui, et voilà pourquoi ce grand nom de Dieu a été répété de génération en génération, et se trouve dans la langue de tous les peuples. Plus tard, il a parlé à Moïse dans le désert, et lui a fait entendre ces paroles qui, dans leur sublime précision, expriment si bien l'essence de son être : « Je suis celui qui suis (2). » Il a parlé encore aux patriarches et aux pro-

(1) Credere oportet accedentem ad Deum quia est et quòd inquirentibus se remunerator sit. *Heb.*, XI, 6.

(2) Ego sum qui sum. *Exod.*, III, 14.

phètes. Enfin il a parlé par Jésus-Christ, son fils; et tous les jours il parle par son divin Esprit à l'Église, qui est chargée de conserver le dépôt de la parole divine et de l'interpréter aux hommes.

Par ses œuvres. Dieu a pris plaisir à se dépeindre dans ses créatures, comme dans un miroir. Il a mis un rayon de sa gloire dans le soleil; la mer nous donne une idée de son immensité; le tonnerre est le son de sa voix. Partout, dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, se révèlent à nos yeux la puissance, la bonté, la sagesse, l'intelligence de celui qui a tout créé, et qui gouverne tout par des lois invariables; et la création entière est une image finie où se reflètent les infinies perfections du Créateur [1].

Il ne suffit pas de connaître Dieu; il nous faut encore connaître ses commandements, ses promesses, ses menaces, ce qu'il a fait pour nous, ce que nous devons faire pour lui. Nous sommes surtout obligés de connaître Jésus-Christ et son Évangile, comme le seul moyen d'arriver à la vie (1).

Voilà la véritable science de l'homme, la science des sciences; voilà le plus noble usage que nous puissions faire de nos facultés intellectuelles; et cependant, dans ce siècle qui s'appelle si orgueilleusement le siècle des lumières, combien d'hommes qui restent dans une ignorance complète de la religion, et vivent comme s'il n'y avait pas de Dieu! C'est ce désordre que le prophète déplore en termes si véhéments, quand il s'écrie: « Cieux, écoutez; terre, prête l'oreille... » Qu'y a-t-il donc qui soit digne de l'étonnement de la terre et du Ciel? Le voici: « J'ai nourri des enfants, je les ai élevés, et après cela ils m'ont méprisé, dit le Seigneur. » Quel mépris plus injurieux que de refuser de connaître celui à qui on doit la vie! « Le bœuf connaît celui à qui il appartient; l'âne, tout stupide qu'il est, connaît l'étable de son maître; Israël, l'ingrat Israël ne m'a point

(1) Hæc est vita æterna ut cognoscant te, et quem misisti Jesum Christum *Joan.*, XVII, 3.

connu, et mon peuple a été sans entendement (1). » Malheureux ceux qui, par leur insouciance et leur ingratitude, méritent des reproches si humiliants! Et même encore, parmi ceux qui se disent savants, combien qui connaissent tout, excepté Dieu et le culte qu'ils doivent lui rendre. Ils ont pénétré, je le veux bien, tous les mystères du monde matériel; ils savent le nombre des constellations, les variétés des plantes; ils fouillent dans le centre de la terre, et en explorent toutes les parties. Mais, dit le Sage (2), vains et malheureux tous ceux qui n'ont point la science de Dieu, et qui, assez habiles pour estimer les ouvrages selon leur prix, en méconnaissent l'ouvrier! Etudiez la nature, leur dirai-je; mais n'oubliez pas son auteur, et que la connaissance des merveilles de l'univers vous élève jusqu'au grand architecte qui l'a construit.

Dieu nous a faits

2° Pour l'aimer. De même qu'il nous a donné un esprit pour le connaître, il nous a donné aussi un cœur pour l'aimer; et, comme l'œil a besoin de lumière, comme l'air est nécessaire à la respiration, ainsi le cœur a besoin d'amour. L'amour est sa vie, dit saint Augustin (3). O enfants des hommes! pourquoi donc aimez-vous la vanité et le mensonge? Insensés que nous sommes, nous prostituons nos hommages et nos affections à de viles créatures, absolument incapables de remplir la vaste capacité de nos cœurs. Tout ce que nous voyons ici-bas d'agréable, de brillant, de magnifique nous éblouit et nous enchante. Et ces beautés de la terre, ces merveilles que nous admirons tant, sont-elles autre chose qu'un écoulement imparfait de cet assemblage de perfections infinies, qui fait l'apanage et l'essence du Créateur. Elles passent comme une ombre, et, au premier

(1) *Is.*, I, 2.
(2) *Sap.*, XIII, 5.
(3) Vita cordis amor est. *Aug. de subst. Div.*, c. LXII.

jour, elles se dissiperont comme une vaine fumée. Dieu seul est une beauté ravissante, toujours ancienne et toujours nouvelle, une bonté inépuisable, une sagesse sans bornes, une force à laquelle rien ne résiste, une majesté infinie; Dieu seul est le bien véritable, le souverain bien; et ce grand Dieu veut que nous l'aimions. Admirable condescendance! ne semble-t-il pas que ne voyant en nous que de faibles et misérables créatures, il devrait dédaigner de nous admettre à la familiarité de son amour? Ah! que les Dieux des nations impriment la crainte et la terreur, qu'on tremble devant leurs simulacres; le Dieu de l'Évangile veut être aimé. Quel bonheur pour nous d'aimer un être si beau, si aimable, si parfait! Disons-lui donc avec le prophète: « Mon âme a « soif de vous, ô mon Dieu! Eh! qu'y a-t-il en effet dans le « ciel et sur la terre que je puisse désirer, si ce n'est vous, « ô le Dieu de mon cœur et mon éternel héritage (1). » Faites donc, ô mon Dieu, que nous vous aimions sans interruption, que notre cœur, comme un trait enflammé, se porte incessamment vers vous, et que toute notre vie ne soit qu'une vie d'amour [2].

Dieu nous a faits

3° Pour le servir en cette vie. Quand on aime bien Dieu, il n'en coûte pas beaucoup pour le servir. Que ne fait-on pas en effet pour un objet aimé! Avec quel soin on évite ce qui peut lui déplaire; et comme on s'étudie à contenter ses volontés et jusqu'à ses moindres désirs! C'est ainsi que ceux qui aiment vraiment le Seigneur, se portent volontiers à son service.

La reconnaissance toute seule devrait suffire pour nous engager à servir le Seigneur qui nous a faits, et qui nous conserve avec tant de bonté. Mais c'est encore pour nous un devoir de la plus stricte justice. Car nous ne nous appar-

(1) Sitivit in te anima mea. *Psal.*, LXXII, 25.

tenons pas à nous-mêmes, dit l'Apôtre (1). C'est à moi que tu appartiens, ô Jacob, parce que je t'ai créé, dit le Seigneur; à moi que tu appartiens, ô Israël, parce que je t'ai formé (2). Ainsi, biens, titres, dignités, corps et âme, tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, tout en nous appartient à Dieu, et, par conséquent, tout doit être consacré à son service. Il peut nous commander ce qu'il voudra, et disposer de nous, comme le potier dispose de son argile A lui donc tous les mouvements de notre corps, à lui toutes les affections de notre âme.

Que si c'est pour nous une obligation rigoureuse de servir Dieu, d'un autre côté, quel honneur! Voyez les serviteurs et les officiers des princes et des rois de la terre; ils s'estiment fort honorés de leur emploi. Or, peut-il y avoir de plus grande gloire que d'être attaché au service du Roi des rois et du Seigneur des seigneurs! Le servir, ainsi que nous le dit un saint Père, c'est régner, parce qu'alors en effet on triomphe des ennemis de son salut; on n'est plus esclave ni du monde, ni de ses passions; on règne sur son propre cœur, et même sur celui de ses semblables par l'ascendant que donne la vertu, jusqu'à ce qu'enfin on règne avec Dieu dans le Ciel.

Et ne nous imaginons pas qu'au service du Seigneur, on ne trouve que peines, dégoûts et ennuis. C'est une illusion dont le démon se sert pour nous perdre, et à laquelle on se laisse trop facilement aller. Le Dieu que nous servons, n'est pas un maître cruel et tyrannique, qui nous impose des commandements durs et inexécutables; c'est un bon père qui veut être servi par ses enfants, qui adoucit par la grâce de son amour ce qu'il peut y avoir de difficile dans la pratique de sa loi, et qui promet des joies infinies, un bonheur éternel à ceux qui lui seront fidèles.

Mais autant il est généreux et magnifique dans ses récom-

(1) Non estis vestri. I, *Cor.*, 19.
(2) Meus es tu. *Is.*, XLIII. 1.

penses envers ses serviteurs, autant se montrera-t-il rigoureux et inflexible contre ceux qui le négligent et l'abandonnent. Voici ce qu'il disait autrefois à son peuple : « Parce que tu n'as pas voulu servir le Seigneur ton Dieu dans la joie de ton cœur, et que tu t'en es laissé détourner par l'abondance et les charmes de la prospérité, tu serviras l'ennemi que le Seigneur suscitera contre toi, et tu supporteras la faim, la soif, la nudité, toute sorte de malheurs. Le Seigneur mettra sur ton cou un joug de fer (1). » Tel est le malheureux sort des pécheurs. Ils ne secouent le joug du Seigneur, qui est pourtant si doux et si léger, que pour porter le joug lourd et infâme du démon. Terrible alternative, à laquelle nul ne peut se soustraire : il faut être à Dieu ou au démon; il faut être le serviteur de Dieu, ou l'esclave de l'esprit infernal. Notre véritable intérêt, ou plutôt notre seul intérêt n'est-il donc pas de servir le Seigneur? C'est là tout l'homme, nous dit l'Esprit-Saint (2). D'où saint Bernard conclut, avec juste raison, que si c'est là tout l'homme, sans cela l'homme n'est rien [3].

Comment devons-nous servir le Seigneur ?

1° En évitant avec le plus grand soin tout ce qui est contraire à la loi divine, car autrement bien loin de le servir, ce serait, au contraire, se révolter contre sa divine majesté; 2° en observant exactement ses commandements, et surtout en assistant assiduement aux offices de l'Église, qui sont appelés pour cela, d'une manière toute spéciale, *le service divin;* 3° en rapportant à Dieu toutes nos pensées, nos paroles, nos actions, même les plus simples et les plus communes, telles que le boire et le manger, selon le précepte de l'Apôtre (3). En un mot, tout doit être fait pour Dieu et en vue de lui plaire.

(1) *Deut.*, XXVIII, 47.

(2) Deum time et mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo. *Eccles.*, XII, 24.

(3) Sive manducatis, sive bibitis, sive aliquid aliud facitis, omnia in gloriam Dei facite. I, *Cor.*, X, 31.

De là, le premier devoir d'un chrétien en s'éveillant, c'est d'offrir à Dieu toutes les actions de sa journée, et de le prier qu'il veuille bien les agréer pour sa gloire. Il doit ensuite renouveler cette offrande de temps en temps, surtout au commencement des principales actions, soit en les adressant à Dieu par une simple aspiration du cœur, soit par une courte prière faite à ce sujet.

De plus, nous devons servir le Seigneur en quelque condition que nous soyons placés, parce que nous relevons tous également de sa puissance suprême ; nous devons le servir en tout lieu, parce que nous sommes toujours sous l'œil de sa providence ; en tout temps, parce que toute notre vie lui appartient, et lui en ravir une partie, c'est commettre un espèce de larcin ou plutôt de sacrilége ; c'est imiter l'ouvrier qui, devant travailler toute la journée au profit de son maître, passerait une ou deux heures, une ou deux semaines sans rien faire, ou ne les emploierait qu'à de frivoles amusements.

Quelle n'est donc pas l'erreur de tant d'hommes qui, au lieu de servir Dieu, semblent au contraire ne vivre que pour satisfaire leurs passions, qui ne pensent qu'aux moyens de s'enrichir, de vivre commodément, de devenir puissants. De quoi tout cela servira-t-il, s'ils viennent à perdre leur âmes? Quel n'est pas le crime de tant d'enfants, de tant de jeunes gens, qui renvoient à la fin de leur vie le soin de servir Dieu, et de travailler à leur salut ! Les aveugles ! les ingrats ! la meilleure part est donc pour le démon ! ils lui donnent la fleur de l'âge, les plus belles années de leur carrière ; et à Dieu, ils réservent les rides de la vieillesse, un corps usé par la débauche, une âme prostituée au démon, en un mot, les rebuts du monde et les restes impurs d'une vie criminelle. Peut-on imaginer une indignité plus révoltante? Plus tard, disent-ils, nous nous convertirons. Mais en attendant, à quel danger ne s'exposent-ils pas ! Dieu peut les frapper à toute heure, et les écraser sous le poids de ses vengeances. Plus tard leur sera-t-il facile d'extirper des vices invétérés, de

vaincre des inclinations perverses, quand le temps les aura fortifiées, quand l'habitude sera devenue une seconde nature, et que la grâce, si longtemps méprisée, ne se fera presque plus sentir. Alors peut-être on voudra revenir à Dieu ; mais l'Écriture nous dit que le désir des pécheurs périra (1). Et, à moins d'une faveur spéciale de la Providence, sur laquelle il serait téméraire de compter, qu'il est à craindre que ces malheureux jeunes gens ne se perdent pour l'éternité (2) !

C'est dès l'âge le plus tendre qu'il faut porter le joug du Seigneur. L'hommage, qu'on rend alors à Dieu, lui est plus agréable, parce qu'il part d'un cœur simple et pur, d'une âme innocente [4].

Servez donc le Seigneur, jeunes gens et vieillards (3), car à tout âge vous lui appartenez. Dès que nous avons assez de discernement pour connaître ce que nous avons reçu de sa bonté, nous devons nous empresser de lui témoigner notre reconnaissance et notre amour, et continuer ensuite tous les jours de notre vie jusqu'à notre dernier soupir. A la vie et à la mort, dit l'Apôtre, nous sommes à Dieu (4).

Dieu nous a faits

4° POUR LE GLORIFIER en l'autre vie. Dieu a tout fait pour sa gloire; tout autre motit eût été indigne de lui. C'est pour moi, nous dit-il lui-même, c'est pour ma gloire que j'ai formé l'homme (5). Et, comme la gloire n'appartient qu'à lui seul, il en est extrêmement jaloux; et il répète en un autre endroit : « C'est pour moi, uniquement à cause de

(1) Desiderium peccatorum peribit. *Ps.*, CXI, 10.

(2) Adolescens juxtà viam suam, etiam quùm senuerit, non recedet ab eâ. *Prov.*, XXII, 6.

(3) Juvenes et virgines, senes cum junioribus, laudate nomen Domini. *Ps.*, CXLVIII, 12

(4) Sive vivimus, sive morimur, Domini simus. *Rom.*, XIV, 18.

(5) In gloriam meam creavi eum, formavi eum et feci eum. *Is.*, XLV, 7.

moi que j'ai tout fait, et je ne donnerai pas ma gloire à un autre (1). »

Nous devons donc travailler à la gloire du Seigneur; et nous commençons en effet à le glorifier en cette vie, en nous appliquant à le connaître, à l'aimer, à le servir. Il se tient honoré de notre bonne volonté, de nos humbles prières, des petits sacrifices que nous nous imposons pour lui plaire. Mais nous le glorifierons surtout dans l'autre vie, avec les anges et les saints, en chantant ses louanges, en publiant ses bienfaits, en célébrant ses merveilles, en l'aimant avec la plus vive ferveur, sans que jamais rien puisse nous détourner de lui; et c'est aussi en cela que consistera notre éternelle béatitude.

D. Dieu nous a-t-il créés pour nous rendre éternellement heureux?

R. Oui, Dieu nous a créés pour nous rendre éternellement heureux.

Nous naissons tous avec un ardent désir pour le bonheur. C'est là un sentiment impérieux, invincible, constant, universel, qui ne peut venir par conséquent que de l'auteur de la nature. Or, Dieu aurait-il imprimé dans notre âme un désir si violent pour ne jamais le satisfaire; et l'homme serait-il ainsi le jouet d'une continuelle déception? Ce serait faire injure à sa divine bonté que de le croire. D'où nous devons conclure que nous sommes nés pour le bonheur, et que c'est là en effet notre fin dernière.

Mais où la trouverons-nous, cette félicité si enviée? l'homme a beau la chercher ici-bas; elle n'est pas de ce monde. Hélas! tristes et malheureux habitants de cette région de mort, rien ne peut nous contenter, ni les avantages du corps, ni les qualités de l'esprit, ni les biens de la fortune; et nous ne trouvons partout qu'affliction et vanité. Vanité dans

(1) Propter me, propter me faciam, et gloriam meam alteri non dabo. *Is*, XLVIII, 11.

les richesses : on ne les acquiert qu'à grands efforts, on ne peut les conserver qu'avec mille soucis ; et encore, plus on regorge de biens, plus on en est avide. Vanité dans les honneurs, qui sont presque toujours, pour ceux qui les possèdent, un embarras, une servitude plus ou moins brillante, une source d'inquiétudes et de chagrins dévorants, qui laissent dans l'âme un vide affreux, et finissent par s'évanouir comme un songe. Vanité dans les plaisirs : ils sont assaisonnés de fiel et d'amertume, car les poignants remords de la conscience en font perdre toute la douceur ; ils affaiblissent les plus robustes tempéraments, ils émoussent la vigueur de l'âme, et ravalent l'homme au niveau de la brute. Vanité pour le corps : le moindre accident ruine sa santé, chaque instant use ses forces, et tôt ou tard le tombeau le réclame. Vanité pour l'esprit : sujet à mille erreurs, enveloppé d'épaisses ténèbres, il cherche à les dissiper, et, après de pénibles labeurs et de longues veilles, il est forcé de reconnaître qu'il ne sait rien. Vanité pour l'âme, enchaînée qu'elle est à un corps de péché, trop souvent esclave des sens, et tombant dans des fautes continuelles. Vanité pour le cœur : il s'agite, se tourmente, s'épuise en désirs. Se croit-il privé de quelque bien, il le cherche sans relâche, et à peine le possède-t-il, qu'il s'en dégoûte. Enfin, accumulez richesses sur richesses, jouissances sur jouissances ; supposez un homme orné des plus magnifiques dons de la nature, supposez un Salomon : en voyant l'éclat qui l'entoure, vous êtes frappé d'étonnement comme la reine de Saba ; mais entrez un peu dans son cœur, vous y verrez un dégoût surprenant, un ver rongeur qui empoisonne toute sa félicité ; et, du sein de l'opulence et des plaisirs, vous l'entendrez proférer ce cri de tristesse et de douleur : Vanité des vanités, et tout n'est que vanité [5] !

Quittant donc ce globe de fange, élevons-nous jusqu'au Ciel, puisque rien de ce qui est créé ne peut remplir une âme faite pour posséder Dieu. Il n'y a que Dieu qui, étant un bien infini, puisse rassasier pleinement toutes nos facultés : notre intelligence, en nous faisant voir clairement

toutes les vérités naturelles et surnaturelles, la cause de tous les effets, la raison des divers événements, tous les desseins et tous les ressorts de la Providence; notre volonté, en nous donnant le souverain bien, c'est-à-dire en se donnant lui-même à nous, car ce n'est qu'en lui que nous trouverons tout ce qui peut réjouir le cœur de l'homme et l'inonder de délices, de telle sorte qu'en le voyant, en le possédant, nous serons dans un bonheur ineffable, dans une ivresse continuelle, sans jamais éprouver ni dégoût, ni satiété (1). Nous aurons en même temps et tout l'attrait du désir et toute la joie de la possession; et, notre félicité quoique toujours uniforme, aura cependant tous les charmes de la nouveauté.

Consolez-vous donc, pauvres de Jésus-Christ, disgraciés de la nature, ou déshérités de la terre, vous êtes faits pour être un jour heureux. Il est vrai que vous portez maintenant un joug pesant; on dirait que le travail, la peine, la misère, le deuil et les larmes sont votre unique partage; mais vous savez que nous n'avons pas ici-bas une cité permanente, et, si vous aimez Dieu, bientôt il essuiera lui-même vos pleurs, et il vous fera part de sa félicité.

Toutefois, ce n'est pas seulement dans le Ciel que Dieu fait notre béatitude. Dès cette vie même, il nous donne un avant-goût, du bonheur céleste par les charmes et les douceurs secrètes qu'il a attachés à l'observation de ses lois. Et qui pourrait redire le délicieux contentement dont jouit une âme fidèle? Quel plaisir, quelle aimable suavité d'être en paix avec son Dieu, de marcher toujours en sa présence, de jouir de sa grâce! Il est vrai que le chrétien, même le plus fervent, n'est pas exempt des peines et des afflictions de cette vie; mais il bénit la main qui le frappe pour l'éprouver, ou pour le rendre plus parfait et plus conforme à Jésus-Christ, son divin modèle. Et cette pensée qu'il souffre pour son Dieu et sous les yeux de son Dieu, est pour lui un ample dédom-

(1) Semper avidi, semper pleni Pet. Dam. *Hym. de Parad.*

magement. Aussi, disait un ancien apologiste de la religion, le chrétien peut paraître malheureux ; mais il ne l'est pas réellement (1). L'amour divin est un adoucissement à sa tristesse et un baume à ses souffrances 6 (2).

Soyons donc pieux et fervents, et nous goûterons un peu de cette manne cachée que Dieu réserve à ses enfants, tandis qu'au contraire le trouble et le remords accompagnent toujours le pécheur et l'impie.

TRAITS HISTORIQUES.

1. Des philosophes, étant venus visiter saint Antoine dans son désert, furent étonnés de sa sagesse et de la solidité de tout ce qu'il leur disait, et lui demandèrent dans quels livres il puisait son admirable doctrine. Le Saint leur montra d'une main le Ciel, et de l'autre la terre : « Voilà mon livre, leur dit-il, je n'en ai point d'autre ; tous « les hommes devraient l'étudier, et, y découvrant à chaque instant « des traits de la sagesse, de la puissance, de la bonté divines, ils « s'élèveraient par la contemplation des créatures à la connaissance « et à l'amour du Créateur. » *Saint Athanase.*

2. L'abbé de Rancé, fondateur de la Trappe, ne jetait jamais ses regards sur les collines, les fontaines, les oiseaux, les fleurs, les planètes et les Cieux, qu'il ne se sentît enflammé d'amour pour Dieu. — Lorsque sainte Marie-Magdeleine de Pazzi considérait une fleur, elle était tout embrasée d'amour pour Dieu, et s'écriait : « C'est « donc par amour pour moi, que Dieu a songé de toute éternité à créer « cette fleur. » — Sainte Thérèse, à l'aspect d'un arbre, d'un ruisseau, d'un pré, d'une fontaine, se reprochait son peu d'amour pour Dieu, qui avait créé tous ces beaux objets pour être aimé d'elle. — Un pieux solitaire, croyant s'entendre reprocher la même chose par les herbes et les fleurs qu'il rencontrait sur sa route, leur disait : « Taisez-vous ; « vous m'appelez ingrat, vous me dites que c'est par amour pour moi « que Dieu vous a créées, et que cependant je ne l'aime pas ; mais je « vous entends, taisez-vous, et ne me le reprochez pas davantage. »
Saint Liguori.

(1) Christianus miser videri potest, non inveniri potest. *Minutius Felix.*

(2) Ubi amatur non laboratur ; aut si laboratur, labor amatur. Aug. *De Bono viduit.*, VI, 21.

3. Caïn refusa d'être l'enfant du Seigneur ; il devint celui du démon. Il ne rendait qu'avec répugnance et dédain l'hommage qu'il devait à son Créateur; il ne lui offrait qu'à regret des sacrifices. Le Seigneur, voulant le ramener à de meilleurs sentiments, lui adressa des paroles de paix et de douceur ; mais Caïn y fut insensible ; il n'en conçut qu'une plus violente haine contre son frère Abel, et poussa sa fureur jusqu'à le tuer. Dieu lui reprocha avec force son crime, et lui protesta qu'il serait maudit sur la terre et vagabond toute sa vie. Caïn, le désespoir dans l'âme et la honte sur le front, erra dans diverses contrées, pendant le reste de sa misérable existence, et vécut en horreur à lui-même et aux autres.

4. Dès l'âge le plus tendre, saint Louis de Gonzague ne respirait que l'amour du Seigneur. On le trouvait souvent caché dans des lieux écartés, où il priait avec une ferveur extraordinaire. A voir son recueillement, on l'eût pris pour un ange revêtu d'un corps mortel. Il se faisait un devoir de réciter tous les jours, à genoux, l'Office de la Vierge, les sept psaumes de la Pénitence, et plusieurs autres prières, pratique dont il ne se départit point tant qu'il vécut. Il renonça généreusement à tous les avantages de la noblesse, aux plaisirs, aux honneurs du monde, à une souveraineté même, pour embrasser la vie religieuse dans la compagnie de Jésus. Il mourut à l'âge de vingt-trois ans, plein de mérites et consommé en sainteté. Quatre de ses confesseurs, et tous ceux qui avaient le mieux connu son intérieur, déclarèrent, après sa mort, qu'ils étaient fermement persuadés qu'il n'avait de sa vie commis aucun péché mortel. Quel exemple plus propre à confondre notre lâcheté dans le service de Dieu ! — Saint Pierre de Luxembourg avait une telle ardeur pour la pratique du bien, que ceux qui le connaissaient n'en pouvaient assez marquer leur étonnement. Il n'avait point encore atteint sa septième année, lorsqu'il se consacra sans réserve au service du Seigneur. Il fut toute sa vie un parfait modèle de la perfection chrétienne. A peine avait-il dix-huit ans accomplis, lorsqu'il rendit sa belle âme à Dieu. Voici un trait extraordinaire qu'il serait indiscret de vouloir imiter, mais qui prouve jusqu'à quel point il poussait l'esprit de pénitence et d'humilité. Sentant que ses forces l'abandonnaient, il fit venir ses domestiques, qui se rangèrent en pleurant autour de son lit. Il les pria de lui pardonner le scandale qu'il leur avait donné, en ne les édifiant point par ses exemples, comme il l'aurait dû ; il les conjura ensuite de lui promettre tous qu'ils feraient pour l'amour de lui ce qu'il allait leur prescrire. Ils furent extrêmement surpris, quand ils l'entendirent leur donner l'ordre suivant : « Prenez la discipline qui est sous mon chevet, « et que chacun de vous m'en donne plusieurs coups, pour me punir « des fautes que j'ai commises envers vous, qui êtez mes frères en Jésus-« Christ. » Malgré la répugnance qu'ils avaient à exécuter un pareil

ordre, ils obéirent cependant pour ne pas contrister le saint. Pierre s'entretint ensuite en silence avec Dieu, jusqu'au moment où il rendit l'esprit. *Godescard.*

5. Darius, roi de Perse, était inconsolable de la mort de la reine son épouse. Le philosophe Démocrite promit de la ressusciter, pourvu qu'il voulût bien lui fournir les choses nécessaires à son dessein. Le roi, extrêmement ravi de cette proposition, dit qu'il emploierait avec joie tous les trésors qui étaient à sa disposition, fallût-il même donner la moitié de son empire. Mais le philosophe lui demanda seulement le nom de trois personnes qui, durant leur vie, n'eussent jamais eu aucun chagrin, ni aucune tristesse, pour les graver sur le tombeau de la reine. Jamais on ne put les trouver, malgré toutes les perquisitions que l'on fit dans toute l'étendue du royaume. *Hist. ancienne.*

Saint Philippe de Néri, ayant un jour rencontré, à Rome, un jeune homme distingué par ses talents, nommé François Zarrera, fort attaché au monde, lui fit comprendre d'une manière très-frappante la vanité et le néant de toutes les choses de la terre. Le serviteur de Dieu lui dit : « Mon enfant, vous ferez une grande fortune ; vous serez « bon avocat; puis, prélat, ensuite cardinal ; peut-être enfin, il est « possible que vous deveniez pape. — Et ensuite? ensuite ? dit le « jeune homme. — Allez, lui répondit saint Philippe, pensez à ces « dernières paroles. » François retourna chez lui, réfléchissant à ces deux mots : Et ensuite? ensuite? Le résultat de ses réflexions fut qu'il renonça à toutes les sollicitudes mondaines; qu'il devint membre de la congrégation de l'Oratoire, et commença tout de bon à ne plus s'occuper que de Dieu.

6. Saint Romuald, dont la vie fut si austère, malgré ses jeûnes continuels et ses longues oraisons, avait un visage si gai qu'il portait à la joie tous ceux qui le voyaient. — Saint Athanase écrit de saint Antoine qu'il paraissait en tout temps si content, que chaque jour semblait être pour lui un jour de fête. Si quelque étranger, venant dans le désert pour le voir, l'eût trouvé parmi un grand nombre de moines, il l'eût distingué aussitôt de tous les autres, et l'eût reconnu, en admirant la joie et la bonté qui brillaient sur sa physionomie. — Saint Philippe de Néri goûtait au service de Dieu, et dans le saint exercice de la méditation, de si grandes douceurs que, ne pouvant se soutenir, il tombait par terre et s'écriait : « C'en est assez, Seigneur, « c'en est assez ; je vous prie de suspendre un peu le torrent de vos « consolations. Éloignez-vous de moi, Seigneur, éloignez-vous de « moi; je suis un homme mortel, et par conséquent incapable de « supporter une telle abondance de délices. » A-t-on jamais entendu un partisan du monde tenir un pareil langage?

Terminons par un exemple plus récent, et qui prouve jusqu'à l'évi-

dence que tous les plaisirs de la terre ne valent pas ceux que procure une piété solide. Madame de La Vallière passa des pompes et des délices de la cour de Louis XIV aux austérités du cloître, dans l'ordre du Carmel. Et là, imitant sincèrement Madeleine dans sa pénitence, comme elle l'avait fait dans ses faiblesses, on la voyait couverte d'un cilice, marcher pieds nus, jeûner rigoureusement, chanter la nuit au chœur, dans une langue inconnue. Aucune de ces mortifications ne fut capable de rebuter la délicatesse d'une femme accoutumée à tant de gloire et de mollesse ; elles étaient au contraire pour elle un principe de bonheur. Un jour madame de Montespan, étant allée aux Carmélites, avec la reine et madame de Maintenon, eut occasion de lui parler et lui demanda : « Est-il bien vrai que vous soyez aussi satisfaite qu'on le dit? — Non, répondit la carmélite, je ne suis point satisfaite, mais je suis contente. — Et vous, Madame ? — Pour moi, je ne suis ni l'un ni l'autre. »

DEUXIÈME INSTRUCTION.

Moyens d'arriver à notre fin. — Les trois vertus théologales. — Persévérance. — La Foi. — Bienfaits de la Foi. — Sa nécessité. — Ses qualités.

D. Qu'est-ce que Dieu demande de nous pour nous rendre éternellement heureux ?

R. Il veut que nous ayons la Foi, l'Espérance, la Charité, et que nous nous trouvions dans cet état à l'heure de la mort.

Dieu nous destine à un bonheur éternel, et nous avons vu que telle est la fin sublime pour laquelle nous sommes créés. Mais ce serait une impiété de croire que nous n'avons rien à faire pour être sauvés. Le Ciel est une récompense magnifique qu'il nous faut mériter, une couronne qui ne sera accordée qu'à celui qui aura légitimement combattu. Or, Dieu, pour nous admettre à la félicité suprême, nous commande trois vertus principales, auxquelles toutes les autres se rapportent, la Foi, l'Espérance, la Charité; la Foi qui nous fait connaître notre béatitude éternelle, l'Espé-

rance qui nous la fait désirer, la charité qui nous en rend dignes. Nous croyons en Dieu par la Foi; par l'Fspérance nous avons la confiance de le posséder, et nous l'aimons par la Charité. Vertus liées entre elles de la manière la plus étroite, car il est impossible de connaître Dieu sans désirer d'aller à lui, et de désirer d'aller à lui sans l'aimer; vertus excellentes, absolument nécessaires pour le salut, et voilà pourquoi l'Apôtre les exalte par-dessus les autres, et les recommande avec tant d'instance (1).

Ces trois vertus, on les nomme théologales ou divines, parce qu'elles se portent immédiatement vers Dieu, comme vers leur objet principal; et par là elles se distinguent des vertus morales qui se rapportent bien à Dieu, mais non pas immédiatement. Par exemple, la justice nous apprend à rendre à chacun ce qui lui appartient, la tempérance à modérer nos appétits sensuels, la prudence à discerner le bien du mal, la force à surmonter courageusement les périls et les obstacles, tel est le propre objet de ces vertus; au lieu que le propre objet des vertus théologales, c'est Dieu lui-même, car c'est croire en Dieu, c'est mettre son espérance en Dieu, c'est aimer Dieu plus que soi-même et plus que toutes choses. L'excellence de ces vertus se tire de leur objet. Elles sont les plus glorieuses et les plus agréables à Dieu. Leur indispensable nécessité se conçoit aussi très-facilement, car il est bien clair que Dieu n'admettra jamais dans sa gloire ceux qui ne l'aiment point, ou qui n'espèrent point en lui, ou qui ne veulent point croire à sa parole. Conséquemment, le premier devoir de l'homme est d'acquérir ces vertus divines, et d'en produire des actes. Ce serait se tromper bien grandement que de se contenter des vertus morales et civiles, et de négliger les plus excellentes et les plus importantes de toutes, la Foi, l'Espérance et la Charité.

Le catéchisme ajoute que nous devons être dans cet état à l'heure de la mort. En effet, le salut dépend de la per-

(1) Nunc autem manent fides, spes et charitas. I, *Cor.*, XIII, 13.

sévérance : c'est quelque chose d'avoir bien commencé, d'avoir choisi la voie de la justice, et d'y marcher ; mais c'est la fin qui décide de tout. Jésus-Christ nous en avertit expressément, quand il nous dit que celui-là seul sera sauvé, qui aura persévéré dans la pratique du bien, non pas quelques semaines, quelques mois, ou même quelques années, mais jusqu'à la fin (1). D'après ces paroles du divin Maître, saint Bonaventure nous dit que les autres vertus nous méritent la couronne, mais que la persévérance seule est couronnée[1] (2).

D. Qu'est-ce que la Foi ?

R. La Foi est un don de Dieu par lequel nous croyons avec une parfaite soumission tout ce que Dieu a révélé à son Église.

Nous disons d'abord que la Foi est un don de Dieu, parce que nous n'avons pu la mériter par aucune bonne œuvre. Car la Foi, étant la première de toutes les vertus surnaturelles, l'entrée de l'Église, la première vie de l'âme, il s'ensuit qu'avant de l'avoir reçue, il est impossible de produire aucune action méritoire qui puisse nous élever jusqu'à Dieu. Il a donc fallu que la grâce nous prévînt ; et, si nous avons été appelés à la connaissance de Jésus-Christ et de son Évangile, si nous avons le bonheur de vivre sous l'aimable empire de la Foi, ce n'est que par un pur effet de la bonté et de la magnifique libéralité de notre Dieu (3). De plus, voyez quelle est la faiblesse de l'homme : de nous-mêmes, nous ne sommes point capables de concevoir un seul bon désir, une seule bonne pensée ; comment donc aurions-nous pu, sans la grâce, parvenir à la vraie foi ? Nous ne pouvons pas même en avoir le commencement par les seules forces de la nature, ainsi que l'a défini l'Église. Elle est un don de Dieu.

(1) Qui perseveravit usque in finem, hic salvus erit. *Math.* 24. 13.

(2) Aliæ virtutes coronam merentur, sed sola perseverantia coronatur. *Div. Bonav. Diæt.*, II, c. 2.

(3) Gratiâ enim estis salvati per fidem, non ex operibus, ne quis glorietur, Dei enim donum est. *Ephes.*, II, 8.

Don excellent, don parfait (1). C'est la Foi qui est la base et le fondement de la religion, et le caractère distinctif des enfants de Dieu.

Pour mieux apprécier ce bienfait inestimable, examinons un instant ce qu'était le genre humain, avant que le flambeau divin de l'Évangile brillât aux yeux des nations; et nous verrons se présenter à nos yeux un état si affreux d'ignorance et de superstition, d'impiété et de débauche, que nous ne pourrions jamais le croire, s'il n'était attesté par tous les historiens, à la honte de cette pauvre raison humaine, tant préconisée de nos jours. C'était la plus hideuse dépravation intellectuelle et morale qu'on puisse imaginer. L'ancien paganisme avait corrompu l'homme dans ses plus précieuses facultés, l'esprit et le cœur.

Corruption de l'esprit. La première, la plus essentielle des vérités, l'existence d'un Dieu, n'avait pas entièrement disparu; mais elle était obscurcie et défigurée par mille inventions bizarres et ridicules. Au lieu d'adorer le Dieu créateur de l'univers, les hommes se prosternaient devant de viles créatures. Il y avait un nombre infini de dieux et de déesses imaginaires. Ici, le soleil, la lune, les étoiles; là, des plantes ou des animaux, des bœufs, des dragons, des chats, des crocodiles, etc., recevaient les honneurs divins. Ailleurs, on encensait des dieux infâmes, souillés de vices abominables. Que dis-je? c'était le vice lui-même, et les crimes les plus horribles, le meurtre, le parjure, l'inceste, le vol, qu'on avait divinisés sous des noms divers. On avait élevé des temples pour toutes les maladies, pour toutes les passions des hommes, des temples à la fortune, des temples à la peur, à la fièvre; en un mot, et, comme on l'a si bien dit, tout était Dieu, excepté Dieu lui-même, et l'univers entier n'était qu'un temple d'idoles.

Ne connaissant pas le vrai Dieu, l'homme ignorait égale-

(1) Datum optimum, donum perfectum, descendens à Patre luminum. *Jac.*, I, 17.

ment sa propre nature et ses destinées. Que suis-je? d'où viens-je? où vais-je? Mon âme est-elle spirituelle ou matérielle? doit-elle mourir ou survivre à la ruine du corps? Points essentiels et décisifs pour le bonheur ou le malheur éternel; et c'étaient autant de problêmes où se perdait la raison. Consultez les oracles de la sagesse païenne, et vous serez étonnés que ces questions, qui nous paraissent maintenant si simples, à nous éclairés de la lumière d'en haut, ne soient nulle part clairement résolues, et qu'il n'y ait partout que ténèbres et absurdités.

Que de mystères encore dans l'homme! Il est à lui-même une énigme inexplicable. D'un côté, il porte les caractères ineffaçables de son excellence; de l'autre, les preuves évidentes de sa misère. Être sublime et créature dégradée, il aime le bien et il fait le mal; son âme voudrait s'élever vers le Ciel, et un penchant violent l'entraîne vers la terre. Il semble qu'il il y ait en lui comme deux hommes en guerre perpétuelle, dont l'un veut toujours commander, et l'autre ne jamais obéir. Or, avant le règne de la Foi, trouvez un philosophe, un sage qui ait pu expliquer ces contrariétés dans une même personne, cette inclination au mal avec cet amour du bien, ces impétueuses saillies de la cupidité avec ces cuisants remords de la conscience. C'est un abîme que tous les efforts de la science humaine n'ont jamais pu sonder.

Corruption du cœur. Avant Jésus-Christ, quels affreux débordements! Tous les devoirs étaient méconnus; on foulait ouvertement aux pieds les lois les plus sacrées de la pudeur et de la tempérance. Le vice, comme une affreuse gangrène, avait perverti tout le genre humain, et se montrait sous mille formes. Et ici, qui oserait dévoiler cet amas de corruption, d'impuretés, d'infamies, ces monstres de crimes avec lesquels on était si familiarisé qu'on n'en savait plus rougir? Mais faut-il s'étonner que l'homme fût méchant et pervers, quand les Dieux donnaient l'exemple de tous les vices, quand le crime était nécessaire pour les adorer, quand les voleurs, les homicides, les adultères avaient leurs protecteurs dans le

Ciel? Alors, les temples n'étaient plus que des antres de débauche, et des écoles où l'on apprenait à se porter sans remords aux plus honteux excès. Tirons le voile sur ces horreurs, et déplorons la faiblesse de notre nature qui se perd dans la fange de tous les vices, si la Foi ne vient, comme un sel mystérieux, la préserver de la corruption.

De plus, avant le règne de la Foi, on eût dit qu'il n'y avait pas d'amour au cœur de l'homme. On se jouait des droits les plus sacrés de l'humanité; et l'histoire nous raconte des abominations qui font frémir. Les superstitions païennes semblaient sanctionner les actions les plus atroces. N'avez-vous pas, en effet, entendu parler de ces sacrifices affreux où le sang humain rougissait l'autel des idoles, où des mères dénaturées livraient leurs enfants pour être immolés, et croyaient se rendre agréables à la Divinité en assistant d'un œil sec à ce spectacle horrible, et en étouffant par des chants impies les gémissements de l'innocente victime. Les peuples civilisés ont eu ces coutumes abominables; et la terre même que nous habitons, a bu le sang d'une multitude innombrable de malheureux égorgés, en l'honneur des démons.

Représentez-vous encore les cruautés exercées à l'égard des esclaves, qu'on traitait comme des bêtes de somme, qui, pour la moindre faute, pour une légère imprudence, étaient torturés, assommés, jetés dans les flots, ou bien livrés à la dent des lions, des tigres, des panthères, selon les ordres d'un maître capricieux.

Quelle barbarie enfin dans ces combats de gladiateurs, où l'on se faisait un spectacle de l'homicide, où des hommes et même des femmes de famille noble s'entre-tuaient pour le divertissement d'une multitude avide de sang! Voilà le monde tel que le paganisme l'avait fait. Une partie du genre humain opprimait, tourmentait, écrasait l'autre. Partout le règne de la force brutale; nulle justice, nulle pitié. Aux riches, aux puissants les plaisirs, les honneurs; aux petits, aux pauvres, les rebuts, les vexations, le désespoir, la mort. Tel est encore le sort des peuples que le Seigneur n'a pas visités

dans sa miséricorde. En Afrique, en Asie, chez toutes les nations idolâtres, on trouve cette férocité, ces abominations dont le Christianisme nous a délivrés. Tant il est vrai que, sans la Foi, tous les peuples sont cruels et barbares, et que l'idolâtrie ne peut être qu'un culte de sang, parce qu'elle est le culte de celui que nos livres saints appellent homicide dès le commencement.

Mais béni soit le Seigneur Dieu de toute bonté, qui nous a fait naître dans les temps favorisés de sa grâce, et dans un pays où les dons du Ciel nous sont prodigués avec tant d'abondance !

Bienfaits de la Foi pour l'esprit. C'est cette divine lumière qui nous a fait connaître le vrai Dieu, qui n'était auparavant connu que dans la Judée. Aux rayonnantes clartés de l'Évangile, sont tombés ces simulacres impurs, ces dieux de bois ou de pierre, ouvrage de la main des hommes ; et le genre humain a enfin adoré le Dieu trop longtemps oublié, le Dieu par qui tout a été fait, et sans lequel rien n'a été fait. Aux idées les plus grossières ont succédé les idées les plus pures et les plus sublimes sur la nature divine. La Foi nous a dévoilé quelques-unes de ses infinies perfections, cette toute-puissance que rien n'arrête, cette immensité qui remplit tout, cette éternité sans bornes, cette sagesse suprême qui veille à la conservation des mondes, cette bonté inépuisable qui s'étend sur tous les besoins des êtres créés. Enfin, c'est la Foi qui nous a appris à parler de Dieu, à penser de Dieu comme nous le faisons, et sans elle nous eussions été aussi ignorants et aussi aveugles que les païens.

La Foi est venue encore éclairer nos esprits, en nous faisant connaître notre origine et notre fin dernière. Par elle, l'homme sait qu'il est composé d'un corps périssable, et d'une âme spirituelle, immortelle, faite à l'image de Dieu ; que loin d'être un effet du hasard, il est au contraire un des plus beaux ouvrages du Seigneur, élevé au-dessus de toutes les créatures et seulement un peu inférieur aux anges ; mais, d'un autre côté, ouvrage dégradé, dès l'origine, par le

péché de notre premier père. De là, la source de tous les malheurs qui nous affligent; de là, ces ténèbres qui obscurcissent notre entendement, ce combat de la chair contre l'esprit, cette inclination au mal dans une âme qui se sent faite pour le bien. Où est le remède à un si grand désordre? La Foi nous le montre en Jésus-Christ notre réparateur, qui s'est revêtu de notre nature pour la rétablir dans ses droits, et dont le sang a été comme un baume précieux qui a guéri toutes nos blessures. Ainsi la Foi nous explique la cause de notre grandeur et de nos misères, la chute du genre humain et sa réhabilitation. De plus, elle nous indique des moyens infaillibles pour parvenir à la bienheureuse immortalité, et nous fournit en même temps les motifs les plus pressants pour travailler à nous en rendre dignes. Magnifiques enseignements de la religion, que nous n'eussions jamais connus, ô mon Dieu, si vous n'aviez daigné vous-même nous en instruire ! Mais la Foi nous explique tout; elle nous explique Dieu, elle nous explique l'homme; et, de nos jours, avec la Foi, un simple artisan, un laboureur, une pauvre femme, un petit enfant qui sait son Catéchisme, sont plus instruits sur la nature de Dieu, et sur leurs propres destinées, que tous ces philosophes anciens, qui étaient si fiers de leur science.

Bienfaits de la Foi pour le cœur. Elle en a corrigé la dépravation. Dès que cette grande lumière se leva sur les nations assises dans les ombres de la mort, le crime fut confondu, le vice proscrit, la terre renouvelée. Au sein d'une licence effrénée, on vit tout à coup briller les plus belles, les plus sublimes vertus, la pureté, la douceur, l'humilité, la patience. De tous côtés s'exhala un doux parfum d'innocence et de piété, et le monde fut étonné de voir d'infâmes débauchées devenir des Madeleines pénitentes, et des voluptueux préférer les rigueurs de la mortification et les tortures du martyre à l'attrait des plaisirs les plus séduisants. Et voilà comment la Foi, en apprenant à connaître le vrai bien, donna aussi la force de bien faire.

Non-seulement elle obligea les hommes à se respecter

eux-mêmes, elle leur fit un devoir de respecter leurs semblables. C'est elle qui a poli la rudesse des mœurs, aboli les sacrifices humains, brisé ou du moins adouci les chaînes de l'esclavage. C'est elle qui a promulgué cette loi divine de la charité, qui nous fait voir et aimer dans chaque homme un frère, fait comme nous à l'image de Dieu, destiné comme nous à régner un jour dans le Fiel. Par elle, le chrétien a compris que nous sommes tous égaux aux yeux du Seigneur, que le maître est pétri du même limon que son esclave, que nos seules vertus nous distinguent, que les plus doux, les plus gens de bien, les plus humbles seront les plus élevés dans la gloire ; et, par un heureux effet de ses salutaires enseignements, le pauvre a été réhabilité, ses larmes ont été essuyées, et le fardeau de ses peines allégé ; car la Foi chrétienne a une consolation pour toutes nos misères et un adoucissement pour toutes nos douleurs. Tels sont les bienfaits du christianisme, loi de paix, d'amitié et de concorde ; loi, s'écrie le prophète, plus désirable que l'or et les pierreries, plus douce que le miel (1). Heureux ceux qui l'accomplissent ! Ils sont les plus pacifiques, les plus compatissants, les plus charitables des hommes ; tandis que l'impie a le cœur dur, et ses entrailles ne s'émeuvent jamais, ni au souvenir, ni au spectacle de l'infortune. Grâces vous soient donc rendues, ô mon Dieu, pour l'inestimable bienfait de la Foi ! Grâces aux saints apôtres qui l'ont annoncée par tant de travaux et de souffrances, et qui l'ont scellée de leur sang ! Grâces à l'Église, qui en est la seule dépositaire et de qui nous l'avons tous reçue [2] !

Nécessité de la Foi.

Cette Foi si excellente est-elle d'une indispensable nécessité pour le salut ? Qui pourrait en douter, lorsque saint Paul nous assure que sans elle il est impossible de plaire à

(1) Dulciora super mel et favum. *Ps.* xviii, 11.

Dieu (1), et lorsque nous entendons Notre-Seigneur la recommander par-dessus tout, en une infinité de passages de l'Écriture ?

Dieu l'exige de nous comme sacrifice de notre esprit, et comme principe de toute justification.

1° *Nécessaire comme sacrifice de notre esprit.* Dieu n'est pas seulement le maître de nos cœurs, il l'est encore de nos esprits ; et, de même qu'il règne sur nos volontés en les soumettant à ses saints commandements, il veut aussi régner sur nos intelligences en les captivant par la Foi. Voilà pourquoi le grand Apôtre nous dépeint la Foi comme une sainte servitude, qui tient notre entendement lié, pour ainsi dire, et enchaîné à l'obéissance de Jésus-Christ et de sa doctrine.

Par la Foi, j'immole donc mon esprit, je fais abnégation de toutes mes lumières, de même que, par l'observation des commandements, j'immole mon cœur, avec toutes ses affections déréglées ; et ce sacrifice de notre raison est le plus raisonnable qui fût jamais, puisqu'il n'est rien de plus conforme à la raison que de se soumettre à Dieu, et de croire à sa parole.

Ce sacrifice de notre esprit est si nécessaire que Dieu l'a exigé dans l'ancienne comme dans la nouvelle loi. Ce n'est que par la Foi qu'Adam, Abel, Hénoc, Jephté, David et les autres patriarches et prophètes ont pu se rendre agréables au Seigneur. Ce n'est que par la Foi que les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges ont obtenu l'effet des promesses éternelles. Aussi Dieu n'en a-t-il jamais dispensé personne, et il ne peut en dispenser, sans se renier et se détruire lui-même. Car s'il parle, c'est qu'il veut être cru ; et refuser de le croire, c'est mépriser son autorité, c'est faire injure à sa véracité suprême. Il est donc incontestable que tout homme est obligé de croire, sous peine de damnation, ce que Dieu a révélé. Jésus-Christ lui-même l'a ainsi décidé : « Prêchez l'Évangile à toute créature ; celui qui croira sera

(1) *Heb.*, XI, 6.

sauvé, et quiconque ne croira pas sera condamné (1). » Et pourquoi tant de miracles ont-ils été opérés, sinon afin que nous croyions, et qu'en croyant nous ayons la vie éternelle?

2° *Nécessaire comme principe de toute justification.* Saint Paul nous l'enseigne expressément, quand il nous dit que ce n'est que par la Foi que nous sommes justifiés (2); qu'il faut croire de cœur pour arriver à la justice (3). « Qu'é-« tiez-vous, avant d'avoir reçu le don précieux de la Foi? « écrivait-il aux Éphésiens. Morts par vos dérèglements « et vos péchés, esclaves de l'esprit malin, abandonnés « aux désirs de la chair, enfants de colère par le fait seul « de votre naissance. État malheureux dans lequel nous « avons tous été! Mais Dieu, qui est riche en miséricordes, « lorsque nous étions morts par nos péchés, nous a rendu « la vie en Jésus-Christ, par la grâce duquel nous sommes « sauvés, et cela par la Foi (4). » Non que la Foi toute seule suffise pour arriver au Ciel; mais c'est qu'elle nous fait prier et agir; c'est qu'elle nous fait vivre par la charité, et c'est ainsi qu'elle est le *commencement de notre salut, le fondement et la racine de toute justification* (5).

Nous en avons des exemples bien frappants dans le saint Évangile. Voyez notre divin Sauveur : lorsqu'il remet les péchés, lorsqu'il guérit les infirmités du corps, figure des maladies de nos âmes, lorsqu'il exauce le centenier, lorsqu'il se laisse vaincre par les saintes importunités de la Chananéenne, lorsqu'il rend la santé à l'hémoroïsse, c'est toujours au mérite de la Foi qu'il attache ses faveurs et ses grâces. — Croyez, dit-il, et tout vous est possible (6). — Qu'il vous soit fait selon votre Foi (7). — Croyez-vous? demande-t-il à Marthe (8).

(1) *Marc.*, XVI, 15.
(2) *Rom.*, V, 1.
(3) *Rom.*, X, 10.
(4) Gratiâ estis salvati per fidem. *Ephes.*, II, 1.
(5) C. Trid.
(6) *Marc.*, IX, 23.
(7) *Matth.*, VIII, 13.
(8) *Joan.*, XI, 26.

— Oui, Seigneur, je crois, répond-elle. — En voilà assez pour rendre la vie à un mort enterré depuis quatre jours.

La Foi est donc la première, l'unique porte de salut, pour passer de la mort du péché à la vie de la grâce. Ce que nous comprendrons encore mieux, si nous réfléchissons que, sans elle, il n'y a point de vertus surnaturelles. C'est elle qui en est la source, et qui les forme dans nos cœurs. C'est la Foi qui anime notre espérance, par l'excellence des biens éternels qu'elle propose. C'est la Foi qui enflamme notre charité, en nous dévoilant les infinies perfections de Dieu, et les innombrables bienfaits dont il nous comble. C'est la Foi qui nous entretient dans l'humilité, en nous mettant sous les yeux l'abîme des grandeurs divines et l'abîme de nos misères. C'est la Foi qui soutient notre patience, en nous assurant qu'un moment de tribulation sera récompensé par un poids éternel de gloire. Enfin, c'est la Foi qui opère en nous la crainte salutaire des jugements de Dieu, et qui nous fait prier avec ferveur et recueillement, en nous donnant la plus haute idée de la majesté de celui à qui nous parlons. En un mot, la Foi est l'âme de la religion et de la piété. Toutes les vertus vivent de la Foi ; elles naissent et meurent, croissent et décroissent avec elle ; et, sans elle, aucune vertu ne peut avoir ce mérite, cette beauté surnaturelle qui nous rend dignes de la récompense céleste. Vainement donc nous pratiquerions toutes les œuvres prescrites par la loi divine, si nous n'avions pas la Foi, elles ne serviraient de rien ; mais la Foi, animée par la charité, opère notre justification (1).

Qualités de la Foi.

Pour que la Foi soit sincère et profitable, il faut qu'elle ait les quatre qualités suivantes : elle doit être ferme, simple, agissante, universelle.

(1) *Gal.*, v, 4.

1° *Ferme*. C'est-à-dire qu'elle doit nous rendre supérieurs aux épreuves les plus dures et les plus séduisantes, aux tourments et aux plaisirs, aux mépris et aux honneurs, à la vie et à la mort. Viennent les impies et les libertins, avec leurs railleries et leurs sarcasmes ; qu'ils traitent notre religion de bassesse d'âme, de petitesse d'esprit; la Foi nous apprend à dédaigner ces prétendus esprits forts, dont toute la sagesse, qui n'est en réalité qu'orgueil et folie, les mène directement à la mort. La Foi nous préserve de la contagion de leurs mauvais exemples, et nous fait marcher hardiment devant eux, dans le chemin de la piété, sans aucune crainte de leurs vains jugements. Vienne le monde avec ses joies, ses biens, ses grandeurs, la Foi nous en découvre la frivolité; et, pour nous arracher à toutes ses séductions, elle nous ouvre le Ciel avec ses délices ineffables, séjour du repos et du bonheur éternel, mais qu'on ne peut conquérir que par la croix, et en se revêtant en quelque sorte de la mortification de Jésus-Christ. Vienne le démon avec toute sa malice; la Foi nous dévoile les ruses et les artifices de ce cruel ennemi de notre salut, qui se rit de nos malheurs, et ne paie que par des supplices sans terme ceux qui se laissent aller à ses infernales suggestions. La Foi nous dit que notre seul maître et roi, c'est Jésus-Christ, qui est mort pour nous, afin de préparer un trône dans le Ciel à ses fidèles serviteurs. Enfin, si la chair se révolte, la Foi nous fait surmonter ses penchants déréglés et ses convoitises, afin de conserver la pureté de l'âme, qui est notre plus précieux trésor.

Ainsi la véritable Foi donne au chrétien la force de vaincre le monde, de vaincre l'enfer, et de se vaincre lui-même (1). Elle élève, agrandit l'âme, augmente sa puissance, et l'engage à tout faire, à tout sacrifier, à tout souffrir, et même à mourir plutôt que de trahir la cause de son Dieu, plutôt que de l'offenser par un seul péché ; de telle sorte que notre Foi,

(1) Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra. *Joan.*, I, 5.

selon la belle expression de Tertullien, est débitrice du martyre (1).

Telle a été la Foi d'Abraham. Sans aucun doute sur la parole de Dieu, qui lui avait promis une postérité aussi nombreuse que les étoiles du firmament, il n'hésita pas à lui sacrifier son fils unique Isaac, l'objet de ses plus chères affections, et en qui reposaient toutes ses espérances. Telle la Foi des saints qui, pour demeurer fidèles à leur Dieu, ont souffert les chaînes, les prisons, les chevalets; ont triomphé de toutes les persécutions des tyrans, et de la persécution encore plus dangereuse de la volupté.

Est-ce bien là le caractère de notre Foi? Hélas! rougissons de l'avoir si faible, si vacillante. Nous chancelons à la moindre tentation; nous n'osons nous faire la moindre violence, ni souffrir le moindre mépris ou la plus légère raillerie. Prions le Seigneur qu'il augmente en nous la Foi, afin que désormais nous soyons invincibles à toutes les attaques du monde, de la chair, de l'enfer [3].

2° *Simple.* C'est une des plus belles qualités de la Foi. Cette aimable simplicité fait que le vrai fidèle, loin de vouloir pénétrer le fond des mystères, et entrer dans des discussions vaines et curieuses, suspend et arrête ses lumières, avoue son ignorance, et ne demande qu'à se soumettre à l'autorité de Dieu, qu'à lui faire hommage par la plus prompte, la plus aveugle, la plus universelle dépendance. Pour mieux témoigner à Dieu sa déférence et le respect profond qu'il a pour sa parole, il se fait gloire d'adhérer à ce qu'il y a de moins plausible et de moins convaincant en apparence, à ce qui semble même impossible (2), parce qu'il sait que la Foi consiste à croire ce qu'on ne voit point; et que vouloir approfondir et ne pas vouloir croire, c'est vouloir être orgueilleux et non fidèle.

(1) Fidem martyrii debitricem. *Tertul. Scorp.*, n. 8.

(2) Fides christianorum est fides impossibilium. *Tertul.*, lib. II, *contr. Marcion.*

Que fait au contraire l'incrédule? Il s'élève insolemment contre la Divinité; il lui demande raison de ses jugements, de ses décrets éternels; il lui demande raison de ses opérations admirables, raison de toute sa conduite. Il mesure les hauteurs infinies de Dieu à la faible portée de son esprit; et, parce qu'il ne peut comprendre tout ce que Dieu peut faire, il dit: Je ne crois pas. O aveuglement déplorable! Mais écoutez, ô enfants des hommes: nul de vous n'a encore vu Dieu, ni pénétré ses augustes mystères (1). Vous ne savez, dites-vous, ce qu'il en faut croire? Mais le Fils de Dieu qui est en son sein, qui connaît tous ses secrets, est venu lui-même nous les raconter (2). Que cherchez-vous après le témoignage de ce divin Sauveur? Oserez-vous encore raisonner et dire: Pourquoi ceci? comment cela, lorsque c'est le souverain Seigneur et maître qui parle? Ah! ne vous plaignez plus de l'obscurité des dogmes de l'Évangile. Si nous n'avons pas de lumières propres, nous avons celles de Jésus-Christ qui nous dirigent. Après Jésus-Christ il n'y a plus de recherches à faire (3). Ce divin Maître nous ayant parlé, toute curiosité de l'esprit humain doit être à jamais arrêtée; il ne faut plus songer qu'à l'obéissance [4] (4).

Mais quelque simple que soit notre Foi, ce n'est pas qu'elle n'ait son raisonnement et sa prudence, car toute notre sagesse ne consiste pas à répéter stupidement: Je crois, comme le reprochait Julien l'Apostat aux premiers disciples de l'Évangile. Nous croyons ce que Dieu nous enseigne; et la simplicité de notre Foi se fonde sur l'infaillibilité et la véracité divines. Elle n'est donc pas une soumission aveugle et superstitieuse qui croit tout, qui admet tout, sans règle et sans discernement; mais une soumission éclairée et raison-

(1) Deum nemo vidit unquàm. *Joan.*, I, 18.

(2) Unigenitus filius qui est in sinu patris, ipse enarravit. *Joan.*, I, 18.

(3) Nobis curiositate opus non est post Christum, nec inquisitione post Evangelium. *Tertul. Præscript.*, n. 8.

(4) Ipsum audite. *Luc.*, IX, 35.

nable, dit saint Paul (1). D'où nous concluons que c'est un devoir de s'instruire de la religion, de l'étudier, de la méditer, non dans un esprit de dispute et de contradiction, mais dans un esprit d'obéissance, pour se confirmer dans la Foi, pour s'assurer des motifs de son espérance, pour connaître ses obligations. C'est un devoir surtout d'écouter les pasteurs interprètes de la vérité, de recueillir avidement et avec le plus grand respect leurs instructions, parce qu'on ne peut acquérir la connaissance des vérités de la Foi que par l'enseignement (2). C'est Dieu qui nous parle et nous instruit par la bouche de ses ministres (3). Mais quand les pasteurs se sont prononcés, quand l'Eglise a décidé, il ne reste plus au fidèle que la soumission. Là doit s'arrêter le raisonnement ; ici doit commencer la docilité. C'est ainsi que la Foi doit être éclairée, et c'est en ce sens seulement que l'Apôtre permet aux chrétiens de raisonner en matière de Foi.

3° *Agissante.* Croyez et agissez conformément à votre croyance, voilà la vie du chrétien. Si vous avez la Foi, montrez-la par vos bonnes œuvres, car la Foi sans les œuvres est morte, c'est-à-dire inutile pour le salut. Elle ne nous est pas donnée pour connaître et croire seulement, mais pour agir et mettre en pratique ce que nous croyons. Jésus-Christ ne demande pas des contemplateurs oisifs, mais des ouvriers laborieux. Et qu'importe en effet de dire : Je crois, si votre conduite dément votre Foi ? Vous dites : Je crois en Dieu, et vous méprisez sa loi sainte, vous blasphémez son nom, vous ne lui adressez aucune prière ! De quoi vous servira votre Foi? Ô homme insensé! les démons aussi croient, et ils tremblent ; et vous osez vous révolter contre votre Dieu ! Vous croyez, dites-vous, en Jésus-Christ; mais vous rougissez de sa croix ; mais les exemples de sa vie, mais les

(1) Rationabile obsequium. *Rom.*, XII, 1.
(2) Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi. *Rom.*, X, 17.
(3) Tanquàm Deo exhortante per nos. II, *Cor.*, V, 20.

grâces de ses sacrements, quel cas en faites-vous? Lui obéissez-vous, quand il vous commande de montrer votre lèpre au prêtre, de déposer vos péchés au tribunal de la pénitence, de manger sa chair sacrée à la table sainte? Aveugle que vous êtes! il ne suffit pas de dire : Seigneur, Seigneur, pour entrer dans le royaume de Dieu; il faut de plus faire la volonté du Père céleste. Sans cela, votre Foi n'aboutit à rien. Que dis-je? elle vous servira; mais à quoi? à rendre votre conduite plus inexcusable, à vous attirer un châtiment plus rigoureux. Eh quoi! avec tant de grâces, avec tant de lumières, vous agissez comme si vous ne connaissiez pas Jésus-Christ; vous menez une vie de païen! En vérité, je vous le dis après le divin Sauveur, Sodome et Gomorrhe seront traitées moins sévèrement au jour des vengeances, parce que si ces villes infâmes avaient connu les merveilles de la Foi, elles en auraient mieux profité que vous [5].

4° *Universelle.* C'est-à-dire qu'il ne suffit pas de croire un ou plusieurs articles de Foi, mais qu'il faut les croire tous également, parce que c'est le même Dieu qui les a tous également révélés.

L'auteur de notre Foi, c'est Jésus-Christ. Or, Jésus-Christ n'est-il pas tout sagesse, tout lumière, tout vérité? Pourquoi donc croire une partie de ce qu'il dit et rejeter l'autre? Pourquoi défigurer sa doctrine par cette distinction injurieuse (1)? Est-ce que Jésus-Christ serait à la fois un Dieu de vérité et de mensonge? et son Évangile un assemblage monstrueux de vrai et de faux? Quel horrible blasphème de le penser (2)!

Il n'y a qu'un Dieu, il n'y a qu'une Foi (3); et tous les articles qu'elle enseigne ont entre eux un enchaînement si étroit, qu'on ne peut en nier un seul, sans ébranler aussitôt tous les autres. Celui qui contesterait un seul article de la

(1) Quid dimidias mendacio Christum? *Tertul., de Carne Christ.*, n. 5.
(2) Totus veritas fuit. *Tertul.*, ibid.
(3) Unus Deus, una fides. *Ephes.*, IV, 5.

Foi, pourrait bien, il est vrai, conserver le titre de chrétien, qu'il a acquis par le caractère indélébile du baptême; mais il perdrait le nom et la qualité de fidèle, et encourrait infailliblement la perte de son âme (1).

Pour fruit de cette instruction, appliquons-nous à conserver le dépôt sacré de la Foi dans une conscience pure, à l'entretenir et le fortifier en nous par une vie sainte. Surtout prenons garde que ce don parfait, ce bien excellent ne tourne pas à notre perte; mais qu'il agisse et fructifie sans cesse en nous. Un chrétien qui a la Foi sans les œuvres, n'a que la superficie du chrétien.

TRAITS HISTORIQUES.

1. Judas a bien commencé et mal fini; saint Paul a mal commencé et bien fini.—A Sébaste, ville d'Arménie, quarante soldats d'une légion romaine, sommés de sacrifier aux idoles, refusèrent constamment, sans avoir égard ni aux récompenses qu'on leur promettait ni aux tourments dont on les menaçait. Le gouverneur ordonna qu'ils fussent exposés tout nus, pendant une nuit entière, sur un étang glacé; mais en même temps, pour les tenter, il fit préparer un bain chaud auprès de l'étang, pour y transporter ceux qui, succombant à la rigueur du froid, voudraient renoncer à Jésus-Christ, et sacrifier aux dieux. Ces généreux athlètes s'encourageaient mutuellement, disant qu'une nuit de souffrance leur vaudrait une éternité de bonheur. En même temps, tous faisaient la même prière, avec une égale ferveur : « Seigneur, nous sommes entrés quarante dans la lice, faites que nous « soyons couronnés, sans qu'il en manque un seul de ce nombre si « mystérieux. » Cependant ils eurent la douleur de voir qu'un d'entre eux, manquant de courage, allait se jeter dans le bain chaud; mais ce malheureux mourut aussitôt qu'il y fut entré. Un moment de persévérance de plus, il gagnait le Ciel, tandis qu'il se perdit pour toujours. Toutefois, Dieu ne voulut pas que la prière des martyrs fût sans effet; un garde qui avait ordre de les observer, vit des anges qui descendaient du Ciel et qui tenaient des couronnes suspendues sur la tête de ces généreux soldats de Jésus-Christ, excepté sur un seul, c'était le

(1) Qui fidem integram non servaverit, absque dubio in æternum peribit. *Symb. Athan.*

lâche qui venait de renoncer sa Foi. Ce garde, animé par cette vision, se déclara aussitôt chrétien ; il alla prendre la place de l'infortuné déserteur, et remporta ainsi la couronne dont celui-ci s'était rendu indigne. *Actes des martyrs de S. Basile, en* 320.

2. Déjà une très-grande partie de l'univers était éclairée des lumières de l'Évangile, et nos pères restaient toujours plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Enfin parurent les apôtres des Gaules. Saint Saturnin vint prêcher la foi à Toulouse, saint Denis à Paris, saint Austremoine à Clermont, saint Martial à Limoges. Saint Martial vint aussi à Rodez, et voilà pourquoi cette Église l'honore d'un culte particulier ; mais le zèle de cet apôtre ne put bannir entièrement la superstition de nos contrées. Cette gloire était réservée à notre glorieux pontife saint Amans. En même temps qu'il gagnait les cœurs de tous ses concitoyens par la douceur de son caractère et la sainteté de sa vie, plein d'ardeur pour la gloire de son Dieu, il leur reprochait vivement leurs abominations et leurs impiétés ; et les miracles éclatants qu'il opérait, en donnant plus de force à sa parole, terrassaient les esprits les plus rebelles. Un jour, la ville célébrait avec d'abominables orgies, une fête en l'honneur de son idole, nommée Ruth, et faisait retentir l'air de chants dissolus. Le saint évêque s'élève avec force contre ce culte infâme ; mais de tous côtés on s'irrite, on s'emporte contre lui, et il eût peut-être péri victime de son zèle et martyr de sa foi, si le Ciel ne se fût ouvertement déclaré en sa faveur. Tout à coup et par un temps jusque-là serein, les nuages s'amoncellent, la foudre sillonne les airs, un épouvantable coup de tonnerre fait voler en éclats le simulacre, objet de folles adorations. Une partie de l'idole alla tomber dans l'Aveyron, une autre dans le ruisseau qu'on nomme Lauterne, et le reste demeura dans la prairie qui rappelle encore le souvenir de cette merveille. A partir de ce jour, les Ruthénois vinrent en foule se ranger sous la bannière de Jésus-Christ.

3. Quels plus beaux modèles d'attachement à la Foi pourrions-nous citer que ces anciens martyrs, qui aimaient mieux tout souffrir que de renoncer à leur Dieu. « Abjure ta foi, sacrifie aux dieux, foule aux pieds la croix, blasphème le nom de Jésus-Christ, » leur disait un tyran impie. — Et eux de répondre avec une sainte liberté : « Jésus-Christ est notre roi ; Jésus-Christ est notre Dieu c'est par son sang qu'il nous a sauvés; comment pourrions-nous l'abandonner ? » — « Je t'accablerai de coups, ajoutait le persécuteur enflammé de colère ; je déchirerai tous tes membres avec des ongles de fer; je te ferai manger par les bêtes féroces ; je te ferai brûler à petit feu.... » — « Que tardez-vous? répliquaient les martyrs toujours inébranlables ; faites tout ce qu'il vous plaira. Nous préparât-on mille morts, nous les souffririons avec joie plutôt que de perdre le glorieux titre de chrétiens. » Et, sous la dent

des lions et des tigres, dans les bûchers ardents, au milieu des plus affreux supplices, ils ne cessaient jamais de confesser le nom de Jésus-Christ.

Le DIX-HUITIÈME siècle a eu aussi ses martyrs. Des milliers de prêtres, de simples religieuses, des laïques même ont prouvé qu'on sait mourir, encore aujourd'hui, pour Jésus-Christ, tout comme du temps des empereurs païens. Rien de plus glorieux pour la religion, que la fermeté admirable que déploya le clergé de France, dans la fameuse séance, où, selon un décret de l'assemblée nationale, tous les ecclésiastiques qui en étaient membres, devaient être nommément et individuellement sommés de prêter, en face du corps législatif, le serment de maintenir *la constitution civile du clergé,* c'est-à-dire de renoncer solennellement aux vrais principes de la Foi catholique. De toutes parts retentissaient à leurs oreilles des cris furieux, des hurlements de mort : *A la lanterne les évêques et les prêtres, qui ne feront pas le serment !* Le premier sommé de jurer est M. de Bonnac, évêque d'Agen ; « Messieurs, dit-il, les sacrifices de la fortune me coûtent « peu ; mais il en est un que je ne saurais faire, celui de votre estime « et de ma Foi. Je serais trop sûr de perdre l'une et l'autre, si je prê- « tais le serment qu'on exige de moi. » M. Fournel, du diocèse d'Agen, fut appelé ensuite, et s'exprima ainsi : « Je dirai avec la simpli- « cité des premiers chrétiens, à laquelle vous voulez nous ramener, « que je me fais gloire de marcher sur les traces de mon évêque, « comme saint Laurent marcha sur celles de Sixte, son pasteur ; je le « suivrai jusqu'au martyre. » M. Leclerc, curé de Cambre, diocèse de Séez, se lève ensuite et dit : « Je suis né catholique, apostolique « et romain ; je veux mourir dans cette Foi, je ne le pourrais pas en « prêtant le serment que vous me demandez. » Les ennemis de la religion commençaient déjà à se repentir d'avoir provoqué des professions de Foi si claires et si précises, et on allait mettre fin à l'appel nominal, lorsque M. Beaupoil de Saint-Aulaire, évêque de Poitiers, craignant qu'on ne le prive d'une si belle occasion de rendre témoignage à la Foi, s'avance vers la tribune et prononce ces paroles : « Messieurs, j'ai soixante et dix ans, et j'en ai trente-cinq d'épiscopat. « Je ne souillerai pas mes cheveux blancs par le serment que vous me « demandez ; je ne jurerai pas. » Tous refusèrent ainsi, à l'exception d'un seul curé. L'assemblée se sépara ; et les évêques, glorieux de leur fidélité, traversèrent d'un pas lent et ferme les rangs des groupes qui les accablaient d'invectives et de menaces. Plusieurs furent maltraités ; aucun ne reçut de blessures dangereuses. On se bornait encore à un martyre d'ignominie. LACRETELLE.

Mais plus tard, combien payèrent de leur tête leur fidélité à Jésus-Christ ! En un jour, dans l'église des Carmes, à Paris, il y eut jusqu'à cent quatre-vingt cinq prêtres massacrés en haine de la religion. Une

si affreuse exécution fut imitée partout où l'on put trouver des brigands assez féroces pour immoler les victimes qu'on leur offrait.

Actuellement encore, n'avons-nous pas sous les yeux un exemple admirable d'attachement invincible à la Foi. L'Europe entière s'émeut au récit des traitements indignes que le tyran de la Pologne fait subir à tout un peuple, pour le forcer à briser les liens de l'unité catholique. Des prêtres ont été spoliés, bannis de leurs églises, fustigés, persécutés de toute manière; des enfants martyrisés pour contraindre les mères à l'apostasie; des religieuses violemment arrachées de leurs cloîtres, traînées de cachots en cachots, condamnées au bâton, à la soif et à la faim, aux travaux forcés, aux injures, livrées à la brutalité des soldats, frappées à mort, et meurtries jusque dans la boue sanglante, où elles venaient d'expirer. On en compte par centaines qui ont péri de la sorte sur les places publiques, sur les chemins, dans les lacs glacés; d'autres, en ce moment même, achèvent de mourir enfermées sous les neiges de la Sibérie. On ne peut lire sans admiration les réponses courageuses que les religieuses de l'ordre de Saint-Basile, de Minsk, ont adressées à leurs bourreaux. « Vous êtes encore libres, « leur disait un infâme persécuteur, nommé Siemaszko, de choisir « entre les richesses que vous possédez, jointes à celles que la magna- « nimité de l'empereur est prête à y ajouter, si vous passez à la reli- « gion orthodoxe (c'est-à-dire au schisme de Russie), et les travaux « forcés et la Sibérie, si vous persistez dans votre refus.— De ces deux « choses, nous choisissons la meilleure, c'est-à-dire les travaux forcés « et cent Sibéries, plutôt que d'abandonner Jésus-Christ et son Vicaire. « — Attendez un peu; lorsqu'à force de verges, je vous aurai enlevé « la peau dans laquelle vous êtes nées, et qu'une autre peau aura re- « couvert vos os, vous deviendrez plus traitables. — Enlève notre « peau, enlève notre chair, brise nos os; mais nous resterons fidèles « à Jésus-Christ, et à son Vicaire.» Pendant sept ans entiers, depuis 1838 jusqu'en 1845, il n'est pas d'avanies et de tortures qu'elles n'aient endurées. La plupart ont péri. Quatre seulement d'entre elles échappées, comme par miracle, à la vigilance de leurs gardiens, sont arrivées dans la capitale du monde chrétien, et ont déposé de ces faits, à la face du monde; et leur récit ressemble trait pour trait aux actes de nos premiers martyrs. *Univers*, 25 et 28 *janv.* 1846.

4. Le fameux Thaulère, ayant rencontér à la campagne un pauvre berger avec qui il lia conversation, fut tout étonné de sa vivacité en même temps que de la simplicité de sa Foi. Voici le dialogue qu'ils eurent ensemble. — *Th.* Mon ami, je vous souhaite le bonjour. — *Le Berg.* Je vous suis obligé du bonjour que vous me souhaitez; mais je n'en ai jamais eu de mauvais. —*Th.* Je prie le Seigneur de vous donner non-seulement un jour heureux; mais toute la vie. — *Le Berg.* Je l'ai eue telle jusqu'à présent, grâces à Dieu. — *Th.* Comment, mon ami,

vous n'avez jamais eu de mauvais jours, depuis que vous êtes au monde? Votre état est si triste et vous donne tant à souffrir! — *Le Berg.* Je puis vous assurer que tous mes jours sont heureux et rien jusqu'à présent, grâces au ciel, n'a troublé la paix de mon âme. — *Th.* Expliquez-vous un peu plus, je vous prie; dites-moi comment vous entendez tout ce que vous me dites? — *Le Berg.* Je l'entends peut-être mal; mais puisque vous le voulez, voici comme je le pense. Je me dis à moi-même : le bon Dieu règle tout en ce monde, ainsi dans tout ce qui arrive, je regarde sa sainte volonté, et la consolation que j'ai de faire sa sainte volonté, me rend véritablement heureux. — *Th.* Vous avez raison, la volonté de Dieu doit être accomplie en tout; mais si Dieu voulait en ce moment vous précipiter dans l'enfer, que feriez-vous? — *Le Berg.* Je sais que Dieu ne le veut pas; en tout cas, j'ai deux bras, je le serrerais si étroitement, que je le tirerais avec moi; et, si j'étais avec Dieu, je serais en paradis.

Thaulere se retira adorant la bonté de Dieu, qui éclaire d'une manière si spéciale les humbles et les petits, tandis qu'il aveugle ces prétendus esprits forts, qui s'évanouissent dans leurs pensées.

OEuvres spirituelles de THAULÈRE.

5. Saint Pacôme, un des plus anciens patriarches de la vie solitaire, fut enrôlé, à l'âge de vingt ans, pour servir dans la guerre de Constantin contre Maxence. On l'embarqua sur un vaisseau, avec plusieurs autres. Ils arrivèrent le soir dans une ville dont les habitants, touchés de compassion pour ces jeunes gens, leur donnèrent toute sorte de secours avec empressement. Pacôme demanda qui étaient ces gens si charitables. On lui répondit que c'étaient des chrétiens.— Et que veut dire ce nom? ajouta Pacôme. — Ce sont des gens, lui dit-on, qui croient en Jésus-Christ, fils unique de Dieu, et qui font du bien à tout le monde, espérant en être récompensés dans une autre vie. Pacôme, touché de ce discours, leva les mains au Ciel, et promit à Dieu de quitter, aussitôt qu'il le pourrait, la profession des armes, pour se faire chrétien, et se consacrer entièrement au Seigneur. Dans la suite, il illustra le désert par ses vertus.

6. L'empereur Constantin voulait forcer saint Maxime à signer un formulaire de Foi, qui favorisait l'erreur des monothélites. « Ce n'est pas mon intention, répondit-il, de déplaire à l'empereur; mais je ne puis me résoudre à offenser Dieu. J'aimerais mieux perdre la vie que de m'éloigner de la Foi, dans la moindre chose. »

TROISIÈME INSTRUCTION.

Motif et mérite de la Foi. — Le Symbole. — Ses quatre principales formules. — Obligation de savoir le Symbole des apôtres. — Actes intérieurs et extérieurs de Foi. — Quand et comment il faut en faire. — Nécessité de croire toutes les vérités révélées.

D. Pourquoi devons-nous croire tout ce que Dieu a révélé à son Église ?

R. Nous devons croire tout ce que Dieu a révélé à son Église, parce que Dieu, qui est la vérité même, ne peut se tromper ni nous tromper.

Certitude de la Foi. Notre Foi est fondée sur la parole de Dieu, et voilà ce qui en fait la certitude ; certitude qui l'emporte infiniment sur toute celle qui peut se trouver dans les connaissances humaines. Car il n'en est pas de Dieu comme des hommes, qui sont trompeurs, ou du moins sujets à se tromper. Dieu est la vérité même, il sait tout, il connaît tout, il est incapable de se tromper et de nous tromper.

Si donc nous nous en rapportons au témoignage des hommes, lorsqu'ils nous annoncent même des choses que nous ne voyons pas, et que nous ne pouvons pas vérifier par nos sens, par exemple, qu'il y a eu autrefois un fameux conquérant nommé Alexandre, qu'il y a une ville qui s'appelle Rome, etc., à combien plus forte raison devons-nous croire Dieu, quand il nous révèle les vérités célestes, les mystères de l'autre vie ? Dès que sa voix se fait entendre, plus de doutes, plus d'hésitation. Dieu l'a dit ; c'est assez, nous croyons ; et nous pouvons dire avec autant d'assurance que l'Apôtre : Je sais sur qui je me repose (1) ; je sais que suivre la parole de mon Dieu, c'est m'éloigner des ténèbres et mar-

(1) Scio cui credidi. II, *Tim.*, I, 12.

cher à la lumière ; et je ne crains plus de m'égarer, dès que j'ai pour guide le Dieu vrai et fidèle.

Ainsi, quelque étonnants, quelque incompréhensibles que soient les mystères de notre sainte religion, nous les croyons; et, avec saint Augustin, nous douterions plutôt de notre existence que de ces vérités, parce que ces vérités viennent de Dieu, et que sa parole nous tient lieu de preuve et de démonstration.

De là il résulte : 1° Que les vérités de notre religion sont de la plus grande certitude, et que ce serait le comble de la déraison de ne pas y croire, puisque, d'un côté, il est clair que Dieu ne peut ni se tromper ni nous tromper, et que d'un autre, le fait de la révélation nous est attesté par tant de miracles, par l'accomplissement de tant de prophéties, par le sang de tant de martyrs, en un mot, par un amas de preuves si fortes, si concluantes qu'elles produisent le plus haut degré de certitude où l'homme puisse parvenir. 2° Que la Foi ne peut changer. Hier elle était la vérité, elle le sera aujourd'hui et demain et toujours. Les pensées des hommes passent, varient, sont corrigées, réformées; mais la Foi est immuable, comme le Seigneur de qui elle émane (1). Les usages de la discipline, les cérémonies de l'Église, tout ce qui n'intéresse point la Foi peut être différent, selon les temps et les lieux ; la Foi est invariable. Elle peut être développée, éclaircie de diverses manières. On peut consacrer à l'expliquer plus distinctement des expressions plus précises; mais c'est comme un habit plus brillant ou plus juste qu'elle peut prendre, tandis que le corps de la Foi, la substance de la Foi sont toujours les mêmes.

Mérite de la Foi. Quelque certaine que soit la Foi, elle a cependant ses ombres aussi bien que ses lumières; elle a son côté resplendissant et sa partie obscure. Certaine dans son motif, qui est la véracité de Dieu, évidente dans les preuves sur lesquelles elle s'appuie, ce serait s'aveugler soi-même

(1) Jesus Christus heri et hodie ipse et in sæcula. *Heb.*, XIII, 18.

que de ne pas croire avec une parfaite soumission les vérités qu'elle nous propose; mais cachée dans les profondeurs et les abîmes de la sagesse éternelle, ce serait une folie de vouloir scruter ses merveilles, où se perdent les anges eux-mêmes. Telle est la Foi : lumière obscure ou obscurité lumineuse, brillante afin d'exclure tout doute, obscure pour tenir nos esprits dans la sujétion; c'est, comme le dit saint Jean, une lumière qui luit au milieu des ténèbres (1).

Et voilà ce qui la rend méritoire. En effet, quel mérite y aurait-il à croire ce qui nous serait clairement démontré, ce que nous pourrions voir sans aucune ombre, sans aucun nuage? Quel mérite y aurait-il, par exemple, à croire la divinité de Jésus-Christ, si nous l'avions vu, comme les juifs le désiraient, descendre glorieusement de la croix? à croire sa résurrection, après que nous aurions mis, comme Thomas, nos doigts dans ses plaies adorables? Alors nous croirions parce que nous verrions. Mais heureux ceux qui croient sans voir (2)! Ils renoncent à leur jugement, ils démentent et ils désavouent leurs sens, pour se soumettre humblement à l'autorité divine et se captiver dans la partie la plus libre, qui est l'entendement.

Rien donc de plus méritoire que la Foi. De tous les sacrifices que l'homme peut faire, il n'en est point, au jugement des saints Pères, de plus grand, de plus héroïque que celui de notre esprit. Et, une pensée de saint Bernard bien remarquable, c'est qu'il ne craint pas de ranger la Foi au nombre des prodiges les plus surprenants. Le Tout-Puissant, dit ce Père, a fait trois merveilles si étonnantes que jamais il ne s'en est fait et il ne s'en fera de pareilles. Et quelles sont ces merveilles? Un Dieu-Homme, une vierge mère, et l'admirable accord de l'esprit humain et de la Foi dans un chrétien (3).

(1) Lux in tenebris lucet. *Joan.*, I, 15.

(2) Quia vidisti me, Thoma, credidisti; beati qui non viderunt et crediderunt. *Joan.*, XX, 29.

(3) Deus et homo, mater et virgo, fides et cor humanum. *D. Bern. cont. Abeilard.*

Pour résumer ici en deux mots ce que nous avons déjà assez longuement expliqué sur la Foi, nous dirons que c'est une vertu surnaturelle, par laquelle nous croyons sans raisonner, sans disputer, avec une extrême soumission d'esprit et de cœur, non pas seulement certains dogmes, certaines vérités, mais absolument tout ce que Dieu a révélé à son Église.

Remarquons aussi ces dernières paroles: *Ce que Dieu a révélé à son Église.* Car nous ne connaissons les vérités de la Foi que par l'enseignement de l'Église. Jésus-Christ ne nous parle pas immédiatement à nous-mêmes, mais par le ministère des hommes, par l'organe des pasteurs. Nous croyons donc les vérités de la religion, parce qu'elles sont révélées de Dieu; mais sans autre évidence de cette révélation que le témoignage de l'Église, témoignage du reste aussi infaillible que celui de Dieu même, parce que c'est Dieu qui l'assiste, qui l'inspire et qui parle par elle; de sorte que l'écouter, c'est écouter la voix de Dieu, et mépriser ses décisions, c'est mépriser l'ordre de Dieu (1).

D. Où sont contenues les principales choses que nous devons croire?

R. Les principales choses que nous devons croire sont contenues dans le Symbole des apôtres.

On est obligé de croire en général, et sans distinction, toutes les vérités de la Foi; mais il est un certain nombre de points capitaux que tout fidèle doit connaître, et croire explicitement, sous peine de damnation. Nous les trouvons renfermés dans le Symbole des apôtres.

Le mot Symbole, du grec σύμβολον, signifie deux choses: 1° assemblage ou réunion, 2° marque à laquelle plusieurs personnes se reconnaissent et se distinguent des autres.

Dans le sens le plus littéral, on appelle Symbole, la profession de foi du chrétien, soit parce qu'elle est l'assemblage

(1) Qui vos audit, me audit; qui vos spernit, me spernit. *Luc.*, x, 16.

des principaux articles de notre croyance, soit parce qu'elle est comme le mot de guet pour les troupes de Jésus-Christ, et le signe qui sert à distinguer les vrais croyants d'avec les juifs, les hérétiques et les idolâtres.

Il y a dans l'Église chrétienne quatre Symboles principaux, celui des Apôtres, celui de Nicée, celui de Constantinople et celui de saint Athanase que les prêtres récitent, le dimanche, à l'office de prime. Ces diverses formules ne nuisent point à l'unité de la Foi, et, quoique l'ordre des articles et les termes par lesquels ils sont exprimés, ne soient pas exactement les mêmes, elles enseignent cependant la même croyance, avec plus ou moins de développements, mais sans jamais annoncer aucun changement dans le fond de la doctrine. Car, ainsi que nous avons déjà eu occasion de le dire, l'Église conserve invariablement la Foi, et ne peut y rien ajouter, ni en rien retrancher. Mais, lorsqu'il s'est élevé des hérétiques, qui ont osé contester certains points sur lesquels on n'avait jamais eu auparavant le moindre doute, elle a été obligée de les exprimer d'une manière plus formelle, et même de les insérer dans le Symbole, afin qu'on ne fût pas exposé à confondre la vérité avec l'erreur, les orthodoxes avec les mécréants.

Ainsi, par exemple, personne ne s'était avisé, avant Arius, de nier la divinité de Jésus-Christ. Mais lorsque cet impie osa blasphémer notre divin Sauveur, et n'en faire qu'un homme, en disant qu'il était simplement le fils adoptif de Dieu, les évêques assemblés à Nicée se virent dans la nécessité d'expliquer et de commenter le deuxième article du Symbole, *je crois en Jésus-Christ son fils unique;* et ils exprimèrent nettement la croyance universelle de l'Église par ces paroles : *Nous croyons en un seul Seigneur, Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, engendré du Père, vrai Dieu de vrai Dieu consubstantiel au Père*, etc. Pareillement, au concile de Constantinople, on exposa avec plus de clarté et de précision un dogme universellement reconnu, la divinité du Saint-Esprit, audacieusement attaquée par l'hérétique Macédonius.

L'Église a donc décidé, non ce qu'il fallait commencer à croire, mais ce qui avait toujours été cru. Exacte et sévère gardienne du dépôt des dogmes qui lui sont confiés, elle ne s'arroge point l'autorité d'introduire une nouvelle doctrine, d'augmenter le nombre des articles de Foi; elle se contente d'*expliquer plus distinctement ce qu'on croyait plus obscurément* (1), de défendre avec zèle ce qu'on croyait avec simplicité. L'hérésie, au contraire, a toujours cherché à innover et à corrompre, par de fausses interprétations, le vrai sens des Écritures et du Symbole. L'Église, pour la combattre, a été forcée d'entrer dans certains détails, et d'employer de nouveaux termes, afin de défendre l'antique croyance des fidèles. Ainsi, les Symboles peuvent différer quant à la forme; mais ils sont absolument les mêmes quant au fond.

La plus ancienne profession de foi qui ait été en usage dans l'Église, et celle qui est encore la plus généralement répandue parmi le commun des fidèles, c'est le Symbole des apôtres.

On l'appelle ainsi, parce que les apôtres, encore assemblés à Jérusalem, avant de se partager le monde pour y annoncer l'Évangile, dressèrent d'un commun accord cet abrégé de la Foi chrétienne, soit pour établir entre eux et leurs disciples une parfaite uniformité de doctrine et d'expressions, soit encore afin de donner aux fidèles un formulaire de profession de Foi, court pour faciliter la mémoire, simple pour être proportionné à la grossièreté des plus ignorants, parfait pour instruire pleinement.

Ce Symbole n'est qu'un précis de ce qu'il faut croire, et cependant, semblable *à une fontaine dont le lit paraît resserré, mais qui forme les plus grands fleuves* (2), il renferme toute l'étendue de la Foi catholique. Aux petits, il présente le lait de la doctrine; et les grands et les savants y trouvent toujours de quoi méditer et s'instruire.

(1) S. Vincent de Lér.
(2) D. Pet. Chrysol. *Serm.* LXI.

Il se compose de douze articles. Quelques Pères ont cru que chaque apôtre avait fourni le sien. Ces douze articles sont autant de pierres précieuses sur lesquelles est bâti l'édifice de notre Foi, autant d'oracles qui renferment exactement les points essentiels de la doctrine enseignée par les apôtres. On y trouve les trois principaux mystères, 1° celui de la Trinité : *Je crois en Dieu le père,* etc., *et en Jésus-Christ son fils unique... Je crois au Saint-Esprit.* 2° Celui de l'Incarnation : *Qui a été conçu... est né,* etc... 3° Celui de la Rédemption : *A souffert sous Ponce Pilate,* etc... On y trouve, en second lieu, les vérités qui ont rapport à notre destinée future, la résurrection de la chair, le jugement, la vie éternelle. Il nous montre encore les moyens de parvenir au salut, la grâce, les sacrements, et tout cela nous est indiqué par ces mots : *Je crois la rémission des péchés.* Enfin, toutes les vérités de la Foi sont équivalemment renfermées dans cet article, *je crois à la sainte Église catholique.* C'est comme si nous disions : Je crois tout ce que l'Église m'enseigne et m'enseignera, tout ce que les pasteurs, successeurs des apôtres, ont décidé et décideront, développé et développeront, quoique ces points ne soient pas expressément marqués dans le Symbole ; si bien qu'en récitant le Symbole, nous faisons un acte de Foi explicite pour chacun des articles qu'il renferme, et implicite pour toutes les vérités de la religion [1].

D. Tous les chrétiens sont-ils obligés de savoir le Symbole des apôtres ?

R. Oui, s'ils veulent être sauvés.

Nous avons dit que pour être sauvé, il faut avoir la Foi. Or, le moyen d'avoir la Foi et d'adhérer aux vérités qu'elle nous révèle, si on ne les connaît ? Comment croira-t-on, dit l'Apôtre, ce dont on n'a jamais entendu parler ? Ces vérités se trouvent renfermées dans le Symbole, on est donc obligé de le savoir. Et pourquoi croyez-vous que les apôtres l'aient

fait si court? C'est, dit saint Augustin (1), *afin qu'il pût eclairer l'esprit sans charger la mémoire*, et que tous les fidèles, hommes, femmes, grands et petits, jeunes et vieux, ignorants et savants, pussent s'instruire aisément de ce qu'ils doivent croire. Aussi l'Église fait-elle un devoir rigoureux à tous les chrétiens de l'apprendre, aux pasteurs de l'expliquer, aux pères et aux mères de l'enseigner à leurs enfants.

Dans les premiers temps, si on ne savait cette formule vénérable de la Foi, on n'était point admis au baptême. Le catéchumène, avant de recevoir ce sacrement, devait *rendre le Symbole*, c'est-à-dire le réciter publiquement, au milieu de l'assemblée des fidèles et d'un lieu élevé qu'on appelait le *Jubé*. Dans l'état actuel de l'Église, on conserve un vestige précieux de cet usage antique. Comme les petits enfants qu'on présente au baptême, n'ont ni raison ni parole, l'obligation de rendre le Symbole tombe sur les parrains et les marraines, qui répondent de leur foi et leur servent de caution.

Il y a deux manières de savoir le Symbole, ou par cœur ou en substance; par cœur, c'est pouvoir en réciter tous les mots de suite; en substance, c'est en connaître le sens, sans en retenir les mots. L'Église fait une obligation expresse à tous les fidèles de savoir le Symbole par cœur (2). Si, cependant, quelqu'un a la mémoire tellement ingrate qu'il lui soit impossible de retenir les paroles du Symbole et de les réciter de suite, alors il lui suffit d'en connaître le sens. Son impuissance l'excuse de péché; Dieu se contente des efforts qu'il fait pour retenir le Symbole, et de l'adhésion qu'il donne à toutes les vérités révélées. Hors ce cas, qui doit être fort rare, ceux qui ne sauraient pas le Symbole, seraient coupables d'une ignorance crasse, que saint Thomas taxe de péché mortel (3); ils sont donc indignes des sa-

(1) D. Aug. *Serm.* XIX, *de Temp.*
(2) Ante omnia symbolum apostolorum tenete, *dit un concile.*
(3) D. Thom. 2. 2. q. II, art. 7.

crements. Saint Charles Borromée enjoint aux confesseurs de leur différer l'absolution, à moins qu'ils ne soient en danger de mort, auquel cas même, avant de les absoudre, il faut les instruire.

Remarquons toutefois, que ce ne serait rien de savoir les paroles du Symbole, si on n'en comprenait le sens. Il serait alors un livre fermé, une lettre morte, dont on ne tirerait aucun profit. On ne sait vraiment le Symbole, qu'autant qu'on peut en réciter de suite les mots, et qu'on en comprend bien le sens.

D. Est-on obligé de faire souvent des actes de Foi ?
R. Oui, on est obligé de faire souvent des actes de Foi.

Nous devons toujours avoir au dedans de nous la Foi habituelle, c'est-à-dire croire en tout temps, en tout lieu, les vérités de la religion. Mais ce consentement habituel ne suffit pas, il faut de plus en produire des actes. Or, il est dans la vie certains moments, certaines circonstances où l'on est plus strictement obligé de faire des actes de Foi. C'est :

1° Quand on est parvenu à l'âge de raison, et qu'on a assez de discernement pour connaître la nécessité du salut, auquel on ne peut arriver sans la Foi.

2° Quand on doit recevoir quelque sacrement, car la Foi est une disposition indispensable pour en recueillir les fruits ; et nos actions, dit saint Augustin, quelque excellentes qu'elles soient, ne peuvent être méritoires devant Dieu, si elles ne sont précédées de la Foi (1).

3° Quand nous éprouvons des tentations contre la foi ; pour dissiper ces nuages que l'esprit d'erreur et de mensonge élève dans notre esprit, il faut témoigner à Dieu qu'on s'en rapporte entièrement à sa divine lumière ; il faut prendre dit saint Paul, le bouclier de la Foi (2), c'est-à-dire s'at-

(1) Nemo benè operatur, nisi fides præcesserit. *Div. Aug.*
(2) In omnibus sumentes scutum fidei. *Eph.*, VI, 16.

tacher fortement à la vérité combattue, et dire, ou de cœur ou de bouche : « Oui, mon Dieu, je crois, malgré toutes les suggestions du démon ; je crois cette vérité et toutes celles qu'il vous a plu de me révéler, et aucune puissance infernale ne sera capable de m'arracher ma Foi. » Et si, après avoir ainsi fait preuve de son inébranlable attachement à la parole divine, la tentation continue, il faut la mépriser et en détourner son esprit, en s'occupant de quelque autre chose.

4° Quand l'Église nous propose quelque vérité comme révélée de Dieu, on doit se soumettre humblement à sa décision, parce que c'est l'Esprit-Saint qui nous parle par la bouche de nos pasteurs ; et celui qui n'écoute pas l'Église, mérite d'être traité comme un païen et un publicain.

5° Quand on est en danger de mort. Alors que le monde nous échappe et que le démon redouble ses efforts pour nous perdre, c'est par la Foi que nous devons triompher du monde et du démon. La Foi est cette cuirasse, qui nous environne de toutes parts (1), pour nous rendre impénétrables aux traits enflammés de l'ennemi. Nous devons donc, surtout dans ce moment critique, nous y attacher comme à une ancre assurée, qui nous fixera contre les agitations de notre esprit, qui nous soutiendra contre la tempête des tentations.

C'est encore la Foi qui adoucit nos souffrances, qui nous fait quitter sans regret cette terre misérable, ce corps de boue; qui nous console et nous réjouit, en nous élevant à Dieu, en nous ouvrant la porte du ciel, en nous montrant cette vie meilleure, où il n'y aura plus lieu à la Foi, parce que nous y verrons clairement tout ce que nous croyons ici-bas, ni à l'espérance, parce que nous y posséderons tout ce que nous attendons, mais où régnera éternellement la plus belle des vertus, la charité.

La Foi étant donc, à notre lit de mort, le véritable remède

(1) I, Thess., v, 8.

à nos maux et notre seul refuge, nous devons en produire des actes. Aussi l'Eglise recommande-t-elle à ses ministres d'en suggérer plusieurs aux malades qu'ils assistent; et c'est ce que ne doit pas manquer de faire tout chrétien, qui se trouve dans le cas de donner des soins aux mourants, et qui recueille leurs derniers soupirs.

6° Enfin, le Catéchisme dit qu'il faut faire des actes de Foi, non pas seulement quelquefois en la vie, mais souvent; et, quoiqu'il ne fixe pas précisément le temps, ni le nombre de ces actes, il est certain qu'un bon chrétien ne laissera jamais passer aucun jour sans en faire plusieurs, parce que le juste vit de la Foi, dit saint Paul, et qu'il faut, par conséquent, user de cette nourriture spirituelle, comme nous usons de la nourriture corporelle, c'est-à-dire tous les jours, et même plusieurs fois le jour.

Comme le Symbole est un des plus excellents actes de Foi qu'on puisse faire, l'Eglise nous recommande de le réciter tous les jours, soit pour l'inculquer de plus en plus dans notre mémoire, soit encore pour nourrir notre Foi et nous soutenir contre les tentations. « Récitez-le, dit saint Augustin (1), le matin à votre lever, le soir à votre coucher. Rendez votre Symbole, rendez-le à votre Seigneur; ayez soin de vous le rappeler à vous-même, ne vous lassez point de le réciter, ne dites pas : je l'ai dit hier, je l'ai dit aujourd'hui, je le dis tous les jours, je le sais bien, j'en suis pleinement instruit. » Mais « récitez-le, continue saint Ambroise, à la maison, aux champs, au travail, en voyage, dans vos chagrins, vos tribulations, vos tentations, dans vos succès et votre allégresse, au milieu des biens et des maux qui vous arrivent... Employez cette armure céleste le jour comme la nuit, pour combattre, pour vaincre, pour terrasser à droite et à gauche les démons, les passions, tous vos ennemis. »

De quelle manière faut-il réciter le Symbole?

1° Avec attention aux paroles qu'on prononce et aux

(1) Div. Aug. *Hom.* L, 42.

vérités qu'elles expriment. Car, Dieu se tiendrait-il honoré d'un vain mouvement de lèvres, et d'un bruit confus de mots qu'on dirait avec un esprit dissipé, par habitude et par routine?

2° Avec une intime conviction, c'est-à-dire en croyant fermement et du fond du cœur chacun des articles qu'on récite. En effet, ce mot, *je crois*, qui commence le Symbole, ne signifie pas, je présume, j'ai une idée vague; mais je suis certain, assuré, convaincu; et, quoique je ne puisse pas comprendre toutes les vérités contenues dans le Symbole, je les tiens pour plus assurées que si je les voyais de mes yeux, que si je les touchais de mes mains, parce que c'est Dieu qui les a révélées.

3° Avec piété, en nous prosternant devant Dieu par un profond anéantissement de notre esprit et de notre cœur; en attachant les yeux de notre âme sur Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre Foi; en pénétrant notre cœur de tendres sentiments d'amour et de reconnaissance pour ces grands mystères que Dieu a opérés en notre faveur, et dont le Symbole nous rappelle le souvenir. Et pour cela, il faut nous y affectionner, le méditer, l'approfondir. Car, selon la pensée de saint Ambroise (1), cet excellent abrégé de notre Foi et de notre espérance a été dressé par les apôtres, pour être écrit, non avec l'encre et sur le papier, mais sur les tables de notre cœur.

D. Suffit-il de faire des actes intérieurs de Foi?

R. Non, il faut aussi faire dans les occasions une profession extérieure de la Foi.

On distingue deux sortes d'actes de Foi : 1° l'acte intérieur, qui n'est autre chose que l'acquiescement que l'on donne du fond du cœur aux vérités révélées, sans qu'il en paraisse rien au dehors; 2° l'acte extérieur, qui est ce même acquiescement, manifesté au dehors par quelque signe sen-

(1) D. Ambros. III *Epist.* ad Syr. pap.

sible, par la parole, comme lorsqu'on récite le Symbole, ou qu'on dit de vive voix toute autre formule de profession de foi, ou bien encore lorsqu'on reprend ceux qui tiennent des discours contraires à la religion ; par les pratiques extérieures du culte, telles que les signes de croix, les génuflexions, la fréquentation des églises, des sacrements, et autres exercices de piété, qui témoignent ouvertement de notre croyance intérieure.

Cela posé, nous disons qu'il ne suffit pas de croire intérieurement; mais que nous devons de plus manifester notre croyance, sans crainte et sans respect humain. Car la Foi du cœur est imparfaite et défectueuse sans la confession de bouche; il faut que le cœur et la bouche s'accordent dans la profession de Foi (1). C'est le sacrifice des lèvres qui doit accompagner celui de l'esprit [2].

Ainsi notre Foi doit passer de l'entendement et de la volonté à la langue par une confession ouverte de notre croyance, par une défense généreuse de la religion contre les discours impies; et de la langue aux mains, par une exacte fidélité à régler notre conduite d'après ses maximes, à former nos mœurs sur ses dogmes, et à pratiquer les vertus qu'elle nous enseigne. Tenir la Foi renfermée au dedans de soi-même, sans en donner aucune preuve, c'est être comme un infidèle. Si vous croyez véritablement, que ne le montrez-vous ? J'ai cru, dit le prophète, c'est pourquoi j'ai parlé (2).

D. Celui qui refuserait de croire une seule vérité de la Foi, ou qui en douterait volontairement, pécherait-il grièvement ?

R. Oui, ce serait un péché mortel de refuser de croire une seule vérité de la foi ou d'en douter volontairement.

De même que c'est une véritable révolte contre Dieu

(1) Corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem. *Heb.*, XIII, 15.

(2) Credidi, propter quod locutus sum. *Ps.* CXV, 1.

que de violer ses commandements et de lui dire : Non, je ne veux pas vous servir (1) ; de même aussi, c'est lui faire un grand outrage que de résister aux vérités qu'il nous révèle, et de lui dire : Non, non, je ne veux pas vous croire. C'est là une défiance criminelle de la vérité de sa parole, ou plutôt un blasphème horrible, qui suppose que Dieu est fourbe, qu'il peut nous induire en erreur, ou que nous en savons plus que lui. Il n'est donc pas difficile de voir que tout doute volontaire sur les vérités de la foi, est injurieux à Dieu, et par conséquent, un péché mortel. Aussi le voyons-nous puni sévèrement dans les saintes Ecritures. Moïse et Aaron se laissent aller à une légère défiance ; Dieu leur avait dit : Parlez au rocher, et il vous donnera des eaux ; et ils ne se contentent pas de parler, ils frappent deux fois et ils doutent en frappant ; Dieu leur adresse les plus vifs reproches, et ils subissent une punition éclatante. Les Israélites doutent que Dieu puisse les introduire dans la terre promise ; et ils en sont exclus, leurs enfants seuls y entrent. Pierre sur les eaux commence à douter, et il commence aussi à s'enfoncer.

Toutefois, Dieu ne condamne que les doutes volontaires. Notre esprit est sujet, malgré lui, à des agitations cruelles, qui ne diminuent pas la Foi, mais qui l'éprouvent, et dont les plus grands saints n'ont pas été exempts. Ce sont des tentations qu'on surmonte avec la grâce de Dieu. Mais douter volontairement, mais nourrir ses doutes, c'est s'exposer à un triste naufrage [3].

Maintenant que nous connaissons l'excellence de la Foi, sa nécessité, ses vrais caractères, l'obligation où nous sommes d'en produire des actes, arrêtons-nous un instant et examinons notre cœur (2). Oh ! que vous seriez heureux, si l'on pouvait en toute justice vous adresser cet éloge que

(1) Non serviam. *Jerem.*, III, 20.

(2) Vosmetipsos tentate si estis in fide ; ipsi vos probate. II, *Cor.*, XIII, 5.

saint Paul donnait aux Thessaloniciens, quand il leur disait: Grâces soient rendues à Dieu, parce que votre Foi s'augmente de plus en plus (1). Mais ce n'est pas une Foi vaine et oisive qui réjouit le cœur de l'Apôtre, et qui fait la gloire de l'Eglise, c'est une Foi vive, dont la charité est la compagne inséparable; c'est l'accroissement de la Foi et l'abondance de la charité (2).

Prions le Seigneur, de qui émane tout don, qu'il daigne fortifier en nous la Foi. Oui, mon Dieu, si jusqu'ici nous l'avons eue faible et languissante, faites qu'elle soit désormais ferme, fertile en bonnes œuvres, ornée de toutes les qualités qui peuvent la rendre méritoire pour le salut. Nous vous le demandons encore une fois, Seigneur, augmentez notre Foi (3). Qu'elle soumette nos esprits, qu'elle gagne nos cœurs; que, durant toute notre vie, elle soit notre guide, l'unique règle de notre conduite, afin qu'un jour elle nous ouvre les portes de l'éternelle béatitude, et que nous méritions d'entendre de la bouche de notre Sauveur, ces consolantes paroles: « Votre Foi vous a sauvé (4). »

TRAITS HISTORIQUES

1. Un jeune homme comparait le Symbole à un anneau d'or, enrichi de douze diamants, c'est-à-dire de ses douze articles, dont, pendant dix-huit siècles, les efforts réunis de toute la terre n'ont pu réussir à en détacher un seul. MÉRAULT.

2. Rien au monde ne doit empêcher de professer sa foi extérieurement, lorsqu'on est persécuté à cause d'elle. Le plus grand bonheur qui puisse arriver à un chrétien, c'est de mourir pour le nom de Jésus-Christ. Saint Pierre, martyr, nageant dans son sang qu'il avait répandu pour

(1) Gratias agere debemus semper Deo pro vobis, quoniam supercrescit fides vestra. II, *Thess.*, I, 3.

(2) Supercressit fides vestra et abundat charitas. II, *Thess.*, I, 3.

(3) Adauge nobis fidem. *Luc.*, XVII, 5.

(4) Fides tua te salvum fecit. *Marc*, X, 52.

sa Foi, les bourreaux lui disaient : « Pierre, montrez-nous par un seul signe que vous renoncez à votre religion, et vous êtes sauvé. » — Pierre ne pouvait plus parler, mais il avait encore la force d'agir ; il trempait son doigt dans le sang, et il écrivait sur la terre : Je crois, *Credo*. Ce seul mot lui mérita la couronne du martyre, et la grâce de posséder Dieu dans toute l'éternité.

C'était autrefois la coutume que le jour anniversaire de la naissance des princes, les soldats portaient sur leur tête une couronne de lierre; ce qui était alors regardé comme une espèce d'apostasie. Un soldat chrétien se présenta devant l'empereur Sévère, portant la couronne à la main. L'empereur lui demanda pourquoi il ne la portait pas comme les autres : « Parce que je suis chrétien, répondit le soldat; je ne veux point recevoir de couronne sur la terre, je ne l'attends que dans le Ciel. » Aussitôt il fut mis en prison. Saint Cyprien, qui rapporte ce trait, fait le plus grand éloge du courage de ce soldat.

On voulait forcer saint Maxime à garder le silence sur un article de Foi, vivement attaqué de son temps. « On ne vous demande que de vous taire, lui disait-on ; vous croirez dans votre cœur tout ce que vous voudrez. » — « Ce n'est pas seulement dans le cœur, repartit Maxime, que Dieu a renfermé notre devoir ; nous sommes aussi obligés de confesser Jésus-Christ devant les hommes. » — Et, pour prix de sa constance, il fut battu de verges ; on lui arracha la langue, et on le confina dans une prison, pour le reste de ses jours.

Nous sommes bien loin de la vertu héroïque de ces généreux confesseurs de la Foi. L'indifférence, voilà la plaie de notre siècle. Cependant, malgré le relâchement de nos mœurs, il est encore des âmes d'élite, qui ne craignent pas de faire les plus grands sacrifices pour étendre le règne de Jésus-Christ sur la terre; et les Annales de la propagation de la Foi sont pleines de traits de courage, de zèle, de dévouement à toute épreuve des nouveaux apôtres de l'Évangile. Il n'y a pas longtemps qu'elles ont raconté la mort glorieuse de monseigneur Borie, martyrisé au Tonquin. Déjà un de ses frères avait versé son sang pour la Foi, lorsqu'il se sentit inspiré d'aller, lui aussi, évangéliser les peuples infidèles. « Je pars, dit-il à sa mère ; Dieu m'appelle où mon frère est mort; ma mère, bénissez-moi : je veux ouvrir le Ciel aux bourreaux de votre fils ! » Mais ce ne fut qu'après de longues et pénibles luttes qu'il put obtenir le consentement de ses parents. Il alla demander à la sainte Vierge, au sanctuaire de Roc-Amadour, où il passa toute une nuit en prières, la force nécessaire pour vaincre les résistances qu'on opposait à sa noble détermination. Au mois de décembre 1839, il s'embarqua au Havre, pour Macao. Arrivé en Cochinchine, à six mille lieues de la France, il travaillait sans relâche, prêchant, catéchisant, confessant, encourageant les prêtres indigènes, gagnant partout des âmes à Dieu. Mais la persécution ne se fit pas

attendre. Le cruel Minh-Menh, qui régnait en Cochinchine, publia un édit qui ordonnait aux chrétiens, sous les peines les plus sévères, d'abjurer leur religion. Au mois de juillet 1838, M. Borie fut dénoncé, saisi, et bientôt après comdamné à mort. Il alla au supplice le visage rayonnant d'une sainte joie; car sa course était finie, le Ciel allait s'ouvrir ! En lisant les lettres qu'il écrivait à ses amis de France, on y voit l'âme de ces héros inconnus du monde, et bien-aimés de Dieu, qu'on appelle missionnaires; et on se sent fier d'appartenir à la Foi et au pays qui produisent de tels hommes.

3. Un philosophe, incrédule lui-même (1), a remarqué que « presque « tous ceux qui vivent dans l'irréligion ne font que douter. Se voyant « dans le lit d'infirmité, où l'irréligion n'est plus d'aucun usage, ils « prennent le parti le plus sûr, celui qui promet une félicité éternelle « en cas qu'il soit vrai, et qui ne fait courir aucun risque au cas qu'il « soit faux. » On ferait une longue liste des incrédules, qui ont rendu hommage à la religion, au moment de la mort.

Mézeray, historien célèbre, avait affecté, pendant tout le cours de sa vie, un pyrrhonisme qui était plus dans sa bouche que dans son cœur; c'est ce qu'il fit paraître dans sa dernière maladie; car ayant fait venir ceux de ses amis qui avaient été les témoins les plus ordinaires de sa licence à parler sur les choses de la religion, il en fit devant eux une espèce d'amende honorable. Il la termina en les priant d'oublier ce qu'il avait pu leur dire autrefois de contraire : *Souvenez-vous,* ajouta-t-il, *que Mézeray mourant est plus croyable que Mézeray en santé.* FELLER, *Dict. Hist.*

Boulanger, auteur d'un ouvrage qui est peut-être celui où l'esprit d'incrédulité a rassemblé le plus d'art, de sophismes et d'érudition, déclara dans sa dernière maladie, *qu'il n'avait jamais eu que des doutes, et que le plus cuisant regret qu'il éprouvait, était de ne pouvoir pas assez réparer le mal qu'il avait fait.*

Volney faisait une promenade sur mer, avec quelques amis, le long des côtes de Baltimore; le vent s'éleva tout à coup, et le petit navire américain, qui portait la fine fleur des incrédules des deux mondes, parut vingt fois au moment de se perdre. Chacun s'était déjà mis en prières, lorsque la tourmente s'apaisa subitement. Quelqu'un qui avait vu M. de Volney se saisir d'un rosaire et réciter des *Ave, Maria,* avec une ferveur édifiante, tant que le péril avait duré, s'approcha de lui au retour du calme : « Mon cher monsieur, lui dit-il, avec une mali- « cieuse bonhomie, à qui donc vous adressiez-vous tout à l'heure? » — On est philosophe dans son cabinet, répondit son compagnon de « voyage, un peu confus de l'aventure; mais on ne l'est plus dans une « tempête. » ORSINI, *Hist. de la Vierge.*

(1) Bayle

On sait aussi que Diderot, avant de mourir, voulait se confesser; mais de cruels amis lui en ôtèrent le moyen. Sans moi, disait Condorcet, parlant de d'Alembert, ***sans moi, il faisait le plongeon.*** Il paraît qu'on se précautionna également contre la *faiblesse* de Voltaire, qui mourut, au rapport de Tronchin, dans les convulsions de la rage en poussant ce cri sinistre : ***Je suis abandonné de Dieu et des hommes !***

DEUXIÈME LEÇON

PREMIER ARTICLE DU SYMBOLE.

DE DIEU.

PREMIÈRE INSTRUCTION.

Existence de Dieu prouvée par la création du monde, par les merveilles de la nature, par la structure du corps humain, par le consentement de tous les peuples. — La corruption du cœur seule cause de l'athéisme.

Dieu est la vérité première, le principe de toutes les autres, le fondement de la religion; aussi le premier article de notre Symbole, la première chose que nous professons de croire, c'est l'existence de Dieu: *Je crois en Dieu.*

Il y a un Dieu; ce serait folie que de le nier, et, pour en être convaincu, il ne faut ni de longues preuves, ni de longs raisonnements, il suffit d'ouvrir les yeux. Que voyons-nous, en effet, dans l'univers? Une multitude et une variété immense d'objets, des montagnes, des vallées, des fontaines, des déserts, des astres qui étincellent au-dessus de nos têtes, des plantes, des animaux, des hommes. Or, c'est une vérité incontestable que rien ne se fait de rien. Comment donc tant de belles choses existent-elles? Elles n'ont pu se former elles-mêmes; donc, de toute nécessité, il faut remonter à un être supérieur, de qui tout ce que nous voyons tire l'existence, et qui ne la tient lui-même de personne. Et, pour entrer dans quelque détail, prenons, par exemple, une plante, ou un animal quelconque. N'est-il pas vrai que

toute plante suppose une graine qui l'ait produite, comme toute poule suppose un œuf dont elle est sortie ? Mais si loin que vous alliez de génération en génération, nécessairement il faut arriver à une première graine, à une première poule, ou à un premier œuf, qui, n'ayant pu se produire eux-mêmes, ont reçu l'être d'un Dieu créateur. Ainsi le plus petit objet, un grain de sable, un brin d'herbe, une goutte d'eau, nous prouvent l'existence de Dieu, aussi bien que le soleil qui brille au firmament, parce que rien de tout cela n'eût existé, si Dieu ne l'avait tiré du néant.

Mais, non-seulement le monde existe, et nous offre une infinité de merveilles qui nous démontrent la nécessité d'un créateur, nous remarquons encore l'ordre le plus parfait soit dans l'ensemble, soit dans les diverses parties; tout y est réglé de la manière la plus admirable. Voyez le soleil, la lune et ces millions d'étoiles, qui poursuivent leur course au milieu des espaces, sans jamais dévier de la ligne qui leur a été tracée; voyez cette vicissitude des saisons, cette succession continuelle des jours et des nuits; voyez cette terre placée à une distance convenable du soleil, pour être éclairée et échauffée par ses feux sans en être embrasée; voyez la mer qui tour à tour soulève et abaisse ses flots; voyez ces montagnes où prennent naissance tant de rivières et de fleuves, qui vont ensuite porter la fécondité au sein de nos campagnes. On n'en finirait pas, s'il fallait énumérer toutes les beautés et toutes les harmonies de la nature. Or, ces êtres divers qui composent le monde, si merveilleux en eux-mêmes, et plus merveilleux encore par les rapports qu'ils ont les uns avec les autres, ne vous crient-ils pas de tous côtés : Ce n'est pas nous qui nous sommes faits; ce n'est pas nous qui nous sommes ainsi arrangés, mais c'est le créateur et l'ordonnateur suprême de toutes choses, qui nous a donné l'être, qui a marqué nos mouvements, et fixé la position qui nous devons occuper [1] (1).

(1) Ipse fecit nos et non ipsi nos. *Ps.* XCIX, 8.

Jetons encore un instant les yeux sur nous-mêmes. Le fait seul de notre existence ne prouve-t-il pas qu'il y a un Dieu, qui nous a donné la vie? Car, pour peu qu'il y réfléchisse, l'homme se doit dire à lui-même : Je n'ai pas toujours existé; et, d'un autre côté, ceux dont j'ai reçu le jour n'ont pas eux-mêmes toujours existé; il faut donc en suivant la chaîne des temps, remonter, de père en fils, jusqu'à un premier homme, de qui tout le genre humain est descendu. Et ce premier homme, d'où a-t-il pu sortir, sinon de la main toute-puissante de Dieu ?

Que l'homme considère encore l'admirable structure de son corps; pourra-t-il y méconnaître le doigt de Dieu? Voyez avec quelle sagesse tous les membres y sont disposés, et comme ils sont tout juste placés à l'endroit qu'il faut. La tête s'élève vers le Ciel avec tous les signes du commandement, parce que c'est elle qui gouverne le reste du corps; les yeux sont au milieu de la figure, comme des sentinelles vigilantes, pour découvrir les objets, en faire un fidèle rapport, et, quoique assez mobiles pour se tourner de toutes parts, ils sont cependant si bien enchâssés qu'ils demeurent toujours en leur place; les bras et les mains tiennent aux côtés, instruments souples et dociles, pour agir selon les ordres de la volonté, pour saisir les choses agréables, ou utiles, écarter les obstacles, et repousser tout ce qui se présente de nuisible ou de dangereux; enfin, les jambes sont en dessous, comme des colonnes qui supportent le reste de l'édifice, affermies elles-mêmes sur les pieds, qui leur servent de base.

Quelle haute sagesse encore, quel art éclatant dans l'intérieur du corps! Rien d'inutile, rien de superflu; ces veines distribuées dans tous les membres pour y porter, avec le sang, la chaleur et la vie; ces muscles si forts et si tendres; cette multitude de vaisseaux qui se rencontrent, se touchent et remplissent leurs fonctions sans s'embarrasser; ce cerveau avec ses parties si délicates et ses mouvements si variés; et tant d'autres organes qu'il serait trop long d'énumérer, tout

annonce en nous, selon l'expression d'un célèbre médecin (1), *une boue travaillée de main divine.* Un autre, après avoir fait la description du corps humain, disait aussi, dans le même sens, qu'il venait de chanter un hymne en l'honneur de la Divinité (2). Est-ce à l'intelligence de vos parents, que vous devez la formation de votre corps et la disposition de ses diverses parties? Quelle extravagance de le penser? Comment votre mère aurait-elle arrangé dans son flanc vos membres, avec cette innombrable variété de tissus, d'humeurs, de nerfs, de fibres qui les composent, elle qui ne les connaît pas, elle qui vous a senti vous former et croître dans son sein, sans savoir pourquoi ni comment tout cela se faisait. Nos parents n'ont été que les aveugles instruments de cet éternel fabricateur, qui a tout fait, et qui conserve tout, dans l'ordre qu'il lui a plu de tracer. Nous nous écrierons donc avec le prophète : « Je vous louerai, ô mon Dieu, parce « que votre grandeur a éclaté en moi, d'une manière éton- « nante, et que vos ouvrages sont admirables (3). Tous « mes os vous rendront gloire en disant : Seigneur, qui est « semblable à vous ² (4) ?»

Ce que nous venons de remarquer en l'homme, n'en est que la partie la plus vile et la plus grossière; il est encore en nous une substance plus noble, plus parfaite, et par conséquent plus digne de notre attention; c'est l'âme, chef-d'œuvre de la Divinité et son image vivante. Or, dites-moi, qui nous a donné cette intelligence capable d'embrasser tant de choses, cette imagination brillante qui se retrace en un instant tant de tableaux, cette volonté maîtresse de ses mouvements, cette mémoire, immense dépôt d'idées, de faits, de connaissances de toute espèce, en un mot, cette raison qui nous distingue si éminemment des autres créa-

(1) Boërhaave
(2) Galien.
(3) Confitebor tibi quia terribiliter magnificatus es; mirabilia opera tua. *Psalm.* CXXXVIII, 3.
(4) Omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi? *Psalm.* XXIV, 11.

tures ? Quoi ! cet esprit qui vit en nous, et qui constitue véritablement notre être, car c'est l'âme qui fait l'homme et non le corps, ne prouve-t-il pas évidemment l'existence d'un esprit supérieur, qui a produit toutes les intelligences subalternes, et qui les tient sous sa dépendance ? Que n'aurais-je point encore à dire sur cette union inexplicable de l'âme avec le corps, deux substances si différentes, si peu faites, ce semble, pour être associées, et cependant tellement liées l'une à l'autre, qu'elles ne font qu'un même être et un même tout ? N'a-t-il pas fallu une puissance et une sagesse infinies, la puissance et la sagesse d'un Dieu, pour les réunir et établir entre elles un accord si parfait ? Il est donc vrai que tous les membres de notre corps, que toutes les facultés de notre âme, sont autant de voix qui nous crient : C'est le Seigneur qui nous a faits ; nous n'avons pu nous faire nous-mêmes (1) ; et l'homme est un monument continuel de la puissance souveraine qui l'a créé.

Dira-t-on que le monde avec les divers éléments qui le composent, que l'homme avec sa double substance spirituelle et corporelle, est un effet du hasard ? Mais si quelqu'un s'avisait d'avancer et de soutenir que c'est le hasard qui a produit une maison, une horloge, une statue, vous vous moqueriez de lui, et avec juste raison ; vous ne seriez pas embarrassés pour répondre qu'il a fallu un ouvrier, et un ouvrier intelligent, pour bâtir une maison, où l'on voit les appartements bien distribués et justement adaptés à l'usage qu'on leur destine ; qu'il a fallu pareillement un horloger pour faire une horloge, et un sculpteur pour une statue. La première question qui se présente à notre esprit, quand nous voyons une belle chose, n'est-elle pas celle-ci : qui en est l'auteur ? qui l'a faite ? Et l'on oserait dire que ce magnifique temple de l'univers est un effet du hasard ! que cette machine immense, c'est-à-dire le monde, composée de plusieurs millions de roues qui s'engrainent si exactement les

(1) Ipse fecit nos, et non ipsi nos. *Psalm.*, XCIX, 3.

unes dans les autres, et de tant de ressorts dont le jeu est si ravissant, a été fait sans qu'aucun ouvrier ait présidé à sa construction ! Et l'homme aussi, avec son front noble et majestueux, avec son admirable organisation, l'homme serait sorti d'une cause aveugle, telle que le hasard ! Quoi ! celui qui lui a donné l'œil ne verrait point ! Celui qui lui a formé l'oreille, n'entendrait point ! le hasard aurait produit un chef-d'œuvre de sagesse ! Quelle absurdité ! — Autre raison péremptoire. D'où vient que le hasard qui, au dire de certains incrédules, a fait tant de choses magnifiques, ne crée maintenant plus rien de nouveau ? D'où vient qu'il ne forme pas un autre monde, un autre soleil, une autre lune ? D'où vient, au moins, qu'il ne produit pas quelque plante, ou quelque animal d'une nouvelle espèce? d'où vient, enfin, que ce hasard, qui aurait agi au commencement avec tant d'ordre et de discernement, depuis que le monde existe, n'a rien fait de régulier et de suivi ? Aurait-il donc épuisé sa force ? et se serait-il condamné à une éternelle inaction ? Ah ! c'est qu'en réalité le hasard n'est rien; ce n'est qu'un mot dont nous nous servons, à la vue de certains effets imprévus, dont nous ignorons la cause [3].

Étrange aveuglement de l'impie, qui fait son Dieu du hasard ! Il donne tête baissée dans les plus singulières contradictions. Dans les produits de l'industrie humaine, il reconnaît l'intelligence qui les a façonnés; et il ne veut pas admettre l'intelligence suprême qui a créé et coordonné les mondes ! Mais, pour quiconque ne voudra pas s'aveugler soi-même, la contemplation de ce grand ouvrage de la création élèvera son âme jusqu'à la connaissance du Créateur, et il s'écriera, dans le ravissement de l'admiration, avec le prophète royal : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament publie la puissance qui éclate dans l'ouvrage de ses mains (1). » C'était là aussi l'argument invincible

(1) Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum. *Psalm.* XVIII, 1.

qu'apportait l'apôtre saint Paul, pour confondre les athées. « Quelle est la maison, dit-il, qui n'ait pas eu son architecte? Or, l'architecte du monde, c'est Dieu (1). »

Du reste, cette preuve est si frappante que tous les peuples l'ont sentie. En effet, interrogez toutes les nations de l'univers, parcourez tous les climats; partout, d'une extrémité du monde à l'autre, vous trouvez l'idée d'un Dieu, gravée dans le cœur des hommes; partout vous voyez des monuments sacrés, des cérémonies religieuses, des temples, des autels, des sacrificateurs, des victimes; partout des jours de fête en l'honneur de la Divinité. Les peuples anciens et modernes, barbares ou civilisés, s'accordent tous à reconnaître un être suprême sous quelque nom, d'ailleurs, qu'ils le désignent. Ils ont bien pu se tromper, et de la manière la plus grossière, sur la nature de Dieu, sur ses attributs, sur les honneurs qu'on doit lui rendre. Ainsi nous savons qu'on a adoré des dieux ridicules, bizarres, monstrueux; qu'on leur a rendu un culte plein d'impiété et de folie, un culte souvent barbare et infâme; mais, enfin, toujours les hommes ont cru qu'il y avait au-dessus d'eux une puissance, dont ils dépendaient et à laquelle ils devaient leurs hommages; et, quoiqu'ils ne sussent pas quel Dieu il fallait reconnaître, ils savaient qu'il y en avait un, et ils allaient jusqu'à s'en forger une multitude infinie, plutôt que de renoncer à toute Divinité [1]. Et remarquez encore que cette foi en Dieu n'est pas seulement particulière au vulgaire, qu'on regarde ordinairement comme plus crédule; mais les plus beaux génies, les hommes les plus éminents par leur science et leur mérite, ont pensé sur ce sujet comme le vulgaire. Tant le sentiment de la Divinité est fortement empreint dans le cœur de tous les hommes! Jamais ils n'ont pu l'étouffer, ni renoncer à son impression. Ce sentiment s'est constamment manifesté par cette exclamation, qui nous est si naturelle : ô

(1) Omnis namque domus fabricatur ab aliquo; qui autem omnia creavit, Deus est. *Heb.*, III, 4.

Dieu! ô mon Dieu! exclamation de tous les temps et de tous les pays, et qui s'échappe encore si souvent de la bouche de nos incrédules, lorsqu'ils se trouvent dans des circonstances un peu critiques. Alors leur scepticisme disparaît, et ils sentent le besoin de croire en Dieu et de s'appuyer sur sa bonté.

Or, d'où a pu venir aux hommes cette persuasion si intime, si constante, si universelle, qu'il y a un Dieu, s'il n'y en a point? Comment une si grande multitude de peuples, disséminés sur la surface du globe, malgré la diversité des mœurs, du langage, des préjugés, ont-ils pu admettre une croyance si opposée aux passions, si elle ne repose sur aucun fondement solide? Reconnaissons-le, l'erreur ne peut avoir un caractère si marquant d'universalité. Ce consentement unanime de tous les peuples ne peut donc venir que de l'évidence de la vérité. C'est le cri de la nature qui a porté tout le genre humain à croire en Dieu; c'est le bon sens; et ne pas croire en Dieu, c'est aller contre le sens commun, c'est extravaguer [5].

Cependant l'impie a dit: « Il n'y a point de Dieu (1). » Oui, je le dis en frémissant, il s'est trouvé des hommes qui, sourds à la voix de la nature, insensibles au spectacle de l'univers, ont proféré cet horrible blasphème: il n'y a point de Dieu! Mais l'impie n'est-il pas effrayé de son isolement? Ne voit-il pas que la société entière le repousse avec horreur? Quoi! seul, il ose s'inscrire en faux contre le témoignage de tous les peuples! Seul, il ose troubler l'harmonie universelle, et ce concert de louanges, qui s'élève de toutes parts vers le Créateur! Seul, croit-il être plus sage que le genre humain tout entier?

Cependant, j'entends l'incrédule raisonner et me dire: Personne n'a jamais vu ce Dieu, ce Créateur, ce Maître absolu; comment donc pouvons-nous savoir qu'il existe? — Mais que de choses nous croyons, sans les avoir jamais

(1) Dixit insipiens in corde suo: Non est Deus. *Psalm.* LII, 1.

vues! L'air, par exemple, ne se voit pas; on ne peut pas le toucher; et pourtant il existe, puisque, sans lui, nous ne pourrions pas respirer et vivre. « Pourquoi vous étonner de ce « que vous ne voyez point Dieu? disait autrefois un célèbre « apologiste de la religion (1), le vent agite tout, son souffle « se fait sentir à toutes les créatures; et cependant on ne le « voit pas. Le soleil même qui vous éclaire, cet astre bril- « lant qui fait la lumière du jour, le pouvez-vous envisager? « et ses rayons ne vous offusqueraient-ils point, si vous « arrêtiez la vue sur lui? Vos yeux sont trop faibles pour le « regarder; et on ne peut les fixer sur lui, sans s'exposer à « les perdre. Comment donc pourriez-vous voir Dieu, qui a « créé le soleil, et qui est la source de la lumière et la lu- « mière même? Quoi! vous ne pouvez apercevoir votre âme « qui est le principe de votre vie, et vous croiriez avoir le « privilége de contempler Dieu des yeux du corps et dans « une chair mortelle! » Il s'est fait assez connaître par ses œuvres; et, par la seule considération des merveilles qu'il a opérées, et dont le spectacle ravit sans cesse notre admiration, nous sommes aussi assurés de son existence que si nous pouvions le voir de nos yeux et le toucher de nos mains.

Bien plus, Dieu, tout invisible qu'il est par sa nature, se rend sensible, quand il lui plaît, en présentant à nos yeux telle figure qu'il juge à propos de choisir, et en donnant des signes certains de sa présence; ce qui nous est attesté par le témoignage infaillible des Écritures. Nous y lisons, en effet, que Dieu s'est montré à Adam, soit avant, soit après son péché; qu'il s'est également montré aux saints patriarches Abraham, Isaac et Jacob; qu'il a aussi paru à Moïse, sous la forme d'un buisson ardent, et qu'il a conversé pendant quarante jours avec lui, sur la montagne de Sinaï. Il s'est encore manifesté en divers temps aux prophètes; et Michée entre autres nous dit: « J'ai vu le Seigneur assis sur son trône, et toute

(1) Minutius Felix

l'armée du Ciel autour de lui, à droite et à gauche (1). » Croyons donc fermement en Dieu, et « laissons les taupes cachées sous terre, nier, si elles l'osent, l'existence du soleil (2). »

Que si on me demande maintenant comment il a pu se faire que des hommes, que des êtres raisonnables aient osé révoquer en doute l'existence d'un Dieu, je répondrai par ce texte de nos livres saints : « L'impie a dit dans son cœur, « il n'y a point de Dieu (3). » Remarquez le sens profond de l'Ecriture, elle ne dit pas que l'impie a dit dans son esprit, car il a beau faire, il ne peut étouffer entièrement le cri de sa conscience, qui s'élève contre lui et lui montre toujours un Dieu vengeur du crime et rémunérateur de la vertu ; mais l'impie a dit dans son cœur, *in corde suo ;* c'est-à-dire que ce cœur corrompu voudrait qu'il n'y eût pas de Dieu, afin de se livrer avec plus de liberté à toutes ses passions. Vœu exécrable, qui dénote une perversité consommée, et ne peut être qu'une insigne folie. *Dixit insipiens.*

Qu'on se garde donc bien de croire que c'est la conviction de l'esprit qui fait parler l'impie, car ces troubles, cette crainte de la vie future, ces sombres terreurs qui le tourmentent et l'assiégent à son lit de mort, prouvent évidemment le contraire. C'est la corruption du cœur qui le pousse ; cette idée d'un Dieu qui veille sur toutes ses actions, qui lui demandera compte de toutes ses paroles et de toutes ses pensées, excite sa rage, parce qu'elle vient le troubler au milieu de ses plaisirs les plus doux et de ses sales voluptés ; et il s'efforce de l'anéantir autant qu'il est en lui. Personne, a dit saint Augustin, ne nie Dieu, excepté celui auquel il serait avantageux qu'il n'y en eût point (4). En toute vérité, on peut conclure qu'il n'y a que des sots, des fous, ou des scélérats qui

(1) Vidi Dominum sedentem super solium suum, et omnem exercitum cœli assistentem ei à dextris et à sinistris. III, *Reg.*, XXII, 19.

(2) Voltaire.

(3) Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus. *Psal.*, XIII, 1.

(4) Nemo Deum negat, nisi cui expedit Deum non esse. *D. Aug.*

puissent dire qu'il n'y a point de Dieu. Voit-on en effet que ceux qui nient l'existence d'un Dieu, ou qui vivent comme s'il n'y en avait point, soient les plus justes, les plus honnêtes, les plus probes des hommes? Les voit-on doux, officieux, compatissants, charitables? Les voit-on fort scrupuleux sur les devoirs de la justice, de la tempérance, de la chasteté? Je sais bien qu'on m'objectera qu'il y a des athées vertueux. Je l'accorderai volontiers, si on le veut, car peu importent certains cas particuliers; on peut dire que ces gens-là valent mieux que leurs principes, et il n'en est pas moins certain que, sans la foi en un Dieu, la vertu n'a plus de base solide.

En effet, si on n'est retenu par la crainte de quelque châtiment divin, ou animé par l'espérance de quelque bénédiction céleste, à quoi bon se gêner et se contraindre, pour faire le bien et éviter le mal? A quoi bon être chaste, juste, charitable, tempérant? Toute la vertu de l'athée consiste à chercher son plaisir et sa félicité dans ce monde; et ce serait folie d'y renoncer, puisqu'il n'a rien à attendre dans une vie meilleure. Le voilà donc qui s'abandonne, sans honte et sans remords, à toute la fougue de ses passions et aux plus honteux désirs de son cœur. L'orgueil, l'ambition, la colère, l'impudicité, le poussent au vol, à la fraude, à l'assassinat; il ne doit point reculer devant les plus grands crimes, s'il espère y trouver son bonheur; et l'on a pu dire avec juste raison « Qu'il sort de chaque opi- « nion de l'impiété une furie armée d'un sophisme et d'un « poignard, qui rend les hommes insensés et cruels (1). » Vous-même, de bonne foi, voudriez-vous confier votre fortune, votre honneur, votre vie à un athée qui aurait quelque intérêt à votre mort? Pourvu qu'il vît le moyen d'échapper à la justice des hommes, la crainte de la justice divine ne l'arrêtant plus, vous seriez bientôt volé, pillé, ruiné, déshonoré ou tué. « Je crains Dieu, disait un homme

(1) Voltaire.

de beaucoup d'esprit, et, après lui, je ne crains que celui qui ne le craint pas. » Voilà comment l'incrédule, en niant Dieu, ôte tout frein au vice et détruit le fondement de la vertu [6].

Quand, au contraire, on se représente un Dieu qui observe nos moindres actions, qui nous tient compte de nos moindres efforts, on cherche à lui plaire, on craint d'offenser la pureté de ses regards, on se porte aux actes de charité les plus sublimes, on partage généreusement son dernier morceau de pain et le dernier haillon de sa misère avec l'indigent qui souffre et qui est transi de froid, au coin de la rue; on dévoue même sa vie, lorsque l'occasion s'en présente, et on répand courageusement son sang pour le salut de ses frères.

Oh! que j'aime à m'arrêter à ce dogme consolateur! que j'aime à penser à ce Dieu créateur et père, qui pourvoit avec une tendre sollicitude à tous mes besoins, et qui me récompensera un jour pour tout ce que j'aurai fait ou enduré pour son amour! Cette idée adoucit mes peines, me soutient dans les langueurs et les calamités de cette vie, m'encourage à bien faire, à devenir meilleur, et répand dans mon âme les sentiments de la plus douce piété.

Nous terminerons par ce conseil d'un philosophe célèbre (1) : « Tenez votre âme en état de désirer toujours qu'il « y ait un Dieu, et vous n'en douterez jamais. »

TRAITS HISTORIQUES.

1. Un des plus illustres naturalistes, l'immortel Linnée, après une vaste et profonde étude de la nature, s'écriait : « J'ai vu passer l'om« bre d'un Dieu éternel, immense, tout-puissant, souverainement « intelligent, et j'ai été stupéfait. J'ai suivi dans le désert la trace de « ses pas : quelle force, quelle sagesse, quelle insondable perfection

(1) Rousseau.

« en toutes ses œuvres, dans les plus petites même, et jusque dans « celles qui subsistent à peine ! » *Systèm. Nat.*

On peut rapprocher de ces belles paroles celles-ci plus simples d'un pauvre Arabe du désert, ignorant comme le sont la plupart des Arabes; on lui demandait comment il s'était assuré qu'il y a un Dieu. — « De « la même façon, répondit-il, que je connais par les traces marquées « sur le sable, s'il y a passé un homme ou une bête. » *Voy. en Arab., par M. Darvieux.*

L'aspect du ciel était, pour le célèbre astronome Hell, un objet de méditation et d'instruction. Il n'y voyait pas, comme Lalande (1) et autres creux spéculateurs, le désordre de la matière errant au hasard dans les déserts de l'espace; mais il contemplait dans cette immense *cité du grand Roi* (*Ps.* XLVII), la merveille de l'ordre et de l'obéissance, que le Créateur a placée de préférence dans ces régions sublimes, pour en rendre le spectacle plus durable et plus frappant. Cette multitude de corps brillants étaient pour lui, comme pour saint Jean Chrysostôme, autant de prédicateurs éternels des grandeurs de Dieu. L'aridité de la géométrie ne dessécha pas sa piété, qui fut toujours vive, tendre, et féconde en œuvres saintes. Il ne manqua jamais de jeûner le samedi, en l'honneur de la Vierge. FELLER, *Dict. Hist.*

2. Un Anglais, nommé Saunderson, d'un grand talent, mais perdu de mœurs, prétendait ne pas devoir connaître Dieu, parce qu'étant aveugle, il ne voyait pas ses ouvrages. « Mettez la main sur vous, lui dit un jour le docteur Holmes; l'organisation de votre corps dissipera une erreur si grossière. »

Un jour que Galien venait d'expliquer l'anatomie du corps humain : « J'ai, dit-il, offert à l'Éternel un sacrifice plus agréable que le « sang des boucs et des taureaux. » Leçon utile pour ces demi-médecins, qui, pour avoir entrevu lestement quelques opérations de la mystérieuse nature, arrêtent leurs regards sur la superficie de l'ouvrage, et méconnaissent le but, la sagesse de l'ensemble et l'auteur lui-même. FELLER, *Dict. Hist.*

3. Si le monde s'était formé par hasard, il faudrait dire aussi que c'est le hasard qui le conserve; que c'est le hasard qui règle la course des astres, qui les empêche de s'entre-choquer dans les espaces, et que ce même coup de hasard qui a produit tant d'ordre et de magnificence, se répète à chaque instant, depuis des milliers d'années. Cela est-il concevable? Si quelqu'un jouant aux cartes, ou aux dés pendant cinquante ou cent ans, avait constamment, et sans variation

(1) On a dit de Lalande qu'il avait tout vu dans le ciel, excepté Dieu.

aucune, les mêmes cartes ou les mêmes dés, diriez-vous que c'est un effet du hasard? Tel fut, à peu près, le raisonnement qu'employa un jour l'abbé Galiani. Après un dîner assaisonné d'athéisme, il fut nommé par plaisanterie *Avocat de Dieu,* et on le chargea de plaider sa cause. Il s'assit et débuta ainsi : « A Naples, un homme de la Ba-« silicate prit devant nous six dés dans un cornet, et paria d'amener « rafle de six ; il l'amena du premier coup. Je dis : cette chance était « possible. Il remit les dés dans le cornet trois, quatre, cinq fois, et « toujours rafle de six. *Sanguè di Bacco,* m'écriai-je, *les dés sont pipés,* « et ils l'étaient. Philosophes, quand je considère l'ordre toujours re-« naissant de la nature, ses lois immuables, ses révolutions constantes « dans une infinie variété, cette chance unique et conservatrice d'un « monde tel que nous le voyons, qui revient sans cesse, malgré cent « autres millions de chances de perturbation et de destruction, je m'é-« crie : *Certes, la nature est pipée.* »

Cette saillie originale et sublime ne mit pas les rieurs du côté de l'athéisme. *Mémoires de* MORELLET.

4. Cette foi du genre humain à un Dieu, créateur et conservateur de l'univers, les athées eux-mêmes sont forcés de la reconnaître, sans pouvoir l'expliquer. Nous citerons ici en particulier un nommé Robert Owen, impie frénétique, qui s'est fait bafouer en Europe par sa jactance d'athéisme. Étant, il y a quelques années, aux États-Unis, il prononça une harangue, où il fit les aveux suivants : « Citoyens, j'ai « parcouru différentes parties des deux hémisphères, je me suis arrêté « dans plusieurs pays, j'ai étudié partout les usages et les mœurs « des peuples, et j'ose dire que jusqu'à présent je n'ai vu que des « hommes dégénérés. Tous, sans exception, étaient dégradés au-des-« sous de leur nature ; tous étaient devenus assez sots pour croire, au « moins intérieurement, en une Divinité. Je dis intérieurement, car « j'en ai trouvé quelques-uns qui niaient extérieurement leur croyance « et se disaient athées ; mais leur athéisme n'en avait que l'écorce, « et, en dedans, ils étaient tout aussi crédules que les autres. Après « mes longs voyages, après mes laborieuses recherches, je dois avouer, « à la honte de tous les hommes, que je n'ai pu trouver une seule « face humaine, sur laquelle fussent empreintes des marques de ra-« tionalisme. » *Annales de la propag. de la Foi*, nº 23, 1831.

L'insensé, qui regardait comme une *dégradation* la croyance qui relève le plus notre nature, et qui se croyait seul raisonnable, parce qu'il avait le courage de nier l'auteur de son être et de sa raison ! Mais Owen lui-même, probablement, n'avait aussi que *l'écorce de l'athéisme.* Il y a tant de gens qui *nient extérieurement des croyances* que, malgré eux, leurs âmes conservent vivantes.

5. Un impie, aussi léger dans ses raisonnements que dans sa per-

sonne, se présenta un jour devant un pieux jésuite, le P. Houdin : « Mon père, lui dit-il brusquement, vous voyez en moi un athée. » Le jésuite recule d'effroi ; et, s'armant d'une lunette, qu'il trouve sous sa main, il fixe les yeux sur le jeune fat. — « Que faites-vous, mon père? — Je regarde cette étrange bête qu'on appelle athée, que je n'avais pas encore vue. » — Ecrasé par cette parole de mépris, l'impie disparut aussitôt, pour cacher sa honte et se dérober à la lumière.

Mérault, *Apologistes involontaires.*

6. Il fut un temps, qui n'est pas loin de nous, où des athées gouvernaient la France. Les prêtres furent proscrits. Le Seigneur fut chassé de ses temples ; des démagogues effrénés lui déclarèrent une guerre à mort ; et l'on vit, au mois de novembre 1793, un de ces furieux (1), dans l'église de Saint-Roch, à Paris, prostituer la chaire de vérité, et terminer un discours blasphématoire par cette horrible imprécation : « S'il existe un Dieu, je le défie en ce moment de me foudroyer pour montrer sa puissance, » comme si Dieu devait s'armer de son tonnerre, à chaque fois qu'on l'outrage. Mais alors aussi que de ruines amoncelées dans notre malheureuse patrie, que de crimes, que d'horreurs ! Le plus pur sang de la nation coula par la main du bourreau ; l'échafaud fut en permanence ; des milliers d'innocents périrent. Massacres, noyades, mitraillades, égorgements en masse, les moyens les plus violents et les plus atroces furent employés par ces prétendus régénérateurs de la France ; un long cri de détresse s'éleva de toutes parts ; c'était assez que de se montrer honnête et vertueux pour être jugé digne de mort. Mais enfin la révolution elle-même recula effrayée devant ses œuvres, et crut pouvoir rétablir par un décret l'*Être suprême et l'immortalité de l'âme*, qu'elle avait voulu d'abord supprimer. Voltaire avait dit : « Si le monde était gouverné par des « athées, il vaudrait autant être sous l'empire immédiat de ces êtres « infernaux, qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes (2). » La France en a fait la triste et cruelle expérience ; puisse-t-elle ne plus la renouveler !

Quand on parla de Dieu à l'infâme assassin du duc de Berry, afin de lui inspirer quelque repentir, il répondit avec un sourire infernal : *Dieu n'est qu'un mot.* Que de crimes ce blasphème nous explique ! Que de vérités il nous dévoile ! Et, le misérable, après avoir consommé cet exécrable forfait, qui jeta la consternation dans tout le royaume, se regardait encore comme *le sauveur de la France, à laquelle il se sacrifiait!* et il déclarait que si lui, meurtrier, s'était échappé, il serait allé se coucher ; et que, le lendemain, il eût renou-

(1) Monvel, acteur et auteur dramatique.
(2) Homél. sur l'athéisme.

velé son attentat sur la personne du duc d'Angoulême. L'homme sans Dieu est donc pire qu'une bête féroce.

Si la crainte de Dieu est nécessaire aux sujets pour les contenir dans le devoir, et leur rendre même l'obéissance plus douce, elle n'est pas moins nécessaire aux rois pour les empêcher d'abuser de leur autorité, et pour les porter à travailler plus efficacement au bonheur de leurs peuples. C'est ce que fit entendre Arnaud de Baculard au fameux roi de Prusse Frédéric. Dans un souper où tous les convives exprimaient à l'envi, devant ce prince, les opinions les plus hardies sur la religion, Arnaud seul se taisait. « Eh bien, Arnaud, quel est « votre avis sur tout cela ? dit Frédéric en lui adressant la parole. « — Sire, lui répondit-il, j'aime à croire à l'existence d'un être au-« dessus des rois. »

DEUXIÈME INSTRUCTION.

Attributs de Dieu : Être par excellence, perfection souveraine, immatérialité, indépendance, immutabilité, éternité, immensité, bonté infinie et toute-puissance.

D. Qu'est-ce que Dieu ?

R. Dieu est le créateur du ciel et de la terre et le maître absolu de toutes choses.

Nous savons qu'il y a un Dieu; nous le connaissons par ses ouvrages, par l'ordre du monde, et par la lumière qu'il a mise en nous. Mais savons-nous également ce qu'il est ? Hélas! qu'est-ce que l'homme pour oser s'élever jusqu'à l'essence divine, pour entreprendre de sonder cet abîme impénétrable ?

Dieu est tout ce que nous pouvons penser de plus grand, de plus sublime, de plus magnifique. Dieu est l'être par excellence, l'être souverain, l'être ineffable. Dieu est une grandeur au-dessus de toutes les grandeurs, une beauté au-dessus de toutes les beautés, une majesté au-dessus de toutes les majestés, une puissance au-dessus de toutes les puissances... Mais qu'est-ce que tout cela, ô mon Dieu !

Plus nous nous efforçons de pénétrer votre nature, plus notre esprit se perd, et nous sommes réduits à bégayer comme des enfants, afin de faire sentir combien vous êtes au-dessus de toutes nos conceptions et de toutes nos paroles! Il y a l'infini entre Dieu et nous; et son excellence est telle que nos pensées n'y peuvent atteindre. Il n'y a que lui qui se connaisse entièrement, et nous ne pouvons pas même dignement comprendre jusqu'à quel point il est incompréhensible! Bornons donc notre vaine et insatiable curiosité, et contentons-nous de méditer avec un profond respect ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler sur sa nature et sur ses adorables perfections.

« Je suis celui qui suis, a dit le Seigneur (1). » C'est ainsi qu'il se définit lui-même. Celui qui est, voilà son nom, c'est-à-dire qu'il existe par la nécessité de sa nature, et qu'il ne peut pas ne pas exister. Rien de ce que nous voyons n'a pu lui donner l'être, et il a donné l'être à tout, et tout n'existe que par lui. Voilà pourquoi le catéchisme, pour nous en donner une idée, quoique encore bien imparfaite, nous le représente comme le créateur du ciel et de la terre et de toutes choses.

D. Pourquoi dites-vous que Dieu est le créateur du ciel et de la terre.

R. Parce qu'il a fait toutes choses de rien.

La puissance créatrice est un des plus beaux, des plus admirables attributs de la Divinité. Les hommes peuvent bien opérer sur la matière, composer et décomposer, unir et disjoindre, peser, mesurer, façonner de diverses manières; mais créer, mais faire l'objet le plus vil et le plus grossier, une pierre, par exemple, un grain de sable, la moindre particule d'une substance quelconque, le plus léger atome, l'industrie humaine ne va pas jusque-là; il n'y a que l'Être existant par lui-même qui puisse créer.

(1) Ego sum qui sum. *Exod.* III, 14.

De ce qu'il existe par lui-même, nous concluons naturellement qu'il est infini. Car l'Être par lui-même ne saurait être borné; il n'aurait point la plénitude de l'être, s'il lui manquait quelque chose; il serait néant sous quelque point de vue, et par conséquent il cesserait d'être nécessaire. Dieu est donc parfait et infiniment parfait. Il est le bien primitif, le bien général et universel; et il possède à lui seul, dans le degré le plus éminent, toutes les perfections qu'il a distribuées à ses créatures. Aux unes il a donné la beauté, aux autres la force, à celles-ci le mouvement, à celles-là l'intelligence; mais ces diverses perfections ne sont qu'un écoulement des siennes; et, dans les biens créés, il n'y a rien d'agréable, d'utile, de magnifique, qui ne se trouve plus parfaitement en Dieu. En lui se réunissent la beauté avec la force, la sagesse avec la puissance, la douceur avec l'autorité, la miséricorde avec la justice. Il a toute gloire, toute grandeur, toute richesse; en un mot, rien ne lui manque, parce qu'il est tout bien, comme il nous l'a marqué par cette parole ineffable : *Je suis celui qui suis ;* j'ai l'être par excellence, j'ai toutes les perfections de l'être.

Dans les créatures, nulle perfection sans défaut. Jetez les yeux sur ce qui vous semble le plus accompli, qu'y trouvez-vous? Un composé bizarre de bien et de mal, de perfections et d'imperfections; la force est accompagnée de faiblesse; la beauté est fragile; l'éclat est une fleur qui se fane; les richesses ne sont jamais sans quelque indigence et quelque vide; la puissance ne va pas toujours avec la sagesse, ni la probité avec la science, ni la science avec la bonne conduite. Tout ce qui s'élève d'un côté s'abaisse de l'autre, et il n'y a point de grandeur qui ne se démente par quelque endroit. Dieu seul est grand en tous points, parfait en tout genre de perfections.

Quelle est donc la magnificence de votre être, ô mon Dieu !
« O Dieu! souverainement beau et au-dessus de toute
« beauté, fort et au-dessus de toute force, toujours ancien
« et toujours nouveau, qui changez tout sans changer vous-

« même, toujours agissant et toujours tranquille, qui portez tout sans vous lasser, nourrissez tout sans vous épuiser, « donnez à tous sans vous appauvrir, que vous êtes grand, « riche, admirable, ô mon Dieu (1) ! » Nous trouvons donc en Dieu une infinité de perfections infinies; pendant l'éternité tout entière, nous serons occupés à les contempler; et, en découvrant à chaque instant de nouvelles, nous nous écrierons dans l'extase de l'admiration, du bonheur et de l'amour : « Qui est comme Dieu (2)? »

Il est quelques-unes des perfections de Dieu, sur lesquelles nous devons particulièrement insister. Les voici réunies en peu de mots : Dieu est un pur esprit, indépendant, immuable, éternel, immense, infiniment bon, et tout-puissant. Développons ces idées, selon l'ordre des demandes du catéchisme.

D. Dieu a-t-il un corps ?
R. Non, Dieu est pur esprit.

Pur esprit, c'est-à-dire qu'il est dégagé de toute substance matérielle; il n'a ni corps, ni forme, ni figure humaine ou corporelle. Il est une raison, une intelligence, qui ne peut être vue de nos yeux, ni touchée de nos mains, ni aperçue par aucun de nos sens, mais seulement conçue par notre esprit.

Ce serait donc une erreur bien grossière de se représenter Dieu semblable à un homme, avec un corps matériel. Il n'a ni pieds, ni mains, ni bouche, ni oreilles; et, lorsque vous entendez dire dans les instructions, ou que vous lisez dans les saintes Écritures, qu'il prête une oreille attentive à vos prières, qu'il a toujours les yeux ouverts sur vous, qu'il appesantira son bras sur les pécheurs, et autres choses semblables, ce ne sont que des façons de parler, pour marquer les

(1) D. Aug. Confess., l. I, c. IV.
(2) *Quis ut Deus ?* — C'est la traduction du nom de l'archange saint Michel.

actions de Dieu. Par ses yeux, on veut signifier qu'il voit tout; par ses oreilles, qu'il entend tout; par ses mains, qu'il fait tout; par ses bras, on entend sa grande puissance; et on exprime comme on peut sa majesté, en mettant toutes les créatures à ses pieds. Mais il n'a réellement aucun des membres ou des sens que nous avons. De même, lorsque vous voyez dans les tableaux le Père éternel représenté sous la forme d'un vénérable vieillard, loin de vous la pensée qu'il soit un être matériel, ce n'est qu'une manière d'exprimer son éternelle antiquité; comme aussi l'on représente le Saint-Esprit sous la figure d'une colombe, non pas qu'il ait cette forme, mais parce qu'il s'en servit autrefois pour se rendre sensible, au baptême de Jésus-Christ.

Pourquoi donc emploie-t-on ces signes? C'est pour aider notre imagination, et frapper plus vivement nos sens; c'est afin de nous élever par la considération de ces images sensibles à une espèce de vue et de contemplation de cette pure essence, que jamais nous ne pourrons comprendre. Du reste, Dieu, pour s'accommoder à notre faiblesse, veut bien permettre que nous usions de ces moyens. Et c'est lui-même qui nous en a donné l'idée, en se manifestant sous divers symboles, par exemple, à Moïse, sous la figure d'un buisson ardent; dans le temple de Jérusalem, sous celle d'un nuage; et de plusieurs autres manières, aux Israélites dans le désert. Mais encore une fois, ces signes corporels ne sont que pour nous donner une idée des perfections de Dieu, et ne peuvent aucunement représenter la nature divine, invisible et inaccessible à tous nos sens.

Indépendant. Puisque personne ne lui a donné l'existence, et qu'aucune cause ne l'a produit, il ne dépend donc d'aucune personne ni d'aucune cause, et n'a point de maître au-dessus de lui. Il est le Maître des maîtres, le Seigneur des seigneurs, le Roi des rois, *le Maître absolu de toutes choses*. Toutes les créatures dépendent de lui, parce que c'est lui qui les a faites, et que l'ouvrage appartient à l'ouvrier; lui seul est indépendant, parce qu'il ne tient son être que de lui-même.

Immuable. « Je suis le Seigneur et je ne change pas, » nous dit-il lui-même par la bouche d'un prophète (1). Ici-bas, tout passe, tout change, tout se renouvelle; le temps produit, bouleverse, fait renaître; c'est une vicissitude incessante; le ciel même et la terre passeront et seront changés comme un vêtement (2). Dieu seul est toujours le même, il ne peut ni perdre, ni acquérir, ni se modifier, car tout cela tient du néant, et Dieu est celui qui est. Il est immuable dans sa manière d'être, puisqu'il n'y a rien qui puisse influer sur son existence; il est nécessairement ce qu'il est, toujours parfait, toujours infini, toujours Dieu. Immuable dans ses connaissances; il sait de toute éternité ce qui a été, ce qui est, ce qui sera. Pour lui, il n'y a ni passé ni futur, tout est présent à son divin entendement; il ne peut rien ignorer, rien apprendre, ni douter de rien. Immuable dans ses volontés; y a-t-il personne au monde qui soit capable de l'en faire changer? De toute éternité il a voulu ce qu'il veut, ce qu'il fait et ce qu'il fera dans la suite des siècles. Rien ne peut faire obstacle à ses décrets, et il ne peut lui survenir de nouvelles raisons pour en changer (3).

Que si nous lisons dans l'Écriture que Dieu s'irrite, qu'il se repent, qu'on peut fléchir sa colère, qu'il pardonne, etc., toutes idées qui semblent impliquer un changement, en attribuant à Dieu de nouvelles connaissances et de nouvelles volontés, nous devons juger ces expressions, non pas comme dignes de la grandeur du Très-Haut, mais comme plus proportionnées à notre capacité qu'à la sublimité de l'Être divin. A proprement parler, ce n'est pas Dieu qui change, c'est l'homme. Dieu est toujours juste, et toujours miséricordieux, et, à cause de cet amour immuable et éternel de la justice, il est toujours irrité contre le pécheur et toujours

(1) Ego Dominus, et non mutor. *Mal.*, III, 6.
(2) Omnes sicut vestimentum veterascent. *Psal.* CLI, 27.
(3) Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet. *Is.*, XLVI, 10.

fléchi par son repentir. L'homme peut bien changer de conduite à son égard ; mais Dieu aime toujours la vertu et déteste toujours le vice, sans qu'il s'opère en lui le moindre changement. Ceci deviendra sensible par les deux comparaisons suivantes.

Présentez-vous à un miroir avec un visage colère, vous vous y verrez colère ; présentez-vous-y avec un visage serein et joyeux, vous vous y verrez avec la sérénité et la joie. Ce miroir a-t-il changé ? Non, certes ; c'est vous qui avez changé. Pareillement, les hommes seuls changent, et Dieu est toujours ce qu'il doit être par ses immuables perfections.

Autre comparaison. Si vous avez l'œil sain, la lumière du soleil vous est agréable et vous en jouissez tranquillement. Mais si votre œil est vicié par quelque accident, ses rayons sont pour vous comme autant de traits aigus, qui vous blessent et vous tourmentent. Or, où est le changement ? Il n'est pas dans le soleil ; c'est votre œil qui est devenu malade. Dieu est ce soleil de justice qui, sans jamais changer, illumine les bons des rayons de sa grâce, et lance contre les pécheurs les traits de sa colère (1). Quand donc l'Écriture prête à Dieu le repentir, la colère, etc., c'est pour s'accommoder à nos usages, parce que nous ne pouvons parler et penser, au sujet de Dieu, que comme nous le faisons au sujet d'un homme. Ses perfections surpassant infiniment toutes les paroles dont se compose le langage humain, nous sommes forcés d'avoir recours à des figures, à des images sensibles, pour les exprimer d'une manière quelconque, et toujours très-improprement.

D. Dieu a-t-il toujours été ?

R. Oui, Dieu a toujours été ; il n'a point eu de commencement, et il n'aura jamais de fin.

Eternel. Les hommes naissent, meurent, se succèdent ;

(1) Sol oculos sanos habenti tranquillus apparet ; in oculos autem lippos quasi tela aspera jaculatur ; intuentem excruciat, non mutatus, sed mutatum. *S. Aug. in ps.* LXXII.

une race s'éteint, une autre la suit. Dieu est éternel. Il n'a pas eu de commencement, parce que rien n'a pu le faire; il n'aura point de fin, parce que rien ne pourra le détruire. « Le Seigneur reste toujours, dit le Psalmite (1) », et ses années ne finiront point, parce qu'elles sont éternelles. Lui seul a l'immortalité; lui seul a la vie par essence [2].

Figurez-vous des milliers de millions de siècles, avant que la terre fût créée, avant que le soleil commençât son immense carrière; Dieu existait avant tout ce temps et infiniment au delà. Figurez-vous encore des milliers de millions de siècles après que tous les mondes seront détruits; Dieu existera encore par delà tous ces siècles et toujours. « Je vis pour l'éternité, dit le Seigneur (2).» Gloire donc à ce Roi immortel des siècles; et, au lieu de chercher les biens frivoles de ce monde, attachons-nous à Dieu qui est la source unique et impérissable de tout bien. Heureux ceux qui mettent en lui toute leur confiance (3)! Mais, me demanderez-vous peut-être, où était Dieu avant la création du monde? A cette question je réponds que Dieu, étant pur esprit, n'a besoin d'aucun espace qui le contienne. Il était donc en lui-même, se contemplant et s'aimant de toute éternité, et trouvant dans la perfection de son être un bonheur infini, car rien ne lui manque pour être souverainement heureux.

D. Où est Dieu.

R. Dieu est partout.

Immense. C'est-à-dire qu'il est en même temps au ciel, sur la terre et en tous lieux. Dieu nous parle de son immensité dans les termes les plus magnifiques. « Je remplis le ciel et la terre » nous dit-il par la bouche de son prophète (4).

(1) Dominus in æternum permanet. *Ps.* IX, 8.
(2) Vivo ego in æternum. *Deut.*, XXXIII, 40.
(3) Beati omnes qui confidunt in eo. *Ps.* II, 13.
(4) Cœlum et terram ego impleo. *Jerem.*, XXIII, 24.

« Le ciel est mon trône et la terre l'escabeau de mes pieds (1). » Saint Augustin s'est figuré cette immensité de Dieu comme un vaste océan, où toutes les créatures sont, pour ainsi dire, abîmées dans l'essence divine, sans jamais pouvoir en sortir, ni s'en détacher, parce qu'elles lui sont présentes par la nécessité de leur être. Nous sommes donc en Dieu comme le poisson dans l'eau, comme l'oiseau dans l'air. C'est en lui, dit l'Apôtre, que nous avons la vie, le mouvement et l'être (2). Aussi le prophète David s'écriait avec admiration : « Où irai-je, Seigneur, pour me dérober à votre « esprit ? Où m'enfuirai-je, pour me cacher à votre face ? Si « je monte dans le ciel, vous y êtes ; si je descends dans « l'enfer, vous y êtes encore ; si je prends des ailes pour « me transporter aux extrémités de la terre et au delà des « mers, votre main m'en ramènera et votre toute-puissance « m'y atteindra (3). »

Dieu est présent partout : par sa science, parce qu'il connaît tout ; par sa puissance, parce qu'il agit en tout lieu ; et par sa substance, parce qu'étant l'être infini, il ne peut être borné par aucun lieu ; les moindres espaces le contiennent et ne peuvent le resserrer. Sa présence n'est pas même limitée par ce vaste univers, puisqu'il existait avant que cet univers fût créé, et qu'il pourrait créer un nouvel espace et une infinité de nouveaux mondes, et il y serait toujours présent, et encore infiniment plus loin que tout ce que nous pouvons imaginer. Gardons-nous toutefois de nous figurer Dieu comme un grand corps, infiniment étendu, qui couvre la vaste surface de l'univers, et dont les diverses parties correspondraient aux diverses parties de l'espace, de manière qu'elles seraient les unes en un endroit, les autres en un autre. Dieu est partout, sans partage ni division, parce qu'il

(1) Cœlum sedes mea ; terra autem scabellum pedum meorum. *Is.*, LXVI, 1.

(2) In ipso enim vivimus, et movemur, et sumus. *Act.*, XVII, 28.

(3) Si ascendero in cœlum, tu illic es ; si descendero in infernum, ades. *Ps.* CXXXVIII, 7.

est pur esprit, tout entier dans chaque lieu, tout entier dans les moindres parties d'un lieu, aussi bien que dans tout l'univers.

Mais qui pourra comprendre cette immensité de Dieu? Hélas! notre raison est si faible et si bornée! Elle conçoit bien que Dieu est partout; mais là elle s'arrête, parce qu'elle est incapable d'expliquer la manière d'être des esprits, et leurs rapports avec l'étendue de la matière. Contentons-nous donc de croire et d'adorer. Si toutefois quelque chose peut nous donner une idée faible, une idée commencée, une notion imparfaite de l'immensité de Dieu, c'est la lumière : elle est partout comme lui, elle agit partout comme lui; mais cette idée est encore fautive, et il vaut mieux dire que la lumière la plus pure ne peut représenter Dieu.

Peut-être m'objectera-t-on qu'il répugne que Dieu soit présent dans certains endroits sales et hideux, dont la seule vue nous rebute. Cette difficulté ne doit pas nous arrêter le moins du monde. Car une âme ne peut-elle pas être saine et pure, alors même qu'elle habiterait un corps couvert de lèpre ou rongé par quelque ulcère? Voyez le soleil : il lance ses rayons dans les plus infects cloaques, sans en être souillé; un trait de lumière pénètre dans la fange, ne se mêle point avec elle, et y conserve sa pureté essentielle. Pareillement, Dieu est partout, sans éprouver nulle part aucune incommodité, ni aucune atteinte [3].

D. Est-il aussi dans les enfers?

R. Oui, Dieu est aussi dans les enfers, mais c'est pour y punir les démons et les méchants.

Dieu est présent dans le ciel, pour y faire éclater sa magnificence et ses ravissantes beautés, aux yeux des anges et des saints, et les rendre ainsi parfaitement heureux; sur la terre, pour manifester sa miséricorde et sa Providence, en conservant l'être et la vie à ses créatures, et en les comblant sans cesse de nouveaux bienfaits; il est aussi dans l'enfer pour y glorifier sa justice. C'est là qu'il punit chaque péché

selon son degré de malice; c'est là qu'il se venge de ces insensés, qui ont eu l'audace de mépriser ses lois. De son souffle divin, il allume et entretient ce feu et ces tourbillons de flammes, qui brûlent et brûleront les démons et les réprouvés, sans jamais les consumer. Il en renouvelle à chaque instant l'activité, pour en faire passer et sentir la violence jusqu'à la partie la plus intime de l'âme. Que sa présence est donc terrible dans les enfers! Ah! tâchons de nous en préserver, en nous rendant utile et profitable sa présence en ce monde; c'est-à-dire, dès cette vie, ayons-le toujours présent à notre esprit comme vengeur du crime et rémunérateur de la vertu, comme pesant dans la balance de sa justice chacune de nos actions.

D. Dieu nous voit-il?
R. Oui, Dieu voit jusqu'à nos plus secrètes pensées.

Il n'en est pas de notre Dieu comme de ces divinités de pierre ou de bronze, qu'adoraient les païens, qui avaient des yeux et ne voyaient pas, des oreilles et n'entendaient pas; notre Dieu sait tout, connaît tout, voit tout. Sa science embrasse à la fois le passé, le présent, l'avenir. Ce qui se passe de plus secret dans les plus noires ténèbres et les lieux les plus retirés, comme ce qui se fait au grand jour, tout est nu et découvert devant lui (1). Il sonde jusque dans les jointures et la moelle des os; il démêle les mouvements des cœurs et pénètre tous les replis des âmes. Nos desseins, nos projets, nos désirs les plus cachés sont présents à ses yeux. Seigneur, votre science est donc vraiment admirable, je ne puis y penser, sans être saisi de frayeur (2). Vous percez jusque dans le fond des abîmes (3). Vous avez découvert de loin mes pensées, et marqué le sentier par lequel je marche,

(1) Omnia nuda et aperta sunt oculis Dei. *Heb.*, IV, 13.
(2) Mirabilis facta est scientia tua ex me. *Ps.* CXXXVIII, 6.
(3) Qui intueris abyssos. *Dan.*, III, 55.

et celui que je suivrai tout le reste de ma vie (1). Vous avez prévu toutes mes voies, et vous savez toutes mes paroles, même avant que je les prononce (2).

Va donc, pécheur, enfonce-toi dans les antres des forêts, dans les cavernes les plus profondes, dans les réduits les plus obscurs; pénètre jusqu'au centre de la terre, et cherche un lieu où tu pourras te soustraire aux regards de ton Dieu, afin de pouvoir l'offenser impunément. Cherche un endroit où Dieu ne soit pas, dit saint Augustin, et fais ce que tu voudras. Mais ne sais-tu pas que l'œil de Dieu te suit partout, que pour lui la nuit n'a point de ténèbres, et qu'il connaît toutes choses avant qu'elles se fassent? Quelle est déplorable l'illusion de ces impies, uniquement occupés à dérober à la connaissance des hommes les turpitudes de leur vie, sans avoir aucune crainte des regards de Dieu! Ils affectent des dehors honnêtes, et sont contents, pourvu que leur réputation ne souffre aucune atteinte. Mais Dieu les voit, et un jour il soulèvera le voile qui les couvre, et il révèlera à la face des nations leurs fraudes, leurs injustices, leurs impudicités, leur hypocrisie, leur ignominie tout entière.

Oh! que cette pensée : Dieu me voit! si nous en étions pénétrés, serait bien capable de nous contenir dans le devoir, et de nous faire triompher des plus violentes tentations! Car, enfin, si la présence d'un maître, d'un père, d'un honnête homme quelconque, suffit pour nous empêcher de mal faire, comment osons-nous pécher en la face de Dieu? Ce n'est que parce que nous le perdons de vue, que nous nous laissons aller à tant d'iniquités.

Craignez-vous le Seigneur, et voulez-vous ne jamais l'offenser? Quand la tentation vous presse et que vous êtes sur le point de succomber, dites-vous à vous-même : Dieu me regarde! Quand le sang bouillonne, et que la colère va vous emporter, ou la volupté vous séduire, dites aussitôt : Dieu

(1) Intellexisti cogitationes meas de longè; semitam meam et funiculum meum investigasti. *Ps.* CXXXVIII, 2.

(2) Et omnes vias meas prævidisti. *Ps.* CXXXVIII, 3.

me regarde! Dieu m'entend! Si quelqu'un veut vous porter à des choses honteuses, répondez-lui : Dieu nous voit! Et alors vous ne commettrez rien qui puisse blesser la pureté de ses regards. Car il n'est point de passion que cette réflexion ne surmonte; point de fragilité ou de chute, dont elle ne puisse nous garantir [4].

Cette pensée : Dieu me voit! n'est pas seulement un préservatif contre le péché, elle est encore pour les âmes justes le plus grand moyen de sanctification. Y a-t-il, en effet, rien qui puisse enflammer davantage leur zèle et leur ardeur? Peut-on être tiède et lâche au service de Dieu, quand on sait qu'il compte tous nos pas, tous les soupirs de notre âme, tous les battements de notre cœur? Quelle force, quel courage n'a-t-on pas pour surmonter les peines et les travaux que coûte le soin de sa perfection, quand on se dit à soi-même : Dieu s'applique à moi, il est occupé de moi, il examine, il pèse la moindre des actions que je fais pour l'amour de lui! Quelle consolation dans les ennuis et les chagrins! Quelle joie de savoir que les gémissements, qu'on forme dans le fond du cœur, ne lui sont point cachés; qu'il voit l'aumône répandue en secret dans le sein du pauvre, la prière qu'on fait en sa présence dans le silence du cabinet, et le jeûne dérobé aux yeux des hommes!

Heureux donc ceux qui ont toujours Dieu présent à leur esprit! Ils commencent, dès ce monde, la vie des Bienheureux, et goûtent une félicité anticipée, en se rendant semblables aux anges, lesquels tout occupés qu'ils sont ici-bas de notre conduite, ne laissent pas de voir la face du Père céleste (1).

D. Dieu prend-il soin de ses créatures et de l'homme en particulier?

R. Oui, Dieu prend soin de ses créatures et de l'homme en particulier, et ce soin s'appelle *la Providence.*

C'est pour nous faire remarquer cette attention con-

(1) Semper vident faciem Patris. *Math.*, XVIII, 10.

tinuelle que Dieu porte à tous les êtres qu'il a créés, et sa bienveillance particulière pour l'homme, que le symbole, après nous avoir fait faire notre profession de foi en Dieu, nous le montre sous les titres de Père et de Tout-Puissant. *Je crois en Dieu le Père Tout-Puissant.* Par là nous reconnaissons son infinie bonté, et son autorité suprême sur toutes les créatures.

Dieu est père :

1° D'une manière singulière et ineffable à l'égard de son Fils unique, qu'il engendre de toute éternité, égal à lui-même, et même Dieu avec lui ;

2° A l'égard de ses créatures, comme source primitive de l'être et de la vie, c'est-à-dire comme auteur de tout ce qui existe ;

3° Par le bienfait continuel de sa providence. C'est lui qui conserve l'être à ses créatures, et qui pourvoit à tous leurs besoins, et de même que rien n'a été fait sans lui, rien ne peut subsister sans lui ; et, s'il retirait un instant sa protection au monde, le monde aussitôt rentrerait dans le néant. Mais il veille sur toutes choses, et agit sans cesse, sans détaillance, sans travail, sans lassitude. Sa providence embrasse les plus petits objets, comme les plus grands. Il n'a pas craint de dégrader sa majesté souveraine en créant l'univers, et il ne craint pas non plus de trop s'abaisser en le gouvernant jusque dans ses moindres détails. Les soins les plus minutieux ne sont pas indignes de sa grandeur, et ne peuvent aucunement troubler son repos et son bonheur, parce qu'il opère par le seul vouloir, et qu'en un seul acte de sa volonté tout est fait.

Que ses œuvres sont grandes, et que sa sagesse est admirable ! C'est lui qui dirige les astres dans leur course majestueuse, qui règle les vicissitudes des saisons ; c'est lui qui fait luire le soleil, qui couvre le ciel de nuages, qui envoie la nuit et le jour, le froid et le chaud, qui prépare la pluie à la terre, qui produit, sur les montagnes et dans les vallées,

l'herbe dont se nourrissent les animaux (1). Il donne la pâture aux tigres et aux lions qui rugissent après leur proie, et aux petits oiseaux qui l'invoquent dès le matin, par la mélodie de leurs chants. Et ces lis des campagnes, dont les vives couleurs sont si tôt flétries, il les revêt de tant de magnificence que Salomon, dans toute sa gloire, n'eut jamais rien de comparable à leur beauté. Or, si telle est la providence de Dieu à l'égard des moindres créatures, à combien plus forte raison doit-il veiller sur les hommes qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa divine lumière, et qu'il appelle à son royaume !

Pour nous, c'est un père, c'est une mère, c'est une nourrice [5]. Il nous porte dans ses bras comme de petits enfants (2); il nous conduit par la main (3) ; et il règle toutes choses pour notre plus grand avantage. Tout ce qui nous arrive d'agréable ou de fâcheux, d'utile ou de funeste, la prospérité ou les revers, la joie ou la tristesse, l'abondance ou la disette, tout nous vient de lui. C'est le Seigneur qui a fait le riche et le pauvre (4), qui donne la mort et la vie, qui conduit aux portes des enfers et qui en ramène (5). Mais remarquons bien que les disgrâces et les misères de cette vie sont de véritables bienfaits de sa part, parce que, dans l'ordre de sa providence, tout doit contribuer à notre salut, et nous faire mériter la félicité éternelle.

Ainsi, rien ne se fait sans la permission de Dieu. Du haut de son trône, il dirige et maîtrise les événements, et dispose tout avec force et suavité pour atteindre ses vues (6). En un mot, tout ce qui arrive, c'est Dieu qui le veut [6].

(1) Qui operit cælum nubibus, et parat terræ pluviam. *Ps.* CXLVI, 8.
(2) Ad ubera portabimini. *Is.*, LXVI, 12.
(3) Apprehendi te ab extremis terræ. *Is.*, XLI, 9.
(4) Pauperem facit et ditat. I. *Reg.*, II, 7.
(5) Dominus mortificat et vivificat, deducit ad inferos et reducit. I. *Reg.*, II, 6.
(6) Attingit à fine usque ad finem fortiter et disponit omnia suaviter. *Sap.*, VIII, 1.

Exceptons cependant le péché, qui est le seul mal véritable, et que Dieu ne peut vouloir, parce qu'il est infiniment saint. Au contraire, il le déteste, il le condamne, et il menace d'un châtiment éternel ceux qui le commettent. Seulement, il le permet, non qu'il ne l'ait en horreur; il le permet en ce sens qu'il ne l'empêche pas, parce qu'il a fait l'homme libre, et qu'il a voulu par là lui donner le moyen de mériter lui-même son bonheur. Il laisse donc les hommes se livrer à leurs passions déréglées; mais, en même temps, par des voies qui nous sont le plus souvent inconnues, il fait servir leurs iniquités à l'exécution de ses desseins, au bien de ses élus, au triomphe de leur patience et de leur charité. C'est ainsi que la cruauté de Caïn contribua au bonheur d'Abel, l'envie des frères de Joseph à l'élévation de ce saint patriarche, la fureur des tyrans à la propagation de l'Evangile. En un mot, Dieu fait tourner à sa gloire ce qui y semble le plus opposé, c'est-à-dire les péchés des hommes, qui lui donnent sujet de manifester ses attributs, surtout sa justice et sa puissance, dans les terribles châtiments qu'il inflige aux réprouvés; et sa miséricorde inépuisable, dans le pardon qu'il accorde aux pécheurs pénitents.

Enfin, dans le premier article du symbole nous professons d'une manière toute particulière que Dieu le Père est *tout-puissant*, c'est-à-dire qu'il peut tout ce qu'il veut, et cela sans efforts, sans travail. Il n'a qu'à vouloir et tout se fait (1). Pour lui, pouvoir et vouloir sont une même chose. L'univers ne lui a coûté qu'une parole, il l'a fait en se jouant. Il pèse les cieux avec sa main, et avec trois doigts il soutient toute la masse de la terre. S'il le voulait, il pourrait, sans aide, sans instruments, faire des millions de mondes plus beaux et plus parfaits que celui que nous habitons, car il appelle les choses qui ne sont pas comme si elles étaient, et tout obéit à sa voix.

Il a tout créé par sa puissance; et, par cette même puis-

(1) Dixit, et facta sunt. *Ps.* XXXII, 9.

sance, il peut tout renverser et tout détruire. Il n'a qu'à jeter un coup d'œil, et aussitôt l'univers s'ébranle jusque dans ses fondements; la nature est épouvantée et prête à se cacher dans son néant. « J'ai regardé, dit un prophète, et voilà « que devant la face du Seigneur, la terre était désolée, et « ne semblait que de la cendre; j'ai levé les yeux au ciel et « il avait perdu sa lumière; j'ai considéré les montagnes et « elles s'agitaient terriblement, les collines se troublaient, « les oiseaux du ciel étaient dispersés, les hommes n'osaient « paraître, les villes et les forteresses étaient renversées, « parce que le Seigneur était en colère (1). » Voilà quel est le Dieu que nous adorons; le Tout-Puissant est son nom, et rien ne résiste à sa volonté [7].

Mais pourquoi cette toute-puissance est-elle exprimée en tête du symbole, préférablement aux autres attributs de la Divinité? Parce qu'elle est de toutes les perfections divines la plus éclatante et la plus sensible, puisque nous en avons des marques dans tout ce qui nous entoure. De plus, elle est la plus capable de nous donner une haute idée de Dieu, et de nous inspirer cette crainte religieuse qui est la source et la racine de la vraie piété.

En effet, ne devons-nous pas être saisis d'un religieux tremblement, en pensant que nous sommes toujours sous la main de ce Dieu puissant et redoutable, qui transporte les montagnes (2), qui ébranle la terre, et renverse, quand il lui plaît, les colonnes qui la soutiennent, et qui pourrait, à chaque fois que nous osons l'offenser, nous précipiter d'un souffle au fond des abîmes?

Mais aussi quelle reconnaissance et quel amour ne devons-nous pas avoir pour cette divine Providence, qui nous protége à l'ombre de ses ailes, qui nous garde comme la prunelle de l'œil! Attachons-nous sans réserve à ce Dieu si bon, que c'est là le nom qu'il affectionne particulièrement,

(1) *Jerem.*, IV, 25.
(2) *Job*, IX, 6.

puisqu'il veut bien permettre que nous l'appelions le *Bon Dieu ;* et soyons bien convaincus que, quoique nous fassions pour sa gloire, nous resterons toujours au-dessous de ce qui est dû à son infinie majesté.

Qu'il soit donc à jamais loué, aimé, béni, adoré, servi, glorifié, ce grand Dieu, esprit infiniment parfait, immense, immuable, incompréhensible, Etre des êtres, qui vit et règne dans les siècles des siècles !

TRAITS HISTORIQUES.

1. Plusieurs personnes se rendirent chez un philosophe, et lui dirent: « Nous sommes envoyés vers vous pour vous prier de nous dire bien clairement ce que c'est que Dieu. » Le philosophe leur répondit : *J'y penserai ; revenez dans huit jours.* Les huit jours étant écoulés, les députés revinrent et il leur dit : *Revenez dans huit jours.* Huit jours après, ils reçurent la même réponse. Les députés s'ennuyèrent à la fin de n'entendre jamais sortir de la bouche du philosophe que les mêmes paroles ; ils lui demandèrent de leur dire jusqu'à quel temps il leur dirait de revenir dans huit jours. Il leur répondit : « Je vous ferai la même réponse aussi longtemps que vous me ferez la même question. Je sais bien que Dieu est, je sais qu'il existe ; mais je ne puis et je ne pourrai jamais dire ce qu'il est. »

On rapporte à peu près la même chose du poëte Simonide. Hiéron, tyran de Syracuse, lui ayant demandé ce que c'était que Dieu, il demanda un jour pour réfléchir. La même question lui ayant été adressée le lendemain, il demanda encore deux jours, et puis quatre, et puis huit, et ainsi de suite, doublant toujours le nombre. Hiéron, étonné de ces continuels délais, lui en demanda la raison. « C'est, lui répondit Simonide, que plus j'y pense, plus je trouve la chose difficile. » CICÉRON, 1. *de nat.*, *n*° 60.

Eunomius qui, par un horrible aveuglement et un orgueil détestables, se glorifiait de connaître aussi parfaitement les perfections divines que Dieu lui-même, fut puni de son étrange folie par une lèpre, qui ajouta l'infection de son corps à celle de son âme.

Baron. ann. 336.

2. Trop souvent les hommes pensent et agissent, comme s'ils devaient être éternels sur cette terre. On en a vu même qui s'aveuglaient jusqu'au point d'en prendre, ou de s'en laisser donner le titre. Ainsi

Darius, ce roi de Perse si célèbre par sa sanglante défaite, établit dans son armée un corps de dix mille soldats qu'il appella *les immortels*; immortalité d'un jour, puisque ces dix mille braves périrent bientôt avec toute son armée ! — Daniel nous apprend aussi que les satrapes de Darius le Mède le saluaient par ces paroles : « O roi Darius, vivez éternellement. » — Et, dans les derniers temps de l'empire romain, ne poussait-on pas la flatterie jusqu'à donner aux empereurs le titre fastueux de *votre éternité*. Vœu dérisoire, ridicule éternité, qui borne à soixante ou quatre-vingts ans !

3. Dans une réunion assez nombreuse, un jeune homme inconsidéré dit à un enfant qui venait du catéchisme : « Je te donnerai une image, si tu me dis où est Dieu. » L'enfant répondit : « Et moi, je vous en donnerai deux , si vous me dites où il n'est pas. » Tout le monde applaudit à cette saillie, qui déconcerta un peu le jeune homme.

4. C'est cette idée de la présence de Dieu qui soutint la jeune Susanne dans une circonstance critique, où sa vertu courut le plus grand danger. Sollicitée au mal par deux infâmes vieillards , elle rougit de leur proposition, et levant les yeux au ciel, elle dit : « Je « me vois dans l'embarras de toutes parts : si je consens à votre hon- « teuse passion, je n'échapperai pas à la main de Dieu qui me voit ; « il est mon juge, il me fera rendre compte d'une action aussi cri- « minelle. Si, au contraire, je ne consens pas à votre désir, je n'échap- « perai pas à votre ressentiment, et je vois que vous me ferez bientôt « mourir ; mais je crains Dieu, et j'aime mieux souffrir tous les sup- « plices et tomber en vos mains cruelles, que d'offenser le Seigneur « en sa présence, et de tomber entre les mains de sa justice. » Elle allait être mise à mort, par suite de la calomnie qu'avaient portée contre elle ses deux suborneurs, lorsque Dieu la délivra par le ministère de Daniel, qui fit tomber en contradiction ses accusateurs. Son innocence fut donc reconnue, et les deux impudiques vieillards subirent le supplice, auquel ils avaient fait injustement condamner Susanne. DANIEL, XIII, 23.

Saint Ephrem, fils d'un laboureur de Nisibe, s'étant adonné, dans sa jeunesse, à tous les vices de cet âge, reconnut enfin ses égarements, et se retira dans la solitude pour les pleurer. Il y pratiquait toutes les austérités, mortifiant son corps par les jeûnes et les veilles, lorsqu'une femme de mauvaise vie vint pour le tenter. L'homme de Dieu promit de faire tout ce qu'elle voudrait, pourvu qu'elle le suivît; mais cette malheureuse, voyant que le saint la menait sur une place publique, en plein marché, lui dit qu'elle rougirait de se donner en spectacle. Le solitaire lui répondit avec un saint emportement : « Tu « as honte de pécher devant les hommes, et tu n'as pas honte de pé-

« cher devant Dieu, qui voit tout et qui connaît tout ! » Ces paroles touchèrent cette pécheresse, et dès lors elle résolut de se sanctifier.

5. Les saintes Écritures sont pleines de traits admirables de la bonté de Dieu à l'égard de ses créatures. — On pourrait citer cette aimable familiarité avec laquelle il daignait s'entretenir avec Abraham (1), avec Moïse (2), avec Jonas (3), et les merveilles étonnantes qu'il opéra avec les Israélites dans le désert (4), ou plutôt, il faudrait citer toute l'économie et tous les mystères de la religion, qui sont autant de traits de la bonté ineffable de notre Dieu.

6. Les saints avaient tant de confiance en Dieu, qu'ils s'abandonnaient aveuglément à sa conduite. Et, en effet, où peut-on être mieux que dans le sein de son aimable providence. Elle se manifeste quelquefois de la manière la plus merveilleuse, comme nous pourrions le prouver par une infinité d'exemples. En voici deux, l'un tiré de la vie des Pères du désert, l'autre arrivé presque de nos jours.

Il y avait déjà cent treize ans que le bienheureux Paul menait sur la terre une vie toute céleste, lorsque saint Antoine, âgé lui-même de quatre-vingt-dix ans, vint le visiter. Les deux vénérables vieillards s'entretenaient de sujets pieux, lorsqu'ils virent un corbeau qui, après s'être reposé sur une branche d'arbre, vint de là, en volant tout doucement, apporter à terre un pain entier. Aussitôt qu'il fut parti : « Voyez, dit Paul, comme Dieu, véritablement bon et miséricordieux, « nous a envoyé à dîner : il y a déjà soixante ans que je reçois « chaque jour de cette manière une moitié de pain ; mais, depuis que « vous êtes arrivé, Jésus-Christ a doublé ma portion, pour faire voir par « là le soin qu'il daigne prendre de ceux qui, en qualité de ses soldats, « combattent pour son service. » La même Providence qui avait nourri si miraculeusement Paul, pendant un si long espace de temps, pourvut aussi à ce que son corps eût une sépulture convenable. Car, un jour, saint Antoine, l'ayant trouvé mort, était fort embarrassé, parce qu'il n'avait rien pour fouiller la terre. Comme il réfléchissait au parti qu'il devait prendre, il vit sortir du désert deux lions qui, arrivés auprès du corps du bienheureux, se couchèrent d'abord à ses pieds et jetèrent de grands rugissements, comme pour le pleurer à leur manière. Puis, ils grattèrent la terre avec leurs ongles, et jetant à l'envi le sable de côté et d'autre, ils firent une fosse capable de recevoir le corps d'un homme. Et aussitôt après, comme s'ils eussent demandé récompense de leur travail, ils vinrent, en remuant les oreilles et la tête basse, vers Antoine, qui leur donna sa bénédiction, en disant : *Seigneur, sans la volonté duquel il ne tombe pas même une*

(1) *Gen.*, VIII, 23. — (2) *Exod.*, XXXII, 10 ; et XXXIII, 11. — (3) *Jon.*, IV. 4. — (4) *Exod.*, XVI, 13 ; et *Psal.* LXXVII, 23

seule feuille des arbres, ni le moindre oiseau ne perd la vie, donnez à ces lions ce que vous savez leur être nécessaire. Après quoi il leur fit signe de la main, et leur commanda de se retirer, et ils partirent aussitôt. *Vie de saint Paul par saint* JÉRÔME.

Le Père Beauregard venait de prêcher son fameux sermon sur la Providence, lorsqu'il vit entrer chez lui un homme qui lui dit : « Mon père, je viens de votre sermon ; vous avez très-bien parlé; mais je suis une preuve vivante du contraire de ce que vous avez dit. Pour moi, je ne crois pas à la Providence. » — « Comment, monsieur! et quelles paroles venez-vous de prononcer ? » — « Tenez, jugez plutôt : je suis menuisier de mon état ; j'ai une femme et trois enfants ; nous sommes d'honnêtes gens qui travaillons, et qui n'avons jamais fait de tort à personne ; il y a vingt ans que je tâche de servir le Seigneur et de vivre en chrétien ; j'ai toujours mis ma confiance en Dieu, espérant qu'il viendrait à mon aide ; mais en vain, et vous voyez un homme près de s'aller jeter dans la rivière ; j'ai des engagements qui échouent le trente de ce mois et je ne puis y faire face ; je suis perdu, je suis déshonoré, j'aime mieux mourir. » — « Eh bien, mon ami, je veux que vous deveniez vous-même un monument sensible de cette providence divine. Combien vous faut-il ? » — « Ah ! mon père, quelle bonté ! avec moins de mille écus, je suis sauvé. » — « Mon ami, voilà cent louis, je n'aurais pas été assez heureux pour vous les donner de moi-même ; mais il y a quelques jours, après avoir assisté à mon sermon sur l'*aumône,* madame la princesse de *** (qu'il lui nomme) m'a envoyé cet argent, en m'autorisant à en faire, pour le soulagement de l'infortune, l'emploi que je jugerais le plus convenable. Allez acquitter vos engagements, et croyez à la Providence. »

BILLECOCQ, *de la Religion chrétienne.*

Voyez encore dans l'ancien Testament les histoires de Joseph (1), de Saül qui cherchant des ânesses trouva la royauté (2), d'Esther, l'arche conduite par les vaches (3), etc.

7. Canut II, roi d'Angleterre, ayant entendu ses courtisans lui donner le nom de roi des rois, de maître de la mer, voulut leur montrer le cas qu'il faisait de ces titres fastueux. Il alla s'asseoir sur le bord de l'Océan, à l'instant du reflux, et défendit aux vagues de s'approcher. Le flot, sourd à sa voix, ayant mouillé son habit et ses pieds, il dit aux flatteurs : « Apprenez que tous les mortels sont dépendants « et faibles, et que celui-là seul est tout-puissant, à qui l'Océan a « obéi, quand il lui a dit : *Va jusque-là, et pas plus loin.* » Alors, entrant dans une église, il ôta la couronne qu'il avait sur sa tête et

(1) *Gen.*, XXVII. — (2) I. *Reg.*, IX, 16. — (3) I. *Reg.*, VI, 9.

la plaça sur un crucifix, en disant : « Vous seul, mon Dieu, êtes « maître de la mer; vous seul pouvez lui commander. »

Dieu a mille moyens de nous faire sentir sa puissance; tous les éléments sont à sa disposition. Au temps de Noé, il submergea l'univers dans les eaux du déluge; au temps de Lot, il fit tomber des torrents de feu sur Sodome et Gomorrhe. Plus tard, pour humilier l'orgueil de Pharaon, il se servit de sauterelles et de grenouilles, car les instruments les plus faibles deviennent redoutables entre ses mains. Nous lisons aussi dans l'histoire ecclésiastique, qu'il n'eut besoin que de quelques moucherons, pour dissiper la puissante armée de Sapor, roi de Perse. Ce prince avait mis le siége devant Nisibe, en Mésopotamie, le plus puissant rempart de l'empire romain sur cette frontière. Après une défense vigoureuse, la ville était sur le point de se rendre, lorsque les habitants prièrent leur évêque, saint Jacques, de monter sur la muraille pour voir les Perses, et jeter sur eux sa malédiction. Le saint évêque monta sur une tour, et il ne fit d'autre imprécation que de demander à Dieu des moucherons, pour faire éclater sa puissance par les plus petits animaux. Il en vint aussitôt fondre sur l'ennemi comme des nuées; ils entraient dans les trompes des éléphants, dans les oreilles et les naseaux des chevaux, qui, entrant en fureur, rompaient leurs brides, renversaient les hommes, troublaient les rangs, et fuyaient de toutes parts. Sapor, forcé de reconnaître la puissance de Dieu, leva le siége et se retira honteusement. *Hist. Ecclés.*, *an.* 350.

La grandeur, la puissance, la majesté de Dieu doivent nous inspirer les plus vifs sentiments de crainte et de respect.

Nous lisons dans la vie de saint François d'Assise qu'il avait tant de respect pour les noms sacrés de Dieu et de Jésus-Christ, qu'il mettait dans un lieu décent toutes les choses sur lesquelles ils étaient écrits ou gravés. — Le célèbre docteur Clarke ne prononçait jamais le nom de Dieu, qu'avec un air de recueillement et de respect profond. Il disait que c'était de Newton qu'il avait pris insensiblement cette coutume, laquelle devrait être celle de tous les hommes. Newton, en effet, Bayle et plusieurs autres savants distingués ne prononçaient jamais le nom de Dieu sans courber ou sans se découvrir la tête, comme nous le faisons en prononçant le saint nom de Jésus. — La crainte de Dieu était aussi le premier devoir que Duguesclin recommandait à ses guerriers. Voici ses paroles vraiment remarquables : « Soldats, mes amis, mes compagnons, trois points : le premier, la crainte de Dieu; le second, le soin de votre honneur plus que de votre vie; le troisième, le service du roi. »

TROISIEME LEÇON.

DE LA SAINTE TRINITÉ.

INSTRUCTION.

Unité de Dieu. — Trinité dans l'unité. — Distinction des personnes divines. — Leur égalité parfaite. — Nos devoirs envers la Sainte Trinité.

D. Y a-t-il plus d'un Dieu ?

R. Non, il n'y a qu'un seul Dieu.

« Ecoutez, ô Israël, disait le Seigneur par la bouche de « son prophète, vous n'avez qu'un Dieu ; je suis le Seigneur, « et il n'y a point d'autre Dieu que moi (1). »

La raison nous démontre clairement qu'il n'y a qu'un Dieu, et qu'il ne peut y en avoir plusieurs. En effet, Dieu est l'être infini, souverainement parfait, tout-puissant ; d'où nous devons reconnaître encore qu'il est unique. Car, 1° on ne peut admettre plusieurs infinis sans contradiction, puisque deux infinis se limitant l'un par l'autre, chacun ne serait que ce qu'il est, et, par conséquent, serait fini. Il faut donc en admettre un qui contienne tout, et qui dès lors est seul.

2° Si Dieu est souverainement parfait, il doit être au-dessus de tout, et, par conséquent, il ne peut y avoir de Dieu au-dessus de lui, ni même d'égal à lui. Car la souveraine perfection consiste à être incomparable, à n'avoir point d'égal. C'est ce qui a inspiré à Tertullien ces magnifiques paroles : « Dieu, à cause de l'excellence de sa nature, est

(1) Ego Dominus et non est alter. *Is.*, XLV, 5.

« unique; et, parce qu'il n'y a rien qui puisse l'égaler, ni « l'atteindre, ni en approcher, et qu'il est de tous côtés « inaccessible, il se fait, par son unité, comme une auguste « solitude (1). »

3° Il est encore impossible de reconnaître deux tout-puissants, car, ou bien l'un aurait autorité sur l'autre, et serait, par conséquent, seul tout-puissant et seul Dieu; ou bien, ils vivraient dans une indépendance complète l'un de l'autre, se partageant également l'empire du monde; et alors aucun d'eux ne serait maître de l'autre, ni conséquemment maître de tout; d'où il suit que nul ne serait tout-puissant. Il n'y a donc qu'un seul Dieu, ou il n'y en a point du tout (2). Dieu n'est véritablement Dieu, n'est véritablement grand, que parce qu'il est un (3).

4° L'unité de Dieu est encore démontrée par l'unité de dessein, et l'ordre invariable de l'univers. Dans le plan merveilleux de la création, tous les êtres s'enchaînent et se donnent un mutuel appui. Chaque chose concourt à l'harmonie générale, et nous n'avons qu'à ouvrir les yeux pour reconnaître que la nature est soumise à un seul législateur, dont la volonté s'accomplit dans les astres, sur la terre, dans l'homme, et dans le plus petit animal. L'unité de dessein dans ce vaste ensemble annonce évidemment l'unité de l'intelligence qui l'a formé et qui préside à sa conservation. Ainsi, de même qu'il n'y a qu'un chef dans le corps naturel, qu'un roi dans un état bien réglé; il n'y a aussi qu'un Dieu qui soutient, dirige et gouverne tout, et à qui seul nous devons notre reconnaissance et nos adorations.

Pour que cette vérité capitale se gravât plus profondément dans la mémoire des hommes, Dieu avait voulu qu'elle devînt, pour ainsi dire visible aux yeux de son peuple, par un symbole sensible et permanent. Il avait ordonné qu'il

(1) Tertul. *Adv, Marc.*, l. I, n. 4.
(2) Aut unus, aut nullus. *Tertull.* Apol., c. x.
(3) Ideò verus et tantus est Deus. *Tertull.* Apol., c. x.

n'y eût qu'un seul temple où il fût adoré, un seul autel où il fût permis d'offrir des sacrifices, une seule ville où le peuple entier devait se réunir à certains temps, pour rendre ses vœux au Seigneur. Et, dans le Nouveau Testament, saint Paul nous apprend qu'il n'y a qu'une foi et qu'un baptême, parce qu'il n'y a qu'un Dieu, qui est le père de tous, au-dessus de tous, et qui réside en nous tous (1).

Ici, pourrons-nous nous empêcher de déplorer la folie et le crime des païens, qui n'ont pas craint de détruire la grandeur et la majesté suprêmes, en communiquant à la créature ce nom incommunicable de Dieu ; qui n'ont pas rougi de diviser la Divinité par ses attributs et ses fonctions différentes, et de partager le monde entre plusieurs Dieux, comme si un seul n'eût pas suffi à le gouverner ? On en vint à une multiplication sans ordre et sans bornes, jusqu'à placer plusieurs Dieux aux foyers, aux cheminées, aux écuries ; et, comme saint Augustin le reproche plaisamment aux Grecs, à la seule porte on en mit trois, tandis qu'un seul homme suffit pour la garder [1].

Ce n'est pas qu'on ne reconnût assez généralement un Dieu suprême, de qui les autres tenaient leur origine, et qui en dépendaient comme étant ses ministres. Mais le crime des païens, surtout des philosophes plus éclairés que le vulgaire, c'était de reconnaître ce Dieu et de ne pas l'adorer, de prostituer, au contraire, leurs hommages à une infinité de divinités subalternes, déshonorant ainsi et avilissant ce grand nom de Dieu, en le donnant à des idoles sourdes et muettes, à des figures d'animaux et de serpents (2).

Cette abomination eut son principe dans l'orgueil des hommes, et surtout dans la corruption de leur cœur. De-

(1) Unus Dominus, una fides, unum baptisma. Unus Deus et pater omnium, qui est super omnes, et per omnia, et in omnibus nobis. *Eph.*, IV, 5, 6.

(2) Mutaverunt gloriam incorruptibilis Dei in similitudinem imaginis corruptibilis. *Rom.*, I, 23.

venus amoureux d'eux-mêmes, et méprisant l'autorité du souverain maître du ciel et de la terre, ils ne voulurent avoir d'autres dieux que ceux qu'ils se créèrent au gré de leurs caprices, et ils adorèrent ainsi leurs erreurs et leurs fantaisies. De plus, afin de justifier leurs vices, ils les divinisèrent, et ils crurent pouvoir se livrer en toute sûreté à leurs passions, prétendant follement qu'elles leur étaient inspirées par un pouvoir surnaturel et divin.

Ce furent encore les esprits infernaux, Satan et ses mauvais anges, éternels ennemis du genre humain, qui employèrent leur pouvoir pour le plonger dans cet effroyable désordre. Furieux de n'avoir pu régner dans le ciel, ils voulurent usurper l'empire de ce monde; et pour cela, excitant les passions des peuples et les enivrant d'affreux désirs, ils se firent ériger des autels; et bientôt, par un horrible progrès de la dépravation, la religion des nations devint presque uniquement le culte de l'enfer et de ses princes (1).

Pour nous, bénissons le Seigneur de ce qu'il nous a fait naître en ces temps plus heureux, où les temples de la superstition sont détruits, où la lumière évangélique a fait resplendir partout cette grande vérité : Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Seigneur, maître et père de cette grande famille dispersée sur toute la terre, principe et fin de toutes choses.

D. Combien y a-t-il de personnes en Dieu ?

R. Il y a trois personnes en Dieu : le Père, le Fils et le Saint-Esprit, que nous appelons la sainte Trinité.

Un Dieu, un seul Dieu, voilà ce que nous avons clairement prouvé, et ce qui faisait le fond de la religion primitive. Mais l'Évangile est venu nous donner une connaissance plus étendue et plus relevée des secrets du Très-Haut, en nous montrant un Dieu subsistant en trois personnes, le Père, le

(1) Omnes Dii gentium dœmonia. *Ps.* xcv, 5. — Quæ immolant gentes, dœmoniis immolant, et non Deo. I, *Cor.*, x, 20.

Fils et le Saint-Esprit, qui constituent une seule et même Divinité.

Mystère adorable que la chair et le sang n'enseignent point, que les plus éclairés des patriarches et des prophètes n'avaient pu qu'entrevoir à travers les ombres de la loi; mais que le Père céleste a daigné révéler aux hommes, et que tous sont obligés de connaître et de croire fermement, sous peine de damnation, car c'est la base sur laquelle repose tout l'édifice de la religion et la source de tous les autres mystères. L'Incarnation du Fils de Dieu, la Rédemption, la justification des hommes qui se fait par le Saint-Esprit, les sacrements, en un mot, tout le Nouveau Testament suppose nécessairement la Trinité. Voilà pourquoi saint Athanase semble faire consister toute la foi catholique à croire la trinité des personnes dans l'unité de Dieu, comme si tout le christianisme était contenu dans cet article (1).

Mais ici, nous devons nous hâter de le dire, que toute hauteur s'abaisse, que tout orgueil s'humilie, devant les profondeurs et les abîmes de la Divinité; que l'esprit humain reconnaisse sa faiblesse et son impuissance (2). Et quelle témérité, en effet, de vouloir porter ses regards sur un Dieu, dont la majesté accable celui qui prétend sonder ses secrets! Hélas! nous ne connaissons pas ce qui est à notre portée sur la terre, et nous voudrions approfondir ce qui est caché au plus haut des cieux! Confessons humblement que Dieu a une manière d'être toute différente de celle des créatures; et, la trinité des personnes divines étant le grand mystère de l'incompréhensibilité de Dieu, contentons-nous de croire et d'adorer [2].

Cependant, quelque inexplicable que soit ce mystère, il n'en est pas moins certain, puisque Dieu nous l'a formellement révélé. « Allez, instruisez les nations, a dit Jésus-Christ

(1) Hæc est fides catholica ut unum Deum in trinitate, et trinitatem in unitate veneremur. *Symb. Athan.*

(2) O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei! *Rom.*, XI, 33.

à ses apôtres, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit (1). » Voilà bien le dogme de la Trinité clairement exprimé ; et remarquez que Jésus-Christ, afin de montrer l'unité de la nature divine, a dit : *Au nom* et non pas *aux noms,* et qu'il ajoute : *du Père et du Fils et du Saint-Esprit,* pour marquer la distinction et l'égalité parfaite des trois personnes.

Rappelez-vous encore cette circonstance solennelle du baptême de Notre-Seigneur. Lorsque Jésus-Christ sortit de l'eau, les cieux s'ouvrirent, on vit l'Esprit-Saint qui descendit sous la forme d'une colombe, et se reposa sur la tête du Sauveur. En même temps, on entendit une voix qui disait du haut des airs : « C'est là mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances (2). » Voyez combien distinctement sont ici désignées les trois personnes divines, le Père qui parle, Jésus-Christ qui est baptisé, et le Saint-Esprit qui se montre sous la forme d'une colombe.

Une infinité d'autres passages de l'Écriture sainte viennent à l'appui de ce mystère, ou plutôt c'est tout l'Évangile qui l'annonce. Les apôtres l'ont prêché dans tout l'univers, les martyrs l'ont scellé de leur sang, et l'Eglise l'a toujours défendu avec le plus grand courage contre les impies, et a pris le plus grand soin de l'inculquer aux fidèles. Il nous suffit de la parole de Dieu et de l'enseignement de l'Église, pour y adhérer avec une inébranlable fermeté [3].

Voici maintenant ce que la foi nous apprend sur cet auguste mystère : sans nous laisser aller à trop de curiosité, nous allons l'exposer simplement, d'après les idées que nous en ont données l'Evangile et les saints Pères. Nous disons donc qu'il y a trois personnes en Dieu.

Mais

(1) Baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritûs sancti. *Matth.*, XXVIII, 19.

(2) Hic est Filius meus dilectus in quo mihi benè complacui. *Matth.*, III, 17.

D. Ces trois personnes sont-elles distinguées entre elles?

R. Oui, le Père n'est pas le Fils, le Fils n'est pas le Père, le Saint-Esprit n'est ni le Père ni le Fils.

Ce ne sont pas seulement trois noms, trois opérations de Dieu, ou trois manières de le considérer, mais bien trois personnes, c'est-à-dire trois subsistances individuelles, existant réellement en elles-mêmes, et qu'on ne doit pas confondre. Car autre est la personne du Père, autre la personne du Fils, autre la personne du Saint-Esprit. Il n'y a qu'un Père et non trois Pères, qu'un Fils et non trois Fils, qu'un Saint-Esprit et non trois Saints-Esprits. Chacun est unique en son genre, unique en son ordre; et il y a entre eux des relations et des propriétés personnelles, qui les caractérisent et les distinguent si parfaitement, qu'on ne peut pas dire de l'un qu'il soit l'autre.

Le Père est le principe des autres personnes, et n'a point de principe; il engendre et n'est pas engendré; le Fils est engendré et n'engendre pas; le Saint-Esprit est produit du Père et du Fils, et il ne produit pas; il procède du Père et du Fils; le Fils ne procède que du Père; et le Père ne procède de personne, parce qu'il est premier principe.

Maintenant, qui expliquera cette admirable procession des personnes divines? Qui racontera la génération du Verbe? L'Ecriture nous dit que le Fils est engendré, que le Saint-Esprit procède; n'en cherchons pas davantage, parce que tout ce mystère est impénétrable.

Mais, tout en convenant qu'il n'y a rien, dans la nature créée, qui puisse répondre à la sublimité de cet article de notre foi, ni en donner une idée claire et parfaite, voici quelques comparaisons qu'on peut apporter, comme pour donner un point d'appui à la faiblesse de notre esprit.

Dans le soleil, nous pouvons remarquer trois choses: le corps du soleil, la lumière et la chaleur. De même, en Dieu on distingue trois personnes, le Père, qui ne procède d'aucune personne, mais qui est le principe des deux autres,

comme le soleil est la source de la lumière et de la chaleur; le Fils, qui procède du Père, comme le rayon émane du soleil; et le Saint-Esprit, qui procède du Père et du Fils, comme la chaleur dérive du soleil et du rayon.

Autre comparaison. Le Père éternel se contemplant sans cesse lui-même dans son essence divine, produit une image en tout semblable à lui-même, de la même manière, à peu près, que lorsqu'un homme se regarde dans un miroir, il s'y forme un visage semblable au sien. Mais au lieu que ce visage n'est qu'une vaine et passagère représentation, l'image que produit le Père, en se contemplant, vit et subsiste tout comme lui, parce qu'en Dieu il ne peut y avoir rien d'accidentel. Or, cette image est le Fils de Dieu, auquel Dieu le Père communique son être et sa propre nature. Le Fils est donc l'image substantielle du Père, la splendeur de sa gloire, l'éclat de sa lumière éternelle, ou bien encore son Verbe ou sa parole, puisque c'est par lui qu'il se connaît lui-même, comme on connaît les pensées par les paroles. Ainsi le Fils procède du Père par voie d'entendement.

Le Saint-Esprit procède du Père et du Fils par voie de volonté et d'amour, et voici comment on peut l'expliquer.

Le Père voit son Fils, et le Fils regarde son Père comme son principe; et ils ne cessent jamais de s'aimer l'un l'autre, non plus que de se regarder. Par cet amour mutuel, ils produisent comme un très-ardent soupir de l'un vers l'autre, de la même manière, à peu près, que, quand le soleil et un miroir ardent se regardent en droite ligne, il rejaillit du feu de leur mutuel regard. Ce soupir est appelé par l'Ecriture *Saint-Esprit*, amour mutuel du Père et du Fils, lien sacré qui les unit. Mais cet amour n'est ni imparfait, ni accidentel en Dieu. L'amour de Dieu est substantiel comme sa pensée. Le Saint-Esprit est donc un troisième consubstantiel, auquel le Père et le Fils communiquent leur nature, leurs attributs et leurs perfections, et qui est avec eux un seul et même Dieu.

Enfin, la plus noble image que nous puissions apporter de

la sainte Trinité, celle que Dieu a formée lui-même, pour s'y peindre d'une manière ineffable, c'est notre âme. Nous y trouvons une trinité faite à la ressemblance de l'auguste et souveraine Trinité. Elle possède trois puissances ou trois facultés : la mémoire, l'entendement et la volonté ; elle est, elle se connaît, elle s'aime. Elle est, et son être est le principe de sa connaissance, comme le Père est le principe du Fils. Elle se connaît, et, en se connaissant, elle produit cette parole intérieure que nous appelons la pensée ou la conception, et qui est, selon l'expression de saint Augustin, comme le fils de notre intelligence (1). Enfin, elle se plaît à se connaître, elle aime sa pensée, et de là naît une troisième chose qu'on appelle amour, en laquelle sont terminées toutes les opérations de notre âme, tout comme la Trinité est complète, quand le Père est infiniment exprimé dans le Fils, et infiniment aimé dans le Saint-Esprit. Voilà comment nous pouvons représenter, quoique d'une manière imparfaite et nécessairement défectueuse, ce mystère incompréhensible.

D. Chacune de ces trois personnes est-elle Dieu ?

R. Oui, le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu.

Le Père est Dieu, et principe de deux personnes, dont chacune est Dieu. Le Fils est Dieu ; fils parfait d'un père parfait, il ne dégénère en rien. Le Père, en l'engendrant, lui communique son essence, sa propre grandeur, tout ce qu'il est en lui-même. Le Saint-Esprit est Dieu, car il n'est ni fait, ni créé. Il procède du Père d'une manière aussi parfaite que le Fils ; il leur est entièrement égal, et voilà pourquoi il est placé sur la même ligne avec le Père et le Fils, dans ces paroles du Sauveur : « Allez, instruisez toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. »

(1) D. Aug. *De Trinit.*, lib. XI, c. VII.

D. Sont-ce trois Dieux ?

R. Non, ces trois personnes ne font qu'un seul Dieu, parce qu'elles n'ont toutes trois qu'une même nature et une même divinité.

On entend par nature ce qui constitue les différentes espèces d'êtres. Ainsi la nature de l'homme, c'est d'être composé d'un corps et d'une âme raisonnable. La nature de Dieu consiste en ce qu'il est *Celui qui est*, et qu'il possède toutes les perfections possibles. Tous les hommes sont de même nature, parce qu'ils ont tous un corps et une âme; mais ils n'ont pas la même nature, puisque chaque individu a un corps et une âme qui lui sont propres; et c'est ce qui fait qu'il est impossible que plusieurs hommes ne forment qu'un seul et même homme. Quant aux trois personnes divines, elles ne font qu'un seul et même Dieu, parce qu'il n'y a qu'une nature divine qui est commune au Père, au Fils et au Saint-Esprit, et tout entière dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Voilà comment les trois personnes divines ne font pas trois Dieux, mais un seul Dieu; et c'est pour exprimer cette unité parfaite de nature ou de substance, que l'Église emploie le mot de *consubstantialité*. Ainsi le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont *consubstantiels*, parce qu'ils ont une même substance, une même nature, une même divinité.

Nous trouvons en nous-mêmes une image de cette unité dans la trinité. En effet, comme notre âme possède trois puissances, entendement, mémoire et volonté, et cependant ce n'est qu'une âme; ainsi les trois personnes de la sainte Trinité ne font qu'un seul Dieu. « Il y en a trois, dit saint « Jean, qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe « et le Saint-Esprit, et ces trois sont un (1). » Ils n'ont qu'une seule et même nature, et possèdent tous trois, sans aucune division, tous les attributs essentiels de la Divinité. « Ainsi, « dit saint Augustin, en Dieu il y a nombre, et en Dieu il « n'y a point de nombre. Quand vous comptez les trois per-

(1) Et hi tres unum sunt. I, *Joan.*, v, 7.

« sonnes, vous voyez un nombre; quand vous demandez ce « qu'elles sont, le nombre échappe, vous ne trouvez plus « que l'unité simple (1). »

Les trois personnes divines étant réellement distinctes et cependant n'ayant qu'une même essence, il s'ensuit une particularité remarquable : c'est qu'elles existent d'une manière intime, mais ineffable, les unes dans les autres. La parole de Jésus-Christ est formelle à cet égard : « Mon Père est en moi et moi en lui (2). » La substance de l'un est donc inséparable de celle de l'autre. Cette merveilleuse existence, cette union si parfaite est appelée par les Latins *circumincessio*, et par les Grecs περιχωρησις et ἐνυπάρξις, *inexistence*.

Au sujet de ce mystère, les ennemis du christianisme font grand bruit d'une prétendue contradiction, qui n'existe que dans l'imagination des ignorants ou des incrédules. Car, remarquons-le bien, notre sainte religion, tout en nous proposant un mystère fort au-dessus de la raison, ne nous offre cependant rien de contraire à la raison : elle ne dit pas que trois personnes ne font qu'une personne, ou que trois Dieux ne font qu'un Dieu, ce qui serait absurde. Elle nous apprend que trois personnes sont un seul Dieu et n'ont que la même divinité; en cela il n'y a point ombre de contradiction.

D. Le Père n'est-il pas plus grand, plus puissant que le Fils et le Saint-Esprit?

R. Non, ils sont égaux en toutes choses.

Tel qu'est le Père, tel est le Fils, tel est le Saint-Esprit. Le Père est incréé, éternel, immense, tout-puissant; le Fils et le Saint-Esprit sont pareillement incréés, éternels, immenses, tout-puissants. Tout ce qui concerne la nature et les perfections divines leur est commun. Ce que le Père fait, le Fils le fait, ainsi que le Saint-Esprit. Le Père est créateur, le Fils est créateur, le Saint-Esprit est créateur. Ils ont la

(1) Quia tres sunt, tanquàm est numerus; si quæris quid tres, non est numerus. *D. Aug. in Joan. Trac.* 39, n. 4.

(2) Ego in Patre, et Pater in me est. *Joan.*, XIV, 10.

même essence divine, et par conséquent, ils possèdent chacun la même grandeur, la même puissance, la même sagesse, la même bonté, en un mot, toutes les perfections qui sont comme les apanages de cette essence adorable.

Mais puisque la toute-puissance est égale et commune aux trois personnes divines, pourquoi donc, dans le symbole, le Père seul est-il appelé *tout-puissant et créateur du ciel et de la terre ?* Ce n'est qu'une manière de s'exprimer de l'Écriture sainte, qui a coutume d'attribuer la puissance au Père, parce qu'il est l'origine et la source d'où tout émane, et parce qu'en communiquant aux deux autres personnes sa nature, il leur communique aussi sa toute-puissance. L'Écriture lui attribue pareillement la création, parce que c'est l'œuvre où reluit spécialement la puissance divine. La sagesse est appropriée au Fils, parce qu'il est la sagesse éternelle du Père, et que c'est par lui que le Père a tout fait et qu'il conserve et dirige tout, selon ses adorables desseins. On lui attribue encore la rédemption, parce que c'est le chef-d'œuvre de la sagesse divine, et qu'il l'a réellement accomplie, en satisfaisant pour nous dans sa nature humaine. Enfin, la bonté est attribuée au Saint-Esprit, parce qu'il procède par voie d'amour, parce qu'il est le don commun du Père et du Fils et le lien de leur éternelle union. C'est aussi la raison pour laquelle on lui attribue encore la sanctification, les œuvres de la charité, et la grâce qui nous unit intérieurement à Dieu ; mais il n'en est pas moins vrai que ces œuvres toutes divines procèdent d'une même puissance, d'une même sagesse, d'une même charité, et que nous sommes également redevables aux trois personnes de notre création, de notre rédemption, de notre sanctification, attendu qu'elles n'ont point d'action particulière, ne faisant toutes les trois qu'un même être, qu'un même Dieu.

D. Le Père est-il plus ancien que le Fils et le Saint-Esprit ?

R. Non, il n'est pas plus ancien qu'eux, car le Père, de toute éternité, engendre son Fils, et le Père et le Fils, de toute éternité, produisent le Saint-Esprit.

Dans la Trinité, il n'y a rien d'antérieur ou de postérieur. Le Père n'a jamais été sans le Fils, et le Père et le Fils n'ont jamais été sans le Saint-Esprit. Le Père, s'étant connu de toute éternité, de toute éternité il a produit le Fils et le Saint-Esprit. Car il ne peut y avoir rien de nouveau ou d'accidentel dans le sein de Dieu. La mutation ou le temps n'approchent point de ce sein auguste. Le Fils est donc aussi ancien que le Père, et le Saint-Esprit est aussi ancien que le Père et le Fils; ils sont coéternels. Ainsi, par exemple, du soleil procède la lumière, du soleil et de la lumière procède la chaleur, et, malgré cela, le soleil n'est pas plus ancien que sa lumière, et le soleil et sa lumière ne sont pas plus anciens que la chaleur.

Que si, entre ces personnes, nous distinguons la première et la seconde et la troisième, ce n'est point qu'il y ait quelque primauté en ancienneté ou en toute autre perfection. C'est seulement à raison de notre manière de compter. Le Fils est nommé après le Père, parce qu'il en vient, et le Saint-Esprit est nommé après le Père et le Fils, parce qu'il procède de l'un et de l'autre. Mais il faut supprimer toute idée de temps et de durée, parce qu'en Dieu, il n'y a que l'éternité qui est commune aux trois personnes.

Que si encore nous voyons quelquefois le Père représenté sous la forme d'un vieillard, et le Fils sous celle d'un jeune homme, nous élevant par la pensée au-dessus de ces images grossières, nous ne devons pas laisser de croire que, dans les trois personnes, l'antiquité est toujours également vénérable, tout comme la jeunesse est toujours également dans sa fleur, parce que l'éternité, qui est toujours ancienne et toujours nouvelle, égale tout. Mais on a eu raison de représenter le Père sous la forme d'un vieillard, soit parce qu'il apparut ainsi au prophète Daniel, soit pour marquer qu'il est la première personne de la sainte Trinité, quant à l'origine. Le Fils ayant daigné se revêtir de notre chair, et étant toujours pour nous plein de bonté et d'humanité, on le dépeint sous la figure d'un homme encore jeune, étant mort à

trente-trois ans. Quant au Saint-Esprit, nous avons déjà eu occasion de dire (1) qu'on le représente sous la figure d'une colombe, parce qu'il prit cette forme au bord du Jourdain, lorsqu'il descendit visiblement sur la tête du Sauveur. L'Église veut encore nous marquer par là que le Saint-Esprit remplit d'une douceur de colombe ceux qu'il anime de sa grâce.

Voilà tout ce qu'on peut dire pour l'explication de ce mystère essentiellement inexplicable. Nous n'en aurons une parfaite connaissance que dans le ciel. Là seulement nous verrons pleinement et à découvert cette Trinité si simple, que le nombre n'y peut apporter de division, et nous comprendrons entièrement ce qui fait ici-bas l'objet de notre foi. En attendant, croyons et adorons ; imitons les Séraphins dont parle Isaïe (2), lesquels, couvrant de leurs ailes le trône de Dieu, pour marque de leur impuissance à comprendre ses grandeurs ineffables, se répandent en louanges et actions de grâces, avec une ferveur qui ne souffre jamais le moindre relâche.

D. Comment s'appelle le mystère d'un seul Dieu en trois personnes ?

R. Le mystère de la sainte Trinité.

Nous en avons parlé assez longuement ; mais ce n'est pas assez de vous avoir exposé ce que nous devons en croire. Il faut encore, pour satisfaire votre piété, que je vous développe les devoirs que nous devons rendre à la sainte Trinité. Car nous tenons à ces trois adorables personnes par des liens si étroits et si augustes, que ce serait le comble de la stupidité de vivre, à leur égard, dans une criminelle indifférence.

Nous leur devons :

1° L'hommage de nos respects et de nos adorations. Car la sainte Trinité n'est rien moins que le Dieu qui règne au

(1) Leçon II[e], 2[e] Instruction page 101.
(2) Is., VI, 2.

plus haut du ciel, et qui remplit toute la terre de sa majesté; être parfait, sublime, incompréhensible, à qui tout honneur, toute louange, toute gloire est due dans tous les siècles des siècles. Mêlons donc nos voix et nos concerts à ceux des esprits bienheureux, qui, dans la cité céleste, chantent avec un ravissement ineffable, et dans un anéantissement profond . Saint, saint, saint est le Seigneur, Dieu des armées. Avec eux adorons ce Père éternel, premier principe de tout ce qui existe, ce Fils éternel égal à son Père, cet Esprit éternel qu'on ne doit pas séparer des deux autres personnes; aux trois personnes rendons un même culte, une même adoration. Surtout, lorsque sous la voûte de nos temples nous entendons retentir ces paroles triomphantes : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, *Gloria Patri*, etc., chantons ce cantique à la Trinité, avec les plus vifs sentiments de foi et de vénération. Répétons-le souvent dans l'intérieur de nos maisons, dans le secret de notre cœur, avec une douce effusion de piété et de joie, avec une ferme confiance qu'un jour nous le redirons en face de la Divinité même [1].

2° L'hommage de notre amour et de notre reconnaissance. C'est l'adorable Trinité qui nous a donné tout ce que nous avons, et qui nous a faits tout ce que nous sommes. Elle s'est, pour ainsi dire, employée tout entière à notre bien, à notre service (1). Le Père nous a engendrés par la parole de sa vérité (2), le Fils s'est fait notre frère afin de nous racheter, et le Saint-Esprit, en répandant en nous sa grâce, nous rend un même esprit avec Dieu. C'est au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit que, d'enfants de haine et de colère que nous étions, nous sommes devenus, par le baptême, des objets de complaisance et d'amour, enfants de Dieu, héritiers de son royaume, cohéritiers de Jésus-Christ. C'est au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit que nous sommes purifiés de nos fautes dans le bain salutaire de la pénitence, fortifiés

(1) Totus in nostros usus impensus. *D. Bern.*
(2) Voluntariè enim genuit nos verbo veritatis. *Jac.*, I, 18.

par la confirmation, bénis par la main des prêtres; et il n'y a point de grâce, point de justification, point de salut qui ne nous vienne de la sainte Trinité. Enfin, ces trois personnes daignent habiter dans nos âmes, comme dans un sanctuaire qu'elles se plaisent à orner des dons les plus précieux; et, selon l'expression de saint Pierre, nous rendent en quelque sorte participants à la nature divine. A la vue de tant de bienfaits, qui ne serait ravi d'admiration, pénétré de reconnaissance, embrasé d'amour ?

3° Nous devons retracer en nous l'image de la sainte Trinité. Dieu a daigné lui-même la commencer en notre âme, puisqu'il nous a créés à sa ressemblance; mais notre devoir est maintenant de l'achever et de la perfectionner sur le même modèle, en imitant les perfections divines, autant du moins qu'il est en notre faiblesse, et en les exprimant dans notre conduite. C'est Dieu qui nous l'ordonne : *Soyez saints, parce que je suis saint ; soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait* (1). Point de limites fixées à notre avancement dans la vertu. Il faut toujours avancer, jusqu'à ce que nous arrivions à la plénitude de l'homme parfait dans le sein de Dieu.

C'est surtout l'union des trois personnes divines que nous devons retracer dans notre conduite, d'abord par notre union avec Dieu, en conformant entièrement notre volonté à la sienne, en aimant ce qu'il aime, en fuyant ce qu'il condamne, en agissant par son esprit, en nous attachant à lui par amour. Car, dit saint Paul, celui qui demeure attaché au Seigneur, est un même esprit avec lui (2). En second lieu, par notre union et notre charité avec le prochain, Jésus-Christ veut que nous soyons unis entre nous, comme il est uni avec son Père; que nous ne fassions tous qu'un, comme il ne fait qu'un avec son Père (3). Union admirable! sublime

(1) Sancti estote, quia ego sanctus sum. *Levit.*, XIX, 2. — Estote ergo vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est. *Matth.*, V, 48.

(2) Qui autem adhœret Domino, unus spiritus est. I, *Cor.*, VI, 17.

(3) Ut sint unum sicut et nos. *Joan.*, XVII, 11.

charité ! bien incomparable ! Pourquoi faut-il qu'il soit si peu connu parmi les hommes ? Ah ! si nous étions tous animés de l'esprit de Dieu, et si nous n'avions tous ensemble qu'un cœur et qu'une âme, quel bonheur, quelle paix, quelle innocence sur la terre ! Mais il ne dépend que de nous de ranimer, de faire croître tous les jours notre charité. Que désormais toute division cesse ; ne soyons qu'un avec nos frères, nous regardant comme les membres les uns des autres, comme ne formant qu'un même corps, dont Jésus-Christ est le chef ; et qu'ainsi cette sainte société que nous avons avec Dieu, et en Dieu avec le prochain, se perfectionne à chaque instant, afin qu'un jour elle se consomme dans le ciel.

Heureux ceux qui, pendant leur vie, s'acquitteront fidèlement de leurs devoirs envers l'adorable Trinité ! Pour eux, quel sujet de consolation à l'heure de la mort ! Dans ce moment critique où le monde fuit, où l'âme va paraître seule au redoutable tribunal, la sainte Trinité sera son unique soutien, son unique refuge. Pour la rassurer contre les frayeurs de l'éternité et ranimer sa confiance, le ministre de la réconciliation lui rappellera sa foi en la Trinité, et il ne se servira point d'autre raison pour attirer sur elle les divines miséricordes. « Cette pauvre âme, dira-t-il au Seigneur, n'a « pas été exempte des faiblesses humaines ; mais, du « reste, vous savez que, toute pécheresse qu'elle est, elle « a confessé votre auguste Trinité, elle a reconnu le Père, « le Fils et le Saint-Esprit (1). » C'est encore la Trinité qu'il invoquera pour mettre en fuite les légions infernales, et pour rendre ses vœux plus efficaces. « Au nom du Père « et du Fils et du Saint-Esprit, dira-t-il, que toute la force « de l'ennemi de votre salut tombe et s'évanouisse. » Enfin, c'est au nom de l'adorable Trinité qu'il lui ouvrira les portes éternelles, et l'introduira au séjour de la félicité

(1) Licet enim peccaverit, tamen Patrem et Filium et Spiritum sanctum non negavit, sed credidit. *Ex Ritual.*

suprême : « Partez, âme chrétienne, au nom du Père qui « vous a créée, au nom du Fils qui vous a rachetée, au nom « du Saint-Esprit qui a été répandu en vous. » Et c'est ainsi que, sous les auspices de la Trinité, elle s'envolera dans la céleste patrie, où les trois personnes qu'elle aura si souvent invoquées, adorées, priées, et dont elle se sera efforcée de retracer les divines perfections, pour prix de sa foi et de son amour, la recevront dans leur sein, et l'enivreront d'ineffables délices. Heureux sort ! Puissions-nous tous l'obtenir !

TRAITS HISTORIQUES.

1. Les dieux des païens étaient de vains simulacres, qui avaient des yeux et ne voyaient pas, qui avaient des oreilles et n'entendaient pas; ce n'était que du bois, de la pierre ou du métal plus ou moins habilement travaillés. C'est ce que fit très-bien sentir le prophète Élie au roi Achab, dans une circonstance solennelle. Ce prince rendait à l'idole de Baal un culte sacrilége. Élie vint en sa présence, pour le lui reprocher. « Faites assembler, lui dit-il, tout le peuple et tous les « prêtres de Baal, sur le mont Carmel. Là, qu'on nous donne deux « bœufs ; que les prêtres de Baal en choisissent un pour eux ; moi, je « prendrai l'autre ; nous invoquerons chacun notre Dieu ; et que le Dieu « qui exaucera nos prières, en faisant descendre le feu du ciel sur le « sacrifice, soit reconnu pour le vrai Dieu. » Tout le peuple répondit : « La proposition est très-bonne. » Les prêtres de Baal commencèrent les premiers, et, après avoir mis le bœuf sur l'autel, ils invoquèrent le nom de Baal depuis le matin jusqu'à midi, disant : « Baal, exaucez-nous. » Et Baal n'avait point de voix et ne leur répondait pas. Ce qui fit qu'Élie leur disait avec une sainte raillerie : « Criez plus haut, peut-être que votre Dieu dort, ou qu'il est à table ou en voyage. » Et les prêtres de redoubler leurs cris, en se faisant, selon leur coutume, des incisions, avec des couteaux et des rasoirs, jusqu'à ce qu'ils fussent couverts de sang, sans pouvoir rien obtenir de leur dieu Baal. Alors Élie, ayant fait dresser un autel de pierres, et l'ayant environné d'un fossé de toutes parts, y mit du bois dessus, et le bœuf qu'il coupa en plusieurs parties; il fit verser quatre grandes cruches d'eau, après les avoir fait remplir par trois différentes fois, en sorte que l'eau coulant autour de l'autel, le fossé en fut rempli ; l'heure étant venue, il adressa à Dieu sa prière, et le feu du ciel descendit aussitôt et dé-

vora l'holocauste, le bois et les pierres, la poussière et même l'eau qui était dans le canal, autour de l'autel. Tout le peuple, ayant été témoin de ce prodige, se prosterna le visage contre terre, et dit : « Le Seigneur est Dieu ! le Seigneur est Dieu ! » Et dans l'ardeur de son zèle, il mit à mort tous les prêtres de Baal. (III, *Reg.*, XVIII).

2. Saint Augustin, un des plus grands docteurs de l'Église, et un des plus beaux génies qui aient jamais existé, se promenant un jour sur le bord de la mer, réfléchissait sur le mystère de la sainte Trinité et cherchait à l'approfondir, afin de pouvoir mieux l'expliquer dans un livre ou dans ses sermons. Tout à coup, il vit près de lui un petit enfant, qui ne cessait d'aller prendre de l'eau à la mer, dans une coquille et la portait dans un trou qu'il avait creusé dans la terre. — « Que prétendez-vous faire, mon enfant? » lui dit saint Augustin. — « Je prétends, répondit-il, mettre dans ce creux toute l'eau de la mer. » — « Ce n'est pas possible, reprit saint Augustin, en riant de la simplicité de cet enfant, vous voyez bien que le trou est trop petit et la mer trop grande. » — « Vous pensez donc que je ne réussirai pas? Eh bien ! il ne vous est pas plus facile à vous de faire entrer le mystère de la sainte Trinité dans votre esprit, qu'à moi de faire entrer l'eau de la mer dans ce petit creux. » Et cela dit, l'enfant disparut. C'était un ange qui avait pris cette forme, pour donner à saint Augustin cette importante leçon.

Confessions de saint Augustin.

Il y a quelque temps qu'on me communiqua une dispute assez curieuse entre un médecin et un cultivateur, qui était son fermier. — *Le Médecin* : Où vas-tu demain matin? — *Le Fermier* : Je vais à la messe. — *Le M.* Tu ferais mieux de travailler. — *Le F.* Oh ! Monsieur, pour travailler le dimanche, je ne le ferai jamais. — *Le M.* Tu es un imbécile. — *Le F.* Imbécile tant que vous voudrez, mon parti est pris sur cela. J'aime la religion et je veux la pratiquer. — *Le M.* Ce sont les prêtres qui t'ont *embêté*. — *Le F.* Les prêtres ne m'ont jamais dit que des choses raisonnables et pour mon bien. — *Le M.* Des choses raisonnables ! dis donc des choses absurdes, qui n'ont pas le sens commun. — *Le F.* Vous en direz ce que vous voudrez, mais je les trouve raisonnables. — *Le M.* Mais comment peux-tu dire cela, toi qui as du bon sens? comment ! ils t'ont fait croire qu'il y a trois personnes en Dieu! — *Le F.* Oui, Monsieur, je le crois fermement, et je suis prêt à verser mon sang plutôt que de renoncer à cette croyance. — *Le M.* Qu'on te dise qu'il y a un Dieu, passe (1) ; on peut le croire ; mais qu'il y a trois personnes en Dieu !

(1) Le médecin dit cela avec un ton d'indifférence qui fait assez connaître que sa foi est faible, même sur cette grande et importante vérité. Napoléon, peu de temps avant de mourir, disait à son médecin :

sont-ils allés dans le ciel pour le savoir ?— *Le F.* Monsieur, quand on a mal à la tête, vous dites que cela vient de l'estomac, et qu'il faut prendre un vomitif ; êtes-vous allé dans l'estomac, pour voir le rapport qu'il y a entre l'estomac et la tête ? — *Le M.* Mais moi, j'ai étudié cela. — *Le F.* Mais M. le curé a étudié aussi. — *Le M.* Mais son étude se borne à t'apprendre des mystères incompréhensibles.— *Le F.* Mais on dit que dans la médecine il n'en manque pas de mystères incompréhensibles, et cependant il est plus aisé de connaître les maladies et les remèdes que les perfections de Dieu, qui sont si élevées au-dessus de nous. — *Le M.* Il est vrai qu'il y a des choses difficiles dans les maladies ; mais au moins nous guérissons les malades, et ils se trouvent bien de nos conseils. — *Le F.* Monsieur le docteur, je ne sais pas si vous guérissez toujours vos malades ; mais je sais que je me trouve bien aussi des conseils de M. le curé ; vous admirez la paix et l'ordre qui règnent dans ma famille, la bonne conduite de mes enfants, eh bien ! je dois tout cela aux conseils de M. le curé et à ses instructions ; tout le monde n'en pourrait pas dire autant, quand on n'a pas de religion. — Le médecin comprit que ces paroles se rapportaient à son fils qu'il avait élevé sans religion, et qui lui donnait beaucoup de chagrins ; il se retira en murmurant ; mais certainement il n'avait pas raison, et son fermier montrait plus de bon sens que lui.

Méthode pratique de Belley.

3. Le grand philosophe et profond mathématicien Leibnitz, qu'on a pu justement appeler le savant le plus universel de l'Europe, valait bien certainement nos philosophes incrédules, et il était plein de foi en la sainte Trinité. Il composa même, pour défendre ce dogme, un excellent traité, où il prouve que non-seulement la bonne logique n'est pas contraire à la croyance de ce mystère, mais qu'elle fournit des arguments propres à repousser victorieusement les attaques de ceux qui le nient. Effectivement, il en est de ce mystère comme des autres que la révélation nous a manifestés, et que Dieu nous ordonne de croire. La raison ne les enseigne pas, ne les prouve pas ; mais elle les défend du reproche de contradiction et d'impossibilité.

Dict. Histor.

Dieu nous a suffisamment révélé le mystère de la sainte Trinité dans le saint Évangile, et ce serait faire injure à la véracité de sa parole que de ne vouloir pas y croire, après qu'il s'est formellement expliqué. Mais de plus, il a suscité de temps à autre, dans son Église,

« Vous autres médecins, vous êtes matérialistes, parce que vous ne « brassez que de la matière. Pour moi, je suis catholique et je veux « mourir catholique. » C'est son médecin lui-même qui, dans ses Mémoires, rapporte cette anecdote.

des hommes éminents, pour nous expliquer ce grand mystère avec toute la précision et toute la clarté possibles. Ainsi, nous avons le symbole de saint Athanase, où il est longuement exposé. Nous avons aussi le symbole de saint Grégoire Thaumaturge, qui lui fut donné dans une vision par la sainte Vierge, de la manière suivante : Une nuit que le saint était dans une méditation profonde sur les mystères de la religion, il aperçut un vénérable vieillard, qui se dit envoyé de Dieu pour lui enseigner les vérités de la foi. A côté du vieillard était une femme, qui paraissait au-dessus de la condition humaine ; elle l'appela Jean l'Evangéliste, et lui recommanda d'instruire le jeune homme des vérités de la religion. Le vieillard répondit qu'il était prêt à obéir à la mère de Dieu. Aussitôt il expliqua la doctrine céleste, et Grégoire la mit par écrit; ce qui étant achevé, la vision disparut, Le saint évêque en fit depuis la règle de ses instructions. Ce symbole explique clairement la doctrine de l'Église sur la Trinite.

Godescard.

Saint Salvi, septième évêque d'Albi, montra le plus grand zèle pour retirer le roi Chilpéric d'une erreur dans laquelle il était tombé par rapport à la Trinité. Il alla même jusqu'à le menacer de la vengeance divine, s'il ne revenait à de meilleurs sentiments ; et, en effet, peu de temps après, le prince perdit deux de ses enfants, qui lui furent enlevés par une mort prématurée ; alors il se rendit aux avis du saint prélat, et ouvrit les yeux à la vérité.

Saint Grégoire de Tours.

4. Sainte Barbe avait tant de dévotion pour la sainte Trinité, qu'ayant été enfermée, par ordre de son père, zélé païen, dans une haute tour où l'on travaillait à construire une salle de bain, avec toute sorte de commodités et d'élégance, elle trouva moyen d'engager les ouvriers à ajouter, en l'honneur des trois personnes divines, une troisième fenêtre aux deux qu'on leur avait commandées. Son père, de retour d'un voyage, voyant qu'on n'avait pas exactement suivi son plan, entra contre les maçons dans une furieuse colère. Sainte Barbe prit de là occasion de confesser, en sa présence, le mystère de la sainte Trinité ; ce qui ne fit que l'irriter davantage, si bien que ne se possédant plus, il la prit par les cheveux, la traîna de la manière la plus indigne, et finit par lui enfoncer son épée dans le sein. Cette illustre vierge devint donc martyre par la propre main de l'auteur de ses jours, et alla recevoir dans le ciel la récompense de sa fermeté.

Saint Jean Damascène

C'est aussi par la pensée de la sainte Trinité que sainte Denise encourageait au martyre Majoric, son fils unique. S'étant aperçue qu'il tremblait à la vue des tourments, elle lui dit : « Souvenez-vous, « mon fils, que nous avons été baptisés au nom de la sainte Trinité

« dans l'Église catholique, notre mère! » Le jeune homme, fortifié par ces paroles, souffrit avec constance les tortures les plus barbares. Lorsqu'il eut expiré, sa généreuse mère embrassa son corps, et remercia Dieu à haute voix. Elle voulut l'enterrer dans sa propre maison, afin de pouvoir offrir tous les jours sur son tombeau des prières à la sainte Trinité, et se fortifier par l'espérance de lui être réunie au dernier jour. *Godescard.*

Ce que l'ange disait à saint Augustin, au sujet de la sainte Trinité, infiniment au-dessus de la faible portée de notre esprit, on peut également le dire de tous les mystères en général. Ici-bas, il y a mille choses que nous voyons, et que nous ne pouvons cependant pas comprendre. Savons-nous, par exemple, comment les plantes croissent, comment notre âme est unie à notre corps, comment elle pense, raisonne, etc.? Ce sont autant de mystères. Et, s'il y en a tant dans la nature qu'il est impossible de pénétrer, devons-nous être étonnés qu'il y en ait encore davantage et de plus grands dans l'ordre surnaturelle? Voici un trait qui prouve surabondamment combien il serait déraisonnable de ne vouloir pas croire, sous prétexte qu'on ne peut comprendre :

On voit en Pologne, une petite ville souterraine appelée Wielitska, dans laquelle il y a des maisons, des chapelles ; quelques enfants y naissent, et plusieuas y demeurent bien des années, quelquefois même toute la vie, sans voir le soleil. Quand on leur parle de la manière dont croissent les plantes, les arbres, les fleurs, les fruits, les moissons, et qu'on leur raconte tout ce qu'il y a de beau sur la terre, ils ont beaucoup de peine à le croire. Accoutumés qu'ils sont à ne voir que de petites lampes qui ne portent leur lumière qu'à une petite distance, ils croient qu'on se moque d'eux, quand on leur dit que le soleil est un grand flambeau, très-élevé, qui éclaire tout seul un immense pays, qui se lève et se couche tous les jours, pour reparaître toujours brillant, sans qu'il soit nécessaire d'y mettre de l'huile, ni aucune autre matière combustible. Ce sont là pour eux tout autant de mystères qu'ils ne savent pas expliquer ; le temps leur dure de voir toutes ces belles choses. Oh ! qui peut exprimer leur étonnement et leur joie, quand ils voient la vérité de tout ce qu'on leur a dit :

Notre positiou sur la terre est à peu près la même ; on nous dit du ciel beaucoup de choses que nous ne pouvons pas comprendre ; désirons ardemment d'y arriver pour les voir ; mais, en attendant, croyons-les avec docilité et soumission, afin de mériter d'en être un jour témoins, et de recevoir ainsi la récompense de notre foi. On peut facilement comprendre l'injustice et même la folie de ceux qui, étant sous terre, ne voudraient rien croire de tout ce qu'on leur dit, sur ce qui se passe au-dessus d'eux. L'application à l'aveuglement des incrédules de nos jours est facile à faire.

QUATRIÈME LEÇON.

DE LA CRÉATION DU MONDE.

PREMIÈRE INSTRUCTION.

Création du monde. — Œuvre des six jours. — Magnificence de l'univers. — Les Anges. — Leur multitude innombrable. — Leur hiérarchie. — Leur occupation dans le ciel et sur la terre.

D. Qui a fait le monde?
R. Dieu.

Il y a quelques mille ans, rien n'était, excepté Dieu. Cette terre que nous habitons, cet air que nous respirons, ce firmament déployé au-dessus de nos têtes, n'existaient pas encore. Il n'y avait ni matière, ni temps, ni lieu; Dieu seul était dans lui-même, renfermé dans le sein de son éternité, et trouvant une entière félicité dans la perfection de son être. Mais il a daigné sortir de son repos éternel, pour faire le monde, c'est-à-dire cet admirable assemblage de créatures spirituelles et corporelles, visibles et invisibles.

Il a créé le monde, non par nécessité, mais par sa volonté souveraine; non par besoin, mais par sa seule et pure bonté. Maître de ses actions, il n'agit hors de lui, qu'autant qu'il lui plaît; et, comme il se suffit à lui-même, ni ce monde, ni mille millions de mondes ne pourraient le rendre plus grand ou plus heureux. Quelques beaux ouvrages que produise sa toute-puissance, il ne lui en revient aucun bien. C'est uniquement pour manifester ses divins attributs, et faire le bonheur de ses créatures, qu'il a créé le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment.

D. De quoi a-t-il fait le monde ?

R. De rien.

C'est-à-dire qu'il donna l'existence à ce qui n'existait pas encore. Un ouvrier, ici-bas, ne peut opérer que sur une matière préexistante ; un maçon a besoin de pierre et de ciment, un peintre de couleurs ; au statuaire, au sculpteur il faut du bois ou du marbre, qu'ils taillent, polissent et façonnent au gré de leur imagination : ce ne sont là que de simples faiseurs de formes ou de figures. Mais Dieu, pour bâtir ce grand édifice du monde, n'a pas eu besoin de trouver une matière préparée d'avance, sur laquelle il travaillât, il a tout fait de rien. C'est par sa toute-puissance qu'il a produit tous les êtres, qu'il a fait la matière et la forme, c'est-à-dire son ouvrage dans son tout.

Or, comment s'est opérée cette grande merveille de la création du monde ? Nous ne l'eussions jamais su, et, en effet, qui eût pu nous apprendre ce que Dieu avait fait, avant que l'homme fût créé ? si Dieu lui-même n'eût daigné nous en instruire par la bouche de Moïse.

C'est ce grand prophète qui a écrit, sous la dictée de l'Esprit-Saint, cette admirable histoire, fondement des autres, la plus certaine de toutes, à la vérité de laquelle toutes les sciences humaines ont été forcées de rendre hommage, bien loin de pouvoir la détruire ou l'infirmer en quelque chose.

Nous y voyons que Dieu a créé le monde en six jours, non qu'il ait eu besoin de ce temps pour méditer, combiner et parfaire son ouvrage, car, en un clin d'œil, par un seul décret de sa volonté, il pouvait tout produire ; l'éclair est moins prompt que l'action de sa puissance créatrice ; mais il a voulu en suspendre avec ordre l'efficacité, faisant en six jours ce qu'il pouvait faire en un instant, et cela, pour nous donner l'exemple du travail pendant les six jours de la semaine, avec l'obligation du repos pour le septième, et peut-être aussi, pour d'autres raisons dignes de lui, mais cachées dans les conseils de sa sagesse.

Le premier jour, il créa le ciel et la terre ; or, la terre ne

fut d'abord qu'une matière informe, qu'un amas confus d'êtres ou plutôt de semences d'êtres mêlées ensemble, sans distinction, sans ordre, sans aucune des qualités qui devaient bientôt les embellir. Dieu dit ensuite : « Que la lumière soit « faite, et la lumière fut faite. Il sépara la lumière des ténè« bres, donna le nom de jour à la lumière et le nom de nuit « aux ténèbres. Ce fut la première journée du monde com« posée du soir et du matin. »

Le deuxième jour, Dieu dit : « Que le firmament soit fait, « et le firmament fut fait; il l'appela ciel. » C'est cet espace immense que nous voyons au-dessus de nos têtes, où sont le soleil, la lune et les autres astres, et qu'il ne faut pas confondre avec le ciel des cieux, créé le premier jour, et qui est la demeure des anges et des bienheureux.

Le troisième jour, Dieu dit : « Que les eaux qui sont sous « le ciel se rassemblent en un seul lieu, et que l'élément « aride paraisse. Et cela fut ainsi. Il appela *terre* l'élément « aride, et *mer* le rassemblement des eaux. » Ce fut alors que Dieu, par une des plus grandes marques de sa toute-puissance, imposa à la mer cette loi qui lui sert comme de frein pour la retenir, lorsque, élevant ses vagues jusqu'au ciel, il semble qu'elle aille inonder toute la terre. Forcée de révérer le doigt du Créateur imprimé sur le sable de ses rivages, elle rentre dans son lit, sans jamais dépasser les bornes prescrites. Dieu lui a dit : « Tu viendras jusque-là, et là se brisera l'orgueil de tes flots (1). » Ce même jour, la terre commença à se parer de ses ornements; Dieu lui commanda de faire germer des herbes verdoyantes, qui produisissent leur semence, et des arbres qui portassent leur fruit, chacun selon son espèce.

Le quatrième jour, Dieu fit ces deux grands luminaires, dont l'un préside au jour et l'autre à la nuit, et qui, par la vicissitude de leurs mouvements, marquent aux hommes le

(1) Usque hùc venies, et non procedes ampliùs, et hic confringes tumentes fluctus tuos. *Job*, XXXVIII, 10.

temps du travail et du repos, et règlent, dans leur révolution, les jours, les saisons, les années. Dieu fit en même temps cette multitude innombrable d'étoiles qui ornent le firmament (1).

Le cinquième jour, commença la création des êtres animés. Dieu dit : « Que les eaux produisent des reptiles vivants « et des volatiles sur la terre, sous le firmament du ciel. » Aussitôt les grandes baleines et les petits poissons s'agitèrent au fond des mers, et les oiseaux réjouirent les airs par la mélodie de leurs chants.

Le sixième jour, Dieu créa cette multitude d'animaux terrestres, admirables dans leur instinct et dans leurs formes, destinés à servir aux besoins ou aux plaisirs de l'homme, et qui tous, grands ou petits, domestiques, sauvages ou féroces, même ceux dont la vue nous fait horreur, sont beaux et parfaits, chacun dans leur genre, et contribuent, selon le degré d'être que Dieu leur a donné, à la beauté et à la perfection de l'univers. Quelle que soit leur nature, ils attestent également la sagesse infinie et la toute-puissance du Créateur, aussi manifeste dans la petitesse d'une mouche ou d'une fourmi, que dans la masse monstrueuse d'une baleine ou d'un éléphant. Aucun de ces animaux n'était fait pour nuire à l'homme; mais, au contraire, tous lui auraient été parfaitement soumis, si lui-même fût resté soumis à son Dieu.

« Le Seigneur, dit le texte sacré, vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient très-bonnes; » c'est-à-dire qu'il les trouva entièrement conformes aux règles de la sagesse divine, excellentes en elles-mêmes, excellentes encore par le rapport qu'elles ont les unes avec les autres.

(1) On peut remarquer ici que Dieu a pu former le soleil et les astres de ce corps lumineux dont il s'était servi pour éclairer le monde, les trois premiers jours. Cette lumière primitive, qui existe indépendamment de tout autre corps, ainsi que les sciences physiques elles-mêmes l'ont reconnu, fut comme concentrée dans les astres, le quatrième jour. Cette courte explication suffit pour détruire les objections qu'on a élevées à ce sujet.

Cependant, après tant d'ouvrages magnifiques sortis de la main de Dieu, il manquait encore à la terre un être plus auguste, plus parfait ; un être qui fût capable de connaître et d'aimer son auteur ; et Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance.

Ainsi fut terminée l'œuvre des six jours, et Dieu se reposa le septième. Mais gardez-vous de croire qu'il se fût lassé, en faisant tout ce qu'il avait fait, car il lui suffit de vouloir agir pour agir effectivement ; et, par conséquent, il fait tout avec une facilité toute-puissante. « Il a dit, et tout a été fait ; il a « commandé, et tout a été créé (1). » — « Il a appelé les « cieux et la terre ; et ils se sont présentés (2). » Il se reposa donc ce jour-là, en ce sens qu'il cessa d'agir, et qu'il ne créa plus rien de nouveau. L'Écriture nous dit que Dieu bénit ce septième jour, et qu'il le sanctifia, parce qu'il le choisit comme lui devant être spécialement consacré, voulant que tous les hommes lui rendissent en ce jour un culte particulier, et qu'il fût ainsi un monument perpétuel de la création.

Mais, si nous jetons un coup d'œil sur le spectacle admirable que nous présente cet univers, si nous considérons la magnificence, la variété des biens dont il est enrichi, quelles sublimes idées n'aurons-nous pas de la grandeur, de la puissance, de la libéralité infinies de notre Dieu ! Et pourrons-nous nous empêcher de lui rendre honneur et gloire ? Ah ! bénissons, adorons cette main divine, qui a semé tant de merveilles autour de nous, au-dessus de nos têtes, et sous nos pas ! Saisis des plus vifs transports de l'admiration, de la reconnaissance, de l'amour, écrions-nous, comme le prophète. « O mon âme, bénis le Seigneur ! Que vos œuvres « sont belles, ô mon Dieu ! Tout l'univers est plein de votre « magnificence. Que toutes vos créatures vous louent à ja- « mais ; que les cieux, et toutes les eaux qui sont au-dessus

(1) Dixit et facta sunt. *Psal.* CXLVIII, 5.

(2) Dominus creans cœlos, ipse Deus formans terram. *Is.*, XLV, 18.

« des cieux, que le soleil, la lune, les étoiles, et générale-
« ment tout ce que vous avez fait dans l'air, sur la terre, et
« dans la mer, vous glorifient dans tous les siècles des
« siècles! » Et moi, ô mon Dieu, et moi pour qui vous avez fait tant de merveilles, qui enchantent mes regards, qui fournissent à mes besoins ou à mes délices; moi que vous avez placé dans ce magnifique univers, pour en être le roi, pour en recueillir les biens innombrables, moi je serais muet au milieu de ce concert unanime de louanges! Mais ce serait le comble de la stupidité ou de l'ingratitude. Je vous bénirai donc, ô mon Dieu, en tout temps; oui, tant que je vivrai, ma bouche célèbrera votre gloire; et mon cœur soupirera vers vous, parce que vous êtes mon bienfaiteur souverain, et le centre de mon bonheur [1] (1).

D. Quels sont les principaux ouvrages de Dieu?
R. Ce sont les anges et les hommes.

Entre les diverses créatures que Dieu a tirées du néant, il n'en est aucune qui n'ait sa beauté et sa perfection propres, et toutes servent admirablement à la fin pour laquelle elles ont été faites. Mais Dieu les a diversifiées avec une sagesse infinie. Les unes ne sont que matière, telles que le bois, les pierres, les métaux, etc.; les autres sont de purs esprits, comme les anges; d'autres enfin tiennent à la fois de la matière et de l'esprit, parce qu'elles ont un corps et une âme : ce sont les hommes. Les premières sans connaissance, sans raison, incapables de s'élever jusqu'à la pensée de leur auteur, suivent aveuglément l'impulsion qui leur a été donnée, et sont, par conséquent, les moins parfaites. Les secondes, pures intelligences, entièrement dégagées de la matière, faites pour connaître Dieu et le posséder, à raison de cette excellence de leur nature, de la sublimité de leurs connaissances et de l'éminence de leur sainteté, tiennent le premier rang entre toutes les créatures. Quant à nous, Dieu nous a

(1) Benedicam Dominum in omni tempore; semper laus ejus in ore meo. *Psal.*, XXXIII, 1.

faits seulement un peu inférieurs aux anges, à cause de notre corps qui nous entraîne vers la terre; mais, du reste, il nous a couronnés de gloire et d'honneur, en nous donnant une âme ornée de magnifiques qualités, douée d'intelligence et de volonté, capable de parvenir à la possession de Dieu, et de goûter un bonheur infini en le possédant. C'est ainsi qu'il nous a mis incomparablement au-dessus de toutes les créatures terrestres.

D. Qu'est-ce que les Anges?

R. Les Anges sont de purs esprits, dont Dieu se sert pour conduire les autres créatures et exécuter ses volontés.

En eux, ni couleur, ni figure, ni rien de ce qui est matériel, si subtil, si délié, si aérien qu'on le suppose. Ils n'ont pas été créés, comme notre âme, pour être unis à un corps; mais purs esprits comme Dieu, comme Dieu ils vivent d'intelligence et d'amour, exempts de toutes les nécessités auxquelles nous sommes assujétis. Leur nourriture, c'est la vision béatifique, ce pain invisible dont parlait l'ange Raphaël à Tobie; et leur vêtement, c'est la gloire de Dieu qui les inonde. Étant donc de pures intelligences, on ne les voit pas, on ne peut les voir, parce que les esprits sont invisibles. Et, lorsqu'ils ont été chargés de remplir quelque ministère qui demandait qu'ils se rendissent visibles, ils ont emprunté, pour un temps, un corps étranger. C'est ainsi qu'ils ont apparu à Abraham, à Lot, à Tobie, aux Apôtres. De là on a pris occasion de les représenter sous une figure humaine, pour aider notre imagination, qui ne peut saisir que des objets matériels. On les peint jeunes, parce qu'ils ne vieillissent jamais; avec des ailes, pour signifier la promptitude avec laquelle ils exécutent les ordres de Dieu; et quelquefois avec un visage d'enfant, pour marquer leur innocence. Mais, en réalité, ils n'ont ni ailes, ni pieds, ni mains, ni parties quelconques; ils sont purs esprits.

Or, qu'il y ait de ces esprits célestes, il ne nous est pas permis d'en douter, lorsque nous voyons que presque toutes

les pages de nos livres saints en parlent, et après que Jésus-Christ lui-même nous a assuré que les petits enfants, tendre objet d'une providence maternelle, ont des Anges préposés à leur garde (1). C'est donc un article de foi, fondé sur les saintes Écritures, et que l'Église nous apprend à révérer, dès notre plus bas âge.

Mais quel jour Dieu a-t-il créé les Anges? Nous ne le savons pas; l'Écriture, qui seule aurait pu nous en instruire, n'en dit rien. Saint Augustin remarque que Moïse n'a pu exprimer la création des Anges que d'une manière obscure et figurée, à cause que les Juifs, dans le désert, étant si portés à l'idolâtrie, n'auraient pas manqué d'adorer ces esprits célestes, s'ils en avaient eu quelque connaissance. Nous pouvons nous en tenir au sentiment de ce Père, qui enseigne que les Anges ont été créés le premier jour, et qu'apparemment, en créant le ciel, le Seigneur forma aussi les habitants de ce magnifique séjour. Il est certain qu'ils furent créés avant la chute du premier homme, puisque Adam fut induit à pécher par la suggestion d'un mauvais ange, ou démon. Au reste, il suffit de savoir qu'il y a des Anges, et qu'ils sont l'ouvrage de Dieu comme les autres créatures.

Qui pourrait encore en dire le nombre exact et précis? Nous ne connaissons pas le nombre d'hommes qu'il y a sur la terre; et ces célestes intelligences que Dieu a cachées à nos regards, comment les soumettre à nos faibles calculs? Dieu nous a révélé que ces pures créatures sont innombrables. Le prophète Daniel, éclairé de la lumière d'en haut, et transporté, pour ainsi dire, au milieu de ce monde d'esprits, en a vu un millier de milliers qui servaient le Seigneur, et dix mille fois cent mille qui se tenaient en sa présence (2). Ce n'est pas qu'il ait entrepris de les compter; mais, par cette prodigieuse multiplication qu'il en a faite par les plus grands nombres, il a voulu seulement nous signifier que

(1) Angeli eorum semper vident faciem Patris. *Math.*, XVIII, 10.

(2) Millia millium ministrabant ei, et decies millies centena millia assistebant ei. *Dan.*, VII, 10.

l'esprit humain se perd dans cette immense multitude.

D'après le sentiment commun des Pères, les Anges sont distribués en trois hiérarchies, et chaque hiérarchie en trois ordres ou chœurs. La première comprend les Séraphins, les Chérubins, les Trônes; la seconde, les Dominations, les Vertus et les Puissances; la troisième, les Principautés, les Archanges et les Anges. Ainsi, à la tête des escadrons célestes, ceux qui approchent le plus près du trône de Dieu, ce sont les Séraphins; et cependant, quelle n'est pas la gloire et la majesté du Très-Haut! ces esprits, les plus sublimes, les plus épurés de tous, n'osent regarder la face du Seigneur; dans un saint saisissement, ils agitent leurs ailes tremblantes, et peuvent à peine se soutenir devant lui. Les Anges du dernier ordre, quoique placés au-dessous des autres esprits célestes, sont encore si beaux, que le moindre d'entre eux éclipserait de sa lumière toute la splendeur des soleils.

Certes, il y aurait témérité de vouloir expliquer les noms augustes de ces admirables créatures, ou dire leurs propriétés, leurs excellences, en quoi elles consistent, en quoi elles diffèrent. Ils sont trop au-dessus de nous, pour que nous prétendions en tant savoir. Attendons d'être un jour avec eux, afin de pouvoir mieux les connaître.

Continuellement devant le trône de la Majesté suprême, les Anges ne se contentent pas de glorifier le Seigneur et de chanter ses louanges, mais encore ils se tiennent toujours prêts à obéir, quelque ministère qu'il daigne leur confier. Et voilà pourquoi le catéchisme ajoute que Dieu se sert d'eux, *pour conduire les autres créatures et exécuter ses volontés.* Au moindre signal, ils partent et viennent annoncer aux hommes les décrets de la sagesse divine. De là, ils tirent le nom d'*ange,* du grec ἄγγελος, qui signifie *envoyé* ou *messager*. En effet, selon la parole de saint Paul, les esprits célestes sont les ministres de Dieu, et il les envoie pour nous aider à recueillir l'héritage du salut (1). Moïse nous les repré-

(1) Missi propter eos qui hæreditatem capient salutis. *Heb.*, I, 14.

sente consolant Agar dans le désert, arrêtant le bras d'Abraham prêt à immoler son fils, et faisant à ce patriarche les promesses les plus magnifiques de la part du Seigneur. C'est ainsi que nous voyons encore que l'Archange Gabriel fut envoyé au prophète Daniel, pour lui faire connaître le temps de la venue du Messie; que le même Archange fut député à Marie, pour lui annoncer qu'elle serait le mère du Sauveur; que Raphaël fut envoyé à Tobie, pour l'accompagner dans un lointain voyage. Et que de traits pareils ne trouvons-nous pas dans nos saintes Écritures [2] ?

Bien plus, les Anges sont comme les instruments de la Providence, dans le gouvernement de l'univers même matériel. Dieu leur a confié le soin de maintenir l'ordre général, de veiller à la conservation du monde. Il y en a qui président aux choses visibles, aux astres du ciel, à la terre, aux vents, à la mer, aux fleuves, aux tempêtes. Dieu semble les avoir associés à sa vaste administration. Sans doute, leur concours ne lui est aucunement nécessaire, pour savoir ce qui se passe ici-bas ou pour s'y faire obéir. Car il n'en est pas de notre Dieu comme des rois de la terre, qui, ne pouvant être partout et tout voir de leurs yeux, sont, par conséquent, incapables de tout gouverner par eux-mêmes, et, par conséquent encore, obligés de se décharger d'une partie de leur fardeau sur des officiers subalternes, qui administrent en leur nom et conformément à leurs ordres les diverses provinces qui leur sont assignées. Mais le Roi du ciel n'a besoin d'aucun secours étranger; son immensité le rend présent partout, sa sagesse s'étend d'un bout de l'univers à l'autre, sa providence dirige tous les êtres à leur fin avec un merveilleux pouvoir, et rien ne résiste à sa volonté. Il peut donc faire sans les Anges tout ce qu'il fait par leur moyen; et, s'il daigne employer leur ministère, c'est parce qu'il l'a voulu ainsi, et qu'il entrait dans le plan, qu'il s'est librement proposé en créant les mondes, d'établir une admirable société entre le ciel et la terre, entre les Anges et les hommes, et de se servir des Anges pour commander aux hommes,

comme il se sert des hommes pour commander aux bêtes des champs et aux oiseaux du ciel.

Les Anges sont donc sans cesse occupés à servir Dieu, et chacun d'eux se renferme dans l'emploi qui lui est prescrit. Tantôt, ministres de grâce, ils protégent les hommes et répandent sur eux des bienfaits; ils impriment le signe du salut sur le front des élus (1); ils offrent sur l'autel d'or, qui est Jésus-Christ, les parfums, c'est-à-dire les prières des saints. Tantôt, ministres de justice, ils exécutent les vengeances célestes. Autrefois, ils ont fait tomber une pluie de soufre et de feu sur l'infâme Sodome ; ils ont tué en une nuit tous les premiers-nés de l'Égypte, exterminé l'armée de Sennachérib, châtié l'insolence d'Héliodore, et, à la fin des temps, sept d'entre eux verseront sur la terre les coupes de la colère de Dieu. En un mot, tous contribuent admirablement, et chacun dans leur ordre, aux desseins de la Providence ; et ils forment ainsi cette ravissante harmonie qui fait la beauté du ciel. Pour nous, quelle leçon ! quel exemple ! Ah ! si, comme l'apôtre saint Jean, nous pouvions être ravis quelques instants en extase dans le palais du Roi des rois, en voyant ces bienheureux esprits, si prompts à faire la volonté de Dieu dans le ciel, nous apprendrions à l'exécuter nous-mêmes sur la terre, sans résistance, sans délai, avec fidélité, avec joie.

TRAITS HISTORIQUES.

1. Rien de plus capable d'élever notre âme à Dieu, et de nous pénétrer d'admiration et de reconnaissance pour notre Père céleste, que la contemplation des beautés de la nature.

Un pieux voyageur, parcourant une riante campagne d'Auvergne, par une belle matinée du mois de mai, rencontra quelques paysans accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, et s'approchant d'eux : « Mes amis, leur dit-il, que vous êtes heureux d'habiter un aussi beau pays ! Avec quelle magnificence l'auteur de la nature a

(1) Signemus servos Dei nostri in frontibus eorum. *Apoc.*, VII, 3.

répandu ses dons sur cette terre fortunée ! On passerait sa vie à contempler ces merveilles. Quel doit être votre bonheur, à la vue de l'astre du jour, l'orsqu'il vient éclairer toutes ces richesses, jaunir vos moissons et colorer vos fruits ! Quel sentiment délicieux doit vous saisir, lorsque, vers le soir, il descend à l'horizon, et rend au repos la nature entière , en attendant son nouveau réveil ! » A ces mots, les bons Auvergnats ouvrirent de grands yeux, se regardèrent avec étonnement et ne surent que répondre. L'un d'eux pourtant, après avoir réfléchi, se tournant vers le voyageur : « Je crois , lui dit-il, que monsieur est d'avis que la récolte sera bonne cette année ? » — « Je je le pense et je l'espère comme vous, répliqua l'étranger ; mais j'ai voulu appeler votre attention sur les beautés sans nombre qui vous environnent et dont la bonté de Dieu vous a comblés, dans l'espérance que votre âme s'élèverait plus souvent à lui. » — « Monsieur, répondit le villageois, ce que vous voyez là, nous le voyons tous les jours, nous n'y prenons jamais garde, je vous assure ; cela peut être fort beau pour les passants, mais cela ne nous cause aucun plaisir : les gens des villes sont amusants quelquefois, ils s'imaginent que nous avons le temps de bayer comme eux aux corneilles ; nos champs ne s'ensemenceraient pas d'eux-mêmes , tandis que nous irions voir comment le soleil se lève et comment il se couche ; nous sommes bien sûrs qu'il ne manquera pas de paraître chaque matin et de se coucher chaque soir ; cela nous suffit. Quand on a supporté le poids du jour, on s'endort et voilà tout. » — « Voilà tout, répliqua l'étranger, et c'est ainsi que vous reconnaissez les bienfaits que Dieu vous prodigue ! Accoutumés aux merveilles qui s'offrent à vos regards, vous ne trouvez pour elles dans votre cœur que froideur et indifférence, et les avantages sans nombre qui en découlent n'excitent presque plus votre gratitude. Mais si vous voyiez pour la première fois une terre couverte de verdure et de fleurs, des vergers chargés de fruits, une forêt, une rivière, des oiseaux, une bergère au pied d'un arbre, et un astre au haut des cieux baignant tous ces objets des flots de sa lumière , dans quel ravissement ne seriez-vous pas alors ! Un retour sur vous-mêmes et vers la Providence peut réveiller dans vos cœurs ces nobles sentiments. Heureux habitants des campagnes, loin du tracas des villes et de la tourmente des passions, qui mieux que vous peut goûter ces innocents plaisirs, que le Seigneur nous a ménagés ici-bas, pour nous engager à le servir avec plus de piété et de ferveur ! »

Saint François de Borgia, en contemplant les différents spectacles de la nature qui s'offraient à ses yeux, se sentait ravi d'admiration pour les perfections infinies du Créateur de l'univers. Nous avons de lui un petit ouvrage intitulé *Collyre spirituel*, où il nous apprend à nous élever à Dieu par la considération des choses visibles et invisibles. Il parcourt les éléments, toutes les conditions des hommes, leurs actions,

les puissances de leur âme, etc., et tire de chacun de ces objets des motifs de confusion pour nous. « La terre est fertile, et nous ne produisons pas de bonnes œuvres; les fleurs répandent une agréable odeur, et nos cœurs exhalent l'infection du péché; l'eau rafraîchit la terre, étanche notre soif, et nous refusons l'aumône aux pauvres; nos serviteurs nous obéissent et nous désobéissons à Dieu, etc. » Lui-même ne pouvait penser à l'obéissance et à la docilité des animaux, sans gémir sur l'ingratitude des hommes envers un Dieu qui les comble tous les jours de bienfaits. Les réflexions qu'il faisait alors le touchaient vivement; et il se cachait quelquefois dans les lieux solitaires, pour s'y livrer avec plus de liberté.

Saint Martin, évêque de Tours, profitait de tout ce qu'il rencontrait pour s'entretenir en la présence de Dieu; et les objets les plus communs lui servaient quelquefois pour donner aux autres des leçons de vertu. Voyant un jour une brebis nouvellement tondue, il dit agréablement à ceux qui étaient avec lui : « Cette brebis a rempli le pré« cepte de l'Évangile; elle avait deux habits, elle en a donné un à « celui qui n'en avait point; faisons de même. » A la vue d'un homme couvert de haillons, qui gardait des pourceaux, il s'écria : « Voilà Adam chassé du paradis; dépouillons-nous du vieil Adam « pour nous revêtir du nouveau. » Une autre fois, il arriva sur le bord d'une rivière, où des oiseaux cherchaient à prendre du poisson : « Vous voyez, dit-il, l'image des ennemis de notre salut : ils sont en « embuscade pour prendre nos âmes et en faire leur proie. »

Quiconque à la foi, trouve de quoi s'instruire et se sanctifier à chaque pas. Saint Sérénus, simple jardinier, en considérant les plantes qui poussent, croissent et montent toujours, jusqu'à ce qu'elles aient atteint un parfait degré de maturité, se disait à lui-même : « Voilà ce que je dois être pour répondre à ma destination. Il faut « que je travaille sans cesse à croître de vertu en vertu, et que je me « fasse de toutes mes actions, de toutes mes pensées, et de tous mes « désirs, comme autant de degrés pour arriver à cette perfection que « Dieu exige de moi. » *Godescard.*

2. Sodome allait recevoir le châtiment de ses infidélités et de ses abominations. Lot, homme juste et craignant le Seigneur, devait seul avec sa famille être préservé du malheur qui allait affliger cette ville coupable. Deux Anges, députés de Dieu, vinrent à Sodome vers le soir. Lot, qui était assis à la porte de la ville, alla au-devant d'eux dès qu'il les aperçut, et témoigna, au milieu d'une ville aussi corrompue, qu'il conservait encore les vertus auxquelles il s'était formé, en vivant avec Abraham. Il les pria donc d'entrer dans son logis, afin qu'après y avoir passé la nuit, ils pussent le lendemain continuer leur route. Les Anges firent d'abord difficulté de recevoir cette offre, et dirent qu'ils demeureraient sur la place de la ville. Mais la

vraie charité, qui s'anime encore plus par les obstacles et par les résistances, poussa Lot à faire tant d'instances qu'enfin ils se rendirent à ses prières et entrèrent dans sa maison. Il les reçut avec tous les témoignages possibles d'affection et d'amitié, et eut même à les défendre contre les criminels projets de ses malheureux compatriotes.

Comme seul il ne pouvait pas résister à la troupe de peuple qui entourait sa maison, les Anges frappèrent d'aveuglement tous ces misérables, et déclarèrent à Lot, de la part de Dieu, que la ruine de Sodome était arrivée, qu'il eût à en sortir promptement avec sa famille, parce que cette ville coupable allait recevoir la juste peine de ses abominations. Dès le matin, les Anges insistèrent de nouveau pour que Lot sortît avec sa femme et ses deux filles, ceux qu'il avait choisis pour être ses gendres s'étant moqués de leurs avertissements. Comme il différait trop, ils le prirent par la main et le tirèrent hors de la ville, en lui ordonnant de se sauver au plus tôt et de ne point regarder derrière lui. Dès qu'il fut éloigné, Dieu répandit une pluie de feu et de soufre, qui consuma Sodome et les autres villes, avec le pays d'alentour et tous ceux qui y habitaient.

Lorsque le peuple d'Israël devenait infidèle et abandonnait sa loi, Dieu le livrait à ses ennemis et le rendait malheureux ; et, lorsqu'il rentrait en lui-même et reconnaissait ses torts, Dieu envoyait un Ange pour le secourir et le tirer de l'oppression sous laquelle il gémissait. Nous en trouvons un exemple frappant dans la vocation de Gédéon. Les Madianites pillaient, désolaient tout le pays d'Israël, et ne laissaient à ses habitants rien de ce qui était nécessaire à la vie, en sorte que leur misère était extrême ; cependant ils eurent recours à Dieu qu'ils avaient oublié ; ils levèrent leurs mains vers le ciel et promirent d'obéir à sa loi ; alors Dieu, touché de leur repentir, envoya un Ange vers Gédéon.

Cet homme était alors occupé à battre du blé dans son aire, pour se mettre ensuite à l'abri des incursions des Madianites. L'Ange du Seigneur le salua en lui disant : « Le Seigneur est avec vous, ô le plus fort d'entre les hommes ! » Gédéon lui repondit : « Hé ! Seigneur, s'il est vrai que Dieu soit avec nous, pourquoi donc, je vous prie, sommes-nous accablés de tant de maux ? Quels crimes avons-nous commis ? Où sont les merveilles que le Seigneur avait faites pour tirer son peuple d'Égypte ? Maintenant nous sommes abandonnés. Voilà les Madianites qui nous dépouillent de tout. » L'Ange le regardant, lui dit : « Au nom du Seigneur, allez avec cette force que Dieu vous a donnée, et vous délivrerez Israël de l'oppression de ses ennemis : sachez que c'est moi qui vous envoie. »

« Comment en viendrai-je à bout, dit Gédéon, moi qui suis le dernier de la maison de mon père ? » L'Ange l'assura que le Seigneur

donnait la force et la puissance à qui il voulait, et que tous les instruments étaient bons entre ses mains. — « Je vous le dis une seconde fois : vous vaincrez les Madianites, comme s'ils n'étaient qu'un seul homme. » — Et, pour l'en convaincre, il fit un miracle en sa présence, en l'assurant qne Dieu en opèrerait d'autres.

Gédéon lui apporta de la chair cuite avec des pains sans levain. L'Ange lui dit de mettre le tout sur une pierre ; aussitôt il fit sortir de la pierre un feu qui consuma tout, et dans le moment l'Ange disparut de devant ses yeux.

Gédéon voyait de grandes difficultés dans les ordres que lui donnait l'Ange. Comment un seul homme, sans puissance, sans autorité, aurait-il pu espérer de repousser une armée aussi formidable? Mais, encore une fois, Dieu le lui assure par la voix de l'Ange, il peut être sûr de la victoire. Il part avec dix mille hommes ; il renverse l'autel de Baal ; il se montre au peuple ; trente-deux mille hommes le suivent ; mais avant de rien commencer, il consulte le Seigneur et reçoit cette réponse : Que l'armée des Madianites ne sera pas défaite par tant de monde, de peur qu'Israël ne se glorifie et dise : c'est par mes propres forces que j'ai été délivré de mes ennemis. « Faites donc publier que tous ceux qui sont timides se retirent, lui dit le Seigneur, car il ne faut pour aller au combat que de bons soldats, les lâches sont toujours vaincus. » A cette annonce que fit faire Gédéon, vingt-deux mille hommes retournèrent chez eux, dix mille restèrent. « Il y a encore trop de monde, lui dit le Seigneur ; menez-les en un lieu où il y ait de l'eau, remarquez en passant ceux qui auront pris de l'eau dans le creux de leur main pour boire ; quant à ceux qui se courberont et qui boiront à la manière des bêtes, renvoyez-les chez eux. » Trois cents seulement burent avec leurs mains ; ceux-là furent choisis pour aller combattre l'armée formidable des Madianites, et ils remportèrent la victoire la plus complète.

Le prophète Élie étant obligé de prendre la fuite, à cause des persécutions de Jézabel, qui voulait le faire mourir, arriva, après une journée de chemin, dans un grand désert ; et, se trouvant las et abattu, il s'assit sous un arbre et dit au Seigneur : « Faites-moi mourir, je ne puis plus supporter les iniquités qui se commettent; l'on vous méprise, l'on vous outrage ; quant à moi, je ne suis pas meilleur que mes pères ; plus je vivrai, plus je serai exposé à me perdre ; il est donc mieux que je meure à présent. » S'étant couché par terre, il s'endormit à l'ombre de cet arbre. Alors un Ange du Seigneur le toucha et lui dit : « Levez-vous et mangez. » Élie se leva et vit à côté de lui un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau : il mangea, il but, et, étant fortifié par cette nourriture, il marcha pendant quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu. S'étant retiré dans une caverne, il se livra de nouveau à la tristesse, répétant souvent :

« Seigneur, Dieu des armées, l'on vous a abandonné, vous n'êtes plus servi, et on a renversé vos autels, massacré vos prophètes... » Le Seigneur lui fit dire par son Ange de ne point se tant chagriner, qu'il y avait plus de justes qu'il ne croyait, et qu'il comptait encore dans Israël plus de sept mille hommes qui n'avaient point fléchi le genou devant Baal. »

Quand nous nous trouvons, comme le prophète Élie, abattus, fatigués, écoutons la voix de l'Ange qui nous dit : « Levez-vous, et venez jusqu'au temple ; recevez cette nourriture céleste que vous offre Jésus-Christ, son corps, son sang, son âme et sa divinité, renfermés dans le sacrement de l'Eucharistie; vous aurez alors assez de force pour continuer votre route et arriver jusqu'au ciel. »

Du temps que saint Grégoire-le-Grand siégeait sur la chaire de saint Pierre, il survint une calamité si grande dans la ville de Rome, que jamais on n'avait rien vu de semblable ; la peste faisait tant de ravages qu'il ne restait plus assez de vivants pour enterrer les morts ; on voyait tous les jours mourir des milliers de personnes, dont la plupart étaient emportées subitement par la violence du mal, et sans avoir eu le temps de se reconnaître. Quoique le saint pape eût prêché la pénitence, ordonné des prières publiques, fait des vœux, la peste ne laissait pas que de continuer ses ravages, jusqu'à ce qu'il prit le parti de se tourner du côté de la sainte Vierge ; il ordonna donc que le clergé et le peuple iraient en procession jusqu'à l'église de Notre-Dame, appelée Sainte-Marie-Majeure, et qu'on porterait par toute la ville l'image de la sainte Vierge peinte par saint Luc. Cette procession arrêta le cours de cette calamité, et c'était une grande merveille de voir qu'à proportion qu'elle avançait, la peste cessait, les malades guérissaient ; mais ce qui étonna davantage, ce fut de voir sur la terrasse d'Adrien, qui depuis fut appelée Saint-Ange, un Ange en forme humaine, qui remettait dans le fourreau une épée sanglante. On entendit en même temps les Anges chanter cette antienne de la sainte Vierge : *Regina Cœli, lætare, alleluia.* Le saint pontife y ajouta : *Ora pro nobis Deum,* priez le Seigneur pour nous. L'Église a toujours employé depuis cette prière, pour saluer la sainte Vierge, au temps de Pâques.

Les Saints Anges, Bibliothèque de Lille.

DEUXIÈME INSTRUCTION.

Justice et sainteté originelles des Anges. — Chute d'un grand nombre. — Anges-Gardiens. — Leurs bons offices. — Nos devoirs envers eux. — Démons. — Leur malice.

D. En quel état Dieu a-t-il créé les Anges?
R. Il les a créés dans la justice et la sainteté.

Dieu, dit saint Augustin, créa les Anges dans une bonne volonté, dans un amour chaste, plein de respect pour sa grandeur et sa bonté divines; et, en leur donnant les qualités les plus sublimes qui pouvaient convenir à leur nature, il les orna, en même temps, des dons les plus magnifiques de la grâce (1). Intelligences toutes spirituelles, douées d'un entendement beaucoup plus pénétrant que le nôtre, d'une volonté plus puissante, d'une liberté plus parfaite; créatures privilégiées entre toutes les autres, brillant d'un éclat immortel, ils jouissaient d'un bonheur complet, et portaient, empreint sur leur noble substance, le sceau de la ressemblance divine. C'est ce que nous dit le prophète Ezéchiel (2), lorsque, en son style figuré, il nous représente le premier Ange, le chef des rebelles, créé dans les délices du paradis, plein de sagesse, d'une parfaite beauté, couvert de saphirs, d'escarboucles, et d'émeraudes, et marchant au milieu de pierres étincelantes, c'est-à-dire au milieu des pierres vivantes et spirituelles, des saints Anges brûlants de l'amour de Dieu. Hélas! cette vive lumière, ces éblouissantes clartés devaient bientôt se changer, pour plusieurs d'entr'eux, en ténèbres épaisses et horrible laideur

(1) Simul in eis condens naturam et largiens gratiam. D. Aug. *De Civit.*, lib. II, cap. 9.
(2) Ezech., XVIII, 12.

Une des principales prérogatives des Anges, c'était d'être doués du libre arbitre; ils pouvaient mériter ou démériter, faire le bien ou le mal, s'attacher à Dieu ou s'en séparer pour jamais. Libre à eux de conserver leur sainteté et leur dignité primitives ou de les perdre, de fixer leur bonheur dans le ciel ou d'en déchoir. Nous ne savons pas combien de temps dura leur épreuve; mais la sainte Écriture nous apprend que plusieurs d'entre eux ne furent pas stables, et que, par un étrange abus de leur liberté, ils poussèrent l'audace jusqu'à se révolter contre leur Créateur, leur bienfaiteur et leur père.

D. Sont-ils tous demeurés dans cet état?

R. Non, il y en a un grand nombre qui ont péché en se révoltant contre Dieu.

Il y eut un grand combat dans le ciel, nous dit saint Jean: Michel et ses Anges combattaient contre le dragon; le dragon et ses anges combattaient contre lui; mais la force leur manqua, ils tombèrent du ciel, et leur place ne s'y trouva plus (1). Dans ce combat, il ne faut pas s'imaginer des armées matérielles, des membres déchirés, emportés, du sang répandu; ce fut un conflit de pensées et de sentiments. Le dragon, c'est-à-dire l'ange apostat disait : Qu'avons-nous besoin de Dieu? Soyons nos dieux à nous-mêmes; en nous, nous trouverons notre bonheur. Michel disait au contraire : Qui est comme Dieu? Qui peut subsister sans lui? Qu'avons-nous que nous n'ayons reçu de lui? Et que deviendrions-nous, s'il cessait de nous soutenir par son bras tout-puissant?

C'est donc l'orgueil qui a perdu Lucifer et ses Anges. Ils se complurent en leur excellence; leur propre beauté leur fut un piége, et, au lieu de la rapporter tout entière à celui de qui ils l'avaient reçue, et qui seul pouvait la leur conserver, ils se l'attribuèrent comme leur bien propre. Insen-

(1) Neque locus inventus est eorum ampliùs in cœlo. *Apoc.*, XII 8.

sés! oubliant qu'ils ne venaient que de sortir du néant, qu'ils n'étaient eux-mêmes que néant, ils affectèrent l'indépendance, et voulurent s'arroger les honneurs divins et s'égaler à Dieu. « Je monterai jusqu'au ciel, disait le chef de « ces esprits rebelles, j'établirai mon trône au-dessus des « astres de Dieu, je me placerai au-dessus des nuées les « plus élevées et je serai semblable au Très-Haut (1) ! »

Certes, il y a lieu de s'étonner que des intelligences si pures, si parfaites, aient pu tomber dans un si grand aveuglement, et abandonner ainsi Dieu, par une chute si criminelle et si impie. Mais toute créature vient du néant, et, du côté de cette origine, elle est défectueuse, faible, et capable des plus grandes fautes et des plus graves erreurs. Superbes et rebelles, apprenez donc ici à vous humilier devant le Seigneur. Si quelqu'un croit être quelque chose, dit saint Paul, quand ce serait un Ange et le plus grand des Anges, il se séduit lui-même, parce qu'il n'est rien.

A peine Satan et sa troupe impie eurent consenti à leur abominable dessein, que le péché fut consommé, et ils ne tardèrent pas à sentir le vide de la créature et la folle illusion de leur orgueil. Dieu, pour les atterrer, n'eut pas besoin de déployer toute la force de son bras, ni de lancer sa foudre. Ils s'étaient retirés de lui, il se retira d'eux, et aussitôt leur supplice commença ; leur gloire fut obscurcie ; tout en eux fut changé en mal, et ils furent chassés du ciel, qui ne pouvait plus les supporter. Satan tomba comme un éclair, frémissant d'une furieuse colère, et entraînant dans sa chute tous ceux qu'il avait entraînés dans sa révolte. Maintenant, au fond des abîmes, liés comme par des chaînes de fer et des câbles indestructibles, le feu les dévore, la fumée les étouffe, le désespoir les ronge ; ils blasphèment, ils maudissent leur Créateur, et l'être qu'il leur a donné. Leur sort est irrévocable. Anges, naguère si beaux, c'en est donc fait ; vous voilà

(1) In cœlum conscendam, super astra Dei exaltabo solium meum,... similis ero Altissimo. *Is.*, XIV, 12.

pour toujours horriblement dégradés! Et toi, si élevé dans la gloire, ô bel astre du matin, toi qui paraissais si brillant dans le ciel, comment es-tu tombé si bas? C'est le péché, c'est l'orgueil qui les a perdus.

Mais leur place au bienheureux séjour ne doit pas rester vide; c'est nous qui devons l'occuper. Oui, un jour nous serons dans la compagnie des bons Anges, si nous vivons comme eux, si nous imitons leur pureté, leur humilité profonde, leur soumission aux ordres de Dieu.

D. Quelle a été la récompense des bons Anges?

R. La gloire éternelle.

Comme les mauvais Anges sont tombés par leur faute et parce qu'ils l'ont voulu, ainsi les bons Anges, en faisant un saint usage de leur libre arbitre, ont mis toute leur gloire à s'abaisser sous la majesté de Dieu, à lui demeurer éternellement soumis, à ne vivre que pour lui; et Dieu, par une juste récompense, leur a donné une plénitude de grâces, qui les a fixés pour jamais dans l'immobilité de son amour, de sorte qu'ils ne peuvent plus déchoir de cet état si heureux. Les esprits célestes, dit saint Augustin, sont tellement unis à Dieu, par le chaste lien d'une parfaite charité, qu'ils ne reçoivent jamais en eux aucune impression qui se sente de la vicissitude des temps; mais ils se reposent toujours dans l'heureuse contemplation de la souveraine et immuable vérité. Et, comme ils aiment Dieu autant que Dieu leur ordonne de l'aimer, c'est-à-dire de tout leur cœur et de toutes leurs forces, Dieu leur découvre les trésors de sa bonté ineffable, qui les ravissent et les comblent d'une si parfaite joie, qu'ils ne sont plus en état de se détourner un seul moment de la vue bienheureuse de cet être souverain, pour se retourner vers eux-mêmes.

D. Quels offices les bons Anges exercent-ils particulièrement envers les hommes?

R. Il y en a qui sont nos gardiens et nos protecteurs, et qui offrent à Dieu nos prières.

Parmi les Anges, il en est qui sont preposés spécialement à la garde d'un royaume, d'une province, d'une ville. C'est ainsi qu'il est question, dans les Écritures, de l'Ange des Perses, de l'Ange des Grecs, de l'Ange des Juifs, etc. Mais chaque fidèle a aussi un Ange attaché à sa conduite, qui doit veiller sur lui, le conserver et le diriger dans toutes les circonstances de la vie. C'est une vérité fondée sur une foule de textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, et sur l'enseignement unanime des docteurs de l'Eglise. « Le Seigneur, nous dit le prophète royal, a commandé à ses Anges de prendre soin de vous, et de vous garder dans toutes vos voies (1). » Vérité bien consolante ! En effet, quel excès de charité de la part de notre Dieu, de vouloir bien députer à notre garde un prince de la cour céleste, une de ces intelligences sublimes, dont la moindre surpasse en dignité tous les rois de la terre ! Et quel ne doit pas être le prix de nos âmes, puisqu'elles sont l'objet de tant de soins ! Ces glorieux citoyens du paradis, qui ne dédaignent pas de faibles mortels, qui veulent bien lier avec nous une amitié si étroite, nous les appelons nos bons Anges, nos Anges gardiens, parce qu'en effet, ils remplissent envers nous un ministère tout de charité, un ministère d'attention et de vigilance. Voici les services inappréciables qu'ils nous rendent :

1° Ils nous protégent contre les mille accidents auxquels nous sommes exposés en ce monde. Nous ne tenons à la vie que par un fil ; notre organisation est si frêle, si délicate, que le moindre dérangement peut nous donner la mort ; et la plus légère cause, un grain de sable, une goutte de sang, un excès de joie ou de plaisir peut occasionner ce dérangement. Or, notre bon Ange veille avec le soin le plus affectueux à notre conservation. Puis encore, que de dangers extérieurs menacent nos jours ! Une pierre qui tombe, une voiture qui

(1) Angelis suis Deus mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis. *Psal.*, xc, 11.

passe, un mur qui s'écroule, un coup parti d une main ennemie ou lancé au hasard, une rivière débordée, que sais-je? une imprudence, un faux pas peuvent à chaque instant nous retrancher du nombre des vivants; mais notre bon Ange nous accompagne partout, dirige nos démarches, nous conduit par la main, afin que rien ne nous nuise. Rappelez-vous ici un instant les diverses circonstances de votre vie : peut-être une bête féroce, un reptile venimeux, un animal enragé allaient vous dévorer, peut-être la foudre est tombée à vos côtés sans vous faire mal; rappelez-vous en un mot tous les périls auxquels vous avez heureusement échappé, c'est votre bon Ange, et vous n'y avez pas songé, c'est votre bon Ange qui vous a sauvé. O admirables et tendres attentions de ces bons esprits, nos compagnons inséparables!

C'est à leur bienveillante protection que le patriarche Jacob attribuait sa force contre les maux de la vie (1), et Judith le succès de sa glorieuse entreprise (2). C'est à son bon Ange que saint Pierre fut redevable de sa délivrance de la prison (3), et voyez avec quels termes énergiques le saint roi David nous fait remarquer l'efficacité du secours qu'ils nous donnent : « Ils vous porteront, nous dit-il, entre leurs bras, « pour vous empêcher de heurter contre la pierre; vous « marcherez impunément sur l'aspic et le basilic, et vous « foulerez aux pieds le lion et le dragon, sans avoir rien à « craindre (4). »

2° Ils écartent les démons et nous soutiennent contre leurs attaques. Car ils ne prennent pas soin seulement de notre corps, notre âme les intéresse bien davantage. Et quand ils voient l'ennemi de notre salut rôder autour de nous, comme un lion rugissant, pour nous dévorer, avec quel zèle ils prennent notre défense! Ils nous aident à découvrir les ruses du malin esprit, et nous indiquent les moyens de les éviter; ils nous couvrent de leurs ailes, ils

(1) Gen., XLVIII, 16. — (2) Jud., XIII, 20.
(3) Act., XI., 15. — (4) Psal., IX, 11.

combattent pour nous; et comme autrefois l'ange Raphaël abattit palpitant à ses pieds le poisson énorme qui s'élançait sur le jeune Tobie, ainsi notre Ange-Gardien terrasse le dragon infernal, l'enchaîne et l'empêche de nous nuire. Sans son assistance, que de tentations auxquelles nous aurions malheureusement succombé! que de ravages affreux le démon eût faits dans notre âme!

3° Ils nous donnent de salutaires conseils et nous encouragent à bien faire. Ils voudraient que nous fussions, comme eux, tout de feu pour le service du Seigneur. Par de saintes inspirations et de tendres reproches, ils gourmandent notre paresse; ils nous invitent, nous pressent de marcher avec ardeur dans les voies de la vertu, et, s'ils voient que nous nous en écartions, ils s'efforcent de nous y ramener. Que de fois nous l'avons entendue, cette voix intérieure, qui se plaint de nos infidélités, de notre indifférence pour le salut, cette seule chose nécessaire, et qui nous pousse à nous donner à Dieu, à rompre tout pacte avec l'iniquité, à fuir les mauvaises occasions, et nous dit, comme autrefois l'Ange à Lot : « Levez-vous, sortez, pour ne pas être enveloppés dans la « punition de cette troupe infâme (1). »

4° Ils nous consolent dans nos peines, soit en les adoucissant, comme celui qui changea l'ardeur des flammes de la fournaise en une douce rosée (2), soit en nous donnant le courage et la force de les supporter, comme celui qui fortifia Notre-Seigneur dans son agonie (3).

5° Ils offrent à Dieu nos prières, nos besoins, nos aumônes, nos austérités, nos vertus, nos pénitences, tout le bien que nous faisons. « Je vous découvre une vérité bien inté« ressante, disait l'ange Raphaël à Tobie, lorsque vous ré« pandiez vos prières et vos larmes devant le Seigneur, lors« que vous ensevelissiez les morts, que vous quittiez vos « repas pour aller recueillir les corps sanglants de vos frères

(1) Surge et ne tu pariter pereas in scelere civitatis. *Gen.*, IX, 15.
(2) Dan., III, 50. — (3) Luc., XXII, 4.

« égorgés, et que vous les cachiez dans votre maison, pour « leur donner la sépulture, c'était moi qui offrais à Dieu vos « supplications et vos bonnes œuvres (1). » Il y a donc une mystérieuse correspondance établie entre nous et la Majesté suprême, par le moyen des Anges. Nos ambassadeurs auprès de Dieu, et ambassadeurs de Dieu auprès des hommes, ils vont sans cesse de la terre au ciel, et du ciel à la terre. Ils viennent les mains pleines de grâces, et s'en retournent chargés de nos vœux ; ils descendent pour nous conduire, et remontent pour exposer à Dieu nos soupirs et nos humbles demandes. Sans eux, nos prières, si faibles et si languissantes, auraient-elles la force de percer les nues et de parvenir jusqu'au trône de la miséricorde ? Mais combien elles ont plus de grâce et de vertu, présentées par la main si sainte et si pure des Anges ! Bien plus, les Anges joignent leurs prières aux nôtres, et appuient de leurs suffrages toutes nos demandes ; et, comme ils voient toujours la face du Père céleste (2), ils sont toujours à même de lui parler de nous et pour nous, et de nous obtenir toutes les faveurs spirituelles et temporelles dont nous pouvons avoir besoin.

6° Enfin, ils reçoivent les âmes des justes, et les conduisent, les unes au ciel, les autres au purgatoire, d'où ils viennent ensuite les retirer, quand le temps de l'expiation est terminé. Ainsi, selon la parole de Notre-Seigneur, l'âme du pauvre mendiant fut portée par les Anges dans le sein d'Abraham (3).

Quel bonheur d'avoir toujours à nos côtés des protecteurs si puissants et si officieux, qui s'intéressent à tous nos besoins, qui compatissent à toutes nos peines ! Sentinelles toujours vigilantes, ils nous gardent la nuit, le jour, dans nos travaux, pendant le sommeil, à la ville, aux champs ; ils écartent tout ce qui pourrait mettre obstacle à notre sancti-

(1) Tob., XII, 12.
(2) Math., XVIII, 10. — (3) Luc., XVI, 22.

fication, et nous en aplanissent le chemin. Amis fidèles et généreux, sans se laisser jamais rebuter par nos faiblesses et nos ingratitudes, à toute heure, à tout moment, ils se montrent prêts à nous servir. On dirait même qu'ils s'en font un point d'honneur (1), car ils veulent imiter la miséricorde de Dieu à notre égard, et il s'agit d'ailleurs, pour eux, de réparer les ruines que l'orgueil de Satan a faites dans le ciel, et de combler, avec les âmes des saints, le vide qu'il a laissé dans leurs milices. Ils voudraient donc nous porter sur leurs ailes dans les célestes parvis, et nous associer à leur gloire [1].

Pour tant de bienfaits, que devons-nous leur rendre ? Sans doute, à Dieu seul appartient l'honneur et la gloire; mais il n'en est pas moins vrai que nous devons aussi honorer les Anges, à cause de l'excellence de leur nature, et parce que c'est Dieu lui-même que nous honorons dans ces esprits bienheureux, qui sont *ses premiers enfants* (2), *les portraits de ses grandeurs, les miroirs de ses beautés, et les images de son immortalité* (3). Une reconnaissance toute particulière nous lie à nos Anges-Gardiens; et, puisqu'ils sont nos bienfaiteurs insignes, après Dieu, ne devons-nous pas nous montrer empressés à les remercier, chercher, à l'exemple de Tobie, par quels moyens nous pourrons leur être agréables, et nous dire de temps en temps à nous-mêmes : « Que pouvons-nous lui donner, à cet excellent ami, à ce protecteur si zélé, pour reconnaître ses services importants (4) ? »

D. Quels sont nos devoirs envers notre Ange-Gardien ?

(1) Ambitioso famulatu ad hominum servitium accedunt. *D. Hilar. Conc.* XVIII, *in Math*

(2) Primogeniti Dei. *D. Clem. Alex. Strom.*, cap. 1.

(3) Divina simulacra, specula et imagines. *Sophron. Orat. de Ang. Excellent.*

(4) Quam mercedem dabimus ei ? Quid illi ad hæc poterimus dare ? *Tob.*, XII, 2.

R. Nous devons aimer notre Ange-Gardien, respecter sa présence, et le prier souvent.

Ces obligations envers notre Ange-Gardien, saint Bernard les a exprimées en trois mots : Respect, dévotion, confiance (1).

1° Respectez sa présence, Dieu vous le commande : « J'envoie mon Ange devant vous, respectez-le (2). » Gardez-vous donc bien d'offenser, par une conduite peu convenante, la pureté de ses regards habitués à contempler la face auguste de Dieu. Si la tentation vous presse, songez que vous n'êtes pas seul, car en quelque réduit que vous vous cachiez, dans l'ombre des forêts, dans les ténèbres de la nuit, votre bon Ange est là qui vous voit, qui vous entend (3). Et ce que vous rougiriez de faire en la présence d'un honnête homme, l'oserez-vous faire à la face de votre bon Ange? Ah! si vous y pensiez, jamais vous ne commettriez aucune action honteuse; que dis-je? jamais vous ne vous donneriez la moindre liberté contraire à la bienséance.

2° Aimons notre bon Ange. Puisqu'il nous aime avec tant de tendresse, n'est-il pas juste que, de notre côté, nous nous attachions à lui par une sincère et véritable dévotion, et que, par conséquent, nous évitions tout ce qui pourrait lui déplaire? Or, autant il se réjouit de nos pénitences et de nos bonnes œuvres, autant nos péchés l'attristent et l'affligent. N'est-ce pas avoir un cœur pervers que de faire de la peine au meilleur de ses amis? Et, si nous cherchons à nous soustraire à sa vigilante sollicitude pour nous mettre sous la conduite des démons, n'est-ce pas lui faire la plus cruelle injure? Alors il s'éloigne à regret de nous, car le péché le fait fuir, de même que la fumée chasse les abeilles, et une

(1) Reverentiam pro præsentiâ, devotionem pro benevolentiâ, fiduciam pro custodiâ. *D. Bern.*, Serm. XI et XII, *in Psal.* 90.

(2) Ecce ego mittam Angelum meum,... observa eum et audi vocem ejus. *Exod.*, XXIII, 20.

(3) In quovis diversorio, in quovis angulo, angelo tuo reverentiam habe. *D. Ber. in Psal.*, XC.

odeur fétide les colombes (1). Mais voulons-nous lui témoigner que nous l'aimons véritablement, appliquons-nous à lui ressembler, autant du moins que le permet l'infirmité de notre nature, de telle sorte que notre âme, détachée des objets terrestres, prompte à obéir à Dieu, fervente dans son service, devienne, en quelque sorte, angélique, et que notre corps, par la belle, l'aimable vertu de pureté, soit, pour ainsi dire, *angelisé* (2), comme le dit Tertullien ; et c'est ainsi que nous ne formerons qu'une même famille avec les Anges.

3° Ayons en lui la plus grande confiance. Nous sommes petits, nous sommes faibles, nous marchons dans une voie semée de périls et d'alarmes ; mais qu'avons-nous à craindre avec des gardiens si fidèles, si prudents, si puissants? Quand même viendraient contre nous toutes les légions de l'enfer, ils sauront bien nous préserver de leurs atteintes. Mais c'est à nous d'implorer leur secours, surtout au commencement de nos entreprises, de nous mettre sous leur protection, de leur communiquer nos projets. C'est mériter leurs bonnes grâces que de les faire dépositaires de tous les secrets de notre cœur.

Tels sont nos devoirs envers les saints Anges : les révérer, les aimer, les louer, nous réjouir de leur bonheur, les saluer le matin au réveil, et souvent le long du jour, et, le soir, à l'examen de conscience, leur demander pardon des sujets de tristesse que nous avons pu leur donner ; nous devons surtout travailler à leur devenir semblables en vertu et en innocence [2].

Il est certains Anges pour lesquels nous devons avoir une vénération toute particulière. Ainsi saint Michel, cet illustre chef des armées du Dieu vivant, lui, qu'on regarde communément comme le prince de l'Église triomphante, le protecteur de l'Église militante, le tuteur général des fidèles, lui

(1) Veluti fumus apes fugat, fœdus odor columbas expellit, sic Angelum vitæ custodem abigit graveolens peccatum. *D. Bas Hom. in Psal.*, XXXIII.

(2) Angelicata caro. *Tertul.*

qui a soin de présenter à Dieu nos âmes après la mort, mérite bien que nous lui rendions nos plus respectueux hommages. Et saint Gabriel, qui vint annoncer à la terre la bonne, la grande nouvelle, le glorieux mystère de l'incarnation, pourrions-nous l'oublier ? Mères, invoquez l'Ange des petits enfants, afin qu'il veille sur ces tendres objets de votre amour ; malades, ayez recours à saint Raphaël, dont le nom est interprété *médecine de Dieu ;* voyageurs, ne manquez pas d'invoquer l'Ange des lieux où vous passez, afin qu'il vous soit favorable ; enfin, en quelque état que nous soyons, aimons, prions nos saints Anges.

O mon Dieu, que vos Anges vous louent ; et souffrez que moi aussi, je vous bénisse et je vous adore en présence de ces bienheureux esprits, et daignez agréer mes vœux et mes hommages, quand ils les porteront devant le trône de votre majesté !

D. Comment appelle-t-on les mauvais anges qui ont été précipités dans l'enfer ?

R. On les appelle les démons.

Autant il est agréable de penser à ces bons esprits, l'ornement du ciel, et notre appui pendant notre pèlerinage sur la terre, autant il est triste de parler de ces esprits dégradés, sales, immondes, nos plus cruels ennemis. Cependant nous devons en dire quelque chose, soit pour nous pénétrer d'horreur contre eux, soit pour nous prémunir contre leur malice.

Et d'abord, entendez les impies qui vous diront, peut-être, que tout ce qu'on rapporte de leurs actions, de leurs apparitions, n'est que folle rêverie, ou fable forgée par des imposteurs pour tromper les ignorants [1]. Ah ! plût à Dieu qu'il en fût ainsi, et que nous n'eussions pas à éprouver les jalouses rigueurs de ces mauvais génies ! Mais, sans parler d'une multitude de faits incontestables, qui nous prouvent leur malheureuse existence, n'avons-nous pas la parole de Jésus-Christ et des apôtres, qui nous montre les démons

toujours acharnés à notre perte, et faisant tous leurs efforts pour nous entraîner avec eux dans l'abîme ?

L'Écriture sainte leur donne divers noms : elle les appelle anges apostats, parce qu'ils se sont séparés de Dieu ; anges de ténèbres, à cause que leur lumière est obscurcie ; puissances de l'enfer, car c'est là qu'ils règnent et donnent un libre cours à leur fureur. Leur chef est Lucifer, Satan, Béelzébuth, Bélial ou le diable, qu'on nomme encore l'ancien serpent, le père du mensonge et le prince du monde, parce que, avant Jésus-Christ, il y exerçait une cruelle tyrannie, et qu'il était l'objet du culte des païens.

Aussitôt après leur révolte, les mauvais anges ont été condamnés à l'enfer, sans aucun espoir de pardon. Dieu les a liés dans les ténèbres *avec des chaînes éternelles*, dit saint Jude (1). Le Créateur ne leur a accordé aucune grâce pour se relever, dit saint Augustin, parce que leur faute a été d'autant plus détestable que leur nature était plus élevée (2).

Encore que leur principale habitation soit l'enfer, il en est plusieurs qui sortent de cet affreux séjour et sont disséminés dans les espaces ; saint Paul les appelle *les puissances de l'air* (3). Mais, en quelque lieu qu'ils soient, toujours sous les coups de la justice divine, ils souffrent horriblement, et portent leur enfer avec eux, semblables à ces fiévreux, qui, bien que placés dans un lit d'ivoire, ou exposés à un soleil brûlant, ne peuvent s'empêcher de ressentir le froid ou le chaud de leur maladie.

L'unique occupation, l'abominable plaisir de ces esprits pervers et malfaisants, c'est de séduire les hommes, et ensuite d'être les bourreaux de ceux qu'ils ont séduits. Toujours en guerre contre Dieu, ils s'efforcent de lui ravir des adorateurs ; et, d'un autre côté, furieux de voir que l'homme, qui leur était inférieur par sa nature, doit cependant être élevé à leur place dans la gloire, ils tournent contre lui leur

(1) Jud., v, 6. — (2) D. Aug. *Tract.*, 110, *in Joan.*, n. 7.
(3) Principes potestatis aeris hujus. *Ephes.*, II, 2.

haine et leur rage. Voilà pourquoi le Saint-Esprit appelle Satan, leur chef, *homicide dès le commencement* (1), parce qu'en effet, dès le commencement du monde, il cherche à donner la mort aux âmes, en les portant au péché.

Leur intelligence, autrefois si sainte et si pure, s'est changée en ruses et en fourberies, pour nous entraîner au mal. Les biens de la terre, les plaisirs, les divers accidents de la vie, tous les objets qui nous environnent sont comme autant de piéges dont ils savent profiter pour nous perdre. Tantôt ils nous attaquent à force ouverte, et tantôt par d'imperceptibles détours. Lions rugissants, ils se ruent sur nous; serpents insidieux, ils nous insinuent leur venin dans le cœur; ici, brillants comme un éclair, ils éblouissent notre imagination par mille fantômes; là, comme une vapeur pestilentielle, ils troublent nos sens et se glissent dans nos âmes pour y déposer un germe de mort. Enfin, tous moyens leur sont bons pour nous arracher au service de Dieu, et nous soumettre à leur tyrannique empire [4].

Remarquons toutefois qu'ils n'ont de pouvoir sur nous qu'autant que Dieu leur en donne. Or, Dieu permet que nous soyons tentés, soit pour faire éclater sa gloire et couvrir le démon de confusion, par nos généreuses résistances; soit pour éprouver notre vertu, et la perfectionner, afin qu'elle soit digne d'une plus grande récompense. Mais il ne souffre jamais que nous soyons tentés au-delà de nos forces; Il nous soutient par sa grâce, et c'est toujours notre faute quand nous succombons, car il ne dépend que de nous de triompher des plus cruelles épreuves. C'est notre cupidité ou notre imprudence qui fait la force du démon, encore plus que sa malice. La foi, les motifs qu'elle nous présente, la fuite des occasions, la méditation de la parole de Dieu, le jeûne, la prière jointe à la modestie, voilà les armes célestes avec lesquelles nous pouvons infailliblement repousser ses traits envenimés.

(1) Ille homicida erat ab initio. *Joan.*, VIII 44.

Les démons n'ont pas seulement pouvoir sur les âmes; quelquefois encore ils agissent sur le corps, et nous en trouvons des exemples bien frappants dans l'Écriture sainte; d'abord celui de Job, que le malin esprit couvrit d'une plaie hideuse, de la tête jusqu'aux pieds, après lui avoir ravi tous ses biens, et qu'il eût même tué, si Dieu ne le lui avait expressément défendu (1). Et ensuite, l'Évangile ne rapporte-t-il pas l'histoire de beaucoup de possédés que le démon tourmentait horriblement? Mais les démons ne peuvent ainsi affliger les hommes que par une permission expresse. C'est Dieu qui lâche et enchaîne à son gré leur malice et leur rage; car, s'ils avaient une liberté absolue et sans bornes, ils auraient bientôt tout bouleversé, tout détruit; le genre humain serait exterminé, tant est grande la haine qu'ils nous portent! A l'époque de la venue du Sauveur, ils exerçaient leur empire d'un manière plus sensible, Dieu le permettant ainsi, afin que la victoire que Jésus-Christ devait remporter sur eux, en fût plus éclatante, et que l'enfer lui-même fût forcé de lui rendre témoignage. Maintenant que le sang de l'Homme-Dieu a coulé sur la terre, le prince de ce monde a été chassé et désarmé; sa puissance est singulièrement affaiblie, surtout à l'égard des chrétiens, qui, par un signe de croix, peuvent le faire fuir et trembler.

Ce n'est que dans l'enfer que les démons peuvent déployer toute leur fureur. Là, exécuteurs des vengeances célestes, ils injurient, ils déchirent, ils torturent, ils rongent les damnés et les écrasent de toute leur méchanceté. Mais malheur à eux! ils aggravent leurs tourments en tourmentant les autres. Malheur à eux! et malheur à ceux qui secouent le joug si doux, si aimable du Seigneur, pour se faire les partisans et les esclaves de ces exécrables tyrans!

(1) Ecce in manu tuâ est, sed animam illius serva. *Job.*, II, 6.

TRAITS HISTORIQUES.

1. Il n'y a que trois Anges qui se trouvent désignés dans la sainte Écriture par leur nom propre, savoir : saint Michel, saint Gabriel et saint Raphaël. Le nom du premier signifie : *qui est semblable à Dieu;* paroles qu'il prononça, lorsqu'il s'opposa aux anges rebelles. Celui de Gabriel signifie *force de Dieu,* et celui de Raphaël, *remède de Dieu,* ou *médecin de Dieu.*

Saint Raphaël, l'un des sept Anges qui sont toujours présents devant le Seigneur, prêts à exécuter ses ordres, ayant pris la figure et le nom d'Azarias, s'offrit pour conduire le jeune Tobie, qui allait à Ragès, en Médie, réclamer une somme d'argent que son père avait prêtée à un nommé Gabélus. Jamais voyage ne fut plus heureux ; à chaque pas, c'étaient de nouveaux bienfaits de la part de l'Ange. Sur les bords du Tigre, il délivra Tobie d'un poisson monstrueux qui allait le dévorer. « Prenez-le par les ouïes, lui dit il, et tirez-le hors de l'eau. » Et le poisson, après s'être débattu, expira à ses pieds ; il lui conseilla ensuite d'en prendre la chair pour nourriture, et de mettre à part le fiel et le cœur qui devaient lui être d'une extrême utilité. l'un pour guérir les yeux, et l'autre pour chasser les démons. En effet, quand ils furent arrivés chez son oncle Raguel, l'Ange lui fit contracter une heureuse alliance avec la jeune Sara, veuve de sept maris, que le démon avait étranglés la première nuit de leurs noces, pour n'avoir envisagé le mariage qu'avec des vues basses et charnelles. Mais Tobie se mit en prières ; et, avec la fumée du cœur du poisson qu'il mit sur le feu, il chassa l'esprit de ténèbres, qui ne put ainsi lui faire aucun mal.

Après avoir accompli le but de leur voyage, ils reprirent le chemin de leur pays. Anne, mère de Tobie, impatiente de voir son fils, allait tous les jours s'asseoir près du chemin, sur une haute montagne, d'où elle pouvait le découvrir de loin ; et sitôt qu'elle l'aperçut, elle courut le dire à son mari. Tobie le père, tout aveugle qu'il était, alla au-devant de son fils, et l'embrassa en pleurant de joie. Alors le jeune Tobie, par le conseil de l'Ange, prenant le fiel du poisson, en frotta les yeux de son père, qui recouvra aussitôt la vue. Tobie ayant raconté à ses parents tout ce que son guide avait fait pour lui, ils voulurent lui témoigner leur reconnaissance. « Mais, que pour-« rons-nous faire pour lui ? dirent-ils ; la moitié de notre bien ne suf-« firait pas, pour tous les services qu'il nous a rendus. » Alors l'Ange se fit connaître à eux, et leur dit : « Bénissez le Seigneur, c'est lui « qui m'a envoyé vers vous ; il vous semblait que je buvais et que je

« mangeais; mais je me nourris d'une viande invisible, et d'un breu-« vage inconnu aux hommes ; maintenant, il est temps que je re-« tourne vers celui qui m'a envoyé. » A ces mots, il disparut ; et eux, s'étant prosternés le visage contre terre pendant trois heures, ils bénirent Dieu ; puis ils se levèrent et racontèrent toutes ces merveilles.

Hérode fit mettre saint Pierre en prison, voulant l'envoyer à la mort, après les fêtes de Pâques, pour faire plaisir aux Juifs. Toute l'Église, dans le deuil, adressait les prières les plus ferventes au Seigneur, pour la délivrance et la conservation de son chef. Or, la veille même du jour où le prince des apôtres devait comparaître devant ses juges, le cachot, où il dormait enchaîné entre deux soldats, fut tout à coup inondé d'une grande clarté. L'Ange du Seigneur le réveilla et lui dit : « Levez-vous, » et aussitôt les chaînes tombèrent de ses mains ; il suivit l'Ange, traversant plusieurs corps de garde, et croyant rêver. Ils arrivèrent ainsi aux portes de la prison, qui s'ouvrirent d'elles-mêmes. Bientôt après l'Ange disparut. Alors saint Pierre, revenant comme d'un profond sommeil, s'écria : « Maintenant, je suis « assuré que le Seigneur m'a envoyé un Ange pour me tirer des « mains d'Hérode, et me soustraire à la fureur des Juifs. »

Act. 11.

C'est surtout la belle, l'incomparable vertu de chasteté que les saints Anges aiment à trouver en nous, et ils veillent sur toutes nos démarches, et écartent avec soin de nous tout ce qui pourrait y porter atteinte. C'est par la protection de son bon Ange que sainte Agnès échappa au plus grand péril qu'une âme vertueuse puisse courir. Ayant été, à cause de ses richesses et de sa grande beauté, recherchée en mariage par plusieurs jeunes gens des premières familles de Rome, elle répondit constamment à tous qu'elle avait consacré sa virginité à un époux céleste et invisible aux hommes. On fit toute sorte d'efforts pour vaincre sa généreuse résistance. Le fils du gouverneur de la ville, nommé Procope, se porta contre elle aux excès les plus violents ; il la menaça du gibet, de la prison, et de tous les supplices qui étaient alors en usage. « Je ne crains rien, disait-elle, mon Ange « est avec moi pour me défendre. » On la conduisit dans un lieu infâme, pour lui ravir cette pureté qu'elle préférait à la vie. Mais à peine y fut-elle entrée, qu'elle y trouva un Ange pour la préserver de toute insulte. Les plus libertins furent saisis de respect, à la vue de la jeune vierge. Procope seul, ayant montré plus d'audace, fut puni de mort par l'Ange. Agnès fut condamnée, comme chrétienne et inflexible dans sa foi, à être décapitée. « Elle alla, dit saint Ambroise, au lieu du « supplice avec plus de plaisir qu'une autre n'irait à un festin de « noces. »

Saint François Régis, après avoir passé plusieurs nuits sans dormir

pour entendre les confessions, fut obligé de se rendre dans un autre village pour commencer une mission. Dans sa route, le sommeil le prit, il dormait en marchant, et il avançait vers un précipice sans le savoir. Au moment où il n'avait plus qu'un pas à faire pour y tomber, il sent une main qui l'arrête ; il s'éveille et il voit l'abîme sous ses pieds. La profondeur du lieu lui fit horreur ; de suite, il se jeta à genoux pour remercier le Seigneur de ce qu'il avait bien voulu lui donner un Ange pour le garder.

2. Pourrions-nous oublier de citer ici notre bienheureux François d'Estaing? Quelle tendre dévotion n'eut-il pas, pendant toute sa vie, pour les saints Anges? Dans ses visites pastorales, il ne manquait jamais d'invoquer les Anges-Gardiens des paroisses et de tous les lieux par où il devait passer. La fête dont l'établissement lui tenait le plus au cœur, c'était celle de l'Ange-Gardien. Il communiqua son projet au pape, qui lui accorda toutes les permissions nécessaires. Il s'en occupa donc avec ardeur, et fit composer l'office par un savant et pieux docteur de l'ordre de Saint-François. Le souverain pontife lui envoya un bref pour confirmer l'institution de cette fête ; il lui écrivit même qu'il se proposait d'imiter sa piété, en donnant la fête de l'Ange-Gardien à tout l'univers catholique ; il accordait en même temps une indulgence plénière, en forme de jubilé, à tous ceux qui assisteraient à la première messe que le saint évêque devait célébrer, le jour où cette fête avait été fixée. Cette faveur du Saint-Siége fut annoncée dans tout le diocèse ; et l'affluence fut si grande, que la vaste enceinte de la cathédrale ne suffisant pas, on dressa un magnifique autel, en plein air, contre l'église de la Chartreuse, dont la clôture n'existait pas alors ; et c'est là que fut célébrée la première messe, le dimanche, second jour de juin (1526), au milieu d'une réunion de plus de cent mille fidèles, accourus à la voix du saint évêque, pour gagner l'indulgence plénière. Depuis ce jour, après lequel il avait soupiré pendant vingt-cinq ans, François d'Estaing sentit s'augmenter en lui sa dévotion et son amour pour ces esprits célestes, que Dieu a chargés du soin de nos âmes. Il sembla, dès lors, avoir fait une alliance nouvelle avec eux, et les élans de son cœur étaient si enflammés, qu'on disait communément qu'il avait le bonheur de voir son Ange-Gardien sous une forme sensible, et de s'entretenir souvent avec lui.

Histoire du Bienheureux François d'Estaing.

3. C'est pour entraîner plus sûrement les hommes dans l'erreur, que le démon s'efforce de leur persuader qu'il n'est qu'un être imaginaire ; et par là il les endort dans une fausse sécurité, en leur faisant concevoir des doutes sur les peines et sur les récompenses futures. Cependant, chose étonnante ! que de fois on a vu des philosophes, qui ne répondaient que par un sourire moqueur à ce que la religion nous

enseigne sur l'existence des Anges et des démons, se montrer d'une crédulité extrême pour adopter toutes sortes d'absurdités et d'extravagances! Ainsi, Diderot et d'Alembert croyaient aux sortilèges, et le comte de Boulainvilliers étudiait sérieusement les secrets de la sorcellerie. On peut voir, dans la *Monarchie prussienne* de Mirabeau, quel était, de son temps, le goût des philosophes, des princes et autres fameux personnages pour la magie. Voilà comment un siècle, qui avait prétendu détruire jusqu'à la possibilité même du surnaturel, finit par chercher partout du surnaturel de toute espèce, et vit ces prétendus esprits forts se faire les compères des imposteurs et des charlatans.

4. Jamais homme n'a eu de plus cruelles tentations à essuyer, de la part du malin esprit, que le grand saint Antoine. Le démon, craignant que bientôt, à son exemple, le désert ne fût rempli de solitaires, venait souvent la nuit l'attaquer avec une grande troupe de ses compagnons. Ils se présentaient quelquefois sous diverses figures de lions, d'ours, de léopards, de taureaux, de loups, d'aspics, de scorpions, faisant tous ensemble un bruit épouvantable, pour le chasser de sa demeure. Et saint Antoine leur disait, comme en se moquant d'eux : « Si vous aviez quelque force, un de vous suffirait pour « me combattre; mais, parce que Dieu anéantit toute votre puis« sance, vous tâchez, par votre grand nombre, de me donner de la « crainte, et il ne me faut point de plus grande marque de votre faiblesse « que de vous voir réduits à prendre la forme de ces animaux. Igno« rez-vous que le signe de la croix, et la foi que j'ai en Notre-Sei« gneur, me servent comme d'un rempart inébranlable contre toutes « vos entreprises et tous vos assauts? » Il n'est pas de ruse que le tentateur n'essayât pour le porter au mal, lui faisant des promesses, lui disant des flatteries pour lui inspirer de la vanité, lui présentan de l'argent, du pain, des fantômes séducteurs; mais le saint se mettait à prier et à chanter des psaumes, et les esprits immondes s'en fuyaient, comme si ces paroles eussent été autant de fouets qui les eussent chassés.

Vie de saint Antoine, par saint Athanase.

Saint Naamas, diacre de la ville de Rhodez, exerça, pendant sa vie, le plus grand empire sur les démons, qu'il chassait, par une seule parole, du corps des possédés, si bien qu'ils ne pouvaient supporter sa présence. Un jeune homme, étant cruellement tourmenté par cet éternel ennemi du genre humain, vint le trouver, pour obtenir sa guérison; et, l'esprit malin, voyant qu'il ne pourrait résister aux ordres de l'homme de Dieu, lui proposa, pour le tenter, de le transporter jusqu'à Rome, où le saint avait résolu d'aller par dévotion, et de lui épargner ainsi les fatigues du voyage. Saint Naamas lui répondit en souriant : « Apprends, serpent infernal, que la fatigue, au lieu d'a-

« battre la force des soldats de Jésus-Christ, ne fait que l'éprouver. » Le démon quitta à l'instant le jeune homme ; mais il se rendit incontinent à Rome et s'empara du corps de la fille d'un grand seigneur. Vainement on employa les exorcismes pour l'en chasser, il répondit qu'il ne céderait qu'aux ordres de Naamas. On manda donc par des exprès le serviteur de Dieu, dont la réputation de sainteté s'était déjà répandue fort au loin. Comme il s'approchait de la ville, le père de la jeune fille alla au-devant de lui, le priant de hâter sa marche. Le saint se contenta de lui donner son manteau, lui disant qu'il suffirait de le mettre sur les épaules de sa fille, pour chasser l'esprit infernal ; ce qui arriva en effet. Naamas, méprisant les richesses et les honneurs qu'on lui offrait, revint dans son pays, où il passa le reste de sa vie, dans la pratique des bonnes œuvres et les exercices de la plus haute piété. Ses reliques sont vénérées dans l'église de Saint-Amans

Légende du Propre.

CINQUIÈME LEÇON

DU PREMIER HOMME ET DE SON PÉCHÉ.

PREMIÈRE INSTRUCTION.

Formation de l'homme et de la femme. — Nature de l'homme. Immortalité de l'âme. — Estime que nous devons en faire.

D. Qui a été le premier homme ?
R. Adam.

Le monde était parfait dans toutes ses parties : c'était comme un festin abondamment pourvu de toute sorte de mets, comme un palais d'une admirable structure, comme un temple où reluisait partout la puissance, la majesté, la sagesse du Très-Haut ; mais c'était un festin où nul convive

ne reconnaissait la divine main qui l'avait préparé; un palais sans prince qui fût digne de l'habiter; un temple où ne retentissait jamais aucune voix qui pût s'élever jusqu'à Dieu et célébrer sa grandeur et sa munificence. Dieu médita donc un ouvrage d'une plus haute perfection; c'est l'homme, créature sublime, pleine de raison et d'intelligence, destinée à servir d'interprète en quelque sorte à la nature muette et irraisonnable, pour bénir, adorer et glorifier son auteur.

La manière dont il fut créé, nous montre sa dignité et son excellence au dessus des autres créatures.

1° Il est formé le dernier, comme le chef-d'œuvre de Dieu et le complément de ses ouvrages, après quoi Dieu ne fait plus rien, et rentre dans son repos éternel.

2° Jusqu'ici Dieu a tout fait en commandant : *Que la lumière soit, que la terre produise,* et ainsi des autres choses. Mais quand il veut créer l'homme, il semble qu'il y met une attention toute particulière, il change de langage, il tient conseil en lui-même : *Faisons l'homme,* dit-il; mais d'après quel modèle ? Ce n'est pas aux cieux, aux astres, au soleil, aux anges même, aux archanges, aux séraphins, qu'il le veut rendre semblable; il ne se propose pas d'autre modèle que lui-même : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Qu'on voie tous nos traits dans cette belle créature, autant que la condition d'une créature le pourra permettre.

3° Un mot avait suffi pour la création de tous les autres êtres, et Dieu n'avait pas daigné appliquer sa main à une matière corruptible. Mais l'homme est produit d'une façon toute nouvelle; pour former son corps, Dieu prend un peu de limon, le pétrit entre ses doigts, et ce limon, arrangé par une telle main, reçoit la plus belle figure qui eût encore paru dans le monde.

4° A ce corps Dieu joint une âme, qu'il produit d'une manière beaucoup plus merveilleuse. Il ne la tire point du sein de la terre ou des eaux, parce qu'une âme en qui il a résolu de se peindre comme dans un miroir fidèle, une âme

destinée à vivre, comme lui, d'intelligence et d'amour, et qui doit lui être unie en le contemplant et en l'aimant, une âme faite à son image et à sa ressemblance, et qui doit être heureuse en le possédant, une telle âme ne peut sortir de la matière, elle doit venir d'en haut. C'est ce que l'Écriture nous marque admirablement, lorsqu'elle nous dit que *Dieu répandit sur le visage de l'homme un souffle de vie*, nous faisant entendre par là qu'il tira cette âme en quelque sorte de son propre fonds, comme pour lui communiquer sa manière d'être, et la prenant, pour ainsi dire, de la région de son cœur, pour lui marquer l'affection si tendre et si vive avec laquelle il la produisait.

5° Dieu créa l'homme pour commander aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes, à tous les reptiles qui se remuent sous le ciel; et, comme pour lui donner l'investiture de sa dignité, et lui faire rendre hommage par toute âme vivante et mouvante, c'est-à-dire par tous les animaux qui devaient être ses sujets, il les amena devant lui, afin qu'il leur donnât un nom et que tous reconnussent son autorité.

Le monde entier fut donc mis en la puissance de l'homme: il dominait sur toutes choses, et tout ici-bas, depuis le cèdre jusqu'à l'herbe des prés, depuis l'éléphant jusqu'à la chenille qui file la soie, semblait n'avoir été fait que pour lui. La terre lui payait un légitime tribut; c'était pour lui qu'elle se couvrait de plantes, que les arbres se chargeaient de fruits, et que les fleurs exhalaient leurs parfums. C'était pour lui que les poissons nageaient dans les eaux, que les oiseaux peuplaient les airs; et, s'il eût conservé la pureté de son origine, les animaux mêmes les plus féroces, bien loin de lui nuire, eussent respecté son empire et servi à ses usages et à ses plaisirs. En un mot, la nature était son royaume; et les astres mêmes, dont il ne pouvait s'approcher, il se les appropriait d'une certaine manière par la contemplation. Dieu les avait faits pour lui, afin qu'ils réglassent la vicissitude des jours, des mois, des saisons, des années.

Ainsi fut créé l'homme, vassal du ciel, roi de la terre. Et Dieu lui donna nom *Adam* (1); ce qui signifie *terrestre*, comme s'il avait voulu par là le prémunir contre les tentations de l'orgueil, en lui faisant sentir que, malgré tant de belles qualités dont il était orné, il n'était après tout qu'un peu de boue, une masse de terre rougeâtre, animée, il est vrai, par un souffle divin, mais qu'un souffle aussi pouvait faire disparaître.

D. Quelle a été la première femme?
R. Ève.

Dieu ne trouva pas bon que l'homme fût seul, *Faisons-lui*, dit-il, *une compagne qui lui ressemble*. Il envoya donc à Adam un profond sommeil, qui fut, au jugement des saints Pères, un ravissement et la plus parfaite de toutes les extases; et, pendant qu'il dormait, il tira une de ses côtes, dont il forma la femme. Il la conduisit à Adam, qui s'écria en la voyant : « Voilà l'os de mes os, et la chair de ma chair. C'est pourquoi « l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa « femme, et ils ne feront tous deux qu'une même chair (2). »

La manière dont fut formée la femme nous fournit plusieurs réflexions utiles.

1° Elle n'est point tirée de la tête comme pour commander, ni du pied comme pour être esclave, mais du côté, pour être la compagne de la vie de l'homme.

2° Elle fut tirée de la propre substance d'Adam, afin que celui-ci vît par là combien sa compagne lui devait être chère, et que tous deux, par conséquent, s'appliquassent à conserver entre eux l'union la plus étroite, de laquelle dépend le bonheur.

3° Quelque parfaite que fût la première femme, immédia-

(1) *Adam*, en hébreu, *Adama*, signifie terre rousse ou rouge. D'autres commentateurs font dériver ce mot d'*a*, augmentatif, et de *dam*, élevé. En réunissant les deux étymologies, ce nom rappelle à l'homme son humble origine et sa dignité.
(2) Gen., II, 23.

tement sortie des mains du Créateur, bien loin d'être fière de ses charmes, elle n'avait qu'à se rappeler son origine, et songer qu'elle n'était qu'une espèce de diminutif d'Adam, qu'elle venait d'un os superflu, où il n'y avait de beauté que celle qu'il avait plu à Dieu d'y mettre.

Adam donna à sa femme le nom *d'Ève,* en hébreu *Havvâ* qui veut dire *vie* ou *mère des vivants,* parce qu'elle devait être le principe de la vie de tous les hommes.

D. Qu'est-ce que l'homme ?

R. L'homme est une créature raisonnable, composée d'un corps et d'une âme.

Nous disons que l'homme est :

1° *Une créature,* parce qu'il n'a pas toujours été, et qu'il ne s'est pas fait lui-même, mais qu'il a été tiré du néant par la main de Dieu, comme nous venons de l'expliquer.

2° *Raisonnable,* c'est-à-dire qu'il peut rendre raison de ce qu'il fait. C'est là sa gloire, son titre de noblesse ; c'est ce qui le distingue éminemment de tous les êtres matériels, et de tous les animaux qui ont un corps comme lui, le mouvement et la vie comme lui, qui ont même, quelques-uns, plus de force et de légèreté que lui ; mais qui n'ont pas la raison. Ils vivent, mangent et meurent, sans savoir ni pourquoi ni comment. L'homme, au contraire, l'homme, animal divin, sait ce qu'il fait et pourquoi il le fait ; il concerte, mesure, combine, compte ses actions, il les varie à l'infini ; et, tandis que l'animal le plus industrieux suit machinalement les lois d'un aveugle instinct, sans jamais s'en écarter, l'esprit de l'homme travaille sans cesse pour s'emparer de la nature, pour se créer des commodités nouvelles, et, tous les jours, il invente des arts nouveaux qu'il perfectionne tous les jours.

Mais à côté de tant de grandeur, quelle honte ! Comment se fait-il que l'homme abuse si souvent de sa raison, et tourne son industrie contre son Dieu en l'offensant ; qu'il se dégrade jusqu'à devenir semblable à la brute, en n'agissant que d'après ses appétits charnels, en menant, comme font les liber-

tins, une vie toute bestiale ? Désordre effroyable qui devrait faire rougir tout homme digne de ce nom !

3° *Composée d'un corps et d'une âme*. Ainsi d'un côté nous nous rapprochons de la nature des animaux, et de l'autre de celle des anges. Le corps est cette enveloppe grossière, cette portion de matière que nous voyons, que nous touchons, qui a de l'étendue ; ce sont nos membres et nos divers organes. Ce corps, tout matière qu'il est, n'en est pas moins, comme nous l'avons déjà remarqué dans une autre instruction (1), un édifice si admirable qu'on y reconnaît aisément une attention singulière de la Providence. Tout s'y trouve ménagé avec un artifice merveilleux, et parfaitement adapté à nos besoins. Les yeux sont exactement disposés pour voir, les oreilles pour entendre, les mains pour saisir, les pieds pour marcher. Depuis la racine des cheveux jusqu'aux doigts des pieds, tout s'y trouve parfaitement arrangé. Cesdiverses parties s'enclavent les unes dans les autres et s'unissent entre elles avec les rapports les plus harmonieux. En elles, la délicatesse ne nuit pas à la force et à la solidité ; le jeu des ressorts est aussi aisé que ferme ; rien d'imparfait, rien d'inutile, tout concourt au bien commun. A la vue de cette admirable économie, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un miracle de la puissance et de la sagesse divines. En effet, quelle autre main que celle du Tout-Puissant aurait pu faire un ouvrage si accompli ? Mais ce que nous devons surtout remarquer, c'est cette démarche ferme et hardie, cette noble attitude qui donne à l'homme un air exclusif de majesté. Il a la taille droite, la tête élevée, le corps tourné vers le ciel, comme aspirant à de grandes choses, à une sublime destinée. Et, sur sa face auguste où rayonne une beauté singulière, admirable rejaillissement de l'image de Dieu, ne voyez-vous pas l'empreinte de sa royauté et de son domaine sur toutes les créatures ?

Toutefois le corps n'est que la partie la plus vile de

(1) Leçon IIe, Instruc. Ire, page 84.

l'homme ; c'est comme la maison qu'un hôte céleste habite.

D. Qu'est-ce que l'âme de l'homme ?

R. Notre âme est un esprit immortel, qui été fait à l'image de Dieu, capable de le connaître, de l'aimer et de le posséder.

1° L'âme est un *esprit*, c'est-à-dire une substance immatérielle qu'on ne peut ni voir ni toucher. C'est ce qui pense au dedans de nous, qui raisonne, qui agit et imprime le mouvement à tout le corps. C'est par cet esprit que l'homme se connaît, se juge lui-même, réfléchit sur sa propre existence. Par cet esprit, il s'élance dans des espaces illimités, il embrasse dans ses étonnantes conceptions le présent, le passé, l'avenir, et fait de tout l'univers le vaste champ de ses opérations. Or, une telle substance ne serait-elle qu'un vil amas de poussière, qu'un tissu d'atômes ? quelle absurdité ! Qu'on subtilise la matière tant qu'on voudra, qu'on lui donne toute sorte de mouvements et de figures, jamais deviendra-t-elle capable d'avoir une pensée, une volonté, un sentiment ? Dieu lui-même ne peut pas faire que la matière pense, parce que la matière et la pensée ont des propriétés incompatibles. Celle-ci est un acte simple, indivisible, instantané, qu'on ne peut ni mesurer, ni partager; celle-là, serait-elle quintessenciée, est toujours divisible, inerte et passive. Par conséquent, elles s'excluent mutuellement, et sont plus inalliables entre elles que le feu avec l'eau, que le chaud avec le froid. Non, non, tous les sophismes du monde ne persuaderont point au simple bon sens du peuple que ce qui se passe au dedans de nous, que le jugement, le sentiment, la joie et la tristesse, le plaisir et la douleur, le désir et la crainte, que les mille affections dont notre âme est agitée, puissent convenir à la matière. Non, non, ce n'est point un peu de terre organisée de telle ou telle manière, ce n'est ni la chair, ni le sang qui peuvent me révéler les sacrés mystères de la vérité, les saintes règles de l'équité. On ne conçoit pas qu'il y ait des hommes assez insensés et assez stupides pour étouffer la voix

de la raison, qui dépose si clairement que notre âme est spirituelle.

2° L'âme est un esprit *immortel*, c'est-à-dire qu'elle ne mourra point avec le corps, mais qu'elle est destinée à vivre éternellement. Quoique intimement liée aux sens, elle en est cependant essentiellement distincte, et peut exister sans leur être unie. Indépendante du corps, elle ne doit pas être ensevelie sous ses ruines; elle continuera d'être et conservera toujours son existence particulière. La foi nous l'enseigne expressément, et la raison s'accorde avec la foi pour nous inculquer cette vérité fondamentale de toute religion.

En effet, l'âme ne tenant pas son être de la matière ne peut être assujettie à ses lois. Les organes matériels s'usent et s'altèrent tous les jours, les diverses parties du corps finissent par se séparer, se décomposer, et le corps entier tombe en dissolution; mais l'âme, n'étant point une substance mélangée, composée de parties, l'âme formant un tout parfaitement simple et indivisible, ne peut en aucune manière être coupée, décomposée, ni par conséquent mourir.

Il est vrai qu'à n'en juger que par les apparences, on dirait qu'elle suit les diverses vicissitudes du corps; elle semble s'affaiblir ou se fortifier avec lui. En cela, rien d'étonnant. Lorsqu'elle est mal servie par des organes infirmes ou usés par l'âge, comment pourrait-elle déployer toute son activité et toute son énergie? Si la corde d'un instrument est brisée ou dérangée, le meilleur musicien n'en tirera que des sons faibles ou discordants; mais le musicien reste toujours avec sa science et son habileté. Pareillement, l'âme, plus noble que les sens, ne dépend pas de leur destinée. Le renversement de l'univers ne saurait donner atteinte à cet esprit plus élevé que l'univers. Loin donc de s'éteindre lorsque le corps périt, elle ne fait que briser sa chaîne et sortir de sa prison; et, de même que le corps retourne à la terre d'où il a été tiré, de même elle remonte à son principe, qui est Dieu.

L'âme est donc immortelle de sa nature; et, pour qu'elle pût rentrer dans le néant, il faudrait un acte de la puissance

divine aussi étonnant que la création. Mais, loin de la détruire, Dieu veut qu'elle vive éternellement, et sa justice l'exige. Car voyez ce qui se passe ici-bas : l'innocence est opprimée, le vice triomphe, l'impie prospère souvent jusqu'à la mort, et le juste périt dans la misère ou dans les fers. Or, une dissonance si choquante dans l'harmonie universelle ne prouve-t-elle pas évidemment la nécessité d'une autre vie, où tout rentrera dans l'ordre, où chacun sera mis à sa place ? Et, sans cette autre vie, où est la justice de Dieu ? où est sa sagesse, sa providence, sa sainteté? Sans cette autre vie, la vertu ne serait qu'un fantôme. Mais, ô méchants, apprenez à trembler, Dieu vous attend au-delà du trépas, pour vous faire porter la peine de tous vos crimes; et vous, justes affligés, consolez-vous; un jour Dieu lui-même essuiera vos larmes.

L'immortalité, ce dogme si doux et si terrible, nous explique l'horreur du néant, si vivement imprimée dans tous les cœurs, et ce désir si vif et si invincible, que nous sentons au dedans de nous-mêmes, de vivre toujours.

3° *Fait à l'image de Dieu*. C'est Dieu qui l'a dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Cette image n'est pas dans le corps, mais dans l'âme; car Dieu, étant pur esprit, ne peut avoir aucun trait de ressemblance avec une substance matérielle. Mais notre âme si faible, si bornée, peut-elle avoir quelque rapport avec l'essence infinie de Dieu? Sans doute, il n'appartient qu'au Verbe éternel d'être l'image parfaite du Père, le caractère et l'expression de sa substance, comme lui étant égal en toutes choses. Quant à nous, nous ressemblons à Dieu, mais avec inégalité (1); nous sommes ses images comme une goutte d'eau est l'image de l'océan, comme une faible lueur est l'image du soleil; notre âme n'est, pour ainsi dire, qu'une représentation abrégée, qu'une miniature de la Divinité. Cependant, il nous est facile d'y reconnaître quelques traits, quelques linéaments visibles des perfections divines. Elle est, comme Dieu, spirituelle,

(1) Cum quâdam inæqualitate. D. *Aug*.

incorruptible, douée de liberté et de volonté. Semblable au Père, elle a l'être; semblable au Fils, elle a l'intelligence; semblable au Saint-Esprit, elle a l'amour ; et cet être, cette intelligence, cet amour forment une même vie, une seule âme, de même que les trois personnes augustes de la sainte Trinité ne forment qu'un seul Dieu.

4° Enfin, notre âme est *capable de connaître Dieu, de l'aimer et de le posséder*. C'est le trait principal de sa ressemblance avec le Créateur. Car de même que Dieu se connaît parfaitement, qu'il s'aime parfaitement, et qu'il trouve dans cette connaissance et cet amour toute sa gloire et tout son bonheur, de même il a voulu que la créature raisonnable participât en quelque sorte à sa vie, et fût capable de le connaître, de l'aimer, et d'être éternellement heureuse en le possédant dans le ciel.

Connaissance de Dieu, idée du grand maître du monde, du principe et de la fin de toutes choses, don naturel et exclusif de l'intelligence humaine, auquel l'instinct le plus subtil de l'animal le plus ingénieux ne pourra jamais atteindre; amour de Dieu, sentiment si pur et si suave, source intarissable de délices; possession de Dieu, bien ineffable, seul capable de remplir la vaste capacité de notre cœur, ô illustres et incomparables prérogatives! O homme, voilà ta dignité, voilà le sceau de ton origine céleste!

Quelle estime ne devons-nous donc pas avoir de notre âme! Appliquons-nous de toutes nos forces à la conserver sainte et pure. Quoi! nous oserions la dégrader par le vice! Quoi! nous oserions couvrir de l'ordure et de la fange du péché ce portrait vivant de la Divinité! Abomination! horrible sacrilége! Mais, si nous voulons lui conserver l'innocence, la vertu, ses véritables charmes, tenons-nous toujours en garde contre notre faiblesse et contre le démon, cet infâme ravisseur et dévastateur de l'image divine, comme l'appelle Tertullien (1).

(1) Divinæ imaginis prædo. *Tertul.*

Telle est donc la nature de l'homme : esprit immortel revêtu d'un corps.

Maintenant qui pourra nous expliquer le lien qui unit si étroitement ces deux substances si différentes, l'une spirituelle, intelligente, image de la beauté suprême ; l'autre terrestre, grossière, brute. Cependant voyez dans quelle dépendance mutuelle elles sont l'une de l'autre. L'âme influe sur le corps et le corps sur l'âme. Celle-ci préside au corps, elle lui transmet ses commandements rapides comme la pensée, et tous les membres sont prompts à lui obéir ; les pieds, les mains, les yeux, la langue, les oreilles s'empressent de lui prêter leur ministère pour exécuter ses volontés. A son tour, le corps agit sur l'âme, en lui faisant éprouver des sensations agréables ou fâcheuses. Sans le corps, l'âme ne peut rien produire au dehors ; sans l'âme, le corps n'est qu'une vile machine qui n'a ni ressort, ni mouvement. Mais toujours l'excellence de l'âme perce à travers les organes matériels ; elle se peint surtout sur la physionomie, qu'elle anime d'un feu divin. Or, d'où vient ce concert inviolable entre nos volontés et les mouvements du corps ? Quel est le nœud secret qui les unit ! C'est un mystère, car il y a des mystères, même dans notre nature. Tout ce que nous savons, c'est que l'homme est un monument continuel de la puissance qui l'a créé et qui le conserve.

TRAITS HISTORIQUES.

1. Dieu quelquefois s'est servi des animaux eux-mêmes pour faire sentir à l'homme l'indignité de sa conduite, lorsqu'il oublie son Créateur. C'est ainsi que nous voyons dans l'Écriture-Sainte, que l'ânesse du prophète Balaam parla, pour l'avertir, de la part de Dieu, de ne point suivre la route qu'il avait commencée.

Dans le temps que saint Antoine de Padoue prêchait à Rimini, Dieu opéra un prodige semblable. Les habitants de cette ville s'endurcissaient chaque jour et ne voulaient point écouter la parole de Dieu ; ils la méprisaient. Saint Antoine les invita à se rendre sur le bord de la mer ; et

là, en leur présence, il adressa la parole aux poissons, qui au même instant sortirent des eaux et écoutèrent. Saint Antoine leur parla ainsi : « Habitants de la mer, vous êtes redevables à votre Créateur de ce « qu'il vous fait trouver la vie dans un lieu où tous les autres animaux « trouvent la mort ; c'est vous qui avez conservé Jonas, et trois jours « après, vous l'avez rendu sur les bords ; c'est vous qui avez fourni à « Jésus-Christ l'argent pour payer le tribut à César ; c'est vous qui « avez été servis à Jésus-Christ avant son ascension, pour être sa nour- « riture. » Le peuple, témoin de ce miracle se convertit.

Et, sans recourir à ces traits merveilleux, que de fois n'a-t-on pas vu des animaux donner à l'homme les exemples les plus admirables de reconnaissance pour leurs bienfaiteurs ?

L'histoire nous parle d'un certain Androclès, qui fut condamné à être dévoré par les bêtes dans les jeux sanglants du cirque. Les barrières levées, on vit bondir une foule d'animaux frémissants, de monstres affreux, et parmi eux un lion d'une taille énorme, hérissant sa crinière et poussant des rugissements terribles, qui faisaient frémir tous les rangs des spectateurs. Mais à peine ce lion a-t-il reconnu Androclès qu'il s'arrête, frappé d'étonnement ; et bientôt il s'avance d'un air adouci, agitant sa queue d'une manière soumise, et va lui lécher doucement les pieds et les mains. A ce spectacle, Rome entière est dans l'admiration. On demande la cause d'un fait si étonnant : « Voici mon aventure, dit Androclès : voulant me soustraire aux mauvais traitements que me faisait subir mon maître, je pris la fuite et m'enfonçai dans le désert. L'ardeur du soleil me força d'entrer dans une caverne, où je vis, dans peu de temps, arriver ce lion, s'appuyant douloureusement sur une patte ensanglantée. La vue du monstre me glaça d'abord d'horreur ; mais quand je le vis s'approcher avec douceur, et me montrer sa patte comme pour implorer mon secours, je me rassurai ; alors j'arrachai une grosse épine enfoncée dans ses griffes, j'osai même en presser la plaie et en exprimer tout le sang corrompu ; je parvins à la purifier, et à la dessécher. Depuis ce jour, nous avons continué à vivre ensemble, pendant trois ans, dans cette caverne, le lion m'apportant chaque jour pour nourriture les meilleurs morceaux des proies qu'il avait déchirées. Cependant, ce genre de vie commençant à m'ennuyer, je m'éloignai de la caverne. Je ne tardai pas à tomber entre les mains des soldats, et je fus ramené à mon maître, qui m'a condamné à être dévoré. Je pense que ce lion fut sans doute aussi pris, et il me témoigne actuellement sa reconnaissance. » Ce récit attendrit tout le monde. On accorda la vie à Androclès, et on lui fit donner le lion, qui le suivit dans les rues de Rome, attaché par une simple courroie.

Quel sujet de douleur de penser que l'homme endurci par le vice est plus féroce que les animaux ! Dieu l'accable de bienfaits et il ne

peut vaincre la dureté de son cœur. O dégradation profonde, dont le seule idée doit nous couvrir de confusion !

2. Qui eût jamais pu croire que l'homme aspirerait à descendre de ce haut degré de gloire où le Créateur l'a élevé, et qu'il abuserait de sa raison jusqu'au point de nier sa propre grandeur, pour se ravaler au niveau de la brute? Et cependant que de philosophes insensés qui n'ont vu dans l'homme qu'une matière organisée, qui ont dit que *son âme est de la même pâte que celle des animaux* (1), qui ont débité les plus grossières absurdités sur *l'homme machine, sur l'homme plante, etc...* Heureusement que pour les confondre, il suffit très-souvent du bon sens le plus ordinaire. L'histoire suivante en est la preuve.

Un jeune homme, après avoir mangé en folles dépenses l'héritage paternel, ne trouva rien de mieux à faire que de rentrer dans son village pour y tenir l'école. Malheureusement il avait vécu dans la société des incrédules, et on s'aperçut bientôt que, sous des dehors religieux, il cachait un cœur impie ; et cette découverte, dans un pays où la religion conservait encore son empire, porta un coup mortel à son petit établissement. Vers la fin d'un repas auquel il avait été invité, excité par le vin qu'il trouvait délicieux : « Allons, dit-il en remplissant son verre, buvons, mangeons, nous n'avons qu'un temps à vivre, et, quand ce temps est écoulé, adieu plaisirs, adieu festins, tout est fini, bien fini. » — « Eh ! mon Dieu, oui, reprit le maître de la maison, tout est fini pour le corps ; mais votre âme, où sera-t-elle? » — « Mon âme! qu'est-ce que c'est que cela? je ne m'en suis jamais aperçu. En avez-vous jamais vu, quelquefois, des âmes? » Grand fut le scandale dans cette petite société, où l'on entendait pour la première fois tenir de pareils propos. Le maître de la maison réfléchit un instant et dit ensuite : « Je n'ai, monsieur, ni vos talents, ni vos lumières ; mais il n'est pas toujours nécessaire de voir un objet pour assurer qu'il existe. Et, pour vous prouver qu'il existe des choses que personne au monde n'a jamais vues, et auxquelles pourtant vous croyez : qu'y a-t-il dans ce flacon? ajouta-t-il, en présentant à son antagoniste une bouteille de verre blanc bien bouchée. » — Le magister prit la bouteille, la mit entre l'œil et la lumière, la pencha dans un sens, dans un autre, puis il dit : « Voilà bien encore quelques gouttes de cassis ; mais c'est tout ce qu'il y a, je n'y vois rien autre chose. » — « Dites que vous n'y voyez rien autre chose, à la bonne heure ; mais ne dites pas : c'est tout ce qu'il y a, car je vais vous prouver qu'elle est pleine d'une chose que vous ne voyez pas. » En même temps débouchant la bouteille, il la plonge entièrement dans un vase plein d'eau, et montrant au magister les grosses bulles qui venaient

(1) La Mettrie.

éclater à la surface : « Qu'est-ce que ceci? lui demanda-t-il, qu'est-ce qui occasionne ce bouillonnement? » — « Eh! c'est tout simplement l'air qui s'échappe. » — « Ah! c'est l'air! il y en avait donc dans la bouteille; j'avais donc raison de vous dire qu'elle était pleine de quelque chose que personne n'a jamais vu, et dont pourtant vous ne révoquez pas l'existence en doute. De même, quand on ouvre un cadavre et qu'on ne voit rien dedans, on aurait tort de dire : je ne trouve pas d'âme, donc l'âme n'existe pas; car l'âme ou l'esprit est de même que l'air, un être que personne ne peut voir, et qui peut s'éloigner sans laisser la moindre trace de son passage. » Il était impossible de rien opposer à ce raisonnement si simple, à cette démonstration si évidente. Le maître d'école resta muet et confondu; cependant il persista dans son incrédulité. Il perdit peu à peu la confiance des personnes, qui lui retirèrent successivement tous les élèves; il se trouva donc forcé d'abandonner le pays et d'aller tenter fortune ailleurs.

Il y avait, dans un de ces grands bateaux couverts qu'on appelle diligences d'eau, un jeune libertin qui se faisait une gloire de jouer le rôle d'impie. Il avait l'impudence d'affirmer qu'il n'y avait point d'âme en nous, et que nous n'étions, comme les animaux, que matière. « Quel est celui d'entre nous qui a vu une âme? disait-il. » Quelques personnes riaient et paraissaient l'applaudir; la plupart des autres, en l'écoutant, le regardaient avec un air de mépris; mais il y en eut trois qui lui firent entendre raison. « Si nous n'avons point d'âme, dit le premier, nous ne sommes qu'une masse de chair; mais on ne pourra jamais me persuader qu'une pure masse de chair puisse penser, juger, raisonner, sentir, souffrir, éprouver des sensations agréables, aimer, haïr, craindre et désirer. » — « Le second fut le chef des bateliers, qui était de mauvaise humeur, parce qu'il avait de la peine à faire aller son bateau, à cause d'un grand vent qui était contraire; il s'arma d'un bâton, et en donna un grand coup sur les épaules du savant docteur, en lui disant : « Petit fat, diras-tu qu'il n'y a point de vent? eh bien! le vois-tu? » — Le troisième, plus honnête, dit à la compagnie : *Monsieur nous a prouvé avec beaucoup d'esprit qu'il n'était qu'une bête.* Il ne sut que dire, et tous furent contents.

Puisque notre âme est la partie la plus noble de nous-mêmes, c'est donc elle qui doit faire le principal objet de nos soins. Mais hélas! on la néglige, on l'oublie, pour ne penser qu'au corps qui doit bientôt tomber en ruine; on s'occupe de bagatelles, et on semble ne faire aucun cas du salut éternel. Quelle imprudence, disons mieux, quelle folie!

Un missionnaire, voyant un domestique qui pansait un cheval avec soin et beaucoup d'affection, lui fit cette question : *Mon ami, combien de temps mettez-vous chaque jour pour tenir votre cheval en si bon état?* — Je mets plus de deux heures par jour, lui répondit-il. —

J'ai une autre question à vous faire ; répondez-moi franchement : *Combien de temps donnez-vous chaque jour au soin de votre âme, à la purifier, à la sanctifier ? Que faites-vous pour votre salut ?* Il était franc, et répondit : « Tous les matins je fais le signe de la croix, et « je dis un *Pater*, j'ajoute quelquefois un *Ave*. Le dimanche, je ne « manque guère la messe, mais j'aime les messes courtes ; c'est tout. » Le missionnaire lui dit : *Puisque vous avez si peu soin de votre âme, et que vous avez un si grand soin de votre cheval, si je vous appartenais, j'aimerais mieux être votre cheval que votre âme.* — Que vous servirait de gagner cent louis par jour, si, pour satisfaire vos passions, ou par votre négligence, vous perdiez pour toujours votre âme, si vous tombiez dans l'enfer ?

DEUXIÈME INSTRUCTION.

Chute de l'homme. — Gravité et punition de son péché.

D. Pourquoi appelle-t-on Adam et Ève nos premiers parents ?

R. Parce que tous les hommes en sont descendus.

Dieu, après avoir créé Adam et Ève leur dit : — « Croissez et multipliez-vous et remplissez la terre (1). » Ils ont donc été la source du genre humain, et c'est d'eux que nous tirons tous notre origine. Ainsi les hommes, quelque dispersés, quelque multipliés qu'ils soient, ne forment qu'une même famille. Le noir habitant de l'Ethiopie, la chair rouge de l'Amérique, le Mongol au teint olivâtre, sont comme nous enfants d'Adam ; et, malgré la différence de couleurs, malgré certaines conformations particulières et héréditaires, qui proviennent de la nature de l'air, de la terre, des eaux, des aliments, de l'intensité du froid ou de la chaleur, et d'une infinité d'autres causes, l'espèce humaine est unique en son genre (2).

(1) Crescite et multiplicamini et replete terram. *Gen.* I, 28.

(2) Les grandes différences qui se trouvent parmi les hommes, dit Cuvier, ne sont que des effets de causes accidentelles, en un mot, des

Hommes, songez donc que vous êtes frères ; heureux, si vous vous aimez en frères !

D. En quel état Dieu créa-t-il nos premiers parents ?

R. Il les créa dans l'état d'innocence, c'est-à-dire dans la justice et la sainteté.

Dieu, en créant l'homme, avait voulu faire éclater en lui sa magnificence, et il avait déployé en sa faveur toutes les beautés qui pouvaient convenir à sa nature, qu'il avait encore rehaussée par les dons les plus précieux de la grâce.

D'abord, il lui avait donné l'innocence, ou comme s'exprime l'Ecriture, il l'avait fait *droit*, et ce mot comprend tous les avantages de l'esprit et du cœur.

Son esprit était droit : en lui point d'ignorance dangereuse, nul défaut dans le jugement et la raison. Dieu l'avait rempli d'intelligence et de sagesse ; il connaissait parfaitement les perfections et les propriétés des créatures, comme il le prouva, en donnant aux animaux des noms qui convenaient si bien à leur nature, à leur instinct, à leur utilité. En contemplant, avec un œil pur, les beautés invisibles du Créateur peintes dans ce monde visible, il se sentait doucement entraîné à célébrer, par ses louanges, la grandeur du nom de Dieu, et à le glorifier de ses merveilles. Dieu lui-même s'était révélé à lui par d'ineffables communications ; et ses connaissances surnaturelles, quoique inférieures à celles qu'il devait avoir un jour dans la gloire, surpassaient infiniment toutes celles que nous avons dans l'état présent. Aussi son esprit, inondé de la lumière céleste, suivait Dieu sans résistance, trouvait son bonheur à le connaître, mettait toute son occupation à le servir ; et Dieu prenait plaisir à se contempler en lui, comme dans un miroir qui réfléchissait les rayons de son éternelle vérité.

variétés. Rien n'empêche d'admettre que de l'espèce primitive se soient formées, par des causes accidentelles, des espèces caractérisées, dont les traits ne se perdent plus. (*Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux.*)

Son cœur était droit, naturellement porté au bien, sans aucun penchant au mal; et, comme il n'y avait en lui aucune trace de concupiscence, d'orgueil, d'amour de soi-même, il ne connaissait pas ces rudes combats de la chair contre l'esprit et de l'esprit contre la chair, ni ces sécheresses, ces dégoûts, ces ennuis, qui ont depuis affligé si cruellement même les plus grands saints. Il n'avait d'autre pensée, d'autre inclination, d'autre volonté que pour le bien; et l'accomplissement de ses devoirs, loin de lui être une gêne, un fardeau, lui était plutôt une douce occupation, un vrai plaisir.

Heureux état où l'homme, maître de ses penchants, pouvait à son gré les régler, les diriger! Aimable innocence, où notre premier père trouvait une paix inaltérable, sans être jamais troublé par l'inquiétude, ni agité par la crainte, ni enflé par de vaines espérances, ni déchiré par la contrainte de ses désirs! Alors il aimait Dieu, et il goûtait pleinement les délices de l'amour divin, parce qu'il n'avait aucune attache pour les créatures. Dieu se communiquait facilement à lui, et lui parlait cœur à cœur. Un souffle doux comme la brise du matin annonçait sa venue; et Adam ressentait une joie ineffable de la présence du Seigneur, vers lequel il se portait aussitôt avec un amour ardent, qui naissait d'un cœur pur, d'une bonne conscience, d'une foi vive et sincère. Dans ce commerce intime, il jouissait de son Dieu, qui le rendait bon par sa bonté; Dieu versait ses bénédictions sur l'homme, et réciproquement toutes les actions de l'homme, tous les mouvements de son cœur étaient autant de sacrifices d'amour, d'actions de grâces et de louanges à son Créateur. C'était comme un avant-goût de la félicité suprême.

Le corps, compagnon de la sainteté de l'âme, participait aussi à son bonheur. Sans autre habit que leur innocence, nos premiers parents n'avaient à craindre ni le froid, ni le chaud, ni les intempéries de l'air; ils n'éprouvaient ni douleur, ni maladie, pas la moindre incommodité. Un sentment léger, qui n'avait rien de pénible, les avertissait de prendre de la nourriture; et la terre, prévenant tous leurs désirs.

leur fournissait abondamment des fruits, des plantes, mille excellentes productions. Dieu avait planté exprès pour eux un jardin de délices, véritable paradis sur la terre, où se trouvaient réunies toutes les beautés de la nature. Ce séjour enchanteur était arrosé par quatre grands fleuves, dont les riches eaux traînaient des trésors et entretenaient une aimable fraîcheur (1).

Il y régnait un printemps continuel; les fruits s'y trouvaient mêlés avec les fleurs, l'air était embaumé par de suaves parfums, une agréable verdure réjouissait la vue, et les oiseaux charmaient les oreilles par leurs mélodieux concerts. Là, tous les éléments conspiraient au bonheur d'Adam et de sa compagne; et ces deux innocentes créatures, sans cesse enivrées de douces et saintes joies, ne pouvaient se lasser d'admirer les merveilles du Tout-Puissant, et de célébrer son inépuisable bonté. Le fruit de l'arbre de vie devait les empêcher de vieillir, et les entretenir dans une vigueur constante et une jeunesse perpétuelle, de sorte qu'après avoir passé sur la terre le temps qu'il aurait plu à Dieu, ils auraient été transférés dans le ciel, sans éprouver les horreurs du trépas.

Telle était la félicité de nos premiers parents, créés sans aucune difformité ou infirmité, ni du côté de l'esprit, ni du côté du corps; anges terrestres, placés par la main du Seigneur sous un ciel toujours pur, au milieu d'une végétation féconde et resplendissante de beauté, dans un séjour fortuné, où tout exhalait le bonheur, où le temps coulait à travers mille plaisirs, où la vie passait de délices en délices. Et cette félicité, ils ne la possédaient pas pour eux seuls, ils devaient la transmettre à leur race; et les enfants qui seraient alors sortis d'eux, dans une innocence et une justice originelles, comme des ruisseaux parfaitement purs d'une

1) D'après l'opinion la plus commune, le paradis terrestre était situé entre le Tigre et l'Euphrate, près de l'endroit où fut bâtie dans la suite la fameuse Babylone.

source pure, auraient aussi hérité de leur gloire et de leur bonheur. Hélas ! hélas ! pourquoi faut-il que la malice du démon ait tout corrompu ?

D. Demeurèrent-ils longtemps dans cet état ?

R. Non, ils désobéirent à Dieu en mangeant du fruit dont il leur avait défendu de manger.

Il n'aurait dépendu que d'eux de conserver éternellement leurs sublimes prérogatives : ils n'avaient qu'à rester fidèles au Seigneur ; et certes, avec toutes les lumières dont ils étaient éclairés, avec toutes les grâces dont ils étaient enrichis, ce n'était pas pour eux bien difficile. D'ailleurs, Dieu ne leur avait pas imposé une multitude de lois, ni une loi dure et pénible ; il ne leur avait commandé qu'une chose, une seule chose, de s'abstenir du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, qui était au milieu du paradis ; et ce ne devait pas être pour eux une privation bien rigoureuse, lorsqu'ils avaient à leur disposition le fruit de l'arbre de vie et tant d'autres fruits délicats et exquis. A l'observation de ce précepte était attachée l'assurance d'un bonheur infini, et, après quelque temps d'épreuve, l'heureuse impuissance de ne jamais déchoir. Le seul désir de ce bonheur était un motif fort puissant pour les engager à être bien soumis. Mais Dieu, pour les contenir davantage dans le devoir, avait ajouté cette terrible menace : « Si vous mangez de ce fruit, très-certainement, vous mourrez (1). » La crainte de la mort ne devait-elle pas leur inspirer une vive horreur de la moindre désobéissance ?

Mais, dira-t-on peut-être, pourquoi ce commandement ? — Si le premier homme avait eu la témérité de faire une pareille question, Dieu aurait pu lui répondre : « C'est parce que je suis ton Seigneur, et que tu es mon esclave, que c'est à moi de commander et à toi d'obéir ; voilà toute la raison

(1) Morte morieris. *Gen.*, II, 17.

de ma défense. » N'était-il pas en effet bien juste, qu'après leur avoir accordé la vie et tant d'autres bienfaits, Dieu exigeât de nos premiers parents un témoignage de leur dépendance, un léger tribut de reconnaissance, qu'ils devaient payer avec autant de joie que de fidélité. Il fallait donc un précepte à l'homme pour lui faire sentir qu'il avait un maître ; créature, il devait être soumis ; roi de la terre, il devait s'humilier devant le Dieu de qui il tenait sa gloire. Rien n'était ni plus juste, ni plus digne de respect, ni plus facile à exécuter que ce commandement, qu'il avait plu à Dieu d'intimer à l'homme.

Qui n'aurait cru qu'Adam serait toujours fidèle ? Hélas ! il tomba dans le piége que lui tendit le démon. Cet esprit infernal, jaloux du bonheur de l'homme, et cherchant à se venger de Dieu lui-même en détruisant la pureté de son ouvrage, emprunta la figure d'un serpent, animal dont les mouvements tortueux et les couleurs changeantes annoncent les variétés trompeuses de la séduction ; animal qui répand son venin sans qu'on s'en aperçoive, et qui, pour cette raison, convenait parfaitement aux noirs desseins de Satan. Sous cette figure, il ne craignit pas de faire horreur à nos premiers parents, parce que, dans l'état où ils se trouvaient, tous les animaux leur étaient parfaitement soumis ; et même notre première mère ne dut pas être étonnée que le serpent lui parlât ; car, selon la remarque de saint Cyrille (1), comme elle ne venait que d'être formée de la main de Dieu, elle put entrer en quelque doute s'il n'y avait point quelque animal plus parfait que les autres qui pût parler, ou plutôt si quelque ange ou quelque puissance supérieure ne lui parlait point par cet animal.

Le démon s'adresse donc à la femme, comme étant plus faible et plus facile à séduire. Il cherche par des paroles ambiguës à surprendre sa simplicité et son innocence. « Pourquoi, lui dit-il, Dieu vous a-t-il commandé de ne pas

(1) D. Cyril., *contra Julian.*, lib. III.

« manger du fruit de tous les arbres du paradis (1) ? » Parole artificieuse et en même temps impie, puisqu'elle renferme une secrète accusation contre Dieu, comme s'il eût mal fait de porter cette défense. Ève, qui savait très-bien qu'il n'est pas permis à la créature de demander au Créateur raison de ses lois, aurait dû repousser Satan avec exécration, et lui déclarer qu'elle ne voulait ni lui parler ni l'écouter. Mais il semble que l'amour de Dieu s'était déjà affaibli dans son cœur, puisque, au lieu d'être indignée de l'injure faite à sa bonté infinie, elle écoute tranquillement la question insolente, et entre en conversation avec son plus cruel ennemi, s'exposant ainsi à un danger évident de perdition. « Nous « mangeons, répondit-elle, du fruit des arbres qui sont dans « le paradis ; quant à celui qui est au milieu du paradis, « Dieu nous a défendu d'y toucher, de peur que peut-être « nous ne mourions (2). » Elle reconnaît donc la défense expresse que Dieu lui avait faite ; mais elle doute s'il y aurait un si grand mal à la violer. Dieu avait dit très-formellement : « Vous mourrez (3) ; » et, comme si la souveraine vérité pouvait n'être pas exactement véritable, ou comme si cette menace n'était pas la chose du monde la plus claire, elle l'adoucit par un *peut-être*. Ainsi, remarque saint Bernard (4) : « Dieu affirme, la femme doute. Et que fait Satan ? Il nie absolument, non, vous ne mourrez point ; mais Dieu sait qu'aussitôt que vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » Horrible blasphème par lequel le démon donne un démenti à Dieu, et l'accuse même d'une basse jalousie, en supposant qu'il n'a défendu à ses créatures le fruit de cet arbre, que de peur qu'elles ne devinssent semblables à lui, en connaissant par elles-mêmes le bien et le mal ! Comment

(1) *Gen.*, III, 1.
(2) Ne fortè moriamur. *Gen.*, III, 3.
(3) Morte morieris.
(4) Deus affirmat, mulier dubitat, Satan negat. *D. Bern.*, *de div.*, *serm.* XII, n. 3.

Ève put-elle croire que Dieu, qui leur avait prodigué tant de biens, fût jaloux de leur bonheur, et qu'il eût voulu leur défendre une chose qu'il savait leur devoir être si utile ? Pour se laisser prendre à un piége si grossier, il fallait que la tentation eût déjà bien aveuglé son esprit. En même temps, la vanité lui enfle le cœur ; elle se complaît dans l'amour de sa propre excellence, et, comptant follement sur la parole du serpent, elle conçoit l'espérance d'acquérir une espèce de divinité. Elle jette donc un regard curieux sur le fruit défendu, et, considérant qu'il était beau et agréable à la vue, elle jugea qu'il devait aussi être très-bon et très-agréable au goût. Elle en cueille et en mange avec une intempérance qui fut la suite et l'effet de son orgueil, et elle s'empresse d'en présenter à son mari. Adam, chef de la femme, ayant plus de lumières et de force qu'elle pour se conserver dans son innocence, aurait dû lui représenter la grandeur de sa faute, l'exciter à retourner à Dieu, s'offrir à implorer pour elle le pardon ; mais il ne veut point contrister cette seule et chère compagne ; au lieu de l'aider à se relever, il aime mieux périr avec elle. Entraîné par une lâche complaisance, il commence à goûter les raisons du serpent, et s'aveugle jusqu'au point de concevoir les mêmes espérances que sa femme ; il mange le fruit défendu, et la ruine de l'homme est consommée.

Maintenant qui pourra dire, qui pourra comprendre toute l'énormité de cette faute? Nous devons juger la chute de nos premiers parents d'autant plus criminelle, qu'elle a été entièrement volontaire, et qu'ils pouvaient persévérer dans leur innocence, avec une incroyable facilité.

De plus, si nous pesons avec saint Augustin (1) la gravité de ce péché, nous trouverons qu'il renferme à lui seul tous les péchés.

1° C'est une ingratitude d'autant plus noire et plus inju-

(1) D. Aug. *Enchirid.*, VI, 45.

rieuse à Dieu, qu'ils avaient été comblés des dons les plus excellents

2° C'est l'orgueil le plus insolent, et un véritable attentat contre la majesté de Dieu, puisqu'ils voulurent usurper l'indépendance, et, en quelque sorte, devenir dieux.

3° C'est l'infidélité et la trahison la plus criante, puisque se trouvant entre Dieu et le démon, ils crurent le démon plutôt que Dieu, et se mirent du côté de l'ange apostat, pour secouer, comme lui, le joug du Seigneur.

4° C'est une profanation et un sacrilége impie, puisque l'homme a osé porter la main sur un fruit devenu sacré par la défense du Seigneur, et qu'il a violé en lui-même cette pureté angélique, qui rendait son âme le temple de Dieu.

5° C'est un vol audacieux, puisqu'il a pris un bien qui ne lui appartenait pas; et qu'il s'est dérobé lui-même à Dieu, comme un esclave qui s'enfuit de la maison de son maître, pour n'être plus qu'à lui-même.

6° C'est un adultère et une corruption qu'on ne peut assez exagérer, puisque l'âme de l'homme, qui était l'épouse de Dieu, s'est corrompue elle-même, en se prostituant au démon; et que sa corruption, qui a commencé par l'orgueil, a passé de son cœur dans toutes les facultés de son esprit et de son corps.

7° C'est un homicide, et le plus grand de tous les homicides, puisque le premier homme ne s'est pas seulement tué lui-même, mais qu'il a étendu ce meurtre jusqu'à cette multitude innombrable d'hommes qui devaient sortir de sa race, dans la suite de tous les siècles.

Que d'autres péchés n'y trouverait-on pas encore, si on l'examinait avec plus de soin et plus de lumières! C'est pourquoi saint Augustin n'a pas craint de dire que la ruine du premier homme est incompréhensible, et que son péché est ineffable (1).

(1) Ruina ineffabilis, et ineffabiliter grande peccatum. *D. Aug.*

D. Quelle fut la punition de leur péché?

R. 1° Ils devinrent ennemis de Dieu, esclaves du démon, et dignes de l'enfer; 2° ils furent assujettis à la mort, et à toutes les misères du corps et de l'âme que nous souffrons maintenant.

A peine nos premiers parents eurent-ils mangé le fruit défendu, qu'ils ressentirent les tristes suites de leur désobéissance. Comme ils venaient de perdre cette robe précieuse de la grâce et de l'innocence, dont ils avaient été jusqu'alors revêtus, ils s'aperçurent de leur affreuse nudité, et ne purent voir sans honte les ravages que le péché avait faits dans leur corps. Auparavant, il n'y avait rien en eux dont ils pussent rougir; car, étant l'ouvrage d'un Dieu très-pur et très-saint, ils étaient eux-mêmes très-purs et très-saints. En eux, tout était parfaitement réglé, soit dans le corps, soit dans l'âme; et, par conséquent, ils n'avaient rien qui ne fût très-digne de celui qui les avait faits. Mais le péché ayant terni leur beauté originelle, aussitôt, ils se firent honte à eux-mêmes; les passions, autrefois si soumises, commencèrent à s'agiter violemment au fond de leur cœur, et la révolte de la chair contre l'esprit devint comme un témoignage et un reproche secret de leur révolte contre Dieu. Pour cacher leur turpitude, ils furent obligés d'entrelacer des feuilles de figuier, et de s'en revêtir.

En même temps que la rébellion des sens les couvre de confusion, l'image de la peine due à leur péché les remplit de crainte. La présence de Dieu, qui faisait naguère leur bonheur et leur joie, est devenue maintenant leur supplice; ils n'osent s'exposer aux yeux si purs de cette majesté suprême; et les lumières de leur entendement sont tellement obscurcies, leur raison est tellement troublée, qu'ils croient que l'ombre et le feuillage des arbres pourront les soustraire aux regards de celui qui voit tout, qui est présent partout, et qui pénètre jusque dans les plus secrets replis de leur âme.

Mais voici que Dieu fait entendre sa voix : « Adam, où

es-tu ? » Et Adam, au lieu de tomber à genoux devant son Créateur, et de lui confesser humblement sa faute, s'efforce de la couvrir par une excuse frivole, qui est encore un second orgueil et une seconde faute. Il rejette son péché sur Ève ; Ève, de son côté, le rejette sur le serpent, tous deux hardis à pécher, dit saint Augustin, tous deux impénitents dans leur péché. Ils sont tellement aveuglés qu'au lieu de s'excuser devant Dieu, ils semblent accuser Dieu lui-même, en lui imputant obliquement leur faute, qu'ils attribuent, l'un à celle que Dieu lui avait donnée pour compagne de sa vie, et l'autre à une des créatures que Dieu avait soumises à leur empire, donnant par là à entendre que Dieu avait eu tort de créer la femme et de créer le serpent. Ainsi font encore tous les jours les pécheurs. Portés par le déréglement de leur nature à tout mal, et ennemis de tout bien, ils poussent néanmoins la présomption jusqu'à s'arroger à eux-mêmes le bien qu'ils tiennent de Dieu, et rejettent sur Dieu le mal qu'ils font.

Alors, Dieu prononça une terrible sentence. A la femme, il dit : « Je multiplierai tes chagrins et tes maux, tu enfan- « teras avec douleur, et tu seras sous la puissance de ton « mari, qui dominera sur toi. » Dès ce moment, le mariage, qui n'eût été qu'une douce liaison, devint un joug dur, une source de peines et de chagrins. A Adam, il dit : « La terre « sera maudite dans tes ouvrages ; tu n'en tireras ta subsis- « tance que par un travail pénible ; elle produira des ronces « et des épines ; tu ne mangeras ton pain qu'à la sueur de « ton front ; et enfin, poussière, tu retourneras en pous- « sière. » Alors tout fut changé pour lui, la nature cessa de lui sourire, le ciel ne lui offrit plus un air si serein, la terre resserra ses entrailles et cacha ses trésors ; les animaux cessèrent de lui être soumis, et plusieurs prirent des formes hideuses ou des habitudes féroces. Adam se traîna tristement dans cette vallée de larmes ; et le reste de sa vie ne fut qu'une course non interrompue vers la mort. Enfin, Dieu les chassa du paradis terrestre ; et, pour qu'ils ne fussent pas

tentés d'y retourner pour aller cueillir le fruit de l'arbre de vie, il mit à l'entrée un Chérubin qui brandissait une épée flamboyante.

Telle a été la chute de nos premiers parents, et telle leur punition. Comme ils furent cruellement déçus! Ils avaient voulu se rendre indépendants, ils s'étaient révoltés contre celui qui les avait comblés de faveurs, et ils devinrent esclaves de leurs sens, esclaves du péché, esclaves du démon; ils ne furent plus maîtres ni de leur esprit ni de leur corps; ils avaient voulu se rendre semblables à Dieu, et ils devinrent semblables à la bête! De la plus sublime grandeur plongés dans un abîme de misère, ils se virent assujettis à la mort et aux souffrances qui en sont les tristes préludes, à la faim, à la soif, au froid, au chaud, aux maladies, aux douleurs de toute sorte, aux peines de l'esprit, aux soucis dévorants, aux haines, aux jalousies, aux emportements des passions; ce fut comme un essaim de maux qui fondit sur eux. Tout ce qui avait été créé pour leur bonheur, se changea en supplice. Et, ce qu'il y a de plus terrible, malheureux en cette vie, ils devaient l'être encore éternellement dans l'autre. Satan les revendiquait comme sa proie, comme sa légitime conquête, et l'enfer devait être leur partage.

Sort affreux, désespérant, qui devait être aussi le nôtre! Car ce n'est pas Adam seul qui a péché, nous avons tous péché en Adam; ce n'est pas Adam seul qui est condamné, c'est toute la race humaine qui est maudite et condamnée en son chef. Adam portait avec lui la destinée de tous ses enfants, qui devaient être héritiers de sa gloire et de son bonheur, s'il demeurait fidèle; héritiers de son opprobre et de sa misère, s'il désobéissait. Mystère incompréhensible, mais sur lequel la foi ne nous laisse aucun doute. Voilà donc le genre humain tout entier gâté, infecté dans sa source et dévoué à la mort éternelle. Mais le Seigneur a eu pitié de sa créature, et il a trouvé dans les trésors de sa miséricorde un admirable moyen de nous faire recouvrer ce que nous avions perdu. Ne cessons jamais d'aimer et de bénir ce Dieu

de toute bonté, qui nous a si généreusement tendu la main, pour nous retirer du fond de l'abîme.

PARABOLE.

Un grand seigneur avait un château et un jardin magnifiques. Son jardinier s'appelait Mathurin. Le grand seigneur l'aimait beaucoup, et lui avait dit qu'il pourrait demeurer chez lui toute sa vie, avec sa femme et ses enfants, qu'il ne travaillerait que pour son plaisir, que les domestiques et les chevaux seraient à ses ordres pour la culture. « Je ne mets, ajouta-t-il, qu'une seule condition, c'est que tu veilleras « avec beaucoup de soin sur quelques arbres qui me tiennent à cœur; « tu empêcheras, de tout ton pouvoir, qu'on ne vole les fruits, et je « te défends aussi et à ta femme d'en manger, pour des raisons par- « ticulières que je te dirai un jour; mais, prends-y garde, si tu « manges de ces fruits, je te mets dehors avec toute ta famille. Je te « laisse pleine liberté de manger les autres fruits, les légumes, tout « ce qui te fera plaisir. » Mathurin promit d'exécuter les ordres qu'on lui donnait, et il n'était pas à plaindre, n'est-il pas vrai? A sa place, n'auriez-vous pas été contents?

Quelques jours se passèrent très-bien. Mathurin et sa femme étaient heureux et contents; il se présentait un bel avenir pour eux et leurs enfants. La femme de Mathurin se promenait un jour, fort contente, lorsqu'elle aperçut un homme, dans le jardin, auprès de l'arbre dont les fruits leur étaient défendus. Cet homme était un vieux domestique, qui avait été chassé du château pour cause de désobéissance; il adressa la parole à la femme de Mathurin, qui eut l'imprudence de lier conversation avec lui. D'abord, elle ne cessait de parler de la bonté de son maître, et du bonheur qu'elle éprouvait. Le vieux domestique, jaloux de ce que d'autres avaient pris sa place, commença par faire des compliments à cette femme, ensuite peu à peu il dit beaucoup de mal de son maître; elle l'écouta malheureusement. Le domestique s'aperçut qu'elle était curieuse, qu'elle était faible, peut-être même un peu gourmande, il lui dit: « Vous ne savez pas « pourquoi votre maître vous a défendu de manger de ce fruit? — « Non, répondit la femme. — Le domestique: C'est qu'il est le meil- « leur de tous et qu'il empêche de mourir. Voyez comme il est beau; « mais sa beauté n'est rien en comparaison de sa bonté; j'en ai « mangé; il est délicieux. » A l'instant, il porta la main sur un des fruits et en présenta à la femme. Celle-ci rougit, fut troublée; mais la faiblesse, le respect humain, la gourmandise l'emportèrent. Elle en goûta et le trouva délicieux. Elle s'empressa d'en porter à son

mari, qui, par complaisance, en mangea aussi. Sur ces entrefaites, le maître arriva et les trouva en flagrant délit ; il les chassa à l'instant. Ils eurent beau pleurer, faire des promesses pour l'avenir; on les mit dehors. Certes, Mathurin et sa femme étaient bien coupables, et en les chassant, le maître ne fit que les traiter comme ils le méritaient ; et, s'ils furent, par la suite, pauvres, malheureux, sans asile, mourant de froid et de faim, ils ne purent s'en prendre qu'à eux-mêmes. L'application de cette parabole à la triste famille d'Adam est bien facile à faire.

Méthode pratique de Belley.

Après avoir vécu 930 ans dans la pénitence et les larmes, Adam mourut, et fut enterré sur le Calvaire. « Le lieu où la croix de Jé- « sus-Christ fut placée, dit saint Ambroise, répondait directement à « la sépulture d'Adam, ainsi que les Juifs l'attestent, et il convenait « fort, en effet, que les prémices de notre vie fussent placés à l'en- « droit même où se trouvait l'origine de notre mort. » Plusieurs autres témoignages non moins respectables viennent à l'appui de ce sentiment. Contentons-nous de citer saint Athanase. Voici comment il s'exprime dans un discours sur la passion et le crucifiement de Notre-Seigneur : « Jésus-Christ ne choisit point d'autre lieu pour « souffrir et y être crucifié, que celui du Calvaire, qui est le lieu de « sépulture d'Adam, selon la croyance des plus habiles d'entre les « Juifs. Le rapport d'un tel lieu avec la croix de Jésus-Christ me « paraît admirable ; car il était tout à fait à propos que Notre-Sei- « gneur, venant rechercher et rappeler le premier Adam, choisît pour « souffrir le lieu où il était inhumé, et qu'en expiant son péché, il « expiât aussi celui de toute sa race. Il avait été dit à Adam : *Tu es « poussière, et tu retourneras en poussière ;* et c'est pour cela même « que Jésus-Christ est venu le trouver dans le lieu où cette sentence « avait été exécutée, afin qu'il le délivrât de la malédiction, et qu'au « lieu de ces paroles : *Tu es poussière, et tu retourneras en poussière,* « il lui dît : *Levez-vous, vous qui dormez ; et sortez du tombeau, « vous qui êtes mort ; Jésus-Christ vous éclairera.* » (V. M. GUILLON, *Bibliothèque choisie,* t. IX, p. 148.) — Les Grecs honorent la mémoire d'Adam et d'Ève le 19 décembre ; et, le 4 février, ils célèbrent par un deuil religieux leur bannissement du paradis terrestre.

SIXIÈME LEÇON.

SECOND ARTICLE DU SYMBOLE.

DE LA PROMESSE DU MESSIE ET DE LA NÉCESSITÉ DE SA VENUE.

INSTRUCTION.

Nécessité d'un Rédempteur. — La promesse d'un Rédempteur faite à Adam, renouvelée en diverses circonstances. — Explication du mot *Messie.* — Saints de l'Ancien Testament, sauvés en vue des mérites du Messie à venir.

D. Adam et Ève sont-ils perdus sans ressource avec leur postérité ?

R. Leur perte et leur malheur eussent été sans ressource, si Dieu ne leur eût fait miséricorde.

Dans l'état malheureux où le péché l'avait réduit, que pouvait faire l'homme? Environné d'épaisses ténèbres, mort à la vie de grâce, quel moyen avait-il de retrouver la voie de la vérité, de briser ses chaînes, de se ressusciter lui-même? Il était pécheur, et, dès lors, c'en était fait de lui; tous ses liens avec la Divinité étaient brisés; il ne pouvait rien faire qui fût digne d'attirer sur lui les regards du Très-Haut. Les larmes, les supplications, les soupirs et toutes les œuvres de pénitence d'Adam, pendant les neuf cents ans qu'il vécut, les prières, les gémissements de ses enfants dans toute la suite des siècles, étaient de nul prix devant le Seigneur, qui pouvait ne pas y avoir plus d'égard que nous n'en avons nous-mêmes pour le bourdonnement d'un insecte qui s'agite sous nos pieds. Car l'homme est si faible,

si petit ; et, surtout, l'homme dégradé par le péché est quelque chose de si vil ; et Dieu, au contraire, est si grand ! Entre Dieu et l'homme, il y a plus loin que du ciel à la terre ; il y a l'infini. Tel était donc le triste sort d'Adam : il avait pu se corrompre, il ne pouvait se guérir ; il s'était fait à lui-même un tort irréparable, et tous ses enfants devaient être comme lui, puissants pour le mal, impuissants pour le bien, capables de souffrir, incapables de mériter. Dieu pouvait les laisser, sans qu'il y eût ombre d'injustice, dans cet état de réprobation et de mort éternelle. La perte du genre humain paraissait donc sans ressource.

Mais grâces éternelles soient rendues à la divine miséricorde (1). L'homme ne pouvait s'élever jusqu'à Dieu ; et Dieu, par un excès de bonté, a daigné s'abaisser jusqu'à l'homme. Ce grand Dieu, qui n'a pas voulu pardonner aux anges, mais qui les a précipités dans l'abîme infernal pour y être éternellement tourmentés, a été touché de compassion pour les hommes ; il s'est souvenu de son image qu'il avait lui-même gravée en nous, et, quoiqu'elle fût horriblement défigurée par le péché, il y a reconnu encore quelques traits de son auguste ressemblance, et il n'a pas voulu qu'elle pérît à jamais. A la vue de notre misère, son cœur s'est ému et il a dit : « L'homme est coupable, sans doute ; mais il est encore mon enfant, et j'ai sur lui des pensées de paix, et non de colère et de vengeance (2). » Il a donc daigné se faire lui-même notre libérateur, notre justice et notre vie.

D. Quelle a été la miséricorde que Dieu a faite aux hommes après le péché d'Adam ?

R. Dieu promit de leur envoyer un Rédempteur.

Le mot *Rédempteur* veut dire qui rachète. Par le péché d'Adam, les hommes étaient tombés dans l'esclavage du dé-

(1) Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti. *Thren.*, III, 22.

(2) Ego cogito super vos cogitationes pacis et non afflictionis. *Jerem.*, XXIX, 11.

mon, ils avaient perdu leurs droits au ciel, et encouru la damnation éternelle. Il leur fallait donc un libérateur qui les arrachât à la tyrannie du malin esprit, qui rachetât pour eux l'héritage céleste, et leur rendît l'espérance de la bienheureuse immortalité. Or, c'est au jour de sa colère, au moment même où il prononçait sa malédiction contre Adam et sa race, que Dieu lui promit un Rédempteur. Il lui annonça qu'un jour naîtrait de la femme celui qui écraserait la tête du serpent, c'est-à-dire du démon qui l'avait séduite, lui faisant entendre par ces paroles, que la victoire serait un jour donnée à l'homme sur son plus cruel ennemi, et que l'empire de Satan serait abattu par toute la terre. Ainsi la promesse de notre salut est aussi ancienne que notre sentence de mort. Comme un bon père qui aime, alors même qu'il punit, et qui, dans les sentiments les plus vifs d'une juste indignation, ne peut retenir les effets de sa tendresse, Dieu, tout irrité qu'il était contre le péché de nos premiers parents, n'a pu s'empêcher de faire éclater ses miséricordes; et il les a consolés, dès le jour de leur perte, par l'espoir d'une glorieuse délivrance.

C'est parce que le vainqueur de Satan, le réparateur du genre humain devait naître de la femme, que, selon la judicieuse remarque de saint Épiphane, Ève, même après sa chute, fut appelée mère des vivants (1). Quoi! s'écrie ce grand évêque, elle n'avait pas eu ce beau nom lorsqu'elle était dans le paradis, et on commence à le lui donner après qu'elle est condamnée à n'enfanter que des morts! Mais qui ne voit qu'il y a ici du mystère? Elle est ainsi nommée comme figure de la Vierge, qui devait être la vraie mère des vivants, en donnant au monde le Sauveur Jésus, le fruit de vie.

D. Qu'entendez-vous par ce Rédempteur?

R. J'entends un médiateur entre Dieu et les hommes, qui

(1) D. Epiph., *Hæres.*, lib. III, c. LXXVIII, n. 18.

devait satisfaire pour leurs péchés, les réconcilier avec Dieu, et leur ouvrir le ciel.

On appelle *médiateur* quelqu'un qui s'entremet entre deux personnes ennemies pour les réconcilier. Dieu avait résolu de faire grâce à l'homme, de lui rendre toutes les prérogatives de sa première dignité ; sa miséricorde l'y portait ; mais, d'un autre côté, sa justice criait vengeance avec autant de force que sa miséricorde sollicitait le pardon. Et, en effet, comme le dit saint Augustin, il était de la justice de Dieu de ne pas laisser le péché impuni ; de sa providence, de rétablir l'ordre que le péché avait violé ; et de sa sagesse, de ne pas donner lieu à toute sorte d'excès, par l'impunité du crime. Il fallait donc un médiateur qui, placé entre le ciel et la terre, conciliât les intérêts de la justice et de la miséricorde divines, les intérêts de Dieu et les intérêts de l'homme ; un médiateur qui, prenant sur lui tous les péchés du monde, fût capable d'offrir à Dieu une satisfaction proportionnée à la gravité de l'offense, et de réparer ainsi dignement l'outrage que le péché avait fait à Dieu ; un médiateur enfin qui fût lui-même une source de grâces, afin de régénérer l'homme, et de lui rendre l'innocence et la sainteté originelles, sans lesquelles il n'aurait jamais pu entrer dans le ciel. Mais où trouver un médiateur digne de traiter avec la Majesté suprême, et capable de combler cet intervalle immense, que le péché avait mis entre Dieu et l'homme? Qui pouvait être assez grand, assez puissant, assez saint pour accomplir ce grand œuvre de notre rédemption? En un mot,

D. Que devait être ce Rédempteur?

R. Il devait être Dieu et homme tout ensemble, pour satisfaire à Dieu d'une manière convenable pour les péchés des hommes.

Dieu, qui est un abîme de justice aussi bien que de miséricorde, exigeait, avant de pardonner, une satisfaction égale à la gravité de l'offense. Or, l'homme avait bien pu

commettre un péché d'une malice infinie, parce que la gravité de l'offense se mesure sur la dignité de la personne à qui elle s'adresse ; ainsi, par exemple, telle parole, telle action, qui ne serait qu'un léger manque de respect vis-à-vis du commun des hommes, devient un crime à l'égard d'un père, un crime de lèse-majesté à l'égard d'un roi, un sacrilége à l'égard d'un pontife. D'après ce principe, le péché qui s'attaque à l'Être infini, à Dieu, est d'une malice infinie. Mais l'homme eût-il été capable d'offrir à Dieu une satisfaction infinie ? Non, jamais. Car le mérite d'une action quelconque se tire de la dignité de la personne qui la fait, et il n'y a point évidemment de créature qui puisse produire une action d'une valeur infinie, parce que toute créature est nécessairement bornée. Ainsi les hommes, quelques sacrifices qu'ils eussent offerts, quelque parfaits, quelque saints qu'on puisse les supposer, n'auraient jamais pu dignement réparer l'outrage que le péché avait fait à Dieu. Les anges eux-mêmes, malgré leur excellence, étaient incapables de remplir ce grand office de médiateur.

Il nous fallait, pour nous racheter, un médiateur qui fût à la fois Dieu et homme : Dieu, afin d'être une victime pure, sainte, sans tache, et d'un prix infini ; homme, afin d'expier par son sang les péchés des hommes ; Dieu, afin d'avoir toute la dignité nécessaire pour mériter ; homme, afin d'avoir toute l'infirmité nécessaire pour souffrir et s'immoler. S'il n'eût pas été Dieu, son sacrifice eût été de nul prix ; s'il n'eût pas été homme, il n'eût pu souffrir, ni par conséquent satisfaire pour nous. Un Homme-Dieu, chargé en tant qu'homme de toutes les malédictions de la terre, et renfermant en tant que Dieu toutes les bénédictions du ciel, était la seule victime digne de la souveraine justice.

D. Dieu a-t-il envoyé ce Rédempteur sur la terre aussitôt après le péché d'Adam ?

R. Non, Dieu le promit aussitôt après le péché d'Adam ; mais il ne l'a envoyé qu'environ quatre mille ans après.

Aussitôt que le démon nous eût infectés du venin de sa

jalousie, Dieu nous indiqua le remède qu'il destinait à guérir nos maux. Cependant le ciel ne devait pas s'ouvrir de longtemps. Avant d'envoyer le Réparateur, Dieu voulut que le genre humain connût par une longue expérience le besoin qu'il en avait. Pendant plus de quatre mille ans, l'homme fut abandonné à lui-même ; le péché fit d'horribles ravages ; ses débordements allèrent à l'excès, et les malheureux enfants d'Adam eurent le temps de comprendre leur misère, de pleurer, de gémir sur leur affreuse dégradation.

Cependant, pour que la foi au Libérateur promis ne s'effaçât pas de la mémoire des hommes, et en même temps pour ranimer leurs espérances, Dieu daigna renouveler sa promesse en divers temps à plusieurs saints personnages, surtout à ceux auxquels il voulut donner des marques d'une bienveillance particulière. Il la renouvela d'abord au patriarche Abraham : « Je multiplierai, lui dit-il, vos enfants « comme les étoiles du ciel et comme les grains de sable « qui sont sur le bord de la mer, et toutes les nations de la « terre seront bénies en celui qui naîtra de vous (1). » Par cet oracle, il lui fit entendre que de sa race sortirait celui qui délivrerait les hommes de la tyrannie de Satan. Ce fut à peu près dans les mêmes termes que, peu de temps après, Jacob reçut de la bouche de Dieu l'assurance du même bonheur ; et lui-même, à son lit de mort, entouré de ses douze enfants, et prédisant à chacun leurs destinées, saisi tout à coup de l'esprit prophétique, il fixa dans la famille de Juda l'insigne prérogative de donner naissance au Sauveur.

Ce divin médiateur, l'espérance du genre humain, Moïse l'a vu de loin, et il l'annonce aux Juifs avec un saint transport : « Dieu vous suscitera, du milieu de votre nation et du « nombre de vos frères, un prophète semblable à moi ; « écoutez-le (2). »

(1) Et benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ. *Gen.*, XXII, 18.
(2) *Deut.*, XVIII, 12.

Job mettait en lui toute sa confiance : « Je sais, disait-il, « que mon Rédempteur est vivant, que je ressusciterai et « que je le verrai (1). » David a chanté sa gloire et ses humiliations, avec une magnificence que rien n'égalera jamais. Il l'a vu *dans la splendeur des saints, sortant éternellement du sein de son père* (2) ; il a vu *ses pieds et ses mains percés, tous ses os marqués sur sa peau* (3) ; *sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre, ses ennemis frémissant autour de lui, et s'assouvissant de son sang* (4) ; et puis il l'a vu *triomphant de ses persécuteurs, assis à la droite de Dieu* (5), *et à ses pieds, toutes les nations vaincues et en même temps bénies en lui* (6).

A mesure que les temps approchent, les prophéties sont plus claires, et le mystère du Sauveur se manifeste avec une entière évidence.

«Voici venir notre Dieu, qui nous sauvera, » dit Isaïe que les Pères ont si justement appelé l'évangéliste de l'Ancien Testament, tant ses prédictions sont précises (7) ! « Dites aux « affligés, à ceux qui ont le cœur abattu par leurs longues « souffrances, qu'ils se fortifient ; Dieu viendra lui-même, « et les vengera. Et alors, continue le prophète, les oreilles « des sourds, et les yeux des aveugles seront ouverts ; alors « celui qui était perclus, bondira comme un cerf, et la « langue des muets sera déliée (8). » Ailleurs il marque que ce Sauveur naîtra d'une vierge, qu'il sera *Emmanuel*, c'est-à-dire Dieu avec nous, *que par lui la bénédiction se répandra sur tous les peuples, qu'il sera le chef et le réparateur des gentils ; que les rois saisis de respect en sa présence n'oseront ouvrir la bouche devant lui.* En publiant ses magnificences, il ne cache pas ses opprobres ; il dit qu'il *sera méprisé et méconnaissable au milieu des hommes, l'homme*

(1) *Job.*, IX. 15. — (2) *Psal.* CIX, 4. — (3) *Psal.* XXI, 17, 18. — (4) *Psal.* LXVIII, 22. — (5) *Psal.* CIX 1. — (6) *Psal.* LXXI, 18. — — (7) Deus ipse veniet et salvabit nos. *Is.*, XXV, 4. — (8) *Is.*, XXXV, 5, 6.

de douleurs, le dernier des hommes, défiguré par ses plaies, et par là guérissant les nôtres (1).

Il n'est presque pas de particularité sur la vie, les mystères, la mort de ce divin Rédempteur, que les prophètes n'aient annoncée. L'un prédit le lieu que doit illustrer sa naissance (2); l'autre la famille d'où il doit sortir (3); celui-ci le voit adoré des rois (4); celui-là fuyant en Égypte (5); d'autres le célèbrent comme le prophète par excellence, comme le pontife d'un nouvel ordre de prêtres, comme le roi de toute la terre. Plusieurs marquent avec la plus grande précision le temps de sa venue et vont même jusqu'à en compter les années (6). En un mot, tout l'Ancien Testament était plein du Sauveur à venir : les patriarches l'avaient salué de loin, les prophètes firent retentir de son nom les villes et les campagnes de la Judée; les plus illustres et les plus saints personnages en étaient la figure; les mystérieuses cérémonies de la religion judaïque, les rites expiatoires, les sacrifices sanglants se rapportaient au divin Réparateur, et représentaient, sous mille voiles symboliques plus ou moins transparents, l'Agneau sans tache qui, par son sang, devait purifier et sanctifier le monde [1]

Quelques étincelles de cette lumière divine, qui éclairait les Juifs, avait rejailli parmi les nations. Aussi, malgré les ténèbres de la corruption introduite par l'idolâtrie, trouvons-nous, chez tous les peuples anciens, des traces manifestes de l'antique promesse faite à Abraham, à Jacob et aux autres patriarches.

Dans l'Orient comme dans l'Occident, des traditions immémoriales avaient appris à tout le monde païen à attendre un puissant Réparateur du genre humain, un envoyé céleste, qui délivrerait les hommes de l'empire du mal; et tous les regards se tournaient vers la Judée, comme devant être le berceau de ce personnage mystérieux. Cette croyance

(1) *Is.*, LV, 4, 13; LIII, 4, 5. — (2) *Mich.*, V, 2. — (3) *Is.*, XI, 1. — (4) *Psal.* LXVI, 7. — (5) *Os.*, XI, 1. — (6) *Dan.*, IX, 24.

était profondément enracinée dans l'esprit de tous les peuples, surtout au temps marqué pour son avénement ; et les incrédules eux-mêmes n'ont pu s'empêcher d'en convenir (1).

D. Que serions-nous devenus, si Dieu n'avait pas envoyé sur la terre ce Rédempteur ?

R. Sans ce Rédempteur, tous les hommes auraient été perdus à jamais.

Nous l'avons déjà dit et suffisamment expliqué : si le péché n'eût pas été détruit, le serpent aurait toujours fièrement levé la tête ; la terre, en proie à la malice des démons, frappée de la malédiction céleste, inondée de vices, eût présenté l'aspect d'un enfer anticipé ; et l'homme, incapable de faire révoquer le terrible arrêt porté contre lui, serait tombé de l'abîme du péché dans l'abîme de la damnation éternelle [2].

D. Sous quel nom ce Rédempteur était-il connu avant sa venue ?

R. On le nommait ordinairement le Messie.

Entre les différents noms que les prophètes employaient pour désigner l'envoyé de Dieu, on remarque celui de *Messie*, qui signifie *oint* ou *sacré*, et correspond parfaitement à celui de *Christ*.

Anciennement chez les Hébreux, comme l'Église le pratique encore de nos jours dans l'administration de plusieurs sacrements et dans quelques autres cérémonies, on avait coutume de consacrer, par une onction faite avec de l'huile, les prêtres, les rois, les prophètes. Or, notre divin Sauveur devait être à la fois et le plus grand de tous les prophètes, et le roi d'un nouveau peuple, et l'unique sacrificateur du vrai Dieu ; et, parce qu'il devait réunir ce triple caractère

(1) BOULANGER, *Recherches sur l'origine du despotisme occidental*, sect. 10. — VOLNEY, *Ruines*, ch. XXII, n. 13. — VOLTAIRE, *Addition à l'histoire générale*, etc., etc.

dans un degré éminent auquel nul autre ne peut atteindre, et avec une perfection infinie qui n'appartient qu'à lui seul, le Psalmiste disait de lui : « Votre trône, ô Dieu, est un trône « éternel, et le sceptre de votre royauté est celui de la jus- « tice ; c'est pour cela que votre Dieu vous a oint d'une « huile ravissante, et au-dessus de tous ceux qui sont nom- « més oints ou Christs avec vous (1). »

D. Tous les hommes qui sont morts avant la venue du Messie sont-ils damnés ?

R. Non, ils ont pu être sauvés par les mérites du Messie, qui devait un jour venir sur la terre.

En tout temps, la même source de salut a été ouverte aux hommes ; la rédemption, aussi ancienne que le péché, a commencé de produire son effet, dès le moment qu'elle a été promise ; et, comme le dit saint Léon (2), ce grand mystère de la bonté divine dont le monde est actuellement rempli, a été tellement puissant, même dans es figures qui le désignaient, que ceux qui ont cru aux promesses, n'en ont pas ressenti moins de fruit que ceux qui l'ont vu accompli. Voilà pourquoi, dans l'Apocalypse (3), Jésus-Christ est appelé l'Agneau immolé dès l'origine du monde, parce que son sacrifice a commencé dès lors à sanctifier et à sauver les hommes.

Ainsi, en vue de cette satisfaction du Messie, et par ses mérites infinis qui se sont répandus en de çà et audelà de la croix, les hommes, même avant qu'il eût paru sur la terre, ont pu obtenir le pardon de leurs péchés et arriver au salut. Chez les Juifs, tous ceux qui ont cru et pratiqué ce que Dieu leur avait révélé, ont été sauvés par la foi au Messie. De ce nombre, on peut citer d'abord nos premiers

(1) Propterea unxit te Deus, Deus tuus, oleo lætitiæ præ consortibus tuis. *Psal.* XLIV, 9.

(2) D. Leo., *Serm.* III, 63.

(3) Agni qui occisus est ab origine mundi. *Apoc.*, XIII, 8

parents, Adam et Ève, qui ayant mené, après leur péché, une vie sainte et pénitente, parmi les travaux et les misères dont ils étaient accablés, ont été délivrés du supplice de l'enfer. Aucun Père de l'Église n'a douté de leur salut, et il semble en effet convenable que Dieu n'ait pas permis au démon de s'applaudir éternellement du succès de sa malice, en retenant sous son empire les deux chefs de la race humaine. Ensuite, l'Écriture sainte nous parle de plusieurs justes, qui se rendirent agréables au Seigneur par une foi vive et une piété sincère, entre autres d'Abel qui fut la victime de la jalousie de son frère Caïn ; d'Hénoc qui fut enlevé de ce monde, sans mourir ; de Noé qui, s'étant conservé pur et sans tache au milieu de la corruption générale, mérita d'être préservé avec sa famille des eaux du déluge. Puis viennent les patriarches, hommes éminents en vertu, dont saint Paul a célébré la foi en termes si magnifiques : Abraham, cet illustre père des croyants, Isaac, Jacob, Joseph, une des plus belles et des plus ressemblantes figures du Messie ; puis encore, Moïse, David et tant d'autres prédestinés, rois, prophètes, etc. ; enfin une multitude infinie de saints de tout âge, de tout sexe, *desquels le monde n'était pas digne*, dit le grand apôtre (1), et qui n'ont pas craint de supporter les plus rudes travaux, et de braver les plus horribles tourments, pour obtenir l'effet des promesses éternelles.

Même chez les nations, tous ceux qui ont cru, comme Job [3], au Médiateur, qui l'ont connu autant qu'ils pouvaient le connaître, ont été sans aucun doute sauvés par lui, en quelque lieu et en quelque temps qu'ils aient vécu, pourvu qu'ils aient rempli tous les devoirs de la piété et de la justice, c'est-à-dire observé fidèlement les préceptes de la loi naturelle. Mais nul n'a pu être sauvé sans la foi au Médiateur, qui a été de tout temps nécessaire pour être justifié, et obtenir la béatitude éternelle; et, si quelques-uns, dit saint

(1) Quibus dignus non erat mundus. *Heb.*, XI, 38.

Thomas, se sont sauvés sans avoir cette foi explicite, ils avaient cependant une foi obscure et implicite en la divine Providence, croyant que Dieu était le libérateur des hommes, qu'il les sauvait par les moyens qu'il lui avait plu de choisir, et selon que son Esprit l'avait révélé à ceux qui connaissaient la vérité.

Combien plus heureux nous sommes, nous qui vivons au grand jour de la lumière évangélique! combien le salut nous est plus facile! Mais aussi que nous sommes inexcusables, et quel terrible compte nous aurons à rendre à Dieu, si nous négligeons tant de moyens de sanctification, qui nous sont offerts avec une si prodigieuse libéralité!

TRAITS HISTORIQUES.

1. En même temps que les prophètes nous donnaient du Messie le signalement le plus clair, le plus circonstancié, le plus complet, Dieu voulut qu'il fût figuré sous mille traits divers dans les principaux événements de l'ancienne loi. Sans doute, nous n'y trouvons qu'une bien faible ébauche de notre Seigneur Jésus-Christ; mais cette ébauche est tellement frappante, qu'on y reconnaît manifestement le doigt de Dieu. Aussi saint Augustin, ravi d'admiration à la vue des mystères renfermés sous l'écorce de l'Ancien Testament, s'écriait avec juste raison : « O histoire qu'on ne peut assez révérer! O histoire qui est à la fois un tableau de choses passées et une prophétie « de choses futures! Les faits se passent sur la terre, mais sont dirigés par l'ordre du Ciel; les hommes en sont les acteurs et les « instruments, mais Dieu en est l'arbitre et le souverain modérateur (1). »

Nous allons faire ressortir, d'après les idées que nous fourniront les saints Pères, quelques-unes des plus belles figures du Messie.

1° Dès les premiers temps, Abel, tué par Caïn, nous a représenté Jésus-Christ et les chrétiens persécutés par leurs propres frères

(1) O res gestas, sed propheticè gestas; in terrâ, sed cœlitùs; per homines, sed divinitùs. D. Aug., *de Civit.*, xvi, 37.

Dieu aime Abel, parce qu'il est juste, et c'est, en effet, le nom que Notre-Seigneur lui donne (1).	Dieu aussi met ses complaisances en Jésus-Christ, que ses prophètes ont désigné longtemps à l'avance comme le saint et le juste par excellence (2).
Les sacrifices d'Abel sont agréables au Seigneur, tandis qu'il rejette ceux de Caïn, parce qu'il voyait le dérèglement de son cœur.	Le sacrifice de Jésus-Christ est, aux yeux du Père éternel, d'une valeur infinie, tandis qu'il rejette les sacrifices des Juifs, parce qu'ils ne l'honoraient que des lèvres, et que leur cœur n'était point à lui.
Caïn tua Abel par envie, parce qu'il regardait la sainteté de sa vie comme la condamnation des désordres de la sienne.	Les Juifs ont fait mourir Jésus-Christ par envie, parce que la sainteté de sa vie et la pureté de sa doctrine leur étaient insupportables.
Le sang d'Abel crie vengeance contre Caïn.	Le sang de Jésus-Christ crie vengeance contre les Juifs.
Caïn, après avoir tué son frère, est fugitif et vagabond.	Les Juifs, après la mort du Fils de Dieu, sont chassés de leur patrie, et dispersés dans tout l'univers.

2° Le sacrifice d'Isaac nous offre une vive image du sacrifice futur de Jésus-Christ.

Isaac, innocent, est condamné à mourir.	Jésus-Christ, la sainteté même, est également condamné à mort.
Isaac est conduit sur la montagne du Calvaire.	C'est sur la montagne du Calvaire que, deux mille ans après, Jésus-Christ accomplit son sacrifice.
Isaac est chargé du bois qui doit le consumer.	Jésus-Christ porte la croix sur laquelle il doit être immolé.
Isaac, résigné à la volonté divine, présente doucement la gorge au glaive qui va l'immoler.	Jésus-Christ n'est venu que pour accomplir la volonté de son Père ; il est comme un agneau, qui se laisse conduire à la boucherie sans se plaindre, doux pendant sa vie, disent les saints, muet à la mort (3).

(1) A sanguine Abel justi. *Matth.*, XXIII, 35.
(2) Dominus justus noster. *Jerem.*, XXV, 6.
(3) Mitis in vitâ, mutus in morte. *D. Aug.*, *serm. de temp.*, 40.

Isaac ne fut pas mis à mort parce qu'il n'était que la figure; à sa place fut substitué un bélier, dont les cornes étaient engagées entre des épines.	Jésus-Christ qui était la réalité, a été vraiment mis à mort; et il ne fut élevé en croix qu'après avoir eu la tête couronnée d'épines.
C'est Abraham qui devait lui-même immoler son fils.	C'est le Père éternel qui a livré lui-même Jésus-Christ à la mort, en l'abandonnant à la fureur des Juifs.
Isaac descend de la montagne, comblé de bénédictions, et une nombreuse postérité lui est assurée.	Jésus-Christ sort du tombeau plein de gloire, et toutes les nations lui sont données pour héritage.

3° On trouve aussi entre les diverses circonstances de la vie de Joseph, et celles de la vie de Notre-Seigneur, les plus admirables rapports.

Joseph est le fils bien-aimé de son père, il est revêtu d'une robe de diverses couleurs, et se trouve en butte à la haine de ses frères.	Jésus-Christ, le fils bien-aimé du Père éternel, est orné de toutes sortes de vertus, est en butte à la haine, à la jalousie, à la persécution, et subit toute sorte de mauvais traitements de la part des Juifs, ses frères.
Joseph est vendu à des marchands étrangers.	Jésus-Christ est vendu trente deniers, et livré aux Romains.
Joseph, jeté en prison entre deux criminels d'état, prédit à l'un sa délivrance, à l'autre son supplice.	Jésus-Christ, crucifié entre deux voleurs, promet le paradis à l'un, et laisse l'autre dans sa damnation.
Joseph, après trois ans de prison, est élevé en gloire, et placé jusque sur les marches du trône de Pharaon.	Jésus-Christ sort après trois jours du tombeau, et Dieu le Père lui donne un pouvoir souverain dans le ciel et sur la terre.
Joseph prépare une prodigieuse abondance de blé pour empêcher les hommes de périr par la famine, et il est proclamé le sauveur de l'Égypte.	Jésus-Christ répand par ses apôtres les grains du froment spirituel de sa parole, pour empêcher la mort des âmes et les faire vivre d'une vie divine, et il est proclamé le Sauveur de toutes les nations.

Joseph, reconnu par ses frères, leur pardonne et les rend heureux.	Jésus-Christ donne le baiser de paix à tous ceux qui veulent le reconnaître, et qui reviennent à lui avec un cœur contrit, et il les comble de ses bénédictions.

4° Nous citerons encore l'Agneau pascal, comme une des images les plus saintes et les plus remarquables de notre divin Sauveur.

L'agneau pascal devait être sans tache, n'avoir qu'un an et être immolé sur le soir.	Jésus-Christ est la pureté et l'innocence même; il a paru comme un agneau à sa mort et comme un lion à sa résurrection; il a été immolé dans sa jeunesse, vers les trois heures du soir.
Le sang de cet agneau devait être mis sur les portes des maisons, afin qu'elles fussent préservées des coups de l'ange exterminateur.	Le sang de Jésus-Christ répandu dans nos âmes les garantit des coups de la vengeance céleste (1).
L'agneau pascal devait être mangé avec des pains sans levain, et avec des laitues amères.	Quand on mange la chair de Jésus-Christ, dans la sainte Eucharistie, on doit être exempt de tout levain de malice et de corruption, et avoir détruit ses péchés par l'amertume de la pénitence.
Ceux qui mangeaient cet agneau devaient avoir les reins ceints, des chaussures aux pieds, un bâton à la main, comme des voyageurs prêts à partir.	Ceux qui s'approchent de la sainte table doivent, comme s'exprime saint Pierre (2), *ceindre les reins de leur âme,* par une continuelle vigilance sur eux-mêmes et une entière pureté, et se considérer comme des voyageurs qui ne font que passer de la terre au ciel.
On ne devait briser aucun des os de l'agneau pascal.	Sur la croix, on ne brisa aucun des os de Notre-Seigneur, quoiqu'on rompît ceux des voleurs crucifiés avec lui.

(1) Signantur signo Dominicæ passionis ad tutelam salutis. *D. Aug. contr. Faustum,* lib. XI, c. 3.

(2) Succincti lumbos mentis vestræ. I. *Pet.*, I, 13.

Les Hébreux ne mangèrent l'agneau pascal qu'au moment de quitter l'Égypte pour aller dans la terre promise.	Les chrétiens ne doivent manger la chair de Jésus-Christ que lorsqu'ils sont résolus de renoncer aux folles maximes du monde, afin de suivre les droits sentiers que leur indique l'Église, pour les conduire au ciel, qui est la véritable terre des élus.

5° Le serpent d'airain. Ce ne sont pas les saints, c'est Jésus-Christ lui-même, qui a expliqué de lui et de sa croix cette excellente figure, prophétie visible de sa mort et de sa passion.

Les Hébreux, en punition de leurs murmures continuels contre Dieu, étaient mordus par des serpents, dont le venin était brûlant et donnait la mort.	Le genre humain, en la personne d'Adam, avait été mordu par le dragon infernal, qui lui avait donné la mort.
Dieu, touché de compassion pour son peuple, ordonne à Moïse de faire un serpent d'airain et de le placer dans un endroit élevé.	Dieu, touché des maux que le serpent infernal causait aux hommes, consent à ce que Jésus-Christ se fasse homme, et veut qu'il soit élevé en croix.
Le serpent élevé par Moïse était d'airain, il avait la figure du serpent et non le venin.	Jésus-Christ n'a pas pris sur lui le péché, qui est le venin du serpent, mais seulement la mort que le serpent a causée ; il n'avait que l'apparence d'un pécheur, sans l'être en réalité.
Tous ceux qui regardaient le serpent d'airain étaient guéris de leurs blessures.	Tous ceux qui regardent avec foi et amour Jésus-Christ sur la croix, sont guéris de la plaie du péché, et délivrés de la mort éternelle.

Il faudrait citer tout l'Ancien Testament, si nous voulions faire remarquer tous ses rapports avec le Nouveau. Ce que nous venons de dire suffit pour nous démontrer la vérité de ces paroles de saint Paul, que tout ce qui est arrivé chez les Juifs est la figure de ce qui s'accomplit chez les chrétiens (1). Dieu préparait ainsi les voies au Messie, en le montrant d'avance sous mille emblêmes mystérieux, afin que, lorsqu'il viendrait sur la terre, il fût impossible de ne pas le reconnaître.

2. « Comme la faute d'un seul, dit le grand apôtre, a rendu tous « les hommes pécheurs, de même la justice d'un seul justifie tous les « hommes. » Or, que Dieu ait voulu se contenter d'une seule vic-

(1) Hæc autem omnia in figurâ facta sunt nostri. I, Cor., x, 1.

time, quand tout le genre humain devait être condamné, n'est-ce pas là une grande miséricorde? Mais cette victime, il la fallait de toute nécessité; car, ainsi que le prophétisa Caïphe sans s'en douter, il fallait qu'un homme mourût pour le salut de tous. Nous voyons, par plusieurs traits de l'histoire, que la justice humaine elle-même exige quelquefois, avant de faire grâce à un grand nombre de coupables, qu'un ou plusieurs d'entre eux soient sacrifiés. Voici à ce sujet un des faits les plus célèbres de notre histoire de France.

Édouard III, roi d'Angleterre, irrité de la longue résistance que lui avait opposée la ville de Calais, ne voulut entendre à aucune proposition de paix ou d'accommodement, à moins que six des plus notables bourgeois ne vinssent nu-pieds, en chemise, et la corde au cou, lui remettre les clefs de la ville, pour de là passer à l'échafaud. A la nouvelle de ce qu'exige le vainqueur, les Calaisiens se regardent avec effroi; à un morne silence de stupeur succèdent bientôt des cris aigus, mêlés de sanglots et de gémissements. Cependant le terme fatal approchait, il fallait prendre un parti. Tout à coup un des principaux habitants, nommé Eustache de Saint-Pierre, fait faire silence et dit: « Grand malheur serait de laisser mourir un tel peuple « par famine ou autrement; aurait grande grâce devant Notre-Sei- « gneur qui le pourrait garder. J'ai si grande espérance d'avoir par- « don devant Notre-Seigneur, si je meurs pour ce peuple sauver, que « je veux être le premier. » Ce noble dévouement fut imité par trois de ses parents; deux autres se joignirent à eux et complétèrent ainsi le nombre des victimes, qui allaient s'immoler pour le salut de leurs compatriotes. Ils quittent Calais, au milieu des cris lamentables de la multitude, et paraissent devant Édouard. Ce prince, jetant sur eux un regard farouche : *Soit fait venir le coupe-tête!* s'écria-t-il. La cruelle sentence allait être exécutée, si la reine, son épouse, ne fût venue se jeter à ses pieds. A force de prières et de larmes, elle obtint la vie d'Eustache de Saint-Pierre et de ses généreux compagnons. (*Anquetil.*)

Si les Calaisiens, au lieu d'être reconnaissants envers Eustache de Saint-Pierre, l'avaient couvert d'injures et de mépris, n'auraient-ils pas été des monstres? Ne sont-ils pas des monstres les chrétiens qui méprisent Jésus-Christ, leur divin libérateur?

Afin de mieux honorer le grand mystère de la rédemption, on a vu des saints se dévouer tout entiers, corps et biens, pour le salut de leurs frères en Jésus-Christ. Est-il rien de plus héroïque que le zèle et le courage des religieux institués pour le rachat des chrétiens captifs chez les Mahométans, et qu'on nommait pour cette cause *Pères de la Rédemption*. Ils passaient leur vie entière dans un voyage continuel, à travers les mers, des côtes de leur patrie aux plages africaines, où gémissaient de malheureux esclaves. Quel dût être l'étonnement des peuples barbares, quand ils virent pour la première fois arriver

dans leur port un des *Pères de la Rédemption*, revêtu d'une longue robe de couleur sombre, la tête couverte d'un épais capuce, les reins ceints d'une corde, les pieds chaussés de sandales de bois ; et que cet étranger, au pauvre costume, descendit sur le rivage, portant sous sa robe de bure des sacs remplis d'or, et qu'il leur demanda, pour prix de son or, la liberté de quelques-uns des captifs qu'ils retenaient dans leurs fers ! Le chef des barbares dut interpeller ainsi le mystérieux étranger : « Sans doute les captifs dont vous réclamez la liberté, sont « vos amis ou vos parents, et depuis longtemps vous gémissez de les « avoir perdus ? » — « Non, dut lui répondre le *Père de la Rédemp-* « *tion*, ils ne sont, ni mes parents, ni mes amis, je ne les connais pas ; « mais ils souffrent depuis longtemps, depuis longtemps ils attendent « leur délivrance et le bonheur de retourner au sein de leurs familles. « J'ai consacré ma vie à ces malheureux ; je me suis chargé de solli- « citer pour eux la compassion de leurs compatriotes ; j'ai accepté le « courtage de l'aumône, et désormais vous nous verrez, mes frères et « moi, reparaître à chaque instant au milieu de vous. »

Si parfois les *Pères de la Rédemption* avaient affaire à quelque patron dur, inhumain, exigeant, et dont les prétentions exagérées désespéraient leur ardente charité, on les voyait pousser le dévouement jusqu'à un héroïsme qui passerait pour fabuleux, si les faits n'étaient appuyés par des preuves authentiques et irrécusables. On les a vus, dans plusieurs occasions, demander comme une grâce qu'on les mît à la chaîne, à la place des malheureux qui la portaient depuis longtemps, et dont la famille éplorée attendait le retour, payant ainsi de leur liberté celle des autres hommes, quand ils ne pouvaient la payer de leur or ! (*Delacroix, Bienfaits du Christianisme.*)

Jésus-Christ a mieux fait encore : il a payé notre liberté, non pas au prix de la sienne, mais au prix de tout son sang. Gloire à lui et amour éternel !

3. Job a été, parmi les gentils, un des plus célèbres prophètes de Jésus-Christ, et une admirable figure de sa patience toute divine. Il n'avait point, dit le Seigneur (1), son semblable sur la terre. C'était un homme simple et droit, qui craignait Dieu et abhorrait le mal ; il possédait d'immenses richesses, et on le regardait comme un des princes les plus opulents de l'Orient. Un jour, les anges bienheureux étant venus devant le Seigneur, pour recevoir et exécuter ses ordres, Satan vint aussi avec eux, sollicitant la permission de tenter les hommes et de les persécuter. Dieu daigna lui adresser la parole et lui dit : « N'as-tu pas remarqué mon serviteur Job ? Vois comme il est juste, « et avec quelle fidélité il me sert. » — « Ce n'est pas merveille, ré-

(1) Numquid considerasti servum meum Job, quòd non sit ei similis in terrâ. *Job.*, I, 8.

« pondit l'esprit infernal, si Job vit dans la crainte de Dieu ; vous bé-« nissez toutes les œuvres de ses mains, vous faites prospérer sa mai-« son, et vous l'avez comblé de toute sorte de biens ; mais appesan-« tissez un peu votre main sur lui, et vous verrez si, au lieu de vous « louer, il ne vous maudira pas en face. » — « Va, lui dit le Seigneur, « je t'abandonne les biens de Job, mais garde-toi de toucher à sa per-« sonne ? » — Alors le démon s'acharna contre lui, et prit plaisir à l'affliger par les plus rudes fléaux ; ses biens et ses troupeaux lui furent enlevés, et ses enfants furent écrasés sous les ruines d'une maison. Job reçut ces tristes nouvelles toutes à la fois, sa vertu n'en fut point ébranlée, et il se contenta de dire : « Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a ôté. Il ne m'est arrivé que ce qu'il lui a plu ; que son saint nom soit béni ! » Satan, furieux de n'avoir pu vaincre la constance de ce saint homme, demanda de le frapper dans sa chair. — « Eh bien ! lui dit le Seigneur, je te l'abandonne ; mais je te défends de toucher à sa vie. » — Aussitôt le démon l'affligea d'une lèpre épouvantable, qui lui couvrait le corps, et le réduisit en un si triste état qu'il se vit obligé de se coucher sur un fumier, et de racler avec un morceau de pot cassé le pus qui sortait de ses ulcères. Ce qui augmenta encore la douleur de Job, c'est que sa femme, au lieu de le consoler, devint sa tentatrice, et voulut le porter au blasphème et au désespoir. Job toujours calme lui dit : « Vous avez parlé comme une femme insensée ; puisque « nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en rece-« vrions-nous pas aussi les maux ? » Au milieu de toutes ses afflictions, Job ne fit pas entendre la moindre plainte ; la malice du démon fut ainsi confondue ; et Dieu, pour récompenser son serviteur, lui rendit une santé parfaite, et plus de biens et de richesses qu'il ne lui en avait ôté.

Saint Grégoire a fort bien remarqué que Dieu avait voulu nous mettre sous les yeux l'histoire de Job, afin que l'exemple d'une vie si pure et d'une si prodigieuse patience, en un homme qui n'était soumis à aucune loi écrite, fût un sujet de confusion pour les mauvais juifs et les mauvais chrétiens, bien certainement obligés à une plus grande sainteté, à raison des lumières que la loi du Seigneur leur donne (1).

(1) Homo gentilis, homo sine lege ad medium adducitur, ut eorum qui sub lege sunt pravitas confundatur. *D. Greg. Moral. præf.*, c. 2.

SEPTIÈME LEÇON.

DU MYSTÈRE DE L'INCARNATION ET DE LA REDEMPTION.

PREMIÈRE INSTRUCTION.

Prophéties indiquant l'époque de la venue du Messie. — Aveuglement des Juifs qui l'attendent encore. — Jésus-Christ réunit en sa personne tous les caractères marqués pour le Messie. — Jésus-Christ fils de Dieu et fils de l'homme.

D. Dieu a-t-il envoyé sur la terre le Messie promis ?

R. Oui, le Messie promis est venu sur la terre au temps marqué par les prophètes.

« Lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son « Fils formé d'une femme, pour nous racheter et nous rendre ses enfants adoptifs (1). »

On appelle *prophètes* des hommes inspirés de Dieu, qui ont le don de prédire l'avenir.

Nous allons citer quelques-unes des prophéties qui avaient fixé l'époque de la venue du Messie.

Selon la célèbre prophétie de Jacob, celui qui devait être envoyé, celui qui était l'attente des nations, le Sauveur, le Réparateur du genre humain, devait venir lorsque le sceptre, c'est-à-dire la puissance souveraine, sortirait de la tribu de Juda. Or, voyez en quel état se trouve la nation juive : il y a plus de dix-huit cents ans qu'il n'y a plus de princes en Juda, plus de rois en Israël, et que le peuple juif, dispersé par toute la terre, n'existe plus en corps de nation, et vit dans un misérable esclavage, sans lois, sans patrie, sans sa-

(1) Misit Deus Filium suum,... ut eos, qui sub lege erant, redimeret, et adoptionem filiorum reciperemus. *Gal.*, IV, 4.

crifices. D'où il faut conclure nécessairement que les temps marqués par le patriarche Jacob sont passés, et que la royale maison de Juda étant, depuis plus de dix-huit siècles, entièrement déchue de son ancienne splendeur, il y a aussi plus de dix-huit siècles que le Messie est arrivé.

Le prophète Daniel avait encore marqué, avec la plus grande exactitude, le temps de la venue du Messie. Pendant qu'il était en oraison, l'archange Gabriel lui apparut, et lui annonça, de la part de Dieu, qu'à dater de l'ordre donné pour la reconstruction de la ville de Jérusalem, jusqu'au jour bienheureux où le péché serait détruit, où la justice éternelle viendrait sur la terre, où le Saint des saints serait oint, il s'écoulerait soixante-dix semaines d'années, ce qui fait quatre cent quatre-vingt-dix ans, après lesquels les prévarications seraient abolies, le Christ renoncé par son peuple et mis à mort, et Jérusalem réduite à une désolation qui durerait jusqu'à la fin des siècles. Ne semble-t-il pas que le prophète a lu dans tous les secrets de l'avenir? Que pouvait-il en effet dire de plus précis? Or, qui ne voit que les soixante-dix semaines sont passées depuis longtemps, car elles ne vont point à cinq cents ans, et il y en a plus de deux mille que Jérusalem a été rebâtie; et il y a dix-huit cents ans que cette ville a été de nouveau saccagée, que le temple a été brûlé; et les ruines de Jérusalem, les ruines du temple, dont il n'est pas resté pierre sur pierre, les tristes débris de la nation juive, dispersés dans tout l'univers, sont autant de voix qui crient que le Messie est venu.

Enfin, nous avons les prophéties non moins remarquables d'Aggée et de Malachie. « Il viendra dans son temple, « nous disent-ils, le Dominateur que vous cherchez, l'Ange « de la nouvelle alliance. Encore un peu de temps, dit le « Seigneur, et j'agiterai le ciel et la terre, et je remuerai les « nations, et alors viendra le désiré de tous les peuples (1). »

(1) Adhuc unum modicum est, et ego commovebo cœlum et terram,... et veniet desideratus cunctis gentibus. *Agg.*, II, 7

Et comme les Juifs, de retour de leur captivité de Babylone, travaillaient nonchalamment à la reconstruction du temple, et que ceux qui avaient vu la magnificence du premier, s'attristaient de la petitesse et de la pauvreté du second, le prophète les console et les anime, en leur disant que le Désiré des nations doit venir dans ce temple, et le remplir de sa gloire. « Oui, elle sera grande, s'écrie-t-il, la gloire de « cette maison, plus grande que celle de la première (1). » Et pourquoi ? « Parce que Dieu lui-même viendra l'honorer « de sa présence, et y annoncer ses volontés à son peu« ple (2). » Le Messie devait donc venir du temps que subsistait encore le temple bâti après la captivité de Babylone. Or, depuis des siècles, il est visible que l'abomination de la désolation s'est appesantie sur ce temple, et qu'on n'en retrouve plus aucun vestige. Donc le Messie est venu.

Et les Juifs l'attendent encore ! Aveugles, qui ont fermé les yeux à la lumière ! insensés, qui n'ont pas connu le temps de leur visite !

Mais eux-mêmes, vers le temps où parut Notre-Seigneur Jésus-Christ, étaient parfaitement convaincus de la prochaine arrivée du Messie. Quand ils furent tombés sous la tyrannie d'un roi étranger, d'Hérode, qui s'était emparé du pouvoir par la faveur des Romains, ils reconnurent les jours du Messie, que Jacob avait marqués dans leur décadence ; ils ne doutèrent plus que le Christ ne dût bientôt venir, et, à chaque instant, ils s'attendaient à voir paraître ce nouveau roi, dont l'empire s'étendrait sur toute la terre.

Cette persuasion était répandue, non-seulement dans la Judée, mais encore dans l'Orient. « Le Messie vient, disait la samaritaine et il nous enseignera toutes choses (3). » Des historiens profanes rapportent que c'était alors une opinion constante que, d'après un ancien oracle consigné dans les

(1) Magna erit gloria domûs istius novissimæ. *Agg.*, I, 10.

(2) Statim veniet ad templum suum Dominator quem vos quæritis..... Ecce venit, dicit Dominus exercituum. *Mal.*, III, 1.

(3) Scio quia Messias venit. *Joan.*, IV, 25.

livres sacrés des Juifs, l'Orient allait bientôt reprendre sa supériorité, et que des conquérants, sortis de la Judée, deviendraient les maîtres du monde.

L'univers se trouvait donc alors dans une solennelle et religieuse attente. Les Juifs surtout, pressés par l'évidence de leurs prophéties, s'accordaient à dire que le temps était venu où d'augustes promesses devaient s'accomplir. Aussi, frappés des admirables vertus de Jean Baptiste, ils doutèrent un instant s'il n'était pas le Messie promis. — « Etes-vous celui qui doit venir, lui demandèrent-ils un jour, ou faut-il que nous en attendions un autre (1) ? » — « Je ne suis que la voix qui l'annonce, » leur répondit saint Jean ; et plus tard, quand il leur montra leur Libérateur, l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, poussés par un fatal aveuglement, ils ne voulurent pas le reconnaître. Mais, de leur propre aveu, il est toujours certain que la venue de ce roi promis par Jacob convenait parfaitement au temps d'Hérode. Aussi vit-on paraître, en ce temps-là, et pendant près de cent ans, une foule d'imposteurs, qui se donnaient pour Messies ; et les Juifs, qui avaient renié le vrai Messie, se laissaient séduire par ces faux prophètes. Plusieurs même, éblouis de la grandeur et de la magnificence d'Hérode, s'étaient follement imaginés qu'il était ce roi annoncé par tant d'oracles, ce roi, le salut et la gloire d'Israël ; et c'est ainsi qu'ils transportaient à un prince étranger, à un roi cruel, l'espérance de Jacob et de Juda. Mais, ces faux Christs ne remplissant pas l'idée qu'on en avait, la fraude ne tardait pas à être reconnue.

Maintenant que les temps marqués par la venue du Messie sont évidemment passés, qu'on fait les Juifs ? Frustrés dans leur attente, ils ont cru se tirer d'embarras, en prononçant, d'un commun accord, cet anathème : *Maudits soient ceux qui supputent les temps du Messie.* Ainsi ils s'aveuglent eux-mêmes, s'endurcissent de plus en plus, et renoncent à ces

(1) Tu es qui venturus es, an alium exspectamus ? *Math.*, XI, 3.

divins prophètes, dont ils étaient autrefois si justement fiers. Prions que le Seigneur leur dessille enfin les yeux, et les amène à la connaissance de sa sublime et sainte vérité ! Pour nous, qui savons que ce Juste, après lequel l'univers soupirait depuis si longtemps, s'est enfin manifesté au monde, apprenons à le connaître, afin de profiter du salut qu'il est venu apporter aux hommes.

D. Quel est le Messie qui est venu sur la terre?
R. C'est Jésus-Christ.

Jésus-Christ réunit tous les caractères annoncés par les prophètes; et tout ce qui avait été prédit du Messie s'est manifestement accompli en sa personne.

1° Il était écrit que le Christ viendrait, lorsque le sceptre ne serait plus dans la maison de Juda, lorsque les soixante-dix semaines de Daniel seraient accomplies, et du temps que le temple de Jérusalem serait encore debout. Or, Jésus-Christ est venu précisément, lorsque le sceptre passa entre les mains d'Hérode, Iduméen d'origine; il a commencé d'évangéliser la Palestine vers la fin des soixante-dix semaines, et il a illustré le second temple de Jérusalem par sa présence, par ses instructions, par les miracles qu'il y a opérés.

2° Il était écrit qu'il naîtrait de la famille de David, d'une vierge, dans la petite ville de Bethléem; or, Jésus est né à Bethléem, en Judée; c'est une vierge de la race royale de David, qui l'a mis au monde.

3° Il était écrit qu'il annoncerait l'Évangile aux pauvres, qu'il confirmerait sa doctrine par les plus grands prodiges; mais qu'il serait trahi par les siens, vendu pour trente deniers, couvert d'opprobres et de crachats, abreuvé de fiel et de vinaigre, qu'il aurait les pieds et les mains percés, que ses vêtements seraient partagés et sa robe tirée au sort. Or, lisez l'Évangile, tout cela n'est-il pas exactement arrivé? Toutes ces circonstances, si légères qu'elles soient, n'ont-elles pas eu leur parfait accomplissement, dans la vie de Jésus-Christ?

4° Il était écrit qu'il descendrait dans le tombeau, sans en éprouver la corruption, qu'il monterait triomphant au ciel, qu'après sa mort il aurait une postérité nombreuse, que les nations viendraient en foule se ranger sous sa loi sainte, que les Juifs perfides seraient rejetés, que leur ville et leur sanctuaire seraient abîmés dans un déluge de maux. Encore une fois, consultez l'histoire, et voyez si tous ces évènements ne se sont pas manifestés avec ordre, si le Ciel n'a pas ratifié ces miraculeuses prédictions.

Ainsi, les temps, les lieux, les circonstances, tout dans la naissance, la vie et la mort de Jésus-Christ, s'accorde parfaitement avec les antiques oracles; et, lorsque tant de lumières rayonnent de toutes parts à nos yeux, qui pourrait n'en être pas frappé ? A moins d'être comme le Juif au cœur de roche, comme le Juif aveugle en plein jour, qui pourrait s'empêcher de s'écrier : « Oui, Jésus de Nazareth est le Sauveur promis, le grand Réparateur qu'attendait le genre humain. »

Jésus-Christ étant l'unique Médiateur entre Dieu et les hommes, notre occupation, à la fois la plus douce et la plus nécessaire, doit être d'étudier sa vie et ses divins mystères, afin que nous puissions aller puiser incessamment à cette source intarissable de grâces. Malheur à qui ne connaît pas Jésus-Christ ! Il est la seule voie qui mène à Dieu , la seule vérité qui nous éclaire, la seule vie de nos âmes, la seule porte de la bienheureuse éternité, le seul fondement de nos espérances; et Dieu, dans les conseils de son éternelle sagesse, a résolu de ne sauver personne sans la connaissance de Jésus-Christ (1). Aussi saint Paul, tout instruit qu'il était des plus sublimes mystères, se glorifiait de ne connaître que Jésus et Jésus crucifié (2). Les apôtres n'avaient point d'autre science que Jésus-Christ, et l'unique but de leur prédi-

(1) Hæc est vita æterna ut cognoscant te et quem missti Jesum Christum. *Joan.*, XVII, 3.

(2) Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum. I. *Cor.*, II, 2.

cation, leur plus ardent désir, comme leur plus grande joie était de faire connaître et adorer Jésus ; et, afin que les chrétiens ne perdissent point de vue ce divin Sauveur, et que ses mystères demeurassent à jamais gravés dans la mémoire comme dans le cœur de tous les hommes, ils ont consacré six articles sur douze, c'est-à-dire la plus grande partie du symbole, à nous instruire de ce que Jésus-Christ a fait pour nous.

Mais nous devons surtout connaître Jésus-Christ, afin de l'imiter, car il est venu pour nous servir de modèle. Oh ! si les chrétiens s'appliquaient à lui ressembler, s'ils se pénétraient bien de son esprit et de ses maximes, quelle pureté, quelle innocence, quelle sainteté, quelles admirables vertus nous verrions bientôt resplendir sur la terre ! La vie de Jésus-Christ, voilà le grand livre des chrétiens, le grand livre où se retrouve toute science, toute sagesse, tout ce qui peut faire le bonheur de l'homme. Écoutons donc, avec une sainte avidité et un humble respect, les étonnantes merveilles que la foi va nous apprendre sur notre adorable Rédempteur.

D. Qu'est-ce que Jésus-Christ.

R. Jésus-Christ est la seconde personne de la Sainte-Trinité, le Fils de Dieu fait homme.

Oh ! c'est bien ici que se montrent la grâce, la bonté, l'ineffable charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous étions perdus par le péché de notre premier père, et Dieu, justement irrité, nous repoussait loin de sa face. Mais le Fils de Dieu, égal à son Père, la figure de sa substance et la splendeur de sa gloire, a daigné intercéder pour nous, et s'interposant entre nos crimes et la justice divine, il a dit à son Père : « Je le sais, il faut une victime ; mais vous ne « voulez pas le sang des boucs ni des génisses, les obla« tions et les holocaustes ne sont d'aucun prix à vos yeux. « Eh bien ! me voici (1). » Je me dévoue à tous les coups

(1) Hostiam et oblationem noluisti ; tunc dixi : Ecce venio. *Heb.*, x, 5.

de la vengeance céleste. Et le Fils de Dieu, sortant des splendeurs éternelles, est descendu du ciel pour nous et pour notre salut, et il s'est fait homme.

Jésus-Christ est le fils de Dieu. Certains hérétiques l'ont nié ; mais qu'importent leurs blasphèmes? « La foi chrétienne, dit saint Jean, consiste à croire que Jésus-Christ est le Fils de Dieu (1), et tout l'Évangile est écrit afin que nous croyions que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, et qu'en le croyant, nous ayons la vie en son nom (2). »

Cette vérité, qui est le glorieux fondement de notre religion, le prophète l'avait annoncée aux anciens Juifs, lorsque, dans ses sublimes inspirations, leur dévoilant les merveilles du Messie, il le montrait assis à la droite de son Père, qui l'établit roi sur la sainte montagne de Sion et lui dit : « Oui, vous êtes mon fils, je vous ai engendré de mon sein, avant l'aurore (3). » Aussi David le reconnaît-il hautement comme son Seigneur et son maître, quoiqu'il dût être un jour du nombre de ses descendants (4).

Mais les ombres de l'ancienne loi, les saintes et mystérieuses obscurités des Prophètes, s'effacent entièrement devant les éblouissantes clartés de l'Évangile; et la divine filiation de Jésus-Christ, quoique cachée sous les voiles de l'humanité, perce de toutes parts.

D'abord, entendez le messager céleste qui annonce à Marie sa glorieuse destinée. « Le Saint qui naîtra de vous, lui dit-il, sera appelé et sera effectivement le Fils de Dieu (5). « Voyez ensuite, au baptême de Jésus-Christ, les cieux qui s'ouvrent sur sa tête, voyez la lumière qui l'environne au jour de sa transfiguration; et, sur les bords du Jourdain

(1) Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei. I. *Joan.*, v, 5.

(2) Hæc autem scripta sunt ut credatis quia Jesus est Christus Filius Dei, et ut credentes vitam habeatis in nomine ejus. *Joan.*, xx, 31.

(3) Filius meus es tu ; ego hodiè genui te. *Psal.*, II, 7. — Ex utero ante luciferum genui te. *Psal.*, CIX, 4.

(4) Dixit Dominus Domino meo. *Psal.*, CIX, 1.

(5) Quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei. *Luc*, I, 35.

comme au sommet du Thabor, une voix du ciel, la voix du Père éternel se fait entendre, et dit : « Celui-ci est mon « Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances (1). »

Pendant la vie de Jésus-Christ, son origine divine se faisait remarquer à des traits si éclatants, que tous ceux qui ne se sont pas laissés aller à de folles préventions, l'ont reconnu pour le vrai Fils de Dieu. « Maître, lui disait Nathanaël, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël (2). » — « Je crois, lui disait Marthe, que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans ce monde (3). » Qui ne connaît la célèbre confession de saint Pierre ? « Que pensez-vous de moi ? demandait Jésus-Christ à ses disciples; qui dites-vous que je suis ? » — Et Simon Pierre, avec une foi qui lui mérita l'insigne honneur d'être établi le chef des apôtres, la pierre fondamentale de l'Église, s'empressa de lui répondre : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant (4). » Et ce n'était point la chair ni le sang qui lui avait révélé un si grand secret, mais le Père céleste, comme Notre-Seigneur ne manqua pas de le faire observer.

Depuis le commencement de sa prédication jusqu'à la fin, Jésus-Christ, qui est la vérité suprême, s'est donné constamment ce glorieux titre de Fils de Dieu. Les Juifs s'en scandalisaient, et ils le regardaient comme un blasphémateur qui, n'étant qu'homme, voulait néanmoins se faire passer pour Dieu, et plusieurs fois ils tentèrent de le lapider. Mais Jésus-Christ les confondait, en leur disant : « Si vous ne voulez pas croire à ma parole, croyez du moins à mes œuvres (5). » En effet, ces prodiges sans nombre qu'il opérait sous leurs yeux, ne criaient-ils pas plus haut que ses

(1) Hic est Filius meus dilectus in quo mihi benè complacui. *Math.*, III, 17.

(2) Rabbi, tu es Filius Dei ; tu es Rex Israel. *Joan.*, I, 49.

(3) Utiquè, Domine, ego credidi quia tu es Christus Filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti. *Joan.*, XI, 27.

(4) Tu es Christus Filius Dei vivi. *Math.*, XVI, 16.

(5) Et si mihi non vultis credere, operibus credite. *Joan.*, X, 38.

discours, et n'étaient-ils pas la plus éclatante manifestation de la Divinité qui résidait en lui? N'oublions pas cette circonstance remarquable où Jésus-Christ déclara, de la manière la plus expresse, la plus solennelle, qu'il était le Fils de Dieu. Traîné devant Caïphe, ce pontife impie l'adjure de dire s'il est le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jésus-Christ, qui jusqu'alors avait gardé un héroïque silence, croit devoir le rompre pour confirmer une vérité si nécessaire au salut du genre humain, et il n'hésite pas à répondre : « Vous l'avez dit, oui, je le suis (1) ; » quoiqu'il prévît bien que, par cette parole, il prononçait lui-même son arrêt de mort ; car aussitôt il fut condamné comme blasphémateur.

Ainsi, tout rend témoignage à la céleste origine de notre divin Sauveur, et les Prophètes qui l'avaient entrevue à travers les ombres de l'ancienne loi, et les Anges qui l'annoncèrent à la terre, et les Apôtres qui l'ont prêchée dans tout l'univers, et le Père éternel qui l'a proclamée du haut des cieux, et la terre qui l'a crue, et, je puis ajouter encore, l'enfer lui-même, qui plus d'une fois, par la bouche des démons, a été forcé de reconnaître que Jésus est le Fils de Dieu.

Mais gardons-nous de nous méprendre sur la valeur et l'excellence de ce titre. Plusieurs autres ont porté cette sublime qualification d'enfants de Dieu ; et, en effet, Dieu n'a-t-il pas dit à tous ceux qu'il a sanctifiés par sa grâce et reçus par sa charité : « Vous êtes des dieux et les enfants du Très-Haut (2). » Saint Jean admire la charité immense du Père céleste, qui permet que nous soyons appelés ses enfants, et que nous le soyons en effet (3) ; et saint Paul appelle enfants de Dieu tous ceux qui agissent par son esprit (4). Mais si les chrétiens sont enfants de Dieu, c'est uniquement

(1) Tu dixisti. *Math.*, XXVI, 64.

(2) Ego dixi : Dei estis, et filii excelsi omnes. *Psal.*, LXXXI, 6

(3) Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus. I. *Joan.*, III, 1.

(4) Quicumque enim spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei. *Rom.* VIII, 14.

par son élection et par sa grâce. L'Écriture nous dit que nous naissons tous enfants de colère ; et, lorsqu'elle ajoute qu'en nous régénérant au baptême, Dieu nous fait devenir ses enfants, elle nous marque assez clairement que nous ne sommes pas tels par nature, mais seulement par adoption.

Jésus-Christ est vraiment et proprement le Fils de Dieu. Cette qualité n'est pas fondée en lui sur les dons excellents qu'il a reçus du Père éternel, sur une prééminence de grâces, de mérites ; il est le Fils de Dieu dans toute la rigueur de ce terme, engendré de toute éternité, Fils, dit saint Basile (1), qui n'est pas né par le commandement de son père, mais qui, par puissance et par plénitude, a éclaté dans son sein. Voilà pourquoi le symbole ajoute qu'il est Fils unique, parce que, bien que le Père céleste ait tant d'enfants adoptifs, qu'il appelle à son éternel héritage, il n'a cependant qu'un seul véritable Fils, qu'il produit de sa substance, et auquel il communique sa nature.

D. Comment s'appelle le mystère du Fils de Dieu fait homme?
R. Le mystère de l'Incarnation.

Ce même Fils de Dieu s'est uni à la nature humaine et s'est rendu entièrement semblable à nous. Jésus-Christ est donc Fils de Dieu et Fils de l'homme tout à la fois. Fils de Dieu de toute éternité, il s'est fait dans le temps fils de Marie ; Fils de Dieu, il existait avant Abraham, Isaac et David ; fils de l'homme, il est venu après Abraham, Isaac et David ; il s'est fait leur fils, sans cesser néanmoins d'être leur Seigneur et leur maître. — Fils de Dieu, qui pourra expliquer sa génération éternelle dans le sein du Père (2)? Si vous interrogez la terre, dit saint Cyrille de Jérusalem (3), elle vous répondra qu'elle n'a rien qui y soit semblable ; si vous vous adressez aux cieux, ils vous répondront qu'elle est infiniment élevée au-dessus d'eux ; et, si vous consultez les anges

(1) D. Basil. *Orat. de Fid. Hom.* 25.
(2) Generationem ejus quis enarrabit. *Is.*, XIII, 18.
(3) D. Cyril. *Catech.*, XI.

mêmes et les plus sublimes intelligences, ils avoueront qu'ils n'y peuvent atteindre, et qu'ils l'adorent en se voilant de leurs ailes. — Fils de l'homme, qui pourra expliquer sa génération temporelle dans le sein d'une vierge? C'est une merveille, dit saint Jérôme (1), dont le principe n'est point renfermé dans la nature, dont l'expérience ne nous avait jamais rien appris; une merveille que la raison ignore, que l'esprit ne peut concevoir, qui remplit d'étonnement le ciel et la terre.

Toutes les paroles du langage humain ne pourraient expliquer ces mystères; la foi seule nous les fait croire. Sachons donc réprimer une vaine curiosité, pour nous occuper uniquement à témoigner notre amour et notre reconnaissance au Seigneur, qui a tant fait pour notre salut. A l'instruction suivante, nous donnerons de plus amples détails sur ce grand mystère de l'Incarnation.

TRAITS HISTORIQUES.

Les Juifs ont porté, d'une manière bien terrible, la peine de leur aveuglement et de leur obstination. Le Seigneur avait annoncé d'avance à l'ingrate Jérusalem les maux affreux qui devaient fondre sur elle, pour n'avoir pas voulu connaître le jour de sa visite. « Il viendra un « jour, lui avait dit l'adorable Sauveur, où tes ennemis t'environne« ront de tranchées, et t'enfermeront, et te serreront de toutes parts, et « te raseront, et te détruiront, toi et tes enfants qui sont dans tes murs, « et ne te laisseront pas pierre sur pierre (2). » Et ce jour ne tarda pas à arriver. En l'an 70, Titus vint mettre le siége devant Jérusalem. Il s'y commit des horreurs telles que l'historien Josèphe, tout juif qu'il était, n'a pu s'empêcher de dire : « Je ne crois pas que, depuis la création du monde, on ait vu nulle autre ville tant souffrir. »

Famine, peste et guerre civile au-dedans de la cité; au dehors, les soldats romains crucifiaient tout ce qui voulait s'échapper; les croix manquèrent et la place pour dresser les croix. On éventrait les fugitifs, pour fouiller dans leurs entrailles l'or qu'ils avaient avalé. Six cent mille cadavres furent jetés dans les fossés, par-dessus les murail-

(1) D. Hier. *Serm. de Assumpt.*
(2) Luc., XIX, 43.

les. On changeait les maisons en sépulcres ; et, quand elles étaient pleines , on en fermait les portes. Titus, après avoir pris la forteresse, attaqua le Temple le 17 juillet, 70 de Jésus-Christ, jour où le sacrifice perpétuel avait cessé, faute de mains consacrées pour l'offrir. Marie, fille d'Éléazar, rôtit son enfant et le mangea, dans la ville où une autre Marie avait enseveli son fils. Le Temple fut brûlé le 8 d'août, malgré la recommandation expresse qu'avait faite Titus d'épargner ce magnifique édifice, la merveille de l'univers. Un soldat, poussé d'un emportement comme inspiré, y mit le feu. Ensuite la ville basse fut incendiée, et la ville haute emportée d'assaut. On promena la charrue sur les ruines. Telle fut la grandeur du butin que le prix de l'or baissa de moitié en Syrie. Onze cent mille Juifs moururent pendant le siége ; quatre-vingt-dix-sept mille furent vendus ; à peine trouvait-on des acheteurs pour ce vil troupeau. (*Châteaubriand, Études Historiq.*)

Le courroux du Ciel se manifesta si visiblement dans la destruction de Jérusalem, que Titus ne pût s'empêcher de l'avouer hautement. « Ce n'est pas moi qui ai vaincu, disait-il quand on le complimentait sur sa victoire. Je n'ai fait que prêter mes mains à la vengeance divine. » Depuis, la malédiction n'a cessé de peser sur cette ville criminelle, teinte du sang de son Dieu ; et, selon l'expression d'un Père de l'Église, ce peuple infortuné traverse les siècles avec un signe indélébile sur le front, et va étalant çà et là les restes de son cadavre mutilé, semblable à ces scélérats que la justice humaine attache au gibet, et place le long des chemins, pour effrayer les passants par la grandeur du supplice.

Une fois, depuis dix-huit siécles, les Juifs ont cru avoir trouvé une occasion favorable de leur rétablissement. Ce fut lorsque Julien l'apostat, voulant démentir les prophéties, tant celle de Daniel qui porte que *la désolation durera jusqu'à la fin,* que celle de Jésus-Christ qui avait dit *qu'il ne demeurerait pas pierre sur pierre* dans Jérusalem, entreprit de rebâtir le Temple. Il avait fait venir de toutes parts les plus habiles ouvriers, et confié l'intendance de ce grand ouvrage à Alpius, un de ses grands amis, le chargeant d'y faire travailler incessamment, sans épargner la dépense. Les Juifs accouraient en foule; leurs femmes se dépouillaient de leurs ornements les plus précieux , pour contribuer aux frais de l'ouvrage, et portaient les matériaux dans le pan de leur robe. Saint Cyrille, évêque de Jérusalem, voyait tranquillement tous les préparatifs, se confiant à la vérité infaillible des prophéties, et assurant qu'on allait en voir l'accomplissement. En effet, comme Alpius pressait fortement l'ouvrage, des globes de flamme sortirent tout à coup des fondements, par des éruptions fréquentes; un grand tremblement de terre jeta au loin les pierres ; des tourbillons de vent emportèrent le sable, la chaux et les autres matériaux. Beaucoup de Juifs furent consumés par le feu. Ceux

qui revinrent et s'acharnèrent pour continuer l'ouvrage, furent toujours dévorés ou repoussés par ce feu miraculeux; on fut donc obligé d'abandonner l'entreprise. Il n'est point de miracle plus attesté que celui que nous venons de raconter. Aussi plusieurs païens et plusieurs Juifs en furent touchés, se convertirent à la foi, et reconnurent la divinité de Jésus-Christ. *Hist. ecclésiast.*

Le plus grand nombre des Juifs, bien loin de reconnaître la main de Dieu appesantie sur eux, persévèrent dans leur obstination et leur aveuglement, et l'on en cite qui ont signalé leur fanatisme par les faits les plus atroces.

En 1472, les Juifs de Trente s'assemblèrent dans leur synagogue, le mardi de la semaine sainte, pour délibérer sur les préparatifs de leur Pâque, qui tombait le jeudi suivant. Ils résolurent, pour assouvir leur haine contre Jésus-Christ et ses disciples, d'égorger un enfant chrétien le lendemain de leur Pâque, qui était cette année un vendredi saint. Un médecin d'entr'eux se chargea du soin de fournir la victime : il choisit, pour l'exécution de son horrible projet, le mercredi au soir, temps où les chrétiens étaient à ténèbres. Ayant donc trouvé, à la porte d'une maison, un enfant seul, nommé Simon, âgé d'environ deux ans, il l'attira par des caresses perfides, et l'emmena avec lui. Le jeudi au soir, les principaux des Juifs s'assemblèrent dans une chambre attenante à leur synagogue, et commencèrent à minuit leur abominable opération. Après avoir mis un mouchoir sur la bouche de l'enfant, ils firent sur son corps plusieurs incisions, et reçurent, dans un bassin, le sang qui coulait de toutes parts. Les uns lui tenaient les jambes, les autres les bras étendus en forme de croix. On le leva ensuite droit sur ses pieds, quoiqu'il fût presque sans vie. Deux de la troupe le soutenaient, tandis que les autres lui perçaient les différentes parties de son corps avec des alênes et des poinçons. Lorsqu'il eût expiré, ils se mirent tous à chanter autour de lui : « Voilà comment nous avons traité Jésus, le Dieu des chrétiens; puissent tous nos ennemis être ainsi confondus à jamais ! » Ces coupables furent découverts, et, ayant été pleinement convaincus, ils subirent la peine de mort. *Godescard.*

On a essayé de jeter des doutes sur la vérité de ce crime horrible; mais il est appuyé sur les témoignages les plus décisifs (1). On cite même plusieurs autres cruautés de ce genre commises par des Juifs; et, ces dernières années, le monde entier ne s'est-il pas ému au récit d'un horrible assassinat commis, en Syrie, par les Juifs, sur la personne d'un vénérable religieux, toujours en haine du Christ et de son Évangile? Du reste, l'équité naturelle nous fait un devoir de dire qu'on ne doit pas rendre le corps de la nation responsable des crimes de quelques individus.

(1) V. Godescard 24 *mars* et *Dict. Hist.*, art. *Simon*, saint.

De temps à autre, le Dieu qui terrassa autrefois Saul sur le chemin de Damas, terrasse aussi quelques-uns de ces enfants rebelles, et les force d'adorer ce même Christ que leurs pères ont crucifié. Une conversion des plus étonnantes qui a réjoui, il n'y a que quelques années, l'Église du Seigneur, est celle de M. Ratisbonne. Voici un précis de la relation qu'en a publiée M. le baron de Bussière

Vers la fin de l'automne de 1841, Alphonse Ratisbonne, jeune homme appartenant à une famille distinguée de Strasbourg, arrive à Rome, se proposant de poursuivre jusques en Orient un voyage de santé et de plaisir. Zélé israélite, et destiné à une position brillante, il se promettait de consacrer tous ses efforts à la régénération de ses coreligionnaires. Camarade d'enfance avec Gustave de Bussière, protestant de la secte des piétistes, il avait eu quelquefois avec lui des discussions sur la religion, et leurs causeries se terminaient ordinairement par deux mots, qui rendaient assez bien la situation morale des deux interlocuteurs : *Protestant enragé !* disait l'un ; *Juif encroûté !* répondait l'autre. M. le baron de Bussière, père de Gustave, mais converti au catholicisme, voulut à son tour lui faire partager ses convictions religieuses, et Ratisbonne, souriant de ses efforts, lui répondit, avec une bienveillante pitié pour sa superstition, *qu'il était né Juif, et qu'il mourrait Juif.* Alors, dit M. de Bussière, il me vint l'idée la plus extraordinaire, une idée du ciel, car les sages du monde l'auraient appelée folie. « Puisque vous êtes un esprit si fort, lui dit-il, « et si sûr de vous-même, promettez-moi de porter sur vous ce que « je vais vous donner. » — « Voyons, de quoi s'agit-il ? » — « Simplement de cette médaille. » — Et il lui montra une médaille miraculeuse de la Vierge. Ratisbonne se rejette vivement en arrière, avec un mélange d'indignation et de surprise. — « Mais, ajoute froide- « ment le baron, d'après votre manière de voir, cela doit vous être « parfaitement indifférent, et c'est me faire à moi un très-grand plai- « sir. » — « Oh ! qu'à cela ne tienne, s'écria-t-il alors, en éclatant de « rire ; je veux au moins vous prouver qu'on fait tort aux Juifs, en les « accusant d'obstination et d'un insurmontable entêtement. D'ailleurs « vous me fournissez là un très-joli chapitre pour mes notes et impres- « sions de voyage. » — Il se laisse donc passer au col un ruban, auquel était attachée la médaille bénite.

Quelques jours se passèrent, sans que Ratisbonne fît un seul pas vers la vérité, sa volonté restait la même, son esprit toujours railleur, ses pensées toujours aux choses de la terre. Enfin, le moment de la grâce arriva. Entré dans l'église de Saint-André *delle fratte*, il la parcourait d'un air froid et indifférent, attendant que son ami le baron de Bussière, qui l'avait quitté pour quelques minutes, vînt le rejoindre. En effet, le baron arrive, et quelle n'est pas sa surprise ! il aperçoit Ratisbonne agenouillé devant la chapelle de l'ange saint

Michel ; il s'approche de lui, le pousse trois ou quatre fois, avant qu'il s'aperçoive de sa présence, et ne peut obtenir de lui que des exclamations entrecoupées de sanglots. — « Ah ! que je suis heureux ! que « Dieu est bon ! quelle plénitude de grâce et de bonheur ! que ceux « qui ne savent pas sont à plaindre ! » — En même temps, il tirait de son sein la médaille miraculeuse, qu'il couvrait de baisers et de larmes. Il demande aussitôt à être conduit chez un confesseur ; il veut savoir quand il pourra recevoir le baptême, sans lequel il ne saurait plus vivre. Arrivé auprès du père de Villefort, on l'engage à s'expliquer. Alors il tire sa médaille, l'embrasse et s'écrie en la montrant : « Je l'ai vue, je l'ai vue ! ! ! » et son émotion le domine tellement qu'il semble ne pouvoir parler. Mais bientôt, plus calme, il s'exprime en ces termes : « J'étais depuis un instant dans l'église, lorsque tout « d'un coup je me suis senti saisi d'un trouble inexprimable. J'ai levé « les yeux, tout l'édifice avait disparu à mes regards ; une seule cha- « pelle avait, pour ainsi dire, concentré toute la lumière ; et, au mi- « lieu de ce rayonnement, a paru debout sur l'autel, grande, bril- « lante, pleine de majesté et de douceur, la Vierge Marie, telle qu'elle « est sur ma médaille. Une force irrésistible m'a poussé vers elle ; « la Vierge m'a fait signe de la main de m'agenouiller, elle a semblé « me dire : *C'est bien !* elle ne m'a point parlé ; mais j'ai tout com- « pris. » M. Ratisbonne se prépara, dès ce moment, par quelques jours de retraite, à recevoir le baptême. De retour en France, il est entré dans la compagnie de Jésus, et il est maintenant un des plus fervents ouvriers évangéliques.

DEUXIÈME INSTRUCTION.

Divinité de Jésus-Christ. — Il y a en Jésus-Christ deux natures, deux entendements, mais une seule personne. — Les abaissements du Verbe éternel dans son Incarnation sont le principe de notre grandeur.

D. Jésus-Christ est-il Dieu ?

R. Oui, Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble.

Jésus-Christ est Fils de Dieu, mais Fils égal à son Père, son image parfaite, la splendeur de sa gloire, *Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu*, comme nous le chantons tous les dimanches au *Credo* de la messe. Il n'a point été créé, mais engendré ; consubstantiel au Père et au

Saint-Esprit, il a, avec eux, une même nature, une même substance, les mêmes perfections, en un mot, il est vraiment Dieu.

Nous n'avons qu'à ouvrir les saintes Écritures, et nous y trouverons cette vérité consignée presque à chaque page. Longtemps avant qu'il parût sur la terre, les Prophètes attribuaient au Messie le nom et les caractères de la Divinité. Le Psalmiste le désignait simplement sous le nom de Dieu : « Votre trône, ô Dieu, est de toute éternité, et c'est pour cela que votre Dieu vous a donné l'onction qui vous distingue (1). » — Isaïe l'appelle *Emmanuel*, c'est-à-dire Dieu avec nous, *l'admirable, le conseiller, le Dieu fort, le Père du siècle à venir* (2). — Et ce nom propre de Dieu, incommunicable à la créature, *Jéhova*, ce nom ineffable qui exprime l'existence éternelle, nécessaire, indépendante, et que les Juifs n'osaient prononcer par respect, les Prophètes le donnent au Messie (3).

Les livres saints donnent encore à Jésus-Christ toutes les qualités divines, toutes les perfections qui ne conviennent qu'à la Divinité. — L'éternité : « Jésus-Christ était hier et aujourd'hui, et il est le même dans tous les siècles (4). » — La toute-puissance : « Tout a été créé par lui et en lui (5). » — L'immutabilité : « Les cieux sont l'ouvrage de vos mains, ils périront, mais vous demeurerez toujours le même, et vos années ne passeront point (6). » — La connaissance de toutes choses, la science souveraine : « Seigneur, vous savez tout (7). » En lui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science (8). Il connaît les pensées des hommes, il sonde

(1) *Psal.*, XLIV, 7, 8. — (2) *Is.*, VII, 14 ; IX, 6.

(3) *Is.*, XLII, 8. — *Jerem.*, III, 5. — *Zach.*, XI, 12. — *Mal.*, III, 1.

(4) Jesus-Christus heri et hodiè, ipse et in sæcula. *Heb.*, XIII, 18.

(5) Omnia per ipsum et in ipso creata sunt. *Col.*, I, 16.

(6) Opera manuum tuarum sunt cœli ; ipsi peribunt ; tu autem idem ipse es et anni tui non deficient. *Heb.*, X, 11.

(7) Domine, tu omnia nosti. *Joan.*, XXI, 17.

(8) In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi. *Col.*, II, 3.

les cœurs et les reins. — L'immensité : « Il nous apprend de lui-même, qu'il est tout à la fois dans le ciel et sur la terre (1). »

Mais écoutons ses propres paroles, qui doivent être la règle infaillible de notre foi. « Il n'a pas regardé comme une usurpation, nous dit saint Paul, de s'égaler à Dieu, quoiqu'il eût paru sous la forme d'un esclave (2). » — « Tout ce qu'a mon Père, disait-il, est aussi à moi (3). » Il a donc, par conséquent, la même Divinité que son Père. — « Je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le principe et la fin, » nous assure-t-il par la bouche de saint Jean (4). Pouvait-il nous rien dire de plus fort, pour nous donner une idée de sa grandeur et de sa majesté suprêmes ? — « Mon Père et moi, nous ne faisons qu'un (5). » Ces paroles sont assez claires ; et les Juifs, en les entendant, en furent tellement scandalisés, qu'ils prirent des pierres pour le lapider, parce que, disaient-ils, étant homme, il se faisait égal à Dieu. Ils comprenaient donc parfaitement ce que n'ont pas voulu comprendre depuis certains impies.

Nous trouvons encore dans les saintes Écritures que toutes les opérations de la Divinité qui conviennent au Père, conviennent aussi au Fils. — 1° Les œuvres de la nature, la création, la conservation. « Tout a été fait par lui et rien n'a été fait sans lui (6). » — « C'est par lui et en lui que tout subsiste dans le ciel et sur la terre (7). » — « Mon Père agit sans cesse, et moi j'opère avec lui, » dit Jésus-Christ lui-même (8). Or, n'est-ce pas là le caractère essentiel et dis-

(1) Filius hominis qui est in cœlo. *Joan.*, III, 13

(2) Non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo. *Philip.*, II, 6.

(3) Omnia quæcumque habet Pater mea sunt. *Joan.*, XVI, 15.

(4) Ego sum *Alpha* et *Omega*, primus et novissimus. *Apoc.*, XXII, 12.

(5) Ego et Pater unum sumus. *Joan.*, X, 30.

(6) Omnia per ipsum facta sunt et sine ipso factum est nihil. *oan.*, I, 3.

(7) In ipso condita sunt universa. *Col.*, I, 16.

(8) Pater meus usque modò operatur, et ego operor *Ioan.* V. 17.

tinctif de la Divinité? — 2° Les œuvres de la grâce, la justification et la sanctification des âmes. Qui a le pouvoir de remettre les péchés? Certainement Dieu seul (1). Or, Jésus-Christ a remis les péchés en son propre nom. Et, pour prouver à ses ennemis qu'il avait réellement ce pouvoir, il a fait un miracle à leurs yeux, en guérissant soudainement un paralytique de trente années. Qui peut encore donner la grâce, la paix, la vie éternelle? N'est-ce pas encore Dieu seul? Or, saint Paul nous dit que la grâce et la paix viennent de Dieu, notre Père, et de Jésus-Christ notre Seigneur (2). Et saint Jean nous assure que Jésus donne la vie éternelle à ceux qui croient en lui (3).

Enfin, il nous est commandé de rendre au Fils les mêmes hommages qu'au Père. — Même adoration : « Le Père éternel, en l'introduisant dans le monde, a ordonné à ses anges de l'adorer (4). » — « Devant lui tout genou doit fléchir, au ciel, sur la terre et en enfer (5). » — Même foi : « Vous croyez en Dieu, dit Jésus-Christ, croyez aussi en moi (6). » — Même espérance : « Le Christ Jésus est notre espoir, dit saint Paul. » — Même amour, même obéissance, même fidélité : « Si quelqu'un m'aime, dit Notre-Seigneur, il gardera mes commandements, et mon Père l'aimera ; nous viendrons en lui, et nous établirons chez lui notre demeure (7). » — Le Sauveur lui-même exige que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père ; eût-il jamais osé prétendre à ce culte suprême, s'il n'était Dieu ?

(1) Quis potest dimittere peccata, nisi solus Deus? *Luc.*, v, 21.

(2) Gratia vobis et pax à Deo Patre nostro et Domino Jesu Christo. *Rom.*, I, 7.

(3) Qui credit in Filium habet vitam æternam. *Joan.*, III, 36.

(4) Et adorent eum omnes angeli Dei. *Heb.*, I, 6.

(5) Ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum. *Philip.*, II, 10.

(6) Creditis in Deum, et in me credite. *Joan.*, XIV,

(7) Si quis diligit me, sermonem meam servabit, et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus, *Joan.*, VI, 38.

Après tant et de si formels témoignages, qui pourrait ne pas reconnaître la divinité de Jésus-Christ? Nous la verrons encore se manifester plus vivement à nos yeux, dans tout ce qu'il nous reste à dire sur la naissance, les miracles, la vie et la mort de Notre-Seigneur, car Dieu a voulu que cette vérité fut plus claire que le jour. Nous pouvons donc le proclamer hautement : Jésus-Christ est Dieu, vrai Dieu, Dieu parfait. « Toute la plénitude de la Divinité, dit saint Paul, habite en lui corporellement (1), c'est-à-dire en substance et non en figure, par la nature de son être et non par une communication de la grâce. Dire que Jésus-Christ n'est pas Dieu, ce serait donc un blasphème horrible ; ce serait fouler aux pieds les oracles les plus sacrés, déchirer l'Ancien et le Nouveau Testament; ce serait n'être plus chrétien [1].

Or, le Verbe qui était en Dieu de toute éternité, le Verbe qui était Dieu, s'est fait chair et a daigné habiter parmi nous ; il s'est réellement et substantiellement uni à notre nature. Jésus-Christ est donc Dieu et homme tout ensemble ; et, par conséquent, il réunit en son adorable personne les deux natures divine et humaine. Par la première, il est consubstantiel à Dieu son Père ; par la seconde, il s'est fait entièrement semblable aux hommes.

Ces deux natures sont entières, complètes l'une et l'autre, et revêtues chacune de ses attributs et de ses propriétés essentielles. Jésus-Christ est donc Dieu parfait et homme parfait. Gardons-nous bien de croire qu'en se faisant homme, il ait cessé d'être Dieu : il est toujours demeuré ce qu'il était, toujours le Dieu fort, quoiqu'il se soit fait petit enfant; toujours le Très-Haut, quoiqu'il se soit abaissé jusqu'à nous ; toujours le Dieu immense, quoique enfermé dans le sein d'une vierge ; il est venu parmi nous, sans cesser d'habiter les demeures éternelles; de sorte qu'il n'a perdu aucune des perfections de sa nature infinie, quoiqu'il ait pris les imperfections de la nôtre, et il est toujours le même Dieu qu'auparavant.

(1) In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter. *Col.* II, 9.

D'un autre côté, Jésus-Christ est véritablement homme, car ce serait une impiété de dire que son corps et tout son extérieur n'étaient qu'une apparence humaine, comme l'avaient rêvé quelques hérétiques, qui prétendaient que la nature humaine était absorbée par la nature divine, de même qu'une goutte de miel se perd dans la mer, ou qu'un peu de cire est consumée dans un brasier. L'Église a frappé d'anathème cette grossière erreur. « Nous enseignons, disent les Pères du quatrième concile général, qu'on doit reconnaître le même Jésus-Christ parfait dans sa divinité, le même Jésus-Christ parfait dans l'humanité, inconfusément, immuablement, individuellement, inséparablement [2]. »

C'est à cause de la distinction de ces deux natures que nous disons tantôt que Jésus-Christ est égal à son Père, tantôt qu'il lui est inférieur. Jésus-Christ dit de lui-même : *Mon Père et moi nous ne faisons qu'un*, cela est vrai de la nature divine ; *mon Père est plus grand que moi*, cela est vrai de la nature humaine.

Ces deux natures étant réellement distinctes et ayant chacune les opérations qui lui sont propres, il s'ensuit qu'il y a encore en Jésus-Christ deux volontés, l'une divine et l'autre humaine ; car la volonté est essentielle aux natures intelligentes et spirituelles. Aussi voyons-nous que Jésus-Christ disait de lui-même : « Je ne suis pas venu pour faire ma volonté, mais celle de celui qui m'a envoyé (1). » Il avait donc une volonté différente de celle de son Père ; c'était sa volonté humaine. Nous savons d'ailleurs qu'en tant que Dieu, il avait la même volonté que son Père ; c'était la volonté divine. Mais, comme on ne peut supposer en Jésus-Christ rien de désordonné, sa volonté humaine était parfaitement soumise à sa volonté divine, non pas cependant de manière qu'il ne lui restât plus d'activité, ni d'action propre ; loin de là, nous voyons qu'au jardin des Olives, elle éprou-

(1) Descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me. *Joan.*, VI, 38.

vait des répugnances aux approches de la mort (1), tandis que sa volonté divine embrassait les plus affreux supplices, avec la plus vive ardeur et une héroïque avidité.

L'union des deux natures en Jésus-Christ ne souffre point de mélange, ni de confusion; nous l'avons déjà dit. Mais gardons-nous de donner dans un autre extrême, en nous figurant que, dans l'incarnation, Dieu et l'homme ne se sont unis que de volontés, de sentiments, d'intérêts, ou bien par adoption, par communication de gloire, et que ce n'est, par conséquent, qu'une union de complaisance et d'amour, à peu près comme celle que Dieu veut bien avoir avec les anges et les saints. Les premiers conciles ont foudroyé cette erreur. Le Verbe, en se faisant chair, a réuni réellement et substantiellement la nature divine avec la nature humaine, de telle sorte qu'en Jésus-Christ, il n'y a point deux personnes, mais une seule personne, et que le Fils de Dieu et le Fils de l'Homme ne sont pas deux Christ, mais un seul et même Jésus-Christ, Fils de Dieu et vrai Dieu en sa nature divine, Fils de l'Homme et vrai homme en sa nature humaine. Et, comme ce n'est point l'homme qui s'est uni à Dieu, mais Dieu qui s'est uni à l'homme, c'est la personne divine qui subsiste seule en Jésus-Christ; la nature humaine n'a point en lui de personnalité particulière. C'est un grand mystère, sans doute, un mystère incompréhensible comme celui de la Trinité. Il y a cependant des hommes, dit saint Augustin (2), qui demandent raison de cette alliance ineffable, et qui voudaient qu'on leur fît comprendre comment Dieu et l'homme ont pu s'unir assez étroitement pour ne faire qu'une seule personne. Ce grand docteur le leur explique aussi bien qu'on puisse le faire, par une comparaison tirée de notre propre nature. « Comprenez-vous, leur demande-t-il, comment un corps et une âme peuvent être unis assez étroitement pour ne former qu'une seule personne?

(1) Transeat à me calix iste. *Matth.*, XVI, 39.
(2) *D.* Aug. *Epist.* XIII, 7.

Or, si ce qui fait un homme est un corps et une âme unis en unité de personne, ce qui fait Jésus-Christ, c'est Dieu et l'homme unis aussi en unité de personne (1). » Voilà tout ce qu'il nous est permis de dire sur un sujet si relevé, où la raison se perd, où la foi seule doit nous guider [a].

De l'union des deux natures en une seule personne, il suit qu'on peut et qu'on doit appliquer à la personne de Jésus-Christ tous les attributs, toutes les propriétés qui appartiennent soit à la divinité, soit à l'humanité ; qu'en Jésus-Christ, les grandeurs de Dieu conviennent à l'homme, et que les humiliations de l'homme peuvent s'attribuer à Dieu, parce que la même personne est Dieu et homme. Ainsi nous pouvons dire, avec une exacte vérité et sans être accusés de blasphème, d'un côté, qu'en Jésus-Christ Dieu s'est anéanti ; de l'autre, que l'homme mérite d'être adoré ; d'un côté, que l'Éternel est né de Marie ; de l'autre, que le Fils de Marie est éternel. Nous pouvons dire encore que Dieu a souffert, qu'il est mort pour nous, parce que la chair de Jésus-Christ a été passible et mortelle ; et d'ailleurs, parce que le Verbe de Dieu est égal à Dieu, nous ne faisons point difficulté de dire que la chair de Jésus-Christ est assise à la droite de Dieu. La raison en est que toutes les opérations d'un être intelligent et libre doivent être attribuées à la personne et non à la nature ; c'est ainsi que l'on dit que l'homme mange, repose, quoique cela n'ait lieu que quant au corps ; qu'il pense, qu'il réfléchit, quoique cela ne soit que du ressort de l'âme.

TROISIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

D. Comment le Fils de Dieu s'est-il fait homme ?

R. En prenant un corps et une âme semblables aux nôtres.

Ce qui constitue un homme c'est l'âme et le corps. Donc

(1) Quemadmodùm anima rationalis et caro unus est homo, ità Deus et homo unus est Christus. *Symbol. Athan.*

Jésus-Christ, en se faisant homme, a dû prendre une âme raisonnable et une chair comme la nôtre (1). Les hérétiques qui, pour détruire ce mystère, l'ont attaqué en tout sens, se sont figuré, les uns, que Jésus-Christ n'avait qu'un corps imaginaire et fantastique; les autres, qu'il avait un vrai corps, mais sans âme et sans intelligence : dogmes insoutenables, que les saints ont repoussés de toutes leurs forces. En effet, si Jésus-Christ n'avait eu qu'un corps imaginaire, comment aurait-il pu nous racheter par son sang ? S'il n'avait eu qu'un corps sans âme, comment aurait-on pu l'appeler homme ? Et, s'il n'avait pas été homme, aurait-il pu satisfaire pour les péchés des hommes ? La vraie foi consiste à croire que Jésus-Christ a pris notre nature tout entière, un vrai corps et une vraie âme comme nous (2). Il a donc eu un corps véritable, faible, passible, mortel comme le nôtre, sujet aux mêmes besoins, aux mêmes nécessités, à la faim, à la soif, à la fatigue. On ne doit en écarter que les défauts de la nature humaine, qui renfermeraient une indécence, et une espèce d'injure faite à la Divinité, comme, par exemple, les tristes effets de la concupiscence. Quant aux autres infirmités, elles ne dégradent point la Divinité, et Jésus-Christ les avait librement acceptées, afin de souffrir et de nous donner l'exemple des vertus, qui se perfectionnent dans les souffrances.

Pareillement, Jésus-Christ a pris une âme bien pensante et raisonnable comme celle des autres hommes. Car, avons-nous déjà dit, sans cette âme, il n'eût pas été homme, selon l'étendue de ce terme. Ce n'est donc point la Divinité qui lui en tenait lieu ; mais il avait une âme véritable, qui animait et vivifiait son corps; une âme douée des mêmes facultés que la nôtre, de mémoire, d'intelligence, de volonté,

(1) Perfectus homo ex animâ rationali et humanâ carne subsistens. *Symbol. Athan.*

(2) Suscepit totum, quasi plenum hominem, animam et corpus hominis. *D. Aug, Serm.* 337.

et sujette aux mêmes affections de joie, de tristesse, de plaisir, de douleur, de compassion, qu'éprouvent tous les hommes; mais avec cette différence essentielle, que cette âme toute pure était exempte d'ignorance, de péché, de toute inclination au mal, en un mot, de tout ce qui serait indigne de la grandeur et de la sainteté de Dieu.

Par là, nous voyons encore qu'il y avait en Jésus-Christ deux entendements, aussi bien que deux natures et deux volontés, l'un divin et l'autre humain. Celui-ci n'avait que la science que Dieu lui communiquait ; mais par son union intime avec la Divinité, l'âme de Notre-Seigneur avait été, dès le commencement, inondée de toutes sortes de lumières et Dieu lui avait donné la connaissance des mystères les plus relevés.

C'est donc avec raison que Jésus-Christ, tout en étant Fils de Dieu, se disait Fils de l'Homme, puisqu'il avait tout ce qui est essentiel à notre nature. « Il a fallu, dit saint Paul, « que le Fils de Dieu fût semblable à nous en toutes choses, « afin qu'il fût victime de propitiation pour nos péchés (1). »

Mais ici, arrêtons-nous un instant et méditons sur l'excessive bonté de Notre-Seigneur. Quelle humiliation pour un Dieu de se faire homme ! Quoi ! un Dieu infiniment élevé au-dessus des cieux, descendre, en s'incarnant, *dans les parties les plus basses de la terre* (2)! Un Dieu se charger de nos faiblesses, se réduire jusqu'à la forme d'un esclave, jusqu'à l'apparence d'un pécheur! Peut-on concevoir rien de plus extraordinaire?

Le Verbe s'est fait chair. Que de merveilles renfermées dans ce peu de mots ! Le Verbe, c'est-à-dire le Fils de l'Éternel, le Tout-Puissant s'est uni à cette vile boue dont nous sommes formés ; la majesté suprême est descendue dans un abîme de bassesse ; l'immensité s'est rétrécie et renfermée dans le corps d'un petit enfant; la force est de-

(1) Debuit per omnia fratribus similari. *Heb.*, II, 17.
(2) Descendit in inferiores partes terræ. *Eph.*, IV, 9.

venue faiblesse ; celui qui est la lumière même s'est obscurci ; l'impassible, l'immortel, s'est assujetti aux souffrances et à la mort ! Jamais l'esprit de l'homme aurait-il pu imaginer rien de pareil ! Aussi saint Bonaventure, en méditant sur ce mystère, s'écriait, avec l'accent de la plus vive admiration : « O condescendance admirable ! ô humilité « profonde ! ô charité surprenante ! ô bonté incompréhen« sible ! Le limon de la nature s'est uni à la Divinité, le sou« verain Seigneur est dans l'abjection, et le Tout-Puissant « est devenu faible (1) ! »

Ce qui doit surtout nous étonner et nous confondre, c'est que ces abaissements incompréhensibles du Fils de Dieu sont devenus le principe de notre élévation et de notre gloire. O homme, apprenez à connaître ici votre véritable noblesse : le Fils de Dieu, en s'associant notre nature, n'a pris que nos misères, et il nous a communiqué ses grandeurs. En effet, par le mystère de l'Incarnation, ce qu'il y a de plus vil en l'homme, c'est-à-dire la chair de l'homme a été élevée dans Jésus-Christ jusqu'à la souveraineté de l'être de Dieu ; elle est devenue véritablement la chair d'un Dieu. De là, quelle gloire immense, infinie, pour l'humanité tout entière ! Car, bien que le Verbe ne se soit pas uni hypostatiquement à tous les hommes, c'est assez que l'un d'entre eux ait reçu cet honneur, pour que tous les hommes y participent, de même qu'un prince ne saurait s'allier à une maison obscure sans honorer, avec son épouse, toute la famille dont elle est sortie. Voilà donc la nature humaine infiniment élevée au-dessus des Anges et des Archanges, assise sur le trône de Dieu. Voilà l'humanité en quelque sorte déifiée. Je n'exagère rien, et cette expression, tout extraordinaire qu'elle est, je la trouve autorisée par le langage des saints Pères. Saint Augustin, parlant du mystère d'un Dieu fait

(1) O dignatio mira ! ô humilitas summa ! ô charitas inexpectata ! ô pietas stupenda ! quandò Deo unitur limus, summus fit imus, fortissimus fit infirmus. *D. Bonav. Serm. 6, de Adv.*

homme, et relevant les avantages infinis que nous en retirons, n'a pas craint de dire : « Dieu s'est fait homme, afin que l'homme devînt Dieu (1). » Et saint Clément d'Alexandrie se sert à peu près des mêmes termes : « Dieu, en se faisant homme, a fait des hommes comme autant de Dieux. » L'ambition humaine pouvait-elle porter plus loin ses désirs? et Dieu, tout Dieu qu'il est, pouvait-il nous élever plus haut ?

Le Verbe divin, en se revêtant de notre chair, nous a donc fait contracter avec la Divinité la plus étroite affinité. Par l'Incarnation, nous sommes devenus les frères de Jésus-Christ, et il ne rougit pas de nous en donner le nom (2). Que dis-je ? les frères de Jésus-Christ ? Nous sommes ses membres et l'os de ses os, la chair de sa chair, un même corps avec lui (3). Nous avons part à ses droits, à ses ineffables priviléges, à ses grâces, à ses mérites, et même à sa divine filiation. Il est Fils de Dieu par nature, et nous le sommes par adoption; il est l'héritier légitime, et nous sommes ses cohéritiers. Et ce pouvoir d'être enfants de Dieu, ce n'est pas seulement aux puissants, aux princes, aux rois qu'il a été donné, mais à tous indistinctement, riches et pauvres, grands et petits.

C'est encore, en vertu de cette alliance du Verbe avec notre chair, que nous sommes devenus capables d'offrir à Dieu un culte vraiment digne de lui, et qui est d'une proportion exacte avec sa grandeur suprême. Car, dès l'instant que Jésus-Christ s'est fait l'un de nous, et que, nous adoptant pour ses membres, il a voulu que nous ne fissions plus qu'un avec lui, ses prières, ses adorations, les hommages qu'il rend à son Père, sont aussi les nôtres; c'est lui qui prie, qui adore en nous et avec nous, et nous prions et nous

(1) Deus homo factus est ut homo fieret Deus. *D. Aug. Serm.* 91. *De nativ.*

(2) Ipse primogenitus in multis fratribus. *Rom.*, VIII, 29.

(3) Corpora vestra membra sunt Christi. I, *Cor.*, VI, 15

adorons en lui et par lui ; et, parce qu'il est égal à son Père, le culte qu'il lui rend, et que nous lui rendons avec lui, est d'un mérite infini ; et c'est ainsi que, depuis l'Incarnation, Dieu, cet être infini et infiniment adorable, est et sera toujours infiniment adoré par un Homme-Dieu.

En considérant cette sublime destinée, à laquelle l'homme a été élevé par Jésus-Christ, je ne m'étonne pas de cette exclamation de l'Église, qui dit du péché de notre premier père : « Heureuse faute qui nous a valu de si étonnantes prérogatives (1) ! » Heureuse, en effet, la disgrâce de l'homme coupable, puisque notre gloire dépendait, en quelque sorte, de cette disgrâce. Car, si l'homme n'eût jamais péché, jamais l'homme ne fût devenu Dieu. Ainsi, quelque bas que nous soyons tombés par le péché d'Adam, réjouissons-nous et rendons grâces à Dieu, puisque Jésus-Christ, le second Adam, nous a donné infiniment plus que nous n'avions perdu, en nous élevant jusqu'à nous rendre, en quelque sorte, participants de la nature divine.

Telles sont les suites admirables du grand mystère de l'Incarnation ; voilà comment il est à la fois si avantageux et si glorieux pour l'homme. Mais, avant tout, songeons à quoi nous obligent ces titres magnifiques de frères de Jésus-Christ, d'enfants de Dieu, et ces bienfaits sans nombre que le Sauveur est venu nous apporter dans son Incarnation. Ah ! qui pourrait se lasser d'admirer et de remercier l'infinie bonté de notre Dieu ? Car, si nous sommes montés à ce haut point de grandeur, est-ce par nos propres mérites ? Est-ce par le sang, ou par le ministère de quelque homme ? Non, non ; toute la gloire de cette naissance spirituelle nous vient de la volonté de Dieu, de la prédestination de Dieu, du choix et de la grâce de Dieu (2). Et maintenant, chré-

(1) O felix culpa, quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem! *Offic. sabb. sancti.*

(2) Qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, sed ex Deo nati sunt. *Joan.*, I, 13.

tiens, consultez votre raison, consultez votre cœur : votre chair étant la chair d'un Dieu, oserez-vous la déshonorer, la souiller par vos impuretés et vos déréglements ? Chrétiens, membres de Jésus-Christ, ne devez-vous pas vivre de la vie de votre chef ? Frères de Jésus-Christ, ne devez-vous pas lui ressembler ? Enfants de Dieu, ne devez-vous pas soutenir une si noble qualité ? Mais quoi ! si vous vous laissez aller à vos penchants vicieux, ne voyez-vous pas que vous vous dégradez, que vous dégénérez de votre divine origine ? Par vos prévarications, par vos habitudes corrompues, vous vous faites les enfants de ce siècle pervers, les enfants du démon ! Quelle honte ! quelle infamie ! Ah ! plutôt, montrons-nous dignes de notre sublime vocation, en produisant des œuvres saintes, des fruits de salut et de vie.

TRAITS HISTORIQUES.

1. Michel Servet, en niant le mystère de la sainte Trinité, renversait, par là même, l'Incarnation du Verbe et la divinité de Notre-Seigneur. Il fut arrêté à Genève, où il s'était réfugié ; et Calvin le fit condamner au feu, parce qu'il ne voulait pas reconnaître, comme lui, que Jésus-Christ fût réellement le Fils de Dieu. Conduite étrange de la part d'un réformateur qui avait proclamé le *libre examen*, c'est-à-dire la liberté pour chacun d'interpréter les Écritures à sa fantaisie ; disons mieux, action atroce qui l'a voué, lui et sa réforme, à un opprobre éternel. Or, voici que maintenant les ministres de Genève n'enseignent plus la divinité de Jésus-Christ, rejetant ainsi la doctrine de leur patriarche. Si Calvin revenait au monde, il faudrait donc qu'il les fît tous brûler ! ! !

Un des plus grands ennemis de la divinité de Jésus-Christ a été Arius, prêtre de l'Église d'Alexandrie. Cet homme turbulent et factieux aspirait à devenir évêque de cette grande ville ; mais ayant été frustré de ses espérances par l'élection de saint Alexandre, et n'écoutant plus que sa jalousie et son ressentiment, il se mit à décrier la doctrine de ce saint prélat, et à lui opposer une doctrine nouvelle. Il osa avancer que le Fils de Dieu n'est pas égal à son Père en toutes choses ; de toutes parts on cria à l'impiété, au blasphème. Cet hérésiarque fut condamné au concile général de Nicée, qui déclara

que Jésus-Christ est vrai Fils de Dieu, égal à son Père, et vrai Dieu comme lui, et un même Dieu avec lui ; et, pour mieux exprimer cette unité indivisible de nature, le concile ne trouva pas de terme plus propre que le mot de *consubstantiel,* qui fut inséré au symbole. Arius, opiniâtre dans son erreur, fut condamné à l'exil. Plus tard, il eut l'adresse de surprendre la bonne foi de l'empereur, qui voulut le faire rétablir dans son église. Mais le peuple catholique ne put l'y souffrir ; et, à cette occasion, il y eut à Alexandrie de grands troubles, qui obligèrent l'empereur à donner ordre à Arius d'en sortir et de venir à Constantinople. Pour le dédommager de ce qu'il n'avait pas été reçu dans l'église d'Alexandrie, ses partisans résolurent de le faire recevoir d'une manière éclatante dans celle de Constantinople, et ils choisirent un dimanche pour rendre la cérémonie plus solennelle. Le samedi, sur le soir, l'orgueil impatient des hérétiques leur fit conduire Arius par la ville, comme en triomphe ; et lui-même, enchérissant sur leur ostentation, se répandit en discours insolents. La foule était innombrable, et grossissait de rue en rue. Comme on approchait de la place dite *Constantinienne*, et qu'on apercevait au fond de cette place le temple où l'hérésiarque devait être rétabli, il pâlit à la vue de tout le monde ; il éprouva une soudaine frayeur et de violents remords ; il sentit en même temps un besoin naturel qui l'obligea de quitter son cortége et de se retirer dans un lieu secret ; et, comme il tardait à revenir, on y entra et on le trouva étendu par terre, nageant dans son sang, et les entrailles hors de son corps. Digne fin d'un impie, trop semblable pendant sa vie au perfide Judas, pour ne pas lui ressembler dans les circonstances de sa mort. Le lieu où il expira fut longtemps montré au doigt, comme un monument de la vengeance divine.

Son hérésie ne mourut pas avec lui ; pendant longtemps, elle fit de grands ravages dans l'Église de Dieu ; et elle se montrait avec d'autant plus d'audace, qu'elle était soutenue par la puissance impériale. Saint Amphiloque, voyant que l'empereur Théodose écoutait trop favorablement ces ennemis de la divinité de Jésus-Christ, s'y prit d'une manière fort adroite pour lui faire sentir sa faute. Étant un jour entré au palais, au moment où Théodose et son fils Arcadius, nouvellement proclamé Auguste et associé à l'empire, recevaient les félicitations de toute sa cour, il salua profondément l'empereur, et puis, s'approchant du jeune Arcadius, assis sur le trône à côté de son père, il lui passa familièrement la main sur le visage, lui faisant quelques caresses comme à un enfant ordinaire, et affectant de ne pas lui rendre le respect qui lui était dû. Toute l'assemblée rougit ; et Théodose, piqué comme d'une insulte qu'on lui faisait, en la personne de son fils, commanda qu'on chassât ce vieillard impudent. « Eh quoi ! « lui dit Amphiloque avec une respectueuse liberté, vous ne pouvez

« souffrir une injure faite à votre fils, et vous souffrez ceux qui « déshonorent le Fils de Dieu ? » Théodose, comprenant alors la sagesse du saint évêque, le traita avec honneur, et porta des édits sévères contre les Ariens. THÉODORET, lib. v, 16.

2. Les Eutychéens confondaient les deux natures en Jésus-Christ, prétendant qu'il n'y avait en lui que la nature divine sous l'apparence du corps humain, d'où il suivait que la nature divine avait souffert et était morte sur la croix. — Alamundar, roi des Sarrasins, se servit d'un trait ingénieux pour rendre leur erreur sensible. Ce prince, touché des miracles qu'il avait vu opérer par les chrétiens, demandait à recevoir le baptême, et les Eutychéens lui avaient envoyé des évêques de leur parti pour l'attirer à leur secte ; mais il méprisa leurs sollicitations, et voici le stratagème dont il usa pour leur faire sentir l'absurdité de leur hérésie. Il feignit d'avoir reçu des lettres par lesquelles on lui apprenait la mort de l'archange Michel, et leur envoya des gens pour savoir d'eux ce qu'ils pensaient de cette nouvelle. Comme elle leur parut autant impossible qu'elle semblait ridicule, il leur dit : « S'il est donc vrai qu'un ange ne saurait ni souf- « frir, ni mourir, comment voudriez-vous que Jésus-Christ fût mort « sur la croix, puisque, selon vous, il n'a qu'une nature, qui, étant « divine, est impassible ? » *Dict. hist.*

3. Un enfant fit très-bien comprendre à un Eutychéen qu'en Jésus-Christ la distinction des natures ne nuisait pas à l'unité de personne. L'hérétique, pour l'entraîner dans son erreur, avait fait rougir au feu deux morceaux de fer, qu'il joignit ensuite l'un à l'autre, pour n'en faire qu'un morceau. « C'est ainsi, lui disait-il, que la nature divine « et la nature humaine, unies et confondues en Jésus-Christ, ne font « qu'une personne. » — « Mais, reprit l'enfant, si à un morceau de « fer vous ajoutez un petit lingot d'or, et que vous les fassiez rougir « au feu, pour n'en faire qu'un morceau, ce morceau sera-t-il tout or « ou tout fer ? N'est-il pas évident que chacun conservera sa nature « et que, tout distingués qu'ils seront l'un de l'autre, ils ne feront « néanmoins qu'un morceau ? C'est ainsi, conclut l'enfant, que la na- « ture divine et la nature humaine, quoique distinguées l'une de « l'autre, ne font néanmoins qu'une seule personne en Jésus-Christ. » L'hérétique, qui ne s'attendait pas à une telle réponse, demeura interdit.

Lettres édifiantes MISSIONS DU LEVANT.

TROISIÈME INSTRUCTION.

Suite du mystère de l'Incarnation. — Jésus-Christ se choisit pour mère une vierge. — Il est conçu par l'opération du Saint-Esprit. — Annonciation. — Saint Joseph, père putatif du Sauveur.

D. Où le Fils de Dieu a-t-il pris ce corps et cette âme ?

R. Dans le sein de la bienheureuse vierge Marie, sa mère.

Si un Dieu se faisait homme, dit saint Bernard, il ne pouvait avoir pour mère qu'une Vierge ; il ne pouvait être autrement conçu que par la voie miraculeuse de la virginité, parce que toute autre conception eût été indigne de lui.

Ce fut Marie que Dieu honora de la plus éminente de toutes les grâces, en l'élevant à l'honneur de la maternité divine. Pourquoi fut-elle choisie préférablement à tant d'autres ? C'est à cause des vertus héroïques que le Seigneur avait remarquées en elle ; c'est surtout parce qu'elle était, sans contestation et sans exception, la plus pure des Vierges, et la plus humble des servantes du Seigneur. Elle a plu à Dieu par sa virginité, et elle a conçu par son humilité, a dit saint Bernard (1).

Comme Dieu est la pureté même, il se plaît merveilleusement là où elle règne. Voilà pourquoi ce vœu de virginité qu'avait fait Marie, sans en avoir eu ni commandement, ni conseil, ni exemple, la rendit agréable aux yeux du Seigneur. Mais Dieu eut encore égard à son humilité, et saint Bernard ne craint pas de dire que, sans cette vertu, la virginité n'aurait pas suffi pour attirer le Fils de Dieu dans son sein (2). Mais la vierge Marie réunissait toutes les vertus au suprême degré ; elle était le chef-d'œuvre de tous les siècles ; et, par là, elle se trouvait non-seulement digne, mais la plus digne, mais la seule digne d'être la

(1) Virginitate placuit ; humilitate concepit. *D. Bern.*

(2) Sine humilitate autem, audeo dicere, virginitas Mariæ non placuisset. *D. Bern.* Hom. 1. *Super Missus.*

mère du Rédempteur. Ce n'est pas toutefois, comme le remarquent les saints Pères, qu'une simple créature pût absolument mériter que le Verbe divin s'incarnât en elle ; c'est un privilége si singulier, une grâce si sublime, qu'on ne peut imaginer rien qui puisse y donner même une ombre de droit ; mais enfin, puisque Dieu, par un effet de sa miséricorde, avait résolu d'honorer ainsi une créature, nous ne craignons pas de dire que Marie, par ses sentiments intérieurs, par les grâces dont elle était embellie, se trouvait seule préparée pour servir à l'accomplissement des desseins éternels. Elle était comme une urne d'or, pour porter la manne du ciel (1). Cependant, remarquons-le bien, quelque pure, quelque sainte que fût Marie, il y a toujours une telle disproportion entre la créature et le Créateur, que l'Église s'étonne avec juste raison que Dieu ait voulu habiter dans son sein virginal [1] (2).

D. Comment cela s'est-il fait ?
R. Par l'opération du Saint-Esprit.

Ici tout est mystérieux, tout est divin. Si on pouvait expliquer ce mystère, dit saint Augustin, il ne serait plus, par excellence, l'œuvre de Dieu ; et, si on en pouvait trouver quelque exemple dans l'ordre de la nature ou de la grâce, il n'aurait plus l'avantage de se distinguer par sa singularité (3). Demander donc comment, c'est-à-dire par quelle vertu et de quelle manière le Verbe s'est fait chair, c'est détruire tout ce mystère, en voulant le connaître.

N'oublions pas que nous devons captiver nos esprits sous le joug de la foi, car, si nous pouvons être sauvés sans avoir pénétré dans ces ineffables secrets de l'Incarnation divine,

(1) Maria, urna ex auro ducta, Christum cœleste illud manna portans. *D. Andr. Cret.* Orat. 2, *de Nativ. B. V.*

(2) Non horruisti virginis uterum. *Ex Hym.* Te Deum.

(3) Hìc si ratio quæritur, non erit mirabile ; si exemplum, non erit singulare. *D. Aug.*

nous ne pouvons l'être sans la foi de l'Incarnation. Et certes, quand nous voyons le Fils de Dieu anéantir pour nous, dans ce mystère, sa souveraine majesté, de notre côté, oserions-nous refuser de lui soumettre notre raison, et de l'anéantir en face de ces abîmes incommensurables ?

Toutefois, après avoir réprimé tout sentiment de vaine curiosité, apprenons, avec un esprit humble et soumis, ce qu'il nous est permis de savoir sur les merveilles de la conception temporelle du Verbe incarné. Loin d'ici toute pensée terrestre et charnelle. Le Fils de Dieu, s'il se faisait homme, ne pouvait naître par la voie commune d'une génération ordinaire. Pour une œuvre si divine, il fallait une opération divine, il fallait un miracle pour accomplir ce mystère qui, lui-même, est un si grand miracle. L'Esprit sanctificateur pouvait seul consommer cette œuvre si sainte, et qui est la source de toute sanctification pour les hommes. Or, voici l'admirable histoire de l'Incarnation du Verbe.

Il y avait, dans la petite ville de Nazareth, une vierge nommée Marie, ignorée du monde, mais aimée du Ciel ; pauvre, quoique issue d'une longue suite de rois et de patriarches, mais riche en trésors de grâce et en bénédictions spirituelles. Elle vivait dans le secret de sa retraite, entretenant sans cesse, par la prière et la méditation, de saintes communications avec son Dieu.

Les temps marqués pour l'accomplissement des décrets divins étant arrivés, un ange lui fut envoyé de la part du Très-Haut. C'était un des princes les plus éminents de la cour céleste, l'archange Gabriel [2], l'un des sept qui sont toujours devant le trône de Dieu, le même qui, autrefois, avait consolé Daniel, en lui annonçant l'arrivée prochaine du Messie. Le messager céleste adresse à la Vierge privilégiée ces douces et belles paroles, qui renferment les plus touchants mystères : « Je vous salue, pleine de grâces, vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Le propre des vierges, c'est d'être craintives parce que, se défiant de leur faiblesse, elles doivent toujours trembler pour le précieux tré-

sor de leur pureté. Aussi, à l'éclat de cette apparition imprévue, et surtout en s'entendant donner des éloges dont son humilité lui persuadait qu'elle était indigne, Marie se trouble, et se sent intérieurement agitée de mille pensées (1). Est-ce un esprit de ténèbres qui vient pour la tromper? Est-ce un ange de lumière qui vient lui apporter les ordres de Dieu? Elle n'ose en décider, et suspend son jugement, jusqu'à ce que la vérité se montre clairement à ses yeux. Trouble prudent, qui est le véritable caractère d'une âme chaste, et qui nous fait voir que Marie se tenait continuellement en garde contre les piéges du démon. Mais l'ange la rassure, et lui annonce les desseins de Dieu sur elle, et l'œuvre singulière à laquelle elle doit si admirablement contribuer. « Ne craignez point, Marie, lui dit-il, car « vous avez trouvé grâce devant le Seigneur, et voilà que « vous concevrez dans votre sein, et que vous enfanterez le « Fils du Très-Haut, le roi, le libérateur d'Israël; il sera le « Sauveur de son peuple, et le Seigneur Dieu lui donnera le « trône de David, son père, et il régnera éternellement dans « la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. » Quelles promesses magnifiques pour cette humble fille de Juda! quelle espérance plus glorieuse pouvait-on lui donner! Mais aussi quelle nouvelle surprenante pour une vierge si chaste! Elle ne doute point de la puissance de Dieu; mais, comme elle ne pénètre pas ses secrets, elle demande comment se fera cette merveille, car elle veut demeurer vierge, et la parole même d'un ange, qui lui promet un Dieu pour fils, n'est pas capable d'ébranler sa généreuse résolution; elle aime mieux renoncer à la maternité divine que de perdre sa virginité (2). L'ange lui répond que Dieu est au-dessus des lois de la nature, qu'il les change quand il lui plaît, que de même qu'il tira la lumière du sein des ténèbres, et que du sein d'une terre sèche et aride il fait germer des

(1) Cogitabat qualis esset ista salutatio. *Luc.*, I, 29.
(2) Quomodò fiet istud? *Luc.*, I, 34.

plantes et des fruits, de même il peut donner la fécondité à la vierge la plus séparée du commerce des hommes (1). Dès que le mystère de Dieu lui est expliqué, Marie croit, adore et donne son humble consentement. « Je suis, dit-elle, la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole (2). » Elle ne s'est pas plutôt déclarée la servante du Seigneur, qu'elle en devient la mère. Aussitôt les cieux s'ouvrent, la vertu du Très-Haut la couvre de son ombre; le Saint-Esprit descend en elle avec un épanchement de dons et de grâces sans mesure, et il forme dans son sein, de son sang virginal et de sa propre substance, un corps humain, pour lequel Dieu crée une âme très-parfaite, dont il anime ce corps. Au même instant, le Fils de Dieu partit du sein de son Père, sans toutefois s'en séparer, comme le rayon descend sur la terre sans se détacher du soleil (3); il s'unit personnellement à ce corps et à cette âme; et le sein de Marie devint le temple vivant de la Divinité. Ainsi s'accomplit sur la terre, et tandis que la terre l'ignore, ce glorieux mystère de l'Incarnation, union ineffable de la nature divine avec la nature humaine, dans la seule personne du Verbe. Il y a dix-huit cent cinquante-quatre ans que cette merveille s'est opérée, et nous en honorons la mémoire le 25 mars, que nous appelons le jour de l'Incarnation ou de l'Annonciation.

Remarquons bien que, tout en disant que le Fils de Dieu a été conçu par l'opération du Saint-Esprit, nous ne voulons pas faire entendre qu'il n'y a que le Saint-Esprit qui ait opéré ce mystère. Il est vrai que le Fils seul a pris la nature humaine; mais il est vrai aussi que les trois personnes divines ont également contribué à former l'humanité de Jésus-Christ, parce que la foi nous apprend que tout ce que Dieu fait hors de lui est commun aux trois personnes, et que l'une

(1) Quia non erit impossibile apud Deum omne verbum. *Luc.*, I, 37.

(2) Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundùm verbum tuum. *Luc.*, I, 38.

(3) Exiit à Patre, non recessit. *D. Pet. Chrysol*

n'y concourt pas plus que l'autre. Cependant, comme c'est l'usage de l'Écriture d'attribuer souvent à une seule personne ce qui convient également à toutes les trois, l'Incarnation, qui est l'ouvrage le plus éclatant de la bonté de Dieu, est attribuée d'une manière toute particulière à l'Esprit d'amour et de miséricorde, quoiqu'elle soit, en effet, l'ouvrage de toute la Trinité.

D. Qui est le père de notre Seigneur Jésus-Christ?

R. C'est le Père éternel, la première personne de la sainte Trinité.

Jésus-Christ est le véritable Melchisédech. Comme Dieu, il a un père et n'a point de mère; comme homme, il a une mère et n'a point de père; sa double génération éternelle et temporelle est également inexplicable. Ainsi, quoique le Saint-Esprit ait formé le corps de Jésus-Christ dans le sein de Marie, n'allons pas nous imaginer qu'il en soit le père; car il ne l'a pas produit de sa propre substance, mais de la substance seule de Marie, ce qui éloigne de lui toute idée de paternité. Un architecte qui bâtit une maison, un sculpteur qui forme une statue, n'en sont pas pour cela les pères. Jésus-Christ n'a donc point d'autre père que le Père éternel, qui le produit éternellement de son sein.

D. Saint Joseph n'a-t-il pas été le père de notre Seigneur Jésus-Christ selon la chair?

R. Non, il était seulement l'époux de la sainte Vierge et le gardien de sa virginité.

Dans l'Incarnation du Verbe, toutes les lois de la nature ont été renversées. Jésus-Christ, comme Fils de Dieu, n'a qu'un père qui est au ciel; mais il n'a point de père, selon la chair, parce qu'il n'a pas été engendré par la voie commune. Lors donc que, dans l'Évangile, Jésus-Christ se nomme Fils de l'homme, c'est pour témoigner qu'il est aussi véritablement homme que s'il était né à la manière des autres hommes, et non pour donner à entendre qu'il a un homme pour père. Penser autrement, ce serait une impiété

que l'Église a toujours détestée et que l'Évangile condamne par les oracles les plus formels. Saint Joseph a toujours été l'époux vierge d'une épouse toujours vierge. Sans doute, il était uni avec Marie par le plus sacré des liens, parce qu'il avait plu au Père éternel de cacher, sous le voile du mariage, la virginité de celle qu'il destinait à être la mère de son Fils. Mais cette alliance formée par l'Esprit-Saint, cette union des cœurs ne devait porter aucune atteinte à l'inviolable pureté de Marie. Le nom même de Joseph, qui rappelle cet ancien patriarche de la chasteté, nous indique l'amour qu'il avait pour cette vertu et le respect inviolable qu'il eut pour son épouse, avec laquelle il vécut toujours dans une sainte société de désirs chastes et pudiques. Il n'est donc point le père de Jésus-Christ, puisqu'il n'a eu aucune part à sa bienheureuse naissance.

Il est vrai que Jésus-Christ passait pour le fils de Joseph, dans l'opinion des Juifs ; mais c'était une erreur de leur part, parce qu'ils ignoraient le mystère de sa conception divine. Il est encore vrai que saint Joseph est appelé quelquefois dans l'Écriture *père de Jésus-Christ*, et que Marie, elle-même, lui a donné ce nom. Mais ce titre auguste lui appartient en une certaine manière, parce qu'il a été le véritable époux de Marie, le père nourricier du Fils de Dieu, et qu'il a eu pour ce divin Fils un cœur et des entrailles de père ; de sorte que ce qu'il n'était pas par nature, il l'est devenu par affection. Ainsi, l'on peut dire que Jésus l'a véritablement adopté pour son père. Nous voyons, en effet, qu'il s'est toujours conduit à son égard comme un fils tendre et soumis.

Telle est donc l'excellente dignité du bienheureux Joseph : il a été le chef de la plus sainte famille qu'il y ait eu et qu'il puisse y avoir au monde. Dieu l'avait choisi, de toute éternité, pour être le dépositaire des trésors célestes, pour confier à sa vigilance et à ses tendres soins les deux plus chers objets de son amour, je veux dire, la vierge Marie, sa fille de prédilection, et Jésus-Christ, son

divin Fils, en qui il a mis toutes ses complaisances.

Cependant, malgré les grâces extraordinaires dont le Père éternel l'a comblé, quelle humilité en ce saint personnage! Il ne se vante pas de ses dons, et, au lieu de faire connaître les richesses infinies que Dieu a mises en sa garde, il les cache autant qu'il peut aux yeux des mortels. Il jouit paisiblement des mystères qui lui sont révélés, et n'a d'autre pensée, d'autre désir, que de s'acquitter dignement des devoirs que lui imposent ses titres glorieux de père de Jésus-Christ, de conducteur de son enfance, de protecteur de sa vie, d'époux et de gardien de Marie. Ah! qui pourrait dire les tendres empressements, les douces prévenances, les attentions délicates qu'il eut pour la mère et pour le divin Enfant! A Jésus, à Marie, il consacre tous ses travaux, toutes ses veilles; il ne vit que pour Jésus et Marie. Oh! si nous pouvions marcher sur les traces de cet illustre patriarche! si notre cœur était tout entier, comme le sien, à Jésus et à Marie!

Mais, pour que saint Joseph nous fasse part de sa gloire, soyons pénétrés du plus vif respect pour ce chaste époux de la Reine du ciel, pour ce fidèle gardien de l'enfance du Sauveur. Soyons-lui reconnaissants des soins qu'il a pris d'une vie qui nous était à tous si précieuse, puisqu'elle devait être tout entière employée à notre salut. Surtout appliquons-nous à imiter sa pureté. Dans tous nos besoins, adressons-nous à lui avec confiance, car il est en grand crédit dans le ciel. Sainte Thérèse nous assure qu'elle n'a jamais rien demandé par l'intercession de saint Joseph, sans l'avoir obtenu [3].

TRAITS HISTORIQUES

1. Un prêtre des faux dieux, frappé des miracles sans nombre qu'opérait saint Grégoire Thaumaturge, alla le trouver et le pria de lui faire connaître le Dieu qui lui avait donné une si grande puis-

sance. Grégoire lui expliqua les principes de la religion chrétienne; mais, voyant que le mystère de l'Incarnation le choquait, il lui représenta que cette grande vérité ne devait point être prouvée par le raisonnement humain, mais par les prodiges de la puissance divine. Alors le prêtre, montrant une grande pierre, demanda qu'il lui fût ordonné de changer de place, et de se transporter dans un lieu qu'il désignait. Grégoire donna l'ordre, et la pierre obéit par le pouvoir de celui qui promit à ses disciples que leur foi serait capable de transporter les montagnes. Ce miracle convertit le prêtre païen ; il abandonna sa famille et ses amis, pour devenir un véritable disciple de Jésus-Christ.

GODESCARD.

2. Emmanuel, roi de Portugal, considérant tout ce qu'avait fait l'archange saint Gabriel, le prit pour son protecteur particulier, ainsi que tout son royaume ; et, comme il se proposait de faire une expédition dans les Indes, il le donna pour défenseur à son armée, et chaque jour les soldats l'invoquaient. Le roi voulut que le premier vaisseau portât le nom de Gabriel. Dans les tempêtes sur mer, dans le moment du combat, ils eurent occasion de s'apercevoir de sa puissante protection. Il obtint au roi une grâce bien signalée, qui fut de faire connaître Jésus-Christ dans ces régions barbares. Il est étonnant que la dévotion de saint Gabriel soit si peu connue et si peu répandue parmi les chrétiens ; toutes les familles devraient le prendre pour leur premier guide.

Traité sur le CREDO.

3. On présume que saint Joseph est mort avant les noces de Cana, et le commencement de la mission publique du Sauveur. On ne peut douter qu'il n'ait eu le bonheur d'expirer entre les bras de Jésus et de Marie. C'est pour cela qu'on invoque saint Joseph, pour obtenir la grâce d'une bonne mort et la présence spirituelle de Jésus, à cette heure qui décide de l'éternité. — Le pieux Gerson, un des plus célèbres docteurs de son temps, avait une grande dévotion à saint Joseph, et il tâchait de l'inspirer aux autres, comme on le voit par ses lettres et ses sermons. Il écrivit sa vie en vers, et composa un office en son honneur. — « Oh ! combien serons-nous heureux, s'écrie saint « François de Sales, si nous pouvons mériter d'avoir part aux saintes « intercessions de saint Joseph ! car rien ne lui sera refusé ni de « Notre-Dame, ni de son Fils glorieux ; il nous obtiendra, si nous « l'invoquons avec piété un saint accroissement en toutes sortes de « vertus. »

C'est pour mieux imiter les saints époux, Joseph et Marie, qu'on a vu de grands saints garder une continence parfaite jusque dans l'état de mariage. Un des plus remarquables exemples de ce genre est celui de l'empereur Henri II et de sainte Cunégonde, sa femme. Celle-ci,

avant la célébration de son mariage, avait fait vœu de virginité perpétuelle, et cela, du consentement de son futur époux, qui, de son côté, se résolut à vivre dans une inviolable continence. Un engagement aussi saint, loin de nuire à leur union, ne fit qu'en resserrer les nœuds ; mais le démon fut jaloux de leur bonheur, et se servit de la calomnie pour le troubler. L'empereur se laissa séduire et conçut des soupçons désavantageux à la fidélité de son épouse. L'impératrice fut moins affligée de l'humiliation qui lui revenait de la calomnie, que du scandale qui en résultait. Elle mit en Dieu toute sa confiance ; et, pour prouver qu'elle était innocente du crime dont on l'accusait, elle marcha nu-pieds sur des socs de charrue qu'on avait fait rougir, sans en recevoir le moindre dommage. Henri, frappé de ce qui venait d'arriver, s'accusa d'un excès de crédulité et demanda pardon à l'impératrice. Depuis ce temps-là, ils vécurent l'un et l'autre dans l'union la plus intime, cherchant en tout les moyens de procurer la gloire de Dieu, et de contribuer à l'accroissement de la piété.

QUATRIÈME INSTRUCTION.

Marie, mère de Dieu. — Marie, vierge avant, pendant et après son enfantement. — Gratuité de la Rédemption.

D. Quelle est la mère de notre Seigneur Jésus-Christ?

R. C'est la sainte Vierge.

Marie est la mère de Jésus-Christ, parce qu'elle l'a conçu et porté pendant neuf mois dans ses chastes entrailles, et qu'elle l'a mis au monde. C'est en elle et par elle que le Fils de Dieu est né, selon la chair, du sang de David (1).

De ce que Marie est mère de Jésus-Christ, quelle conséquence admirable! Il s'ensuit évidemment qu'elle est mère de Dieu, puisque Jésus-Christ est Dieu. Nous n'entendons pas dire que Marie ait enfanté la Divinité, ce serait absurde; une nature éternelle ne peut venir d'une créature. Mais il

(1) Factus est ei ex semine David, secundùm carnem. *Rom.*, I, 3.

n'en reste pas moins vrai que Marie est mère de Dieu, selon toute la propriété du terme, parce qu'elle a conçu et enfanté un fils, qui est à la fois Dieu et homme. Et, en effet, de même qu'on ne dit pas d'une femme qu'elle est seulement la mère du corps de l'homme, mais de tout l'homme, quoique cependant elle n'ait contribué en rien à la formation de l'âme, de même aussi, quoique Marie n'ait pas produit la Divinité, nous ne disons pas qu'elle est mère seulement de l'humanité de Jésus-Christ, mais nous l'appelons mère de Dieu, comme elle l'est réellement, puisque Jésus-Christ, son fils, est aussi véritablement Dieu, qu'il est véritablement homme, et qu'en lui la Divinité et l'Humanité ne forment qu'une seule personne; et cette personne étant Dieu, par une conséquence inévitable, Marie est mère de Dieu.

L'Église, dès le commencement, s'était plu à honorer Marie sous ce nom glorieux, lorsque parut cet impie, nommé Nestorius, qui osa disputer à Marie sa plus belle prérogative. Il lui accordait d'ailleurs tout ce qu'on peut imaginer de titres spécieux et honorables; mais qu'elle fût absolument et sans restriction mère de Dieu, il ne voulut jamais en convenir. Toute l'Église, les simples fidèles comme les pasteurs, fut effrayée de ses blasphèmes : un concile général se tint à Éphèse, où l'honneur de Marie fut vengé, et le titre de Mère de Dieu, dont elle avait toujours été en possession, lui fut définitivement attribué par la décision la plus solennelle. La ville d'Éphèse, si attachée au culte de Marie, en tressaillit de joie; le nom de Marie, de Marie, mère de Dieu, retentit dans toutes les rues; on brûla des parfums, l'air fut éclairé de mille feux, les Pères du concile furent comblés de bénédictions et conduits en triomphe. Toute l'Asie, tout l'univers chrétien redoubla de zèle et d'ardeur, pour honorer la Vierge qui avait enfanté son Créateur. Cependant Nestorius, opiniâtre dans son erreur, vécut dans l'opprobre; sa langue, qui avait si audacieusement blasphémé contre la Reine du ciel, fut rongée de vers; son

corps se pourrit tout vivant, et enfin il termina sa misérable vie par une mort encore plus misérable.

Tout en proclamant que Marie est mère de Dieu, nous n'en faisons pas pour cela une divinité ; c'est une grossière calomnie que les protestants ont inventée pour dénigrer l'Église romaine. Nous ne la regardons et nous ne l'honorons que comme une pure créature, qui tire toute sa gloire de la grâce de Dieu, du choix que le Verbe divin a daigné faire d'elle, pour s'incarner en ses chastes entrailles.

Cependant, sans prétendre égaler Marie à Dieu, quelle n'est pas du reste sa dignité ! Pourrions-nous jamais nous en former une assez haute idée ? Marie elle-même, dit saint Bernard, n'a jamais pu la comprendre dans toute son étendue, ni l'expliquer (1). Dignité nouvelle que Dieu a créée sur la terre, dignité infinie qui surpasse toute la gloire des anges et des plus sublimes séraphins, qui l'éclipse entièrement comme le soleil éclipse la clarté des étoiles ; enfin, dignité telle que Dieu lui-même ne saurait en faire une plus éminente ; car à quel plus haut point de grandeur et d'excellence peut-il élever une créature, que de la rendre mère de Dieu ?

Mais ce qui étonne, ce qui confond entièrement nos idées, mais un prodige nouveau et singulier, c'est que Marie est, à la fois, mère et vierge, mère de Dieu et cependant vierge par excellence, sans que sa virginité ait empêché sa fécondité, sans que sa fécondité ait nui à sa virginité [1].

C'est un point de foi, que l'Église a constamment défendu contre les hérétiques, que Marie a été vierge avant, pendant et après son enfantement.

1° Elle a été vierge et la plus parfaite des vierges avant son enfantement. Et ici rappelons-nous la célèbre prédiction d'Isaïe, qui avait annoncé, comme le plus étonnant des miracles, qu'une vierge concevrait et enfanterait l'Emmanuel, le Dieu Sauveur (2). Marie a été cette créature privilégiée que

(1) Audacter dico quòd nec ipsa planè Maria potuit explicare. *D. Bern.*
(2) Ecce Virgo concipiet et pariet filium. *Is.*, VII, 14.

Dieu avait prédestinée pour l'associer à la très-pure génération de son Verbe. Aussi, lui inspira-t-il un goût si exquis pour la chasteté qu'elle en fit vœu dans un temps où cette vertu, loin d'être en honneur, était plutôt regardée comme une espèce d'opprobre. Si elle s'unit à Joseph par le lien sacré du mariage, ce ne fut que pour avoir en lui une consolation, un appui, un protecteur ; c'est à cause de son vœu de virginité, qu'elle ne comprenait rien à la nouvelle que lui apportait l'ange, en lui annonçant que Dieu l'avait choisie pour enfanter un fils qui serait le Sauveur. « Je ne connais pas d'homme, répondit-elle (1) ; » et, en même temps, son amour pour la pureté était à l'épreuve des plus magnifiques promesses, et dans un degré si éminent qu'elle ne voulut point acheter l'honneur incomparable d'être la mère de Dieu, au prix de sa virginité. Si donc elle a conçu, c'est un miracle singulier de la Toute-Puissance divine, où il n'entre rien de la corruption de l'homme. Aussi voyons-nous que saint Joseph en fut tout étonné, et même qu'il était disposé à la quitter, si un ange ne l'eût averti que ce qui était en elle, était du Saint-Esprit, et que, par conséquent, son épouse était toujours vierge. Nous pouvons donc, en empruntant le langage figuré de l'Écriture sainte, dire en toute vérité que Marie a toujours été cette toison pure et sèche, au milieu des eaux corrompues qui inondent la terre, qu'elle a été cette nuée sans tache où le soleil de justice a pris plaisir de former son image, et que sa fécondité n'a fait que la rendre plus pure.

2° Marie a été vierge pendant son enfantement. Isaïe n'avait pas seulement prédit qu'une vierge concevrait, mais encore qu'elle enfanterait (2). Ainsi la naissance de Jésus a été aussi miraculeuse que sa conception divine. Tous les saints Pères nous enseignent que, de même que la lumière franchit le verre sans le briser, de même le Fils de Dieu est

(1) Virum non cognosco. *Luc.*, I, 34.
(2) Ecce Virgo concipiet et pariet. *Is.*, VII, 14.

sorti du chaste sein de sa mère, sans rompre le sceau de sa pureté virginale, et cela, par un effet de cette Toute-Puissance qui le fit dans la suite sortir du tombeau, malgré la pierre qui le couvrait, et entrer dans le Cénacle, quoique les portes en fussent fermées, car tout est possible à Dieu. Voilà comment Marie, bien différente des autres mères, a enfanté sans éprouver aucune douleur. Ayant été exempte de la concupiscence et du péché, par une conséquence nécessaire, elle a dû être exempte de la malédiction du péché et de ses suites. Il est donc constant que sa virginité n'a reçu aucune atteinte par la naissance de son fruit divin. Cette belle fleur, loin d'avoir été fanée par l'enfantement d'un Dieu, n'a fait que briller d'un nouvel éclat.

3° Marie est demeurée toujours vierge après son enfantement. C'est la tradition de tous les siècles et la foi perpétuelle de l'Église, qui a donné constamment à Marie le titre de vierge, aussi bien après qu'avant son divin enfantement, et sans aucune restriction de circonstances ni de temps. Et en effet, pour peu qu'on veuille y réfléchir, peut-on penser sans horreur que ce sein virginal où le Saint-Esprit avait opéré, et dont Jésus-Christ avait fait son temple, ait pu, dans la suite, être souillé ! Quoi ! Marie que nous avons vue si attachée à sa virginité, n'en aurait fait plus de cas, après avoir donné naissance au Fils de Dieu ! Joseph, moins fidèle que l'ancien Joseph, aurait oublié ce qu'il devait à son Seigneur ! Il eût cessé de respecter celle qui était devenue le sanctuaire vivant de la Divinité ! Il y a dans ces suppositions quelque chose de révoltant, qui soulève le cœur. Nous concluons donc que Marie et Joseph, toujours fidèles à leur vœu de virginité, ont vécu dans une continence parfaite ; que, s'ils y avaient manqué, ce qui est abominable à penser, c'eût été un sacrilége indigne d'eux, une profanation indigne de Jésus-Christ. C'est donc avec juste raison que l'Église a toujours eu en exécration ceux qui ont nié la virginité perpétuelle de Marie.

Que si le titre de premier-né est donné dans l'Évangile à

Jésus-Christ, il ne faut pas nous laisser abuser par ce terme. Car, en effet, Jésus-Christ a été le premier-né de Marie, sans supposer pour cela qu'elle ait eu d'autres enfants. Dans le langage des Livres saints le nom de premier-né se donne à un fils unique, aussi bien qu'à celui qui a eu des frères.

Pareillement, selon la manière de parler des Hébreux, les frères de Jésus, mentionnés dans l'Évangile, n'étaient que ses cousins germains et ses proches parents. Ainsi Abraham et Lot s'appelaient frères, quoiqu'ils ne fussent qu'oncle et neveu. Évidemment, si Jésus avait eu des frères, il n'aurait pas eu besoin, sur la croix, de recommander sa mère à saint Jean.

Honneur donc à cette Vierge incomparable, qui a uni les joies de la maternité avec la gloire de la virginité. Il n'y en a jamais eu, et il n'y en aura jamais qui lui ressemble.

D. Pourquoi le Fils de Dieu s'est-il fait homme ?

R. Pour nous racheter et nous délivrer du péché et de l'enfer, et nous mériter la vie éternelle.

C'est le malheureux état où nous étions réduits, qui a engagé le Fils de Dieu à descendre sur la terre. Nous étions esclaves du démon, et Jésus-Christ est venu pour nous faire recouvrer l'heureuse liberté des enfants de Dieu ; nous étions esclaves du péché, assujettis à la chair et à sa concupiscence, et Jésus-Christ s'est fait hostie et victime de propitiation pour tous les péchés des hommes (1) ; et, par la vertu de ses mérites et les exemples de sa vie, il nous a donné la force de triompher de nos mauvais penchants et de recouvrer la justice et la sainteté originelles. Enfin, à cause du péché de notre premier père et de nos propres péchés, nous étions condamnés aux supplices de l'enfer, et Jésus-Christ est venu nous fermer cet abîme dévorant, et nous rendre nos droits à la vie éternelle. Voilà les motifs de l'In-

(1) Propitiatio pro peccatis nostris. *Joan.*, I, 36.

carnation du Fils de Dieu ; il a voulu réparer la nature humaine, il a voulu guérir l'homme ; et, chose étonnante ! il s'est livré pour sa guérison, s'étant fait tout ensemble et le médecin et le remède (1).

D. Les hommes ne pouvaient-ils pas se racheter eux-mêmes?
R. Non, parce qu'étant tous pécheurs, ils ne pouvaient rien faire qui fût méritoire devant Dieu.

Jamais l'homme n'aurait pu se relever de sa chute, s'il avait été abandonné à ses seules forces. Le péché avait mis un abîme immense entre lui et la Divinité, sans qu'il eût aucun moyen de le combler. Car Dieu étant la justice et la sainteté mêmes, il lui fallait une victime d'un mérite et d'un prix infinis. Or, les hommes naissent tous dans le péché, et ne sont que faiblesse et néant. Un Dieu homme pouvait seul être une hostie pure ; seul il pouvait rendre à Dieu un honneur égal à l'outrage qu'il avait reçu.

Bien plus, aveuglés qu'ils étaient par le péché, les hommes eussent-ils connu leur malheur ? Auraient-ils songé à apaiser leur Créateur justement irrité ? Hélas ! ils se seraient complu dans leurs iniquités ; et, s'abrutissant de plus en plus, ils auraient roulé de vice en vice, d'excès en excès, jusqu'à ce qu'ils fussent enfin tombés dans l'abîme de la perdition.

D. Dieu était-il obligé d'envoyer son Fils pour racheter les hommes?
R. Non, il nous a accordé cette grâce par un pur effet de sa bonté.

Quel besoin Dieu avait-il de nous ? Aucun. Il pouvait donc laisser tous les hommes dans la masse de perdition. Mais, ô amour infini de Dieu ! il nous a prévenus de ses miséricordes, lorsque nous étions ses ennemis et que nous n'avions que de l'éloignement et de l'aversion pour lui ; il nous

(1) Sapientia Dei, hominem curans seipsum exhibuit ad sanandum, ipse medicus, ipse medicina. *D. Aug. de Doctr. Christi,* lib. I.

a témoigné le plus grand amour, lorsque nous méritions d'éprouver les plus grands effets de sa haine ; nous ne devions attendre qu'un juge, et il a daigné nous envoyer un Sauveur. Et encore, quel Sauveur ! Ah ! quel excès de bonté ! c'est son propre Fils qu'il nous a donné pour être notre justice, notre rédemption, notre sanctification. Ainsi, Dieu a aimé le monde jusqu'à sacrifier son propre Fils (1) ! Ainsi ce divin Fils a aimé le monde, jusqu'à se livrer lui-même pour nous [2] (2).

Sans doute, Dieu, à qui rien n'est impossible, aurait bien pu racheter l'homme par toute autre voie que par celle de l'Incarnation de son Fils. Mais quel autre moyen plus puissant pouvait-il choisir pour conquérir nos cœurs, et nous rendre tout à fait inexcusables, si nous avions le malheur de les lui refuser ? Il nous a aimés le premier ; et l'Incarnation du Verbe n'est-elle pas le prodige de son amour, et le plus grand effort qu'il ait pu faire pour nous le témoigner ? Par là, son amour envers nous est en quelque sorte épuisé. En nous donnant son Fils, il nous a tout donné ; sa bonté et sa tendresse ne pouvaient aller plus loin.

TRAITS HISTORIQUES.

1. L'Église applique à Marie plusieurs figures de l'ancienne loi, qui font évidemment allusion à sa virginité perpétuelle. Une des plus belles est celle de ce buisson ardent, qui brûlait aux yeux de Moïse sans se consumer ; ce qui figurait que la maternité de Marie serait compatible avec sa virginité. En effet, Marie a été comme un buisson ardent, sorti de la famille de Jessé, environné de tous côtés des flammes de la volupté, sans en recevoir la moindre atteinte.

Vers la fin du quatrième siècle, Jovinien, moine de Milan, infecta

(1) Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret. *Joan.*, III, 16.

(2) Dilexit me et tradidit semetiprum pro me. *Gal.*, II, 20.

plusieurs monastères de ses erreurs. Il soutenait, entre autres choses, que la mère de Jésus-Christ n'était pas demeurée vierge après l'enfantement; que les vierges n'avaient pas plus de mérite que les veuves ou les femmes mariées; que les jeûnes, les œuvres de pénitence n'étaient d'aucun mérite. Après avoir quitté son monastère, où il avait d'abord vécu très-austèrement, on le vit rechercher les commodités et le luxe de la vie. Il se frisait les cheveux, fréquentait les bains et les cabarets, aimait les jeux de hasard, les grands repas, les mets délicats et les vins exquis; aussi y paraissait-il à son teint frais et vermeil et à son embonpoint. Prêchant une doctrine si commode, il ne manqua pas d'avoir beaucoup de sectateurs. Mais il trouva de la résistance même dans des laïques illustres par leur naissance et leur piété, entre lesquels on nomme Pammaque. Le pape et les évêques le condamnèrent. Dans un concile qui se tint à Milan, on réfuta par l'Écriture toutes ses erreurs, et on s'étendit particulièrement à prouver que la sainte mère de Dieu est demeurée toujours vierge. L'hérésiarque fut envoyé en exil, où il mourut dans la crapule. *Inter phasides aves et carnes suillas non tàm emisit spiritum quàm eructavit*, dit saint Jérôme, paroles que nous n'osons traduire.

L'imposteur de la Mecque, au milieu de tant d'extravagances qu'il a débitées, a retenu cependant quelques vérités qu'il avait puisées dans la doctrine chrétienne. Ainsi il est le plus ancien écrivain qui ait parlé clairement de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. Il reconnaissait aussi que Jésus, Fils de Marie, était né d'elle quoique vierge, et il assurait que *la perfidie des Juifs avait été punie, pour avoir nié la Virginité de Marie*. Ce qui ne l'empêchait pas de professer le plus profond mépris et la haine la plus aveugle pour les chrétiens, aussi bien que pour les Juifs; et ces sentiments ont passé dans l'âme de tous ses sectateurs, comme on le voit par les avanies et vexations sans nombre qu'ils font subir, partout où ils sont les plus forts, à ceux qui sont d'une autre religion que la leur. Mais les chrétiens, qui ont une véritable foi, ne peuvent souffrir patiemment qu'on insulte à leur croyance, surtout en ce qui touche à l'honneur de Marie. C'est ainsi que saint Ignace de Loyola, ayant entendu un mahométan parler de la sainte Vierge d'une manière injurieuse, délibéra si, étant officier, il n'avait pas le droit de le tuer. Il faut convenir qu'il poussait le zèle trop loin; mais c'était aux premiers jours de sa conversion; et il ne savait alors que très-imparfaitement quels devoirs lui imposait la qualité de chrétien. Bientôt l'Esprit-Saint lui apprit qu'il faut imiter en toutes choses la bonté et la douceur du Père céleste, qui fait également luire son soleil sur les bons et sur les méchants, et qu'on ne doit jamais user de l'épée, sous peine de périr soi-même par l'épée. Mais, tout en gardant de justes bornes, on aime à voir cette vivacité d'un jeune homme saisi d'un

saint courroux, quand on outrage l'auguste Reine du ciel, notre protectrice et notre mère à tous.

2. C'est le sang de Jésus-Christ qui nous a ouvert les portes de la vie éternelle, et ses mérites seuls font notre assurance. On rapporte de saint Bernard que, dans une grande maladie, il fut comme ravi en esprit, et qu'il lui sembla qu'on le menait devant le tribunal de Dieu, et que là, le démon l'accusait et soutenait qu'il ne méritait pas de posséder la gloire éternelle. « J'avoue, répondit le saint, « que j'en suis indigne, et je n'y ai nul droit de moi-même ; mais « Jésus-Christ, mon Sauveur, y a droit pour deux raisons : la pre- « mière, parce qu'il est le Fils unique du Père éternel et héritier du « royaume céleste; et la seconde, parce qu'il m'a racheté de son « sang. » L'accusateur infernal demeura confus de cette réponse, et aussitôt cet appareil de jugement et de tribunal disparut; le saint revint à lui, et fut rempli de consolation.

HUITIÈME LEÇON.

SUITE DU MYSTÈRE DE L'INCARNATION ET DE LA REDEMPTION

PREMIÈRE INSTRUCTION.

Naissance de Jésus-Christ. — Il naît dans une étable pour guérir notre sensualité, notre avarice, notre orgueil. — Fête de Noël.

D. Où naquit Jésus-Christ ?

R. A Bethléem, ville de la tribu de Juda, dans une étable.

Depuis quatre mille ans le genre humain, assis dans les ténèbres et dans la région des ombres de la mort, attendait son Rédempteur. Les saints d'Israël ne cessaient de solliciter sa venue par leurs soupirs et leurs larmes. « Envoyez, « s'écriaient-ils, envoyez, Seigneur, celui que vous devez « envoyer ; venez, ô Orient, ô Splendeur de la lumière éter-

« nelle, ô Soleil de justice ; venez et ne tardez pas (1). » Par la vivacité de leur ferveur ils accéléraient, autant qu'il était en eux, l'effet des miséricordes de Dieu ; et ils se disposaient, eux-mêmes, à recevoir le fruit de la Rédemption.

Enfin, il arrive ce moment mille fois béni, ce moment sur lequel tous les Patriarches, tous les Prophètes, tous les justes de l'Ancien Testament avaient arrêté leurs regards, fixé leurs désirs et leurs espérances, ce moment digne de tous nos respects et de tout notre amour. L'Éternel, le Fils de Dieu, celui que les Ecritures appellent l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix, en un mot, le Verbe fait chair, depuis neuf mois enfermé dans le sein de Marie, en sort comme une fleur sort de sa tige, il se rend visible aux hommes, et vient habiter parmi nous [1] !

Il avait été prédit qu'il naîtrait à Bethléem, petite ville de la tribu de Juda (2). Or, la sainte Vierge demeurait à Nazareth en Galilée ; comment donc la prophétie a-t-elle pu s'accomplir ? Dieu conduit tout à ses fins par une providence invisible, mais souveraine ; et ce qui ne semble à nos vues faibles et bornées qu'un pur effet du hasard ou bien des passions des hommes, est souvent l'ouvrage de la sagesse suprême. C'est un empereur païen qui, sans le savoir, va exécuter les desseins de Dieu, et remuer tout l'univers, en apparence pour satisfaire une pensée d'orgueil, mais en réalité afin que le Sauveur naisse au lieu indiqué par les oracles des Prophètes.

L'empereur Auguste veut connaître les forces et les richesses de chaque province de son empire ; et, en conséquence, il ordonne un dénombrement général de tous ses sujets, et oblige chacun d'aller se faire inscrire dans le lieu d'où il tire son origine. Pour obéir à cet édit, la sainte Vierge et saint Joseph, qui étaient de la race de David, se rendirent

(1) Veni et noli tardare. *Antiphon. Adv.*
(2) *Mich.*, v, 2. — *Matth.*, II, 16.

à Bethléem, patrie de ce prince, et lieu spécialement désigné pour l'enregistrement de tous ses descendants. Ce fut là que, le temps de l'enfantement étant arrivé, Marie mit au monde son divin Fils; et voilà comment l'édit de l'empereur, qui ne semblait dicté que par la politique, avait été ménagé, dans les conseils éternels, pour montrer à tout l'univers que Jésus-Christ était de la maison de David et de la tribu de Juda, et, en même temps, pour le faire naître dans le lieu qui était le berceau de sa royale famille. Bethléem n'est donc plus une petite bourgade inconnue; mais, comme le lui avait annoncé le Prophète tant de siècles auparavant, sa gloire est grande, et son nom ne passera jamais de la mémoire des hommes, parce que c'est d'elle qu'est sorti le chef d'Israël, et qu'elle a vu naître, dans le temps, celui dont la naissance est éternelle dans le sein de Dieu (1). Aussi, dans tous les âges et de tous les coins de l'univers, on a vu, et on verra jusqu'à la fin des siècles, des pèlerins animés de l'esprit de foi, aller, avec un pieux zèle et un saint empressement, visiter cette ville célèbre et se prosterner avec dévotion à l'endroit où est né le Sauveur du monde [2].

Mais étudions en détail toutes les circonstances de la naissance du Fils de Dieu. Elles ont un attrait puissant, un charme irrésistible pour toute âme chrétienne, et nous fournissent un ample sujet d'édification.

Où trouverons-nous cet enfant nouveau-né? où est son palais? où est son trône? où sont les officiers qui forment sa cour? Car, puisque c'est le Fils de Dieu qui vient au monde, il semble qu'il doit s'y montrer dans un appareil plus magnifique que toute la gloire de Salomon, et que la terre et la mer vont ouvrir leur sein pour lui offrir leurs beautés et leurs trésors. Mais il y a un abîme entre les pensées de Dieu et les pensées des hommes. Que vois-je, en effet? Celui qui, selon l'expression de l'Écriture, a placé son trône dans le soleil, celui qui est assis sur les Chérubins et

(1) *Mich.*, v, 2.

servi par des milliers d'anges, celui à qui tout appartient, est venu dans son propre bien, *et les siens ne l'ont pas reçu* (1); *il ne s'est point trouvé de place pour lui* (2); et il est né dans une étable! Quel est l'enfant si pauvre dont les parents n'aient au moins quelque chétive demeure, où ils puissent le mettre à l'abri des injures de l'air, au moment où il vient au monde? Et Jésus n'a pour tout couvert qu'une misérable retraite destinée à de vils animaux!

En effet, lorsque Marie et Joseph arrivèrent à Bethléem, après un long et pénible voyage, l'affluence des étrangers était si grande, qu'ils ne trouvèrent plus de place dans les hôtelleries publiques; leur pauvreté les fit mépriser et rebuter de tout le monde, et ils ne purent se procurer d'autre asile qu'une caverne creusée dans un rocher, laquelle servait d'étable, pour l'usage de ceux qui logeaient dans l'hôtellerie. La tradition porte qu'il s'y trouvait alors un bœuf et un âne. A la vérité, l'Évangile ne fait point mention de cette circonstance; mais elle est donnée pour certaine par plusieurs saints Pères. Ce fut dans cette caverne que le Fils de Dieu vint au monde. Marie, après l'avoir enfanté, sans ressentir les douleurs qu'éprouvent les autres mères, l'enveloppa de langes et le coucha dans la crèche [3].

Les Pères et les docteurs de l'Église nous donnent plusieurs raisons mystiques de cette naissance de Jésus-Christ dans une étable. Ils nous disent:

1° Que l'homme, par le péché, s'étant dégradé jusqu'à se rendre semblable aux bêtes, c'était dans la demeure des bêtes que le Sauveur devait aller le chercher, pour l'en faire sortir et lui rendre sa dignité première.

2° Que Jésus-Christ, l'Agneau divin, destiné à l'expiation des péchés des hommes, devait naître où naissent les agneaux et les autres animaux, qui servaient autrefois de victimes, et à la place desquels il venait se substituer.

(1) Et sui eum non receperunt. *Joan.*, I, 11.
(2) Quia non erat ei locus in diversorio. *Luc.*, II, 7.

3° Et c'est la grande, la véritable raison, ils nous disent, que Jésus-Christ, venant sur la terre pour être tout à la fois le médecin et le Sauveur de nos âmes, voulut réformer nos faux jugements, guérir nos vices, et non-seulement nous indiquer le remède propre à nous délivrer de nos maux, mais encore le prendre lui-même, afin que nous fussions moins effrayés de son amertume. Méditons ici un instant sur les grandes et touchantes leçons que le Sauveur du monde nous donne du fond de sa crèche.

La sensualité, l'avarice, l'orgueil, voilà les trois sources empoisonnées d'où viennent nos désordres. Saint Jean les désigne sous le nom de concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie (1). Or, comment Jésus-Christ s'y prend-il pour extirper de nos cœurs ces maladies spirituelles, qui paraissent incurables? De la manière la plus admirable, et en même temps la plus efficace.

Et d'abord, pour nous encourager à mortifier ce penchant désordonné, qui nous porte à satisfaire nos sens, il commence à souffrir, dès son entrée dans le monde. Voyez sa crèche, entendez ses cris : il naît dans la saison la plus rigoureuse, il est couché sur un peu de paille, il manque des choses les plus nécessaires à la vie. Après cela, oserons-nous rechercher les plaisirs, vivre dans la mollesse, nous plaindre à la moindre incommodité? Mais alors quel rapport y aura-t-il entre le maître et les disciples? Et pouvons-nous espérer de nous sauver, en nous livrant aux folles joies de la terre, lorsque Jésus-Christ nous dit encore plus par ses exemples que par ses paroles : « Bienheureux ceux qui pleurent? »

En second lieu, à cette avidité insatiable, qui nous rend si âpres au gain, si sensibles aux pertes que nous éprouvons, qui nous fait négliger les choses du ciel pour rechercher avec tant d'ardeur les biens de ce monde, Jésus-Christ oppose sa pauvreté. Qui doute qu'il n'eût pu naître, s'il l'avait

(1) Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ. I, *Joan.*, II, 16.

voulu, dans l'opulence et au sein des grandeurs? Il ne dépendait que de lui de choisir pour mère une reine et pour demeure un palais. Mais alors il aurait nourri notre corruption, au lieu de la guérir; son exemple eût irrité notre convoitise; et ce venin, que le désir des richesses répand dans nos cœurs, n'eût été que plus brûlant et plus terrible; l'oubli de la céleste patrie, l'oubli de Dieu qui est le seul véritable trésor de l'homme, serait devenu plus universel. Ce n'était donc pas, comme l'avaient imaginé les Juifs, un Messie riche, un Messie puissant, un Messie couronné de gloire et de magnificence qu'il fallait aux hommes; mais un Messie pauvre, dont l'exemple nous fît sentir le danger des richesses, le crime de ceux qui se font un dieu de l'argent, et qui pût ainsi nous désabuser de ces biens trompeurs et imaginaires, incapables de remplir le vide de notre cœur.

O vous donc, aveugles courtisans de la fortune, venez vous instruire à l'étable du Sauveur. Voyez le Fils de Dieu qui est né d'une mère pauvre, qui n'a pour protecteur de son enfance qu'un pauvre artisan, qui est enveloppé de pauvres haillons et couché sur un peu de foin. N'est-ce pas cependant celui qui revêt la nature de si belles couleurs, qui donne aux oiseaux un si brillant plumage, et aux lis des champs un éclat que Salomon n'eut jamais dans toute sa gloire? Mais il a voulu embrasser la plus austère pauvreté, et sa première démarche, en entrant dans le monde, est de fouler aux pieds les richesses. La crèche du Sauveur a un langage qui, tout muet qu'il paraît, nous montre, de la manière la plus éloquente, que c'est folie de s'attacher aux biens de ce monde; que le désir immodéré des richesses est une fièvre spirituelle qui ôte le goût de la piété; que ces biens si convoités rendent le salut fort difficile, parce qu'il est rare, quand on les possède, de n'en pas abuser, et que leur effet ordinaire est de nous enfler d'orgueil, d'enflammer nos passions, et de nous fournir les moyens de satisfaire les penchants les plus honteux. Nous ne voulons pas dire cependant que les richesses soient un obstacle insurmontable

pour arriver à la vie éternelle, car, après tout, le royaume du ciel est promis indistinctement aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres; mais néanmoins, pour y parvenir, il faut être pauvre de cœur, c'est-à-dire se défaire de toute attache excessive à ces biens passagers, et savoir en faire des instruments de salut, en les employant, non au luxe et à la vanité, mais à de bonnes œuvres; ce qui, vu l'égoïsme qui nous domine, n'est pas fort aisé.

Dans la pauvreté, au contraire, il est plus facile de pratiquer la vertu; et voilà pourquoi Jésus-Christ l'a choisie et l'a sanctifiée par une bénédiction particulière. Heureux donc les pauvres! car Jésus-Christ s'est fait le roi des pauvres, comme pour leur réserver les plus abondantes faveurs. Mais, s'ils se plaignent, s'ils murmurent, s'ils se livrent à l'impatience, au désespoir, ils perdent tout le mérite de leur position; ils ne sont plus les pauvres de Jésus-Christ; ils sont riches de cœur, riches d'envie, riches d'ambition, et ne sont plus, par conséquent, du nombre de ceux que l'Évangile appelle bienheureux.

Troisièmement enfin, à notre orgueil Jésus-Christ oppose son humilité. Ne cherchez pas à sa naissance ces cris de joie, ces feux, ces acclamations qui accompagnent la naissance des princes de la terre. Le Sauveur, le Roi du monde descend ici-bas sans qu'on le connaisse; nul ne fait attention à lui; que dis-je? il est le rebut du monde; quel prodige d'humilité! Il a voilé sa majesté sous la petitesse d'un enfant, et l'éclat de sa gloire sous l'obscurité de la crèche et de quelques misérables langes. C'est ainsi qu'il a voulu confondre le faste ridicule des enfants d'Adam. Homme superbe, vous qui ne cherchez qu'à vous montrer, qu'à produire votre prétendu mérite, vos prétendus talents, qu'à briller par votre extérieur, comment justifierez-vous votre orgueil en présence de ce Dieu qui se cache, de ce Dieu humilié, anéanti? Vous qui brûlez de paraître ce que vous n'êtes pas, que direz-vous en face de ce Dieu qui ne laisse rien paraître de ce qu'il est? Vous ne parlez que de vous-même; vous voudriez

que tout le monde exaltât vos belles qualités; et le Verbe éternel s'est réduit au silence ! Quand nous voyons un Dieu dénué de tout et dans une extrême abjection, oserons-nous affecter des airs dédaigneux et hautains envers nos frères? Aurons-nous de la peine à nous humilier? Et nous laisserons nous éblouir par la vaine gloire de ce monde? Voilà comment Jésus-Christ nous instruit dans sa naissance; il commence à pratiquer ce qu'il enseignera un jour. Quelle leçon, à la fois, plus touchante et plus persuasive pour nous faire comprendre la vanité des joies et des pompes du siècle, que de voir un Dieu pauvre, un Dieu humilié! La crèche du Sauveur est le triomphe de l'humilité, de la pauvreté, de la mortification, et la condamnation la plus manifeste des richesses, des honneurs et des plaisirs, ces trois idoles que le monde adore, et qui enfantent tant de crimes [4].

Une dernière réflexion que nous fournit saint Pierre Chrysologue, c'est que le Seigneur a voulu naître dans la bassesse et l'obscurité, afin de gagner le cœur des hommes (1). En effet, s'il s'était montré tel qu'il est dans le ciel, dans tout l'éclat de sa majesté, ou seulement avec cette magnificence mondaine qui entoure les grands de la terre, il aurait pu étonner les hommes et les ravir d'admiration ; mais il n'aurait été qu'honoré, que respecté, que redouté ; personne n'eût osé approcher de lui ; et il voulait être aimé ; il s'est donc dépouillé des rayons de sa gloire pour nous visiter ; il s'est abaissé jusqu'à devenir notre frère, jusqu'à se faire petit enfant, pour nous attirer à lui Entendez-le qui, du fond de sa crèche, nous appelle et nous demande notre cœur. Qui pourrait contempler ce divin enfant, sans être transporté d'amour ? Les saints trouvaient une douceur inexprimable à prononcer ces paroles : « Un petit enfant nous est né; un fils, nous a été donné.... Il nous est né un Sauveur (2). »

(1) Sic nasci voluit, quia voluit amari. *D. Chrysol. Serm.* 150.
(2) Luc., II, 11.

Saint Bernard était comme hors de lui-même, et sentait son âme se fondre en quelque sorte d'amour, quand il méditait sur ce mystère. Lorsque Dieu, disait-il, est sur le trône de sa grandeur et de sa majesté, l'excellence de ses perfections m'éblouit et me commande la crainte et le respect; mais lorsqu'il se montre sous la forme d'un enfant, tout mon respect se change en tendresse, et toute ma religion n'est qu'amour (1).

Ainsi, plus le Fils de Dieu s'abaisse pour l'amour de nous, plus nous devons le glorifier et l'aimer. Allons donc en esprit à l'étable de Bethléem, pour faire hommage de nos cœurs à ce divin Enfant, né pour notre salut. Cette étable, depuis que le Seigneur l'a choisie pour demeure, est devenue comme un ciel, où nous trouverons une source abondante de grâces et de consolations. Au premier abord, tout nous y paraît pauvre et triste; mais ouvrez les yeux de la foi, quel admirable spectacle ! Vous y verrez les chœurs des anges descendus du ciel pour accompagner leur roi ; ils l'adorent et le glorifient dans ce nouvel état, où l'a réduit sa miséricorde, et vous invitent à vous unir à leurs saintes ardeurs. Vous y verrez la sainte Vierge, pénétrée de joie à la vue de son fils; elle veille sur lui avec des yeux pleins de tendresse, et enveloppe avec vénération ses membres délicats. Joseph partage les soins et les sentiments de Marie, et tous deux ils prodiguent à Jésus toutes les caresses que peut inspirer un cœur embrasé d'amour. Oh ! prions, prions la Vierge-Mère de nous permettre un instant de prendre le divin Enfant entre nos bras, de le serrer contre notre cœur, d'appliquer avec un saint tremblement nos lèvres sur ses lèvres qui distillent le miel de la sagesse, de baiser ses petites mains qui dirigent dans l'espace les corps célestes, et soutiennent l'univers, ces pieds adorables qui doivent essuyer tant de fatigues pour nous, ces yeux où brille une

(1) Magnus Dominus et laudabilis nimis; parvulus Dominus et amabilis nimis. *D. Bern.* in Psal. XLVII.

lumière céleste. Aimer Jésus, qui veut bien converser familièrement avec nous, n'est-ce pas la plus grande gloire où une créature puisse aspirer ? Aimer Jésus, n'est-ce pas le bonheur suprême ? Ne cessons donc jamais de bénir, de louer, d'adorer le Dieu fait enfant pour notre salut.

D. Quel jour est-il né ?

R. Le vingt-cinquième jour de décembre, que nous appelons le jour de Noël.

Jour le plus beau et le plus glorieux des jours, jour où le soleil de justice vient enfin éclairer le monde, jour de salut attendu depuis si longtemps, jour à jamais mémorable où les cieux ont répandu leur rosée, où la terre a ouvert son sein et enfanté le Sauveur !

« Tout reposait dans un tranquille silence, et la nuit était au milieu de sa course, lorsque le Verbe tout-puissant vint du ciel, du trône royal de sa gloire (1). » Dès lors, la terre eut le bonheur de posséder celui qui fait dans le ciel les délices des anges [5].

Le jour de la naissance de Jésus-Christ porte le nom de *Noël*, qui lui convient parfaitement, car c'est un diminutif d'*Emmanuel*, qui signifie *Dieu avec nous*.

Cette bienheureuse naissance ayant été la régénération du monde et le commencement d'une nouvelle vie, il a été sagement établi qu'on compterait les années à dater de ce glorieux événement, qui est devenu la grande époque de l'histoire. Lors donc que nous disons que nous sommes en l'an 1854, cela signifie qu'il y a 1854 ans que Jésus-Christ est né.

Pour célébrer la mémoire de l'avénement de Jésus-Christ au milieu de nous, l'Église a institué une solennité, belle entre toutes les solennités : elle invite les fidèles à passer une partie de la nuit dans le saint temple, afin de révérer les moments fortunés où le Sauveur vint au monde. L'autel est paré des plus belles couleurs ; de brillantes lumières étincel-

(1) Sap., XVIII, 14.

lent dans l'enceinte sacrée. Cette nuit lumineuse, cet appareil extraordinaire, le chant des psaumes, le concours du peuple, la majesté des cérémonies, la pompe du sacrifice, tout frappe les sens, élève l'âme ; et des sentiments de piété se réveillent même dans le cœur des plus indifférents. Ce que cette fête offre de plus remarquable, c'est qu'en ce jour-là, d'après un usage immémorial, chaque prêtre peut monter trois fois à l'autel, et offrir trois fois le saint sacrifice. Ces trois messes ont pour objet d'honorer la triple naissance du Sauveur : 1° celle par laquelle il procède de son Père de toute éternité ; 2° celle par laquelle il est né, dans le temps, de la bienheureuse vierge Marie ; 3° celle qui le fait naître spirituellement dans nos âmes par la foi et la charité.

Les vrais chrétiens trouvent un attrait singulier dans cette auguste solennité ; et ils ne manquent pas d'assister aux saints offices, spécialement aux trois messes, quoiqu'il n'y en ait qu'une d'obligation ; et, par la ferveur de leurs prières, ils s'efforcent d'attirer Jésus dans leurs cœurs, et de se pénétrer de son esprit, afin de participer aux grâces qu'il nous a méritées.

Quand donc viendra l'anniversaire de la naissance du Messie, au lieu de nous livrer à un lâche sommeil, sachons nous faire un peu de violence, pour aller présenter nos hommages au divin Enfant. On passe tant de nuits dans de frivoles amusements, sans crainte de se fatiguer ; et une nuit consacrée à Dieu, à la prière, à la piété, pourrait-elle nous effrayer ? Que si des motifs légitimes nous retiennent à la maison, unissons-nous du moins d'esprit à la troupe fidèle des adorateurs de Jésus-Christ. Surtout ayons soin, aux approches de cette belle fête, de purifier nos âmes, afin que le Seigneur nous juge dignes de venir prendre, au dedans de nous, une nouvelle naissance, par la sainte communion.

TRAITS HISTORIQUES.

1. Le prophète Élisée nous offre une figure parfaite de ce qu'a fait Jésus-Christ pour nous. On vint le prier de ressusciter le fils d'une femme de la ville de Sunam, qui venait de mourir. Le prophète se contenta d'abord d'envoyer son serviteur, auquel il ordonna de prendre son bâton, et de le placer sur le corps du défunt ; mais ni le serviteur, ni le bâton ne produisirent aucun effet. Élisée vint donc lui-même ; il monta sur le lit de l'enfant, et se rétrécit, autant qu'il put, pour ajuster tous ses membres à ceux de cet enfant, appliquant ses yeux sur ses yeux, sa bouche sur sa bouche, ses mains sur ses mains, et l'enfant ressuscita. Voilà la figure, voici la réalité. Ce fils de la Sunamite représentait le genre humain mort par le péché. Dieu envoya d'abord Moïse avec une verge ou un bâton, c'est-à-dire avec la loi ancienne, qui était dure et pénible ; mais cette loi ne pouvait, par elle-même, délivrer l'homme du péché. Il fallut donc que Dieu vînt lui-même ; et, comme nous étions morts et couchés par terre, il fut obligé de s'abaisser jusqu'à nous pour nous relever ; il se rappetissa, lui qui est l'immense, le Très-Haut, jusqu'à prendre des mains comme nous, des yeux comme nous, des pieds comme nous, une âme comme nous ; et, en se proportionnant à la faiblesse de notre nature, il la retira de ses misères et la ranima par le feu de sa charité.

2. Bethléem, la ville natale du Prince du salut, du Dieu fait homme, l'emporte sur toutes les capitales, sur toutes les métropoles du monde en noblesse et en honneur. Les premiers chrétiens s'étaient empressés de faire bâtir un oratoire sur la crèche du Sauveur. Mais l'impie Adrien, voulant soustraire l'étable de Bethléem au culte religieux des fidèles, y fit placer une statue d'Adonis, qui resta debout, sur son piédestal, cent quatre-vingts ans. Enfin, sous le règne de Constantin, Hélène, sa mère, renversa l'idole impure, et fit bâtir en ce lieu un temple magnifique, qu'elle orna avec tant d'art et de magnificence, que la grotte de Bethléem devint la merveille de l'univers. Cette église a subi de bien grandes altérations ; mais on y montre toujours avec vénération la place où la Vierge enfanta le Rédempteur des hommes. L'endroit est éclairé par plusieurs lampes, d'une grande richesse, dont la plus belle a été donnée par un roi de France, Louis XIII. — C'est dans la grotte même où naquit le Sauveur, que saint Jérôme voulut passer la plus grande partie de sa vie, en s'y livrant à des austérités incroyables; et c'est là qu'il composa ces ouvrages admirables qui lui ont valu le titre de Père de l'Église. — Là aussi, vinrent se réfugier deux grandes dames romaines, sainte Paule et sainte

Eustochie, sa fille, de la famille des Gracques et des Scipions, qui re noncèrent à toutes les délices du siècle, pour s'ensevelir vivante dans la solitude, et s'exercer à toutes les pratiques de la plus haut perfection. — Le berceau de Notre-Seigneur est gardé par de saint religieux, qui exercent la plus généreuse hospitalité envers tous ceu que leur piété ou tout autre motif portent à faire le voyage de Terr Sainte. L'illustre Chateaubriand a visité, avec foi et amour, ces lieu consacrés par les grands mystères de notre religion, et sa plume s'es complu à nous en faire la description. Tout récemment encore, le baro de Géramb, abbé de la Trappe, nous a fait part des vives et délicieuse émotions qu'il a éprouvées auprès de la crèche de l'Agneau sans tache Nous ne pouvons résister au plaisir de le citer. Étant sur le poin d'arriver à Bethléem, « Dans quelques instants, s'écrie-t-il, mes yeu « la verront, cette Bethléem, dont le nom m'est si doux ! Ils la ver « ront ! Ils verront cette étable où naquit le plus beau des enfant « des hommes, le maître de l'univers, l'admirable, le Verbe de vie « mon Sauveur, où il naquit de la plus belle, de la plus sainte de « Vierges ! Ils verront cette crèche où il fut couché, enveloppé d « langes ; cette crèche, seul berceau qu'une telle mère eût à donne « à un tel fils ! » Au moment de pénétrer dans la grotte sacrée, il veu la solitude, la nuit, le silence ; il renvoie son guide. « Et moi, ajoute « t-il, l'âme tout émue de crainte, de respect et d'amour, j'entre, j « me prosterne, je prie, je contemple, j'adore..... »

Il n'est pas donné à tout le monde d'entreprendre ce lointain e périlleux voyage ; mais le divin Enfant réside continuellement dan nos églises ; allons exactement l'y visiter, et nous sentirons les effet de sa douce présence.

3. Une crèche, quel lit pour le Roi du ciel ! Mais cette crèche, qu'en vironnent les chœurs des anges, l'emporte mille fois sur le trône d Salomon. Elle a inspiré aux saints les sentiments de la plus tendr dévotion.

La mère de saint Ignace de Loyola, Marine de Balde, femme d un naissance illustre, sur le point de mettre au monde cet enfant, do l'Église devait un jour nous proposer les vertus pour modèle, se f porter dans une étable. Elle ne se crut point digne d'avoir, dans le douleurs de l'enfantement, une couche plus douce que celle de l mère de Dieu.

L'empereur Othon ne se contenta pas de visiter la cellule d saint Romuald, il voulut encore se coucher dans son lit pauv et dur. C'est un grand spectacle qu'un César étendu sur un gra bat ; mais quel spectacle plus grand encore qu'un Dieu dans s crèche !

4. Le Père céleste a fait ce qu'un habile professeur de géométri

essaie quelquefois. Celui-ci, quand il s'aperçoit que ses élèves ne comprennent pas ce qu'il leur dit, descend de la chaire, et décrit avec un compas la figure qu'il explique, afin que les yeux reçoivent les notions que les oreilles n'ont pu admettre. Les écrits des Prophètes nous avaient enseigné depuis longtemps l'humilité, la patience, l'amour de la pauvreté. Mais, hélas! indociles disciples, à peine y comprenions-nous quelque chose. Enfin, le maître de l'humilité est descendu du ciel pour tracer ses lignes sur la terre, et nous imprimer par les yeux ce qui avait glissé par les oreilles. Écoutons donc cet admirable docteur, qui nous donne les leçons les plus fortes et les plus éloquentes.

Urie, soldat intrépide du roi David, ne voulant point rentrer dans sa maison, selon l'ordre qu'il en avait reçu, passa la nuit couché devant la porte du palais. « L'arche de Dieu, disait-il, Israël et Juda « sont sous des tentes ; Joab, mon maître, et tous ses serviteurs cou- « chent sur la terre nue ; et moi, j'irais en ma maison manger et « boire? Par la vie et par le salut de mon roi, certes, je ne le ferai « pas. » — Faibles et indignes soldats de Jésus-Christ, oserions-nous tenir un autre langage que celui du vaillant Urie? Pourquoi ne dirions-nous pas avec lui : « Mon maître Jésus, ma souveraine la « vierge Marie, sont logés dans une grotte, au sein de la plus pro- « fonde misère ; et moi, je vivrais au sein de la mollesse et des dé- « lices! Non, non, par le salut de mon âme, je ne le ferai point. » — Hélas! hélas! jamais de si belles pensées ont-elles pénétré dans notre esprit? ou si elles y sont entrées, c'était pour s'évanouir aussitôt comme une ombre vaine.

Saint François d'Assise, étant un jour à table, entendit ce passage de l'Évangile : *Et elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour lui dans l'hôtellerie.* Aussitôt il se leva, et s'asseyant par terre : « Oserai-je donc, s'écria-t-il, rester à table comme « un serviteur inutile, moi le dernier des hommes, moi couvert de « péchés, lorsque la Mère de Dieu, en se logeant dans une étable, et « le Seigneur du monde, en naissant dans une crèche, nous en- « seignent la patience et la pauvreté! » Ainsi étendu sur la terre, il mangea, non sans gémissements, le pain de l'aumône.

Et nous, mortels insensés, entassons des trésors, donnons-nous des vêtements toujours plus magnifiques, recherchons les premières places, les siéges les plus honorables ; une étable, une crèche, voilà le trône, voilà le siége que le Fils de Dieu s'est choisi.

DREXELIUS.

5. Plusieurs saints ont demandé comme une grâce de mourir le jour même de la naissance du Seigneur. C'est ce que raconte Pierre, abbé de Cluny, d'un évêque d'Albe, nommé Matthieu. Ce saint prélat, entendant sonner les cloches à minuit, se dressa sur son lit de mort,

et prit part à la joie céleste, autant qu'il le put, du geste et de la voix. « Le Christ, dit-il, vient de naître pour nous ; gloire à Dieu au plus « haut des cieux ! » Et il récita l'hymne tout entière. Aux approches de l'aurore, se tournant vers un crucifix, et, comme s'il eût vu le Christ présent : « O mon bien-aimé Jésus, dit-il, faites-moi la grâce « de mourir dans cette même nuit, où vous avez daigné naître. » Telles furent les dernières paroles du mourant, et, aux premiers rayons du jour, son âme s'envola de son corps, pour aller se revêtir de la lumière éternelle.

Pet. Cluniac., lib. II, *Mirac.* c, 22

DEUXIÈME INSTRUCTION.

Adoration des Bergers. — Cantique des Anges. — Adoration des Mages. — Hypocrisie d'Hérode. — Dureté des Juifs. — Présents offerts au divin Enfant. — Fête de l'Épiphanie.

D. Comment Jésus-Christ fit-il connaître sa naissance aux hommes ?

R. Les Anges l'annoncèrent en Judée à de pauvres bergers, et une étoile nouvelle la fit connaître en Orient aux Mages qui étaient Gentils.

Quoique le Sauveur ait voulu naître dans l'état de l'humiliation la plus profonde, il n'a pas cependant oublié sa grandeur; sa gloire n'est pas tellement obscurcie qu'on n'en puisse apercevoir plusieurs rayons, et, à travers les faiblesses de son enfance, mille traits laissent entrevoir la majesté du Très-Haut. A peine est-il né qu'une étoile mystérieuse brille dans Jacob, les cieux s'ouvrent, une cohorte d'Esprits bienheureux fait retentir les airs de chants d'allégresse, et sa crèche devient comme un trône auguste, devant lequel s'inclinent les Anges et les hommes, les rois comme les bergers; le ciel et la terre s'empressent de rendre hommage à son indigence même. C'est ainsi que Jésus naissant

triomphe avec sa pauvreté, et nous montre par là qu'il n'est pas un enfant ordinaire, mais un Dieu fait homme.

L'adoration des Bergers et celle des Mages, ces deux mystères si intéressants, demandent chacun une explication particulière.

ADORATION DES BERGERS.

Il y avait, dans les environs de Bethléem, des bergers qui passaient la nuit à garder leurs troupeaux. Tout à coup l'Ange du Seigneur se présente à eux, une lumière céleste les environne, et ils sont saisis d'une grande crainte. Mais l'Ange les rassure, en leur disant : « Je viens vous apporter une « nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande « joie : c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous « est né un Sauveur, qui est le Christ. Et voici le signe au- « quel vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enve- « loppé de langes, couché dans une crèche. » Au même instant, il se joignit à l'Ange une multitude d'Esprits célestes qui louaient Dieu en disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes de bonne volonté. » Et les échos d'alentour répétèrent à l'envi ce cantique harmonieux : *Gloria in excelsis Deo.*

Lorsque les Anges se furent retirés, les bergers frappés d'étonnement, se dirent l'un à l'autre : « Passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur nous a fait connaître. » Ils se hâtèrent de partir, et arrivés à l'étable indiquée, ils trouvèrent Marie et Joseph avec l'enfant couché dans une crèche. Ils reconnaissent en lui le Messie promis; et, après lui avoir rendu leur pieux hommage, ils retournent à leurs troupeaux en publiant les merveilles de Dieu ; et leur récit simple et naïf ravit tous ceux qui les écoutent.

Qui n'envierait le sort de ces bergers ? Humbles et pauvres, ils ont eu le bonheur de connaître les premiers un

Dieu humble et pauvre, et d'être les confidents du Très-Haut; ils ont cru avec une vive foi le mystère que les Anges leur ont révélé, et, l'amour leur donnant des ailes, ils ont volé à la crèche, ils ont adoré le Sauveur des nations, sans être ni troublés, ni scandalisés de sa bassesse apparente. Heureuse simplicité! heureuse innocence qui leur a mérité d'être les élus de Dieu!

Mais ne nous est-il pas possible d'avoir part à leur bonheur? N'y a-t-il pas de Bethléem où nous puissions trouver le roi qui nous est né? Bethléem signifie *maison de pain*. Or, voici nos églises, qui sont la vraie maison du pain de vie. Jésus-Christ y vient prendre tous les jours une nouvelle naissance entre les mains des prêtres. Passons donc jusqu'à Bethléem, les anges nous y invitent encore; approchons-nous des saints autels, allons y adorer le même Jésus-Christ que les bergers ont adoré dans l'étable; et, plus favorisés qu'eux, allons-y goûter le pain céleste, le pain des anges, devenu la nourriture des hommes [1].

Ici une question se présente naturellement à notre esprit. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas fait d'abord connaître sa naissance aux grands du monde, aux principaux d'entre les Juifs, aux docteurs de la loi, plutôt qu'à des hommes obscurs, grossiers, ignorants? C'est que Dieu révèle aux petits et aux humbles ce qu'il cache aux prudents, aux sages du siècle. Les grands de la Judée étaient des orgueilleux, qui ne voulaient d'autre Messie qu'un roi glorieux et triomphant, et, quand les anges leur auraient donné, pour signe de sa venue, des langes, une crèche, une étable, qu'auraient-ils dit? Qu'auraient-ils pensé? Plus tard ils ne voulurent pas le reconnaître, malgré les prodiges qui s'échappaient incessamment de ses mains; l'auraient-ils reconnu aux seules marques de son humilité? D'ailleurs, leur négligence à chercher le Sauveur, lorsque les bergers publiaient ses merveilles, et lorsque ensuite les Mages vinrent l'adorer, est une preuve certaine de leur orgueil, et nous montre suffisamment qu'ils étaient indignes que Dieu se révélât à eux.

La conduite de la Providence a toujours été la même. De tout temps, Dieu a résisté aux superbes et donné sa grâce aux humbles. Les hommes ne sont rien, et Dieu les abandonne à leur propre néant, dès qu'ils s'estiment quelque chose. A Dieu seul appartient la gloire. *Gloria in excelsis Deo.* Les anges l'ont proclamé hautement, à la naissance du Sauveur. Réfléchissons un instant sur leur admirable cantique.

Gloire à Dieu ! Paix aux hommes ! Ces deux mots résument la divine mission de Notre-Seigneur en ce monde. 1° Il est venu glorifier son Père, parce qu'il a réparé l'outrage que lui avaient fait nos péchés, en se présentant devant lui comme un prêtre et une victime d'une excellence infinie, et, par conséquent, capable de lui rendre un honneur proportionné à la Majesté souveraine ; parce qu'il a détruit l'empire du démon qui avait usurpé la place du vrai Dieu sur la terre ; parce qu'enfin il a peuplé le monde de vrais et sincères adorateurs, en enseignant aux hommes le seul culte digne de Dieu. 2° Jésus-Christ est venu donner la paix aux hommes, non pas cette paix trompeuse et passagère que le monde donne, mais une paix véritable et solide, la paix avec Dieu, la paix avec le prochain, la paix avec nous-mêmes. Il commence, dès les premiers jours de sa vie, à rétablir la paix entre Dieu et les hommes, par la pénitence qu'il fait déjà pour nous dans l'étable de Bethléem ; il nous enseigne un moyen sûr et infaillible d'entretenir une paix éternelle avec le prochain, par la douceur, ou pour mieux dire, par la tendre charité, dont il est lui-même en naissant une leçon si touchante. Il nous donne le secret de conserver la paix avec nous-mêmes, en détruisant le principe de nos troubles intérieurs, l'orgueil et la cupidité. Telle est la triple paix que les anges annoncent à l'univers. Mais, remarquons-le bien, cette paix si désirable et si nécessaire n'appartient qu'aux hommes de bonne volonté. Or, quelle est la bonne volonté ? C'est celle qui est conforme à la volonté de Dieu ; c'est le sincère amour de Dieu, ou, comme parle saint Paul,

c'est la charité d'un cœur pur, d'une conscience droite et d'une foi qui n'est pas feinte (1).

Lorsque donc, pendant le saint sacrifice, nous entendrons retentir dans nos églises ce beau cantique : *Gloria in excelsis*, entrons dans les sentiments des anges qui n'ont qu'une même volonté avec Dieu ; et, nous unissant à leurs concerts, invitons toutes les puissances de notre âme à célébrer avec eux les louanges du Très-Haut. Rappelons-nous la naissance de Jésus-Christ, qui a donné lieu à ce chant céleste, et disons avec ferveur les paroles que l'Église ajoute pour l'interpréter (2).

ADORATION DES MAGES.

Le divin Enfant, après avoir honoré les bergers de ses plus précieuses faveurs, ne dédaigne pas pour cela les grands et les puissants de la terre ; il veut assujettir à l'empire de sa grâce tous les hommes, de quelque condition qu'ils soient, et voilà pourquoi, en même temps qu'il admet de pauvres pasteurs auprès de son berceau, il y appelle aussi des hommes riches et puissants, des rois, comme le rapporte la tradition.

L'Orient avait conservé le souvenir de l'étoile annoncée par Balaam, laquelle devait être le signe de la naissance d'un grand roi, du Dominateur de toutes les nations (2). Elle parut enfin cette étoile miraculeuse, elle vint éclairer les peuples plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. C'était dit saint Augustin (3), comme une langue éloquente du Ciel qui publiait la gloire de Dieu, et qui, par sa lumière extraordinaire, annonçait la venue du Rédempteur des hommes.

(1) II, Tim., I, 5.

(2) Orietur stella ex Jacob..... De Jacob erit qui dominetur. *Num.*, XXIV, 17, 19.

(3) D. Aug. *Serm.* 3 *in Epiphan.*

Beaucoup la virent sans doute, mais la plupart, contents d'une admiration stérile, furent insensibles à cet avertissement divin, et refusèrent d'ouvrir leurs cœurs aux impulsions salutaires de la grâce. C'est ainsi que se vérifiait, par avance, cet effrayant oracle qui devait sortir plus tard de la bouche du Sauveur : « Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus (1). » Et de nos jours ne voyons-nous pas que le plus grand nombre de chrétiens résiste à la voix de Dieu ?

Parmi les Gentils, il n'y en eut que quelques-uns qui furent fidèles ; l'Évangile les désigne sous le titre de Mages, et l'on croit communément qu'ils ne furent que trois. C'étaient des sages, des philosophes fort considérés, et qu'on écoutait comme des oracles, dépositaires des lois, arbitres de la religion, fort riches et même princes, d'où vient qu'on leur donne ordinairement le nom de rois.

Ils voient l'étoile, dont la nouveauté fixe leur attention ; et, en même temps que ce signe extérieur frappe les yeux de leur corps, Dieu touche leur cœur par une émotion secrète de sa grâce ; une lumière intérieure éclaire leur esprit et leur découvre le mystère de l'enfant qui vient de naître.

Dociles à l'inspiration divine, ils s'empressent d'en suivre les mouvements. Dieu les appelle, c'est assez, aucune considération humaine ne pourra les arrêter ; point de tergiversations, pas le moindre délai, ils ont vu l'étoile et ils partent (2). Cependant, s'ils eussent consulté la prudence du siècle, que de motifs étaient capables de les retenir ! La rigueur de la saison, la longueur et les dangers du voyage, les délices de la patrie, l'exemple des autres mages qui restaient, la crainte que leur famille et leurs États n'eussent à souffrir de leur absence, que sais-je ? mille autres prétextes également plausibles pouvaient se présenter à leur esprit, ébranler leur courage, étouffer leur foi naissante, et les faire renoncer à leur pieux dessein. Mais les Mages, uniquement

(1) Multi sunt vocati, pauci verò electi. *Matth.*, XX, 16.
(2) Vidimus..... et venimus. *Matth.*, II, 2.

attentifs à l'étoile qui les éclaire, à l'ordre de Dieu qui les presse, ne délibèrent point, ne s'arrêtent point à former de vains projets, à faire de longs préparatifs; ils partent avec une sainte précipitation, pour aller chercher le Sauveur de leurs âmes. Ils savaient que, dans une affaire aussi importante que celle du salut, il faut profiter de la grâce aussitôt qu'elle se présente; que négliger d'y correspondre, c'est s'exposer à la perdre pour toujours; qu'il faut aller à Dieu aussitôt qu'il nous appelle, sans quoi on risque de ne le trouver jamais. N'est-ce pas, en effet, ce qui serait arrivé aux Mages? Quelques jours plus tard, ils auraient eu beau chercher Jésus-Christ; l'étoile ne luisait plus au firmament; Jésus-Christ n'était plus à Bethléem, ni à Jérusalem; il était en Égypte, où les ordres de son Père exigeaient qu'il demeurât inconnu. Leur promptitude fit donc leur bonheur.

Que la conduite des Mages est bien capable de confondre nos longueurs affectées, ces retardements éternels que nous apportons tous les jours à l'ordre de Dieu. Chrétiens, pécheurs ou justes, qui que vous soyez, aussitôt que vous entendez la voix céleste qui vous appelle, répondez : « Nous voici, Seigneur. » Allez, marchez à l'exemple des Mages, suivez l'étoile qui luit au fond de vos cœurs, suivez l'inspiration de la grâce, suivez le cri de la conscience. A force de différer sa conversion, on la rend impossible.

Comme ils approchaient de Jérusalem, l'étoile qui jusque-là leur avait servi de guide, disparut tout à coup à leurs yeux; sans doute, ils durent se croire alors au terme de leur course, et naturellement ils devaient s'attendre à trouver Jérusalem dans la joie, et tout le peuple courant en foule au palais du roi nouvellement né. Vain espoir ! Nulle part aucun signe de réjouissance; ils n'aperçoivent que le mouvement ordinaire d'une ville où chacun vaque à ses affaires. En fallait-il davantage pour les déconcerter entièrement? Quoi ! ils sont venus de si loin pour adorer le Sauveur du monde, et les Juifs, au milieu desquels il vient de naître, sont dans la plus complète indifférence ! Que feront-

ils dans une conjoncture si délicate? Étrangers, sans connaissances dans la ville, ne semble-t-il pas que le meilleur parti qu'ils avaient à prendre, était de s'en retourner le plus secrètement possible dans leur pays, de peur de s'exposer aux railleries de la multitude, et de passer pour dupes d'une sotte crédulité ? De plus, n'avaient-ils pas tout à craindre de l'ombrageuse jalousie d'Hérode, ce tyran cruel, usurpateur du trône, qui devait entrer en fureur à la première nouvelle de la naissance d'un nouveau roi ? A leur place, nous eussions tremblé, nous chrétiens lâches et pusillanimes, et toutes nos bonnes résolutions se fussent évanouies. Mais c'est ici que la fermeté des Mages se montre dans tout son éclat. S'élevant au-dessus de tout sentiment de crainte et de respect humain, ils s'exposent aux insultes et à la mort même, afin de trouver leur Sauveur. Car ils savent qu'il est né, et ils demandent hardiment à la ville et même à la cour d'Hérode le lieu de sa naissance, parce que, disent-ils, nous sommes venus pour l'adorer.

Cette question trouble Hérode; un enfant au berceau l'épouvante, parce qu'il ne voit dans le Messie promis aux Juifs qu'un rival qui doit le détrôner; l'ambition l'agite, la crainte le tourmente, et, dès ce moment, il forme l'exécrable projet de se défaire de l'enfant miraculeux. Cependant, il cache les secrètes alarmes de sa politique, et feignant d'approuver l'empressement des Mages, il convoque les princes du peuple et les chefs de la synagogue, pour s'informer, auprès d'eux, du lieu où devait naître le Christ. Ils lui répondirent que, selon les prophéties, ce devait être à Bethléem.

« Alors Hérode, ayant appelé les Mages en secret, s'enquit d'eux avec grand soin du temps auquel l'étoile leur était apparue, et les envoyant à Bethléem, il leur dit : « Allez, informez-vous exactement de cet enfant, et, lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aille aussi moi-même l'adorer. » Le perfide ! il voulait se jouer de leur simplicité, et la faire servir au plus noir de tous les attentats.

Les Mages partirent aussitôt de Jérusalem, et, en même temps, l'étoile qui s'était cachée reparut, et ils furent transportés d'une extrême joie. Mais quelles tristes réflexions ne durent-ils pas faire sur l'insensibilité des Juifs ? Pas un ne se joignit à eux, pour les accompagner ; les prêtres et les scribes ne furent pas plus zélés que les autres. Le plus grand événement du monde, et la nouvelle qui devait être pour eux la plus intéressante, ne les touche point : quel étrange aveuglement ! Eh quoi ! peuple ingrat, peuple insensé, ne descendez-vous point de ces anciens Patriarches, qui ont tant importuné le ciel en demandant leur Libérateur ? Et maintenant qu'il est venu et qu'il est à vos portes, maintenant que des étrangers, des païens viennent de si loin pour l'adorer, vous, les enfants de prédilection, vous, les héritiers de la promesse, vous les laissez partir seuls, sans vous mettre en peine d'aller avec eux adorer votre propre roi ! Est-ce la crainte de déplaire à Hérode qui retient les Juifs ? Est-ce le soin de leurs affaires temporelles ? Dans les deux cas, ils sont également inexcusables. Jérusalem tout entière aurait dû se transporter à Bethléem, et faire retentir les rives du Jourdain des plus vives acclamations. Mais nous voyons ici une preuve anticipée de cet oracle que « plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident, pour prendre place dans le royaume des cieux, et se reposer avec Abraham, Isaac et Jacob, tandis que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures (1). »

Si nous voulions établir un parallèle entre notre conduite et celle des Juifs, que de traits de ressemblance ! Que de fois nous avons imité leur infidélité ! En effet, comme les Juifs, nous sommes éclairés de la divine lumière, nous avons comme eux la loi, les oracles des Prophètes, nous avons de plus qu'eux l'Evangile ; mais en profitons-nous ? Jésus-Christ est au milieu de nous, mais où sont ses adorateurs ! Il est vrai, quelques âmes simples et pieuses le cherchent,

(1) Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores. *Matth*, VIII, 12.

quelques chrétiens, qui ont beaucoup plus d'obstacles que nous à surmonter, marchent dans la voie du salut ; et nous, comblés de tant de grâces, nous sommes peut-être froids et indifférents ! Les Mages ont tout quitté pour aller adorer Jésus-Christ; et combien de chrétiens ne font pas même un pas pour aller à lui, ne veulent pas interrompre leurs occupations ordinaires, que dis-je? leurs amusements, leurs parties de plaisir, pour venir le visiter et lui présenter leurs vœux dans son saint temple !

Reprenons l'histoire des Mages. Toujours dociles aux impressions de la grâce, ils continuent leur chemin avec un pieux empressement, jusqu'à ce qu'enfin ils arrivent au lieu où était l'enfant nouveau-né. Là, l'étoile s'arrêta comme pour leur dire : « C'est ici que vous trouverez votre Seigneur. »

Quelle rude épreuve leur foi eut alors à soutenir ! Au lieu d'un palais, d'un roi, d'une cour magnifique, comme ils avaient pu le supposer, que voient-ils ? Une pauvre maison, une vieille masure, vile retraite d'animaux, un enfant tout baigné de larmes et enveloppé de pauvres langes, des parents dénués de tout. Eh quoi ! est-ce donc là le roi si glorieusement annoncé par le signe céleste? Est-ce là le Sauveur des nations, pour lequel ils ont supporté les fatigues d'un si long voyage? Cet excès d'humiliation, tant de misère aurait dû les rebuter ; mais leur foi est inébranlable. L'état d'anéantissement, dans lequel ils trouvent le Sauveur, n'a rien qui les choque ni qui les scandalise ; ils pénètrent le mystère d'un Dieu fait homme, ils reconnaissent le Roi de la nature dans l'infirmité de l'enfance, et comprennent parfaitement que Jésus-Christ, étant assez grand par lui-même, n'a pas besoin de cet appareil imposant, de ces ornements de la pompe mondaine, dont s'entourent les princes de la terre pour cacher leur faiblesse et leur néant. Leur premier mouvement est donc de se prosterner devant lui avec les plus vifs sentiments de respect, d'amour et de reconnaissance, de l'adorer comme le Dieu de Jacob, comme le Sei-

gneur de toute gloire et de toute majesté, et de se consacrer à lui sans réserve.

Enfin, selon l'usage de leur pays, qui était de n'approcher jamais des grands princes sans leur faire des présents, les Mages offrirent à Jésus-Christ leurs plus riches trésors, de l'or, de l'encens, de la myrrhe; de l'or, comme à leur roi, auquel ils s'empressent de payer le tribut; de l'encens, pour honorer sa divinité; de la myrrhe, pour rendre témoignage à son humanité et à sa sépulture, parce que c'était le parfum dont on se servait pour embaumer les corps. Cette triple offrande exprimait parfaitement l'idée qu'ils avaient du Sauveur à la fois comme roi, Dieu et homme.

A leur exemple, allons nous prosterner devant la crèche du Sauveur, et faisons-lui nos présents. L'or, qu'il demande de nous, c'est une charité ardente que saint Jean (1) appelle de l'or purifié par le feu; c'est une charité qui se manifeste par nos bonnes œuvres, le seul trésor qui puisse nous suivre après le trépas. L'encens que nous devons lui offrir, ce sont de ferventes prières qui s'élèvent jusqu'à son trône, comme un parfum d'agréable odeur. Notre myrrhe, c'est la mortification; car de même qu'on employait anciennement la myrrhe pour préserver les corps morts de la corruption, de même les saintes austérités de la pénitence préservent les âmes de la corruption du péché. Voilà comment nous pourrons trouver Jésus-Christ aussi bien que les Mages; et, en récompense, nous recevrons comme eux les grâces les plus abondantes, car notre Dieu ne se laisse jamais vaincre en libéralité.

Après avoir satisfait leur piété, les Mages furent avertis, par un oracle du Ciel, de n'aller point retrouver Hérode; ils prirent donc un autre chemin pour retourner dans leur pays. Ainsi fut déjouée la politique de ce cruel tyran. Cette circonstance doit encore servir à notre instruction. Hérode, c'est le monde, ennemi irréconciliable de Jésus-Christ; ce

(1) Aurum ignitum probatum. *Apoc.*, III, 19.

sont nos passions, ce sont les occasions prochaines de péché, les compagnies dangereuses, ces hommes de perdition qui nous entraînent au mal. Or, une fois que nous avons eu le bonheur de trouver Jésus-Christ, gardons-nous de retourner à Hérode. Les voies du monde ne sont pas les voies de Dieu ; allons par une autre voie, méprisons les folles joies de la terre, combattons nos inclinations vicieuses, afin d'arriver au ciel, notre véritable patrie [3].

Les Mages passèrent saintement le reste de leur vie; on croit que l'apôtre saint Thomas les baptisa dans la Perse, et qu'ils devinrent eux-mêmes de zélés prédicateurs de l'Évangile. La ville de Cologne se glorifie de posséder leurs reliques. D'après une tradition assez respectable, on les désigne sous les noms de Gaspar, Melchior et Balthasar.

On les a, de tout temps, regardés comme les prémices de la gentilité convertie : c'est par eux que Jésus-Christ a commencé de vérifier ces anciens oracles, qui annonçaient que la bénédiction se répandrait non sur un peuple, mais sur tous les peuples (1) ; que tous les pays du monde verraient le Juste qui devait venir (2) ; que toutes les nations viendraient lui offrir leurs prières. Dieu a voulu les appeler à son berceau, pour nous marquer qu'il n'y avait plus de distinction entre les Juifs et les Gentils, et qu'il était également le Sauveur de tous les hommes.

C'est pour cela que le jour solennel, auquel l'Église honore la mémoire de ce grand mystère, porte le nom d'*Épiphanie,* qui veut dire *Manifestation,* parce que les secrets de Dieu, dont le peuple d'Israël seul avait été jusque-là dépositaire, commencèrent d'être révélés aux nations dans la personne des Mages. C'est la fête de notre vocation au christianisme. Avec quelle joie ne devons-nous pas la célébrer, nous, les enfants des Gentils ? Quelles actions de grâces n'avons-nous pas à rendre à Dieu de ce qu'il a daigné éclai-

(1) In te benedicentur universæ cognationes terræ. *Gen.,* XII, 3.
(2) Videbunt omnes fines terræ salutare Dei nostri. *Is.,* LII, 10.

rer nos pères de sa divine lumière ! Sans ce bienfait inappréciable de la foi chrétienne, qu'eussions-nous été ? Remplis de toute sorte d'injustices, envieux, querelleurs, corrompus, idolâtres comme nos ancêtres. Mais, par une bonté toute gratuite, par un effet de sa miséricorde infinie, Dieu nous a arrachés à la puissance du prince des ténèbres, et nous ne sommes plus des étrangers et des enfants de colère ; mais nous sommes devenus les enfants de Dieu, et la porte du ciel nous est ouverte.

TRAITS HISTORIQUES.

1. La dévotion à la sainte enfance de Jésus a souvent attiré aux saints les grâces les plus extraordinaires. — On raconte de saint Cajétan, fondateur de l'ordre des Théatins, qu'une nuit de Noël, étant ravi en extase, il eut le bonheur de recevoir, entre ses bras, l'enfant Jésus des mains de sa divine Mère. — On dit aussi de saint Bernard que, la nuit de la naissance du Sauveur, s'étant assis, en attendant l'heure de l'office divin, il fut gagné par le sommeil ; alors l'Enfant céleste lui apparut, comme s'il venait de naître. Aussi eut-il depuis l'amour le plus vif et le plus doux pour le mystère de la naissance du Christ ; et c'est cet amour qui lui inspira le premier, et peut-être aussi le plus beau de ses ouvrages, celui où il développe avec tant de savoir et d'élégance le mystère de l'Annonciation et de l'enfantement divin. — Saint François d'Assise se levait très-souvent à minuit, pour adorer le Dieu fait enfant pour notre amour. Trois ans avant sa mort, pour rendre le souvenir de la naissance du Sauveur plus cher aux fidèles, il se fit autoriser par le Pape à faire célébrer le saint sacrifice, le jour de Noël, au milieu d'une vaste forêt. Il fit représenter l'étable de Bethléem au moyen de quelques arbres ; on y construisit une crèche, auprès de laquelle on plaça un âne et un bœuf. Ce spectacle pauvre et grossier, mais pieux, attira une grande foule de peuple. La forêt retentissait de chants d'allégresse, et était éclairée par d'innombrables flambeaux. L'homme de Dieu, se tenant auprès de la crèche, tendrement ému, les yeux baignés de larmes, pénétré d'une joie céleste, chantait l'Évangile qui rappelait ce grand jour ; et, voulant que le charme de l'ineffable mystère opérât sur le peuple non-seulement par les yeux, mais encore par les oreilles, il fit un discours admirablement pathétique sur la naissance et le dénûment du Christ, Roi du ciel. Saint Bonaventure, de qui nous tenons ces

détails, ajoute que, pendant la cérémonie, plusieurs personnes aperçurent un fort bel enfant qui dormait au milieu de la crèche. Dieu se plut aussi à signaler par plusieurs guérisons miraculeuses le lieu témoin de cette apparition de l'enfant Jésus. Les chrétiens y allèrent longtemps après faire des vœux, qui n'étaient jamais sans effet.

D. Bonav., *in vit. S. Francisc.*, cap. x.

2. On a écrit sur la morsure de la tarentule des choses fort curieuses, Si l'on en croit certains auteurs, ces araignées sont si venimeuses et piquent avec tant de rage que les personnes qui en sont atteintes ne font d'abord que chanter, pleurer, délirer, et puis tombent dans un engourdissement tel que leurs membres pourrissent, et qu'elles ne tardent pas à rendre l'âme. L'humaine industrie a trouvé pourtant un remède à ce mal terrible ; et ce remède n'est autre que la musique. Sitôt que quelqu'un a été mordu et qu'on le voit en danger, on lui fait entendre les sons d'une flûte, et, peu à peu, sortant comme d'un profond sommeil, il entr'ouvre les yeux ; et, ses sens devenant toujours plus libres, à mesure que la musique multiplie et précipite ses accords, il se lève, marche, et recouvre ainsi la santé. Quoi qu'il en soit de ces tarentules, ce que nous pouvons assurer, c'est qu'il y en a de bien plus cruelles, disséminées dans les airs, qui nous environnent de toutes parts, et auxquelles, cependant, les hommes ne pensent guère. Ce sont les esprits chassés du ciel, qui s'échappent, à chaque instant, des cavernes enflammées de l'enfer. Ils avaient mordu le genre humain tout entier ; aussi était-il plongé dans une léthargie profonde par rapport à ses destinées éternelles. On ne songeait qu'à manger, boire, jouer, se divertir, sans faire attention qu'on courait à la mort éternelle. Mais le Seigneur a fait entendre la musique céleste : « Gloire à Dieu ! Paix aux hommes ! » et les concerts ravissants des anges ont relancé si bien les tarentules infernales dans leurs cavernes, que nul aujourd'hui ne peut en être mordu, s'il ne le veut.

3. Que les larmes et les cris de ce divin Enfant, couché dans sa crèche, ont de puissance pour nous exciter à vaincre tous les obstacles qui pourraient s'opposer à notre sanctification et à la conquête de notre royaume céleste ! — Écoutez, à ce propos, un trait que nous pouvons fort bien rappeler ici. L'an de notre salut 1144, le Brabant avait pour duc Godefroi III, encore dans sa première enfance, puisqu'il n'avait pas même accompli la première année de sa vie. Cette circonstance ranima les prétentions des Bertutiens, ses ennemis, qui crurent qu'il leur serait facile d'écraser une nation sans chef, ou dont le chef, du moins, n'était qu'un petit enfant. Les gens de Louvain, qui étaient les plus intéressés à cette guerre, songèrent avant tout à placer le nouveau prince, tout petit enfant qu'il était, sur le trône paternel, et lui firent prêter, par le peuple, serment de fidélité.

Après quoi, ils se disposèrent à combattre. Et qui choisirent-ils pour chef de leur armée? Le petit enfant. Un généreux citoyen eut l'idée de faire apporter le prince dans son berceau, afin que sa vue encourageât les combattants ; on le suspendit aux branches d'un saule. Aucune harangue militaire n'aurait pu avoir tant d'éloquence. La vue de ce berceau, la pensée du petit enfant qu'il enfermait, échauffa tous les cœurs. Quand les soldats étaient sur le point de mollir, les vagissements de leur petit duc relevaient leur courage ; ceux qui auraient pu avoir quelque idée de fuir, étaient retenus par la vue du berceau ; si les ennemis prenaient quelque avantage, la muette allocution du berceau le leur faisait perdre à l'instant. Les Bertutiens furent donc complétement taillés en pièces. Et voilà ce que fit, au milieu d'un combat, l'aspect d'un seul berceau. Regardez, je vous prie, cet autre berceau, cet autre enfant que je vous montre : c'est un Dieu, c'est un enfant, mais c'est le chef de notre milice. Tous tant que nous naissons à la vie, nous naissons pour combattre ; et qui refuse le combat, ne veut point vivre. Que personne donc ne lâche pied, que personne ne s'épouvante ; notre général a les traits de l'enfance, mais il terrasse les géants ; il pleure dans l'étable, mais dans les cieux il tonne ; il dort sur le sein d'une vierge et il veille en même temps pour tous. Écoutez, ô vous qui êtes ses disciples, ô vous qui êtes ses sujets, vous voulez la victoire, vous voulez le ciel ; mais le ciel ne se donne pas pour rien, combattez souffrez, comme le divin Enfant, la faim, le froid, les humiliations la pauvreté, et vous serez vainqueurs

DREXELIUS.

TROISIÈME INSTRUCTION.

Circoncision. — Raisons pour lesquelles Jésus-Christ a voulu être circoncis. — Circoncision évangélique. — Le saint Nom de Jésus. — Excellence de ce Nom. Hommages que nous devons lui rendre.

D. Qu'y a-t-il eu de plus remarquable dans l'enfance de Jésus-Christ ?

R. Sa circoncision, sa présentation au Temple, sa fuite en Egypte et son voyage à Jérusalem à l'âge de douze ans.

Ce sont autant de mystères que nous allons expliquer suc-

cessivement. Voici ce que dit le texte sacré : « Le huitième jour auquel l'enfant devait être circoncis étant arrivé, on lui donna le nom de Jésus, qui était le nom que l'Ange lui avait donné, avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère (1). » Nous parlerons donc 1° de la circoncision, 2° du saint nom de Jésus.

LA CIRCONCISION.

La religion judaïque n'avait rien de plus solennel, ni de plus vénérable que la Circoncision. Cette cérémonie avait commencé par Abraham, à qui le Seigneur l'avait prescrite comme le sceau de l'alliance qu'il daignait contracter avec lui, et comme le signe qui devait distinguer le peuple de Dieu des autres peuples de la terre. Plusieurs célèbres docteurs ont attribué à la Circoncision une vertu plus étendue, et ont enseigné, d'après saint Augustin, qu'elle était un sacrement de l'ancienne loi, et qu'elle effaçait le péché originel comme notre baptême (2). Quiconque était circoncis prenait, par là même, l'engagement formel de suivre les préceptes de la religion mosaïque, de croire au Messie à venir, de réprimer la concupiscence, se reconnaissait coupable du péché de notre premier père, et en portait même la marque sur sa chair. Sous ce dernier rapport, la Circoncision était extrêmement humiliante ; et, de plus, c'était une opération fort douloureuse, surtout dans un corps faible et délicat, tel que celui des enfants qui viennent de naître.

Bien évidemment Jésus-Christ n'était pas obligé de s'y soumettre, puisque, au lieu d'être impur comme nous tous par son origine, par son origine, au contraire, il était saint, conçu du Saint-Esprit qui sanctifie tout, et véritablement Fils de Dieu, et par conséquent, le Saint des saints par

(1) Luc., II, 21.

(2) Circumcisio fuit illius temporis sacramentum quod figurabat nostri temporis baptismum. D. Aug. *de Animâ et ejus orig.*, lib. II.

essence; il a voulu néanmoins subir toute la rigueur de cette loi, et cela, pour plusieurs raisons que nous allons détailler.

1° Il convenait que cet Homme-Dieu, qui était né sous la loi, s'y soumît pour accomplir toute justice. Et, par son obéissance volontaire à une cérémonie qui ne pouvait l'obliger, il nous donne l'exemple de la fidélité et de l'exactitude, avec laquelle nous devons garder les lois de l'Église, sans avoir recours à des dispenses, hors le cas de nécessité, et sans chercher de vains prétextes pour les obtenir.

2° Il a voulu prouver, par cette douloureuse cérémonie, qu'il avait un corps, qu'il était vraiment homme, et confondre ainsi par avance certains hérétiques qui, malgré la preuve évidente tirée des souffrances et des autres actions de sa vie mortelle, devaient un jour nier son humanité.

3° S'il n'eût été circoncis, les Juifs l'auraient regardé comme un étranger ; et, bien loin de reconnaître en lui sa divine qualité de Messie, ils l'eussent tous fui et évité comme un faux Prophète.

4° Il voulait guérir et expier cet orgueil, qui nous pousse à déguiser nos fautes et à vouloir être toujours regardés comme justes et bons, en se résignant lui-même à passer pour pécheur, et à porter sur son corps le caractère du péché. Quelle humiliation pour Jésus-Christ ! En se soumettant à la Circoncision, il prend en quelque sorte sur lui la flétrissure d'un criminel (1), la cicatrice d'une peine infamante, le remède d'une maladie honteuse. Et cependant, il est le Saint des saints, le Fils de Dieu, la splendeur de sa gloire, et il voile ses titres augustes sous la forme d'un esclave ; l'opprobre et l'ignominie de notre dégradation retombent sur lui ; sa chair, dit saint Paul, paraît semblable à une chair de péché (2). Le voilà donc en apparence Fils d'Adam comme les autres ; et lui qui vient sauver les hommes, semble avoir besoin lui-même d'un Sauveur. Après un tel

(1) Cauterium latronis. D. Bern., *Serm. de Circumc.*

(2) In similitudinem carnis peccati. *Rom.* VIII, 3.

exemple, rougirons-nous de passer pour ce que nous sommes effectivement, c'est-à-dire pour de misérables pécheurs ? Que nous faut-il davantage pour nous obliger à nous rendre justice, et nous forcer de convenir que les humiliations sont notre partage ?

5° Jésus-Christ a voulu, dès les premiers jours de sa vie, commencer la rédemption du monde qu'il devait opérer au prix de son sang ; il en verse les premières gouttes sous le couteau de la Circoncision ; et il s'engage à répandre un jour le reste. C'est comme le prélude de sa passion et de sa mort ; tant il lui tarde d'expier nos fautes et de nous réconcilier avec son Père ! Sainte impatience ! soif brûlante des souffrances qui, dans ce divin Enfant, nous fait présager l'homme des douleurs !

En subissant toute la rigueur de la loi, en portant sur son corps la peine du péché dont il était innocent, Jésus-Christ confond notre lâcheté : la moindre pénitence nous alarme ; nous voudrions qu'il ne nous en coutât rien pour l'expiation de nos crimes, et Jésus-Christ verse son sang !

6° Enfin, Jésus-Christ s'est soumis aux ordonnances de la loi de Moïse, afin de nous décharger du joug pesant des préceptes cérémoniaux de cette loi, et de les abroger ainsi d'une manière honorable. C'est saint Paul lui-même qui nous l'apprend (1). Nous sommes donc délivrés, depuis la venue du Sauveur, de la dure et sanglante servitude de la Circoncision.

Mais il est dans la loi évangélique une nouvelle Circoncision, à laquelle nous sommes tous assujettis, et sans laquelle nous nous flatterions en vain d'être disciples de Jésus-Christ ; Circoncision qui n'est pas seulement extérieure, mais qui pénètre, pour ainsi dire, dans les parties les plus intimes de l'âme ; Circoncision, dit saint Paul, qui ne consiste plus dans le retranchement de quelque partie de la chair, mais dans le renoncement aux vices et aux concupis-

(1) Ut eos qui sub lege erant redimeret. *Gal.*, IV, 5.

cences de la chair (1); Circoncision enfin, qui n'est pas opérée par la main des hommes, mais qui est l'ouvrage de Jésus-Christ. Cette Circoncision, bien différente de celle des Juifs, s'étend de toutes les puissances de l'âme à toutes les parties du corps; elle n'est pas seulement l'affaire d'un moment, mais de toute la vie.

C'est par la Circoncision du cœur qu'il faut commencer, comme la principale et la plus importante, parce que c'est du cœur que sortent tous les vices (2). Il faut donc en retrancher ces désirs vains et inquiets qui l'agitent, ces désirs mondains et charnels qui le corrompent, ces affections déréglées qui l'amollissent, ces haines qui l'irritent, cette ambition qui le consume, en un mot, toutes les passions qui le tyrannisent; et nous devons nous faire un cœur nouveau, un cœur chrétien, tout à fait conforme à celui de Jésus-Christ.

Il faut être encore circoncis d'esprit, c'est-à-dire en écarter une foule d'idées vagues et légères qui le dissipent, de projets chimériques et quelquefois criminels qui l'occupent; il faut réprimer la curiosité, régler son imagination, purifier toutes ses pensées et les diriger vers Dieu.

Enfin, nous devons circoncire tout le corps, c'est-à-dire l'homme animal, pour édifier en nous l'homme spirituel. Appliquez-vous donc à mortifier cette concupiscence, que l'Apôtre appelle le corps du péché; au lieu de flatter la chair et de suivre toutes ses convoitises, refusez-lui, par une exacte tempérance, tout ce qui n'est pas absolument nécessaire, tout ce qui tient de la volupté et de la mollesse, et vous l'accoutumerez ainsi à porter la mortification de Jésus-Christ. Ce n'est pas tout : cette Circoncision évangélique doit être entière et universelle; et, pour cela, attaquer toutes les parties du corps : les yeux, en les tenant fermés à ces dan-

(1) Circumcisi estis circumcisione non manu factâ in expoliatione corporis carnis, sed in circumcisione Christi. *Col.*, II, 11.

(2) De corde enim exeunt cogitationes malæ, homicidia, adulteria, fornicationes. *Matth.*, XV, 19.

gereuses curiosités qui perdent tant d'âmes indiscrètes, et à tout ce qui serait capable de blesser la pudeur; les oreilles, en ne les ouvrant jamais à la médisance, à la flatterie, à aucun de ces mauvais propos qui insinuent le poison dans les cœurs; la langue, en l'empêchant de se prêter au mensonge, à la calomnie, aux chants dissolus, aux jurements, aux blasphèmes, de telle sorte qu'elle soit toujours un organe de vérité, de charité, et jamais l'instrument de nos passions.

Telle est la Circoncision évangélique, qui consiste à veiller exactement sur soi-même, à conformer sa conduite aux saintes prescriptions de la loi de Dieu, et à retrancher de notre vie tout ce qui pourrait blesser la pureté des regards du Seigneur. Que si elle exige des sacrifices pénibles, notre délicatesse n'a pas le droit de se récrier, depuis que Jésus-Christ nous en a donné l'exemple.

L'Église honore la mémoire de la Circoncision de Notre-Seigneur, le premier jour de chaque année. Dans le monde, on emploie ce jour à faire des visites souvent inutiles, à former des vœux stériles, quelquefois peu sincères. Mais un bon chrétien, sans manquer aux devoirs que les convenances lui imposent, sera encore plus exact à ses devoirs religieux; il ne manquera pas d'aller visiter Jésus-Christ au pied de son tabernacle, et de lui payer le juste tribut de ses hommages, afin d'attirer les bénédictions célestes sur tous les instants de l'année qui commence, comme il est bon de lui demander miséricorde pour toutes les fautes échappées dans l'année qui a fini.

LE SAINT NOM DE JÉSUS.

Le jour que notre divin Sauveur fut circoncis, il reçut le nom de Jésus, nom auguste et divin qui fut apporté du ciel par l'archange Gabriel, avant que Jésus-Christ fût conçu. Mais qui pourrait parfaitement expliquer tout le sens et

toute l'étendue de ce nom ? Qui pourrait en parler dignement ? Nul ange, nulle créature, au ciel et sur la terre, n'est capable de comprendre la grandeur et l'excellence des mystères qu'il renferme. Essayons cependant d'en dire quelque chose, et méditons avec respect ce que nous en apprennent les Écritures et les saints Pères.

Le nom de Jésus signifie *Sauveur ;* ce nom convenait au Verbe incarné, et exprimait admirablement son caractère adorable, puisqu'il devait, en effet, sauver son peuple en le délivrant de ses péchés (1).

Plusieurs autres l'avaient porté avant lui. Ainsi l'Écriture nous parle de Jésus ou Josué, qui introduisit le peuple de Dieu dans la terre sainte ; de Jésus, fils de Sirach, auteur divin des maximes de la Sagesse (2) ; de Jésus, souverain pontife, fils de Josédech, qui, avec Zorobabel, rebâtit le Temple après la captivité de Babylone (3). Or, qu'étaient-ce que tous ces anciens Jésus ou Sauveurs, en comparaison du véritable Sauveur des hommes ? Quelque illustres qu'on les suppose d'ailleurs, ils n'étaient que la figure de Jésus-Christ ; ils n'ont fait, tout au plus, que délivrer les peuples d'un esclavage passager ou de quelque autre calamité temporelle, et le nom glorieux qu'ils portaient n'était qu'une simple qualification extérieure, exprimant une ombre sans réalité. « Mais mon Jésus, dit saint Bernard, ne porte pas, comme les autres, un nom vide de sens (4). » Seul, il en a rempli toute la signification ; seul, il en a soutenu tout le poids, et il est vraiment, et par exellence, notre unique Sauveur, puisque seul, il nous a procuré une rédemption spirituelle et éternelle, en détruisant le règne de l'iniquité.

Il convenait parfaitement que Jésus-Christ reçût ce nom

(1) Ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum. *Matth.*, I, 2.

(2) *Eccli.*, XLVI, I. — (3) *Agg.*, I, 12.

(4) Neque enim ad instar priorum meus iste Jesus nomen vacuum et inane portat ; non est in eo magni nominis umbra, sed veritas. D. Bern., *de Circumc. Serm.* I.

dans sa Circoncision, puisque ce fut dans ce mystère qu'il l'acheta, pour ainsi dire, de son sang, et qu'il commença d'exercer plus particulièrement la fonction de Sauveur des hommes. Et que ne lui en a-t-il pas coûté pour mériter le nom de Sauveur ? Que de rudes travaux il a embrassés ! que de peines, que de douleurs il lui a fallu souffrir ! « Il s'est abaissé lui-même, dit saint Paul, non-seulement jusqu'à la mort, mais encore jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers (1). »

Ce beau nom de Jésus nous rappelle toutes les merveilles opérées dans l'ordre de la grâce, tout ce que Jésus-Christ a dit, a fait, a souffert pour notre salut, ces admirables instructions, ces beaux exemples qu'il nous a donnés ; en un mot, toute la vie de notre Sauveur est dans le nom de Jésus. Car, demande saint Bernard en s'adressant à Jésus-Christ avec les plus vifs transports d'amour, pourquoi, ô mon Dieu, avez-vous voulu naître ? Et il n'en donne point d'autre raison, sinon qu'il a voulu être Jésus, c'est-à-dire Sauveur. Pourquoi, quittant le séjour de la gloire, avez-vous choisi une étable et une pauvreté extrême ? Parce que vous vouliez être Jésus. Pourquoi avez-vous été circoncis comme un pécheur ? Pourquoi persécuté, injurié, accablé de coups, crucifié comme un vil scélérat ? Toujours parce que vous vouliez être Jésus, c'est-à-dire Sauveur. Ainsi, dans le nom de Jésus, on trouve le principe de ses humiliations et de ses souffrances.

Mais c'est encore un nom de triomphe et de gloire, qui marque sa victoire sur le péché et sur l'enfer. Autrefois, on donnait aux généraux romains un surnom tiré des pays qu'ils avaient conquis, des peuples qu'ils avaient subjugués : flatterie puérile, vaine pâture à leur orgueil, achetée par le pil-

(1) In nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrinm te infernorum. *Philip.*, II, 10.

lage et l'incendie des villes, par la dévastation des champs, par le carnage des batailles, par le malheur de plusieurs milliers d'hommes. Jésus-Christ est le conquérant des âmes; il a subjugué la mort et terrassé les puissances infernales; et, en nous délivrant du plus cruel esclavage, il nous a mérité à tous une gloire immortelle et un bonheur ineffable. Il fallait donc qu'il prît un nom qui nous rappelât le bienfait de notre rédemption, afin de nous exciter sans cesse à la reconnaissance; et voilà ce que nous représente le nom de Jésus. A ce nom divin, je vois l'homme purifié, sanctifié, le monde régénéré, le ciel ouvert au-dessus de nos têtes, l'Église établie sur les ruines de l'idolâtrie, et la foi triomphante dans tout l'univers. Et, tandis que ces grands noms dont se parent les héros du siècle, tandis que ces titres ambitionnés d'invincible, de conquérant, de vainqueur des nations, de maître de la terre, ne m'annoncent que deuil, que larmes et désastres, et sont écrits dans l'histoire en caractères sanglants, l'aimable nom de Jésus m'inspire une douce joie, et ne me montre que d'innocents combats, que d'agréables triomphes, parce que ce nom sacré désigne la source de toutes les grâces et de tout bonheur.

Les Prophètes avaient bien donné d'autres noms magnifiques au Sauveur; ils lui appliquaient les attributs glorieux d'Admirable, de Dieu Fort, de Conseiller, de Très-Haut, de Père du siècle à venir, de Docteur, de Législateur, de Grand Pontife, de Roi des rois, de Seigneur des seigneurs, de Souverain de nos âmes, de Médiateur, de Prince de la paix; mais tous ces titres illustres que les Prophètes donnaient au Messie, et tant d'autres que l'Évangile reconnaît en Jésus-Christ, n'expriment, pour ainsi dire, que les divers apanages de son caractère de Sauveur, et ne font qu'expliquer les grandeurs renfermées dans le nom de Jésus, qui les surpasse tous, et qui comprend tout ce que l'esprit humain peut imaginer de plus sublime et de plus noble, de plus touchant et de plus gracieux.

Ce nom est la ressource unique et l'espérance des pé-

cneurs, la rédemption et le salut du monde (1). Ce n'est que par la vertu de ce nom, que nous pouvons recevoir les grâces que Jésus-Christ nous a méritées et la vie éternelle qu'il nous a promise.

De là, l'usage constant de l'Église, dans tous les temps et dans tous les lieux, de ne jamais rien demander à Dieu que par le nom de Jésus, de conclure toutes ses oraisons en invoquant le nom de Jésus, de faire intervenir le nom de Jésus, non une fois, mais plusieurs fois, dans le saint sacrifice, dans les saints offices, dans l'administration des sacrements, enfin dans toutes les prières. Ce nom seul fait toute sa force et toute sa confiance. Voyez le pontife et les autres ministres de l'Église, lorsqu'ils veulent attirer les bénédictions du Ciel sur les peuples en général, sur quelque enfant de Dieu en particulier, sur les diverses productions de la terre ; lorsqu'ils veulent consacrer à Dieu quelque personne ou quelque chose, leur première pensée se porte vers le nom de Jésus : « Notre secours, disent-ils, et notre appui n'est que dans le Seigneur notre Dieu, et dans son nom admirable. »

Maintenant quels sont les hommages que nous devons rendre au nom de Jésus ? L'excellence de ce nom commande nos respects et nos adorations ; la vertu de ce nom, qui opère tant de choses en nous et pour nous, demande toute notre confiance et tout notre amour.

1° *Respect au nom de Jésus*. C'est un nom saint et terrible (2), et à ce nom sacré, dit l'Apôtre, tout genou doit fléchir (3). Les anges l'adorent dans le ciel avec une religieuse terreur, tempérée par un saint et ravissant amour ; la terre le révère : de la Judée il s'est répandu dans toutes les nations, et, d'un pôle à l'autre, l'univers est plein de sa ma-

(1) Neque enim est aliud nomen datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri. *Act.*, IV, 12.

(2) Sanctum et terribile nomen ejus. *Psal.* CX, 9.

(3) In nomine Jesu omne genu flectatur. *Philip.*, II, 10.

jesté. A ce nom redoutable, les démons frémissent et l'enfer tremble; Satan sent redoubler ses tourments, et rugit comme un lion, en entendant prononcer le nom d'un Dieu sauveur et victorieux, qui lui a arraché et qui lui arrache encore tous les jours tant de victimes.

Et cependant, qui le croirait? on ose profaner ce nom si grand, si vénérable; que dis-je? on ose le blasphémer! on le mêle, d'une manière indigne, à des conversations oiseuses, aux emportements de la colère, à de frivoles plaisanteries. Que de fois, nous-mêmes, nous l'avons peut-être prononcé sans attention, sans respect, sans aucun sentiment de religion! Souvenons-nous bien que Dieu nous défend de prendre en vain son saint nom (1). Quand on a le véritable esprit de foi, on sent son cœur se briser de douleur toutes les fois qu'on entend blasphémer le nom de Jésus. Alors tout homme qui a un cœur chrétien doit s'efforcer aussitôt de réparer, autant qu'il est en lui, l'injure faite à Dieu, et dire, en s'unissant aux Esprits bienheureux qui sont dans le ciel : « Que votre nom soit sanctifié, ô mon Dieu, que votre nom soit loué dès maintenant et dans tous les siècles, depuis le lever du soleil jusqu'aux lieux où il se couche! »

2° *Confiance au nom de Jésus*. Que les enfants du siècle se confient en un bras de chair, que les princes de la terre comptent sur le courage et le nombre de leurs soldats, sur leurs chariots, sur leurs machines de guerre; toute la force de l'Église est dans le nom de Jésus, et avec ce nom, elle est inexpugnable (2). Ce nom, pour tout chrétien animé d'une vive foi, est une arme terrible, par laquelle il repousse l'ennemi du salut, avec autant de facilité que le vent dissipe la fumée; la seule invocation du nom de Jésus suffit pour mettre en fuite les légions infernales. En vain les passions soulèvent des tempêtes au fond de notre cœur, en vain le

(1) Non assumes nomen Domini Dei tui in vanum. *Exod.*, XVI, 7.

(2) Hi in curribus et hi in equis; nos autem in nomine Domini. *Ps.* XIX, 8

démon hérisse de mille difficultés la route du salut, le nom de Jésus nous fera triompher de tous les obstacles. D'où les apôtres et tant d'autres saints tiraient-ils leur courage invincible au milieu des plus affreux tourments? Du saint nom de Jésus. Et nous aussi, par ce saint nom, nous sommes sûrs de surmonter toutes les tribulations.

Mais ce nom, invoqué avec ferveur, n'est pas seulement un puissant bouclier dans les combats, il est encore une source de grâces; il pénètre les cieux, ouvre les portes éternelles et fait descendre sur nous les bénédictions les plus abondantes. Rien de ce que nous demanderons au nom de Jésus, ne peut nous être refusé, et nous en avons comme un gage assuré dans la parole même de Dieu : « Tout ce que vous demanderez à mon Père, en mon nom, nous dit le divin Sauveur, il vous l'accordera (1); » et il se plaint de notre peu de foi, si nous n'avons pas recours à son nom pour obtenir tout ce qui nous est nécessaire (2). « Demandez et vous recevrez; demandez ce que vous voudrez, car je veux que vous soyez pleinement heureux (3). » Quelle que soit notre misère, le nom de Jésus est un trésor inépuisable, où nous trouverons toute sorte de biens. « Si vous craignez la mort, il est la vie, « dit saint Ambroise; si vous tendez au ciel, il est la voie; « êtes-vous dans l'ardeur de la fièvre, il est la santé; avez-« vous besoin de nourriture, il est l'aliment; êtes-vous ac-« cablé de travail, il est le repos; combattez-vous, il est la « couronne (4). »

Que le nom de Jésus devienne donc l'objet le plus noble et le plus cher de nos pensées, qu'il soit gravé en caractères ineffaçables dans notre cœur! Qu'il s'échappe souvent de nos lèvres! Invoquons-le fréquemment dans la journée, afin qu'il sanctifie toutes nos paroles et toutes nos actions. Et avec quel

(1) Si puid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. Jean. XVI, 23.

(2) Usquè modò non petistis quidquam. *Joan.*, XVI, 24.

(3) Ut gaudium vestrum sit plenum. *Joan.*, XVI, 24.

(4) D. Ambr. *Lib. de Virg.*

plaisir, avec quel amour ne devons-nous pas le prononcer ce nom plein de douceurs et de charmes, ce beau nom qui fait les délices des anges! Ce nom aimable est comme une huile répandue, qui fait couler la grâce et l'onction dans les cœurs (1). Ce nom aimable, selon saint Bernard, est, pour la langue qui le prononce, le miel le plus exquis; pour l'oreille qui l'entend, la plus harmonieuse mélodie; pour le cœur qui l'aime, la plus pure et la plus innocente joie (2). A ce beau nom, continue ce Père, il me semble que mon âme se fond de joie et d'amour (3). En lisant, en entendant prononcer le nom de Jésus, tous les saints étaient saisis de la plus tendre dévotion, et ne pouvaient se lasser de lui rendre hommage. Et nous, resterions-nous toujours dans une mortelle indifférence? Ah! qu'un saint zèle aujourd'hui nous anime, et pour embraser notre cœur de l'amour de Jésus, écrions-nous avec un pieux serviteur de Dieu : « O bel astre, ô saint nom de Jésus, ô étoile favorable (4)! » De vous dépend mon bonheur, ma vie et ma mort; tout ce que je ferai, sera fait sous vos auspices.

Béni soit à jamais ce nom sacré, que sa gloire éclate parmi toutes les nations, que toutes les langues soient employées à célébrer ses louanges, à proclamer hautement sa douceur, son pouvoir, son excellence!

Pour honorer le nom de Jésus, l'Église nous conseille certaines pratiques pieuses, auxquelles elle a attaché diverses indulgences. C'est d'abord d'incliner respectueusement la tête, toutes les fois que nous prononçons ou que nous entendons prononcer ce saint nom. Cette coutume est très-ancienne, et les chrétiens fidèles ne manquent pas de l'observer. C'est de se saluer, en s'adressant ces paroles : *Loué*

(1) Oleum effusum nomen tuum. *Cantic.*, I, 2.

(2) Jesus, mel in ore, in aure melos, in corde jubilus. D. Bern., *Serm.* 1, *in Cantic.*

(3) Anima mea liquefacta est in sermone isto. D. Bern., *Serm.* 1. *de Circumcis.*

(4) O sidus, ô Jesu nomen, ô felix stella!

soit le nom du Seigneur, ou, *Loué soit Jésus!* auxquelles on répond : *Ainsi soit-il*, ou, *Dans tous les siècles des siècles*. C'est enfin de réciter dévotement les litanies du saint nom de Jésus.

Pour exciter de plus en plus la piété de ses enfants envers ce nom sacré, l'Église lui a consacré une fête spéciale, qui se célèbre le second dimanche après l'Épiphanie.

TRAITS HISTORIQUES.

L'Apôtre saint Paul avait la plus grande confiance et le plus grand amour pour le saint nom de Jésus ; il n'est presque pas de page de ses écrits qui ne soit marquée de ce nom auguste ; ce qui fait dire au Docteur angélique qu'il portait le nom de Jésus dans son cœur, en pensant continuellement à lui ; sur son front, en s'en glorifiant ; dans sa bouche, parce qu'il en parlait toujours ; dans ses mains, parce qu'il faisait toutes ses actions au nom de Jésus; à sa plume, parce qu'il ne se lassait jamais de l'écrire ; et, enfin, sur tou son corps, en souffrant pour sa gloire.

C'est par la vertu du nom de Jésus, que saint Pierre opéra un de ses plus éclatants miracles. Un jour, il montait au temple, accompagné de saint Jean, pour assister à la prière qui s'y faisait ordinairement à l'heure de none, c'est-à-dire vers les trois heures après-midi. Or, il y avait à une des portes du temple nommée la Belle-Porte, un homme boiteux dès le ventre de sa mère, que l'on y portait tous les jours, afin qu'il demandât l'aumône à ceux qui entraient dans le temple. Cet homme, ayant vu Pierre et Jean, les priait de lui donner quelque aumône. Et Pierre, arrêtant avec Jean sa vue sur ce pauvre, lui dit : « Regardez-nous. » Il les regardait donc attentivement, espérant qu'il allait recevoir d'eux quelque chose. Alors Pierre lui dit : « Je n'ai ni « or ni argent; mais ce que j'ai, je vous le donne : Levez-vous, au « nom de Jésus-Christ de Nazareth, et marchez. » Et l'ayant pris par la main droite, il le souleva ; et aussitôt les plantes et les os de ses pieds s'affermirent. Il se leva à l'heure même, se tint ferme sur ses pieds, et commença à marcher, et il entra avec eux dans le temple en sautant et en louant Dieu. Tout le peuple le vit, et reconnaissant que c'était celui-là même qui avait accoutumé d'être assis à la Belle-Porte du temple pour demander l'aumône, ils furent remplis d'admiration et d'étonnement de ce qui était arrivé. Saint Pierre prit de là occasion de leur annoncer le Sauveur Jésus, et de les engager à se faire baptiser en son nom. *Act.*, cap. III.

Le saint nom de Jésus est si redoutable aux démons que les au-

teurs des premiers siècles nous assurent qu'il suffisait de le prononcer, pour mettre aussitôt en fuite toutes les légions infernales et faire taire les oracles du paganisme. ARNOB., *Contra gentil.*, lib. II.

Saint Boisil, prieur de l'abbaye de Merlos, en Angleterre, parlait souvent de l'adorable Trinité; et, lorsqu'il prononçait le saint nom de Jésus, il le faisait avec une dévotion si tendre, et quelquefois avec une telle abondance de larmes, que les auditeurs en étaient attendris. GODESCARD.

Saint François de Sales ne prononçait jamais le nom de Jésus qu'avec les sentiments de la plus haute piété et de la plus profonde vénération. « Oh ! que nous serons heureux, s'écrie-t-il, si, à l'heure « de notre mort et pendant notre vie, nous prononçons souvent et « amoureusement ce sacré nom de Jésus ; car il sera comme le mot « de guet, qui fera que nous aurons l'entrée libre dans le ciel, parce « que le nom de Jésus est le nom de notre rédemption. Nous de« vons donc avoir un grand soin de bien prononcer ce nom sacré « pendant notre vie, puisqu'il a été donné du Père éternel à son « Fils, afin qu'il nous sauvât tous ! Oh ! que ce nom est doux et « suave ! C'est un baume divin propre à guérir toutes les plaies de « notre âme... C'est ce très-saint nom qui réjouit les anges, sauve les « hommes et fait trembler les démons. Il nous le faut donc bien « graver dans nos cœurs et dans nos esprits, afin que, le prononçant « fréquemment, le bénissant et honorant en cette vie, nous soyons « dignes de chanter éternellement dans le ciel, avec les bienheureux « Esprits : Vive Jésus ! Vive Jésus ! Amen. »

Saint FRANÇ. DE SAL., *Serm. pour la Circonc.*

Saint Augustin, dans ses Confessions, dit une chose remarquable, c'est que, même avant sa conversion, les livres, où le nom de Jésus ne se trouvait pas, lui déplaisaient.

Sainte J. F. de Chantal grava sur son cœur, avec un fer, le saint nom de Jésus.

QUATRIÈME INSTRUCTION.

Présentation au Temple. — Purification de Marie. — Oblation de Jésus. — Le saint vieillard Siméon. — La prophétesse Anne.

PRÉSENTATION AU TEMPLE.

D'après la loi de Moïse, toutes les femmes nouvellement accouchées étaient réputées immondes ; et, pendant qua-

rante jours, si elles avaient enfanté un garçon, et quatre-vingts, si c'était une fille, il leur était défendu de paraître en public, d'approcher du temple et du sanctuaire, de toucher à rien de consacré au Seigneur (1). Dieu l'avait ainsi établi, afin de faire sentir aux hommes que leur origine était impure, et qu'ils étaient tous nés et conçus dans le péché.

Le temps de leur impureté légale étant expiré, les mères devaient se présenter à la porte du Tabernacle, afin d'être purifiées des souillures de leur enfantement et rétablies dans leurs droits. Dans cette purification, elles offraient à Dieu un agneau d'un an, et un pigeonneau ou une tourterelle, pour être immolés l'un en holocauste, et l'autre, selon le rit du sacrifice pour le péché. Que si on n'avait pas d'agneau, on pouvait se contenter d'offrir deux tourterelles ou deux petits pigeons. C'était en faveur des pauvres que la loi avait laissé ce choix de victimes.

Outre cette loi, il y en avait une autre qui portait que les premiers-nés seraient offerts au Seigneur, et qu'ils lui seraient inviolablement consacrés, en sorte que les parents ne pussent s'en réserver la disposition, ni avoir aucun droit sur eux, à moins qu'ils ne les rachetassent par le prix qui était prescrit, et qui n'était, du reste, qu'une modique somme d'argent.

On donne deux raisons différentes de cette loi :

1° Elle était un monument du bienfait signalé que les Juifs avaient reçu de Dieu, lorsque, pour les délivrer de l'esclavage de Pharaon, il avait fait périr, en une seule nuit, tous les premiers-nés de l'Égypte, sans faire aucun mal aux enfants hébreux. En conséquence, Dieu voulut que les aînés d'entre les Juifs lui fussent consacrés, afin que, par cette institution religieuse, de siècle en siècle et de génération en génération, les pères apprissent à leurs enfants les merveilles que le Seigneur avait opérées en leur faveur.

2° Elle était une protestation et une reconnaissance so-

(1) *Levit.*, XII, 2.

lennelle du haut domaine de Dieu sur toutes les créatures. « Tout est à moi, » dit le Seigneur (1). Et, pour faire voir qu'il était maître absolu de toutes choses, il exigeait, comme une espèce de tribut et de redevance, les prémices des fruits de la terre et de tout ce qui naissait, tant parmi les hommes que parmi les animaux (2). Voilà pourquoi les mères portaient à l'autel ce qu'elles avaient de plus cher, le premier fruit de leur fécondité, rendant ainsi hommage à ce suprême empire que Dieu exerce sur tout l'univers. Dieu se montrait particulièrement jaloux de cette offrande, parce qu'il voulait que par là on le reconnût comme le chef de toutes les familles d'Israël, et qu'en la personne des aînés, qui sont la tige de la maison, tous les autres enfants fussent dévoués à son service.

Voilà les deux lois que Jésus et Marie sont venus accomplir fidèlement dans le temple.

Quoique ces deux mystères puissent se réunir en un seul, pour notre plus grande instruction, nous les étudierons séparément. Occupons-nous d'abord de la purification de la mère, et ensuite de l'oblation du fils.

PURIFICATION DE MARIE.

Les commandements du Seigneur nous semblent un joug onéreux, et très-souvent nous ne craignons pas de les enfreindre pour la moindre raison. Or, Marie se montre dans sa Purification comme un parfait modèle d'une exacte et entière observation de la loi. Voyez avec quel zèle elle s'avance vers le temple : c'est l'obéissance aux préceptes divins qui l'y conduit (3).

Cependant la loi de la Purification ne la regardait et ne

(1) Mea sunt omnia. *Exod.*, XIII, 2.

(2) Sanctifica mihi omne primogenitum tam de hominibus quàm de jumentis. *Exod.*, XIII, 2.

(3) Secundùm legem Moysis. *Luc.*, II, 22.

l'obligeait en aucune manière. Les termes mêmes, dans lesquels elle était conçue, s'expliquaient évidemment en sa faveur, car ils ne peuvent s'entendre que des mères qui ont enfanté selon les règles ordinaires de la nature, et ils supposent au moins quelque ombre de péché (1). Mais quelle souillure y avait-il en Marie, qui avait conçu sans convoitise et enfanté sans douleur ? Qu'y avait-il à purifier dans cette belle vierge plus pure que les rayons du soleil ? Elle n'avait pas cessé d'être vierge en devenant mère ; au contraire, elle était devenue par là le temple de la Divinité, l'épouse du Saint-Esprit, et son enfantement n'avait fait que rendre sa virginité plus brillante. Elle était donc incontestablement exceptée de la cérémonie de la Purification. Et ne pourrait-on pas encore ajouter avec plusieurs saints Pères que Marie était au-dessus de la loi, parce qu'elle était la reine des anges, parce qu'elle était la mère d'un Dieu, la mère de l'auteur et du consommateur de la loi ! Mais, ô prodige d'obéissance et de soumission ! La grâce, dit saint Augustin, avait élevé Marie au-dessus de la loi, et l'humilité l'assujettit à la loi (2). Elle se garde donc bien de découvrir à qui que ce soit le secret de son enfantement virginal, et de publier ses glorieuses prérogatives ; elle aime mieux, par une modestie extraordinaire et une retenue incomparable, passer pour impure aux yeux des hommes ; et, se confondant avec les autres femmes d'Israël, elle offre le sacrifice pour le péché, c'est-à-dire pour les immondices légales qu'elle n'a point contractées. Voilà comment elle porte le joug d'une loi servile, dont elle était formellement exemptée.

Où sont, dans le monde, les fidèles imitateurs de Marie, les parfaits observateurs de la loi ? Que de prétextes on trouve pour se dispenser d'observer les commandements de Dieu et pour colorer ses rebellions ! L'un s'excuse sur son

(1) Mundabitur à profluvio. *Levit.*, XII, 7.

(2) Mariam supra legem fecerat gratia ; Mariam sub lege fecit humilitas. D. Aug., *Lib. contr. Hæres.*

âge ou sa santé ; l'autre sur son travail ou sa condition ; celui-ci croit pouvoir s'autoriser de sa naissance ou de sa fortune ; celui-là trouve la loi trop dure, l'adoucit à sa fantaisie, en remet l'exécution à un autre temps, ou la transgresse audacieusement ; cet autre craindrait de passer pour un scrupuleux et de s'exposer aux railleries de ses compagnons. Que les hommes sont ingénieux à se tromper et à flatter leur amour-propre !

Mais Marie n'examine pas, ne raisonne pas ; elle s'en tient précisément à la lettre de la loi sans glose, sans adoucissement, sans interprétation. Cet honneur de la virginité, dont elle s'est montrée si jalouse, et qui devait faire sa gloire dans toute la postérité, elle consent que l'éclat en soit obscurci sous les dehors d'une cérémonie humiliante. Cette maternité divine, qui fait toute sa grandeur, elle l'immole, et se résout à passer dans l'estime de tous les siècles pour une femme vulgaire. Quel sacrifice ! mais aussi quel courage ! quelle fidélité ! Que les hommes pensent d'elle ce qu'ils voudront, elle ne songe qu'à obéir, parce qu'elle ne conçoit rien de plus grand, ni de plus glorieux, que d'être entièrement soumise aux ordres d'en-haut. Elle se présente donc au temple avec son divin Fils ; et pauvre, elle offre le sacrifice des pauvres, deux pigeons ou deux tourterelles, animaux de vil prix, mais agréables à Dieu par leur simplicité et leur douceur.

C'est ainsi qu'en toute circonstance, Jésus-Christ a voulu nous faire sentir les avantages de la pauvreté, et il en étale les marques en tout et partout, afin de nous guérir de cet orgueil qui nous aveugle et nous corrompt.

OBLATION DE JÉSUS.

Pour accomplir le second point de la loi, Marie offre et consacre au Seigneur son divin Fils. Le voilà donc, le prêtre de la nouvelle alliance, dans un état de victime ! Le

voilà, l'Ange du Nouveau Testament, le Sauveur désiré depuis si longtemps, et demandé avec tant d'instance, qui entre enfin dans son temple, et s'offre à son Père comme le gage et le prix de notre rédemption. Spectacle admirable que celui d'un Dieu qui se soumet à la loi! Il y était encore moins obligé que sa divine mère; car, dit saint Hilaire, si le fils d'un roi et l'héritier présomptif de la couronne est exempt de toute servitude, à combien plus forte raison Jésus-Christ qui est le souverain maître de l'univers (1)! Et, d'ailleurs, ce divin Sauveur des hommes, n'était-il pas consacré à Dieu d'une manière plus excellente qu'il ne pouvait l'être par toutes les cérémonies judaïques? De plus, Jésus-Christ venant abolir la loi de Moïse par une loi plus parfaite, ne semble-t-il pas qu'il aurait pu s'en dispenser? Mais non, tant qu'elle subsiste, il la révère si fort qu'il l'observe avec la plus grande ponctualité, et la fait observer à sa sainte mère. Il nous montre par là avec quelle exactitude nous devons accomplir les sacrés préceptes de l'Évangile.

Qui pourrait exprimer les sentiments de piété, de ferveur, de zèle brûlant, avec lesquels Marie offre à Dieu ce qu'elle a de plus précieux au monde, son Fils chéri, l'unique objet de ses pensées, le seul soutien de sa vie! Mais ce Fils est à Dieu; elle le lui rend avec la plus admirable générosité, afin qu'il en dispose selon les desseins de sa sagesse. Et nous, qu'offrons-nous à Dieu? Hélas! rien ou presque rien. Nous ne voulons nous priver d'aucun plaisir; les moindres sacrifices nous coûtent; et Marie sacrifie son Fils! Que son exemple nous instruise et nous touche. Allons nous offrir nous-mêmes à Dieu; donnons-nous à lui de cœur et d'âme; et désormais rapportons à son service l'usage de tous nos sens et de toutes nos facultés.

Marie rachète ensuite son Fils bien-aimé en donnant les cinq sicles marqués par la loi. Chose étonnante! fallait-il racheter le Rédempteur? Oui, parce qu'il portait en lui-

(1) D. Hilar., *in Matth.*, XVII, n. 1.

même la figure des pécheurs et des esclaves. Jésus-Christ est donc rendu à sa sainte mère ; mais ce cher Fils, ce premier, cet unique objet de sa tendresse, ne lui appartient pas en propre ; ce n'est qu'un dépôt qu'on lui confie ; c'est toujours une victime dévouée à la mort, que l'inexorable justice du Père céleste réclamera bientôt ; car son immolation n'est que suspendue. O Marie, ô la plus tendre des mères, que de larmes va vous coûter votre divin Fils ! Il sera l'homme de douleurs ; et vous aussi, vous serez la mère des douleurs (1). Et déjà entendez, entendez le vieillard Siméon qui vous montre le glaive qui doit transpercer votre âme.

Il y avait à Jérusalem, dit l'Évangile (2), un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui soupirait ardemment après la venue du Sauveur, et vivait dans l'attente de la consolation d'Israël. Le Saint-Esprit lui avait révélé qu'il ne mourrait point, avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Poussé par une secrète instigation de l'Esprit divin, il vint au temple, au moment même où Marie y entrait. Aussitôt une lumière surnaturelle lui découvre que l'enfant qu'elle porte entre ses bras est le Sauveur promis. Se livrant alors aux transports de la plus vive joie, il prend entre ses mains le divin Enfant, l'objet de ses désirs les plus ardents ; il bénit mille fois le Seigneur de lui avoir accordé la consolation de voir le Messie attendu depuis si longtemps ; et, après avoir vu Jésus-Christ, il ne veut plus rien voir, il ne demande plus qu'à mourir en paix. « Oui, maintenant, s'écria-t-il, vous « pouvez, ô mon Dieu, me retirer, quand vous voudrez, de « ce monde, parce que mes yeux ont vu le Sauveur que « vous nous donnez, celui qui doit être la lumière des na- « tions et la gloire du peuple d'Israël (3). » Après ces grands éloges donnés au divin Enfant, et qui durent flatter si agréablement le cœur de sa mère, quelle lugubre et terrible pro-

(1) Mater dolorosa. *Ex planct.* Stabat. — (2) *Luc*, II, 25.
(3) Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundùm verbum tuum in pace. *Luc.*, II, 29.

phétie! « Cet enfant, dit-il à Marie en le lui remettant, ces enfant, tout Sauveur qu'ilest, sera la ruine de plusieurs; tout Dieu qu'il est, il sera en butte aux contradictions des méchants, et à la plus violente persécution; et votre âme sera transpercée d'un glaive de douleurs. » Paroles effrayantes qui durent bouleverser entièrement le cœur de Marie. Que de sombres images s'offrirent alors à son esprit! Pour elle, cette prédiction fut le commencement de son martyre, et le temple lui parut un calvaire anticipé. Mais, forte de sa confiance en Dieu, elle s'abandonne entièrement aux soins de la Providence, et se soumet sans réserve à tout ce qu'il lui plaira d'ordonner d'elle et de son Fils.

Une dernière circonstance que nous ne devons pas omettre, parce qu'elle ne contribue pas moins que les paroles de Siméon, à faire briller les grandeurs de Jésus, même dans le mystère humiliant de la Présentation, c'est qu'une sainte veuve reconnut encore le divin Enfant, et lui rendit le plus éclatant témoignage. C'était Anne la prophétesse qui, depuis la mort de son mari, ne sortait presque point du temple, et servait Dieu, jour et nuit, dans les jeûnes et les prières. Étant donc survenue dans le temple, à la même heure que Siméon, elle se mit aussi à louer le divin Enfant, et en parla avec admiration à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. Pour Marie et Joseph, après avoir accompli tout ce qui était prescrit par la loi, ils s'en retournèrent à Nazareth, qui était le lieu ordinaire de leur demeure.

Afin de retirer quelques fruits de ce mystère, entrons dans les sentiments de Jésus, de Marie, du saint vieillard Siméon et d'Anne la prophétesse. A l'exemple de Jésus, offrons-nous à Dieu comme des victimes vivantes, entièrement dévouées à ses ordres; à l'exemple de Marie, sacrifions à Dieu toutes les répugnances de la nature, tous les faux prétextes qui pourraient nous porter à violer les préceptes de l'Évangile. Comme Siméon, prenons Jésus entre nos bras, pressons-le contre notre cœur, ou plutôt incorporons-nous à Jésus par la sainte communion; et, une fois que nous

l'aurons reçu, ne soupirons plus qu'après le jour, où l'âme, affranchie de la servitude du péché, ira s'abîmer éternellement dans le sein de Dieu. Enfin, comme Anne, faisons-nous honneur de notre foi, et publions partout les merveilles de notre Sauveur.

L'exemple de Marie est encore une leçon particulière aux femmes chrétiennes. Il leur montre que, lorsqu'elles ont eu le bonheur de devenir mères, leur première visite, sitôt qu'elles peuvent sortir sans risque, doit être à l'Église, pour payer au Seigneur un juste tribut de louanges et d'actions de grâces. La reconnaissance les oblige à remercier le Seigneur de leur heureuse délivrance ; et l'amour si vif et si tendre qu'elles ont pour leur enfant, leur fait un devoir de demander les grâces nécessaires pour qu'elles puissent l'élever dans la piété. Eh quoi ! si par leur faute, si par leur négligence, ce fruit si chéri de leurs entrailles, devait tomber en la puissance du démon, et de là être condamné aux flammes éternelles..... A cette seule idée, un cœur maternel ne frémirait-il pas ? Enfin, une mère chrétienne ne manquera pas d'offrir au Seigneur son enfant, de le consacrer à son service, et de se résigner à tous les desseins que la divine Providence peut avoir sur lui [1]. Plusieurs font dire une messe à l'occasion de leurs relevailles ; on ne peut qu'approuver leur piété.

L'Église honore le mystère de la Présentation de Jésus et de la Purification de Marie, le 2 février. Cette fête s'appelle communément *la Chandeleur*, parce qu'elle est remarquable par la bénédiction des cierges, et la procession qui la suit. Ces cierges désignent Jésus-Christ, qui est appelé dans les saintes Ecritures *la lumière du monde*, et que Siméon honora dans ce mystère sous ce glorieux titre (1). Ces cierges marquent encore le feu de l'amour divin, qui doit embraser nos cœurs et les consumer, comme la cire se consume devant le Seigneur. Enfin, ils sont le symbole du

(1) Lumen ad revelationem gentium. *Luc.*, II, 32.

sacrifice que nous devons faire de nos personnes au souverain auteur de notre être, en travaillant continuellement pour sa gloire, et en ne produisant, par conséquent, que des œuvres de lumière, afin que le Père céleste soit honoré en tout ce que nous faisons.

TRAITS HISTORIQUES.

1. Les enfants appartiennent à Dieu avant d'appartenir à leurs parents. C'est ce que nous indiqua clairement notre première mère, lorsqu'après avoir mis au monde son premier-né, elle s'écria : « Je possède « un homme par la grâce de Dieu ; » comme si elle avait voulu dire par là : « Je ne considère point cet enfant, ô mon Dieu, comme le « fruit de la nature, mais comme le don de la grâce ; vous me l'avez « donné, je vous le rends, et vous prie de le conserver comme une « chose qui vous appartient, vous conjurant en même temps de ne « pas dédaigner d'être le père et de la mère et de l'enfant, comme « vous êtes le créateur de l'un et de l'autre. » Sur ce point, Ève a offert l'image de ce que devaient faire toutes les mères, véritablement animées de l'esprit de piété. Aussi, chez les Juifs, les parents religieux se faisaient-ils un devoir de consacrer leurs enfants au Seigneur, dès leur naissance ; quelquefois même ils s'en séparaient pour les dévouer entièrement à Dieu dans le temple, où ils étaient destinés à servir les prêtres et les lévites, dans les fonctions de leur ministère. C'est ainsi que la mère de Samuel, après avoir obtenu du Ciel un enfant, à force de larmes et de prières, se priva volontairement de la consolation de le voir et de le garder, pour le rendre au Seigneur, de qui elle le tenait. Elle voulut qu'il fût élevé par des personnes consacrées au ministère des autels, et que, dès son enfance, la maison du Seigneur fût son unique habitation, afin que la piété lui devînt comme naturelle. « J'ai prié Dieu de me donner cet enfant, disait-elle, et je « le lui remets entre les mains, pour qu'il y demeure tant qu'il vivra. » Dieu bénit la piété de cette mère si sainte, non-seulement en lui donnant un grand nombre d'enfants pour ce fils unique qu'elle lui avait consacré, mais encore en rendant depuis ce même Samuel, qui n'était alors qu'un petit enfant, l'interprète de sa volonté, le gouverneur de son peuple, la terreur des ennemis de son nom, le maître des rois, le juge de Saül, le protecteur de David, et enfin l'un des plus grands hommes qui aient jamais été dans le monde.

Sacy, *Rois*, chap. 1.

Combien de pères et de mères qui, au milieu des lumières du christianisme, n'ont que des vues humaines et terrestres sur leurs enfants, et semblent n'avoir aucun souci de la sanctification de leur âme! Pour qu'ils se pénètrent mieux de leurs obligations, je leur offre à méditer les exemples suivants.

Saint Eucher, qui vivait au commencement du VIIIe siècle, appartenait à une famille illustre. Sa mère, étant enceinte de lui, offrait à Dieu tous les jours l'enfant qu'elle portait, le conjurant de répandre sur lui ses plus abondantes bénédictions. Il ne fut pas plus tôt né, que ses parents le consacrèrent au Seigneur; ils se firent aussi un devoir de lui former l'esprit et le cœur par une excellente éducation. Le jeune Eucher effaçait tous ceux de son âge par ses progrès dans la science et la vertu; il a été un des plus illustres évêques d'Orléans.

Sainte Euphrasie, n'étant encore âgée que de sept ans, se sentait puissamment portée à vivre dans la retraite; elle en parla à sa mère, et lui demanda comme une faveur la permission de servir Dieu dans un monastère. Celle-ci pleura de joie, en considérant ce que la grâce opérait dans sa fille; elle lui accorda sa demande, et la présenta, quelque temps après, à une vénérable supérieure, qui lui mit entre les mains une image de Jésus-Christ. La petite Euphrasie baisa respectueusement l'image, en disant: « Je fais vœu de me consacrer à Jésus-Christ pour le reste de ma vie. » Sa mère, l'ayant ensuite menée devant une autre image du Sauveur, y fit la prière suivante, les mains étendues vers le ciel: « Seigneur Jésus, recevez cette en« fant sous votre protection. Elle n'aime et ne cherche que vous, « c'est donc à vous seul qu'elle se recommande. » Puis se tournant vers sa fille, elle lui dit: « Puisse le seigneur, qui a établi les mon« tagnes sur des fondements inébranlables, vous confirmer toujours « dans la crainte de son saint nom! » A ces mots, elle la remit entre les mains de la supérieure, et sortit du monastère, les yeux baignés de larmes. Après la mort de sa mère, sainte Euphrasie refusa un riche mariage, que lui proposait l'empereur Théodose, aimant mieux rester dans son couvent, occupée aux plus bas emplois de la communauté, que d'être l'épouse d'un sénateur. Elle fut honorée du don des miracles, avant et après sa mort.

A peine le jeune François de Borgia était en état d'articuler quelques sons que sa mère lui apprit à prononcer les noms sacrés de Jésus et de Marie. Ses parents, persuadés que les premiers principes influent puissamment sur toute la suite de la vie, lui donnèrent d'excellents précepteurs. François de Borgia n'oublia j'amais les sages conseils que sa mère lui avait donnés, et il en fit toujours la règle de sa conduite.

Aussitôt que saint Bernard fut né, sa mère, non contente de l'offrir à Dieu, comme elle fit à l'égard de tous ses enfants, le lui consacra spécialement à l'Église; et, depuis ce jour, elle ne le regarda plus

que comme appartenant exclusivement au Seigneur. Le jeune Bernard fit les plus grands progrès dans la science et dans la piété ; et il a été le prodige et l'ornement de son siècle. GODESCARD.

CINQUIÈME INSTRUCTION.

Fuite en Égypte. — Massacre des Innocents. — Voyage à Jérusalem. Vie privée de Jésus. — Sa soumission à Marie et à Joseph. — Bonheur d'une famille chrétienne.

LA FUITE EN ÉGYPTE.

A peine le divin Enfant est-il né, qu'il fait trembler les rois sur leur trône. Hérode croit voir en lui un terrible rival, contre lequel il ne saurait assez tôt déployer ses fureurs. Insensé, qui ne se doutait pas que le royaume de Jésus n'était pas de ce monde, et que cet adorable Sauveur, bien loin de vouloir le dépouiller de sa couronne, venait, au contraire, lui en offrir une immortelle !

Il avait poussé jusqu'au dernier point les raffinements de sa politique, afin de découvrir le Messie nouveau-né ; il avait feint de vouloir l'adorer, pour lui ôter plus sûrement la vie. Mais, malgré ses ruses, malgré ses efforts, cet Enfant sans armes, sans défense, saura se dérober à ses coups ; Dieu déconcertera toutes ses intrigues ; car il n'a qu'à souffler sur les desseins des méchants, et ils sont confondus. Voici donc comment le Seigneur se joua des projets impies et sanguinaires d'Hérode.

D'abord, un ordre divin prescrivit aux Mages de ne point retourner chez lui. Ensuite, comme la rage d'Hérode allait éclater par les plus terribles effets, un ange avertit Joseph de prendre l'Enfant et sa mère, et de fuir au plus vite en Égypte. Joseph se leva donc au milieu de la nuit, et partit aussitôt avec Jésus et Marie, pour obéir à la volonté du Très-Haut.

Ainsi le Seigneur de l'univers est obligé de se cacher, dès les premiers jours de sa naissance; il fuit comme un malheureux exilé qu'on chasse ignominieusement de sa patrie. Mais cet Enfant, encore au berceau, pourra-t-il supporter un si long et si pénible voyage? Joseph et Marie, si pauvres et obligés de se mettre en chemin sans délai, sans préparatifs, sans provisions, pourront-ils fournir à leur subsistance dans un pays étranger, au milieu d'un peuple infidèle et ennemi des Juifs? Oh! que cette sainte famille dut grandement souffrir [1]!

Dieu ne pouvait-il pas sauver autrement son Fils de la persécution d'Hérode? Qui oserait le penser? S'il l'avait voulu, des millions d'anges seraient venus enchaîner la malice du tyran; ils auraient pu l'exterminer, le précipiter au fond des enfers; Dieu est-il embarrassé, quand il veut se venger de ses ennemis? Mais il n'agit pas toujours par miracle; il est de sa providence de suivre le cours ordinaire des choses. Il y avait même dans cette retraite un secret du Ciel, auquel Hérode concourait, sans le savoir, par ses jalouses fureurs. Dieu avait dit, par la bouche d'un de ses prophètes: « J'ai rappelé mon Fils de l'Égypte (1). » Et il fallait que cette prédiction s'accomplît.

Jésus était donc en lieu sûr et à l'abri de tout danger, lorsque Hérode, après avoir attendu quelque temps le retour des Mages, voyant qu'ils n'arrivaient pas et qu'ils s'étaient joués de lui, entra dans une extrême colère. Dans son emportement, il oublie toute humanité, il n'est plus qu'une bête féroce, qui rugit en s'élançant sur sa proie. Les prêtres qu'il a consultés lui ont dit que le roi des Juifs devait naître dans la contrée de Bethléem; pour ne pas le manquer, il ordonne que, dans Bethléem et aux environs, on massacre tous les enfants âgés de deux ans et au-dessous. Barbarie épouvantable! atrocité sans exemple! Quels cris confus et

(1) Ex Ægypto vocavi filium meum. *Os.*, XI, 1.

quels gemissements se firent alors entendre de toutes parts! Quel carnage affreux! Représentez-vous les bourreaux, qui arrachent impitoyablement les enfants du sein de leurs mères, et qui les égorgent sous leurs yeux; voyez ces mères éplorées, qui s'acharnent en vain à défendre leurs enfants, et dont le désespoir se manifeste par les plus violents transports! Les environs de Bethléem ruissellent de sang; et alors, selon la prédiction de Jérémie, on entendit dans Rama des cris lamentables et des hurlements affreux : c'était Rachel qui pleurait ses enfants, et qui ne voulait point recevoir de consolation, parce qu'ils n'étaient plus. Ah! si ces mères eussent connu le bonheur de leurs enfants, loin de se lamenter, elles auraient, au contraire, éclaté en louanges et en bénédictions! Heureux enfants, tendres et innocentes victimes, ils ont donné leur vie pour conserver la vie du Sauveur; ils n'ont pas connu la malice du monde, et n'ont fait que passer un instant par le sentier de la vie, pour acquérir tout aussitôt l'immortalité bienheureuse, et la gloire d'être les prémices et comme la fleur des martyrs. Maintenant, devant le trône de l'Éternel, ils se réjouissent en jouant avec leurs palmes et leurs couronnes, et rendent continuellement grâces à Dieu de ce qu'il a daigné exercer à leur égard une telle miséricorde.

Hérode ne tarda pas à porter la peine de son crime : il fut attaqué d'une maladie hideuse; son corps exhalait une odeur infecte; ses intestins étaient pleins d'ulcères où s'engendraient des vers; de continuelles et violentes convulsions agitaient tous ses membres, et la mort vint bientôt le précipiter de ce trône, pour la conservation duquel il s'était souillé de tant de carnage.

Ce prince, ennemi de Jésus-Christ, est la figure de Satan et de tous les persécuteurs de la religion; et il sera l'exécration de tous les âges. L'infâme! il voulait égorger le Sauveur des nations. Pour en venir à bout, il fit les derniers efforts, il massacra des milliers d'enfants; et le seul qu'il cherchait, fut apparemment le seul qui lui échappa. Tant il

est vrai, qu'il n'y a point de conseil ni de prudence contre le Seigneur (1) !

Aussitôt après la mort d'Hérode, un ange avertit Joseph de retourner en Judée. Joseph obéit, et prenant l'Enfant avec sa mère, il quitta l'Égypte et vint demeurer dans la petite maison de Nazareth.

Les persécutions, auxquelles Jésus-Christ a été en butte dès sa naissance, nous montrent que nous ne devons pas nous attendre à être traités mieux que lui. Le monde a toujours fait la guerre à Jésus-Christ et à ses fidèles serviteurs; mais, avec la grâce de Dieu, il ne dépend que de nous de vaincre le monde. Ne nous plaignons donc pas des tribulations qu'il nous faut endurer; et rappelons-nous toujours que, pour avoir un jour part à la gloire de Jésus-Christ, il faut commencer par participer à ses souffrances.

LE VOYAGE A JÉRUSALEM.

Fidèles observateurs de la loi de Moïse, Joseph et Marie ne manquaient pas d'aller tous les ans à Jérusalem, pour y célébrer la Pâque, et ils menaient avec eux leur divin Fils. Que les hommages, que cette famille rendait à Dieu dans son temple, devaient lui être agréables ! Marie et Joseph se prosternaient devant le Seigneur avec un religieux respect, avec la plus vive piété ; et l'aimable et gracieux Enfant, en célébrant la Pâque, se regardait comme le véritable agneau, comme la nouvelle Pâque, qui devait remplir la figure des anciens sacrifices. Cette assiduité avec laquelle Jésus-Christ était conduit à Jérusalem, dans les grandes solennités, doit servir d'instruction aux parents chrétiens, et leur montrer que c'est un devoir pour eux d'amener leurs enfants à l'église pour assister au saint sacrifice et aux offices, et de leur

(1) Non est prudentia, non est consilium contra Dominum. *Prov.*, xxi, 30.

apprendre, encore plus par leurs exemples que par leurs paroles, avec quel esprit de dévotion nous devons célébrer nos fêtes, qui nous rappellent les principaux mystères du christianisme.

Quand les jours de la solennité furent passés, Joseph et Marie s'en retournèrent chez eux; mais l'Enfant Jésus disparut et demeura dans Jérusalem, sans que son père et sa mère s'en aperçussent. Comme les charmes du saint Enfant étaient merveilleux et que chacun s'efforçait de l'avoir en sa compagnie, ses parents n'eurent pas de peine à croire qu'il ne fût à leur suite, dans quelque groupe de voyageurs. D'ailleurs, les hommes et les femmes ne marchant point ensemble par bienséance, Joseph pouvait croire Jésus avec sa mère, et Marie le croire avec Joseph. Ainsi Jésus échappa facilement; et Joseph et Marie marchèrent un jour entier, sans remarquer leur perte. Tout ceci arriva par un dessein formel de la divine sagesse. Jésus-Christ, en restant à Jérusalem à l'insu de son père et de sa mère, voulut réveiller en eux l'idée de sa divinité et de son indépendance, et les rendre l'un et l'autre le modèle et le refuge des âmes éprouvées par des désolations intérieures. Car n'arrive-t-il pas très souvent que Jésus se cache aux âmes les plus ferventes, pour éprouver leur fidélité et leur faire comprendre que les douceurs sensibles de la dévotion sont des dons qui ne leur sont pas dus, et qu'il faut servir le Seigneur pour lui-même, et non pour le plaisir et les consolations qu'on y trouve.

Quand le soir fut arrivé, et qu'il fut question de se réunir par familles pour passer la nuit, Jésus ne parut point. Marie et Joseph cherchent leur enfant parmi leurs parents et les personnes de leur connaissance, sans pouvoir le trouver; alors que de craintes, que de réflexions, quelle douleur! Que de reproches ils durent s'adresser intérieurement à eux-mêmes, quoiqu'ils fussent cependant exempts de toute faute! Ils s'empressèrent de reprendre le chemin de Jérusalem, s'informant de leur Enfant par toute la route, et

n'en apprenant aucune nouvelle. Arrivés à la ville, aussitôt et sans prendre aucun repos, ils le cherchent de tous côtés, mais inutilement. Est-ce ainsi que nous nous appliquons à retrouver Jésus-Christ, lorsque nous avons eu le malheur de le perdre? Hélas! que de fois nous l'avons forcé, par nos prévarications, à s'éloigner de nous, et nous n'en avons conçu aucun chagrin, aucune inquiétude!

Enfin, après trois jours de laborieuses perquisitions et d'une mortelle anxiété, quand ils l'eurent assez pleuré, assez recherché, le saint Enfant se laissa retrouver dans le temple. Et n'est-ce pas là, en effet, sa demeure? Jésus-Christ n'aime pas le tumulte ni les embarras du monde; et, si nous voulons aller sûrement à lui, c'est à l'église, dans la maison du recueillement et de la prière, qu'il faut le chercher. Oh! quelle fut alors la joie de Marie et de Joseph! Qu'ils furent bien dédommagés de leurs fatigues, en voyant leur fils bien-aimé, assis au milieu des docteurs, comme docteur lui-même et né pour les enseigner! De quels délicieux sentiments leurs cœurs furent agités lorsqu'ils l'entendirent faire des questions solides, et répliquer aux réponses d'un air si modeste et d'une manière si sublime que toute l'assemblée en était dans le ravissement! Enfant de douze ans, il étonnait les maîtres en Israël, aussi bien par sa science et sa sagesse que par la douceur de sa voix et les charmes de toute sa personne. A l'exemple de Jésus-Christ, interrogeons les ministres de l'Église, qui sont les dépositaires de la vérité et doivent nous indiquer la voie du salut. Jésus-Christ n'avait pas besoin de s'instruire lui-même, puisqu'il possédait une science infinie; mais il voulait apprendre aux chrétiens à écouter la parole de Dieu avec le plus grand respect, avec une entière docilité d'esprit et de cœur.

Au sortir du temple, Marie se plaignit à Jésus, avec une tendresse respectueuse, de son absence et des inquiétudes où il les avait plongés. « Pourquoi me cherchiez-vous? leur répondit-il; ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé

à ce qui regarde le service de mon Père ? » Belle leçon donnée aux enfants, afin qu'ils commencent, dès le bas âge, à s'appliquer avec soin à leurs devoirs religieux, et qui leur fait voir aussi que, si Dieu les appelle au ministère des autels, ils doivent fouler aux pieds toute considération humaine, étouffer la voix de la chair et du sang, et n'avoir aucun égard aux prières et aux larmes de leurs parents. Cette parole regarde encore tous les chrétiens, et leur montre que, dans ce monde, ils doivent avant tout servir le Seigneur et travailler à leur salut.

QUATRIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

D. Combien de temps Jésus-Christ a-t-il vécu sur la terre?

R. Jésus-Christ a vécu sur la terre trente-trois ans et trois mois.

C'est en mémoire de cet espace de temps que Jésus-Christ a bien voulu passer parmi nous, qu'il est bon, quand on sonne l'*Angelus*, de tinter trois coups, en l'honneur des trois personnes divines, et trente-trois autres coups pour honorer chacune des années de la vie de Jésus-Christ. On ne peut que recommander et encourager cet usage pieux, établi en certains endroits.

D. Que fit Jésus-Christ pendant tout le temps de sa vie?

R. Il passa les trente premières années de sa vie dans la maison de saint Joseph, et auprès de la sainte Vierge, auxquels il fut toujours soumis.

Après s'être un instant échappé pour la gloire et le service de son père, Jésus rentre dans sa conduite ordinaire. Une seule fois, dans le temple, il a laissé entrevoir les trésors de sa sagesse ; mais bientôt il s'est dérobé aux applaudissements des hommes, comme pour se renfermer encore

tout entier dans ce secret adorable, où il est de toute éternité, dans le sein de son Père.

Une pieuse curiosité nous ferait désirer d'avoir un long détail de toutes les paroles et de toutes les actions de Jésus-Christ, jusqu'au moment où il commença de remplir sa divine mission. Mais l'Évangile ne nous en apprend autre chose, sinon qu'il croissait en âge, en sagesse, et en grâce devant Dieu et devant les hommes, et qu'il se montra toujours d'une docilité extrême aux ordres de ses parents. En ce peu de mots est toute l'histoire de ces trente années d'une vie divine [2].

1° Il croissait selon le corps ; car, s'étant fait enfant, il devait sentir le progrès de l'âge, comme les autres enfants ; et il croissait encore comme une victime qui devait être immolée à la gloire de son Père, afin de porter les poids de nos péchés et de la peine qui leur est due.

2° Il croissait en sagesse. Mais quoi ! n'était-il pas la sagesse même, la sagesse éternelle de Dieu ? Qui en doute ? Dès le berceau, dès le sein de sa mère, il avait été enrichi de tous les trésors de la science et de la sagesse ; mais ces trésors étaient cachés en lui pour se déclarer en leur temps, et il n'en laissait paraître que ce qui était proportionné au nombre de ses années. Tel que le soleil qui, toujours lumineux en lui-même , brille cependant davantage à nos yeux à mesure qu'il s'élève sur l'horizon, tel le divin Enfant manifestait plus de sagesse et de vertu, selon les divers degrés de sa force et de son âge.

3° Il croissait dans la grâce. *La grâce de Dieu était en lui.* Et, en effet, n'était-il pas lui-même la source de la sainteté et de la grâce ? Mais l'Évangile veut encore nous faire entendre par ces paroles, qu'à mesure que ses membres se développaient et se fortifiaient, on remarquait dans son maintien, dans ses discours, dans tout son extérieur, une modestie, une dignité ravissantes, un je ne sais quoi de divin, qui attirait les âmes à Dieu. Aimable Enfant ! heureux

ceux qui ont pu le voir, plus heureux ceux qui ont profité de sa présence !

De nos jours, nous voyons bien les parents, les mères surtout, mettre tous leurs soins à procurer à leurs enfants ces grâces extérieures qui les rendent agréables aux yeux des hommes. Mais s'appliquent-elles également à cultiver leurs heureuses dispositions pour la vertu, et à les aider à conserver la grâce de Dieu ? Hélas ! que d'enfants, à peine parvenus à l'âge de raison, ont déjà perdu leur innocence ! Et nous-mêmes, rappelons-nous nos premières années : hélas ! peut-être à mesure que nous avons crû en âge, nous avons crû aussi en malice ; peut-être nos péchés se sont multipliés encore plus que le nombre de nos jours. Aujourd'hui, prions le divin Sauveur et conjurons-le, par la sainteté de son enfance, de nous pardonner les désordres de la nôtre et toutes les fautes de notre vie, et que désormais notre amour pour Dieu croisse et se fortifie sans cesse, jusqu'à notre dernier soupir.

L'Évangile nous apprend que Jésus-Christ fut soumis à Joseph et à Marie. Voilà tout son emploi, tout son exercice, pendant ce long espace de trente ans (1). Y a-t-il rien de plus capable de confondre nos continuelles révoltes contre Dieu et tous nos prétextes de désobéissance, que cet exemple de Jésus-Christ ? Considérons quel est celui-ci qui obéit : c'est le Fils de Dieu, le créateur et le souverain maître de l'univers ! A qui obéit-il ? A deux de ses créatures, à un homme, à une femme infiniment au-dessous de lui, et qui n'ont sur lui d'autre autorité que celle qu'il veut bien leur donner. En quoi obéit-il ? Dans des choses basses par elles-mêmes, communes et pénibles, dans la pratique d'un art mécanique. Il travaille avec Joseph, il partage avec Marie les soins nécessaires pour le bon ordre de la maison. Comment obéit-il ? Exactement, ponctuellement, sans rien omettre ni négliger des moindres offices ; il regardait la volonté

(1) Et erat subditus illis. *Luc.*, II, 51.

de Marie et de Joseph comme la volonté de Dieu, son Père. Par cette humble soumission, il a réparé la révolte de notre premier père ; il a relevé le mérite de l'obéissance en la consacrant en sa personne, et nous l'a rendue douce et légère. Enfants, apprenez à obéir à vos parents ; serviteurs, obéissez à vos maîtres ; obéissons tous à nos supérieurs comme à Dieu, et comme un Dieu a obéi.

Ainsi notre divin Sauveur, avant d'évangéliser le monde, a voulu l'édifier par la retraite de sa vie cachée et par l'exemple de ses vertus domestiques. Que cette vie est admirable dans son obscurité et par son obscurité même ! Qui doute que Jésus-Christ n'eût pu se signaler, dès ses premières années, par les plus brillants exploits, et s'attirer la vénération et l'amour de tous les peuples ? Mais il a préféré le silence et la solitude ; il a laissé la vaine gloire aux enfants du siècle. Du temps qu'il vivait humble et inconnu, dans un coin de la Judée, il y avait des princes, des rois, des conquérants qui remplissaient l'univers du bruit de leur nom; et qu'étaient-ils en comparaison de Jésus-Christ ? De pauvres et viles créatures. Qu'étaient leurs exploits ? Rien que folie et vanité. Au contraire, personne ne parlait de Jésus-Christ ; on ne savait ni son nom, ni sa naissance, ni sa demeure ; et cependant sa vie faisait l'admiration des anges, et tous les regards du Ciel étaient fixés sur lui.

En vérité, qui ne serait saisi d'étonnement en considérant cet Homme-Dieu, qui possédait dans un suprême degré tous les dons de la nature et de la grâce, ce Verbe incarné, qui était rempli de tous les trésors de la sagesse et de la science, vivre cependant comme un homme vulgaire, dans l'étroite enceinte d'une maison pauvre, dénuée de tout agrément et même de bien des choses nécessaires à la vie ? Quelle merveille de voir ces mains adorables qui ont formé le ciel et la terre, s'employer à des occupations serviles, à faire l'ouvrage d'un charpentier ! Car il travaillait lui-même à la boutique de son père ; et, pendant trente ans, il ne fut connu que comme fils de charpentier et comme char-

pentier lui-même. Pouvait-il nous donner une leçon plus frappante d'humilité ? Pouvait-il mieux contenir les ardeurs de notre amour-propre et réprimer cet empressement, qui nous porte à nous produire devant le monde, à rechercher l'estime et les applaudissements du monde ? Quel exemple pour ceux qui aiment la gloire et l'éclat, qu'un Dieu solitaire et volontairement caché aux yeux des hommes ! Que ceux qui se croient toujours placés au-dessous de leur mérite, qui se plaignent que leurs emplois ne répondent pas à leurs talents, disons mieux, à leur orgueil, aillent dans la maison de Joseph et de Marie ; qu'ils y voient travailler Jésus, oseront-ils encore murmurer? Que ceux qui sont obligés d'exercer pour vivre un art mécanique, se consolent et se réjouissent, Jésus-Christ est avec eux ; Jésus-Christ est de leur corporation, il a travaillé comme eux, et par là il a honoré le travail des mains, il en a fait un moyen de pénitence et un sujet de sanctification. Que tous les ouvriers apprennent de lui à ne pas travailler uniquement pour un intérêt passager, mais à louer Dieu tout en vaquant à leur ouvrage, à chanter des psaumes et des cantiques ; et alors ils ressembleront à Jésus-Christ, qui ne cessait jamais de s'entretenir dans le secret de son âme avec son Père ; et, en même temps qu'ils gagneront leur subsistance sur la terre, ils se feront un trésor dans le ciel.

Oh ! si toutes les familles ressemblaient à la sainte famille de Nazareth, si tous les enfants prenaient Jésus pour modèle, si tous les pères étaient comme Joseph, et toutes les mères comme Marie, quel spectacle enchanteur offrirait alors la terre ! Il n'y serait plus question de querelles, de haines, de jalousies ; mais, chacun saintement occupé, chacun travaillant au bien commun, on verrait partout la paix, l'innocence et le bonheur. Enfants, soyez doux, humbles, modestes, soumis, appliqués au travail ; que votre demeure la plus chère soit l'habitation de vos parents ; que votre compagnie la plus agréable soit celle de vos parents. Pères, soyez justes, pieux, fervents à l'exemple de Joseph ; et

vous, mères, retracez par votre conduite les vertus de Marie, son zèle pour la gloire de Dieu, sa soumission aux ordres de la Providence; aimez vos enfants, mais aimez-les pour Dieu, en vue de plaire à Dieu, pour en faire de véritables enfants de Dieu. Enfin, tous, qui que vous soyez, conduisez-vous en bons chrétiens, et alors, malgré la pauvreté et les misères de cette vie, saintement résignés à la volonté divine, vous bénirez le Seigneur; les consolations célestes se répandront sur vous, et vous éprouverez que la charité, comparée dans l'Écriture à un or pur, vaut plus que tous les trésors de la terre.

TRAITS HISTORIQUES.

1. L'Évangile ne nous offre aucune particularité sur la fuite et le séjour de la Sainte Famille en Égypte; mais il en est quelques-unes que la tradition nous a conservées, et que nous nous plaisons à citer ici.

Après un voyage de cent quarante lieues, les fugitifs atteignirent Héliopolis, la ville natale de Moïse, où leur peuple avait fondé une colonie. A la porte de cette ville, dont la population se composait en grande partie d'Égyptiens et d'Arabes idolâtres, était un arbre majestueux auquel les Arabes établis sur les bords du Nil rendaient une sorte de culte. A l'approche de la Sainte-Famille, cet arbre abaissa lentement et gracieusement ses rameaux ombreux, comme pour saluer le jeune maître de la nature, que Marie portait dans ses bras. Et, s'il faut en croire Pallade et un grand nombre d'écrivains pieux, au moment où les divins voyageurs passaient sous les arceaux de la porte principale d'Héliopolis, toutes les idoles d'un temple voisin tombèrent la face contre terre. Joseph et Marie ne firent que traverser Héliopolis et se rendirent à Matarieh. ORSINI, *Hist. de la Vierge*.

On voit à Matarieh un sycomore antique que la plupart des étrangers viennent visiter. Il est surtout cher aux chrétiens, parce que, d'après la tradition, la Sainte-Famille venait souvent se reposer sous son ombrage. Un grand nombre de personnes ont pris plaisir à graver leur nom sur l'écorce de cet arbre majestueux, dont l'aspect produit des impressions d'autant plus vives qu'il rappelle à la piété chrétienne les souvenirs les plus propres à l'émouvoir. Le général Kléber, après la victoire d'Héliopolis, voulut visiter en pèlerin l'arbre de la Sainte-Fa-

mille, et y écrivit son nom sur l'écorce d'une des branches. Le baron Géramb, qui l'a visité en dernier lieu, a cueilli quelques petits rameaux de cet arbre hospitalier, qu'il a emportés comme une relique précieuse.

A cinquante pas au delà, dit le baron Géramb, que nous allons citer ici textuellement, nous vîmes la fontaine de la Vierge, qui, d'après la tradition, est due à un miracle. Dieu la fit surgir du sein de la terre pour désaltérer l'enfant Jésus, Marie et Joseph, dans un pays brûlé par les ardeurs du soleil, où les plus rudes tourments du voyageur sont la faim et la soif. L'eau de cette fontaine est donc douce et agréable; celle de toutes les autres est saumâtre et de mauvais goût. Je sais bien que si je racontais cette merveille à un philosophe, il en rirait. De quoi ne rit pas un philosophe? J'en ai connu qui riaient même de la justice de Dieu. Quant à moi, sans prétendre qu'un tel fait mérite la même créance, que si je le voyais consigné dans nos livres saints, je ne puis m'empêcher d'y remarquer une liaison, un rapport sensible avec les événements qui l'ont précédé. Il était si naturel que Dieu fît pour son Fils, pour Marie, pour Joseph, ce qu'il n'avait pas dédaigné de faire par l'entremise de Moïse, à la montagne d'Horeb, pour un peuple murmurateur et ingrat; et l'idée de la Sainte-Famille accablée de lassitude, se soulageant à l'onde pure d'une source qu'elle doit à la bonté de celui qui l'a fait avertir miraculeusement par un ange de fuir en Égypte, pénètre si profondément mon cœur, que je ne saurais résister au mouvement qui me porte à le croire. Mon âme se sent attirée, élevée vers le ciel par la considération de ce bienfait; et, trouvant son bonheur à écouter la voix d'une tradition que ne dément aucun récit contraire, plutôt que les raisonnements d'une orgueilleuse et sèche incrédulité, elle admire, elle loue, elle bénit, et se répand en actions de grâce.

De Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem.*

2. Faute de détails sur la vie privée de Notre-Seigneur, nous en donnerons quelques-uns fort intéressants sur l'humble maison de Nazareth qu'il a bien voulu habiter, s'y occupant aux plus humbles travaux. Cette sainte maison, si longtemps honorée de la présence d'un Dieu, fut en grande vénération du vivant même des apôtres. La pieuse impératrice sainte Hélène la fit entourer d'une église, la plus belle qu'il y eût en Orient. Cette église a été plusieurs fois ravagée par la fureur des Musulmans, et il n'en reste que quelques débris. Au temps des croisades, saint Louis eut le bonheur de communier au pied d'un autel élevé tout près d'une colonne indiquant l'endroit où le Verbe s'était fait chair dans le sein de Marie. Voici comme les historiens racontent ce fait.

« Il arriva, la veille de l'Annonciation de Notre-Dame, à Cana de Galilée, portant sur sa chair un rude cilice; de là, il alla au mont

Thabor, et vint le même jour à Nazareth. Sitôt qu'il aperçut de loin cette bourgade, il descendit de cheval, et se mit à genoux pour adorer de loin ce saint lieu, où s'était opéré le mystère de notre Rédemption. Il marcha jusque-là à pied, quoiqu'il fût extrêmement fatigué, et qu'il jeûnât ce jour-là au pain et à l'eau. Il y fit célébrer le lendemain tout l'office divin, c'est-à-dire matines, la messe et les vêpres. Il communia des mains du légat, qui y fit, en cette occasion, un sermon fort touchant, de sorte que, selon la réflexion que fait le confesseur de ce saint prince, dans un écrit qui nous a appris ce détail, on pouvait dire que, depuis que le mystère de l'Incarnation s'était accompli à Nazareth, jamais Dieu n'y avait été honoré avec plus de dévotion et d'édification qu'il le fut ce jour-là. » DANIEL, *Hist. de France.*

Quand la Galilée fut entièrement tombée sous le joug des Mahométans, Dieu ne voulut pas que l'auguste maison de Nazareth demeurât exposée aux profanations des Barbares, et il la fit transporter, par le ministère des anges, d'abord en Dalmatie, et puis de là, dans la Marche d'Ancône, sur la colline qu'elle occupe aujourd'hui. Elle a pris le nom de Notre-Dame de Lorette, à cause qu'elle fut déposée au milieu d'un bois appartenant à une pieuse et noble veuve, nommée *Lauretta.* Les pèlerins y affluent de toutes les parties de l'univers; et les plus grands princes l'ont enrichie de leurs dons.

« Le miracle de la translation de la maison de la sainte Vierge est aussi clairement constaté qu'il est possible de le désirer. Sans parler de l'autorité de la tradition et de l'autorité du fait en lui-même, qui laisse difficilement supposer une supercherie, la seconde translation est attestée par un saint canonisé, le bienheureux Nicolas de Tolentino, l'une des gloires de l'ordre de Saint-Augustin. Les chrétiens apprécieront la valeur d'un tel témoignage; il n'en est point de valable pour quiconque voudrait le récuser. Ni le temple magnifique, où les fidèles vont vénérer et toucher ce miracle, ni le saint sacrifice qu'on y célèbre tant de fois tous les jours, depuis tant de siècles, ni la vraie dévotion d'une multitude de saints et de grands hommes, ni le trésor de grâces et d'indulgences que le saint-siége a, presque sans interruption, profondément ouvert en ce lieu béni, ne pourront, je le sais bien, convaincre ces esprits forts (ou faibles), qui vivent au milieu des merveilles de la création, sans vouloir reconnaître que le Dieu créateur de toutes choses peut faire encore des miracles que leur intelligence ne s'explique pas. Pour nous, catholiques, l'Église nous laisse sur ce point liberté complète; nous pouvons douter, mais il nous est doux de croire. Oui, cela non-seulement nous est doux; mais encore cela nous est aisé. Il ne nous vient pas à l'esprit que Dieu veuille tromper notre piété ni notre amour. S'il n'avait point ordonné à ses anges d'apporter au cœur du monde catholique cette maison, qui fut le théâtre du premier mystère de notre salut, il au-

rait su en faire disparaître la trompeuse image; et autant il lui serait aisé d'anéantir un vain simulacre, autant, sans doute, il lui a été facile de donner à notre vénération ces pierres saintes, du moment qu'il entrait dans ses impénétrables desseins d'abandonner aux Infidèles le sol, autrefois béni, qui les avait d'abord portées. »

LOUIS VEUILLOT, *Rome et Lorette*

SIXIÈME INSTRUCTION.

Baptême de Notre-Seigneur. — Son jeûne dans le désert. — Prédication de l'Évangile. — Excellence de la doctrine chrétienne. — — Miracles de Jésus. — Sa sainteté.

D. Que fit-il ensuite?

R. A l'âge de trente ans il fut baptisé par saint Jean-Baptiste; il jeûna ensuite pendant quarante jours et quarante nuits dans un désert, et employa le reste de sa vie à prêcher l'Évangile.

Avant de commencer sa divine mission, Jésus-Christ attendit sa trentième année, conformément à l'usage des Juifs, qui n'entraient qu'à cet âge dans les fonctions publiques. Quand le moment fut venu de se montrer enfin aux hommes, et de leur annoncer sa doctrine, il voulut s'y préparer par le baptême de Jean, et par un jeûne de quarante jours dans le désert.

BAPTÊME DE NOTRE-SEIGNEUR.

Il y avait déjà quelque temps que saint Jean annonçait l'approche du royaume des cieux, c'est-à-dire la venue du Messie. Il se tenait dans le désert, sur les rives du Jourdain, où il baptisait et prêchait le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés. Toute la ville de Jérusalem, toute la Judée, les pharisiens, les publicains, les soldats eux-mêmes, couraient vers lui pour entendre ses exhortations; et, confessant leurs péchés, ils recevaient son baptême. L'estime qu'on avait conçue de sa vertu et de sa sainteté était

telle, que plusieurs le regardaient comme le Christ, le Sauveur promis. Mais Jean leur disait : « Je ne suis que la voix qui vous crie de lui préparer la voie ; il en est un autre parmi vous, que vous ne connaissez pas, qui est plus puissant que moi, et à qui je ne suis pas digne de délier le cordon des souliers : c'est lui qui vous donnera le baptême de l'Esprit-Saint et du feu. »

Le baptême de Jean, comme il le disait lui-même, n'était qu'un baptême d'eau, c'est-à-dire une pure cérémonie sans force et sans vertu. Ce n'était qu'une espèce d'initiation à la pénitence, et une disposition à recevoir la rémission des péchés. Il ne pouvait donc être que l'ombre et la figure du baptême de Jésus-Christ, lequel seul, sous le symbole de l'eau, répand dans les âmes l'Esprit-Saint, qui est un feu divin, les purifie de toutes souillures et les fait briller d'un éclat céleste. C'est ainsi qu'on purifie les diverses choses en les faisant passer par l'eau ou par le feu.

Quoique Jésus n'eût aucun besoin de baptême ni de pénitence, cependant il vint de la Galilée sur les bords du Jourdain, pour recevoir le baptême de Jean. N'est-ce pas une chose bien étonnante que la première sortie de Jésus-Christ ait été pour se faire baptiser par son serviteur ? Le saint précurseur reconnut, au milieu de la foule, le Messie promis, son maître et son Sauveur ; et alors quelle fut sa joie et en même temps sa surprise ! « Quoi ! disait-il à Jésus, c'est moi qui devrais recevoir le baptême de vous, et vous venez à moi ! » Il se défendait donc de le baptiser ; mais Jésus lui dit qu'il le laissât faire pour le présent, que l'ordre du Ciel le demandait, et alors Jean ne résista plus.

Pourquoi Notre-Seigneur a-t-il voulu être baptisé par sain Jean ? Nous pouvons en donner trois raisons :

1° Afin de contribuer, par son exemple, à la ferveur et à l'édification du peuple, et d'accréditer le baptême de Jean, qui était très-utile pour porter les hommes à la pénitence, sans être pourtant d'une nécessité absolue. C'est ainsi qu'un chrétien pieux ne néglige pas certaines dévotions popu-

laires, certaines associations religieuses, qui, n'étant pas d'une obligation rigoureuse, sont néanmoins très-propres à entretenir et à fortifier l'esprit de foi et de ferveur.

2° Afin de sanctifier et de consacrer en quelque sorte, par l'attouchement de sa chair virginale, les eaux qu'il destinait à devenir la matière du baptême qu'il devait instituer, et afin de préparer ainsi les hommes à croire à l'efficacité de ce sacrement.

3° Afin d'être en tout et partout un modèle d'humilité. C'est pour cela qu'il a voulu se confondre avec les pécheurs, et recevoir comme eux le baptême de la pénitence. Et nous, souillés de tant d'iniquités, nous sommes cependant remplis d'orgueil; et, tandis que Jésus-Christ va s'incliner devant saint Jean, nous rougissons d'aller au tribunal sacré nous prosterner aux pieds du ministre de la réconciliation.

Au moment où Jésus-Christ sortit des eaux, une grande merveille s'opéra : les cieux s'ouvrirent au-dessus de sa tête, comme pour marquer que c'était là le lieu de son origine, et que lui seul était la voie par laquelle nous pouvions y monter. Le Saint-Esprit descendit sur lui en forme de colombe, pour indiquer la réconciliation du genre humain avec Dieu, de même qu'autrefois une colombe annonça la paix au monde, après le déluge. En même temps on entendit une voix qui disait : « C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances. » C'était le Père éternel qui proclamait hautement la divinité de son Fils, pour donner du poids à sa doctrine et nous en inspirer l'amour et la pratique.

De semblables prodiges ne se sont-ils pas opérés à notre baptême? Alors aussi les cieux se sont ouverts au-dessus de nos têtes, le Saint-Esprit nous a été communiqué, nous sommes devenus les frères, les membres de Jésus-Christ, et le Père éternel nous a mis au nombre de ses enfants chéris et bien-aimés. Mais avons-nous profité de ces précieux avantages?

JEUNE DE JÉSUS-CHRIST.

Plein du Saint-Esprit, qui s'était reposé sur lui sous la figure sensible d'une colombe, Jésus quitta le Jourdain et s'enfonça dans le désert. Sans doute il voulut nous montrer par là que, pour conserver la grâce du baptême, il fallait fuir le monde et ses scandales. Ainsi éloigné de tout commerce avec les hommes, et ne s'entretenant qu'avec son Père, il pleurait nos péchés, et méditait le grand ouvrage de la rédemption du genre humain. Sur le point de l'entreprendre, il jeûna pendant quarante jours et pendant quarante nuits, sans prendre aucune nourriture. Prodige étonnant, dont il ne s'était vu que deux exemples depuis le commencement du monde, d'abord Moïse, le promulgateur de la loi, puis Élie, le chef des Prophètes. Or, il convenait que ce prodige se renouvelât dans la personne de celui qui venait accomplir la loi et les Prophètes. C'est pour honorer le jeûne de Notre-Seigneur que l'Église a institué le carême. Profitons de ce temps de pénitence pour nous unir à Jésus-Christ, en mortifiant la chair par de pieuses rigueurs. Mais il est encore un jeûne de toute la vie, que nous devons pratiquer en évitant constamment toute délicatesse et toute sensualité, en réprimant nos inclinations perverses, en un mot, en contenant nos désirs dans les bornes de la loi de Dieu.

La retraite, le jeûne, la prière, la méditation, voilà la préparation que Jésus-Christ voulut apporter aux exercices de sa vie publique. Que cet exemple ne soit pas perdu pour ceux qui se disposent à embrasser un état, à se charger d'un emploi; qu'ils aient soin d'avance de consulter le Seigneur, dans le silence et la solitude, et d'implorer les lumières et les grâces qui leur seront nécessaires pour bien s'acquitter de leurs devoirs.

Il serait à désirer que chaque chrétien suspendît, tous les ans, tout commerce avec le siècle, par une retraite de quelques jours, pour méditer à loisir, loin du tumulte et de la

dissipation du monde, sur les bontés de son Dieu, et déplorer les misères de son âme. Mais une solitude habituelle, indispensable, que nous devons nous former tous au fond de notre cœur, c'est d'en fermer l'entrée aux idées et aux vices du siècle, d'en détester les maximes, d'en fuir les pompes et les spectacles dangereux ; c'est de veiller continuellement sur nos sens. Sans ce recueillement intérieur, comment conserver la grâce de Dieu? comment résister aux tentations de l'ennemi ?

PRÉDICATION DE JÉSUS-CHRIST.

Enfin, Jésus-Christ, qui devait être à la fois notre Sauveur et notre législateur (1), commence à remplir le ministère d'enseignement pour lequel il était venu. Au sortir du désert, il rentre dans la Galilée; mais, sans se fixer en aucun lieu, il va seul, à la manière des prophètes, parcourant les villes et les bourgades, et y prêchant l'Évangile du royaume de Dieu. Il se rend dans les synagogues, il prononce des discours dans le Temple, il harangue de grandes multitudes, et, sans faire acception de personnes, il instruit également les pauvres et les riches, les puissants et les faibles, les savants et les ignorants. En tous lieux et de toutes manières, il épanche sa science et sa sagesse, et toujours il parle dans la *vertu du Saint-Esprit*.

Ce n'est pas un orateur qui s'efforce d'orner ses discours des fleurs d'une éloquence mondaine ; ce n'est pas un philosophe qui disserte longuement et par des raisonnements serrés; c'est un homme qui parle comme jamais homme n'a parlé, qui dit des choses que personne n'a jamais dites, et qui les dit comme personne ne les dira jamais. Il annonce, avec la plus grande simplicité, les dogmes les plus sublimes; il se contente d'exposer sa doctrine et veut qu'on le croie sur parole. En un mot, il parle comme il convenait au sou-

(1) Dominus judex, Dominus legifer et rex noster. *Is.*, XXXIII, 22.

verain arbitre de l'univers, à celui qui est le maître et le docteur des nations.

Quelle élévation dans ses mystères! On le voit plein des secrets de Dieu; mais il en parle naturellement et sans aucune emphase, comme étant né au milieu des splendeurs des Saints, et entièrement familiarisé avec la gloire de Dieu.

Quelle sagesse dans ses maximes, qui sont d'une admirable simplicité et cependant d'un sens profond, proportionnées à toutes les intelligences et faciles à se graver dans la mémoire! « Que sert-il à l'homme de gagner l'univers entier, « s'il vient à perdre son âme?... La bouche parle de l'abon- « dance du cœur... A chaque jour suffit son mal, etc. »

Que ses paraboles sont à la fois touchantes et instructives! On déteste les abominables excès de l'impureté dans l'enfant prodigue, et, lorsqu'on voit le père de famille qui le reçoit avec tant de bonté, après ses égarements, on est tout attendri à la vue des miséricordes du Seigneur, si indulgent envers les pécheurs qui reviennent à lui. Le roi qui invite aux noces de son fils les pauvres et les malheureux, nous montre l'immense charité de Dieu, qui admet tous les hommes à son banquet sacré. On ne peut s'empêcher de bénir la divine providence, qui appelle dans tous les siècles ses élus au salut, quand on voit le père de famille qui envoie des ouvriers à toute heure à sa vigne. Dans toutes ces paraboles, la douce persuasion qui coulait des lèvres du Sauveur, s'insinue agréablement dans nos esprits, et nous montre la règle de nos devoirs ou les desseins secrets de Dieu sur nos âmes. Aussi l'Évangile nous dit que tout le monde admirait les paroles de grâce qui sortaient de sa bouche, et plus d'une fois les femmes de Jérusalem, ravies de l'entendre, s'écrièrent : « Heureux le sein qui vous a porté! Heureuses les mamelles qui vous ont allaité (1)! »

Quelle finesse dans ses réponses aux questions insidieuses que lui adressent ses ennemis! Comme il découvre subtile-

(1) Beatus venter qui te portavit et ubera quæ suxisti. *Luc.*, XI, 27.

ment leurs noirs desseins! On lui amène une femme surprise en adultère, pour qu'il la juge. Mais il voit bien qu'on va le taxer de cruauté, s'il la condamne à être lapidée, comme le portait le texte de la loi; et, d'un autre côté, s'il l'absout, on criera contre lui qu'il est infracteur de la loi de Moïse. « Que celui d'entre vous, qui est sans péché, lui jette la première pierre (1). » Et il leur ferme ainsi à tous la bouche. Faut-il payer le tribut à César, oui ou non? lui demande-t-on encore. S'il répond ouvertement oui, on l'accusera de ne pas aimer son pays, de vouloir qu'il reste toujours asservi au joug de l'étranger. S'il dit que non, on le traitera de rebelle aux autorités établies. Jésus-Christ prend une pièce de monnaie et demande : « Quelle est cette effigie? » — « De César, » lui dit-on.— « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu, » répondit-il aussitôt (2). Voilà comment il lisait dans le cœur de ses ennemis, et savait habilement rejeter sur eux la confusion qu'ils lui préparaient.

Que sa morale est pure! Il n'est point de passion qu'elle flatte, point de penchant déréglé qu'elle autorise, point de vice qu'elle ne proscrive, point de vertu qu'elle ne commande; elle détruit le mal jusqu'en sa racine, en condamnant même les pensées mauvaises et les désirs criminels. Tous ses préceptes ont un caractère de divinité, qui d'abord vous frappe et vous étonne.

Jusqu'à Jésus-Christ, on avait cru que c'était un grand bonheur de vivre dans l'abondance, de posséder beaucoup de richesses, et Jésus-Christ a dit : « Heureux les pauvres (3)! »

Jusqu'à Jésus-Christ, on s'était toujours fait un point d'honneur de venger les injures; on regardait comme une lâcheté de les oublier, et Jésus-Christ a dit : « Heureux les

(1) Qui sine peccato est vestrûm, primus in illam lapidem mittat. *Joan.*, VIII, 7.

(2) Reddite ergò quæ sunt Cæsaris Cæsari et quæ sunt Dei Deo. *Math.*, XXII, 21.

(3) Beati pauperes. *Math.*, V, 3.

doux ! heureux les pacifiques (1) ! » Et il a commandé non-seulement de pardonner à ses ennemis, mais de les aimer, mais de leur faire du bien, et il a dit : « Si quelqu'un vous frappe sur une joue, présentez-lui l'autre ; donnez votre robe à celui qui veut vous enlever votre manteau (2). »

On avait toujours regardé comme le propre d'une âme noble et élevée, d'aspirer aux honneurs et aux dignités du siècle ; on cherchait à faire paraître ses talents, à briller aux yeux des hommes ; et Jésus-Christ a dit : « Apprenez de moi à être humbles (3). »

On avait toujours couru après les plaisirs, après les amusements du monde, et Jésus-Christ a dit : « Malheur à vous qui riez (4) ! »

On cherchait avec la plus grande activité tous les moyens de flatter sa chair ; partout régnait la mollesse la plus efféminée ; et Jésus-Christ a dit : « Que celui qui veut être mon disciple, se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et me suive (5). » Il s'est toujours déclaré ouvertement l'ennemi des passions, et, comme l'appelle Tertullien, le destructeur de la volupté (6). En un mot, fuir l'éclat et la grandeur, trouver sa gloire dans l'humilité, se vaincre soi-même, mener dans un corps mortel une vie angélique, ne vivre que pour Dieu, l'aimer par-dessus toutes choses, aimer le prochain comme soi-même, tel est le précis de la morale évangélique. Quelle perfection ! quelle sainteté ! Jamais les hommes avaient-ils entendu rien de pareil ? Jamais la philosophie s'est-elle élevée à une telle hauteur ?

Cependant, malgré l'excellence de cette doctrine et la su-

(1) Beati mites..... Beati pacifici. *Math.*, v, 4, 9.

(2) Si quis te percusserit in dextram maxillam tuam, præbe illi et alteram. *Math.*, v, 39.

(3) Discite à me quia mitis sum, et humilis corde. *Math.*, xi, 29.

(4) Væ vobis qui ridetis. *Luc.*, vi, 25.

(5) Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat crucem suam et sequatur me. *Math.*, xvi, 24.

(6) Jugulator voluptatis. *Tertul.*

blimité de ses préceptes, on n'y trouve rien d'excessif; Jésus-Christ ne commande rien d'impossible, et, par sa grâce, il adoucit ce qui semble difficile. « Mon joug est doux, nous dit-il, et mon fardeau est léger (1). » Aussi cette loi sainte a-t-elle fait et fait-elle encore tous les jours les délices de tant d'âmes pieuses, qui la trouvent plus précieuse que l'or et l'argent, plus agréable que le miel (2). Jésus-Christ n'a-t-il pas, en effet, promis à tous ceux qui l'observeront fidèlement le repos de l'âme et la paix de la conscience (3)?

Afin de porter plus efficacement les hommes à devenir meilleurs en pratiquant la vertu, Jésus-Christ n'a pas basé sa morale sur les froids raisonnements de la sagesse humaine, sur de vaines théories de bien-être temporel, mais sur la volonté de Dieu, qui est le souverain législateur, et sur la certitude des peines et des récompenses d'une autre vie (4). Aux méchants les supplices de l'enfer, aux justes les délices du paradis. Voilà comment Jésus-Christ a rallumé le feu sacré de la vertu presque éteint dans l'âme de tous les peuples. Et qui pourrait ne pas admirer les heureux effets que ses divins enseignements ont produits? Portés par ses disciples dans toutes les nations, ils ont régénéré le monde; la corruption a fait place à la chasteté; la barbarie à la douceur, à l'humilité, à la charité chrétiennes; et la terre s'est étonnée de voir des vertus, dont jusque-là elle n'avait pas eu même l'idée.

MIRACLES DE JÉSUS-CHRIST.

Bien différent des scribes et des pharisiens, Jésus-Christ parlait comme ayant autorité (5), c'est-à-dire comme étant

(1) Jugum enim meum suave est et onus meum leve. *Math.*, XI, 30.

(2) Desiderabilia super aurum et argentum, dulciora super mel et favum. *Psal.* XVIII, 11.

(3) Invenietis requiem animabus vestris. *Math.*, XI, 29.

(4) Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam. *Math.*, XXV, 46.

(5) Erat enim docens eos sicut potestatem habens. *Math.*, VII, 29.

envoyé de Dieu pour instruire les peuples, et il prouvait la divinité de sa mission et la vérité de sa doctrine par des œuvres tout à fait extraordinaires, qui dénotaient en lui un pouvoir surnaturel. Presque tous ses pas sont marqués par quelque prodige : il rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets; il redresse les boiteux, il guérit les paralytiques, il calme les tempêtes, il nourrit avec quelques pains plusieurs milliers d'hommes, il marche sur les eaux, il chasse les démons, il ressuscite les morts; le ciel, la terre, les mers, les éléments, tout est soumis à sa voix.

Ses miracles sont d'un ordre particulier et d'un caractère nouveau. Ce ne sont point des prodiges dans le ciel, tels que les Juifs les demandaient (1). Jésus-Christ n'était pas venu pour contenter une vaine curiosité; il ne faisait rien par ostentation, car son but n'était pas de surprendre, d'étonner les hommes, mais de les secourir, de les consoler, de les sanctifier. Ses miracles étaient donc des œuvres de miséricorde, de bienfaisance et de charité. On lui amenait, dit saint Mathieu, tous les malheureux affligés de maladies et de souffrances diverses, des démoniaques, des lunatiques, des paralytiques, et il les guérissait; il passait partout en faisant le bien (2).

Pour opérer ces merveilles, il n'avait pas besoin de longs préparatifs, ni de grands efforts, ni d'aucun instrument. D'un mot, il commandait à la mort : « Lazare, sors du tombeau (3); » aux maladies : « Je le veux, soyez guéri (4); » aux démons : « Sors de cet homme, esprit immonde (5); » et la mort relâchait sa proie, les malades recouvraient la santé, et les démons s'enfuyaient épouvantés. Quelquefois d'un regard, d'un geste, par la seule imposition des mains, il faisait les œuvres les plus extraordinaires; le seul attou-

(1) *Math.*, VI, 1.
(2) Pertransiit benefaciendo. *Act.*, X, 38.
(3) Lazare, veni foras. *Joan.*, XI, 43.
(4) Volo, mundare. *Math.*, VIII, 3.
(5) Exi, spiritus immunde. *Marc.*, V, 8.

chement de ses habits suffisait pour guérir des maladies incurables, et, tandis que tout le monde en était dans l'étonnement, lui seul n'était pas étonné.

La puissance miraculeuse n'était pas en lui une vertu passagère et transitoire, mais une vertu de tous les jours et de tous les instants ; le principe de ses merveilles étant en lui-même, il les reproduisait en tous lieux, en tout temps, autant de fois qu'il voulait.

Enfin, ce n'était pas dans l'ombre qu'il agissait ; ses miracles ne sont pas de ces faits obscurs, clandestins, dont on ne peut citer qu'un petit nombre de témoins affidés (1). C'est au grand jour que Jésus-Christ faisait éclater sa puissance, au milieu des villes de la Judée et de la Galilée, sur les places publiques, dans le Temple, quelquefois à l'époque des fêtes solennelles, à la vue d'une multitude immense. Ses ennemis les plus acharnés ont vu les merveilles qui s'échappaient de ses mains, et ils n'ont pu les nier [1].

Quel est donc cet homme qui commandait en maître à toute la nature ? N'est-ce pas un grand prophète et plus qu'un prophète ? Qui hésiterait à reconnaître ici le Fils de Dieu ? Ses vertus portent évidemment l'empreinte d'une vertu divine. Faut-il s'étonner que la foule s'attachât continuellement sur ses pas, et que le nombre de ses disciples augmentât tous les jours ?

SAINTETÉ DE JÉSUS-CHRIST.

A l'éclat de ses miracles, à la sublimité de ses leçons, Jésus-Christ a joint l'héroïsme de la vertu, soit afin que la divinité de sa mission fût hors de tout doute, soit pour servir de modèle à la plus haute perfection. Il n'a rien commandé qu'il n'ait pratiqué le premier. Rappelez-vous ici les principaux traits de sa vie : quel amour pour Dieu ! quel zèle pour la gloire de son Père et pour la sanctification des

(1) Neque enim in angulo quidquam horum gestum est. *Act.*, XXVI, 26.

hommes! Il passe les nuits en prières; son unique désir est d'étendre le royaume de Dieu, et sa principale nourriture, ainsi qu'il le dit lui-même, c'est de faire la volonté du Père céleste qui l'a envoyé.

Quelle pureté dans ses mœurs! quelle aimable modestie! quel désintéressement! Il passe sa vie, vierge et pauvre, loin du faste des palais, de l'enivrement des fêtes et de toutes les jouissances du monde. Une fois, cinq mille hommes témoins de ses miracles veulent le proclamer roi, et il s'enfuit dans la solitude. Une autre fois, les habitants de Jérusalem le reçoivent en triomphe, et jonchent de palmes et de leurs manteaux le chemin par où il passe; mais bientôt il s'échappe du milieu d'eux et se retire dans la campagne.

Et sa bonté, qu'elle est touchante! Il accueille affectueusement les pauvres et les malheureux, il les console et les nourrit. Il ne dédaigne pas d'entrer dans la maison des pécheurs, de s'asseoir à leur table, de converser familièrement avec eux. Mais, indulgent sans faiblesse, il ne flatte pas les passions des hommes, et il s'élève fortement contre les vices des scribes et des pharisiens, sans craindre d'encourir leur haine.

Trouvez, si vous le pouvez, une vertu dont il n'ait donné l'exemple, et qu'il n'ait poussée au plus haut degré; trouvez une bonne qualité qu'il n'ait eue; signalez une action, une parole, un geste qui dénote en lui la moindre imperfection. Lui seul a pu dire, à la face de tout l'univers, sans crainte d'être démenti: « Qui de vous me reprendra de péché (1)? »

Et puis, quand viennent les jours de la tribulation, quelle patience dans les opprobres, quelle constance au milieu des plus affreux tourments! Pas une excuse pour attendrir ses juges, pas un regret pour toucher ses bourreaux; il souffre sans plainte, sans murmure, mais aussi sans faste, sans ostentation; il ne cherche point à braver ses persécuteurs, mais à les convertir.

(1) Quis ex vobis arguet me de peccato? *Joan.*, VIII, 46.

Enfin, quelle magnanimité ! Un de ses disciples le trahit par un baiser perfide, et il lui donne le doux nom d'ami; un autre le renonce, et il jette sur lui un regard plein d'amour ; ses bourreaux s'acharnent contre lui, et, tandis qu'ils le clouent à la croix, il laisse tomber sur eux le plus généreux pardon !

Érudits du siècle, savants dissertateurs, fouillez dans l'histoire ; citez, si vous le pouvez, un homme, un sage qui ressemble à Jésus-Christ, une vie qui se rapproche de la vie de Jésus-Christ? Mais toute vertu, toute science, toute sagesse pâlit et s'efface devant la vertu, la science, la sagesse de Jésus-Christ. Chrétiens, quelle gloire pour nous de marcher sur les traces de ce grand modèle ! Faisons donc tout ce qu'il nous commande, et que son Évangile soit l'unique règle de notre conduite [2].

TRAITS HISTORIQUES.

1. Nous pouvons lire dans les saints Évangiles les miracles opérés par Notre-Seigneur ; ils y sont racontés avec un ton de vérité, qui d'abord saisit l'âme et entraîne la conviction. Nous nous contenterons de rapporter ici la guérison de l'aveugle-né et la résurrection de Lazare.

Jésus sortait du Temple avec ses apôtres, lorsqu'il rencontra sur son chemin un homme aveugle de naissance. Comme il paraissait le regarder avec attention, ses disciples lui demandèrent : « Maître, est-ce à cause de ses péchés, ou bien à cause de ceux de ses parents, que cet homme-là est né aveugle? » — « Non, répondit Jésus, ce n'est ni pour ses péchés, ni pour ceux de ses parents que Dieu a voulu que cet homme soit né aveugle, mais afin que les merveilles de la puissance divine éclatent en lui. » — Ayant dit ces mots, Jésus cracha à terre, fit de la boue avec sa salive, et en frotta les yeux de l'aveugle. — « Allez, lui dit-il ensuite, et lavez-vous à la piscine de Siloé. » — L'aveugle y alla, et, s'y étant lavé, ses yeux s'ouvrirent, et il retourna chez lui plein de joie. Le bruit d'une guérison si miraculeuse s'étant répandu, on accourut de toutes parts pour s'en assurer. Les voisins de l'aveugle et ceux qui l'avaient vu cent fois leur demander l'aumône, se disaient les uns aux autres : « N'est-ce pas là cet homme qui était assis à la porte du Temple et qui mendiait ? » — « C'est lui-même, disaient les uns; mais non, assuraient les autres. c'est quel-

qu'un qui lui ressemble. » Et l'aveugle disait : « C'est moi-même. » On ne pouvait donc douter de la réalité du miracle ; mais comment s'était-il opéré ? Les Juifs, ennemis de Jésus, prennent à ce sujet toute sorte d'informations. Ils font venir l'aveugle, ils le pressent de questions, et il répond toujours avec une admirable simplicité : « Cet homme, qui s'appelle Jésus, a détrempé de la terre avec sa salive, il m'en a frotté les yeux, et m'a dit : Allez aux bains de Siloé et lavez-vous. J'y suis allé, je m'y suis lavé, et je vois (1). » Et ils lui demandèrent : « Où est cet homme-là ? » et il répondit : « Je n'en sais rien. »

Après ce premier interrogatoire, les Juifs ne se tinrent pas pour satisfaits ; ils conduisirent l'aveugle guéri aux pharisiens, pour s'enquérir auprès de ces hommes, qui étaient en grande réputation de science et de sainteté, de ce qu'il fallait penser de ce miracle et des conséquences qu'on en devait tirer. Chez les pharisiens, c'était un parti pris de perdre Jésus, et de lui imputer à crime ses plus belles actions. Ils interrogent donc l'aveugle et lui demandent comment il a recouvré la vue. Et l'aveugle, charmé de rendre gloire à son bienfaiteur, répond en trois mots : « Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé, et je vois. » Cette déclaration était nette et précise ; le miracle était évident; et il y eut une grande division dans l'assemblée, les uns soutenant que, puisque le fait était incontestable, on devait nécessairement en conclure que celui qui l'avait opéré était l'envoyé de Dieu ; et les autres persistaient toujours à le regarder comme un imposteur, et voici la pitoyable raison qu'ils en donnaient : « Cet homme-là, dirent-ils, ne vient pas de Dieu, puisqu'il ne garde pas le sabbat. » En effet, c'était un jour de sabbat que Jésus-Christ avait fait de la boue avec de la poussière et sa salive, et c'était un péché très-grave aux yeux de ces rigides observateurs de la loi, qui ne pouvaient souffrir que Jésus fît du bien à un homme le jour du sabbat, tandis qu'ils ne se seraient pas fait scrupule, en ce même jour, de faire du bien à une bête en la retirant d'une fosse où elle serait tombée. Cependant leur conscience, accablée par l'évidence d'un si grand miracle, criait plus fort que leurs raisonnements, et ils adressèrent à l'aveugle une seconde question, qui dénotait bien leur embarras. — « Et toi, lui demandèrent-ils, que penses-tu de cet homme qui t'a ouvert les yeux ? » Et il répondit sans hésiter : — « C'est un prophète. » Poussés à bout, les pharisiens s'efforcent de jeter des doutes sur le fait de la guérison, et, pour le nier avec quelque ombre de vraisemblance, ils citent à leur tribunal le père et la mère de l'aveugle-né, espérant obtenir d'eux la déclaration que leur fils n'avait jamais été aveugle. Cet étalage d'enquêtes et d'interrogations ne fit que briller davantage la vérité qu'ils voulaient

(1) Et abii et lavi, et video. *Joan.* IX. 15.

obscurcir. — « Est-ce là votre fils? » demandèrent-ils d'un ton qui marquait assez leur mauvaise disposition ; « est-ce là votre fils, que vous dites être né aveugle? Comment donc voit-il maintenant? » — « Nous savons bien que c'est là notre fils, repondirent les parents, nous savons aussi qu'il est né aveugle ; mais comment voit-il maintenant et qui lui a rendu la vue, c'est ce que nous ne savons pas. Vous pouvez l'interroger lui-même, il est en âge de vous répondre. »

Les parents de l'aveugle n'ignoraient pas de quelle manière le miracle s'était opéré ; mais ils n'eurent pas le courage de dire la vérité tout entière, parce qu'ils craignaient les Juifs, qui avaient menacé de chasser de la synagogue, c'est-à-dire d'excommunier quiconque reconnaîtrait Jésus pour le Christ. Les pharisiens appelèrent donc une seconde fois l'aveugle-né, et, voyant qu'ils étaient parvenus à intimider les parents, ils crurent aussi pouvoir obtenir du fils une réponse un peu plus accommodée à leurs sentiments. Se donnant donc un grand air de religion : « Rends gloire à Dieu, lui dirent-ils, c'est-à-dire reconnais que c'est à Dieu seul que tu dois ta guérison, et que Jésus ne t'a rien fait ; car nous savons que cet homme est un pécheur. » — « Si c'est un pécheur, reprit l'aveugle, je n'en sais rien ; tout ce que je sais, c'est que j'étais aveugle et que je vois maintenant. » — « Que t'a-t-il donc fait? Comment t'a-t-il ouvert les yeux? » Mais l'aveugle voyant la malice des Juifs qui voulaient lui faire répéter les mêmes choses, sans avoir dessein d'y ajouter foi, leur répondit avec une entière liberté : « Je vous l'ai déjà dit et vous l'avez entendu, pourquoi me le demandez-vous une seconde fois? Est-ce que vous auriez envie d'être ses disciples? » — « Sois-le toi-même, lui dirent-ils avec fureur et en l'accablant de malédictions ; pour nous, nous sommes les disciples de Moïse, nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; quant à Jésus, nous ne savons d'où il est, ni de quelle part il vient. » — « Et voilà justement ce qu'il y a d'étonnant, répondit l'aveugle, c'est que vous autres, pharisiens, qui vous piquez d'être savants et qui êtes nos docteurs, vous ne sachiez pas d'où vient cet homme, qui a eu le pouvoir de m'ouvrir les yeux. Quant à nous, pauvres ignorants, nous croyons que Dieu ne donne pas aux pécheurs le pouvoir de faire de telles merveilles. Ceux qui les opèrent ne peuvent être que les amis de Dieu, et encore de quel miracle s'agit-il entre nous? D'un prodige sans exemple depuis l'origine des siècles. Car, depuis que le monde existe, on n'a jamais ouï dire que personne ait ouvert les yeux à un aveugle-né. Si cet homme n'était point envoyé de Dieu, aurait-il pu faire rien de semblable? » Et les Juifs, hors d'eux-mêmes : « Va, lui dirent-ils, tu es un malheureux, tu n'es que péché dès le ventre de ta mère, et tu t'avises de nous faire la leçon! » et ils le mirent à la porte. Jésus ayant appris qu'ils l'avaient honteusement chassé, s'empressa de le chercher, et,

l'ayant trouvé il lui dit : « Croyez-vous au Fils de Dieu ? » — « Que est-il, répondit l'aveugle, afin que je croie en lui? » — « C'est moi-même qui vous ai guéri et qui vous parle actuellement, » lui dit le Sauveur. Et l'aveugle, transporté de joie, s'écria : « Oui, Seigneur, je le crois, » et, se jetant à ses pieds, il l'adora (1). Ce trait si touchant, et dont la force n'a jamais pu être ni éludée, ni infirmée par l'envie et la méchanceté des Juifs, ne suffirait-il pas, à lui seul, pour nous prouver la céleste origine de notre divin Sauveur ? A l'exemple de cet aveugle, qui rendit gloire à Jésus, hardiment, constamment et avec une entière conviction (2), ne rougissons jamais de faire hautement profession de notre foi.

Lazare ayant été attaqué d'une maladie violente, ses sœurs envoyèrent dire à Jésus : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. » Cependant Jésus ne se pressa point d'aller à son secours ; il attendit même qu'il fût mort et enterré, afin que les pharisiens et les docteurs de la loi, qui avaient refusé de croire la guérison de l'aveugle-né, ne pussent douter aucunement de la vérité du miracle qu'il ferait en retirant Lazare d'entre les morts. Il y avait donc quatre jours que Lazare était dans le tombeau, lorsque Notre-Seigneur arriva chez lui ; et il trouva réunis dans la maison beaucoup de Juifs, qui étaient venus voir Marthe et Marie pour les consoler de la mort de leur frère. Marthe dit à Jésus avec la plus vive confiance : « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort ; mais je sais que, maintenant encore, Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. » Jésus lui répondit : « Votre frère ressuscitera. » Marthe lui dit : « Je sais qu'il ressuscitera au temps de la résurrection, au dernier jour. » Jésus lui repartit : « Je suis la résurrection et la vie ; et celui qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra. » Marie vint aussi se jeter aux pieds de Jésus, et lui dit comme sa sœur : « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Jésus voyant qu'elle pleurait et que les Juifs, qui étaient avec elle, pleuraient aussi, frémit en son esprit et se troubla lui-même et il leur dit : « Où l'avez-vous mis ? » Ils lui répondirent : « Seigneur, venez et voyez. » Alors Jésus pleura. Et les Juifs dirent entre eux : « Voyez comme il l'aimait. » Mais il y en eut aussi quelques-uns qui dirent : « Ne pouvait-il pas empêcher qu'il mourût, lui qui a ouvert les yeux à un aveugle-né. » Jésus, frémissant donc derechef en lui-même, vint au sépulcre ; c'était une grotte, et on avait mis une pierre par-dessus. Jésus leur dit : « Otez la pierre. » Marthe lui dit : « Seigneur, il sent déjà mauvais ; car il y a quatre jours qu'il est là. » Jésus lui répondit : « Ne vous ai-je pas dit que si vous croyiez, vous verriez la gloire de Dieu? » Ils ôtèrent donc la

(1) Et procidens adoravit eum. *Joan.*, IX, 38.
(2) Liberè, constanter, veraciter. *D.Cyril.*

pierre, et Jésus, levant les yeux en haut, dit ces paroles : « Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé. » Pour moi, je savais que vous m'exaucez toujours ; mais je dis ceci pour ce peuple qui m'environne, afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé. » Ayant dit ces mots, il cria à haute voix : « Lazare, sortez du tombeau. » Et, à l'instant même, le mort sortit ayant les pieds et les mains liés de bandes, et le visage enveloppé d'un suaire. Alors Jésus leur dit : « Déliez-le et le laissez aller. » Plusieurs donc d'entre les Juifs qui étaient venus voir Marthe et Marie, et qui virent ce que Jésus avait fait, crurent en lui. JOAN., *cap.* XI.

Et comment, en effet, ne pas se rendre à la vérité après un si grand miracle? Après une preuve si manifeste de sa puissance divine, comment ne pas regarder Jésus-Christ comme le vrai Messie?

2. Frappés des hautes vertus de Jésus-Christ et des belles actions de sa vie, des empereurs païens ne purent s'empêcher de lui rendre hommage. Adrien voulut lui élever un temple ; Alexandre Sévère lui offrait des sacrifices dans son palais ; et, tandis que ces idolâtres étaient pleins de vénération pour le nom et la personne de Jésus, on a vu des chrétiens apostats, soi-disant philosophes, l'attaquer avec une audace effrénée et vomir contre lui tout ce que la brutalité et la rage peuvent enfanter d'impie et de dérisoire. Mais, comme tout ce qu'ils ont écrit contre le Christ et son Église n'est qu'un tas de mensonges, de calomnies et de blasphèmes, nous croyons qu'il suffit de leur adresser, pour toute réfutation, ces paroles d'Origène : « Il est fort inutile de répondre à des propos qui ne présentent que des outrages, et qui ne diffèrent en rien de ceux que les crocheteurs tiennent sur les places. »

Il est plus intéressant de voir ce que pensait, sur Jésus-Christ et son Évangile, le plus grand homme des temps modernes, l'empereur Napoléon. Certes, nous n'avons pas la prétention d'en faire un dévot ; car l'on sait fort bien qu'à part ces solennités d'apparat commandées par les intérêts de sa politique, les pratiques religieuses, pendant le cours de sa vie agitée, furent à peu près nulles. Mais, quand il se vit seul sur son rocher de Sainte-Hélène, la piété de ses premières années lui revint au cœur. Il puisa, dans la lecture assidue du *Nouveau Testament* et de l'*Imitation de Jésus-Christ*, la patience et la résignation. Le foudre de guerre devint un agneau ; et l'empereur Napoléon, après avoir ordonné lui-même et fait disposer tous les apprêts de la cérémonie religieuse, termina son orageuse carrière par une mort édifiante et vraiment chrétienne. Voici donc quelques-unes des paroles échappées de sa bouche, lorsqu'il vit, pendant les longues journées de sa captivité, toutes ses illusions se dissiper une à une pour faire place à la vérité

« L'Évangile possède une vertu secrète, je ne sais quoi d'efficace une chaleur qui agit sur l'entendement et qui charme le cœur : on éprouve à le méditer ce qu'on éprouve à contempler le ciel.

« Le Christ ne varie pas, il n'hésite jamais dans son enseignement, et la moindre affirmation de lui est marquée d'un cachet de simplicité et de profondeur qui captive l'ignorant et le savant, pour peu qu'ils y prêtent leur attention.

« Une fois maître de notre esprit, l'Évangile captive notre cœur. Dieu même est notre ami, notre père et vraiment notre Dieu. L'âme séduite par la beauté de l'Évangile ne s'appartient plus. Dieu s'en empare tout à fait ; il en dirige les pensées et toutes les facultés ; elle est à lui.

« Quelle preuve de la divinité du Christ ! Avec un empire aussi absolu, il n'a qu'un seul but, l'amélioration spirituelle des individus, la pureté de la conscience, l'union à ce qui est vrai, la sainteté de l'âme.

« Il n'y a pas de Dieu dans le ciel, si un homme a pu concevoir et exécuter avec un plein succès le dessein gigantesque de dérober pour lui le culte suprême, en usurpant le nom de Dieu. Jésus est le seul qui l'ait osé ; il est le seul qui ait dit clairement, affirmé imperturbablement lui-même de lui-même : *Je suis Dieu.....* Comment donc un Juif, dont l'existence historique est plus avérée que toutes celles des temps où il a vécu, lui seul, fils d'un charpentier, se donne-t-il tout d'abord pour Dieu lui-même, pour l'Être par excellence, pour le Créateur de tous les êtres ? Il s'arroge toutes les sortes d'adoration. Il bâtit son culte de ses mains, non avec des pierres, mais avec des hommes. On s'extasie sur les conquêtes d'Alexandre. Eh bien ! voici un conquérant qui confisque à son profit, qui unit, qui incorpore à lui-même, non pas une nation, mais l'espèce humaine. Quel miracle ! L'âme humaine, avec toutes ses facultés, devient une annexe de l'existence du Christ. Et comment ? Par un prodige qui surpasse tout prodige. Il veut l'amour des hommes, c'est-à-dire ce qu'il est le plus difficile au monde d'obtenir, ce qu'un sage demande vainement à quelques amis, un père à ses enfants, une épouse à son époux, un frère à son frère, en un mot, le cœur : c'est là ce qu'il veut pour lui, il l'exige absolument, et il réussit tout de suite. J'en conclus sa divinité..... »

L'empereur se tut, et, comme le général Bertrand gardait également le silence : « Vous ne comprenez pas, reprit l'empereur, que Jésus-Christ est Dieu ? Eh bien ! J'ai eu tort de vous faire général !..... »

SEPTIÈME INSTRUCTION.

L'Évangile, livre divin. — Fausses idées des Juifs sur le Messie. — Les souffrances de Jésus nous font connaître la grandeur de Dieu, l'énormité du péché, le prix de notre âme. — Fruit de la mort de Jésus-Christ.

D. Que veut dire ce mot *Évangile?*
R. Il signifie bonne nouvelle.

L'Ange l'avait proclamé du haut des airs : « Je vous annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple un grand sujet de joie (1). » Bonne et heureuse nouvelle, en effet, que celle qui nous apprend la venue du Messie, la naissance de notre Sauveur ! Les hommes ne gémiront plus dans l'esclavage du péché ; le jour de leur délivrance est enfin arrivé.

On donne plus particulièrement le nom d'*Evangile* aux quatre livres qui contiennent les dogmes, les mystères, les préceptes, les maximes de l'Homme-Dieu, les faits et les merveilles de sa vie. Livres divins, écrits avec une admirable candeur, avec une simplicité inimitable ; on y sent quelque chose de surnaturel qui étonne et ravit. Point de discussions philosophiques, point de phrases d'une éloquence étudiée, tout y est sans effort et sans apprêt. Les Évangélistes ne savent qu'exposer purement et simplement les faits ; ils racontent les miracles les plus étonnants sans commentaire, sans aucune réflexion, sans aucune préparation pour disposer les esprits à les croire, pour résoudre les difficultés, et éclaircir les doutes qui peuvent se présenter. Ils parlent des tourments que Jésus-Christ a soufferts, sans aucun mouvement de colère ou d'indignation contre les persécuteurs. On voit aisément qu'en eux, c'est la vérité qui parle, la vérité nue et sans ornements, la vérité qui ne s'appuie sur aucune preuve, sur aucun raisonnement, parce qu'elle sent

(1) Evangelizo vobis gaudium magnum. *Luc.*, II, 10.

sa force et qu'elle n'a besoin que de se montrer pour être aussitôt reconnue.

Croyez donc à l'Évangile ; c'est Jésus-Christ lui-même qui nous le dit à tous (1). Juifs aveugles, qui n'avez pas voulu reconnaître votre Sauveur, croyez enfin à l'Évangile, et vous y verrez l'accomplissement des figures et des prophéties, et il vous sera impossible de ne pas adorer Jésus-Christ.

Schismatiques, hérétiques, de quelque secte que vous soyez, vous faites semblant de croire à l'Évangile, il est vrai ; mais croyez-y réellement, et vous y verrez qu'il faut se soumettre à l'Église, et vous vous réunirez dans le sein de cette bonne mère.

Déistes, sceptiques, philosophes de toute espèce, croyez à l'Évangile, et il vous sera facile de connaître que tous vos systèmes ne sont qu'illusion et folie, et vous verrez cesser vos doutes et vos perplexités, et vous conviendrez que l'Évangile seul a de quoi convaincre et s'assujettir tout esprit raisonnable.

Pécheurs endurcis, croyez à l'Évangile, et bientôt vous ferez pénitence, et vous briserez ces chaînes honteuses qui vous attachent à l'iniquité.

Ames tièdes et lâches, croyez à l'Evangile, et vous sentirez une noble ardeur se réveiller au dedans de vous, et rien ne vous coûtera pour plaire à Dieu et mériter sa grâce.

Pauvres, malades, affligés, désespérés, qui que vous soyez, croyez à l'Evangile, et vous y trouverez un remède à vos maux, une consolation dans toutes vos peines.

L'Évangile, c'est le livre de tous les états, de toutes les conditions. Lisez-les, ces pages admirables, et vous vous sentirez doucement entraîné vers Dieu, vers Jésus-Christ votre Sauveur et votre maître ; et, après les avoir lues, vous voudrez encore les relire, et vous y découvrirez un charme toujours nouveau.

(1) Credite Evangelio. *Marc.*, I, 15.

Dans l'Église, c'est la coutume de se tenir debout pendant la lecture de l'Évangile, pour marquer qu'on doit être prêt à marcher dans la voie de ses préceptes et à suivre les règles de piété qu'il nous trace. — Aux messes solennelles, on porte des cierges allumés à côté du livre des Evangiles, pour marquer que la parole de Jésus-Christ a été la lumière du monde [1].

D. Quelle est donc cette bonne nouvelle que Jésus-Christ est venu annoncer aux hommes ?

R. C'est qu'il venait satisfaire pour eux et les réconcilier avec Dieu.

Que pouvait-il y avoir de plus heureux pour la terre que la venue du Réparateur, qui devait briser la tête du serpent, triompher de l'enfer, effacer les péchés des hommes, et leur rendre tous leurs droits à l'héritage céleste? Cette bonne nouvelle ne devait-elle pas porter la joie dans tous les cœurs, et être accueillie avec la plus vive reconnaissance ? Les Juifs surtout, dépositaires des anciens oracles, les Juifs qui savaient que les temps de la Rédemption du genre humain étaient arrivés, et qui voyaient les œuvres, vraiment divines, par lesquelles Jésus-Christ signalait sa présence, n'auraient-ils pas dû les premiers accourir en foule à sa suite, le saluer comme le Messie promis, et se ranger parmi ses disciples ? Cependant il n'en fut pas ainsi ; un petit nombre seulement d'âmes simples et dociles à sa grâce crurent en lui. Mais presque tous les Juifs étaient imbus de fausses idées sur le Messie ; ils se le représentaient comme un roi puissant qui aurait de belles et triomphantes armées, de riches et superbes palais, qui rappellerait et surpasserait les beaux jours du règne de Salomon, qui rendrait Jérusalem toute brillante d'or et de pierreries, et la Judée, la première nation du monde. Chimériques espérances, qu'ils appuyaient sur des textes mal interprétés de l'Écriture ! Aussi, quand ils virent le Sauveur Jésus qui, dans une si basse fortune, dénué de tout, n'ayant pas même où reposer sa tête, prenait néanmoins

la qualité de Messie, ils en furent scandalisés ; et, malgré les preuves évidentes qu'il donnait de son origine céleste, ils le méprisaient et ils disaient : « N'est-ce pas là le fils d'un artisan (1) ? »

Les scribes surtout et les pharisiens étaient furieux contre lui, parce qu'il démasquait leur hypocrisie et dévoilait leurs vices. Ils firent donc tous leurs efforts pour le perdre : ils calomniaient ses intentions les plus pures, tournaient à contre-sens ses paroles, attribuaient ses miracles à une vertu diabolique, l'accusaient d'être un blasphémateur, un infracteur de la loi de Moïse, un séditieux, un perturbateur du repos public. Ainsi, le plus saint et le meilleur de tous les hommes, celui qui était la sainteté et la bonté même, fut le plus haï et le plus persécuté, jusqu'à ce qu'enfin ses ennemis le firent mourir comme un infâme malfaiteur. N'est-ce pas encore ainsi que le monde s'acharne tous les jours contre la vertu et l'innocence ? Que de fois l'homme juste et pieux est injurié, calomnié, méprisé, tandis que le méchant prospère et triomphe !

D. Comment Jésus-Christ a-t-il satisfait à Dieu pour nos péchés, et comment nous a-t-il réconciliés avec lui ?

R. En souffrant comme homme la mort que nos péchés méritaient, et en donnant comme Dieu un prix infini à ses souffrances.

Depuis la malheureuse chute de notre premier père, le genre humain gémissait dans l'esclavage de Satan ; le péché nous avait, en quelque sorte, vendus tous à la justice divine, et dévoués aux coups terribles de ses vengeances (2).

Nulle créature n'était capable de réparer l'injure infinie que le péché avait faite à Dieu ; nul, dit le Psalmiste, ne pouvait se racheter de lui-même, ni rendre à Dieu le prix de son âme (3). Vainement les hommes, dans le cours des

(1) Nonne hic est fabri filius ? *Math.*, XIII, 55.

(2) Venumdati sub peccato. *Rom.*, VII, 14.

(3) Non dabit Deo placationem suam, nec pretium redemptionis animæ suæ. *Psal.* XLVIII, 7.

siècles, avaient cherché des victimes pour les subroger à leur place; « ils multipliaient sans fin leurs holocaustes, dit l'Apôtre, et toujours leurs péchés demeuraient sur eux (1). » Quand même ils auraient immolé tous leurs troupeaux par des hécatombes, ils ne pouvaient offrir à Dieu que des sacrifices indignes de ses regards. Car il est impossible que la vie des bêtes paie pour la vie des hommes; la compensation n'est pas suffisante. Ils n'avaient donc rien d'eux-mêmes et de leur propre fonds, qui fût capable d'égaler la réparation à l'offense. Toutes leurs actions, toutes leurs souffrances n'étaient d'aucun mérite devant Dieu, et, par conséquent, ils étaient dans une impossibilité absolue de satisfaire à son inflexible et rigoureuse justice. Le péché ne pouvait être expié ni détruit que par une victime d'un prix infini; il fallait un Dieu pour apaiser le courroux d'un Dieu; il fallait un homme pour satisfaire pour les hommes; donc un Homme-Dieu pouvait seul opérer le grand ouvrage de la Rédemption.

Et le Fils de Dieu, ô spectacle étonnant! spectacle de charité, auquel nous ne devrions jamais penser sans verser des larmes! le Fils de Dieu s'est mis à la place des pécheurs! Mais quoi ! l'innocent sera-t-il puni pour les coupables? le juste pour les impies? et le Père éternel consentira-t-il à un pareil échange? Oui, le Père y consent par un excès de bonté, et voilà jusqu'à quel point un Dieu a aimé le monde (2)! Dans le mystère de notre salut, qui est le chef-d'œuvre de sa sagesse, il veut glorifier à la fois sa justice et sa miséricorde; il veut bien pardonner aux hommes, mais sans rien relâcher des rigueurs de sa justice, afin de n'autoriser, en aucune manière, la licence de pécher.

Ainsi Jésus-Christ, l'innocent, le juste, le saint par excellence, a consenti à porter sur son corps tous nos péchés (3).

(1) *Heb.*, x, 1.
(2) Sic Deus dilexit mundum. *Joan.*, III, 16.
(3) Peccata nostra pertulit in corpore suo. I, *Pet.*, II, 24.

Son père l'en a chargé (1); il en a été accablé; et, selon l'expression énergique de saint Paul, il s'est vu réduit à être, en quelque sorte, la personnification du péché et le péché même (2). Or, en cet état, le Père ne le reconnaît plus pour son Fils; il ne voit en lui, selon une expression de Tertullien, qu'un homme de péché; et, comme la mort, d'après l'Apôtre, est le prix et le salaire du péché, il faut qu'il la subisse, et avec la mort tous les supplices que mériterait le péché, s'il se produisait en substance. Alors la justice divine sera pleinement satisfaite.

Ici, considérons un instant les tourments que cette victime innocente a endurés pour notre amour. Voyez-le, ce divin Sauveur, dans le cours de sa passion; représentez-vous les diverses circonstances de cette horrible tragédie. Que de larmes versées dans le jardin des Olives! que de sang répandu, dans le prétoire, sous les coups de la flagellation! que de sueurs sous le pesant fardeau de la croix! quel amas terrible de maux inouïs! Trahi par un de ses disciples, renié par un autre, abandonné de tous, chargé d'indignes chaînes, livré à toute la malice de ses ennemis, il est un objet de risée comme s'il était un imbécile et un fou, et un objet de fureur comme s'il était un scélérat. On l'accable d'injures, on lui crache au visage, on lui arrache les cheveux et la barbe, on le frappe à grands coups. « Les pécheurs, nous dit-il lui-même par la bouche d'un Prophète, ont fabriqué, ont forgé sur mon dos (3); » ils y ont frappé comme les forgerons frappent sur une enclume. Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a en lui rien de sain. Tous ses sens ont eu leur supplice particulier. Pour expier nos discours licencieux, ses oreilles sont percées de cris outrageants; pour réparer notre sensualité et notre intempé-

(1) Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrûm. *Is.*, LIII, 6.

(2) Eum, qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit. II, *Cor.*, V, 21.

(3) Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores. *Psal.* CXVIII, 3.

rance, sa bouche est abreuvée de fiel et de vinaigre ; ses yeux fondent en pleurs, à cause de la licence de nos regards; ses pieds et ses mains sont transpercés de gros clous, à cause du mauvais usage que nous faisons des nôtres ; son chef sacré est couronné d'épines, pour expier notre orgueil ; tout son corps est brisé, broyé, moulu sous les coups, à cause de nos iniquités. Enfin, c'est un homme de douleurs, frappé de Dieu, en butte à tous les traits de la vengeance céleste, jusqu'à ce qu'il consomme son sacrifice sur un infâme poteau [2].

D. Comment s'appelle le mystère de Jésus-Christ souffrant et mort pour nous ?

R. Le mystère de la Rédemption.

C'est par ses souffrances et sa mort que Jésus-Christ nous a délivrés de la captivité de Satan. Mais était-il nécessaire, pour la rédemption du monde, que le Fils de Dieu souffrît toutes ces indignités ? Non, sans doute ; d'une seule action, d'une seule parole, d'un seul de ses soupirs, il aurait pu racheter les hommes, de même que d'un seul mot il avait créé l'univers. Mais ce qui était plus que suffisant pour notre délivrance, ne l'était pas assez pour contenter pleinement son amour pour nous et son zèle pour la gloire de son Père (1). Et il s'est assujetti aux opprobres et aux supplices les plus cruels pour signaler sa charité sans pareille, pour nous faire comprendre ce qui de soi-même était incompréhensible, ce que nous n'aurions jamais bien compris sans lui, je veux dire, la grandeur de Dieu, l'énormité du péché, le prix de notre âme.

1° Qu'est-ce que Dieu ? Certes, le spectacle de la nature, notre propre raison, et les livres saints nous en donnent des idées grandes et sublimes. Mais la passion du Sauveur

(1) Hæc sufficiebant redemptioni, sed non satis erant amori. *D. Chrysol.*

nous en dit bien davantage ; elle nous montre, comme à découvert, la grandeur et la majesté du Très-Haut ; elle nous dit que Dieu est un être pour la gloire duquel il a fallu qu'un Homme-Dieu s'humiliât, un être si excellent qu'il ne peut être dignement honoré que par un Dieu, et par un Dieu qui s'immole pour reconnaître sa grandeur ! Est-il rien de plus fort ? et ne devons-nous pas nous anéantir en face de ces incommensurables abîmes de la Divinité ?

2° Qu'est-ce que le péché ? Vous dire que c'est un mal affreux qui a causé la ruine de l'homme, qui a bouleversé l'univers, attiré sur la terre mille fléaux, allumé les feux éternels de l'enfer, c'est capable sans doute de vous en inspirer l'horreur. Mais vous dire que c'est un mal, pour l'expiation duquel il a fallu qu'un Dieu-Homme se fît anathème et devînt un sujet de malédiction (1), n'y a-t-il pas là de quoi vous étonner et vous confondre ? O vous donc qui regardez le péché comme une faiblesse très-pardonnable, comme une impétuosité de la nature, une saillie de la concupiscence, comme un léger oubli, un rien, considérez le divin Rédempteur ! Si, comme il le pouvait, il s'était contenté d'une seule action, d'une seule parole pour expier le péché, la facilité du remède aurait pu vous laisser quelques doutes sur la grièveté du mal. Mais voyez un Dieu traité comme un ver de terre, et mourant au milieu des plus affreux supplices, et comprenez enfin la malice et l'énormité du péché, et ne vous étonnez plus de la rigueur des jugements de Dieu contre les pécheurs. Le Calvaire vous explique clairement l'enfer ; car, si le Fils, si l'innocent est ainsi traité, que sera-ce de l'esclave et du coupable (2) ? Si nous ne perdions pas de vue les souffrances et les humiliations de notre Sauveur, jamais nous ne pourrions nous résoudre à commettre un seul péché.

3° Qu'est-ce que notre âme ? C'est un trésor caché ; c'est

(1) Factus pro nobis maledictum. *Gal.*, III, 13.
(2) Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet? *Luc.*, XXIII, 31.

un or très-fin dans la boue; la chair qui l'environne nous empêche de remarquer sa juste valeur. Mais reconnaissez, ô hommes, ce que vous êtes et quelle est votre grandeur. Élevez-vous, ô mon âme, dit saint Augustin, élevez-vous au-dessus du monde et de toutes les choses les plus rares, les plus précieuses, les plus merveilleuses du monde; montez sur le Calvaire, considérez le Fils de Dieu, voyez couler son sang : voilà ce que vous valez (1); vous avez été achetée à un prix infini et inestimable (2). Pour vous avoir, pour vous posséder, un Dieu n'a point cru trop donner, ni être trop prodigue que de se sacrifier lui-même. Non, non, ajoute saint Augustin, ne croyons pas être peu de chose, nous qui sommes d'un si grand prix aux yeux du Père éternel, qu'il nous a achetés sur le Calvaire avec le sang de son propre Fils (3). Et cependant, quel cas faisons-nous de notre âme ? A peine si nous y pensons. Et, après que Jésus-Christ a daigné la racheter au prix de son sang, nous poussons l'aveuglement et la folie jusqu'à la revendre au démon pour un vil intérêt, pour un plaisir d'un moment. Ah ! rougissons de notre conduite, et, nous jetant désormais entre les bras de la miséricorde divine, rappelons-nous que nous ne sommes plus à nous-mêmes, mais au Dieu qui nous a sauvés (4).

D. Quel a été le fruit de la mort de Jésus-Christ ?

R. Le fruit de la mort de Jésus-Christ a été la réconciliation des hommes avec Dieu.

« Lorsque nous étions ennemis de Dieu, nous avons été « réconciliés avec lui par la mort de son Fils (5). » C'est Jésus-Christ qui a été le médiateur de cette nouvelle al-

(1) Erige te, anima.... tanti vales. *D. Aug. in ps.* 102, n. 6.

(2) Pretio empti estis magno. I, *Cor.*, VII, 23.

(3) Tam caros estimat, ut... unigeniti sui pretiosum sanguinem fundat. *D. Aug. Serm.* 216, n. 3.

(4) Non estis vestri. I, *Cor.*, VI, 19.

(5) Cùm inimici essemus, reconciliati sumus Deo per mortem Filii ejus. *Rom.*, V 10.

liance, et c'est avec son propre sang qu'il a signé notre réconciliation et notre paix. « Ses opprobres, dit saint Jérôme, ont effacé les nôtres ; ses liens nous ont mis en liberté ; sa couronne d'épines nous a valu le droit de prétendre au diadème de la gloire immortelle ; et ses plaies nous ont rendu la santé (1) ; » enfin, sa mort nous a rendu la vie en abolissant tous nos péchés (2). Au plus fort de ses douleurs, il combattait contre les puissances infernales ; il les désarmait et les forçait de relâcher leur proie (3). Voilà comment nous avons été arrachés à l'empire de Satan. Esclaves que nous étions de l'enfer et du péché, nous sommes redevenus enfants de Dieu, héritiers du royaume de Dieu, et les bénédictions célestes ont commencé à couler sur nous avec plus d'abondance que jamais. Car la rédemption a été non-seulement entière et complète, mais encore surabondante (4). Comment cela ? C'est que le prix du sang d'un Dieu est infiniment au-dessus de toute la malice du péché ; c'est que les mérites d'un Dieu étaient plus que suffisants pour racheter non-seulement un monde, mais mille mondes. Nous avons donc, en Jésus-Christ, reçu le pardon, recouvré la vie, la grâce, la liberté, enfin tout ce que nous avions perdu par la jalousie du démon, et de plus grands avantages encore, parce que la miséricorde du Seigneur est infinie, et qu'il nous a rachetés de la manière la plus généreuse et la plus magnifique (5).

(1) Opprobria ejus nostrum abstulêre opprobrium ; vincula ejus nos liberos fecerunt ; coronâ spineâ capitis ejus, diadema regni adepti sumus ; vulneribus ejus sanati sumus. *D. Hier. in cap.* XIV *Marc.*

(2) Et vos, cùm mortui essetis in delictis convivificavit donans vobis omnia delicta. *Col.*, II, 4.

(3) Expolians principatus et potestates. *Colos.*, II, 15.

(4) Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia. *Rom.*, V, 20.

(5) Quia apud Dominum misericordia et copiosa apud eum redemptio. *Ps.* CXXIX, 7.

TRAITS HISTORIQUES.

1. De tout temps les chrétiens ont eu le plus grand respect pour les saints Évangiles ; et ce sentiment, que les apôtres avaient inspiré aux premiers fidèles, dès l'origine de l'Église, était tellement commun qu'il était connu des païens eux-mêmes, comme le prouve le trait suivant.

En l'an de Jésus-Christ 200, saint Spérat ayant été pris avec quelques autres chrétiens aussi fermes que lui dans la foi, ils furent tous conduits à Saturnin, proconsul d'Afrique, qui les exhorta à reconnaître les dieux de l'empire pour sauver leur vie. Spérat lui répondit hardiment qu'ils n'adoraient que le vrai Dieu, qui était Jésus-Christ, et qu'ils étaient prêts à mourir pour lui avec joie. Alors le proconsul, touché de leur générosité, leur parla avec plus de modération, et dit à Spérat : « Quels sont ces livres que les chrétiens ne lisent qu'en les adorant ? » Spérat lui répondit que c'étaient les quatre Évangiles de Jésus-Christ, les épîtres de saint Paul, et toute l'Écriture sainte inspirée de Dieu. BARON. *ad ann.* 200, nº 2.

Saint Milles, évêque de Suse, désirant voir les lieux saints et les serviteurs de Dieu que leurs vertus rendaient célèbres, se mit en route pour aller à Jérusalem et à Alexandrie. Il ne porta avec lui que le livre des Évangiles. Son voyage fut véritablement un voyage de piété, de pénitence et de recueillement. Lorsqu'il fut arrivé à Séleucie et à Ctésiphon, il y trouva beaucoup de confusion et de désordre parmi les chrétiens. Le mal venait de l'orgueil et de l'arrogance d'un certain Papas qui, par sa conduite irrégulière, avait excité un schisme. On tenait alors un synode à Séleucie, pour réformer les abus introduits dans la discipline et pour entendre les plaintes que plusieurs évêques formaient contre Papas. Saint Milles lui parla avec beaucoup de force et de liberté. « Insensé, lui répondit Papas avec colère, vous voulez m'instruire, comme si je ne savais pas mon devoir ? » Le saint, prenant le livre des Évangiles qu'il portait avec lui, le mit sur la table ; puis s'adressant à Papas, il lui dit : « Si vous rougissez d'apprendre votre devoir de moi, qui suis un misérable mortel, apprenez-le du moins du saint Évangile. » Papas, ne se possédant plus de rage, frappe le livre de sa main, en s'écriant : « Parlez, Évangile, parlez. » Milles, effrayé de ces paroles impies, reprend le livre, et, après l'avoir appliqué respectueusement sur sa bouche et ses yeux, il dit à Papas : « L'Ange du Seigneur vous punira de l'outrage que vous avez fait à la parole de vie. La moitié de votre corps restera sans mouvement, et vous n'en mourrez point ; vous vivrez encore quelques années, pour

être un exemple subsistant de la justice divine. » A l'instant, une paralysie attaqua la moitié du corps de Papas, et il tomba par terre.

Jos. ASSÉMANI, *Bibl. orient.*

Saint Thomas d'Aquin ne lisait jamais l'Évangile qu'à genoux. — Saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, toutes les fois qu'il le prenait entre ses mains, le baisait respectueusement. — C'est ce que font tous les jours les prêtres à la sainte messe; après avoir lu le saint Évangile, ils le baisent. Cette pieuse pratique, nous devons l'imiter chacun en notre particulier.

2. C'est pour rendre nos souffrances plus douces que Jésus-Christ a voulu souffrir lui-même. Notre-Seigneur le dit expressément à sainte Thérèse. Un jour qu'elle était dangereusement malade; il lui apparut tout couvert de plaies, et il lui fit entendre ces mots : « Regarde, ma fille, ce que j'ai souffert pour toi, et considère si tes peines peuvent être comparées aux miennes. » Depuis cette époque, la sainte avait coutume de dire, lorsqu'elle était affligée de quelque infirmité : « Quand je pense en combien de manières le Seigneur a souffert, lui qui était tout à fait innocent, je ne sais comment je pourrais me plaindre de mes souffrances. »

Sainte Liduvine eut à souffrir pendant trente-huit années grand nombre d'infirmités, la fièvre, la goutte aux pieds et aux mains, l'esquinancie et des plaies sur tout son corps; mais, comme elle avait toujours devant les yeux les douleurs de Jésus-Christ, elle était toujours gaie et contente. Elle désirait encore souffrir le martyre pour le nom et la gloire de Jésus. Un jour qu'elle soupirait après cette grâce, elle vit une belle couronne, mais qui n'était pas encore achevée; elle comprit que c'était pour elle qu'elle était préparée; c'est pourquoi désirant qu'elle fôt complète, elle pria Dieu d'augmenter ses douleurs. Il l'exauça et lui envoya des soldats, qui aux injures ajoutèrent les mauvais traitements et la frappèrent cruellement. Ensuite elle vit un ange tenant la couronne achevée, qui lui dit que ses dernières souffrances y avaient mis les pierres précieuses qui y manquaient; et, peu de temps après, elle expira. *Saint* LIGUORI.

Les saints connaissaient tellement le prix des souffrances endurées pour l'amour de Dieu, que non-seulement ils les supportaient avec patience, mais qu'ils les recherchaient avec la plus grande avidité. Nous aurions à ce sujet des choses ineffables à dire. Le trait suivant suffira pour nous donner une idée du bonheur que certaines âmes privilégiées trouvaient à souffrir.

Saint François d'Assise allait à Pérouse, à Sainte-Marie des Anges, ayant pour compagnon de voyage un des siens, nommé Léon. L'hiver était rigoureux, le ciel âpre et dur; le froid les faisait cruellement souffrir en route. Léon marchait en avant de quelques pas; saint François qui suivait derrière, appelant tout à coup son compagnon : « Mon

frère Léon, dit-il, quoique les frères mineurs soient de bon exemple et présentent le modèle d'une vie religieuse, notez bien ceci pourtant, et, s'il se peut, inscrivez-le sur vos tablettes : Nous n'avons pas une parfaite joie. »

Après avoir fait encore un peu de chemin, il appela de nouveau Léon : « Mon frère, dit-il, quand même quelqu'un de nous rendrait la vue aux aveugles, la parole aux muets, l'ouïe aux sourds, le parfait usage des jambes aux boiteux ; quand même il rappellerait le sentiment et la vie dans des membres déjà froids ; quand même il découvrirait sur quoi roulent les plus secrètes pensées d'autrui ; quand il apaiserait les tempêtes, calmerait les mers irritées, et marcherait sur les eaux les plus profondes sans mouiller ses pieds ; écrivez pourtant et notez bien ceci : Là n'est point une joie parfaite. »

Peu d'instants après, l'appelant de nouveau : « Frère Léon, si quelqu'un de nous savait les langues de tous les peuples, possédait toutes les sciences, pouvait connaître et prédire l'avenir, pénétrer au fond de toutes les consciences ; écrivez pourtant que cela n'est point une joie parfaite. »

Comme ils continuaient leur route, saint François cria de nouveau : « Frère Léon, si quelqu'un de nous parlait la langue des anges, savait le nombre et le mouvement des étoiles, les vertus variées des plantes, les trésors cachés de la terre ; s'il avait exploré la nature, les qualités des oiseaux, des poissons et de tous les autres animaux, toutes les merveilles des plantes et des arbres, des eaux et des sources, comme de tous les hommes, écrivez pourtant et notez avec soin que la joie parfaite n'est point là ; mon frère, elle n'y est pas. »

Il se tut pendant un petit bout de chemin ; bientôt reprenant la parole : « Frère Léon, quand quelqu'un de notre Ordre saurait prêcher avec tant de force qu'il appellerait de toutes parts les Barbares aux mystères chrétiens, écrivez cependant, ce n'est point là la grande joie. »

Cette manière nouvelle d'exhortation dura presque deux milles. Mais le compagnon de saint François, étonné de cette allocution singulière : « Mon frère, dit-il, je vous en prie par le divin amour, si rien de ce que vous avez dit n'est une joie complète, expliquez-moi donc ce que c'est que la joie véritable. »

Saint François lui dit alors nettement : « Si arrivés à Sainte-Marie des Anges tout trempés, frissonnant de tous nos membres et presque gelés, souillés de boue, mourant de faim ; si, dis-je, après une route si pénible, frappant à la porte et demandant à entrer, nous recevions d'un portier au visage rébarbatif, à la parole dure, ces compliments : Qui êtes-vous ? Des vagabonds, des coureurs, pillant l'aumône réservée aux indigents ; et qu'en même temps on nous fermât la porte, on nous laissât dans les neiges presque morts de faim et de froid, eh bien! si tout cela, si ce refus, si ces outrages étaient supportés par nous,

frère Léon, d'une âme tranquille, sans murmure, pour la cause de Dieu, si nous rapportions tout à la volonté de Dieu, si nous pensions en nous-mêmes : voilà pourtant que ce portier nous a donné nos titres, nous a salués comme nous le méritons, remercions Dieu qui a permis que nous fussions reçus comme nous devons l'être : voilà, mon frère, quelle serait la parfaite joie ; celle-là, je vous conseille de l'écrire. C'est bien la joie parfaite que vous avez demandé à connaître. »

« Que si nous persistons à demander l'hospitalité à la porte du couvent, et que le portier, poussé à bout, mêle aux injures des soufflets et ajoute, en place de bon accueil, ces paroles : « Loin d'ici misérables, allez chercher un gîte où vous voudrez, vous ne coucherez point ici ; » que si nous supportons toutes ces choses patiemment et même avec joie pour l'amour du Christ, ô frère Léon, écrivez, écrivez, du mieux que vous pourrez, que c'est là la véritable, la solide joie. »

« Si la faim nous presse de telle sorte que, ne pouvant nous éloigner de là, il nous soit également impossible d'aller ailleurs, à cause des ténèbres de la nuit, et que de nouveau nous nous mettions à frapper et à crier, joignant aux supplications les larmes, mais toujours vainement, jusqu'à ce que le portier tout bouillonnant de colère accoure, nous broie avec un bâton noueux, et nous couche par terre dans la neige et dans la boue, et qu'alors tous ces outrages de paroles et de coups, ce froid et cette faim, cet abandon de tout le monde, cette exclusion universelle, nous les supportions avec mansuétude et avec joie, les regardant comme un grand gain et voulant les souffrir, et bien d'autres encore pour Jésus-Christ, oh ! là, oui, bien là, certainement, est la véritable joie. »

« O frère Léon, parmi tous les dons du Saint-Esprit, que le Christ a coutume de faire aux siens, le plus important, c'est de se vaincre soi-même, de dévorer les affronts, les outrages, les coups, les injures, Pouvoir, au nom du Christ, garder le silence, se contenir, souffrir, c'est là le commencement, c'est là le motif de la plus solide joie, car de tout ce que j'ai rappelé de toutes ces sciences, de tous ces talents admirables, nous ne pouvons en tirer aucune gloire, cela n'est point à nous, mais à Dieu ; ce n'est point de nous que cela vient. Qu'avez-vous donc que vous n'ayez reçu ? Si donc vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifier, comme si vous ne l'aviez point reçu ? »

« Mais être accablé de toute sorte d'afflictions et de misères, et cependant ne point répandre sa bile, ne point rompre la patience, voilà ce que les chrétiens peuvent compter pour leur gloire et leur triomphe. »

« Saint Paul nous y invite par ces paroles : « Loin de moi de me glorifier, si ce n'est dans la croix de notre Seigneur Jésus-Christ. » En somme, frère Léon, notre gloire, notre joie, c'est de souffrir beaucoup pour le Christ. »

Et nous, faibles et lâches que nous sommes, nous nous impatientons, nous murmurons pour une bagatelle, pour la moindre incommodité. Ah ! plutôt, lorsque le Seigneur nous afflige, jetons avec amour nos yeux sur le crucifix, en pensant que nos souffrances, unies aux douleurs immenses que Jésus-Christ a souffertes pour nous sur la croix, nous vaudront un poids immense de gloire dans le ciel.

HUITIÈME INSTRUCTION

Satisfaction de Jésus-Christ, universelle. — S'en appliquer le fruit. — Vendredi saint. — Supplice de la Croix. — Honorer la Croix et la porter. — Chemin de la Croix.

D. Jésus-Christ est-il mort pour quelques hommes seulement?

R. Jésus-Christ est mort et a satisfait pour tous les hommes : ils ont tous été rachetés par Jésus-Christ.

Vérité consolante! Jésus-Christ est *le Sauveur de tous les hommes* (1), *et de même que tous meurent en Adam, ainsi tous reçoivent la vie par Jésus-Christ* (2). Ce n'est donc point seulement pour quelques peuples privilégiés que Jésus-Christ est venu et qu'il a été envoyé, mais pour tous les peuples et toutes les contrées de la terre. Car Dieu ne fait point acception de personnes; auprès du Seigneur, dit l'Apôtre, il n'y a ni juif, ni gentil, ni circoncis, ni incirconcis, ni grec, ni barbare (3). Le bienfait de la Rédemption s'étend donc à tous les enfants d'Adam sans exception.

(1) Qui est salvator omnium hominum. I, *Tim.*, IV, 10.

(2) Sicut in Adam omnes moriuntur, ità et in Christo omnes vivificabuntur. I, *Cor.*, XV, 22.

(3) Ubi non est Gentilis et Judæus, circumcisio et præputium, Barbarus et Scytha, servus et liber, sed omnia et in omnibus Christus. *Col* III, 11.

Jésus-Christ est mort généralement pour tous (1), pour le pauvre comme pour le riche, pour les petits comme pour les grands, pour les hommes des temps passés comme pour ceux d'aujourd'hui, et pour ceux qui viendront jusqu'à la fin du monde. Il est vrai qu'il est surtout le Sauveur des fidèles et des prédestinés (2); mais cela n'empêche pas qu'il n'ait également satisfait pour les pécheurs, pour les hérétiques, pour les idolâtres, pour tous les réprouvés. En vertu de ses mérites et par l'effusion de son sang, il a fourni à tous des grâces et des secours, par lesquels il leur est facile de se sauver, s'ils sont fidèles à y correspondre.

Mais encore que la passion de Jésus-Christ soit pour tous les hommes en général, nous pouvons ajouter avec les docteurs catholiques que Jésus-Christ a souffert et qu'il est mort pour chacun en particulier, en sorte que chacun de nous peut s'adresser à lui en toute confiance et lui dire : *Mon Sauveur et mon Rédempteur*. Oui, Jésus-Christ m'a aimé comme si j'étais seul au monde, et il s'est livré pour moi (3). C'est pour moi qu'il a sué sang et eau au jardin des Olives, pour moi qu'il a été flagellé et couronné d'épines, pour moi qu'il a été crucifié. La Rédemption est donc un bienfait commun à tous et particulier à chacun; et nous pouvons appliquer au sacrifice sanglant de la croix ce que saint Thomas a dit de son renouvellement sur nos autels, qu'il est tout entier à tous et tout entier à chacun (4). Hélas ! comment se fait-il qu'un si grand nombre se rendent la mort du Sauveur inutile, et périssent à la vue de la croix et avec tant de moyens de salut ?

D. Suffit-il pour être sauvé que Jésus-Christ ait satisfait pour nous ?

(1) Et pro omnibus mortuus est Christus. II, *Cor.*, v, 15.

(2) Qui est salvator omnium hominum, maximè fidelium. I, *Tim.*, IV, 10.

(3) Qui dilexit me et tradidit semetipsum pro me. *Gal.*, II, 20.

(4) Sic totum omnibus, quod totum singulis. *Ex Hymn.* Sacris solemniis,

R. Non, il faut outre cela que le fruit de la mort de Jésus-Christ nous soit appliqué.

Croire que Jésus-Christ par ses souffrances a tellement satisfait pour nos péchés que maintenant nous soyons dispensés de toute pénitence, se figurer qu'en mourant pour nous sur la croix, il a tellement opéré notre salut que maintenant nous n'ayons plus besoin de travailler à notre sanctification et qu'il ne nous reste plus rien à faire, ce serait s'abuser étrangement. Eh quoi ! Jésus-Christ aurait fait, pour ainsi dire, tous les frais de notre Rédemption, et nous n'y mettrions rien de notre part ! Il a porté sur son corps la peine de nos péchés, et nous prétendrions vivre dans les plaisirs, chercher toutes nos aises et toutes nos commodités ! Non, non, dit saint Augustin, le même Dieu qui nous a créés sans nous, ne veut point nous sauver sans nous. En acquittant nos dettes, en mourant pour nos iniquités, il n'a nullement entendu nous décharger du soin de les expier nous-mêmes. Nous devons donc unir nos satisfactions et nos pénitences à la satisfaction qu'il a offerte pour nous. Les nôtres, sans la sienne, ne seraient d'aucun prix ; mais aussi la sienne, quoique plus que suffisante pour expier tous les péchés du monde, ne serait d'aucun effet pour nous, si nous n'avions soin de nous l'appliquer par nos œuvres, de même qu'on mourrait de soif à la vue de la source la plus abondante, si on négligeait d'aller y puiser. Rien ne manque donc à notre Rédemption de la part de Jésus-Christ ; mais il y manquerait quelque chose de notre part, si nous ne voulions pas coopérer avec Jésus-Christ à notre propre sanctification. Sans lui, nous n'aurions pu rien faire pour le ciel, rien qui fût agréable à Dieu ; il a daigné faire les premières avances, et maintenant qu'il nous a mis en état de travailler efficacement à notre salut, maintenant qu'il nous offre ses mérites infinis, c'est à nous de nous les appliquer.

D. Comment le fruit de la mort de Jésus-Christ nous est-il appliqué ?

R. Le fruit de la mort de Jésus-Christ nous est appliqué par le Baptême, par les autres Sacrements et par la grâce de Dieu.

Pour avoir part aux mérites de Jésus-Christ, il faut que nous participions aussi à ses souffrances, à ses travaux, que nous soyons fidèles à observer ses préceptes, à nous conformer à ses exemples, à imiter ses vertus. On n'a droit au salut qu'autant qu'on résiste aux mouvements de la convoitise, qu'on réprime ses vices, qu'on est mort au monde, au péché et à soi-même. C'est en ce sens que l'Apôtre disait : « J'accomplis en moi ce qui manque à la passion de Jésus-Christ (1), » non qu'il ne la crût parfaite en elle-même, mais pour marquer qu'elle ne peut nous être profitable qu'autant que nous la portons aussi sur nous-mêmes, qu'autant que nous l'accomplissons, et que, pour ainsi dire, nous l'imprimons non-seulement dans notre cœur par le retranchement de tout désir déréglé, mais encore dans notre chair par la mortification des sens.

C'est surtout dans les sacrements que la grâce de Jésus-Christ nous est accordée ; ils sont comme autant de canaux par où le sang de Jésus-Christ coule à grands flots pour notre sanctification. Allons puiser à ces sources de vie, nous y trouverons le remède à tous nos maux, la paix de l'âme, la joie de l'Esprit-Saint. Là, nous pourrons recueillir quelques gouttes de ce sang précieux, qui efface les péchés du monde. Ah ! qu'il tombe sur nous, ce sang adorable (2) ! Ces paroles que les Juifs prononcèrent autrefois avec une aveugle frénésie, répétons-les avec les sentiments d'une foi vive, d'une entière confiance, d'un amour ardent. O sang divin, tombez sur moi pour me laver, me purifier, me sanctifier ; mon âme est comme une terre sèche et aride, coulez sur elle, coulez sur mon cœur, et fondez-en la glace et l'insensibilité.

(1) Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne meâ. *Col.*, I, 24.

(2) Sanguis ejus super nos. *Math.*, XXVII, 25

La vertu divine et inépuisable de ce sang, qui a régénéré le monde, nous est communiquée dans tous les sacrements. Mais le sang lui-même, le propre sang de Jésus-Christ est dans la sainte Eucharistie. Tous les jours il coule sur nos autels, et il est offert en sacrifice pour nos péchés. Ce n'est pas tout encore ; Jésus-Christ nous ordonne de le boire, de nous en nourrir, de le faire couler dans nos veines, afin que nous ne vivions que de sa vie, et que nous soyons entièrement transformés en lui. O charité ineffable ! O mon Dieu, rendez-moi digne d'un si grand bienfait, et faites que j'en use pour votre gloire et pour mon salut.

Qu'ils sont à plaindre ceux qui ne se mettent point en peine de profiter de la mort et de la passion du Sauveur ! Le sang de Jésus-Christ retombera sur eux, comme sur les Juifs perfides ; il criera contre eux plus haut que le sang d'Abel, et il attirera sur leurs âmes toutes les malédictions attachées à l'abus des grâces, au mépris des sacrements.

D. Quel jour Jésus-Christ est-il mort?

R. Le Vendredi saint.

Le mercredi, les Juifs tinrent conseil et arrêtèrent les moyens de faire mourir Jésus-Christ. Le jeudi, cet adorable Sauveur fit la dernière cène avec ses disciples, leur lava les pieds et institua l'auguste sacrement de l'Eucharistie ; il se rendit ensuite au jardin des Olives, et c'est là que l'infâme Judas, à la tête d'une bande forcenée, vint le trahir, le charger de chaînes et le livrer à ses ennemis. Pendant toute la nuit, Jésus-Christ fut exposé aux insultes d'une soldatesque effrénée, qui lui fit souffrir toute sorte d'avanies et de mauvais traitements. Le lendemain, qui était la veille du sabbat de la Pâque des Juifs, il fut traîné de tribunal en tribunal, et enfin condamné à mort. L'inique sentence fut exécutée le même jour. Nous célébrons tous les ans la mémoire de ce triste événement, le vendredi avant Pâques, que nous appelons le Vendredi saint, parce qu'il est consacré par les souffrances et la mort de l'Homme-Dieu,

par l'effusion de son sang qui a sanctifié le monde [1].

Jour de deuil et de tristesse pour l'Église et pour toute âme chrétienne ! Les autels sont nus, dépouillés de tout ornement ; on n'entend plus retentir le son des cloches, on éteint les cierges, tout est lugubre dans le chant et les cérémonies; les offices sont une espèce d'obsèques que l'Église fait pour rendre les derniers devoirs à son divin époux. Le bruit qu'on fait à la fin représente le tremblement de terre, le brisement des rochers et la convulsion de la nature, au moment où le Fils de Dieu expira ! Entrons en ce jour dans les plus vifs sentiments de pénitence. Autrefois on redoublait les mortifications, on prolongeait les prières, on passait toute la nuit à jeun dans l'assemblée des fidèles, on y lisait la passion du Sauveur. Mais si les cérémonies de l'Église ont changé, son esprit est toujours le même. Elle nous invite encore à venir dans ses temples, pour y entendre le récit des souffrances de l'Homme-Dieu ; elle nous réunit au pied de la croix, afin que nous la révérions d'une manière toute particulière ; et quel chrétien serait assez insensible, assez ingrat pour ne pas donner un tendre souvenir à la mort d'un Dieu crucifié pour notre salut ? Le silence, le recueillement, la componction du cœur, un jeûne plus austère, des prières plus ferventes, les larmes de la pénitence, voilà ce qui convient à cette journée de lugubre et touchante mémoire [2].

D. Comment Jésus-Christ est-il mort ?

R. Par le supplice de la croix, le plus douloureux et le plus infâme qu'il y eût alors.

Supplice le plus douloureux. Mourir en croix, dit un auteur païen (1), c'est mourir d'une longue mort, c'est dessécher dans les supplices, c'est mourir par parties et voir, pour ainsi dire, couler sa vie goutte à goutte, avant de la perdre entièrement. Or, voilà le supplice que notre divin

(1) Senec., *Epist.* x.

Rédempteur a bien voulu choisir pour expier nos péchés. Il s'est fait obéissant pour nous jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix (1). Voyez-le, cet adorable Sauveur, sur la montagne du Calvaire. A peine y est-il arrivé, pâle, défiguré, tout livide des coups qu'il a déjà reçus, que les bourreaux se mettent à l'œuvre. On l'étend sur la croix, on lui saisit violemment les pieds et les mains, qu'on perce de clous à grands coups de marteaux, et le sang jaillit à gros bouillons. Et puis, lorsqu'on élève la croix, qu'on l'agite, et qu'on l'enfonce lourdement dans le creux destiné à la recevoir, que de rudes secousses ! quel affreux supplice ! Peut-on y penser sans frémir? Le voilà maintenant suspendu entre le ciel et la terre ! « O vous tous qui passez par le chemin de la vie, vous dit-il lui-même, regardez et voyez s'il est une douleur pareille à la mienne (2). » Il ne peut s'appuyer ni sur ses pieds, ni sur ses mains, sans en élargir les blessures, sans souffrir mille tourments insupportables ; car tout son corps ne tient qu'à ses plaies qui s'ouvrent de plus en plus, et cette horrible situation dure trois heures, trois heures du plus cruel martyre, trois heures de la plus désolante agonie !

Supplice le plus infâme. Il était destiné aux plus grands scélérats, aux seuls esclaves chez les Romains; et, chez les Juifs, on regardait comme un objet de malédiction quiconque y était condamné (3). Les Juifs choisirent de préférence ce gibet ignominieux pour mieux assouvir leur haine, pour témoigner à Jésus le mépris qu'ils avaient pour lui, en l'assimilant aux plus grands criminels, pour décréditer sa doctrine et ses miracles et le perdre entièrement dans l'esprit du peuple ; et, voulant encore rehausser la honte de

(1) Factus obediens usquè ad mortem, mortem autem crucis. *Philip*., II, 8.

(2) O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus. *Thren.*, I, 12.

(3) Maledictus omnis qui pendet in ligno. *Gal.*, III, 13.

son supplice, ils le crucifièrent entre deux voleurs, comme s'il était le plus coupable de tous.

Mais la croix étant l'instrument de notre salut, Jésus-Christ l'embrasse avec joie ; il la regarde comme l'autel où il doit consommer son sacrifice. Au plus fort de ses tourments, il prie avec une ferveur extraordinaire pour ceux mêmes qui l'outragent et qui lui ôtent la vie; et, de même qu'il a tout souffert en Dieu, il meurt aussi en Dieu.

Or, tout à coup, quelle surprise! cet homme de miracles, dont la puissance avait paru comme anéantie, ce Fils de Dieu, abandonné de son Père, réduit à la dernière faiblesse, n'est jamais plus terrible qu'au moment même où il expire. Son dernier soupir bouleverse la nature; le soleil s'obscurcit, la terre tremble, les rochers se fendent, le voile du Temple se déchire, plusieurs morts ressuscitent; et les soldats qui gardaient Jésus, et le peuple qui était présent à ce spectacle, sont saisis d'épouvante, et s'en retournent en se frappant la poitrine et en confessant à haute voix : « Oui, vraiment, cet homme-là était juste; oui, vraiment, cet homme-là était le Fils de Dieu. »

Et nous, serons-nous insensibles à la mort de notre Sauveur? La seule vue du crucifix ne devrait-elle pas briser nos cœurs de douleur? Car, enfin, nous avons tous coopéré à sa mort, et nous pouvons nous regarder comme ses véritables meurtriers, puisque Jésus-Christ est mort pour tous les hommes en général et pour chacun en particulier. Pécheur, regarde la croix : voilà ton ouvrage! Ce sont tes péchés qui ont attaché le Fils de Dieu à ce gibet infâme; chacune de tes iniquités a été un coup porté sur la chair virginale de ton divin Rédempteur; chacun de tes péchés a été une épine enfoncée dans son chef sacré. Et, lorsque le Fils de Dieu a tant souffert pour notre salut, lorsqu'il a épuisé en quelque sorte pour nous sa divine charité, tout infinie qu'elle est, nous ne lui témoignerions aucune reconnaissance, et nous l'outragerions encore par de nouveaux péchés! Mais il faudrait être pire que les Juifs, car les Juifs n'auraient jamais

ainsi traité le Roi de gloire, s'ils l'avaient connu; or, nous le connaissons; il faudrait être un forcené, un démon. Ah! plutôt rendons-lui vie pour vie, âme pour âme; allons nous prosterner au pied de sa croix; et là, fondons en larmes au souvenir de nos iniquités, et apprenons à aimer le Sauveur comme il nous a aimés.

La croix, depuis qu'elle a été arrosée du sang d'un Dieu, n'est plus un objet d'horreur, mais, au contraire, de triomphe et de gloire. C'est par la croix que Jésus a vaincu les puissances infernales, fondé son Église et répandu son saint nom par toute la terre. Jésus-Christ a mis sa gloire dans l'humiliation de la croix; c'est là l'étendard sacré qu'il fera paraître à la fin des temps, lorsqu'il viendra dans tout l'appareil de sa puissance et de sa majesté pour juger les vivants et les morts (1). La croix sera portée devant lui dans les airs, et elle brillera d'un si grand éclat qu'elle éclipsera les plus vifs rayons du soleil. Avec quel respect, avec quelle confiance, avec quel amour ne devons-nous pas considérer ce signe sacré de notre salut? Saint Paul ne voulait point se glorifier d'autre chose que de la croix de notre Seigneur Jésus-Christ.

La croix est l'instrument de notre Rédemption, l'autel sur lequel Jésus-Christ s'est immolé à la gloire de son Père; la croix est le symbole de notre foi et l'école de toutes les vertus. Véritable arbre de vie, elle nous rappelle que Jésus-Christ a cicatrisé nos plaies, guéri nos maladies spirituelles, et qu'il nous a transportés de la région des ténèbres et des ombres de la mort au royaume de la lumière. Véritable arbre de liberté, elle nous rappelle que d'esclaves du démon nous sommes devenus libres, que d'enfants de colère et de perdition nous avons recouvré la glorieuse qualité d'enfants de Dieu.

Qu'elle s'élève donc radieuse et triomphante, au sein de nos cités, sur nos places publiques, aux angles des rues, au

(1) Tunc parebit signum Filii hominis. *Math.*, XXIV, 30.

milieu des campagnes; qu'elle soit exposée à tous les regards comme une prédication muette, mais énergique, qui arrête le méchant sur la pente du crime, qui encourage le juste dans les voies de la vertu, qui console l'affligé dans sa douleur, qui reproche au coupable sa faute et l'excite au repentir, qui nous apprenne à tous à nous aimer en frères, à pardonner les injures, à supporter mutuellement nos défauts, à mortifier nos passions, à regarder tout ce qui passe comme vanité et pur néant, et à mettre nos espérances dans le ciel[3].

Mais il ne suffit pas d'honorer extérieurement la croix; Jésus-Christ nous commande de la porter sur nous, si nous voulons être réellement ses disciples et avoir part à sa gloire (1). Or, les croix de ce monde, ce sont les peines et les contradictions qui nous arrivent en cette vie, les pertes de biens, les rebuts, les maladies, les disgrâces et tant d'autres incommodités. Qui en est exempt dans ce monde? Bon gré, mal gré, nous devons tous porter notre croix, sans qu'il nous soit possible de l'éviter. Mais le malheur est que nous la portons en nous plaignant, en murmurant, en nous révoltant, et qu'au lieu de nous en faire un sujet de mérite, nous la tournons à notre ruine. Heureux ceux qui la portent avec Jésus-Christ, dans le même esprit que lui, et en vue de lui plaire! Elle leur semble légère et douce, parce que Dieu leur donne de plus grandes forces, et qu'il allège leur fardeau par l'onction de sa grâce [4].

C'est en mourant sur la croix que Jésus-Christ a consommé le grand mystère de notre Rédemption. Ce mot *Rédemption* signifie *rachat;* on rachète une chose aliénée ou perdue. Or, par le péché nous nous étions perdus; nous nous étions aliénés de Dieu pour nous donner au démon, et Jésus-Christ nous a rachetés; nous avions fait une injure d'une malice infinie à Dieu, et Jésus-Christ l'a expiée en souffrant et en mourant comme homme, et en donnant comme Dieu

(1) Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat crucem suam et sequatur me. *Math.*, XVI, 24.

un prix infini à ses souffrances; il a donc réparé entièrement et surabondamment tous les péchés des hommes. Ainsi, l'homme, créé d'une manière admirable, a été régénéré d'une manière plus admirable encore (1). Un arbre avait été la cause de sa ruine, et un autre arbre a été la cause de son salut. Mystère étonnant qui confond notre raison, car nous ne comprendrons jamais comment un Dieu a pu se faire homme et mourir pour les pécheurs!

Le symbole dit que Jésus-Christ *a souffert sous Ponce Pilate*, parce que sa passion eut lieu sous un gouverneur de ce nom, nommé par les Romains. Ceux-ci étaient alors le plus puissant peuple de la terre; ils s'étaient emparés de la Judée, et ils y établissaient des préfets ou gouverneurs, pour la maintenir sous leur obéissance. Ce fut Ponce Pilate qui, à la sollicitation des Juifs, prononça contre Jésus l'inique sentence.

L'Église, pour retracer plus vivement à notre esprit ce touchant mystère de notre Rédemption, a établi une pratique de dévotion fort au goût des âmes pieuses, et qu'elle a enrichie de beaucoup d'indulgences, je veux dire le *Chemin de la croix*, où l'on suit Jésus-Christ dans les diverses stations qu'il parcourut, depuis la maison de Pilate jusqu'au sommet du Calvaire. Il est impossible que, dans cette sainte méditation des principales circonstances de la passion du Sauveur, l'âme ne se sente pas doucement émue, et qu'elle ne conçoive pas une vive horreur du péché et un tendre amour pour le Dieu qui nous a tant aimés [5].

TRAITS HISTORIQUES.

Au témoignage des Évangélistes qui nous disent que des ténèbres épaisses se répandirent sur toute la terre lorsque le Sauveur mourut, se joint celui de plusieurs auteurs profanes. L'historien Suidas nous

(1) Homo mirabiliter conditus, sed mirabiliùs redemptus. *D. Greg. Hom.* xxvi, *in Evang.*

dit que Denys l'Aréopagite, se trouvant pour lors à Héliopolis, en Égypte, remarqua cet effrayant phénomène et ne put s'empêcher de s'écrier : *Ou la Divinité souffre, ou elle compatit à celui qui souffre.* Au rapport de Rufin, lorsqu'on interrogea le saint martyr Lucien, il répondit à ses juges : « Si vous refusez de vous en rapporter à mon « témoignage sur la divinité de Jésus-Christ, vous n'avez qu'à con- « sulter vos annales et qu'à fouiller vos propres archives : vous « verrez que du temps de Pilate et lorsque le Christ souffrit, le so- « leil disparut et le jour fut remplacé par les ténèbres. » Tertullien, dans son Apologétique, parle du même prodige comme d'un fait avéré, et dit aux païens : « Vous le trouverez consigné dans vos annales (1). » Thallus et Phlégon, auteurs grecs, qui florissaient, l'un dans le premier siècle de l'ère chrétienne, et l'autre sous le règne d'Adrien, font mention de ce grand événement. Voici les propres paroles de Phlégon : « La quatrième année de la 202e olym- « piade, il y eut la plus grande éclipse qui fût jamais ; à la sixième « heure, le jour fit place à des ténèbres si épaisses qu'on vit les « étoiles, et un horrible tremblement de terre renversa plusieurs mai « sons dans la ville de Nicée en Bithynie. » Or, la quatrième année de la 202e olympiade, ainsi que l'ont calculé les savants, correspond parfaitement à l'année de la mort de Jésus-Christ.

Ces ténèbres ont été évidemment miraculeuses, puisqu'elles arrivèrent au temps où les Juifs célébraient leur Pâque, c'est-à-dire à la pleine lune de mars ; et quiconque a une légère teinture d'astronomie sait parfaitement qu'à la pleine lune une éclipse de soleil est impossible. De plus, d'après le récit des Évangélistes, « la terre fut couverte d'épaisses ténèbres, depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième, » c'est-à-dire depuis midi jusqu'à minuit, selon notre manière de compter. Or, la plus longue éclipse de soleil ne peut durer plus de cinq minutes.

1. Il existe encore un monument remarquable du tremblement de terre qui eut lieu à la mort du Sauveur : c'est la fente du rocher du Calvaire. Des voyageurs, très-versés dans la connaissance des sciences physiques, nous assurent que ce rocher n'est point fendu naturellement, selon les veines de la pierre, mais d'une manière évidemment surnaturelle. La seule inspection des lieux a suffi pour convertir certains incrédules. Voici à ce sujet une anecdocte curieuse, racontée par le célèbre Addisson.

« Un gentilhomme anglais, très-estimable, qui avait voyagé dans la Palestine, m'a assuré que son compagnon de voyage, déiste plein d'esprit, s'amusait, chemin faisant, de toutes les histoires que les

(1) Et tamen eum mundi casum relatum in arcanis vestris habetis. *Tertull. Apolog.*

prêtres catholiques voulaient lui conter sur les lieux sacrés et les reliques. Ce fut dans la vue de s'en moquer, qu'il alla visiter les fentes du rocher que l'on montre sur le mont Calvaire, comme l'effet du tremblement de terre arrivé à la mort de Jésus-Christ, et que l'on voit aujourd'hui renfermé dans le vaste dôme construit par l'empereur Constantin. Mais, lorsqu'il vint à examiner ces ouvertures avec l'exactitude et l'attention d'un naturaliste, il dit à son ami : *Je commence à présent à être chrétien*. J'ai fait, continua-t-il, une longue étude de la physique et des mathématiques, et je suis convaincu que ces ruptures du rocher n'ont jamais été produites par un tremblement de terre ordinaire et naturel. Un ébranlement pareil eût, à la vérité, séparé par ses secousses les divers lits dont la masse est composée; mais c'eût été en suivant les veines qui les distinguent, et en rompant leurs liaisons par les endroits les plus faibles. J'ai observé que cela est ainsi en d'autres rochers que les tremblements de terre ont soulevés, et la raison ne nous apprend rien qui ne s'y conforme. Ici, c'est tout autre chose; le roc est partagé transversalement; la rupture croise les veines d'une manière étrange et surnaturelle. Je vois donc clairement et démonstrativement que c'est le pur effet d'un miracle, que ni l'air, ni la nature ne pouvaient produire. C'est pourquoi, ajouta-t-il, je rends grâce à Dieu de m'avoir conduit ici pour contempler ce monument de son merveilleux pouvoir, monument qui met dans un si grand jour la divinité de Jésus-Christ. »

De la Rel. chrét., tom. II, p. 120.

2. Saint Louis jeûnait tous les vendredis de l'année, en l'honneur de la Passion du Sauveur. Il ajoutait au jeûne l'abstinence de toute sorte de fruit et de poisson, les vendredis de l'avent et du carême. Le jour du vendredi saint, il faisait l'adoration de la croix, les mains jointes, les pieds nus, les yeux baignés de larmes, en un mot, avec de si grands témoignages de dévotion que toute la cour en était touchée.

C'est à la piété de ce grand monarque que la France doit le bonheur de posséder une des plus précieuses reliques de la Passion de Notre-Seigneur, la couronne d'épines. Baudouin, empereur de Constantinople, pressé par le besoin d'argent, lui fit savoir qu'il serait obligé de la mettre en vente; et le roi de France, poussé par la dévotion et par la crainte que la sainte relique ne tombât entre des mains profanes, l'acheta environ cent mille francs. Transportée de Constantinople à Venise et de Venise en France, la couronne, accueillie sur tout son passage avec les démonstrations de piété les plus empressées et toutes les pompes de l'Église, arriva à Paris dans les premiers jours du mois d'août 1238. Le roi lui-même et son frère le comte d'Artois, dépouillés de tous leurs insignes et marchant les pieds nus, la portèrent de l'abbaye de Saint-Antoine des Champs, où on avait fait une station, au palais de la Cité. Tous les seigneurs

de la cour, tous les dignitaires de l'Église formaient le cortége, auquel s'étaient réunies toutes les paroisses de Paris. La sainte couronne, qu'il avait fallu plusieurs fois retirer de sa triple enveloppe de bois, d'argent et d'or, pour l'exposer à la ferveur impatiente des Parisiens, fut provisoirement déposée dans la chapelle de Saint-Nicolas. Mais le pieux monarque se mit aussitôt en devoir de lui faire construire un sanctuaire plus digne de la recevoir. Par ses ordres, on vit s'élever, en moins de dix ans, une église magnifique, connue sous le nom de Sainte-Chapelle, chef-d'œuvre d'architecture et enrichie des plus belles décorations. La sainte couronne y est demeurée jusqu'à nos troubles révolutionnaires; depuis, elle a été transférée à la métropole, où on l'expose tous les ans, au mois d'août, à la vénération des fidèles.

L'église cathédrale de Rodez se glorifie aussi de posséder, et conserve, dans le trésor de ses reliques, une épine détachée de la couronne de Notre-Seigneur.

3. Malgré les grandes idées de paix, de salut, de liberté, de vie que la croix nous rappelle, on voit cependant, au sein du christianisme, certaines gens que la seule vue de ce symbole sacré importune et irrite. Lors de la première révolution, celle de 93, on la fit disparaître entièrement du sol de la France pour mettre à sa place, quoi? un tronc stérile nommé *arbre de la liberté.* Et précisément alors il n'y eut plus de liberté, plus de paix, plus de sécurité; et l'échafaud en permanence faisait tomber des milliers de tête par semaine. Terrible effet des vengeances célestes! — Après la révolution de juillet 1830, il se trouva aussi des hommes impies et aveugles qui abattirent les croix. Plusieurs de ces malheureux, qui eurent l'audace de porter leurs mains sacriléges sur ce signe de la rédemption du genre humain, ne tardèrent pas à porter la peine de leur crime. Les journaux du temps ont rapporté plusieurs faits importants et terribles. Entre autres exemples, voici ce qu'on écrivit de Reims: « Tout ce qui conserve en France un cœur honnête et religieux, non-seulement parmi les catholiques et les amis de la monarchie, mais encore parmi les honnêtes gens de tous les partis, avait profondément gémi sur le sacrilége affreux et sur les abominations qui ont été commises à Reims, envers une image du Christ, que l'on avait traînée dans la fange des rues, après l'avoir arrachée de la croix, qui venait d'être abattue sur le calvaire de la mission. Un de ces individus qui s'étaient le plus signalés par la fureur et les emportements de leur impiété, vient de mourir à l'hôpital de Reims, d'une colique néphrétique et dans les souffrances les plus aiguës. Un autre est tombé de sa fenêtre, et n'a pas survécu plus d'une heure à cette chute. Un troisième, qui avait brisé la tête du crucifix, était avant-hier à l'article de la mort, à l'hôpital de cette ville, où, du reste, il

n'a cessé de manifester le repentir le plus profond. Enfin, l'instigateur du sacrilége, lequel était bien connu pour avoir salarié les principaux agents de cette profanation, vient de mourir hydrophobe, à la suite de plusieurs morsures de son chien. »

4. Saint François d'Assise était tellement enflammé d'amour pour Jésus crucifié, qu'il ne désirait rien tant que de se rendre entièrement conforme à son divin modèle. Aussi mérita-t-il de recevoir de Notre-Seigneur une des grâces les plus étonnantes et les plus extraordinaires dont il soit fait mention.

Vers la fête de l'Exaltation de la sainte croix, étant en prières sur le mont Alverne, il s'élevait à Dieu par l'ardeur séraphique de ses désirs, et se transformait, par les mouvements d'une compassion tendre et affectueuse, en celui qui, par l'excès de sa charité, a voulu être crucifié pour nous. Il vit comme un Séraphin, ayant six ailes éclatantes et toutes de feu, qui descendait vers lui du haut du ciel. Ce Séraphin vint d'un vol rapide se placer dans l'air auprès de lui. Entre ses ailes paraissait la figure d'un homme crucifié, qui avait les mains et les pieds étendus et attachés à une croix. Ses ailes étaient disposées de manière qu'il en avait deux sur la tête, qu'il en étendait deux pour voler, et qu'il se couvrait tout le corps avec les deux autres. A ce spectacle, François fut extraordinairement surpris ; une joie mêlée de tristesse remplit son cœur. La présence de Jésus-Christ, qui se montrait à lui sous la figure d'un Séraphin, d'une manière si merveilleuse et si tendre, lui causait une douceur inexprimable ; mais ce douloureux spectacle de son crucifiement le pénétrait d'une vive compassion, et il en avait l'âme transpercée comme d'un glaive. Réfléchissant que l'état de souffrance ne pouvait convenir à l'immortalité d'un Séraphin, une lumière intérieure lui découvrit que l'objet de cette vision était de lui faire comprendre que c'est moins le martyre de la chair que le feu de l'amour, qui transforme en une parfaite ressemblance avec Jésus-Christ crucifié. Après un entretien secret et familier, la vision disparut ; mais son âme resta embrasée d'une ardeur séraphique et son corps fut extérieurement marqué d'une figure semblable à celle d'un crucifix, comme si sa chair amollie et fondue par le feu, avait reçu l'impression d'un cachet ; car aussitôt les marques des clous commencèrent à paraître dans ses mains et dans ses pieds, telles qu'il les avait vues dans l'image de l'homme crucifié. On vit ses pieds et ses mains percés de clous dans le milieu. Les têtes des clous, rondes et noires, étaient au-dedans des mains et au-dessus des pieds ; les pointes, qui étaient un peu longues et qui paraissaient de l'autre côté, se recourbaient et surmontaient le reste de la chair dont elles sortaient. François avait aussi à son côté droit une plaie rouge, comme s'il eût été percé d'une lance. Cette plaie jetait souvent du sang qui trempait sa tunique et ce qu'il portait sur les reins. François prit

le plus grand soin pour dérober à la connaissance des hommes ce qui s'était passé en lui. Malgré toutes ses précautions, plusieurs personnes virent les plaies miraculeuses imprimées sur son corps. Il vécut encore, après ce prodige, deux années, qui furent en quelque sorte un martyre d'amour. D. BONAVENT., c. XIII, 14.

5. On ne peut assez admirer la tendre dévotion que le vénérable serviteur de Dieu, Benoît-Joseph Labre, avait au chemin de la croix. Il y a à Rome un ancien amphithéâtre que l'on appelle vulgairement le Colysée, dont une grande partie a échappé à la durée des temps. C'était là que l'on exposait aux bêtes les premiers chrétiens, qui persévéraient dans la profession de la foi ; et nous apprenons, par les actes des martyrs, qu'il y en eut tant de milliers d'immolés que tout le sol de ce vaste bâtiment fut empreint du sang de ces généreux confesseurs. Le pape Benoît XIV, plein de respect pour un lieu si vénérable, en orna l'intérieur de petites chapelles distribuées par ordre, avec des peintures qui représentent les différentes stations que fit Notre-Seigneur montant au Calvaire. Ce monument eut tant d'attraits pour le vénérable Benoît-Joseph qu'il en fit sa demeure ordinaire du jour et de la nuit. Il le regardait comme la solitude la plus agréable qu'il pût jamais trouver; il s'y mettait à couvert des injures de l'air, dans une caverne obscure, qui avait autrefois servi de tanière aux bêtes destinées à dévorer les martyrs. Pendant les premières années qu'il fut à Rome, il employa la plus grande partie du jour, soit à parcourir les stations du Colysée, en méditant les mystères de la passion de Jésus-Christ, soit à y entendre la parole de Dieu, que des prêtres zélés y viennent fréquemment prêcher. Pour la nuit, elle était partagée entre la prière, la visite des petites chapelles, et un court sommeil qu'il prenait dans le lieu d'horreur dont nous venons de faire la peinture. Dans les dernières années de sa vie, malgré les infirmités qui vinrent l'assaillir, sa dévotion pour le chemin de la croix, bien loin de diminuer, s'augmenta de plus en plus, et il fit toujours ses délices de vaquer à ce saint exercice.

Instruc. pour le Chem. de la Croix.

Vous tous qui voulez vous sauver, imitez Jésus, la sainte Vierge, les saints; faites tout ce qu'ils ont fait, et vous obtiendrez indubitablement les mêmes grâces, les mêmes vertus. Et surtout n'oubliez jamais qu'il n'y a point d'autre chemin, pour aller au ciel, que le chemin royal de la croix.

NEUVIÈME INSTRUCTION.

Signe de la Croix. — Son efficacité. — Quand faut-il le faire, et avec quelles dispositions?

D. Pourquoi appelle-t-on le signe de la croix le signe d'un chrétien?

R. Parcequ'en le faisant nous montrons que nous sommes les disciples de Jésus-Christ crucifié pour notre salut.

On appelle *signe* une marque à laquelle on reconnaît une personne ou une chose. Or, la marque à laquelle on distingue un chrétien, c'est-à-dire un disciple de Jésus-Christ, d'un païen, d'un turc ou d'un juif, c'est le signe de la croix. Quiconque le retrace sur lui-même, fait par là une profession ouverte de christianisme. Aussi les martyrs manifestaient leur croyance par ce signe, et, lorsqu'on demandait aux premiers chrétiens leur religion, ils se contentaient souvent, pour toute réponse, de faire le signe de la croix.

D. Faites le signe de la croix?

R. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

On fait le signe de la croix en portant la main du front à la poitrine, et ensuite de l'épaule gauche à l'épaule droite, et on prononce, en même temps, ces mots : Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ce sont les propres paroles de Jésus-Christ, lorsqu'il institua le baptême (1).

Ce signe nous rappelle les mystères fondamentaux de la religion. C'est un acte de foi, par lequel nous confessons l'adorable Trinité, en nommant distinctement les trois personnes; et, par la figure de la croix que nous formons sur nous, nous confessons aussi l'incarnation et la mort de Jésus-

(1) *Math.*, XXVIII, 19.

Christ. Trois paroles et un simple geste suffisent pour retracer à notre esprit ce qu'il y a de plus admirable dans le christianisme, et pour exciter dans nos âmes les plus fervents et les plus profonds sentiments d'adoration, de reconnaissance, d'amour, de louange et de piété.

Ce signe a une vertu et une puissance merveilleuses.

1° *Il est d'une force terrible contre les démons.* Les saints Pères nous attestent qu'il suffisait pour les mettre en fuite, et pour déconcerter tous leurs prestiges dans les cérémonies magiques des païens (1). C'est par ce signe que les apôtres ont opéré les plus grands prodiges. Par ce signe, saint Pierre fit tomber des nues l'orgueilleux Simon ; par ce signe, saint Antoine dispersait les spectres et les fantômes qui venaient troubler le silence de ses méditations[1] ; par ce signe, tous les saints ont été vainqueurs des puissances de ténèbres. Comme c'est la croix qui les a renversés de leur trône et dépouillés de leur empire, les esprits infernaux ne peuvent en soutenir l'aspect.

2° *Il dissipe les tentations.* Elles proviennent ordinairement de la malice du démon, qui rôde sans cesse autour de nous pour nous perdre. Or, toutes ses illusions sont dissipées, tous ses piéges sont déjoués par le signe de la croix, dit saint Athanase (2).

Couvrez-vous, ajoute saint Éphrem, du signe de la croix comme d'un bouclier,... car c'est là une armure invincible, et nul ne pourra vous nuire, tant que vous en serez revêtus (3).

Dans toutes les tentations, continue saint Grégoire de Nazianze, et particulièrement dans la colère, le signe de la croix est un bouclier contre lequel les traits de l'ennemi viendront s'émousser. Tournez-vous vers Dieu, priez-le de vous protéger, de guérir votre passion, de vous être pro-

(1) Lact., *Instit.*, l. IV, c. XXVII. — *De morte persecut.*, c. X.
(2) D. Athan., *De incarnat. Verbi*, n. 47.
(3) D. Ephrem., *De panopliâ seu armaturâ spirituali.*

pice; puis, armez-vous du signe de la croix, que redoutent les démons et devant lequel ils prennent la fuite. Cette précaution m'a toujours réussi (1).

Saint Jérôme donne le même conseil à la jeune vierge Eustochie. Si, étant au lit, vous êtes troublée par le désordre de vos sens ou de votre imagination, ayez recours, lui dit-il, au bouclier de la foi; armez-vous du signe de la croix; les feux de la concupiscence s'éteindront et laisseront votre âme en paix (2).

Enfin, la vertu de ce signe est telle que saint Chrysostome l'appelle un préservatif contre tout mal, et un remède contre toute maladie.

Si nous n'en profitons pas, c'est notre seule négligence qu'il faut accuser.

3° *Il attire les bénédictions célestes.* C'est pour cette raison que l'Église l'emploie et le répète sans cesse dans ses cérémonies, dans l'administration des sacrements, pendant le sacrifice de la messe, dans les exorcismes, dans tout le culte extérieur. « S'agit-il de baptiser quelqu'un, dit saint Chrysostome, de lui donner la nourriture mystique, de le confirmer dans la foi, de le consacrer prêtre du Seigneur, la croix, cet emblème sacré de la victoire, est toujours là (3). » Et nous dirons encore, en poursuivant la pensée de ce saint Père : s'agit-il de bénir l'eau, le pain, le vin, l'huile, les autels, les temples, les maisons, les fruits de la terre ou quelque autre chose que ce soit, toujours on a recours au signe de la croix. L'Église en use de la sorte, pour nous faire voir que toutes les grâces d'en haut nous sont accordées en considération des mérites et des souffrances de Jésus crucifié.

Le signe de la croix nous procurant de si précieux avantages, devons-nous en rougir? Mais quoi! les enfants du

(1) D. Greg. Nazianz., *Carmen adv. iram*
(2) D. Hieron., *Epist.* XVIII *ad Eustoch.*
(3) D. Chrys., *Homil.* LIV *in Math.*

siècle sont si fiers des marques d'honneur qui leur ont été décernées par les princes de la terre, et le chrétien n'oserait porter la livrée du Roi des rois! Que les Juifs se scandalisent de la croix de Jésus-Christ, qu'elle paraisse un objet de dérision et de folie aux Gentils et aux impies; elle est, pour le vrai chrétien, la manifestation de la puissance et de la sagesse divines; elle est une source de gloire et de salut; par elle nous vaincrons le monde, par elle nous gagnerons le ciel. « Non, non, ne rougissez pas de la croix de Jésus-Christ, vous dit saint Cyrille de Jérusalem ; si d'autres la cachent, ne les imitez pas ; portez-la ouvertement sur votre front (1). » — « Peignez, vous dit encore saint Éphrem, sculptez ce signe divin sur vos portes, sur vos fronts, sur vos yeux, sur votre bouche, sur votre poitrine et sur tous vos membres; car ce signe est l'espérance de monde (2). » Malheur donc à quiconque est assez lâche pour ne pas oser imprimer sur soi le signe auguste de sa rédemption ; il abjure sa foi, il n'est plus chrétien.

Quand devons-nous faire le signe de la croix?

1° *Chaque matin, en nous éveillant*, car notre première pensée doit être pour le ciel, pour le Dieu qui nous a rachetés. Le premier usage que nous devons faire de nos sens et de toutes nos facultés, au sortir du sommeil, c'est de les consacrer à celui qui nous les a donnés et qui nous les conserve avec une si vigilante sollicitude. Que de bénédictions on attire sur la journée, lorsqu'on la commence au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit !

2° *Chaque soir, en nous couchant.* Le sommeil est l'image de la mort, et sommes-nous assurés que nous ne nous réveillerons pas dans l'éternité ? Nous devons donc nous endormir sous les auspices de la croix. Protégés par ce signe sacré, nous n'aurons rien à craindre de l'ennemi de notre salut ; et nous reposerons en paix comme Jonas sous le

(1) D. Cyrill., *Catech.* IV, n. 10.
(2) D. Ephrem., *Serm. de pretiosâ cruce.*

lierre, comme Abraham sous les ombrages de Mambré. Le lion infernal n'osera pas s'approcher de notre couche, après que nous l'aurons mis en fuite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

3° *Au commencement de nos prières.* Car ce n'est que par la vertu de la croix, qu'elles peuvent être agréables à Dieu. C'est d'ailleurs un excellent moyen de fixer notre attention et de nous prémunir contre les distractions, que de commencer tous nos actes religieux au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

4° *Au commencement de nos principales actions.* Telle était la coutume des premiers fidèles. « A chaque pas que nous faisons, dit Tertullien, soit que nous entrions ou que nous sortions, lorsque nous prenons nos habits, que nous allons au bain, à table, au lit, lorsque nous prenons une chaise ou une lumière, nous formons la croix sur notre front. Il n'y a pas, ajoute-t-il, de loi formelle dans l'Écriture qui l'ordonne, mais c'est une pratique que la tradition nous enseigne, que la coutume confirme et que la foi observe (1). » Avant donc de nous mettre à l'ouvrage, ayons soin de nous fortifier par ce signe de salut. La vertu de la croix se répandra dans nos âmes, dans tous nos membres; et nous ne travaillerons qu'avec plus de zèle et d'ardeur. Nos travaux fructifieront non-seulement pour la terre, mais encore pour le ciel; et la grâce de Dieu adoucira nos peines et nos fatigues. Si nous avions soin de mettre en tête de toutes nos actions le signe de la croix, qu'elles seraient alors saintes, méritoires, agréables à Dieu! Que de péchés nous éviterions! Car enfin, si on y pensait bien, qui oserait commettre une injustice ou se livrer à l'impureté, après avoir fait le signe de la croix? Et qui oserait faire le signe de la croix, au moment où il médite le mal? Sa main ne resterait-elle pas immobile et sa langue glacée? ou, s'il achevait le signe de la croix, ne renoncerait-il pas aussitôt à la détestable

(1) Tertul., *De coronâ*, c. IV.

pensée d'offenser son Dieu, en renouvelant le péché que le Seigneur déteste et qu'il a expié par la croix ? Toute intention sera droite et pure sous l'influence de ce signe sacré de notre salut ; on ne commettra jamais de mauvaise action, et on sanctifiera toutes ses occupations, si on entreprend toujours son travail au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

5° *Avant et après les repas.* « Lorsque vous vous mettez à table, dit saint Athanase, faites le signe de la croix sur votre pain, avant de le rompre ; faites-le sur votre front, lorsque vous sortez de table. » Jésus-Christ lui-même nous a donné l'exemple de la bénédiction des mets avant de prendre la nourriture corporelle, et de l'action de grâce après l'avoir prise. Il bénit les pains et les poissons miraculeux qu'il fit distribuer dans le désert, et il leva les yeux au ciel, d'où nous viennent tous les dons (1). Après la cène, il rendit grâces à Dieu avec ses apôtres (2).

Ne manquons donc jamais, avant nos repas, d'invoquer le Seigneur, en faisant le signe de la croix, afin de rendre cette action, toute terrestre et animale qu'elle est, profitable à notre âme en même temps qu'à notre corps. « Car, soit que nous mangions, soit que nous buvions, dit l'Apôtre, nous devons tout faire pour la gloire de Dieu (3). » Le signe de la croix servira surtout à nous préserver de la gourmandise et de l'intempérance. Quoi de plus propre, en effet, à nous tenir en garde contre la sensualité que le signe de la mortification et de la pénitence, que le signe d'un Dieu abreuvé de fiel et de vinaigre et mort sur un infâme gibet !

On raconte que saint Benoît, sur le point de boire un vase empoisonné qu'on lui avait préparé, fit un signe de croix, et qu'aussitôt le vase se brisa entre ses mains. Le poison du

(1) Acceptis quinque panibus et duobus piscibus, aspiciens in cœlum benedixit. *Math.*, XIV, 19.

(2) Et, hymno dicto, exierunt in montem Oliveti. *Math.*, XXVI, 30.

(3) I. *Cor.*, X, 31.

péché n'est pas moins à craindre ; et, comme il se glisse très-facilement dans nos mets, souvent même sans que nous nous en apercevions, notre devoir n'est-il pas de nous en garantir par la vertu de la croix de Jésus-Christ ?

Ne manquez pas non plus, en quittant la table, de remercier le Seigneur, qui pourvoit à notre subsistance et nous donne le pain de chaque jour. Combien de chrétiens qui négligent ce devoir essentiel et si doux à remplir, qui mangent et boivent, le dirai-je ? comme des animaux, sans songer au Père céleste qui les nourrit. C'est fort souvent autour des tables les mieux servies et les plus somptueuses qu'on oublie celui de qui l'on tient tous ces dons. On est touché de voir le pauvre manger un pain grossier qu'il a gagné à la sueur de son front, et en même temps bénir et adorer son Dieu ; et le riche, qui s'engraisse de mets délicieux, craindrait-il de passer pour un esprit faible, s'il en témoignait à Dieu sa reconnaissance ? Et quel scandale encore, quelle impiété, s'il osait tourner en ridicule ceux qui s'acquittent d'une obligation si sacrée !

Mais laissons les méchants insulter à la bonté divine ; tôt ou tard, ils reconnaîtront leur ingratitude et leur folie. Pour nous, remercions Dieu avec une tendre effusion de cœur de tous les bienfaits qu'il nous accorde ; et, par le signe de la croix, qui nous a rendu la vie spirituelle, rendons-lui grâces de la vie corporelle qu'il nous conserve, qu'il soutient et qu'il fortifie en nous tous les jours. Sans jamais rougir de cette pratique que la religion nous suggère et que la piété nous dicte, en présence même des incrédules et des libertins, commençons et terminons nos repas au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

6° *Dans les dangers*. Nous en sommes environnés de toutes parts, et notre vie est un prodige continuel, au milieu de tant de périls qui nous menacent. Si donc l'éclair brille, si la foudre gronde, si vous vous trouvez au milieu d'un torrent prêt à vous entraîner, ou à travers des flammes qui vous brûlent, quelque malheur qui vous arrive, de quelque

manière que votre vie soit exposée, ayez recours à Dieu, comme les apôtres (1). En même temps, armez-vous du signe de la croix, et détestez vos péchés. Peut-être que Dieu vous délivrera du péril ; ou, si votre dernière heure est arrivée, si votre corps périt, votre âme sera sauvée [2].

7° *Dans les tentations*. Sentez-vous que la passion l'emporte, que vous êtes près de succomber, armez-vous de ce signe céleste, dites avec un saint courage : « Fuyez, ennemis de mon salut ; voici le lion de la tribu de Juda, voici l'étendard de celui qui vous a foudroyés (2). » C'est par la croix qu'il a triomphé de l'enfer ; c'est par ce signe que ses disciples ont toujours été vainqueurs, et que j'espère aussi être vainqueur moi-même. » Ces salutaires pensées ranimeront votre confiance ; vous sentirez vos forces renaître, et le tentateur se retirera confondu. Ainsi, en quelque fâcheuse situation que vous vous trouviez, si la volupté se présente à vous avec ses charmes trompeurs, si de mauvaises pensées souillent votre imagination, si de mauvais désirs s'élèvent au fond de votre cœur, si la chair se révolte contre l'esprit, ayez recours à la croix de Jésus-Christ. Entendez-vous de mauvais propos qui alarment votre pudeur, êtes-vous sollicité au péché par un ami perfide, vous trouvez-vous engagé dans une rencontre périlleuse ; faites sur vous le signe de la croix et vous résisterez au mal. C'est ainsi que les martyrs ont triomphé des plus horribles persécutions. Saint Euplius, avant de répondre au président devant lequel il avait été traduit, fit hardiment le signe de la croix sur son front, et fut ensuite invincible à toutes les promesses et à toutes les menaces. Saint Théodote, amené devant le juge, arma tout son corps de signes de croix, et sa constance fut inébranlable.

Mais, pour que ce signe ait toute son efficacité, nous devons le faire, non pas machinalement, par pure routine, non

(1) Domine, salva nos, perimus. *Math.*, VIII, 25.
(2) Fugite, partes adversæ, vicit leo de tribu Juda. *Apoc.*, V, 5.

pas avec précipitation et légèreté, comme il n'arrive que trop souvent, mais avec une foi vive, avec une ferme confiance, et une respectueuse lenteur en portant la main aux endroits indiqués. Nous devons songer que nous retraçons sur nous l'image la plus auguste, puisque c'est celle de l'instrument sacré de notre salut. Faire ce signe sans attention, sans aucun sentiment de piété, c'est le profaner. En même temps que nous le formons sur notre corps, nous devons l'avoir imprimé dans nos cœurs. Car il ne suffit pas de nous déclarer disciples de Jésus-Christ, enfants de la croix ; il faut encore que nous nous montrions tels dans toute notre conduite, par la patience, l'humilité, la résignation, et les autres vertus dont Jésus-Christ nous a donné le précepte et l'exemple. Employer sans cesse le signe de la croix, et vivre comme si on était l'ennemi de la croix, ce n'est qu'un simulacre de religion, c'est une véritable hypocrisie. Si l'on n'a pas l'esprit de Jésus crucifié, que sert-il d'en représenter sur son corps l'image auguste et sacrée ?

Pour nous résumer, nous dirons que mépriser le signe de la croix, c'est une impiété ; l'omettre, quand on est persuadé de sa vertu, c'est une négligence coupable ; le faire sans respect et sans aucune attention, c'est un geste frivole et de nulle valeur ; il n'est vraiment signe de salu que pour ceux qui le font avec foi et recueillement, avec amour de Dieu et componction de leurs fautes.

TRAITS HISTORIQUES.

1. Plusieurs philosophes païens, curieux de voir un solitaire dont la renommée publiait tant de merveilles, visitèrent souvent saint Antoine, dans le dessein de disputer avec lui. Il leur prouvait, d'une manière invincible, que la religion chrétienne est la seule vraie, la seule qu'on puisse professer avec sûreté. « Nous autres chrétiens, leur « disait-il, en prononçant seulement le nom de Jésus crucifié, nous « mettons en fuite ces démons que vous adorez comme des dieux. « Leurs prestiges et leurs charmes perdent toute leur force où le signe « de la croix est formé. » Il confirmait ce qu'il avait avancé, en invo-

quant le nom de Jésus et en faisant le signe de la croix sur des possédés qui, se trouvant tout à coup délivrés, se levaient pour témoigner à Dieu leur reconnaissance. D. ATHANAS., *n.* 80.

2. Presque à chaque page de l'Histoire ecclésiastique, nous trouvons quelque merveille opérée par la vertu du signe de la croix. Nous n'avons fait que copier au hasard les traits suivants.

Saint Guillaume, archevêque d'York, rentrant dans son diocèse, au retour d'un voyage qu'il avait fait à Rome, fut reçu par son peuple avec de vives démonstrations de joie. On s'empressait de toutes parts de se procurer le bonheur de le voir. Le concours qui se fit à cette occasion fut si nombreux, que le pont de bois qui était sur l'Ouse, au milieu de la ville d'York, se rompit et qu'un grand nombre de personnes tombèrent dans la rivière. Cet accident pénétra le saint de douleur ; il forma le signe de la croix sur les eaux, et adressa au Ciel une prière fervente. Tout le monde attribua à sa sainteté et à son crédit auprès de Dieu la conservation miraculeuse de tous ceux qui étaient tombés dans la rivière, surtout celle des enfants, qui se sauvèrent sans en excepter un seul.

Saint Dominique étant allé à Rome, sur l'invitation du Pape, pour y fonder un couvent de son ordre, prêchait dans l'église de Saint-Pierre avec tant d'éloquence et de zèle, qu'il y avait à ses sermons un concours prodigieux de peuple. Son ministère fut honoré de plusieurs miracles éclatants, et on le surnomma le Thaumaturge de son siècle. Une femme, nommée Guta-Dona, étant retournée chez elle, après avoir entendu prêcher le saint, trouva son enfant mort dans le berceau. Accablée de douleur, elle le prend dans ses bras, et va trouver saint Dominique, et, ayant mis l'enfant à ses pieds, elle se prosterne devant lui en fondant en larmes. Dominique, touché de compassion, se retira un peu, se jeta à terre, et, après une courte prière, s'approcha de l'enfant, fit sur lui le signe de la croix, et, l'ayant pris par la main, le releva sain et sauf et le rendit à sa mère, lui défendant d'en parler à personne. Mais, dans l'excès de sa joie, elle ne put s'empêcher de publier le miracle, en sorte qu'il vint aux oreilles du Pape, qui voulait le faire proclamer en chaire devant tout le peuple. L'homme de Dieu s'y opposa, protestant que, si on le faisait, il passerait la mer et ne paraîtrait plus jamais dans le pays.

FLEURY, *liv.* LXXVIII, n° 31.

Saint Bernard, par le signe de la croix, guérissait, ainsi que beaucoup d'autres saints, les aveugles, les boiteux, les sourds, les paralytiques. Saint François-Xavier calmait les tempêtes et faisait nombre de miracles. Combien de maladies et d'infirmités, jugées incurables par les médecins, ont été guéries par la vertu et le signe de la croix ! Et, si les miracles sont moins fréquents aujourd'hui, c'est que nous avons moins de foi, moins d'amour de Dieu ; c'est que nous songeons peu

à embrasser la pénitence, à pratiquer les austérités des saints et à devenir saints comme eux. Ayons du moins une grande dévotion au signe de la croix ; et, puisque Dieu a voulu autoriser cette pieuse pratique par les merveilles les plus étonnantes, formons-le souvent sur nous-mêmes, sur notre bouche, sur notre poitrine. Servons-nous surtout de ce moyen pour obtenir de Dieu la grâce de souffrir avec patience et résignation les diverses afflictions qu'il lui plaira de nous envoyer.

NEUVIÈME LEÇON.

SUITE DU MYSTÈRE DE LA RÉDEMPTION.

PREMIÈRE INSTRUCTION.

Jésus-Christ mort par un acte formel de sa volonté. — Son corps et son âme toujours unis à la Divinité. — Sépulture de Jésus-Christ. — Limbes des Pères. — Joie des Saints à l'arrivée de l'âme de Jésus.

D. Qu'entendez-vous lorsque vous dites que Jésus-Christ est mort?

R. J'entends que son âme a été séparée de son corps.

La mort n'est autre chose que la séparation de l'âme d'avec le corps. Quand Notre-Seigneur expira sur la croix, son âme se sépara de son corps, qui resta dès ce moment sans mouvement, sans action, sans vie.

Remarquons que Jésus-Christ est mort comme homme et non comme Dieu, car la Divinité est immortelle. Mais Jésus-Christ, réunissant en sa personne les deux natures divine et humaine, est mort selon la nature humaine dont il s'était revêtu, et en cela il a eu le sort commun à tous les hommes. Toutefois, une différence essentielle qu'il y a entre la mort de Jésus-Christ et celle des autres hommes, c'est

que, tandis que nous sommes tous forcés de mourir, sans que nul puisse se soustraire à cette fatale nécessité, la mort de Jésus-Christ a été, au contraire, parfaitement libre et volontaire. Il n'y avait ni tourment, ni faiblesse, ni épuisement, ni rien au monde qui pût faire mourir l'auteur de la vie, avant qu'il y eût consenti. La sueur de sang au jardin des Oliviers, la flagellation, le couronnement d'épines, le crucifiement, tant de coups affreux qu'on lui avait portés, eussent été plus que suffisants pour lui donner la mort, si une vertu divine n'eût retenu en lui son âme mille fois prête à s'échapper. Mais toute la fureur des bourreaux était impuissante pour lui ôter la vie ; il la quitta de lui-même quand il voulut (1).

Ce qui prouve qu'il ne mourait pas par l'épuisement de ses forces, ni par nécessité, mais par choix, c'est le grand cri qu'il poussa en expirant (2). Chose si extraordinaire que le centenier qui le gardait, en fut tout étonné et s'écria *qu'il était vraiment le Fils de Dieu*. Ainsi la mort de Jésus-Christ, à la bien considérer, a été un vrai miracle puisque, bien loin de mourir par défaillance, comme le reste des hommes, il est mort, au contraire, par un effet de sa toute-puissance.

D. Son corps et son âme ont-ils été séparés de la Divinité ?

R. Non, son corps et son âme ont toujours été unis à la Divinité ; ils ont toujours été le corps et l'âme du Fils de Dieu.

Bien que le corps et l'âme de Jésus-Christ aient été séparés par la mort, cependant la Divinité demeura toujours unie à l'un et à l'autre, même pendant leur séparation. Le corps de Jésus-Christ, dans le tombeau, était toujours le corps d'un Dieu ; l'âme de Jésus-Christ, descendue aux enfers, était toujours l'âme d'un Dieu, et, par conséquent, on devait leur rendre toute sorte d'honneurs, d'hommages et

(1) Nemo tollit animam meam à me, sed ego pono eam à meipso. *Joan.*, x, 18.

(2) Emissâ voce magnâ, expiravit. *Marc.*, xv, 37.

d'adorations, parce que la Divinité leur était unie et présente personnellement.

D. Où fut mis le corps de Jésus-Christ après sa mort?

R. Il fut mis dans un sépulcre, après avoir été embaumé selon la coutume des Juifs.

Jésus-Christ ayant consommé son sacrifice sur la croix et rendu son esprit à Dieu, Joseph d'Arimathie, un des plus riches et des plus nobles d'entre les Juifs, homme juste et vertueux, qui était du nombre de ceux qui attendaient le règne de Dieu, voulut rendre les derniers devoirs à celui qu'il reconnaissait pour le Messie et le Sauveur d'Israël. Il entra donc hardiment dans le palais de Pilate, et lui demanda le corps de Jésus-Christ, et Pilate commanda qu'il lui fût remis.

Nicodème, autre disciple de Jésus-Christ, mais qui s'était tenu caché parce qu'il craignait les Juifs, se déclara alors ouvertement et se joignit à Joseph. Il apporta, pour embaumer le corps, une mixtion d'environ cent livres de myrrhe et d'aloès, espèce de parfum précieux en usage en ces temps-là. Alors ces deux saints personnages, unis par les mêmes sentiments de religion, de foi et d'amour pour leur divin maître, montèrent au Calvaire, où le corps de Jésus était encore suspendu à la croix. Ils détachèrent ses pieds et ses mains, avec un profond respect, mêlé de douleur et de tristesse; et ils descendirent doucement et avec la plus grande révérence ce corps sacré. Marie, qui était toujours là présente avec quelques autres saintes femmes, le reçut sur son sein maternel; et, toute désolée, noyée dans une mer d'amertume, elle le serra étroitement entre ses bras et l'arrosa de ses pleurs.

Il est à croire que Madeleine se mit encore à ses pieds adorables, comme autrefois chez le pharisien, qu'elle les baigna de ses larmes et les essuya de ses cheveux. Saint Jean, le seul des apôtres qui fut témoin de ce triste spectacle, était dans une affliction inexprimable; et, avec toute cette

sainte compagnie, il témoignait à Jésus, de la manière la plus tendre, sa douleur et son amour.

Le corps adorable de Jésus-Christ fut enveloppé d'un linceul blanc, avec plusieurs suaires et des aromates, selon la coutume des Juifs. Or, près du lieu où il avait été crucifié, il y avait un jardin, et dans ce jardin un sépulcre tout neuf, taillé dans le roc, et où personne encore n'avait été mis. C'est là que les pieux disciples déposèrent le corps de leur maître ; puis, ayant roulé une grosse pierre à l'entrée, tous se retirèrent.

Allons, nous aussi, sur les traces de Joseph d'Arimathie et des saintes femmes, rendre nos devoirs à Jésus crucifié. Heureux ceux qui peuvent aller dans la ville de Jérusalem vénérer le saint sépulcre, et adorer le Seigneur à l'endroit même où ses pieds et tous ses membes ont reposé (1) ! La distance des lieux, les embarras d'une famille, nos occupations habituelles nous en empêchent. Mais, au moins, n'oublions pas que Jésus-Christ est au milieu de nous, dans la sainte Eucharistie. L'autel est le calvaire sur lequel il s'immole encore tous les jours, et nos cœurs sont le tombeau où il daigne descendre par la sainte communion. Ah ! que ce tombeau soit neuf par l'innocence de notre baptême, ou du moins par un renouvellement de grâce et de pénitence ; qu'il soit taillé dans le roc d'une foi ferme et inébranlable ; et, après y avoir enfermé Jésus avec le parfum de nos prières, avec des aromates de piété et de dévotion, ayons soin d'en fermer l'entrée au monde, aux affections terrestres, par de solides résolutions, par une constance à toute épreuve et par la persévérance jusqu'à la fin.

Cependant, les princes des prêtres et les pharisiens étaient dans une étrange inquiétude. « Nous nous sommes « rappelés, disaient-ils à Pilate, que ce séducteur (tel était « le nom infâme qu'ils donnaient au Fils de Dieu) a dit, « pendant sa vie, qu'il ressusciterait trois jours après sa

(1) Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus. *Ps.* CXXXI, 7.

« mort. Commandez donc qu'on garde le sépulcre jusqu'au « troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent fur-« tivement l'enlever, et ne disent ensuite au peuple qu'il « est ressuscité; et alors cette dernière erreur serait pire « que la première. » Pilate leur répondit : « Vous avez des soldats à votre disposition, allez, faites-le garder, comme vous l'entendez. » Ils s'en allèrent donc, et, pour mieux s'assurer du sépulcre, ils en scellèrent l'entrée et y mirent des sentinelles. Maintenant qui osera entreprendre de forcer cette garde? qui osera violer et briser les sceaux de l'État? Vaines précautions! O prudence humaine, que vous êtes faible contre le Seigneur! Ce nouveau Samson saura bien rompre ses chaînes; ce divin Jonas, enfermé dans le sein de la terre, saura bien en sortir. Du fond de son sépulcre, il se jouera des complots des Juifs, renversera leurs desseins, les fera servir à leur confusion et à sa gloire, en les tournant en preuve incontestable de sa Résurrection.

En effet, dans la vie et la mort du Sauveur, tout avait été réglé d'avance dans les conseils éternels, même les plus petites particularités, pour contribuer au salut des élus. Et, pour nous en tenir à ce qui a plus de rapport au sujet présent, pourquoi croyez-vous que le Fils de Dieu ait voulu être enseveli? Ça était surtout pour nous confirmer dans la foi, en ne nous laissant aucun doute sur la vérité de sa Résurrection. Car, avant d'être assuré que quelqu'un est ressuscité, il faut d'abord être certain de sa mort; or, si Jésus-Christ a été enseveli, il était donc mort. Et voyez combien de circonstances la Providence a ménagées admirablement pour que cette vérité si importante fût hors de toute contestation. 1° Jésus-Christ était mort sur la montagne du Calvaire, à la vue d'une multitude immense; 2° il resta encore longtemps sur la croix, après avoir rendu le dernier soupir; 3° un soldat lui perça le côté d'un coup de lance, ce qui aurait suffi pour lui donner la mort, si déjà il n'eût expiré; 4° on ne lui rompit pas les jambes, comme on fit aux deux larrons crucifiés avec lui, parce qu'on reconnut

qu'il était bien évidemment mort ; 5° Pilate ne voulut livrer son corps à Joseph d'Arimathie que sur l'attestation formelle du centenier, qui lui assura qu'il avait vu mourir Jésus. La mort de notre Sauveur est donc bien constatée, et authentiquement reconnue par tout le peuple. C'est encore par autorité publique que son corps est détaché de la croix et enseveli ; et, pour que personne ne soit tenté de l'enlever, une troupe de soldats est préposée à la garde du sépulcre. Ainsi, par une conduite merveilleuse de la Providence, tout est parfaitement disposé pour rendre plus éclatant le miracle de la Résurrection, qui est comme le fondement de toute la religion chrétienne. Ce sont les ennemis eux-mêmes du Sauveur qui, sans s'en douter, se sont chargés, par les soins qu'ils ont pris, d'en écarter tout soupçon d'imposture et de surprise. Qu'il nous suffise pour le moment d'avoir fait ces remarques, car nous ne devons pas anticiper sur ce fait si important, que nous nous proposons d'expliquer en détail dans l'instruction suivante. Reprenons maintenant les demandes du catéchisme.

CINQUIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

D. Où alla son âme?

R. Elle descendit aux enfers, c'est-à-dire aux limbes.

Jésus-Christ subit la loi commune à tous ceux qui étaient morts avant lui ; tandis que son corps demeura dans le sépulcre, son âme descendit aux enfers. Il l'avait annoncé longtemps d'avance par la bouche d'un de ses prophètes. « Je pénètrerai dans les parties les plus basses de la terre, je porterai mes regards sur tous ceux qui dorment, j'éclairerai tous ceux qui espèrent au Seigneur (1). »

(1) Penetrabo omnes inferiores partes terræ, et inspiciam omnes dormientes, et illuminabo omnes exspectantes in Domino. *Eccli.* xxiv, 85.

Ce mot *enfers* veut dire des lieux inférieurs ou souterrains. L'Écriture nous les représente comme un abîme de profondeur, et les oppose aux cieux comme une extrémité du monde à l'autre. Mais où sont-ils? On n'en sait rien, et jamais on ne pourra le savoir sans une révélation spéciale de Dieu.

L'Église, par ce nom, ne désigne pas seulement le cachot où sont renfermés les damnés, mais encore le purgatoire, où les justes imparfaits achèvent de se purifier au creuset des souffrances, et les limbes des Pères, où les saints de l'Ancien Testament ont trouvé un lieu de repos, avant d'être admis à la gloire céleste

D. Qu'entendez-vous par ces limbes?

R. Un lieu où étaient les âmes de ceux qui étaient décédés en la grâce de Dieu, avant la venue de Jésus-Christ.

Depuis le péché d'Adam, le ciel était fermé à tous les hommes; nul ne pouvait en ouvrir la porte. Il était réservé au divin Sauveur d'y entrer le premier, et de nous en frayer le chemin. Mais, en attendant que vînt le jour de la Rédemption, les âmes des justes n'étaient pas confondues avec celles des méchants. Le lieu qu'habitait Abraham et Lazare dans son sein, était bien différent de celui où souffrait le mauvais riche; il y avait un intervalle immense qui les séparait, un grand chaos, de sorte qu'il n'était pas possible de passer de l'un à l'autre. Avant la venue de Jésus-Christ, comme aujourd'hui, les méchants tombaient, aussitôt après leur mort, dans un étang de feu, tandis que les âmes de ceux qui mouraient en état de grâce allaient dans un lieu de rafraîchissement et de douce attente, où, sans goûter le bonheur parfait qu'on ne trouve qu'en voyant Dieu, elles étaient cependant à l'abri de toute souffrance, et soupiraient sans cesse après la venue du Sauveur, qui devait les introduire dans le ciel. C'est cette région de paix, qu'on appelle limbes des Pères. Là étaient nos premiers parents Adam et Ève, morts dans la justice, après avoir fait

pénitence de leur péché; Abel, qui avait toujours offert à Dieu des sacrifices agréables; les patriarches, les prophètes qui avaient vécu dans l'observation de la loi; en un mot, tous les justes de l'Ancien Testament. C'est là que descendit l'âme très-glorieuse de Jésus-Christ; et, si sa présence se fit sentir dans l'enfer des démons et des méchants, ce ne fut que pour y exercer un juste jugement, pour aggraver leurs chaînes et faire entièrement comprendre aux premiers leur défaite, et aux seconds le malheur de leur réprobation.

D. Pourquoi Notre-Seigneur est-il descendu aux limbes?

R. Pour en tirer ces saintes âmes et les faire entrer avec lui dans le ciel.

Avec quels transports de joie ces heureux prédestinés virent arriver leur Sauveur! Ils avaient tant de fois levé les yeux au ciel, en soupirant après le jour où les nuées feraient pleuvoir le Juste, où la terre ouvrirait son sein pour enfanter le Rédempteur. Le saint vieillard Siméon, qui avait porté le divin Enfant entre ses bras, leur avait déjà annoncé sa venue et leur prochaine délivrance; et cette nouvelle, en les remplissant de consolation, avait en même temps augmenté leurs désirs et leur sainte impatience. Mais enfin leur espérance est accomplie. Voici venir le Sauveur, qui rompt leurs chaînes, et brise les portes d'airain qui les retenaient dans le lieu de leur exil. A sa vue, quelle allégresse! quels cantiques de joie et d'actions de grâces! Avec quelle ardeur ne coururent-ils pas au-devant de lui! Il me semble voir cette troupe bienheureuse s'empresser autour de son libérateur, le combler de louanges et de bénédictions, et lui témoigner de toutes manières son respect et son amour.

Adam et Ève se prosternent en sa présence et s'écrient: « Enfin, voilà la tête du serpent brisée, enfin sont réparés les maux causés par notre chute! »

Abraham est au comble de ses vœux, en voyant ce fils de

sa race, par qui toutes les nations de la terre sont bénies.

Isaac s'applaudit d'avoir été la figure de son divin sacrifice, dont il recueille le fruit.

Jacob adore ce Sauveur qui avait fait toute son espérance; il voit celui qui devait être envoyé et qui avait fait l'attente de toutes les nations.

David tressaille de joie et admire cet héritier de son trône, qui va régner au milieu de ses ennemis et les réduire à n'être que l'escabeau de ses pieds; qui doit réparer les ruines et les vides du ciel, en remplaçant les anges apostats par les hommes qu'il leur a substitués.

Job reconnaît que son Rédempteur est vivant; il le voit des yeux de son esprit; il adore celui dont l'espérance faisait la joie et le repos de son cœur.

Ce fut un jour de triomphe pour toute cette sainte compagnie. Dès l'instant que l'âme de Jésus-Christ fut parmi eux, les limbes devinrent un vrai paradis (1). Jésus-Christ permit à un certain nombre de se revêtir du corps qu'ils avaient eu auparavant, pour aller faire part à leurs parents de leur bonheur et de leur joie; et ce fut dans l'intervalle de la Résurrection et de l'Ascension de Jésus-Christ que ces Saints ressuscités apparurent à plusieurs personnes dans Jérusalem. Enfin, tous se disposèrent à accompagner Jésus-Christ à son entrée triomphante dans le ciel, et à aller prendre possession, après une si longue et si vive attente, des trônes de gloire que leur avait mérités leur foi et leur amour.

Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur! Admis en la société de leur Dieu, ils goûtent dans son sein les délices ineffables qu'il a préparées à ceux qui le servent.

(1) Ex interno paradisum fecit; nam ubi Christus, ibi cœlum. *D.Chrys. Serm.* 2, n. 32.

TRAITS HISTORIQUES.

La coutume des Juifs n'était pas d'enterrer les morts. Chacun, selon ses moyens, faisait pratiquer dans quelque roche une forme de petit cabinet, où l'on mettait le corps que l'on étendait sur une table du rocher même, et puis on fermait ce lieu avec une pierre que l'on plaçait devant la porte. La grotte, où fut déposé le corps de Jésus-Christ, ne pouvait manquer de devenir un objet de vénération pour les chrétiens ; et, pour la mettre à l'abri des profanations ou des insultes sacriléges, ils bâtirent un temple immense qui recouvrait le saint sépulcre, le mont Calvaire, qui n'était qu'à cinquante pas de là, et les divers endroits où le Christ s'était arrêté en portant la croix; et l'on vit les pèlerins de tous les pays et de tous les rangs y accourir en foule.

Quand la terre sainte fut tombée au pouvoir des Infidèles, l'Europe entière s'arma pour la délivrance du tombeau de Jésus-Christ. Jamais il n'y avait eu un élan si universel. Un gentilhomme picard, nommé Pierre l'Ermite, nouvellement arrivé de la Palestine, où il avait vu les profanations de la tombe sacrée et les avanies et vexations de toute espèce auxquelles les chrétiens étaient exposés de la part des Turcs, échauffa toutes les têtes par le récit des maux dont il avait été le témoin ou la victime. Vêtu d'une robe grossière, les pieds et la tête nus, ayant pour ceinture une corde, et portant à la main un crucifix qu'il arrosait souvent de ses larmes en se frappant la poitrine, il traverse les villes et les provinces, haranguant la multitude, conjurant au nom de Dieu les princes et les peuples de s'armer pour aller secourir les saints lieux. A sa voix, tous les cœurs s'émeuvent, tous les bras se préparent. Le pape Urbain II vient en personne exciter les Français à cette entreprise toute nouvelle. Il la prêche au milieu de la place publique de Clermont, en Auvergne, comme un moyen d'expier les péchés. *Soldats de l'enfer,* s'écriait-il, *devenez soldats de Dieu.* De toutes parts retentit le cri mille fois répété de *Dieu le veut! Dieu le veut!* Des croix rouges sont distribuées à ceux qui s'engagent sous la bannière du Christ, et attachées sur leurs manteaux. Et c'est de là qu'on a donné à ces guerriers le nom de *croisés,* et à leurs expéditions celui de *croisades.* Le chef et le principal héros de la première croisade fut Godefroi de Bouillon, duc de la basse Lorraine, dont la piété seule égalait le courage. Sous la conduite de ce vaillant guerrier, après des fatigues et des combats de tout genre, l'armée des croisés arriva dans la terre sainte ; et, après s'être emparée de plusieurs places fortes, marchant toujours vers son but, malgré la faim,

la soif et les maladies qui la décimaient, elle fit flotter l'étendard béni de la Rédemption sur les murs de Bethléem, pour annoncer aux malheureux chrétiens de Jérusalem que l'heure de la délivrance allait sonner.

Quand la ville sainte s'offrit aux regards des croisés, semblables aux malheureux battus par la tempête qui retrouvent des forces pour crier terre ! terre ! ils se jetèrent à genoux sur ces bords sacrés, et, élevant leurs mains suppliantes vers le ciel, ils s'écrièrent : Jérusalem ! Jérusalem ! De suite, ils voulurent monter à l'assaut; mais repoussés par les Infidèles, ils se résignèrent aux longueurs d'un siége qui dura vingt-neuf jours. Le moment venu de tenter un dernier effort, l'armée entière s'y prépara par le jeûne et la prière ; elle fit une procession autour des murailles de la ville, portant devant elle le signe de la Rédemption et les images des Saints, et rentra dans le camp, le cœur brisé et gonflé d'indignation, en voyant les outrages que les Sarrasins faisaient subir à la croix, qu'ils avaient placée sur les murs par dérision. Ce fut un vendredi (25 juin 1099), à l'heure même qui avait vu expirer le Sauveur des hommes, à trois heures de l'après-midi, que les croisés pénétrèrent dans l'intérieur de la ville, et parvinrent, après tant d'années de soupirs, de larmes et de souffrances, à la délivrer du joug des Mahométans. La ville prise, le massacre fut grand. Dans son zèle peu éclairé, le croisé s'imaginait frapper dans chaque juif ou dans chaque sarrasin un des bourreaux de Jésus-Christ. Ce ne fut que quand les chrétiens crurent avoir assez vengé le Sauveur, qu'ils abandonnèrent leurs armes, et coururent pieds nus vers le saint tombeau, l'arrosant de larmes amères, comme pour le laver des souillures dont l'avait profané le contact des Infidèles. Godefroi de Bouillon fut proclamé, d'un suffrage unanime, roi de Jérusalem. Il accepta la dignité, mais il ne voulut être ni sacré, ni couronné : « Dieu me garde, dit-il, en repoussant les ornements royaux, que je porte une couronne d'or là où le Roi des rois, notre Seigneur Jésus-Christ, a porté une couronne d'épines. »

Quand nous lisons les exploits de ces héros chrétiens, et que nous y voyons réunie tant de bravoure à tant de religion, nous sommes fiers d'appartenir à la nation qui les a enfantés; mais, d'un autre côté, de tristes pensées pèsent sur nos âmes, et nous disons : Leurs descendants ont bien hérité de leur courage ; mais, hélas ! ont-ils également hérité de leur foi et de leur piété ?

Le tombeau de Jésus-Christ demeura quatre-vingt-huit ans sous la puissance des successeurs de Godefroi de Bouillon. Ensuite la ville sainte retomba sous le joug musulman ; et, malgré plusieurs autres expéditions tentées à diverses reprises, on n'a jamais pu la leur arracher. Ce sont donc maintenant les ennemis de la croix, les Turcs qui ont les clefs de l'église du Saint-Sépulcre, et qui vendent

aux chrétiens la permission d'y aller adorer Jésus-Christ. Une fois dans le temple, il n'en faut point sortir sous peine de payer un nouveau droit, aussi voit-on de pauvres pèlerins y rester enfermés des mois entiers, et recevoir des vivres à travers une petite fenêtre destinée à cet usage et traversée de barreaux de fer.

Le Saint-Sépulcre et la plupart des lieux saints sont desservis par des religieux cordeliers. Les Turcs souffrent qu'ils remplissent leurs pieux devoirs ; mais, de temps à autre, ils cherchent tous les prétextes possibles pour les mettre à contribution. « Rien ne peut forcer ces hommes de Dieu à abandonner le tombeau de Jésus-Christ, ni spoliations, ni mauvais traitements, ni menaces de mort. Leurs cantiques retentissent nuit et jour autour du saint sépulcre. Dépouillés le matin par un gouverneur turc, le soir les retrouve au pied du Calvaire, priant au lieu où Jésus-Christ souffrit pour le salut des hommes. Leur front est serein, leur bouche est riante. Ils reçoivent l'étranger avec joie. Sans forces et sans soldats, ils protégent des villages entiers contre l'iniquité. Pressés par le bâton et par le sabre, les femmes, les enfants, les troupeaux se réfugient dans les cloîtres de ces solitaires. Qui empêche le méchant armé de poursuivre sa proie et de renverser d'aussi faibles remparts? La charité des moines ; ils se privent des dernières ressources de la vie pour racheter leurs suppliants. » CHATEAUBR., *Itinér.*

Ecoutons encore l'illustre auteur du *Génie du Christianisme* nous faire part de ses pieuses impressions dans l'église du Saint-Sépulcre.

« Les lecteurs chrétiens, nous dit-il, demanderont peut-être quels furent les sentiments que j'éprouvai, en entrant dans ce lieu redoutable ; je ne puis réellement le dire. Tant de choses se présentaient à la fois à mon esprit, que je ne m'arrêtais à aucune idée particulière. Je restai près d'une demi-heure à genoux dans la petite chambre du sépulcre, les regards attachés sur la pierre, sans pouvoir les en arracher. L'un des deux religieux qui me conduisaient, demeurait prosterné auprès de moi, le front sur le marbre; l'autre, l'Évangile à la main, me lisait à la lueur des lampes, les passages relatifs au saint tombeau. Tout ce que je puis assurer, c'est qu'à la vue de ce sépulcre triomphant, je ne sentis que ma faiblesse ; et, quand mon guide s'écria avec saint Paul : « O mort, où est ta victoire? ô mort, où est ton aiguillon? (1) » je prêtai l'oreille, comme si la mort allait répondre qu'elle était vaincue et enchaînée dans ce monument. »

Itinér.

Quand on voit une si forte intelligence animée de la plus vive

(1) Ubi est, mors, victoria tua? ubi est, mors, stimulus tuus? I. *Cor.*, xv, 55.

foi pour les mystères augustes de notre religion, et pénétrée de respect pour les lieux où ils se sont accomplis, que penser de nos petits philosophes qui se croient de grands esprits, parce qu'ils ne veulent pas croire à l'Évangile

---

DEUXIÈME INSTRUCTION.

Résurrection de Jésus-Christ. — Elle est le plus solide fondement de notre foi, et une preuve incontestable de la Divinité de Jésus. — Fête de Pâques.

D. Le corps de Jésus-Christ demeura-t-il longtemps dans le sépulcre ?

R. Non, il ressuscita le troisième jour après sa mort.

Jésus-Christ était entré dans le royaume de la mort, non pas comme son sujet, mais comme son souverain ; non pas comme esclave, mais comme vainqueur. Les Juifs, en l'enfermant dans le sépulcre, avaient cru qu'il en serait de lui comme du commun des hommes. Mais quelle différence ! Le sépulcre est pour nous une demeure de mort ; et, à l'égard de Jésus-Christ, il fut une source de vie et comme le sein d'une mère, mais un sein tout nouveau, qui, par un prodige sans exemple, dit saint Pierre Chrysologue, avait conçu un mort et enfanta un vivant (1). Il avait été écrit que le Fils de Dieu n'éprouverait point la corruption du tombeau, qu'il serait libre parmi les morts (2), libre de reprendre la vie quand il lui plairait, comme il l'avait quittée au jour et à l'heure qu'il l'avait voulu.

Quand donc le moment fut arrivé, c'est-à-dire dès le grand matin du troisième jour, l'âme glorieuse de Jésus-Christ, sortant des limbes, pénétra la pierre du sépulcre sans l'ouvrir, et se réunit miraculeusement à son corps. A

(1) Uteri nova forma, mortuum concipit, parit vivum. *D. Chrysil. Serm.* 74.

(2) Inter mortuos liber. *Psal.* LXXXVII, 6.

l'instant Jésus-Christ, débarrassé des liens et des suaires qui l'environnaient, sortit du tombeau sans ôter la pierre qui le fermait, sans rompre ni endommager les sceaux que Pilate y avait fait mettre [1].

Ce mystère s'opéra dans le secret; les gardes ne s'aperçurent de rien et n'en avaient pas même le moindre soupçon, lorsque tout à coup un ange descendit du ciel. Son visage était brillant comme l'éclair, son vêtement blanc comme la neige, et à son approche la terre trembla. Cet esprit céleste brisa les sceaux sacriléges qu'on avait mis au sépulcre, écarta l'énorme pierre qui en fermait l'entrée, et s'assit dessus, lançant des regards foudroyants sur la troupe armée qui l'environnait. A la vue de cette force supérieure, à laquelle nulle puissance humaine n'aurait pu résister, au feu de ses yeux, à l'air menaçant qui éclatait sur son visage, les gardes furent frappés d'une telle frayeur qu'ils en devinrent comme morts ; et, s'il leur fut permis ensuite de se relever et de s'enfuir, ce ne fut que pour raconter aux Juifs leur défaite, leur honte et la gloire de Jésus.

Notre divin Sauveur ressuscita donc le troisième jour après sa mort, comme il l'avait lui-même prédit. Il fut mis dans le tombeau le vendredi, il y resta le samedi tout entier; et le dimanche, qui était le troisième jour, il ressuscita quelques heures après minuit.

C'est le mystère le plus grand et le plus glorieux de la vie de Jésus-Christ, puisque c'est par sa Résurrection qu'il a triomphé du péché, de la mort et de l'enfer, et que se relevant de toutes les humiliations qu'il avait subies, il a fait éclater sa puissance, à la confusion de tous ses ennemis.

Ce mystère est encore le plus solide fondement de notre foi; c'est le fait principal sur lequel repose la Divinité du christianisme; et voilà pourquoi il a plu à Dieu de le rendre le plus certain et le plus incontestable. Dans son admirable Providence, il en a tellement disposé toutes les circonstances qu'on se sent subjugué aussitôt par la force

de la vérité. Et, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que Dieu, pour établir cette foi de la Résurrection d'une manière qui ne laisse plus de doute, s'est servi précisément de deux moyens qui naturellement auraient dû être des obstacles, je veux dire la haine des Juifs et l'incrédulité des apôtres.

Voyez, en effet, ce qui arriva après la mort de Jésus-Christ. A peine fut-il expiré, que les Juifs, bien instruits de la prédiction qu'il avait faite de sa Résurrection, voulurent, dans leurs folles idées, en empêcher l'accomplissement. Que ne firent-ils pas pour prévenir toute surprise ? Ils fermèrent d'une grosse pierre l'entrée du sépulcre ; ils y apposèrent les sceaux publics ; ils y placèrent des satellites pour en défendre l'accès (1). Par ces mesures, ils se constituaient dépositaires et gardiens du corps de Jésus, et s'engageaient tacitement à le représenter, après les trois jours fixés pour la Résurrection, afin de convaincre par là le Sauveur d'imposture et de le faire passer pour un faux prophète, aux yeux de toute la nation. Mais qu'arriva-t-il? Malgré toutes leurs précautions et tous leurs soins, dès le matin du troisième jour, les sceaux sont brisés, le sépulcre est ouvert, le corps a disparu, les linges seuls restent. Quel a été donc l'effet de la prévoyance des Juifs? à quoi ont abouti leurs efforts? Plus ils ont apporté d'exactitude à faire garder le tombeau, plus ils nous donnent de marques évidentes que Jésus en est sorti; plus ils y ont mis de gardes, plus ils ont augmenté le nombre des témoins et rehaussé l'éclat de la Résurrection.

Maintenant que le sépulcre est vide et que les apôtres prêchent partout la Résurrection de leur maître, que peuvent penser les Juifs ? qu'ont-ils à dire ? Le fait de cette Résurrection ne doit-il pas être à leurs yeux de toute évidence ? et, par conséquent, n'auraient-ils pas dû tomber à

(1) Munierunt sepulcrum, signantes lapidem, cum custodibus. *Math.*, XXVII, 66.

genoux devant la croix, faire pénitence de leur déicide, et adorer Jésus, si la haine la plus inconcevable ne les eût aveuglés, si leur cœur n'eût été prodigieusement endurci ?

Mais, malgré les remords de leur conscience, ils s'efforcent de combattre un fait de la vérité duquel ils sont intimement convaincus, et les voilà qui corrompent le témoignage des soldats, en leur donnant une grosse somme d'argent, afin qu'ils disent que, pendant leur sommeil, les disciples de Jésus sont venus et ont enlevé le corps. Fable ridicule, absurde, qui se détruit par elle-même, et qu'ils avaient pris soin de réfuter d'avance, par les précautions dont ils avaient entouré le sépulcre. Car, enfin, sont-ils en droit d'alléguer cet enlèvement, après qu'ils l'ont prévu et qu'ils ont pris, pour l'empêcher, toutes les mesures que leur dictait la prudence éveillée par la haine ? Si le tombeau n'avait pas été gardé, ils auraient pu dire tout ce qu'ils auraient voulu ; le prétendu enlèvement eût paru vraisemblable. Mais n'est-ce pas un mensonge visible que de venir nous dire que les disciples ont forcé le sépulcre, pendant que les gardes dormaient ? Quoi ! les gardes dormaient tous à la fois ? Quoi ! pendant une opération qui nécessitait beaucoup de bruit, de tumulte, de mouvement ; pendant qu'on brisait les sceaux, qu'on soulevait l'énorme pierre, aucun des gardes ne s'est éveillé ? Mais si les gardes dormaient, comment savez-vous, ô Juifs, que les disciples ont enlevé le corps ? Comment pouvez-vous l'assurer ? Quels témoins en avez-vous ? — Les gardes. — Vous n'y pensez pas ; quelle extravagance de nous donner pour témoins des gens qui dorment (1) !

Que d'autres circonstances servent encore à confondre les Juifs ! Quoi ! ces soldats qui, par un oubli sans exemple de la discipline militaire, se sont endormis et ont ainsi favorisé la soustraction d'un dépôt confié à leur garde, et qu'on pourrait justement accuser d'avoir été de conni-

(1) Dormientes testes adhibes ! *D. Aug. in Psalm.* LXIII, v. 7.

vence avec les apôtres; ces soldats qui s'en vont dans toute la ville de Jérusalem, publiant leur faute, on ne les punit pas! on leur donne encore de l'argent! Et les apôtres qui ont insulté à la nation, en brisant les sceaux publics, en violant un tombeau mis sous la sauvegarde des lois, on les laisse tranquilles! leur attentat demeure impuni! Quelle suite de contradictions et d'incohérences!

D'ailleurs, pour peu qu'on y réfléchisse, comment supposer que les apôtres, que nous avons vus si timides, si lâches pendant la passion de leur maître, se soient tout à coup transformés en hommes intrépides, capables de tout oser? Comment croire qu'ils aient conçu le hardi projet d'affronter et de forcer une garde nombreuse et aguerrie? et qu'avec un danger visible pour leurs personnes, ils aient tenté de tirer le corps du roc où on l'avait mis? — Et encore, comment ont-ils pu conduire leur entreprise si secrètement qu'on n'ait pu découvrir la moindre trace de l'imposture? — Et enfin, quel intérêt avaient-ils à s'exposer à un si grand péril? Pourquoi vouloir faire passer pour un Dieu celui qu'ils savaient très-certainement ne l'être pas? Car, s'ils enlèvent le corps, ils ne croient donc pas que leur maître puisse ressusciter, ainsi qu'il l'a promis; ils le regardent donc comme un faux prophète, comme un séducteur qui les a trompés et dont ils n'ont rien à attendre. Et, au lieu de renoncer à lui, ils soutiendront encore ses intérêts! et ils s'exposeront à la haine de toute leur nation, à la rigueur des lois, aux persécutions, à la mort, pour faire croire aux autres une Résurrection dont la fausseté leur sera à eux-mêmes clairement connue! De quelque côté qu'on envisage la chose, les vraisemblances y sont choquées, et l'on voit évidemment que l'enlèvement dont on parle, est une chimère. Voilà cependant l'unique défaite des Juifs, pour éluder la Résurrection de Jésus-Christ. Les disciples, disent-ils, ont enlevé son corps. Cette allégation si maladroite et que le bon sens repousse, équivaut à un témoignage formel en faveur du miracle qu'ils veu-

lent nier. C'est ainsi que Dieu se joue des vains conseils des hommes, en permettant que l'iniquité se démente elle-même, et en faisant servir la prudence même des méchants à l'accomplissement de ses desseins. La seule impiété des Juifs, les précautions qu'ils ont prises, leur folle prévoyance suffisent donc pour établir, sur des bases inébranlables, la vérité de la Résurrection de Notre-Seigneur.

La certitude de la Résurrection résulte aussi de l'incrédulité première des apôtres. Pendant la vie de Jésus, ils ne pouvaient pas même comprendre ce qu'il leur disait de sa Résurrection; dans le temps de sa passion, ils en avaient absolument désespéré; et, après sa mort, ils rejetaient, comme des fables et des rêveries, ce qu'on leur racontait de ses apparitions. On avait beau leur rappeler les prophéties de leur divin maître, leur montrer le sépulcre vide; ils s'obstinaient à ne pas croire. Vainement les saintes femmes, qui ont été au tombeau de grand matin, leur disent qu'elles ont vu Jésus ressuscité; ils les traitent de visionnaires (1). Pour croire, ils veulent voir de leurs propres yeux, entendre de leurs propres oreilles, et toucher de leurs propres mains.

Thomas surtout ne pousse-t-il pas la défiance à l'excès? Le témoignage des dix autres apôtres, des disciples, des saintes femmes dont il connaissait la probité, la candeur, la piété, les paroles de Jésus-Christ qu'on lui rapporte, le corps disparu, la synagogue alarmée, les gardes confus, tout l'engage à croire, et cependant il persiste dans son opiniâtreté. « Si je ne vois, dit-il, dans ses mains la marque des clous, si je ne porte mon doigt sur la cicatrice de son côté, je n'en croirai rien (2). » Quelle obstination! Voilà les témoins qu'il nous fallait, prompts à voir, lents à croire.

(1) Visa sunt ante illos tanquàm deliramenta verba ista. *Luc.*, XXIV, 11.

(2) Nisi videro... non credam. *Joan.*, XX, 25.

Car, s'ils avaient cru tout d'abord, on aurait pu suspecter leur témoignage et dire que c'étaient des gens crédules, prévenus en faveur de la Résurrection de leur maître, et qui avaient pris les fantômes de leur imagination pour une réalité, au lieu que leur incrédulité guérit la nôtre et nous affermit dans les plus vifs sentiments de foi. En effet, ces mêmes hommes, que nous avons vus si déterminés à ne pas croire, ont cru cependant un peu plus tard; ils ont cru, et l'on ne peut pas dire que c'est par faiblesse, par légèreté, par une aveugle déférence au sentiment des autres, mais bien par l'intime persuasion qu'ils avaient de la Résurrection de leur maître.

Quand donc nous les voyons, eux auparavant timides, grossiers, ignorants, devenus tout à coup d'autres hommes, paraître hardiment en public, publier hautement un miracle qu'ils se sont d'abord efforcés de combattre, annoncer, en toutes langues, que Jésus est sorti vivant du tombeau, citer, sans réplique, les textes formels de l'Écriture qui avaient prédit ce fait, en soutenir la vérité malgré les menaces, les prisons, les plus violentes persécutions, et signer enfin leur témoignage de leur propre sang; une foi si ferme, après une incrédulité si prononcée, ne doit-elle pas opérer dans nos esprits une conviction entière? et quel subterfuge pourrait-il rester à notre incrédulité? C'est pour nous qu'ils ont douté, vu, examiné, cru, parlé, écrit, et qu'ils sont enfin morts. Or, quel témoignage que celui d'hommes qui se laissent égorger, pour soutenir la vérité des faits qu'ils attestent!

Jésus-Christ est donc vraiment ressuscité; pour le croire, il nous suffit de la parole des apôtres, témoins fidèles, témoins désintéressés, témoins irrécusables. Et ce ne sont pas seulement les apôtres qui nous en assurent, mais encore les soixante-douze disciples, et plus de cinq cents hommes auxquels Jésus-Christ se montra dans une seule apparition, et les princes des prêtres et les pharisiens qui n'osèrent jamais donner un démenti formel aux apôtres,

et les Juifs qui se convertirent, et enfin l'univers entier qui a cru. Ainsi, ce miracle est porté à un si haut degré de certitude, qu'il ne peut être contesté que par l'impiété la plus aveugle.

Et ce miracle une fois reconnu, qu'en résulte-t-il? Bien évidemment que Jésus-Christ est Dieu, et que la religion qu'il a établie est divine. Jésus-Christ lui-même avait marqué la Résurrection de son corps comme le caractère distinctif de sa divinité. « Cette génération incrédule et « perverse demande un signe, disait-il un jour, en parlant « des Juifs qui sollicitaient sans cesse de nouveaux mira- « cles, sans en devenir ni meilleurs, ni plus croyants, il ne « leur en sera point donné d'autre que celui du prophète « Jonas, car, de même que Jonas demeura trois jours dans « le ventre d'une baleine, de même le Fils de l'Homme « restera trois jours dans le sein de la terre (1). » Une autre fois, pressé par les Juifs de s'expliquer clairement au sujet de sa mission, il se contenta de répondre. « Détruisez ce temple et je le rebâtirai dans trois jours (2). » Il appelait avec raison son corps un temple, parce que la Divinité y résidait. Or, Jésus-Christ ayant dit : Je suis le Fils de Dieu, égal à mon Père, Dieu comme lui, et, pour preuve, je ressusciterai trois jours après ma mort, s'il n'était pas tel qu'il se prétendait, il était impossible qu'il ressuscitât ; autrement, il faudrait dire que Dieu, qui est la vérité par essence, a fait le plus grand des miracles pour autoriser le plus grand des mensonges, et qu'il nous a lui-même trompés, en ressuscitant un séducteur qui se vantait d'être Dieu et qui ne l'était pas. Donc, si Jésus-Christ est ressuscité, comme il l'avait dit, il est vraiment Fils de Dieu, Dieu lui-même ; et, par conséquent, notre foi est solide et la vérité de l'Évangile évidente.

(1) *Math.*, XXXII, 40.
(2) Solvite templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud. *Joan.*, I, 19.

Aussi les apôtres semblaient-ils s'attacher uniquement à prêcher la Résurrection de leur maître; c'est avec la plus grande force et la plus grande énergie qu'ils l'annonçaient aux Juifs (1). Ils la leur opposaient comme une preuve sans réplique : « Ce Jésus que vous avez crucifié, leur disaient-ils, Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et nous en sommes les témoins (2). » En cela consistait tout le soin et tout le fruit de leur ministère; et, lorsqu'il fallut choisir un disciple en remplacement du perfide Judas, ce fut surtout pour rendre témoignage à la Résurrection (3), comme si leur apostolat eût été réduit à ce seul point. Enfin, l'Évangile tout entier est quelquefois appelé l'annonce de la Résurrection de Jésus-Christ, pour nous faire entendre que c'est là l'article fondamental de notre foi.

Ce n'est pas sans raison que notre divin Sauveur semblait se borner à ce signe, pour nous prouver qu'il était Dieu et Fils de Dieu, parce que c'est là, en effet, de tous les miracles le plus extraordinaire et le plus surprenant. Avant Jésus-Christ, on avait bien vu d'autres hommes ressuscités, mais ressuscités par une vertu étrangère. Élie, par ses prières, avait rendu à la vie l'enfant de la veuve de Sarepta; Élisée, par le souffle de sa bouche, avait ranimé le cadavre du fils de la Sunamite; Jésus-Christ avait ressuscité la fille d'un prince de la synagogue, le fils de la veuve de Naïm, Lazare enterré depuis quatre jours; l'histoire fait encore mention de beaucoup de résurrections semblables, que les apôtres et plusieurs saints personnages ont depuis opérées au nom de Jésus-Christ. Mais la merveille inouïe, qu'on n'aurait jamais pu soupçonner et qui ne s'est accomplie qu'une fois en la personne du Sauveur, c'est que le même homme ait fait tout à la fois le double

(1) Virtute magnâ reddebant apostoli testimonium resurrectionis Jesu Christi Domini nostri. *Act.*, IV, 13.

(2) Hunc Deus suscitavit tertiâ die. *Act.*, X, 41

(3) Oportet testem resurrectionis ejus nobiscum fieri unum ex istis. *Act.*, I, 22.

miracle de ressusciter et de se ressusciter. A Jésus seul il était réservé de sortir du tombeau par sa propre puissance; il ne lui a point fallu de prophète qui priât pour lui, qui lui commandât de se lever, qui le tirât par violence du sépulcre; il s'est suffi à lui-même, parce qu'il était le Dieu de la vie et de la mort. D'où nous concluons que la Résurrection de cet Homme-Dieu était la preuve la plus authentique qu'il pouvait donner de sa divinité.

Rendons-lui donc nos devoirs comme à notre souverain maître; disons-lui, comme saint Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu (1); » ou, comme ces vieillards de l'Apocalypse, écrions-nous : « Oui, l'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir louange, honneur, gloire, bénédiction et tous les hommages dus à la Divinité (2). »

La fête destinée à honorer le mystère de la Résurrection porte le nom de *Pâques*. Ce mot est hébreu et signifie selon la lettre *passage*. Dieu lui-même avait ainsi appelé la principale fête des Juifs, établie en mémoire de leur délivrance de la captivité d'Égypte et de leur transmigration au pays de Chanaan. Mais Jésus-Christ, comme dit saint Paul (3), a été notre Pâque, c'est-à-dire l'Agneau pascal immolé pour nous comme celui de l'ancien peuple, afin de nous préserver des coups de l'ange exterminateur, c'est-à-dire du courroux céleste; et, comme il nous a fait passer de l'état de mort où nous étions à la vie immortelle, qui est comme notre terre promise, c'est avec raison que l'Église a conservé ce nom de Pâques au jour que notre divin Rédempteur avait choisi pour nous délivrer de la captivité du péché.

La fête de la Résurrection est le grand jour des chrétiens, le jour des jours, la fête des fêtes, le jour de liberté,

(1) Dominus meus et Deus meus. *Joan.*, xx, 28.

(2) Dignus est Agnus, qui occisus est, accipere virtutem et divinitatem..... et honorem et gloriam et benedictionem. *Apoc.*, v, 12.

(3) I. *Cor.*, v. 7

de salut et de gloire ; jour où le péché est détruit, l'enfer vaincu, le règne de la grâce établi, le ciel ouvert; jour où a commencé cet aimable empire de Jésus-Christ, si longtemps attendu, et qui ne doit plus finir. Le pape saint Léon disait qu'entre tous les jours qu'on honorait de quelque culte dans la religion chrétienne, il n'y en avait pas de plus auguste et de plus excellent que celui de Pâques, parce que ce mystère est le fondement de toute notre espérance, et que c'est de cette solennité que les autres reçoivent leur dignité et leur consécration (1).

Pour la célébrer dignement, l'Église déploie ses plus beaux ornements et ses pompes les plus majestueuses ; et les chrétiens se précipitent en foule dans l'enceinte sacrée, pour adorer le Christ vainqueur de la mort et de l'enfer, et, avec un saint transport, ils font retentir les voûtes du temple de ce cri d'allégresse : *Alleluia,* louez le Seigneur ! Oh ! redisons-le dans toute l'effusion de notre cœur ce chant de gloire et de triomphe : *Alleluia,* louez le Seigneur ! Oui, réjouissons-nous en ce jour que le Seigneur a fait, et, pour que notre joie soit sainte et pure, faisons en sorte que la commémoration de ce mystère soit toujours pour nous une véritable Pâque, c'est-à-dire un passage réel de la mort à la vie, de l'iniquité à la justice, de la servitude du péché à la liberté des enfants de Dieu ; et alors, dégagés de toute affection humaine, entièrement renouvelés en Jésus-Christ, nous aurons la douce confiance de passer un jour des misères de cette vie à la gloire du ciel, où nous chanterons avec les anges et les saints l'*Alleluia* éternel [2].

TRAITS HISTORIQUES.

1. L'histoire de Jonas ayant été donnée par Notre-Seigneur lui-même comme une des figures les plus frappantes de sa Résurrection, nous devons la rapporter ici.

(1) D. Leo. *Serm.* 48.

Ce prophète, originaire de la tribu de Zabulon, vivait du temps d'Ozias, roi de Juda. Dieu lui ordonna d'aller à Ninive, capitale de l'empire des Assyriens, pour annoncer à cette grande ville que Dieu allait la détruire, à cause des crimes de ses habitants. Jonas, craignant de remplir une mission qui lui semblait dangereuse, s'enfuit et s'embarqua à Joppé pour aller à Tharse, en Cilicie. Mais on ne désobéit pas impunément à Dieu ; et, quand même on irait au bout du monde, on ne pourrait jamais se soustraire aux coups de sa vengeance. A peine Jonas fut-il sur mer, que Dieu excita une grande tempête qui contraignit les mariniers à jeter à l'eau tout ce qui était dans le navire. En même temps, on tira au sort pour savoir qui était la cause de ce malheur, et le sort tomba sur Jonas qui s'avoua lui-même coupable, et demanda à être jeté dans la mer, afin que sa mort procurât le salut aux autres ; ce qui fut à l'instant exécuté, et aussitôt l'orage s'apaisa. Dieu envoya une grande baleine pour recevoir Jonas, qui demeura trois jours et trois nuits dans le ventre de l'animal ; et le prophète, plein de reconnaissance pour le Seigneur qui le conservait en sûreté au milieu d'un si grand péril, lui chanta un cantique d'actions de grâces. Au bout de trois jours, la baleine le revomit sur le bord de la mer. C'est ainsi que la vie sortit victorieuse des entrailles de la mort, pour marquer, 800 ans auparavant, cette autre victoire que Jésus-Christ devait remporter sur la mort et le démon, en sortant plein de vie et glorieux du fond de son tombeau. Dieu ayant de nouveau intimé à Jonas l'ordre d'aller prêcher à Ninive, cette fois-ci le prophète se montra plus docile, et les Ninivites, effrayés de ses menaces, firent pénitence. Ils se livrèrent à un jeûne rigoureux, et se couvrirent tous de cilices, depuis les grands jusqu'aux petits ; et le Seigneur, touché de leur repentir, leur pardonna.

Au rapport de certains historiens, Mahomet, ce fameux imposteur qui se fit tant de partisans par la force de son glaive et en ouvrant à ses sectateurs la carrière des plaisirs, avait annoncé, lui aussi, qu'il ressusciterait trois jours après sa mort. Ce faux prophète, qui avait trouvé le moyen de faire passer ses attaques d'épilepsie pour des effets de l'inspiration divine, s'était peut-être imaginé qu'il pourrait user de quelque supercherie par rapport à sa prétendue résurrection, et se donner ainsi pour le rival de Jésus-Christ, dont il voulait éclipser la gloire. Mais l'impiété de ce précurseur de l'Antéchrist fut manifeste à tous les yeux, lorsqu'étant mort à la Mecque, bien loin de ressusciter dans trois jours, comme il l'avait promis, une partie de son cadavre, qui exhalait déjà l'infection et qui avait été laissée sans garde, fut dévorée par les chiens. BARON. *an.* 630.

2. Le cri de joie et de salut *Alleluia* doit être notre cri de guerre dans la lutte que nous avons à soutenir contre les puissances infer-

nales. Saint Germain, évêque d'Auxerre, s'en servit autrefois merveilleusement pour mettre en fuite toute une armée d'ennemis. Voici le fait :

Du temps qu'il était dans la Grande-Bretagne avec saint Loup, où ils s'étaient rendus pour vénérer le tombeau de saint Alban, les Saxons et les Pictes firent une terrible invasion dans ce pays. Les Bretons, ayant rassemblé une armée à la hâte, invitèrent les deux saints à se rendre dans leur camp, espérant trouver une puissante protection dans leur présence et leurs prières. Les serviteurs de Dieu firent ce que les Bretons leur demandaient. Ils commencèrent par travailler à la conversion des idolâtres, et à la réformation des mœurs des chrétiens. Il y en eut plusieurs des premiers qui renoncèrent à leurs superstitions. On les disposa à recevoir le baptême, comme ils le désiraient, pour la fête de Pâques, qui devait arriver bientôt ; on forma dans le camp une espèce d'église avec des branches d'arbres entrelacées ensemble, et les catéchumènes y furent baptisés. Toute l'armée célébra ensuite la fête avec beaucoup de dévotion.

Après Pâques, saint Germain s'occupa des moyens de délivrer les Bretons du danger dont ils étaient menacés. Comme il ne voulait point qu'il y eût du sang répandu, il eut recours à un stratagème. Il se mit lui-même à la tête des chrétiens, et fit voir dans cette circonstance qu'il n'avait point oublié son ancienne profession, car il avait été d'abord général des troupes de sa province. Il conduisit sa petite armée dans une vallée qui était entre deux hautes montagnes. En même temps il ordonna à ses soldats, quand ils verraient l'ennemi, de répéter tous à la fois et de toutes leurs forces, le cri qu'ils lui entendraient pousser. Les Saxons et les Pictes n'eurent pas plus tôt paru, que le saint cria trois fois *Alleluia*. Les Bretons poussèrent le même cri, que les échos des montagnes renvoyèrent avec un bruit effroyable. Les barbares épouvantés s'enfuirent en désordre, jetant leurs armes et laissant leurs bagages; plusieurs même se noyèrent en passant une rivière. Les deux saints, ayant ainsi rempli leur mission, retournèrent en France, emportant avec eux les bénédictions et les regrets de toute la Grande-Bretagne. GODESCARD.

TROISIÈME INSTRUCTION

Qualités glorieuses du corps de Jésus-Christ. — Résurrection de Jésus-Christ, modèle d'une conversion véritable, édifiante, constante. — Diverses apparitions de Jésus-Christ à ses disciples.

D. Qu'entendez-vous lorsque vous dites que Jésus-Christ ressuscita?

R. J'entends que son âme fut réunie à son corps, et qu'il sortit vivant et glorieux de son tombeau.

Ressusciter, c'est redevenir vivant. Au jour marqué, l'âme bienheureuse de Jésus-Christ retourna triomphante des limbes, et se réunit miraculeusement à son corps, lui rendit la vie, le sentiment, la couleur, la beauté, la force, le mouvement, et remit dans ses veines le sang qu'il avait perdu dans le cours de sa passion. Ce corps ainsi ressuscité ne fut plus sujet aux peines, aux infirmités, aux douleurs, à la mort. Toutes les propriétés qui sont l'apanage de la faiblesse humaine, toutes les imperfections de la matière sont à jamais séparées de cette chair adorable, qui se trouve maintenant douée des qualités les plus glorieuses. Dieu, en ressuscitant son Fils, a répandu sur son humanité la gloire de sa divinité. Ce corps qui a été crucifié, dit saint Léon (1), est devenu impassible ; il est devenu immortel après avoir été mis à mort, incorruptible après avoir reçu tant de blessures ; ni le fer, ni le feu, ni les années, ni la malice des ennemis n'auront plus de prise sur lui. Naguère il paraissait semblable à celui d'un lépreux, n'ayant pas trait d'homme, et on en détournait les yeux comme d'un objet d'horreur. Mais quel nouvel être il a pris au sein même de la mort ! De même que le soleil se montre, au sortir de la nuée, plus radieux et plus beau, ainsi Jésus-

(1) D. Leo. *Serm.* 1, *de Resur*

Christ paraît, au sortir du tombeau, revêtu d'une gloire extraordinaire et tout resplendissant de lumière, comme autrefois sur le Thabor. Doué d'une subtilité extrême, il a pénétré l'épaisseur du roc qui fermait son tombeau; il entre dans le cénacle, les portes étant fermées; il se fait voir ou se rend invisible à son gré; avec une agilité inconcevable et aussi rapide que la pensée, il parcourt les plus longs espaces; en un mot, sa chair est en quelque sorte spiritualisée et toute divine; car, selon le beau mot de saint Augustin, Jésus-Christ, dans sa Résurrection, parut entièrement Dieu (1), parce que dans ce mystère, l'humanité fut, pour ainsi dire, absorbée dans la Divinité.

Ce qui rehaussait surtout son éclat, c'étaient les glorieuses cicatrices qui brillaient à ses mains, à ses pieds et à son côté, comme autant de foyers de lumière, et qu'il avait conservées, soit pour se faire mieux reconnaître à ses apôtres, soit comme autant de trophées de ses victoires, qu'il doit porter pendant toute l'éternité et présenter continuellement à son Père, pour fléchir son courroux.

Le grand mystère de la Résurrection n'est pas seulement destiné à confirmer notre foi; il doit encore opérer notre justification, en réglant nos mœurs et réformant notre conduite. Aussi l'apôtre saint Paul nous propose-t-il la Résurrection de Jésus-Christ comme le parfait modèle de notre résurrection spirituelle, c'est-à-dire d'une véritable conversion. « Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, nous dit-il, afin que, excités par son exemple, nous prenions une nouvelle vie (2). » Ainsi, ces caractères et ces traits qui conviennent à l'humanité de Jésus-Christ dans l'état de sa Résurrection, tout pécheur qui veut revenir à Dieu doit les exprimer en lui-même, par une parfaite

(1) In resurrectione totus Deus. *D. Aug.*

(2) Quomodò Christus surrexit à mortuis, ità et nos in novitate vitæ ambulemus. *Rom.*, VI, 4.

imitation, de telle sorte qu'il soit, selon la parole de Tertullien, comme un abrégé et une copie vivante de la Résurrection (1). De même donc que Jésus-Christ est ressuscité véritablement, qu'il s'est montré ressuscité, et que désormais il ne mourra plus, de même un pécheur doit se convertir sincèrement, ne pas rougir de paraître converti, et ne plus retomber dans le péché. Par là, sa résurrection spirituelle sera véritable, édifiante, constante.

Et d'abord, pour que notre résurrection soit réelle et non apparente, il faut que, comme Jésus-Christ, nous soyons entièrement morts, morts au péché (2). Il faut avoir dit un éternel adieu aux passions, aux plaisirs criminels du monde ; il faut avoir enterré son amour-propre, ses mauvaises habitudes, sa mollesse, sa pusillanimité, en un mot, tous ses vices dans la pratique de la mortification et de la pénitence. Cette mort au monde est comme la base et l'essence d'une solide conversion.

Or, parmi cette multitude de chrétiens qu'on voit dans nos églises aux solennités pascales, combien peu y en a-t-il qui ressuscitent véritablement à la grâce ! On donne, il est vrai, dans ce saint temps, quelques signes de religion, on ne veut pas ouvertement passer pour impie ; mais tous ces beaux dehors de christianisme dont on se pare, ces confessions précipitées, ces rares pratiques de dévotion auxquelles on se livre, ne sont le plus souvent que des ombres de pénitence et des fantômes de conversion ; et, tandis qu'on s'aveugle et qu'on s'étourdit soi-même et qu'on trompe quelquefois les hommes par un extérieur de piété, tandis qu'on semble vivant, on est réellement mort aux yeux de Dieu (3). Voulez-vous vraiment ressusciter, extirpez le péché d'au dedans de vous-même par une confession sincère, coupez jusqu'à la racine du mal par une dou-

(1) Appendices resurrectionis. *Tertull.*

(2) Peccato mortuus est. *Rom.*, VI, 10.

(3) Nomen habes quòd vivas et mortuus es. *Apoc.*, III, 1.

leur profonde de vos iniquités; et alors on pourra dire de vous, comme autrefois de Jésus-Christ, que vous êtes réellement ressuscité.

En second lieu, Jésus-Christ ressuscité a montré de mille manières qu'il était vivant, et c'est là le second caractère de sa Résurrection, que nous devons retracer dans notre conduite. Il apparut à ses disciples, à diverses reprises, parlant et mangeant avec eux (1). Voulez-vous prouver, comme lui, que vous êtes réellement ressuscités, montrez-le par vos bonnes œuvres. Car, dit saint Bernard (2), si nous connaissons qu'un corps est vivant aux mouvements qu'il exécute, de même nous reconnaissons en une âme la vie de la foi et de la grâce, par le bien qu'elle opère. Une fois donc sortis de nos iniquités, ne produisons que des fruits de sagesse, de piété, de justice; que notre lumière brille aux yeux des hommes, afin qu'ils glorifient le Père céleste (3), et que nous puissions ainsi réparer le scandale des mauvais exemples que nous leur avons donnés. La ferveur dans l'observation des commandements de Dieu est la meilleure, ou plutôt, la seule marque de la vie de la charité en nous.

Remarquons encore que, si nous voulons que notre conversion soit édifiante, nous devons, à l'exemple de Jésus-Christ, mener une vie toute nouvelle. Jésus-Christ, en se ressuscitant, prit une vie glorieuse et entièrement différente de celle qu'il avait menée jusque-là sur la terre; il ne parut plus un homme mortel, mais un homme céleste et divin. Quant à nous, afin que notre résurrection spirituelle soit parfaite autant qu'elle le doit être, il faut qu'elle nous transforme entièrement; il faut que le vieil homme soit tout à fait mort en nous, et que toute notre conduite montre une rénovation complète, de nouvelles pensées, de nouveaux

(1) Præbuit seipsum vivum in multis argumentis. *Act.*, I, 3.
(2) D. Bern. *Serm.* 2, *in oct. Pasch.*
(3) Luceat lux vestra coram hominibus. *Math.*, V, 16.

sentiments, de nouveaux désirs, de nouveaux soins (1). Le chrétien, véritablement ressuscité et devenu une nouvelle créature, ne doit respirer que charité, bonté, douceur, humilité, zèle, ardeur, piété. Il sait que c'est une obligation pour lui de ne plus vivre selon la chair, mais selon Dieu, de manière qu'il n'ait plus de goût et d'affection que pour les choses du ciel, que sa vie soit entièrement cachée avec Jésus-Christ, en Dieu (2). Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, dit l'Apôtre, cherchez les choses d'en haut, aimez les choses d'en haut (3).

Troisièmement, la résurrection du pécheur doit être un état permanent. Car, dit saint Paul, le Christ ressuscité d'entre les morts ne meurt plus (4). Sa Résurrection n'a pas été une résurrection passagère comme celles de Lazare, de la fille de Jaïre, ou de ces justes qui sortirent du sépulcre, lorsque cet Homme-Dieu expira sur la croix, et qui, après s'être fait voir à plusieurs personnes dans Jérusalem, ne tardèrent pas à redevenir la proie de la mort; Jésus-Christ ne mourra plus, la mort n'a plus sur lui d'empire. Ainsi le véritable pénitent doit persévérer dans l'état de grâce. Non, il ne suffit pas, pour être parfaitement ressuscité, de renoncer au péché, de se donner à Dieu pour quelque temps. C'est un cœur fidèle et à l'épreuve des vicissitudes et des inconstances du monde, que le Seigneur demande. Que signifient, en effet, ces accès d'une ferveur momentanée qu'on remarque quelquefois, au temps de Pâques, et qui va toujours se ralentissant, à mesure qu'on s'éloigne de la solennité? Eh quoi! après vous être lavés dans les eaux de la pénitence, vous voudriez vous replonger dans le bourbier des passions! Après avoir mangé le

(1) Ut quomodò Christus surrexit à mortuis, ità et nos in novitate vitæ ambulemus. *Rom.*, VI, 4.

(2) Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. *Col.*, III, 1.

(3) Si consurrexistis cum Christo, quæ sursùm sunt quærite;... quæ sursùm sunt, sapite. *Col.*, III, 2.

(4) Christus resurgens ex mortuis jam non moritur. *Rom.*, VI, 9

pain de vie, vous retourneriez à la mort ! Mais ne savez-vous pas que nul ne sera couronné, s'il n'est ferme et inébranlable dans le bien ?

Tels sont les trois principaux caractères d'une bonne conversion, dont Jésus-Christ nous a offert le modèle dans sa Résurrection. Ayons soin de régler notre conduite sur ce divin exemplaire, et nous sanctifierons nos âmes, nous assurerons notre salut, et nous mériterons que nos corps aient un jour part à la Résurrection de Jésus-Christ, car, dit saint Paul, cet adorable Sauveur réformera notre corps en le rendant semblable à son corps glorieux (1).

Enfin, pour mieux nous appliquer le fruit de ce mystère, représentons-nous Jésus-Christ crucifié, qui nous tend les bras et nous dit à chacun : « Viens ici mourir avec moi ; viens, attache à la croix tes inclinations perverses, tes mauvaises habitudes. » Représentons-nous ensuite Jésus-Christ ressuscité qui, du haut du ciel, nous tend encore les bras et nous dit : « Viens vivre avec moi ; tu seras tel que tu « me vois ; je suis glorieux, je suis immortel, sois immor-« tel à la grâce, et tu le seras à la gloire [1]. »

SIXIEME ARTICLE DU SYMBOLE.

D. Que fit Notre-Seigneur après sa Résurrection?

R. Il demeura quarante jours sur la terre, conversant familièrement avec ses disciples, puis il monta au ciel en leur présence.

Jésus-Christ employa quarante jours à se montrer à ses apôtres en plusieurs lieux différents et à diverses reprises, mangeant avec eux, agissant, parlant, se communiquant et donnant partout des preuves du miracle opéré en sa personne, et de son retour d'entre les morts (2). Il voulait par

(1) Qui reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ. *Philip.*, III, 21.

(2) Præbuit seipsum vivum post passionem suam in multis argumentis. *Act.*, I, 3.

là confirmer leur foi, et les disposer à devenir d'intrépides et ardents prédicateurs de l'Évangile. C'est qu'en effet, après le scandale de la croix, dont ils avaient été témoins, il ne leur fallait rien moins que la vue de Jésus ressuscité pour croire qu'il l'était réellement. Pour mieux les convaincre, Jésus leur disait, avec une bonté extrême : « Touchez-moi, et voyez que c'est moi-même (1). » S'il ne s'était montré à eux qu'une fois et dans le court intervalle d'un moment, on aurait pu croire que c'était une illusion des sens ; il fallait donc qu'ils le vissent plusieurs fois et longuement, afin qu'on ne pût les accuser de s'être laissé séduire par un vain fantôme ; que leur foi fût à l'abri de tout reproche, et qu'elle pût ainsi vaincre l'incrédulité la plus obstinée.

Dans ces apparitions, Jésus se trouvait tout à coup au milieu d'eux, et les saluait par ces douces paroles : « Que la paix soit avec vous (2) ; » il leur parlait du royaume de Dieu, leur expliquait les Écritures, et leur donnait les instructions nécessaires pour travailler efficacement à la conversion des hommes. Enfin, il promit de leur envoyer son Saint-Esprit, et leur ordonna de prêcher l'Evangile à toutes les nations de l'univers ; il leur renouvela cet ordre sur le point de monter au ciel, et ce fut par là qu'il termina sa présence visible sur la terre.

Comme cette matière est extrêmement intéressante, et que nous ne devons rien perdre de ce que notre divin Sauveur a fait pour nous, nous allons rapporter en détail ses diverses apparitions, conformément au récit des saints Évangiles.

1re APPARITION.

Jésus favorisa de ses premières apparitions les pieuses femmes, qui l'avaient suivi de Galilée. Marie-Madeleine fut la première qui eut le bonheur de voir le Sauveur ressuscité, faveur spéciale qu'elle avait méritée par son zèle

(1) Palpate et videte quia ego ipse sum. *Luc.*, XXIV, 39.
(2) Pax vobis. *Joan.*, XX, 19.

et son ardent amour. Elle s'était rendue de grand matin au sépulcre, avec des parfums pour embaumer le corps de son maître bien-aimé; et, ne l'ayant pas trouvé, elle fondait en larmes. Jésus, qui voyait avec complaisance les tendres sentiments de sa servante, se présenta pour la consoler et lui dit : « Femme, pourquoi pleurez-vous? Qui cherchez-vous? » — Elle, qui le prit pour le jardinier (car le sépulcre était dans un jardin), lui dit : « Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. » Elle ne se doutait pas qu'elle parlait à son divin Sauveur. Jésus lui dit : « Marie ! » Et aussitôt elle se tourna et s'écria : « *Rabboni*, c'est-à-dire mon maître ! » Il suffit à Jésus-Christ d'un mot pour se faire reconnaître, et d'un seul mot, Marie témoigne sa foi et son amour. Avec quel transport de joie elle dut prononcer cette parole : « Mon maître! » Aussitôt elle se jeta à ses genoux pour les embrasser. « Ne me touchez pas, lui dit Jésus, car je ne suis pas encore monté vers mon Père. » Attendez un autre temps, pour me donner des marques sensibles de votre respect et de votre dévouement; mais allez trouver mes frères (il appelait de ce doux nom ses apôtres et ses disciples), et leur dites de ma part : « Je monte vers mon père et votre père, vers mon Dieu et votre Dieu. »

2e APPARITION.

Jésus se montra en second lieu aux autres saintes femmes. Après le lever du soleil, Marie, mère de Jacques et belle-sœur de la sainte Vierge, et Salomé, mère du disciple favori, étant venues au sépulcre, furent saisies de crainte à la vue d'un ange revêtu d'une robe blanche, qui leur annonça la Résurrection de leur maître et leur commanda d'en aller apporter la nouvelle à Pierre et aux autres disciples. Comme elles s'en retournaient saisies d'une joie mêlée de frayeur, Jésus se présenta devant elles et leur dit : *Ne craignez point*. Ces divines paroles bannissent toute crainte de leur cœur; pleines d'une sainte confiance,

elles s'approchent de lui, baisent ses pieds et l'adorent. Jésus leur donne le même ordre que l'ange : « Allez, dites à mes frères qu'ils aillent en Galilée, là ils me verront. »

3e APPARITION.

A Pierre, en particulier, avant de se montrer aux autres apôtres. Saint Paul nous en assure (1) ; mais nous ignorons les circonstances de cette apparition.

4e APPARITION.

A deux de ses disciples qui allaient à un bourg nommé Emmaüs, éloigné de soixante stades, environ deux lieues et demie, de Jérusalem. Chemin faisant, ils parlaient de tout ce qui venait de se passer ; Jésus vint les joindre et se mit à marcher avec eux ; mais une vertu divine tenait leurs yeux fermés, et les empêchait de le reconnaître. Jésus leur demanda quel était le sujet de leur conversation, et pourquoi ils étaient tristes. L'un d'eux, nommé Cléophas, prenant la parole, répondit : « Êtes-vous seul si étranger dans Jérusalem que vous ne sachiez pas ce qui s'y est passé en ces jours, au sujet de Jésus de Nazareth, ce prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple, que les princes des prêtres et nos magistrats ont condamné à mort et crucifié ? Pour nous, nous croyions qu'il serait le libérateur d'Israël ; et maintenant voici déjà trois jours qu'il est mort ; nous ne pouvons guère compter qu'il remplisse nos espérances. Il est vrai que quelques femmes de celles qui étaient avec nous, nous ont troublés, car étant allées avant le jour au sépulcre et n'ayant point trouvé son corps, elles sont venues disant qu'elles avaient eu des visions d'anges qui assurent qu'il est vivant. Quelques-uns des nôtres sont aussi allés au sépulcre, et ont reconnu que ces femmes leur ont fait un rapport exact ; mais pour Jésus, ils ne l'ont point trouvé. »

(1) Visus est Cephæ, post hæc undecim. I. *Cor.*, xv, 5.

Jésus leur dit alors : « O gens dépourvus d'entendement, ô cœurs tardifs à croire ! » Et ensuite, leur expliquant les divers passages de l'Écriture qui le concernaient, il leur prouva, par Moïse et les prophètes, que le Christ devait souffrir et entrer ainsi dans la gloire.

Lorsqu'ils furent près du bourg où ils allaient, Jésus continua son chemin, comme s'il eût voulu passer outre ; et, en effet, il les aurait quittés, s'ils ne l'avaient pressé avec instance et ne lui eussent prouvé par là leur charité et le désir qu'ils avaient d'être instruits dans la foi. « Demeurez avec nous, lui dirent-ils, car il se fait tard, et déjà le jour baisse. » Il entra donc avec eux, et, quand ils furent à table, il prit du pain, le bénit, puis l'ayant rompu, il le leur donna. Cette action était trop semblable à ce que leur divin maître avait pratiqué à la dernière cène, pour ne pas penser à lui. Dans ce moment leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent. Que ce moment fut précieux ! mais qu'il fut court ! Aussitôt le Seigneur disparut de devant leurs yeux. Quels durent être alors leurs sentiments ! quelle joie de l'avoir vu ! quelle confusion de ne l'avoir pas plus tôt reconnu ! quelle douleur de ne le voir plus ! Ils partirent à l'heure même pour retourner à Jérusalem, où ils trouvèrent les onze apôtres et les autres disciples, qui leur dirent : « Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il a apparu à Simon. » Eux, de leur côté, racontèrent ce qui leur était arrivé en chemin, et comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain.

5e APPARITION.

Aux apôtres réunis dans le cénacle, à l'exception de Thomas. C'était le soir du jour même de la Résurrection ; Jésus se présenta tout à coup à eux, sans qu'on pût dire par où il était entré, et les salua en disant : « La paix soit avec vous ; c'est moi, soyez sans crainte. » Ils furent si troublés qu'ils s'imaginaient voir un esprit. Mais Jésus les rassura, il leur fit voir et toucher ses plaies sacrées et il leur

reprocha leur incrédulité passée. Et, comme ils ne pouvaient encore en croire leurs propres yeux et qu'ils étaient hors d'eux-mêmes, à cause de l'excès de leur surprise, Jésus, qui ne voulait omettre aucun moyen de conviction, porta la complaisance jusqu'à manger avec eux. « Avez-vous quelque chose à me donner ? » leur dit-il ; et ils lui présentèrent un morceau de poisson grillé et un rayon de miel. Ensuite, après leur avoir donné la paix une seconde fois, il leur dit qu'il leur confiait la même mission qu'il avait reçue de son Père, et il les établit ministres du sacrement de pénitence, en leur donnant le pouvoir de remettre les péchés. Après quoi, huit jours s'écoulèrent, sans qu'il se montrât de nouveau à aucun d'eux.

6e APPARITION.

A Thomas et aux autres apôtres.

Thomas ne s'était pas trouvé avec les autres apôtres lorsque Jésus-Christ leur avait apparu, et, malgré tout ce qu'ils lui en disaient, il persistait opiniâtrément dans son incrédulité. « Pour moi, disait-il, si je ne vois dans ses « mains la marque des clous, si je ne mets le doigt dans « l'ouverture qu'ils y ont faite et la main dans la plaie de « son côté, je n'en croirai rien. » Quel entêtement et quelle présomption ! Ainsi font encore les incrédules ; ils veulent régler les voies de Dieu, et osent lui prescrire les conditions auxquelles il leur plaira de croire. Jésus-Christ voulut bien condescendre aux vœux téméraires de Thomas, afin que sa foi devînt ensuite le remède à toute incrédulité. Huit jours après, les disciples étant encore dans le même lieu et Thomas avec eux, Jésus vint, les portes fermées ; et, se tenant au milieu d'eux, il leur dit : « La paix soit avec vous. » Puis il dit à Thomas : « Portez ici votre « doigt et considérez mes mains ; approchez aussi votre « main et mettez-la dans mon côté, et ne soyez pas incré- « dule, mais fidèle. » Alors Thomas, pénétré de confusion, de douleur et d'amour, s'écria : « Mon Seigneur et mon

Dieu ! » Sa foi fut vive et parfaite. Jésus lui dit : « Vous « avez cru, Thomas, parce que vous avez vu ; heureux « ceux qui ont cru, sans avoir vu ! » Ce bonheur est le nôtre, ainsi que celui de tous les chrétiens qui, sur le seul enseignement de l'Église, croient la divinité de Jésus-Christ, sans avoir vu les merveilles de sa vie. Voilà comment le Seigneur nous console et nous encourage, en exaltant le mérite de notre foi, au-dessus même de celle de Thomas.

7e APPARITION.

A plusieurs apôtres, dans une pêche miraculeuse, sur le bord de la mer de Tibériade, en Galilée.

Les apôtres étaient passés de Judée en Galilée, selon l'ordre qui leur en avait été donné. Pierre, Jacques et Jean, trois autres disciples, avaient pêché toute la nuit, sans pouvoir rien prendre. Quand il fut jour, Jésus parut sur le rivage ; mais ils ne le reconnurent pas. Il leur dit : « Jetez le filet du côté droit de la barque. » Ce qu'ayant fait, il se trouva chargé d'une si grande quantité de poissons, qu'ils avaient de la peine à le retirer. Jean, le disciple bien-aimé, fut le premier qui reconnut le Sauveur, et Pierre se jeta aussitôt à la nage, pour aller le rejoindre. Dans cette circonstance, Jésus-Christ confirma Pierre dans ce sublime privilége qu'il lui avait déjà accordé d'être le chef de son Église ; mais, avant de lui confier le soin de son troupeau, il voulut qu'il réparât, par un triple témoignage de son amour, la faute qu'il avait commise en le reniant trois fois. Ensuite il lui prédit le genre de mort qu'il devait souffrir.

8e APPARITION.

Aux apôtres et à plus de cinq cents disciples, sur une montagne de Galilée.

Cette apparition est la plus importante de toutes, d'abord, parce qu'elle avait été souvent annoncée, et que Notre-Seigneur l'avait expressément indiquée à Madeleine

et aux autres saintes femmes, dès le premier jour de sa Résurrection ; et ensuite, à cause du grand nombre de personnes auxquelles le divin Sauveur daigna se manifester. Jésus s'y fit voir à plus de cinq cents fidèles, comme saint Paul l'a écrit depuis aux chrétiens de Corinthe.

9e APPARITION.

En une autre rencontre, Jésus apparut à saint Jacques en particulier, ainsi que nous l'atteste encore saint Paul (1).

10e APPARITION.

Ce fut celle du jour de son Ascension, la dernière et la plus brillante. Elle eut lieu auprès de Béthanie, sur la montagne des Oliviers, en présence d'une grande multitude. Nous en parlerons au long dans l'instruction suivante.

Quoique l'Evangile ne fasse mention que de ces dix apparitions, il est à présumer que Jésus-Christ se montra encore d'autres fois, tant en Judée qu'en Galilée, à diverses personnes, principalement aux apôtres, pour les instruire et leur donner l'intelligence des Ecritures, pour le fortifier et pour les préparer à la réception du Saint-Esprit. On doit encore croire qu'il apparut plusieurs fois à la sainte Vierge ; et qui, en effet, plus qu'elle, méritait une telle faveur? Jésus-Christ ne dut pas la laisser sans lui procurer de temp en temps cette consolation.

Il y a une infinité d'autres choses, dit saint Jean, que Jésus a faites et qui n'ont pas été écrites parce que, s'il avait fallu les rapporter toutes, c'eût été un détail immense ; mais nous en savons assez pour avoir en lui la foi la plus vive, et mériter par cette foi la vie éternelle.

(1) Deinde visus est Jacobo. I. *Cor.*, XV, 7.

TRAITS HISTORIQUES.

1. Quel plus beau modèle d'une conversion sincère pourrions-nous citer que celui de la pécheresse, dont il est parlé dans le saint Évangile?

Madeleine, après avoir été longtemps le scandale de toute une ville, touchée d'un mouvement violent de la grâce, vint trouver Jésus, pour chercher auprès de lui le remède aux plaies de son âme. Ayant su que le Sauveur était dans la maison de Simon le pharisien, elle y entra avec une sainte impudence, devenue encore plus audacieuse pour chercher le salut, qu'elle ne l'avait été jusque-là pour se livrer au mal (1). Afin de marquer, autant qu'il est en elle, le regret qu'elle éprouve de ses désordres passés et l'amour céleste dont elle brûle pour son Dieu, elle se jette aux pieds de Jésus, les arrose de ses larmes, y répand des parfums, et les essuie de ses cheveux. Le pharisien qui avait invité Jésus commença à douter qu'il fût un prophète. Car, se disait-il en lui-même, s'il était réellement un prophète, il saurait que c'est une femme de mauvaise vie, et il la repousserait loin de lui. Le divin Sauveur, entendant les murmures intérieurs de celui qui le condamnait, parce qu'il ignorait les dispositions où se trouvait alors le cœur de Magdeleine, lui fit comprendre que la charité efface tous les péchés, et qu'il préférait l'amour ardent de cette pécheresse convertie à la tiédeur de ceux qui, n'ayant pas commis de si grands péchés, croiraient pour cela n'avoir rien à se reprocher. Jésus-Christ, se tournant donc vers cette femme, lui dit : « Vos péchés vous sont remis, votre foi vous a sauvée, allez en paix. » Depuis lors, Madeleine s'attacha inviolablement à Jésus-Christ ; elle le suivait dans ses voyages et l'assistait de ses biens ; elle l'accompagna sur le Calvaire et fut présente à sa mort. Ce fut elle aussi qui prépara des parfums pour embaumer son corps, et qui, étant allée au sépulcre de grand matin, mérita pour prix de son amour et de sa persévérance, l'insigne faveur d'être témoin de la première apparition de Jésus ressuscité.

L'exemple de Madeleine nous prouve : 1° que dans quelque abîme que nous soyons enfoncés, avec la grâce de Dieu et une bonne volonté de notre part, nous pouvons nous en retirer : 2° que lorsqu'il s'agit de se donner à Dieu, il ne faut pas craindre les vains jugements des hommes, car ce fut au milieu d'une nombreuse réunion

(1) Quæ solebat in suâ fornicatione esse frontosa, frontosior facta est ad salutem. *D. Aug. in Psalm.* CXXV.

et sans s'occuper de ce qu'on pourrait penser d'elle, que Madeleine alla se jeter aux pieds du Sauveur; 3° qu'il faut savoir sacrifier généreusement toutes les attaches vicieuses et toutes les vanités mondaines, à l'exemple de cette pécheresse qui se servit de ses cheveux, dont elle avait été jusque-là si jalouse, pour essuyer les pieds du Sauveur; 4° qu'une fois qu'on a eu le bonheur de trouver Jésus par la grâce de la réconciliation, on ne doit plus s'en séparer. Les mêmes remarques ou d'autres semblables peuvent s'appliquer aux exemples suivants.

Vers le milieu du IVe siècle, vivait dans une ville d'Égypte une autre fameuse pécheresse, nommée Thaïs. Le saint vieillard Paphnuce entreprit de la convertir. Poussé par l'esprit de Dieu, il alla la trouver; et lui ayant parlé, avec un mélange de douceur et de force, de la justice de Dieu et du compte qu'elle aurait à lui rendre pour ses crimes, Thaïs ne put résister à ses exhortations, et fondant en larmes, elle se jeta à ses pieds et lui dit : « Mon Père, ordonnez-moi « telle pénitence que vous voudrez, car j'espère que Dieu me fera « miséricorde par vos prières; je vous demande seulement trois « heures de temps, et, après cela, je me tiendrai où il vous plaira, et « j'exécuterai tout ce que vous me commanderez. » Elle profita aussitôt du peu de temps qui lui fut donné pour ramasser toutes les richesses qu'elle avait acquises par ses péchés, et elle les brûla, au milieu de la ville, en présence de tout le peuple. Puis elle se rendit au lieu que le saint abbé lui avait indiqué, c'est-à-dire dans un couvent de religieuses, où elle voulut être enfermée dans une cellule, dont on boucha l'entrée avec du plomb, de manière à ne laisser qu'une petite fenêtre pour lui faire passer un peu de pain et d'eau, qui devaient désormais composer toute sa nourriture. Thaïs ayant demandé à Paphnuce de quelle manière elle devait prier Dieu, il lui répondit : « Vous n'êtes pas digne de proférer son nom, puisque vos « lèvres sont pleines d'iniquités, ni de lever vos mains criminelles « vers le ciel; contentez-vous, étant tournée vers l'Orient, de répéter « souvent ces paroles : *Vous qui m'avez formée, ayez pitié de moi.* » Thaïs passa ainsi trois ans recluse, jusqu'à ce que Paphnuce, ayant compris que la volonté de Dieu était qu'elle sortît de sa cellule, alla lui en ouvrir la porte. Elle insistait pour qu'il trouvât bon qu'elle demeurât toujours dans cet état; mais le saint abbé lui dit : « Sortez, car Dieu vous a pardonné vos péchés. » Quinze jours après, cette sainte pénitente mourut dans la paix du Seigneur.

BAILLET, 8 *oct.*

Saint Ambroise, évêque de Milan, nous parle d'un jeune homme qui entreprit un long voyage pour se délivrer d'une occasion prochaine de péché. Étant revenu, après que sa passion fut éteinte, il rencontra la malheureuse complice de ses désordres. Mais, comme il

passait outre, sans lui adresser une parole, celle-ci croyant qu'il ne la reconnaissait pas, lui dit : « Je suis une telle. — Mais moi, lui répondit-il, je ne suis plus un tel ; » *Ego sum. — Sed ego non sum ego*, lui donnant à entendre par là qu'il était entièrement changé, qu'il avait complètement détruit en lui l'homme ancien, l'homme de péché, pour être un homme nouveau, conforme à Jésus-Christ.

D. Ambr., *de Pœnit.*, l. iii, c. x.

QUATRIÈME INSTRUCTION.

Ascension de Notre-Seigneur. — Pourquoi Jésus-Christ est-il monté au ciel ? — Que devons-nous faire pour y monter avec lui ? — Place qu'il occupe au sein de la gloire. — Office qu'il y exerce. — Fête de l'Ascension.

Jésus-Christ avait accompli sa divine mission ; il avait subjugué Satan, brisé les portes de l'abîme ; il avait détruit le péché, vaincu la mort et l'enfer, et consommé l'ouvrage de notre Rédemption. Après tant de travaux et de souffrances, il ne lui restait plus qu'à monter au ciel, qui est le lieu de son origine, et que, d'ailleurs, il venait de conquérir et pour lui et pour nous, par les mérites de son sang. Déjà, par sa Résurrection, il avait manifesté sa puissance suprême ; mais ce n'était encore là que le commencement de son triomphe ; sa glorieuse Ascension en fut le complément. Le voici donc qui entre dans son repos après le combat, dans son royaume après la victoire.

Sur le point de retourner vers son Père, Jésus-Christ apparut, pour la dixième fois, à ses apôtres, afin de leur donner ses derniers avertissements ; il les chargea d'instruire et de baptiser tous les peuples ; il leur donna le pouvoir de faire des miracles ; et, pour les consoler, il promit de leur envoyer le Saint-Esprit, et les assura de son assistance jusqu'à la fin des siècles. Après quoi, il les conduisit à Béthanie, sur la montagne des Oliviers. C'est en ce même lieu où

ils l'avaient vu, quelque temps auparavant, prosterné, agonisant, suant le sang et l'eau, que Jésus-Christ voulut prendre congé d'eux, et se manifester dans toute la magnificence de sa gloire. Ayant fini de leur parler, il éleva ses mains pour les bénir ; dernier témoignage de tendresse qui dut les remplir de douceur et de joie. Et, en les bénissant, il se sépara d'eux, et ils le virent s'élever majestueusement vers le ciel. Quel spectacle ravissant ! Les cieux et la terre en furent dans l'admiration. Les apôtres et les disciples suivaient toujours des yeux leur aimable Sauveur, lorsqu'une nuée lumineuse vint le dérober à leurs regards ; et, encore qu'ils ne le vissent plus, ils avaient toujours les yeux fixés vers le ciel, quand deux anges, sous la forme de deux jeunes hommes, vêtus de blanc, se présentèrent à eux et leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêter ainsi « à regarder le ciel ? Ce même Jésus, qui s'est élevé du mi« lieu de vous, descendra un jour de la même manière « que vous l'avez vu monter. » Alors les apôtres s'en retournèrent, pleins de joie, à Jérusalem, où ils s'enfermèrent dans le cénacle, c'est-à-dire dans la salle où ils avaient fait la cène avec leur divin maître. Ils y demeurèrent assemblés pour attendre le Saint-Esprit, qui leur avait été promis, et ils persévéraient dans la prière avec Marie, mère de Jésus, les saintes femmes, et les autres parents et amis du Sauveur [1].

Oh ! s'il avait été donné à des yeux mortels de percer à travers la nue qui enleva le Sauveur, si on avait pu découvrir tout ce qui se passa dans les espaces, lorsque le Fils de Dieu les traversa comme un roi triomphateur qui, après de glorieux exploits, rentre dans la capitale de son empire, que de merveilles on y aurait vues ! Quelle pompe ! quelle magnificence ! Des millions d'Esprits célestes, les Anges, les Archanges, les Séraphins, les plus sublimes Intelligences sont venus au-devant de leur Souverain et font retentir l'air de cantiques d'allégresse. « Chantez, s'écrient-ils, « chantez des hymnes à Dieu, chantez des hymnes à notre

« Roi, chantez des hymnes à celui qui s'élève au plus haut « des cieux (1) ! » Autour du Sauveur sont rangées les âmes des patriarches, des prophètes, de tous les justes de l'ancienne loi, qu'il a arrachés au pouvoir du démon et retirés des limbes ; il les emmène avec lui au ciel, comme l'ornement de son triomphe. Tous ces captifs, heureusement délivrés, comme hors d'eux-mêmes à la vue de leur bonheur, rendent mille actions de grâces à leur divin libérateur. Ouvrez-vous maintenant, portes éternelles, portes si longtemps fermées à la malheureuse postérité d'Adam ; ouvrez-vous, et laissez passer le Fils de l'homme avec ceux qu'il a daigné appeler ses frères ; laissez passer ce roi de gloire avec sa cour. Et, si vous voulez savoir quel est ce roi de gloire, c'est le Seigneur fort et puissant, c'est l'Agneau de Dieu mis à mort ; c'est le lion victorieux, le lion de la tribu de Juda, c'est le Seigneur des vertus. Quand les portes éternelles furent ouvertes, une nouvelle splendeur rayonna dans les cieux et les chœurs des anges redoublèrent leurs concerts, en voyant le Père éternel couronner son Fils et le placer sur son trône, en lui disant : « Asseyez-vous à ma droite (2). » Voilà une faible peinture de la gloire de Jésus-Christ, dans son Ascension. Mais notre esprit est trop borné et notre langue trop faible, pour parler dignement d'un sujet si relevé. Attachons-nous plutôt à ce qu'il y a d'instructif et d'édifiant.

Voici d'abord quelques remarques importantes :

1° Lorsque nous disons que Jésus-Christ est monté au ciel, ce n'est que comme revêtu de la nature humaine ; car, en tant que Dieu et remplissant tout de son immensité, il y a toujours été et il y sera éternellement.

2° Il y est monté en corps et en âme, en cela bien différent des justes, dont l'âme seule, au moment de leur mort,

(1) *Psal.* XLVI, 7 ; XLVIII, 34.
(2) Sede à dextris meis. *Psal.* CIX, 1.

est élevée au ciel, tandis que le corps restera enseveli dans le sépulcre jusqu'au jour du jugement.

3° Il y est monté par sa propre vertu. De même qu'il était sorti du tombeau sans aucun secours étranger, de même il s'est élevé par sa propre puissance et sa propre force, sans avoir besoin d'être porté par un ange comme le prophète Habacuc, ou sur un char de feu comme Élie. Étant lui-même l'auteur du mouvement et de la vie, et de plus, son corps glorifié obéissant parfaitement à son âme, il n'a qu'à vouloir et il se transporte tout d'un coup là où il veut.

4° Quoique Jésus-Christ soit monté au ciel en corps et en âme, il ne laisse pas que d'être encore sur la terre. Par un excès incompréhensible de son amour et un merveilleux effet de sa puissance, il a voulu résider, même corporellement, au milieu de nous; et, pour cela, il s'est renfermé dans le sacrement de l'Eucharistie, où nous pouvons tous les jours l'adorer et jouir de sa divine présence. Mais bien qu'il soit réellement et substantiellement dans l'Eucharistie, ce n'est cependant que dans le ciel qu'il se montre sous sa forme naturelle et visible. — Il est encore spirituellement avec son Église qu'il ne cesse d'éclairer et de diriger, comme il l'a promis à ses apôtres (1).

Maintenant, pourquoi Jésus-Christ est-il monté au ciel?

1° Pour accomplir les prophéties et les figures qui caractérisaient le Messie. Plus d'une fois, les saints de l'Ancien Testament avaient entrevu son triomphe. David le célébrait dans ses psaumes: « Dieu est monté au milieu des cris de joie, et le Seigneur au bruit de la trompette (2). — Élevez-vous, ô Dieu, au-dessus des cieux et que votre gloire éclate sur toute la terre (3). » Il est donc monté, comme le dit saint Paul, au-dessus des cieux, afin de

(1) Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus. *Math.*, XXVIII, 20.
(2) Ascendit Deus in jubilo et Dominus in voce tubæ. *Ps.* XLVI, 5.
(3) Exaltare super cœlos, Deus, et in omnem terram gloria tua. *Psal.* LVI, 7.

remplir toutes choses (1). Il s'y était lui-même engagé par des promesses souvent réitérées; il voulait d'ailleurs mettre le comble à la plénitude et à la perfection de notre foi, en nous prouvant qu'il était descendu du ciel. Car, ainsi qu'il l'avait dit lui-même, personne ne monte au ciel, sinon celui qui en est descendu (2).

2° Afin de glorifier son humanité, qui sur la terre avait été en butte aux persécutions et aux souffrances. Il était bien juste qu'à tant d'ignominies et de tourments succédassent enfin les jouissances les plus pures de la souveraine félicité, et que le nuage, qui avait voilé l'éclat de sa majesté, se dissipât et fît place à la splendeur qui convient au Fils de Dieu. Il s'était humilié, dit l'Apôtre, et anéanti jusqu'à prendre la forme d'un esclave, c'est pourquoi Dieu l'a exalté (3). Quel dut être l'étonnement des anges, lorsqu'ils virent la nature humaine de Jésus-Christ infiniment élevée au-dessus d'eux et placée à la droite de Dieu! Et quelle fut la confusion et la rage de Satan, en voyant cette même nature, dont il croyait avoir consommé la ruine, occuper la première place dans le ciel, et adorée de tous les Esprits bienheureux!

3° Afin d'y occuper une place convenable à sa dignité suréminente. Cette terre, séjour de misère et de corruption, n'était pas digne d'un corps immortel et glorieux. Le ciel était la patrie qui le réclamait, et il devait s'y rendre pour combler les vœux de ses heureux habitants, qui étaient impatients de jouir de sa présence.

4° Afin de prouver, en mettant son trône dans le ciel, que son royaume n'était pas de ce monde, et de confondre ainsi l'orgueil des Juifs charnels, qui attendaient pour Messie un roi conquérant, qui rétablirait le royaume d'Israël et les rendrait le plus puissant peuple de la terre.

(1) Ascendit super omnes cœlos ut impleret omnia. *Eph.*, IV, 10.

(2) Nemo ascendit in cœlum, nisi qui descendit de cœlo. *Joan.*, III, 13.

(3) Propter quod et Deus exaltavit illum. *Philip.*, II, 9.

5° Pour nous ouvrir l'entrée du ciel, jusqu'alors fermée par le péché d'Adam. Nul, avant Jésus-Christ, ne pouvait être introduit dans cette région de bonheur, quelque saintement qu'il eût vécu. Mais, maintenant que Jésus-Christ nous a réconciliés avec Dieu et qu'il a brisé les portes d'airain qui nous empêchaient de pénétrer dans notre patrie, nous avons un libre accès auprès de notre Père. Comme prémices de la Rédemption, notre divin Sauveur a fait montrer avec lui tous les saints de l'ancienne loi, qui sont allés prendre possession du ciel, où ils nous attendent, si nous imitons leurs vertus.

6° Pour nous y préparer une place et nous y attirer après lui (1), disait-il lui-même. De là vient que saint Paul l'appelle notre avant-coureur (2). Il nous appelle à partager sa gloire et son bonheur, comme étant ses frères et ses cohéritiers, et il veut que nous soyons un jour assis sur des trônes et que nous régnions avec lui dans le ciel. Oh ! quelle ne doit pas être notre reconnaissance pour cet excès de bonté et d'amour !

C'est donc pour notre avantage que Jésus-Christ est monté au ciel, c'est pour notre bien qu'il s'est éloigné ; et ce mystère, qui semble d'abord n'être pour nous qu'un mystère de tristesse, puisque, par l'Ascension de Jésus-Christ, la terre se trouve privée de la présence sensible de son Dieu ; ce mystère, qui ne semble réjouir que le ciel avec ses bienheureux habitants, nous offre cependant bien des motifs de consolation et même de joie, parce que le Seigneur a voulu que nous eussions un jour part à sa gloire, et que son triomphe se trouvât aussi le nôtre.

Mais que nous faut-il faire pour aller à lui ? Autre question bien digne de nos réflexions.

Qui est-ce qui montera sur la montagne du Seigneur ? demande le Prophète; qui est-ce qui fixera sa demeure dans

(1) Vado parare vobis locum. *Joan.*, XIV, 2.
(2) Præcursor pro nobis introivit. *Heb.*, VI, 20

la cité sainte (1) ? C'est celui dont le cœur est pur, dont les mains sont aussi pures de toute injustice, de toute violence, et dont la langue est encore pure de mensonges, de parjures, de médisances, de blasphèmes, en un mot, de toute iniquité. Car les péchés, en général, et tous les vices de notre nature sont comme un lourd poids, qui nous empêche de nous élever et nous entraîne continuellement vers la terre. L'orgueil ne peut monter au ciel avec Jésus-Christ, dit saint Augustin, ni l'avarice, ni l'impudicité, ni aucune espèce de crime. Car le ciel est le royaume des humbles, le royaume des chastes, le royaume des saints. Le ciel est cette pierre précieuse qu'il faut gagner au prix de tous les biens de ce monde. Si donc nous voulons aller au ciel avec Jésus-Christ, il faut commencer par nous dépouiller de tous nos défauts (2). Ce sont les vertus chrétiennes qui forment l'échelle par laquelle on monte au ciel; l'humilité en est le plus bas échelon, et la charité le plus haut.

Et d'abord, si nous voulons suivre le Sauveur dans les délices et la gloire, commençons par le suivre dans les humiliations et les opprobres; il ne conduit au Thabor que ceux qui participent aux ignominies du Calvaire. Rentrons donc dans l'abîme de notre néant, si nous voulons que le Seigneur nous élève. Marchez par l'humilité, dit encore saint Augustin, afin d'arriver à la bienheureuse éternité (3) C'est une loi immuable que quiconque s'élève sera abaissé, et que quiconque s'abaisse sera élevé.

En second lieu, il faut nous détacher entièrement du monde, afin que notre cœur, vide de toute affection aux

(1) Quis ascendet in montem Domini? Quis stabit in loco sancto ejus? *Psal.* XXIII, 3.

(2) Cum Christo ergò non ascendit superbia, non avaritia, non luxuria ; nullum vitium ascendit cum medico nostro, et ideò si post medicum nostrum desideramus ascendere, debemus et vitia et peccata deponere. *D. Aug. Serm.* 165.

(3) Ambula per humilitatem, ut venias ad æternitatem *D. Aug. Serm.* 123, n. 30.

créatures, ne respire que pour Dieu. Écoutons le disciple privilégié qui nous dit : « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde (1). » Si la source de nos biens se trouvait sur la terre, nous pourrions nous y attacher. Mais les misères, les scandales, les vices, les crimes qui s'y trouvent à chaque pas, ne doivent-ils pas nous en inspirer le plus vif dégoût ? Nous qui sommes des créatures si nobles, qui désirons si ardemment d'être élevés, qui nous sentons faits pour le ciel, nous nous plairions à ramper dans la boue de ce monde ! O enfants des hommes, pourquoi cherchez-vous la vanité et le mensonge ? Nos véritables richesses, les seuls biens dignes d'être enviés, sont dans la céleste patrie. Élevons donc, élevons vers le ciel nos cœurs et nos mains ; efforçons-nous d'y suivre le Seigneur par notre piété et notre foi (2). Lui-même, il nous montre le chemin, il nous invite à le suivre, il nous presse ; que dis-je ? il nous soutient et nous porte en quelque sorte entre ses bras ; et, pour me servir d'une belle comparaison de nos livres saints, de même que l'aigle provoque ses petits à voler, et vole sur eux, de même Jésus-Christ, cet aigle mystérieux, nous prend sur ses ailes comme ses aiglons, et, fendant les airs avec nous, il nous incite par son exemple à percer la nue [2] (3).

Enfin, après avoir suivi de cœur Jésus-Christ montant au ciel, efforçons-nous d'y demeurer en esprit avec lui. Oui, que toute notre consolation, que tout notre bonheur, dans ce triste lieu de notre pèlerinage, soit de penser à Jésus, de nous entretenir avec lui. Laissons à la terre le corps qui vient de la terre ; mais notre âme, la meilleure

(1) Nolite diligere mundum. I. *Joan.*, II, 15.

(2) Levemus in cœlum corda cum manibus ; et ascendentem Dominum sequi velut quibusdam passibus devotionis et fidei contendamus. *Div Bernard. Serm.* 4, *de Ascens.*

(3) Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos, et super eos volitans, expandit alas suas, et assumpsit eum, atque portavit in humeris suis. *Deut.*, XXXII, 11.

partie de nous-mêmes, mais notre âme avec toutes ses affections, qu'elle s'attache au ciel, qu'elle ne se sépare jamais de Jésus-Christ. Vivons toujours pour le ciel, comme en étant citoyens. C'est la prière que fait l'Église à la messe du jour de l'Ascension : « Faites, ô mon Dieu, dit-elle, que « de même que nous croyons que Jésus-Christ est monté « aux cieux, de même aussi nous demeurions de cœur et « d'esprit attachés aux choses célestes, et qu'ainsi, par « nos pensées et nos désirs, nous habitions déjà en quelque « sorte le ciel (1). »

Quelle place occupe Jésus-Christ au sein de la gloire ? Le symbole nous dit *qu'il est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant.* Ainsi s'est accomplie cette prophétie de David, que nous chantons tous les dimanches à vêpres : « Le Seigneur Dieu le Père a dit à mon Seigneur Dieu le Fils : Asseyez-vous à ma droite (2). »

Mais quand les Écritures nous disent que Jésus-Christ est assis, il ne faut pas s'imaginer qu'il garde la position qu'on entend vulgairement par ce mot, et qu'il soit matériellement assis, comme un roi sur son trône, ou comme nous, quand nous sommes sur des siéges. Au contraire, en d'autres endroits, il est représenté comme étant debout, et saint Étienne le vit dans cette attitude (3). Quelquefois l'Écriture nous le montre allant de côté et d'autre, et les vierges, dit saint Jean, le suivent partout où il va (4). Ce sont là des locutions empruntées de nos usages et de nos besoins, accommodées à notre manière de concevoir, et dont l'Esprit-Saint a daigné se servir, pour se proportionner à la faiblesse de notre esprit et nous découvrir les merveilles ineffables de la grandeur et de la bonté divines. Car il nous est impossible de connaître la manière d'être

(1) Ipsi quoque mente in cœlestibus habitemus. *Orat. Ascens.*
(2) Dixit Dominus Domino meo : sede à dextris meis. *Psal.*, CIX, 1.
(3) Video Jesum stantem. *Act.*, VII, 56.
(4) Sequuntur Agnum quòcumque ierit. *Apoc.* XIV 4

de Dieu, des Anges, des Esprits, du corps même de Jésus-Christ, qui, dans l'état glorieux où il est, participe de la nature des esprits et n'a plus la grossièreté ni la masse des corps terrestres. Voilà pourquoi Dieu, pour nous en donner une idée, a bien voulu user de ces expressions métaphoriques. Ainsi, comme le remarque saint Ambroise (1), il est dit que Jésus-Christ est assis, parce qu'il règne ; qu'il est debout, parce qu'il nous protège ; de ces deux expressions, l'une marque son autorité, l'autre sa bonté, et toutes les deux sa gloire. Et, si nous voulons les méditer plus particulièrement, nous y trouverons un ample sujet d'instruction.

Ce mot *est assis* exprime :

1° La perfection du repos dans lequel notre divin Sauveur est entré, après avoir régénéré le monde, de même qu'il se reposa le septième jour après la création.

2° L'immutabilité de son bonheur. Il n'a plus rien à craindre de la fureur de ses ennemis ; son trône inébranlable est à l'abri des révolutions et des vicissitudes, et le soin qu'il daigne prendre de son Église, n'altère en rien sa tranquillité.

3° Sa puissance suprême. Un roi est représenté assis sur son trône, un juge sur son tribunal ; c'est ainsi qu'on exprime l'exercice de leur autorité. Or, Jésus-Christ est le souverain Seigneur et maître de toutes les créatures, le souverain juge des hommes ; il exerce sur eux un pouvoir et une autorité sans bornes, et voilà ce que nous entendons par ces mots *il est assis*.

Quand nous ajoutons : *à la droite de son Père*, il faut bien se garder de penser que nous donnions à Dieu, qui est un pur esprit, des membres comme à un homme, une droite, une gauche, etc. Cette expression figurée signifie que Jésus-Christ, comme homme, est seulement au-dessous de Dieu, et qu'il est au-dessus de toutes les créatures

(1) D. Amb. *De Fid.*, lib. III.

par la grandeur de sa gloire et l'excellence de sa dignité.

C'est ce que nous explique admirablement saint Paul, quand il dit que le Père, l'ayant ressuscité d'entre les morts, l'a placé à sa droite dans le ciel, au-dessus de toutes les Principautés, de toutes les Puissances, de toutes les Vertus, de toutes les Dominations, et de tous les titres qui peuvent être non-seulement dans le siècle présent, mais encore dans le siècle à venir, et qu'il a mis toutes choses sous ses pieds. Ainsi, tandis que tous les anges se tiennent debout devant le trône de Dieu pour exécuter ses ordres, Jésus-Christ est assis, parce qu'il est infiniment élevé au-dessus de tous les Esprits célestes. — Cette même expression, appliquée à Jésus-Christ en tant que Dieu, signifie qu'il est égal en majesté à son Père, qu'il ne lui est inférieur en rien, qu'il a avec lui même gloire, même puissance, même autorité. Du haut du ciel où il règne, il voit tout, il règle tout, il gouverne tout. Il est donc à la droite du Père, parce qu'il lui est égal en tout; il est lui-même la droite du Père, puisque le Père a tout fait par lui.

Toutefois, Jésus-Christ n'est pas assis à la droite de son Père, uniquement pour y jouir de la gloire qui lui est due; il n'y demeure pas froid et tranquille spectateur de nos travaux et de nos combats; mais, toujours plein de sollicitude pour notre salut, il nous anime, il nous encourage et nous défend. Voilà pourquoi l'Écriture, tout en nous disant qu'il est assis à la droite de son Père, pour exprimer qu'il a fini de combattre et qu'il goûte maintenant le fruit de ses victoires, nous le montre encore *debout* devant son Père, pour prendre en main nos intérêts et remplir à notre égard l'office :

1° *D'avocat*, en plaidant notre cause, en défendant les droits qu'il nous a acquis par son sang. Il presse, il sollicite, il renouvelle les clameurs qu'il faisait autrefois pour nous sur la croix (1). Il ne se contente pas de demander

(1) Cum clamore valido. *Heb.*, v, 7

qu'il nous soit fait miséricorde, il prouve que la miséricorde nous est due. Et quelles raisons emploie-t-il, ce grand cet invincible avocat? « Ils vous devaient, ô mon Père, moi j'ai payé pour eux et beaucoup au delà de ce que vous pouviez exiger ; ils étaient coupables, mais j'ai expié leur faute ; ils méritaient la mort, mais je l'ai subie à leur place. Vous ne me refuserez pas, ô mon Père, le juste prix de mes larmes, de mes souffrances et de mon sang. » — N'allez pas croire cependant qu'il soit nécessaire qu'il parle, il ne fait que paraître pour nous devant la face de son Père, il ne fait que lui montrer ses plaies ; et le Père s'attendrit, et sa colère est aussitôt désarmée.

Adressez-vous donc à lui, en toute confiance, ô pécheurs; en quelque pitoyable état que vous soyez, ne perdez point courage. Écoutez saint Jean, qui vous dit : « Si vous avez péché, songez que vous avez Jésus-Christ pour avocat auprès du Père céleste (1). » Eussiez-vous vécu jusqu'à présent sans penser à Dieu, seriez-vous le plus criminel des hommes, n'oubliez pas que Jésus-Christ s'intéresse pour vous, et que ses plaies et son sang crieront plus fortement pour vous obtenir le pardon, que vos crimes pour attirer sa vengeance. Voilà les puissants motifs de notre espérance; et ne pouvons-nous pas dire généreusement avec l'Apôtre : « Qui accusera les élus de Dieu? Jésus-Christ est leur avocat et leur défenseur; un Dieu les justifie, qui osera les condamner (2)? » Jésus-Christ qui est mort, qui est ressuscité, qui intercède pour nous, ne suffit-il pas pour nous mettre à couvert de tous les coups de la justice divine?

2° *De médiateur*, pour nous conduire à son Père et nous donner accès auprès de lui. Car nul n'est agréé, s'il n'est présenté de sa main. Ni les patriarches, ni les prophètes, ni

(1) Si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum. I, *Joan.*, II, 1.

(2) Quis accusabit adversùs electos Dei? Deus qui justificat, quis est qui condemnet? *Rom.*, VIII, 33, 34.

les apôtres, ni les martyrs, ni les séraphins tout brûlants d'amour, ni l'incomparable Marie elle-même, ne peuvent aborder le trône de Dieu, si Jésus-Christ ne les introduit. C'est par Jésus-Christ seul que nous pouvons aller à Dieu ; c'est par lui seul que nos prières sont exaucées et que les grâces célestes nous sont accordées; et nous ne sommes assurés d'approcher de Dieu et d'être admis un jour en sa présence qu'autant que nous l'invoquerons, au nom de ce grand Médiateur qui est *notre paix et qui réconcilie tout dans le ciel et sur la terre* (1).

3° *De pontife et de victime.* De même que le grand prêtre de l'ancienne loi ne se contentait pas de l'immolation de la victime, mais que, perçant le voile et entrant dans le Saint des saints, c'est-à-dire dans la partie la plus intime et la plus sacrée du Temple, il y portait le sang de la victime immolée et le présentait à Dieu, pour consommer le sacrifice solennel de l'expiation universelle du peuple, de même Jésus-Christ, pontife du sanctuaire céleste, a fait son entrée dans le ciel, portant le sang de la victime immolée, c'est-à-dire le sien propre, afin d'offrir continuellement à son Père le prix de notre salut. Il lui présente la mort qu'il a soufferte pour nous, son corps qu'il a sacrifié, ses blessures encore fraîches et toutes vermeilles du sang de la nouvelle alliance, versé pour la rémission de nos crimes. Ainsi il n'a jamais cessé, et il ne cessera jamais de continuer en notre faveur les fonctions de son sacerdoce, parce qu'il est toujours vivant afin d'intercéder pour nous (2). Ce n'est pas qu'il ait besoin de réitérer son sacrifice, comme le grand prêtre qui offrait chaque année le sang des victimes, la seule oblation qu'il a faite une fois de son corps a plus que suffi pour sauver le monde; mais, par un effet conti-

(1) Ipse enim est pax nostra. *Ephes.*, II, 14. — Pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt. *Col.*, I, 20.

(2) Semper vivens ad interpellandum pro nobis. *Heb.*, VII, 25.

nuel de sa bonté, il ne laisse pas que de la renouveler sans cesse dans le ciel sous les yeux de son Père, et sur la terre en s'immolant encore tous les jours, quoique d'une manière non sanglante, sous les espèces du pain et du vin.

Quel bonheur pour nous d'avoir ce grand pontife *qui a pénétré les cieux, ce pontife pur, saint, sans tache*, et qui, à cause de son incomparable dignité, est assuré que son sacrifice sera toujours accepté de la Majesté divine avec des égards de respect (1)! Tantôt il se tourne vers son Père, pour lui exposer nos misères et nos besoins; et tantôt vers nous, afin de nous combler des dons de sa grâce.

Approchons donc avec confiance du trône du Dieu vivant, et, quelque terrible que soit la peinture que nous en fait saint Paul, quoiqu'il en sorte des foudres et des éclairs avec le bruit d'un effroyable tonnerre, approchons sans crainte, parce que l'Agneau est devant le trône; il y est comme mort et égorgé pour notre salut, quoiqu'il soit vivant. « Ne craignons donc pas que les foudres viennent « jusqu'à nous; sa présence arrête le cours de la vengeance « divine, et change le courroux du Tout-Puissant en une « éternelle miséricorde (2). »

D. Quel jour monta-t-il au ciel?
R. Il monta au ciel le jour de l'Ascension.

Ce mot signifie l'action de monter, et il est bien différent de celui d'*Assomption*, dont on se sert pour exprimer l'entrée triomphante de Marie dans le ciel. Ce dernier marque que la sainte Vierge eut besoin du secours des anges pour être élevée au séjour du bonheur, tandis que Jésus-Christ s'y éleva lui-même par sa propre puissance.

L'Église a établi la fête de l'Ascension dès les premiers

(1) Pontifex qui penetravit cœlos. *Heb.*, IV, 14. — Pontifex sanctus, innocens, impollutus. *Heb.*, VII, 26. — Exauditus est pro suâ reverentiâ. *Heb.*, V, 7.
(2) Bossuet.

temps, et avec une solennité convenable à un si beau mystère. Tout l'office de ce jour n'est qu'un chant de triomphe; mais, tout en nous livrant aux transports de joie que nous inspirent l'Ascension de Notre-Seigneur et les avantages qu'elle nous procure, n'oublions pas que, si Jésus-Christ est notre avocat, notre médiateur, notre intercesseur auprès de Dieu, il doit être en même temps notre juge. Préparons-nous donc à son dernier avènement, car son jugement sera d'autant plus sévère que sa miséricorde a été plus grande.

TRAITS HISTORIQUES.

1. Élie, dans son enlèvement miraculeux, a été une très-vive image et une prophétie en action de Jésus-Christ même s'élevant au ciel et se séparant de ses apôtres. — Le moment étant venu où ce saint homme devait être enlevé au ciel, il dit à son disciple Élisée : « Demeurez ici, parce que le Seigneur m'a envoyé jusqu'à Béthel ; » il lui proposa jusqu'à trois reprises de le laisser aller seul en divers lieux où il feignait avoir affaire, voulant peut-être ainsi éprouver sa fidélité ou lui épargner la douleur d'une si dure séparation. Mais Élisée, qui devait être l'héritier de son esprit et de ses grâces, n'eut garde de le quitter et il lui répondit avec feu : « Vive le Seigneur et vive votre âme ! je ne vous abandonnerai point. » Ils allèrent donc tous deux ensemble. Et cinquante des enfants des prophètes les suivirent, lesquels s'arrêtèrent au loin vis-à-vis d'eux ; et ils allèrent tous deux au bord du Jourdain. Alors Élie prit son manteau et le plia, et frappa les eaux, qui se divisèrent en deux parts, et ils passèrent tous deux à pied sec. Lorsqu'ils eurent passé, Élie dit à Élisée : « Demandez-moi ce que vous voudrez, afin que je vous l'accorde avant que je sois enlevé d'auprès de vous. » Élisée lui répondit : « Je vous prie que votre double esprit repose sur moi. » Apparemment il voulait demander par là le double don de prophétie et de miracles qu'Élie possédait. « Vous me demandez une chose difficile, lui répondit Élie. Cependant, si vous me voyez lorsque je serai enlevé d'auprès de vous, vous aurez ce que vous avez demandé ; mais, si vous ne me voyez pas, vous ne l'aurez point. » Et, lorsqu'ils poursuivaient leur chemin et qu'ils marchaient en s'entretenant, voilà un char de feu et des chevaux de feu qui les séparèrent tout d'un coup l'un de l'autre, et Élie monta au ciel dans un tourbillon. Or, Élisée le voyait et criait : « Mon père, mon père, vous le char d'Israël et son conduc-

teur! » Après cela, il ne le vit plus. Et, dans la juste douleur qu'il ressentait de l'absence de celui que Dieu lui avait donné pour maître et pour guide, il déchira ses vêtements en deux parts ; ce qui était une marque de deuil et de tristesse usitée chez les Juifs. Et il leva de terre le manteau qu'Élie avait laissé tomber comme un gage du double esprit qu'il lui avait demandé, et dont il l'établissai héritier. C'est ainsi que les apôtres, en suivant Jésus-Christ avec foi et amour, en le regardant fixement lorsqu'il montait au ciel, par cette disposition où ils étaient d'avoir toujours en vue cette glorieuse Ascension de leur maître et de ne plus le chercher que dans le ciel, ont mérité de devenir les héritiers de son esprit et de sa double puissance, soit pour absoudre les hommes, soit pour les condamner. Élie reviendra sur la terre, à la fin des temps, pour préparer les hommes au jugement dernier et les soutenir contre la persécution de l'Antéchrist. V. *Reg.*, c. II.

Notre-Seigneur, en s'élevant au ciel, laissa empreinte sur le rocher la trace de ses deux pieds. Le témoignage unanime des anciens et des modernes, des Pères, des voyageurs, de toute la tradition, ne laisse aucun doute à cet égard. Voici ce que dit à ce sujet le baron de Géramb, qui a visité les saints lieux en 1833 :

« Au centre, dans une espèce de chapelle, on voit le vestige qu'imprima sur le rocher le pied gauche du Sauveur, au moment de quitter la terre pour s'élever dans les cieux. On assure que jadis on y voyait aussi l'empreinte du pied droit, que les Turcs l'ont d'abord soustraite et enterrée, pour la transporter ensuite dans la mosquée du Temple. L'insuffisance des renseignements que j'ai recueillis, ne me permet pas de dire rien de positif à ce sujet. Quant à l'empreinte du pied gauche, elle existe de manière à ne laisser aucun doute, quoiqu'elle soit un peu usée par les baisers sans nombre que les pèlerins depuis tant de siècles ne cessent d'y imprimer, et peut-être aussi par quelques pieux larcins qu'une surveillance sévère n'a pas pu toujours prévenir. Cette partie du rocher, aujourd'hui entourée de maçonnerie, est confiée à la garde d'un *Santon*, espèce de moine turc, chargé de s'opposer à la moindre altération. Ce santon est pourvu de petites pierres carrées qu'il fait toucher au vestige du pied de Notre-Seigneur, et qu'il offre ensuite aux pèlerins ; il en reçoit en échange un petit présent. A en juger par la direction du pied, le Sauveur en montant au ciel, devait avoir le visage tourné au nord. »

2. Si on s'entretenait souvent du bonheur de l'autre vie, on mépriserait aisément celle-ci. Saint Augustin, étant à Ostie avec sa mère sainte Monique, attendant le moment de s'embarquer, trouvait une merveilleuse douceur à parler de la félicité du ciel. Ils cherchaient entre eux, à la faveur des lumières de la vérité éternelle, quelle sera cette vie bienheureuse qui doit être le partage des saints durant

toute l'éternité ; et, après avoir parcouru tout ce qu'il peut y avoir ici-bas de plus beau et de plus éclatant, ils en concluaient que la vie présente, quand même elle serait assortie de tout ce qu'on pourrait désirer de plaisirs sensibles, bien loin de pouvoir être comparée à la félicité de la vie céleste, ne mérite pas même d'être comptée. Pendant qu'ils parlaient de la sorte et que ce qu'ils disaient leur donnait plus de mépris que jamais pour le monde, Monique dit à Augustin : « Pour moi, mon fils, je ne vois plus rien dans la vie « dont je puisse être touchée ; qu'y ferai-je davantage, et pourquoi y « suis-je, maintenant qu'il ne me reste plus rien à désirer ? Car la « seule chose qui me faisait souhaiter de vivre, c'était l'envie que « j'avais de vous voir chrétien et enfant de l'Église catholique, avant « de mourir. Dieu a rempli mes désirs sur cela, et avec surabondance, « puisque je vous vois même entièrement dévoué à son service, et « méprisant, pour l'amour de lui, tout ce que vous auriez pu pré- « tendre d'heureux et d'agréable dans le monde. Que fais-je donc « ici davantage ? » Quelques jours après, cette sainte veuve tomba malade de la maladie dont elle mourut, et alla jouir de ce bonheur qu'elle avait tant désiré. D. Aug., *Confess.*, lib. IX, cap. x.

Voici ce que rapporte saint Bernardin de Sienne : Un gentilhomme, qui était un fervent chrétien, fit le voyage de la terre sainte d'une manière très-édifiante. Après s'être confessé et avoir reçu avec dévotion le sacrement du corps de Jésus-Christ, il se rendit d'abord à Nazareth, où s'est opéré le grand mystère de l'incarnation ; il alla ensuite successivement à Bethléem, où le Sauveur prit naissance ; sur le rivage du Jourdain, où Jésus fut baptisé par saint Jean ; dans le désert, où Jésus demeura quarante jours en retraite ; sur le Thabor, où il se transfigura ; à Jérusalem, dans le cénacle, où il institua l'adorable Eucharistie ; dans le jardin des Oliviers, dans le prétoire et sur le Calvaire, qui furent le théâtre de ses ignominies et de ses souffrances ; à l'endroit où son corps fut enseveli et où il ressuscita, enfin sur le haut du mont des Olives, d'où, après avoir béni ses apôtres, il monta au ciel en triomphe. Dans les différentes stations que ce chrétien plein de foi fit pour honorer les différents mystères du Sauveur, son cœur était brûlant d'amour ; ce fut l'amour qui lui mit dans la bouche cette prière : « O Jésus ! Jésus ! mon très-aimable « Sauveur, où vous chercherai-je maintenant sur la terre, puisque « vous l'avez quittée ? Permettez-moi de vous suivre, attirez-moi au « ciel où vous êtes. » A peine eut-il prononcé cette prière, qu'elle fut exaucée ; il expira, il mourut d'amour. L'ardeur de son amour avait fendu son cœur ; on y vit ces mots qui y étaient gravés : Jésus ! *mon amour !*

CINQUIÈME INSTRUCTION.

Jugement dernier. — Différence entre le premier et le second avènement de Jésus. — Signes avant-coureurs du Jugement général. — Rigueur de l'examen. — Arrêt irrévocable.

SEPTIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

D. Notre-Seigneur ne reviendra-t-il pas sur la terre d'une manière visible?

R. Oui, à la fin du monde, Jésus-Christ reviendra sur la terre visiblement et avec gloire, pour juger les vivants et les morts.

La foi nous enseigne qu'à la fin des temps Notre-Seigneur descendra une seconde fois sur la terre, pour rendre à chacun selon ses œuvres, aux bons la récompense de leurs vertus, aux méchants la punition de leurs crimes. C'est une vérité consignée en plusieurs endroits des livres saints, et que Jésus-Christ annonçait aux apôtres, tantôt en langage parabolique, comme quand il se représentait sous la figure d'un père de famille, qui distribue son bien à ses serviteurs et revient ensuite leur demander compte (1); ou bien sous celle d'un roi qui va prendre possession d'un royaume qui lui est échu, et qui, à son retour, récompense ses sujets fidèles et extermine ceux qui ont secoué son joug; et tantôt de la manière la plus claire et la plus formelle, comme quand il leur disait: « Alors on verra le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel, avec une grande puissance et une grande majesté (2). » Au jour même de son Ascension, les anges prédirent aux apôtres son nouvel avènement, en leur disant: « Ce même Jésus que vous

(1) *Math.*, XXVII, 16. — (2) *Math.*, XXIV, 30.

venez de voir s'élever au ciel, en redescendra un jour de la même manière que vous l'avez vu monter. »

Jésus-Christ reviendra donc sur la terre pour juger les hommes, car le Père céleste, tout Dieu qu'il est, ne juge personne ; il a donné à son Fils toute la puissance de juger (1). Et à qui convenait-il mieux de juger les hommes qu'à celui qui est la sagesse éternelle de Dieu, et qui pénètre tout par sa lumière ? N'est-il pas juste qu'après avoir été lui-même jugé si injustement par ceux qui n'étaient que ses créatures, il vienne à son tour les juger selon les regles d'une parfaite justice? Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que le Père a donné à son Fils ce pouvoir, non pas précisément parce qu'il est son Fils, mais parce qu'il est Fils de l'homme (2). Et la raison qu'on peut en donner, c'est que Dieu a voulu que ce dernier jugement fût, selon notre manière de voir, entièrement irréprochable et que nous n'eussions rien à y objecter. Or, quel jugement peut-il y avoir de moins suspect de prévention, de haine, d'intérêt, que celui d'un bienfaiteur, d'un frère ? et Jésus-Christ n'est-il pas tout cela à notre égard ? Et si ce Dieu si bon, qui nous a aimés jusqu'à se faire victime pour notre salut, se change contre nous en un Dieu terrible, inexorable (3), quelque rigoureux que soit le châtiment qu'il nous inflige, après tout ce qu'il a fait pour nous témoigner son amour, quelle plainte aurons-nous à former contre le jugement qu'il portera?

Il viendra pour *juger les vivants et les morts*, c'est-à-dire tous les hommes qui auront vécu dans le cours des siècles, soit ceux qui seront encore en vie à la fin des temps et qu'une mort soudaine, dans ce renversement du monde, fera paraître tout d'un coup au jugement de Dieu, soit ceux qui, depuis longtemps enfermés dans le sé-

(1) Pater omne judicium dedit Filio. *Joan.*, v, 22.
(2) Quia Filius hominis est. *Math.*, XIII, 37.
(3) Mutatus es mihi in crudelem. *Job*, XXX, 3[illegible].

pulcre, ressusciteront au son de la trompette fatale. Par ces paroles *les vivants et les morts*, on peut encore entendre les justes qui vivent de la grâce, et les méchants dont l'âme est comme morte et ensevelie dans le tombeau du péché.

Que ce second avènement sera différent du premier ! Dans celui-ci, Jésus-Christ a paru pauvre, faible, obscur, méprisé. C'était, pour me servir des images de l'Écriture, un agneau qu'on mène à la boucherie sans qu'il se plaigne, un roi plein de bonté et de douceur, qui n'écrase point le roseau déjà brisé, qui n'achève point d'éteindre la mèche qui fume encore (1), qui se sacrifie pour le bien de son peuple, et se laisse immoler sans opposer la moindre résistance à ses ennemis. Mais, quand il se montrera pour la seconde fois au monde, il viendra comme le lion de la tribu de Juda, qui se repose sur sa proie et que personne n'ose attaquer (2); il sera comme le feu qui fond les métaux (3); il terrassera les nations d'un seul de ses regards, et il anéantira l'orgueil des montagnes du monde (4). Ce ne sera donc plus un Dieu caché sous les faiblesses de notre chair, courbé sous le pesant fardeau de la croix, qui semblait n'oser parler, qui craignait, en quelque sorte, de se faire connaître ; mais un Dieu dans toute la splendeur de sa gloire, et dont la voix retentira de toutes parts comme un éclat de tonnerre (5). Il viendra juger avec une grande puissance, dit saint Augustin (6), après avoir été jugé dans l'excès de ses humiliations; il paraîtra terrible après avoir paru méprisable; il fera éclater sa force, après avoir fait éclater sa patience.

Méditons aujourd'hui sur cette vérité effrayante, bien capable d'imprimer dans nos âmes cette crainte du Seigneur, qui est le commencement de la sagesse. Nous allons exa-

(1) *Is.*, II, 3. — (2) *Gen.*, XLIX, 9. — (3) *Mal.*, III, 12. — (4) *Habac.*, II, 5.

(5) *Psal.*, XLIX, 33. — (6) D. Aug. *Enarr. in psal.* LXXXV.

miner successivement les signes avant-coureurs de ce jugement, la rigueur de l'examen, la terrible sentence qu s'ensuivra, toutes circonstances qui n'ont pu nous être connues que par la révélation.

D. Qu'arrivera-t-il à la fin du monde?

R. Tous les hommes ressusciteront et paraîtront en corps et en âme au jugement de Dieu.

Mais, avant cette résurrection générale, on verra de terribles présages, qui annonceront la prochaine arrivée du Fils de l'homme.

SIGNES AVANT-COUREURS

Il y aura des guerres et des bruits de guerre, les nations se soulèveront contre les nations, et les royaumes contre les royaumes. Ce seront des jalousies si atroces et des haines si envenimées qu'on verra s'élever frère contre frère, père contre fils et fils contre père; partout un esprit d'ébranlement universel, de fureur et de rage; il semblera que tous les hommes veulent s'entr'égorger. Il y aura des famines si horribles qu'on verra des mères en délire tuer, de leurs propres mains, leurs enfants, pour se nourrir de leur chair; il y aura des pestes qui exerceront des ravages affreux, et dont les horreurs surpasseront tout ce qui s'est vu en ce genre depuis le commencement des siècles; il y aura des tremblements de terre qui imprimeront à notre globe des secousses telles, qu'il en sera ébranlé jusqu'à ses fondements. La terre, dit Isaïe, souffrira des élancements qui la déchireront; elle chancellera comme un homme ivre (1).

Mais ce n'est encore là que le commèncement des douleurs (2). Viendra cet homme de péché, ce fils aîné de Satan, l'Antéchrist, qui fera la guerre à Jésus-Christ et à ses saints. Ce méchant, cet impie osera se donner comme le

(1) *Is.*, XIV, 18. — (2) *Math.*, XXVIII, 8.

Fils de Dieu et s'asseoir dans le temple du Seigneur, pour y recevoir le culte suprême. Il mettra tout en œuvre pour se faire des partisans, promesses, flatteries, largesses, faux prodiges, et ensuite persécution ouverte, tourments horribles; jamais il n'y eut et jamais il n'y aura d'affliction semblable. De grands scandales désoleront l'Église de Dieu, à cause des chutes fréquentes de ceux qu'on croyait les plus fermes; et, la malice s'augmentant sans fin, la charité se refroidira dans la multitude (1). Malheur aux faibles! Malheur aux lâches et aux négligents! Hélas! que deviendrions-nous en ces temps de troubles et d'horreurs, nous que la moindre tentation fait succomber, nous qui avons tant de peine à remplir nos devoirs, maintenant que rien ne nous en empêche? Comment résisterions-nous à la violence de la persécution? comment nous sauverions-nous de tant de piéges? Ah! prions le Seigneur qu'il éloigne de nous ces jours de péril et de calamités, et qu'il nous laisse cette heureuse tranquillité, au moyen de laquelle nous pouvons le servir sans crainte.

Cependant, au milieu de cette grande tribulation, capable de faire succomber les élus eux-mêmes, si c'était possible, Dieu n'abandonnera pas son Église. Il fera reparaître ses deux prophètes Élie et Énoch, enlevés vivants de ce monde, afin de les opposer aux fureurs de l'Antéchrist et de soutenir ainsi la foi des fidèles. Enfin, lorsque la vertu de ses saints aura été épurée jusqu'au degré qu'il voulait, Dieu mettra fin au temps des épreuves; et, d'un souffle de sa bouche, il exterminera le monstre.

A mesure que l'heure du jugement approchera, on verra paraître des signes prodigieux dans le soleil, la lune et les étoiles; la terreur et l'effroi se répandront partout; le soleil se couvrira de ténèbres, la lune sera comme changée en sang, les étoiles tomberont du firmament, les puissances des cieux seront ébranlées, et la nature semblera prête à

(1) *Math.*, XXIV, 12.

rentrer dans le chaos. Bientôt s'allumera de tous côtés ce feu dévorant, qui doit consumer la terre et tout ce qu'elle renferme (1). En quelques instants, palais, églises, villages, cités, royaumes, tout ne sera qu'un monceau de cendres. Telle sera la fin de toutes les richesses, de toutes les pompes, de toutes les délices du monde.

Après que la terre et les éléments auront été purifiés et rétablis en une forme nouvelle, par l'embrasement de l'univers, un envoyé de Dieu partira du ciel, et, faisant retentir le son de la trompette aux quatre coins du monde, il réveillera tous les morts endormis dans la poussière des tombeaux. « Levez-vous, morts, s'écriera cet ange, venez paraître au jugement. » Que le son de cette trompette mystérieuse a de puissance et de force ! Tous les éléments l'écoutent et lui obéissent sans délai ; elle fend les rochers et découvre les abîmes ; en un instant, en un clin d'œil, la terre jette ses cadavres, l'enfer vomit ses victimes, le ciel rend ses saints. Tous les membres humains, disséminés sur la surface du globe, ou plongés dans les eaux, ou mêlés et confondus avec la poussière des champs, se séparent des corps étrangers auxquels ils se trouvent joints ; les os se rapprochent ; les chairs se réunissent ; les âmes rentrent dans les corps qu'elles ont autrefois habités ; tous les hommes, qui ont peuplé l'univers dans le cours des siècles, sont ranimés pour comparaître *en corps et en âme au jugement de Dieu.* Il est bien juste, en effet, que comme le corps concourt avec l'âme à la vertu ou au vice, il partage aussi avec elle la peine ou la récompense.

Maintenant, tout est prêt, le Seigneur va paraître au milieu des feux, dit le Prophète (2), et son char fondra comme la tempête, pour répandre son indignation et sa fureur, et pour exercer sa vengeance au milieu des flammes. Voici donc le Seigneur qui vient, le van à la main, pour net-

(1) I, *Pet.*, III, 10.
(2) *Is.*, LXVI, 15.

toyer son aire; il paraît tout à coup avec un éclat surprenant et entouré de ses anges. Voyez, d'abord, le signe qui le précède ; c'est la croix (1) : grande consolation pour les âmes fidèles qui ont aimé, béni ce signe salutaire, qui se sont plu à le porter, à l'imprimer sur leurs corps, et en ont fait la règle de leur conduite; grand sujet d'épouvante pour les Juifs, qui n'ont vu en elle qu'un objet de scandale; pour les Gentils, qui l'ont traitée de folie; pour tant d'impies, qui la regardent avec un mépris sacrilége, et pour tant de chrétiens voluptueux, dont la vie contraste si singulièrement avec celle d'un Dieu crucifié. Cette croix nous sera, pour ainsi dire, confrontée à tous, pour faire ou notre justification ou notre condamnation, selon la conformité ou l'opposition qui se trouvera entre elle et nous.

Le souverain Juge des vivants et des morts s'asseoira sur le siége de sa gloire, dans le plus formidable appareil, au milieu des Esprits célestes, et ayant les douze apôtres pour assesseurs; et toutes les nations seront assemblées devant lui. Quelle journée! quelle séance! Dieu d'une part, de l'autre tous les hommes, depuis Adam jusqu'au dernier de ses descendants; Dieu dans toute sa puissance et toute sa majesté, les hommes dans un dénûment total. Dans la vallée du jugement, point de ces marques d'honneur, point de ces titres de dignité dont se repaît l'orgueil des grands de la terre. Sceptres, diadèmes, arcs de triomphe, chars de victoire, trophées, tout est brisé. Sont rangés indifféremment dans la foule les puissants et les faibles, les maîtres et les serviteurs, les rois et leurs sujets; le savant et l'ignorant, le monarque et le berger retrouvent entre eux une parfaite égalité. En ce jour-là, dit Isaïe, Dieu seul sera grand (2), et tout ce qui n'est pas Dieu sera petit et rampera comme un atome, comme un néant, devant cet Être souverain (3)

(1) Tunc parebit signum Filii hominis in cœlo. *Math.*, XXIV, 30.
(2) Elevabitur Dominus solus in die illâ. *Is.*, II, 17.
(3) Tanquàm nihilum ante te. *Psalm.* XXXVIII. 6.

Tout le genre humain étant donc cité au tribunal de Dieu, et se trouvant, pour ainsi dire, suspendu entre le ciel et l'enfer, entre la crainte et l'espérance, entre la tristesse et la joie, Dieu commandera à ses anges de séparer les brebis des boucs, les justes des réprouvés. Les justes seront placés à sa droite et les pécheurs à sa gauche. Alors se briseront tous ces liens que la nature, l'éducation ou l'intérêt forment entre les hommes ; il n'y aura plus que les liens de la charité. Le fils sera séparé de son père, le mari de sa femme, le maître du serviteur; l'un sera pris, l'autre laissé (1). Les justes, tout couverts de gloire, s'élèveront dans les airs, au-dessus des nuages, pour aller, avec les anges, se ranger à côté de Jésus-Christ, tandis que les méchants, laissés à terre avec les démons, ressembleront à des victimes qu'on va immoler, et attendront, rongés d'un cruel désespoir, l'arrêt fatal qui doit fixer leur sort.

Ces préliminaires terminés avec une promptitude extrême, infiniment plus vite qu'il n'est donné à la parole humaine de les raconter, la discussion commence.

RIGUEUR DE L'EXAMEN.

Les annales du monde sont ouvertes et consultées, et toutes les actions humaines sont pesées dans la balance de la justice éternelle; le souverain Juge en fait voir le mérite ou la malice, la laideur ou la beauté. Il redemande à chaque chrétien la robe blanche de son baptême et le dépôt de sa foi ; avec quelle fidélité il a rempli ses promesses et ses engagements. Les justes s'approcheront avec une douce confiance, mêlée cependant d'un peu de crainte, car ils ne seront pas encore entièrement rassurés sur toutes leurs démarches et sur toutes leurs actions. A la vue de la sainteté de Dieu et de son inflexible justice, ils trembleront pour leurs fautes les plus légères, pour leurs moindres imperfec-

(1) Unus assumetur et unus relinquetur. *Math.*, XXIV, 40.

tions. Car, ô mon Dieu, est-il un seul homme qui ose se flatter de paraître innocent à vos yeux (1) ? Malheur, dit saint Augustin, à la vie la plus irréprochable si, sans égard à sa miséricorde, le Seigneur veut en faire un rigoureux examen (2) ! Mais, si le juste lui-même sera à peine sauvé, que deviendront les impies et les pécheurs (3) ?

L'œil de Dieu, devant qui tout paraît à découvert, pénètrera jusqu'au fond des cœurs et démêlera l'iniquité jusque dans ses plus secrets replis. Rien de si imperceptible que le souverain Juge ne découvre ; rien de si obscur dans les plus profondes ténèbres qu'il n'éclaire (4). Pendant la vie, le pécheur cherche à se faire illusion et à s'étourdir sur ses fautes ; il n'en connaît ni la malice, ni le nombre ; mais alors Dieu examinera tout, lui découvrira tout. « Vois, lui dira-t-il, vois, misérable pécheur, ces abominations que tu regardais comme des bagatelles ; vois cette multitude effrayante de péchés ; vois tout ce que tu as dit, tout ce que tu as fait, tout ce que tu as pensé ; voilà devant toi toutes tes heures, tous tes moments, et l'emploi que tu en as fait. » Et Dieu entrera dans le détail de toute sa vie et lui reprochera :

1° Ces pensées de volupté, que son âme, plongée dans de molles rêveries, approfondissait avec plaisir ; ces désirs impurs qui bouillonnaient dans son cœur ; ces pensées d'orgueil dont il était enflé ; ces pensées de vengeance, cette envie, ce ressentiment qui le rongeait (5).

2° Ces conversations de libertinage, où l'on s'enhardis-

(1) Quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens. *Psal.* CXLII, 2.

(2) Væ etiam laudabili vitæ hominum si, remotâ misericordiâ, discutias eam. *D. Aug. Confess.*, lib. IX, cap. XIII.

(3) Et si justus vix salvabitur, impius et peccator ubi parebunt? I. *Pet.*, IV, 18.

(4) Illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium. I. *Cor.*, IV, 5.

(5) In cogitationibus impii interrogatio erit. *Sap.*, II, 1.

sait mutuellement au mal, où l'on apprenait à une jeunesse innocente ce qu'elle aurait toujours dû ignorer ; ces médisances, où l'on déchirait la réputation du prochain, où l'on dévoilait la honte des familles ; ces maximes impies, ces blasphèmes qui étonnent la foi, ces imprécations qui allument la foudre, ces jurements qui font dresser les cheveux d'horreur ; tout sera examiné, jusqu'à ces paroles inutiles qui sortent continuellement de la bouche des hommes (1).

3° Ces actions honteuses, qu'on n'ose maintenant s'avouer à soi-même, ces turpitudes qui déshonorent le corps et l'âme, ces fourberies, ces injustices, ces usurpations qui crient vengeance, ces intempérances qui ravalent au-dessous de la bête ; tous ces péchés épars dans le cours d'une longue vie, auxquels on avait à peine songé, et dont on s'efforçait d'éloigner le souvenir comme trop importun; Dieu les rappellera, car rien n'échappe à ses yeux.

4° Tout le bien qu'on aura manqué de faire. Ces aumônes refusées, ces prières négligées, ces sacrements abandonnés, ces talents qu'on n'a pas cultivés, toute cette vie nulle, indolente, vide de vertus ; ces grâces dont on aura abusé, tant de moyens de salut, tant d'instructions touchantes dont on n'aura fait aucun cas.

5° Le mal qu'on aura fait commettre aux autres, tant de pernicieux exemples qui auront blessé la conscience des faibles, tant de mauvais conseils qu'on aura donnés, tant de crimes qu'on aurait dû empêcher. Un maître se verra tout couvert des péchés de ses domestiques, un père de ceux de ses enfants ; en un mot, tous les scandales qu'on aura donnés, et tous les péchés qui en auront été la suite, retomberont sur la tête du pécheur scandaleux.

6° Dieu jugera les justices mêmes, c'est-à-dire les meilleures actions, celles sur lesquelles on comptait le plus.

(1) De eo quod locuti fuerint, reddent rationem in die judicii. *Math.*, XII, 36.

Il vous montrera, ô pécheurs, vos fausses pénitences, vos contritions apparentes et inefficaces, vos confessions nulles et infructueuses, vos satisfactions imparfaites et insuffisantes. Il vous fera voir, enfants du siècle, que ces vertus, dont vous étiez si fiers, ont été souillées de mille imperfections ; que cette probité humaine, dont vous vous faisiez tant d'honneur, n'était que pur amour de vous-mêmes, pur amour de vos intérêts matériels et de votre réputation ; que vos aumônes n'ont été qu'une vaine ostentation ; que votre tempérance n'était qu'avarice, et votre modestie qu'affectation ; que ces quelques exercices de religion que vous avez pratiqués, n'étaient qu'un reste d'habitude, qu'une espèce de routine, qu'une manière de calmer les remords de votre conscience. Alors, que de vertus chimériques que le monde admirait, s'évanouiront comme un vain fantôme, aux yeux de Dieu, qui en connaît le fondement et en pénètre les secrets motifs ! Que de mérites prétendus qui, ayant reçu dans ce monde toute leur récompense, ne seront plus dignes que des supplices éternels !

Ne croyez pas que cette discussion, quelque exacte qu'elle soit, demande beaucoup de temps ; tout ce détail sera fait en un instant. Car Dieu ne juge pas, comme les hommes, par une succession de demandes et de réponses ; un seul de ses regards forme l'interrogatoire et opère la conviction (1). Et de même qu'au lever du soleil, l'œil se porte aussitôt jusqu'aux extrémités de l'horizon, de même au lever du soleil de justice, toutes les ténèbres, même celles des cœurs, seront dissipées ; toutes les consciences seront mises à nu ; et l'âme, éclairée par les lumières de la Sagesse éternelle, ne pourra cacher ni dissimuler aucune de ses fautes.

Ce ne sera pas seulement aux yeux du souverain Juge que se développera le mystère affreux des iniquités du pécheur. Mais « j'étalerai, dit le Seigneur, votre ignominie aux

1) Judicat Dominus cognitione cordium, non interrogatione factorum. *Div. Ambr. in Luc.*, lib. II, cap. XXII.

yeux de toutes les nations. Je découvrirai toutes vos turpitudes (1). » Oh ! quel amas d'abominations, jusqu'alors caché dans les ténèbres, sera produit au grand jour ! Que deviendrez-vous en ce terrible moment, ô enfants des hommes ? Vous qui ne craignez rien tant que d'être approfondis dans l'abîme affreux de vos consciences criminelles, vous si jaloux de votre réputation, comment pourrez-vous soutenir les yeux de tant de peuples ouverts sur tous les actes de votre vie ? Que deviendrez-vous, hommes délicats, qui ne pouvez supporter qu'on connaisse vos défauts et qu'on vous en avertisse ? Et vous, femmes coupables, et vous, maris parjures, et vous, jeunes personnes, qui affectiez de vous montrer si scrupuleuses sur le point d'honneur, et qui, en secret, vous livriez à toutes les fureurs du crime ; et vous, jeunes gens, dont on vantait le bon cœur, les aimables qualités, et qui n'étiez réellement que des sépulcres blanchis, comment pourrez-vous supporter la honte de ant d'infamies, que vous aviez si adroitement déguisées ? Qu'ai-je à craindre, disiez-vous follement au milieu de vos plaisirs ? la nuit me protège de son ombre ; personne ne me voit ; toutes les avenues sont fermées ; tous les fâcheux écartés. — Misérable pécheur, te voilà maintenant exposé à tous les regards..... Ce crime hideux, commis avec tant de précautions, que personne n'avait jamais su, vous auriez rougi de le déclarer à votre meilleur ami ; vous n'avez pas osé l'avouer au ministre du Seigneur dans le secret de la confession, et le voilà dévoilé à la face de tout l'univers : quelle confusion ! quel sujet de désespoir !

Ceux qui seront les plus abattus et les plus atterrés, en ce moment de la manifestation générale des consciences, ce seront d'abord ces pécheurs insolents qui, loin de rougir ici-bas de leurs crimes, s'en glorifient et les font éclater scandaleusement ; et ensuite ces pécheurs hypocrites, qui

(1) Ostendam gentibus ignominiam tuam. *Jerem.*, VII, 3. — Revelabo pudenda tua. *Nahum.*, III, 5.

les cachent sous le masque de la piété. Aux premiers, qui faisaient trophée de leurs désordres, Dieu découvrira la laideur et la malice de leur âme ; et, comme ils ont insulté à sa bonté et à sa sainteté, Dieu à son tour se rira d'eux, et il les immolera à la risée de l'univers. Ils boiront, dit un prophète, non-seulement le breuvage de honte éternelle qui est préparé à tous les pécheurs, mais encore la coupe large et profonde de dérision et de moquerie, et ils seront l'objet des insultes les plus sanglantes (1). Quant aux seconds, qui font servir la piété d'enveloppe et de couverture à leur malice, ils mettent actuellement toute leur confiance dans les ombres et les ténèbres ; mais alors le temps d'en imposer par de belles apparences sera passé. Dieu ôtera le masque à ces vices si longtemps honorés ; il dévoilera ces intrigues si sourdement conduites, cette ambition, cette jalousie cachées sous le manteau du zèle ; il montrera l'impudicité sous les traits de la pudeur, les plus hideuses dissolutions sous l'apparence de la sagesse ; et tous ces trompeurs, vainement fardés, rougiront à la fois de leurs fausses vertus et de leurs crimes réels. Et, en se voyant l'objet du mépris le plus général : « O ténèbres trop courtes ! s'écrieront-ils, ô vices mal cachés ! » et ils invoqueront encore la nuit avec ses ombres, car ils auront également horreur de se voir et d'être vus ; mais il leur sera impossible de se cacher, et insupportable de paraître tels qu'ils seront (2).

Pour les fautes des élus, elles ne seront point mises au jour ; Dieu les a pardonnées, Dieu les a oubliées, et elles sont entièrement effacées du livre de leur vie. Au contraire, Dieu manifestera toutes leurs bonnes œuvres, ces aumônes cachées dans le sein des pauvres, ces prières répandues

(1) Calicem bibetis profundum et latum ; eris in derisum et subsannationem quæ capacissima. *Ezech.*, III, 32.

(2) Latere erit impossibile, apparere erit intolerabile. *Div. Bern.*, lib. *de duodecim Grad.*, c. XXXVI.

dans le secret du cabinet, ces austérités, ces mortifications dérobées aux yeux des hommes. Consolez-vous donc, ô justes inconnus ici-bas, peut-être même méprisés et haïs; Dieu vous rendra la justice qui vous est due. A présent vous êtes comme morts aux yeux du monde; mais un jour cette vie spirituelle et intérieure, cette vie, ensevelie en quelque sorte dans le tombeau de l'humilité, sera manifestée et louée à la face det outes les nations; et plus vous vous serez abaissés, plus vousserez élevés.

Voilà donc toutes les consciences à découvert; l'examen est fait; la cause est pleinement instruite; il ne reste plus qu'à prononcer l'arrêt fatal qui doit décider du sort de tous les hommes. Maintenant levez-vous, Seigneur, faites éclater votre justice et vengez-vous de vos ennemis.

D. Que fera notre Seigneur Jésus-Christ au jour du jugement?

R. Il mènera les élus avec lui dans le ciel pour jouir de la gloire éternelle, et il condamnera les méchants au feu de l'enfer où ils brûleront éternellement.

L'ARRÊT IRRÉVOCABLE

Jésus-Christ se tournant vers les justes avec un visage plein de douceur, leur dira : « Venez, les élus de mon Père, possédez le royaume, qui vous a été préparé dès l'origine du monde (1). » O paroles infiniment consolantes! Venez, venez à moi; venez, venez avec moi; vous qui m'avez suivi dans les douleurs, suivez-moi dans les délices. Venez, enfants bénis, venez posséder un royaume; quelle grandeur! Venez, vous n'aurez plus de peines, plus de craintes, plus de combats; vous serez toujours avec moi, et vous jouirez de mes immortelles beautés.

D'autre part, Jésus-Christ, jetant sur les réprouvés un re-

(1) Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi. *Math.*, xxv, 34.

gard étincelant de colère, avec cette voix tonnante qui brise les cèdres et arrête l'impétuosité des torrents : « Retirez-vous de moi, maudits, leur dira-t-il, allez au feu éternel (1). » Oh ! qui ne pâlira, qui ne tremblera, qui ne sèchera de frayeur[1] ?

Retirez-vous de moi. Eh quoi ! Seigneur, vous les appeliez autrefois avec tant de bonté, et vous les rejetez maintenant avec tant de fureur ! Et où iront-ils, ces malheureux, s'ils s'éloignent de vous qui êtes la source de tout bien et le seul bonheur de l'homme ? — Retirez-vous de moi, ingrats et perfides pécheurs, je ne veux plus vous voir ni vous entendre ; ma gloire n'est pas faite pour des monstres tels que vous.

Allez, maudits. Vous avez aimé la malédiction, et elle retombe sur vos têtes; elle s'attache à vous comme votre habit, comme une ceinture qui vous environne de tous côtés; elle pénètre jusqu'à la moelle de vos os (2). Allez donc, maudits de mille malédictions; vous n'êtes pas dignes de paraître devant ma face.

Allez au feu. L'entendez-vous, homme voluptueux, femme sensuelle, et vous tous, mondains accoutumés aux délices de la vie ? Allez au feu, qui brûle le corps et l'âme et qui les brûle sans jamais les consumer, au feu qui a été préparé pour le démon et ses anges. O ciel ! quelle compagnie ! Allez avec le démon ; qu'il soit votre tyran et votre bourreau, puisque vous avez voulu vous mettre sous son esclavage; portez son joug de fer, puisque vous avez refusé le joug si doux du Seigneur. *Allez au feu.* Et pour combien d'années, pour combien de siècles? Quoi ! des années? des siècles? c'est pour toujours. *Allez au feu éternel.* O affreuse sentence ! ô feu épouvantable ! ô désolante éternité !

Mais n'y aura-t-il pas quelque remède à tant de maux ?

(1) Discedite à me, maledicti, in ignem æternum. *Math.*, XXV, 41.
(2) Induit maledictionem sicut vestimentum. *Psalm.* CVIII, 18.

quelque léger adoucissement ? Ces malheureux réprouvés ne pourront-ils plus compter sur les miséricordes infinies du Seigneur ? Non, non, plus de ressource, plus de pardon ; le temps de la miséricorde est passé ; c'est maintenant le règne de la justice, de la pure et stricte justice. De même que, pendant leur vie, Dieu leur témoignait un amour sans bornes, de même maintenant sa fureur contre eux sera sans mesure ; c'est un jugement d'autant plus inexorable qu'il a été plus longtemps indulgent.

Chercheront-ils à se soustraire à sa vengeance ? Mais où aller ? La justice divine les environne de toutes parts. Ils sont pris comme dans un filet, sans qu'il leur soit possible d'échapper. Car vous êtes terrible, ô mon Dieu, et qui pourra vous résister (1) ? Votre puissance s'étend depuis le plus haut des cieux jusqu'au plus profond des enfers. Se rassureront-ils sur leur grand nombre ? Mais la multitude des damnés ne fera qu'augmenter leur supplice ; et le feu de l'enfer sera d'autant plus actif qu'il aura plus de victimes à dévorer.

Alors, éperdus, hors d'eux-mêmes, ils pousseront d'affreux hurlements, ils invoqueront la mort, le néant ; ils diront aux montagnes et aux collines : « Montagnes, tombez sur nous ; collines, écrasez-nous (2). » O néant, reprends-moi dans tes abîmes, pourquoi en suis-je sorti ? par où y rentrerai-je ? Mais il n'y aura pas de néant ; il faudra toujours vivre, pour souffrir toujours (3).

Aussitôt après que le Seigneur aura prononcé la sentence, l'enfer dilatera ses entrailles pour dévorer ses victimes ; et les damnés et les démons seront engloutis tous ensemble dans les gouffres éternels. L'abîme sera scellé sur eux, pour ne s'ouvrir plus jamais, jamais, pendant l'éternité tout entière.

(1) Terribilis es, et quis resistet tibi ? *Psalm.* LXXV, 8.

(2) Tunc incipient dicere montibus : Cadite super nos. *Luc.*, XXIII, 3.

(3) Desiderabunt mori, et mors fugiet ab eis. *Apoc.*, IX. 6.

Les justes, joyeux et triomphants, entreront dans la cité sainte, pour aller se reposer dans le sein de Dieu.

Ainsi finira ce jour de colère et de justice, ce dernier des jours, après lequel il n'y aura plus de temps, plus de siècles, mais l'immobile éternité.

Or, maintenant, réfléchissez : quel parti voulez-vous prendre? que voulez-vous devenir? Où voulez-vous être placé? à gauche? à droite? parmi les brebis innocentes ou parmi les boucs immondes? Car notre jugement, dit saint Augustin, dépend de nous; et c'est à nous à déterminer, tandis que nous vivons encore, de quelle manière nous serons un jour jugés. Voulez-vous donc être bénis de Dieu? ou bien maudits et précipités dans les enfers? Mais cette dernière supposition vous fait frémir. Et cependant, ô stupidité! ô folie! comment vivez-vous? que faites-vous pour vous rendre le souverain Juge favorable? Ne provoquez-vous pas, au contraire, tous les jours sa colère par de nouvelles fautes, par des péchés sans nombre? Ah! si vous pensiez au jugement dernier, ne mettriez-vous pas ordre à votre conscience, fallût-il, pour vous sauver, tout entreprendre, tout perdre sur la terre, tout souffrir? Rentrez donc en vous-mêmes, tandis qu'il en est encore temps; repassez dans l'amertume de votre cœur tous les jours de votre vie; et priez le Seigneur qu'il vous pénètre de la crainte salutaire de ses jugements (1).

O mon Dieu, faites retentir sur nos têtes le tonnerre de vos vengeances; que le son de la trompette fatale nous réveille de cet état d'assoupissement et de mort où le péché nous a plongés. Sortons, sortons de ce tombeau d'iniquités où nous sommes peut-être ensevelis depuis longtemps, et vivons chaque jour comme si nous devions, au premier instant, paraître au jugement de Dieu. Alors, quelque redoutable que soit ce jour fatal, nous aurons cependant

(1) Confige timore tuo carnes meas, à judiciis enim tuis timui. *Psal.* CXVIII, 120.

lieu, tout en le craignant, de le désirer, de l'aimer comme le jour de notre délivrance de la servitude du péché, comme le commencement de notre triomphe ; car nous serons assurés d'entendre de la bouche de notre juge ces consolantes paroles : « Courage, serviteur bon et fidèle, entrez dans la joie de votre Seigneur (1). »

TRAITS HISTORIQUES.

Saint Jérôme, dans les dernières années de sa vie, ne pouvait s'empêcher de penser au redoutable jugement ; il lui semblait continuellement entendre la voix terrible qui dira : *Levez-vous, morts, venez au jugement.* Cette pensée le faisait frémir et trembler de tout son corps.

Un jeune homme, selon le rapport de saint Vincent Ferrier, fut transporté en songe au tribunal de Jésus-Christ ; il fut si frappé de l'appareil avec lequel on allait le juger, de la majesté du souverain juge, des différentes interrogations qu'on lui fit et auxquelles il ne put rien répondre, qu'à son réveil il était couvert de sueur et frissonnant. Il fit alors cette réflexion : *Ce que j'ai vu en songe doit se réaliser, et bientôt ; ce sera peut-être cette nuit.* Il remercia Jésus-Christ de ce que ce n'était pas réellement, mais seulement en songe, qu'il avait paru à son tribunal. Il implora sa grande miséricorde, et prit une ferme résolution de faire une sincère pénitence et de préférer la mort au moindre péché. La crainte dont il avait été pénétré fut telle, que ses cheveux étaient devenus tout blancs.

Science pratiq. du catéch.

Le père Louis Dupont, à la pensée du jugement dernier, était agité d'un tel effroi qu'il faisait trembler son lit. Le vénérable père Juvénal Ancine, entendant chanter le *Dies iræ,* fut si frappé, en réfléchissant aux terreurs d'une âme qui paraît au jugement de Dieu, qu'il forma et exécuta la résolution de quitter le monde. *Liguori.*

Le roi des Bulgares, Bogoris, demanda au saint moine Méthode, qui excellait dans l'art de la peinture, quelques pièces capables de contribuer à la décoration d'un palais qu'il venait de faire bâtir. Il lui recommanda, entre autres choses, d'imaginer un sujet dont la représentation pût glacer d'effroi les spectateurs. Le saint, pour se

(1) Euge, serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui. *Math.*, XXV, 21.

conformer aux intentions du roi, entreprit de peindre le jugement dernier. On y voyait Jésus-Christ environné d'anges à droite et à gauche, assis sur un trône éclatant de gloire, et revêtu de l'appareil formidable d'un juge irrité. Tous les hommes, sans aucune distinction de rang, étaient assemblés devant son tribunal, où ils attendaient, en tremblant, la sentence qui allait décider de leur sort éternel. Il y avait, d'ailleurs, dans les différentes parties du tableau, une force, une énergie, une vivacité et une chaleur d'expression qui ajoutaient au terrible du sujet. L'ouvrage achevé, on le montra au roi, qui en fut singulièrement ému ; mais son émotion s'accrut de beaucoup, lorsque le peintre vint à expliquer chacune des parties dont l'ensemble composait son tableau. Il n'y put tenir, et, correspondant dès lors à la grâce qui lui parlait par un objet sensible, il demanda à être instruit des mystères de la religion chrétienne, et, peu de temps après, il reçut le baptême. *Hist. des Curopalates.*

Si la simple vue d'un tableau produisit un tel effet aux yeux d'un idolâtre, à combien plus forte raison les grandes idées, que la foi nous donne sur la rigueur des jugements de Dieu, doivent faire impression sur des cœurs chrétiens !

SIXIÈME INSTRUCTION.

Jugement particulier. — Compte terrible que nous y rendrons à Dieu. — Désolation des méchants. — Ne pas attendre à la mort. — Raisons du jugement général. — Son jour inconnu.

D. Chaque homme est-il jugé à l'heure de la mort ?

R. Oui, chaque homme est jugé à l'heure de la mort; mais outre ce jugement particulier, il y en aura un général où tous les hommes comparaîtront.

Le jugement particulier est celui que chaque homme subit immédiatement après sa mort, car aussitôt que l'âme est séparée du corps, elle est citée au tribunal de Dieu. Elle n'a pas besoin de faire un long trajet, ni de se transporter bien loin pour comparaître en présence de son juge ; mais, en quelque endroit que l'homme expire, Dieu

est là pour exercer sa souveraine justice. Ainsi point d'intervalle entre la mort et le jugement [1] (1).

A peine donc aurons-nous rendu le dernier soupir, que nous nous trouverons comme investis de la majesté suprême, et destitués de tout secours humain, sans parents, sans amis, sans appui, sans protection, seuls avec nos œuvres bonnes ou mauvaises, seuls en face de la Vérité éternelle qui doit être notre juge. Or, ce jugement, pour être moins éclatant que celui qui aura lieu à la fin des siècles, n'en sera pas moins rigoureux. Dieu ouvrira les livres qui serviront comme de base à la discussion et à l'examen de notre cause ; ces deux livres sont l'Évangile et la conscience : l'Évangile qui nous montrera ce que nous devions faire, et la conscience ce que nous avons fait. A ce moment terrible, Dieu nous dira, comme cet homme riche de l'Évangile à son économe : « Rendez compte de votre administration (2). »

Rendez compte de tous les péchés que vous avez commis par pensées, par paroles, par actions ; rendez compte de tous les péchés que vous avez fait commettre par vos mauvais exemples, vos discours licencieux, vos sollicitations criminelles. Pécheur scandaleux, vous avez été le fléau de vos frères ; la peste est sortie de votre bouche et de votre cœur ; vous avez répandu la mort autour de vous ; rendez compte de tant d'âmes innocentes que vous avez tuées.

Rendez compte de tant de péchés que vous avez laissé commettre par une molle indulgence, par défaut de correction ou de vigilance à l'égard de vos inférieurs. Ces enfants, ces domestiques, ces ouvriers, ces commis, vous deviez les conduire dans la voie du salut, leur donner de bons conseils et de bons exemples, et vous n'avez pris aucun soin de leur salut. Rendez compte de leurs âmes

(1) Statutum est omnibus hominibus semel mori ; post hoc autem judicium. *Heb.*, IX, 27.

(2) Redde rationem villicationis tuæ. *Luc.*, XVI, 22.

Rendez compte des biens temporels que vous avez possédés. Ces avantages de la nature, cette santé florissante, ces qualités de l'esprit, ces talents que vous deviez employer à la gloire de Dieu et à l'édification du prochain, à quoi les avez-vous fait servir? Hélas ! peut-être à l'iniquité. Rendez compte de ces moments précieux que vous avez dépensés si inutilement ; de cette longue vie qui a été si stérile en vertus ; de cette fortune, de ces revenus qu'il vous eût été si facile de convertir en trésors célestes.

Rendez compte des biens spirituels, de tant de grâces qui vous ont été accordées, de tant d'instructions que vous avez entendues, de tant de sacrements que vous avez négligés ou profanés. Oh! qu'il y a de choses qui entreront en ligne de compte ! Oh ! quelle situation terrible pour le pécheur, quand il se trouvera en face de ce juge sévère, inexorable, qui sait tout, qui a tout vu, tout entendu, et aux yeux duquel il ne pourra rien dérober [2].

En même temps il verra s'élever contre lui pour accusateurs : 1° Le démon, qui produira toutes ses fautes, assignant le jour et l'heure où elles ont été commises. Selon saint Cyprien, il dira au juge : « Seigneur, je n'ai rien fait, rien souffert pour ce criminel ; c'est vous qui êtes mort pour lui, et cependant, au mépris des promesses qu'il vous a faites, il vous a abandonné pour devenir mon esclave, donc il m'appartient. » 2° Les anges gardiens qui attesteront combien d'années ils ont été à côté de lui, ne recueillant que mépris pour les avis charitables qu'ils lui donnaient (1). 3° Les complices de ses débauches qui lui reprocheront d'avoir été la cause de leur perte, en les entraînant au mal par d'indignes provocations. 4° Les païens, les habitants de Ninive et de Sodome, qui l'accableront de reproches et d'insultes, de ce qu'ayant eu à sa disposition tant de grâces et de moyens de salut, il n'a pas voulu en profiter. Toutes les créatures intelligentes s'uniront avec

(1) Origen., *Homil.* LXVI.

Dieu pour le haïr et le condamner. Les murailles mêmes, dans l'enceinte desquelles il aura péché, déposeront contre lui (1). La conscience aussi réclamera avec force (2), et lui arrachera ce triste aveu, cette courte, mais cruelle et trop tardive confession : « J'ai péché, je suis coupable. » Selon saint Bernard, tous les péchés qu'il aura commis emprunteront une voix et lui diront : « C'est toi qui nous a faits, nous sommes ton ouvrage ; nous ne te quitterons pas (3). » Enfin, les plaies de Jésus-Christ, comme le dit saint Chrysostome (4), accuseront aussi le pécheur ; les clous, les cicatrices, la croix rendront témoignage contre lui.

Alors que lui servira-t-il d'avoir eu sur la terre de vastes possessions, d'avoir joui de l'estime des hommes ? Ce ne sont point les richesses, ni les dignités, ni les grandeurs qui pèsent dans la balance de la justice divine, mais seulement les bonnes œuvres, et Dieu lui dira, comme Daniel à Balthazar : « Vous avez été pesé, et vous avez été trouvé trop léger (5). »

Quand ces malheureux réprouvés se verront ainsi accablés sous le poids de leurs iniquités, que pourront-ils alléguer pour leur justification ? Oseront-ils entrer en contestation avec leur Dieu ? Ici-bas, ils se flattent que Dieu ignore leurs crimes ou qu'il les oublie, parce qu'il ne les punit pas ; mais « j'ai tout vu, j'ai tout entendu, je connais tout, » dira le souverain Juge (6). Oui ; c'est moi qui ai vu votre péché dans toute sa malice et dans toute son étendue ; je l'ai vu dans ses commencements, dans ses progrès, dans ses effets, dans sa fin. Je l'ai vu tel qu'il était dans toutes ses circonstances. — S'excuseront-ils sur la fragilité de leur chair, sur la violence des tentations ? Vains prétextes ! Si la nature était faible, la grâce était forte. Si vous aviez des maladies, leur dira le Sauveur, vous aviez aussi des remè-

(1) *Habac.*, II, 17. — (2) *Rom.*, II, 15. — (3) *D. Bern.* Medit., c. II.
(4) *D. Chrys.* Homil. in Math. — (5) *Dan.*, V, 27. — (6) Ego sum, ego vidi, dicit Dominus. *Jerem.*, VII, 11.

des; si vous avez été grandement tentés, vous avez eu de puissants secours. Dieu leur opposera ses élus, ces âmes fidèles qui, dans la même chair et avec les mêmes tentations et de plus fortes encore, ont néanmoins conservé ou la fleur sacrée de l'innocence ou la grâce de la réconciliation, et qui confesseront unanimement qu'ils ont résisté au démon, ou qu'ils se sont relevés de leurs chutes autant de fois qu'ils l'ont voulu. A cela, que pourra répondre le pécheur ? Pas un mot ; il se verra obligé de se condamner lui-même, et, entrant dans des transports de fureur, il frémira et grincera des dents (1).

Selon l'examen, Dieu prononcera la sentence de réprobation ou de salut. « Retire-toi de moi, maudit, dira-t-il au méchant. — Viens avec moi, dira-t-il au juste. » Quelle joie pour celui-ci ! Mais quel coup de foudre pour celui-là ! En proie aux plus affreuses angoisses, les réprouvés exhaleront leur douleur en regrets inutiles, en plaintes amères. Ils s'écrieront en gémissant : « Nous nous sommes donc trompés, » nous qui nous croyions les sages du siècle, des esprits forts, nous qui traitions la dévotion de simplicité et de folie. *Ergò erravimus*. Les voilà, ces âmes qui étaient l'objet de nos railleries et que nous regardions comme le rebut du monde, les voilà sur des trônes de gloire ; et nous nous sommes trompés. *Ergò erravimus*. Ah ! c'est nous qui avons été véritablement des insensés ! Nous nous sommes lassés dans la voie de l'iniquité (2) ; nous nous sommes épuisés, consumés, pourquoi ? Pour un moment de plaisir, pour quelques richesses, pour quelques honneurs. Fades plaisirs, honneurs frivoles, criminelles voluptés, ah ! que vous nous coûtez cher ! O monde perfide, où sont tes douceurs si vantées ? Ah ! tu as passé comme une ombre, et il ne nous reste plus qu'amertume, peines, douleurs, désespoir (3) !

(1) Peccator videbit et irascetur ; dentibus suis fremet et tabescet. *Psalm*. CXI, 10. — (2) Lassati sumus in viâ iniquitatis. *Sap*., v, 7.
(3) Ergò erravimus. *Sap*., v, 5.

Mais toutes ces lamentations n'aboutiront à rien; la sentence est portée; et ce que Dieu aura une fois décidé pour notre bonheur ou notre malheur, il ne le changera jamais. Quiconque sera condamné, le sera pour toujours. Point de ressource, point d'appel à un juge supérieur, point de moyen de revenir à Dieu. Le Seigneur appliquera le sceau de son immortalité sur l'état où se trouvera notre âme, et ce sceau ne pourra jamais être levé ni par les puissances du ciel, ni par les puissances de l'enfer (1). Le jugement dernier ne sera que la confirmation et la promulgation solennelle de la sentence qui sera prononcée dans le jugement particulier.

Oh! que cette vérité est terrible et qu'elle mérite bien que nous la méditions attentivement! Et cependant nous n'y pensons presque jamais; et, à voir l'indifférence avec laquelle nous entendons parler des vengeances du Seigneur, on dirait que nous n'avons rien à craindre, et que nous pourrons un jour éviter de comparaître à son tribunal. Quelle est donc cette fatale illusion qui nous séduit? Ah! écoutons la voix de ceux qui nous ont précédés dans le tombeau, et qui nous disent sans cesse par la bouche du Sage : « Souvenez-vous de mon jugement; car le vôtre ressemblera au mien; hier, c'était mon tour, et aujourd'hui c'est le vôtre (2). » Oui, le Seigneur vient, il approche, il est à la porte, il frappe. Il vient à chaque moment, car chaque moment nous avance vers la mort; il frappe par les indispositions, par les maladies qu'il nous envoie; peut-être ce soir, peut-être cette nuit, il faudra paraître devant lui. N'attendons pas à la dernière extrémité pour régler nos comptes; car quel affreux malheur de passer tout d'un coup d'une vie désordonnée entre les mains d'un juge ter-

(1) Non est reversio finis nostri, quoniam consignata est, et nemo revertitur. *Sap.*, II, 5.

(2) Memor esto judicii mei sic enim erit et tuum. Mihi heri, et tibi hodiè. *Eccli.*, XXXVIII, 23.

rible (1) ! Rendons-lui grâce de ce qu'il a bien voulu ne pas entrer encore en jugement avec nous, et profitons du temps qu'il nous laisse, pour réparer le mal que nous avons fait et pour apaiser sa justice, tandis qu'il est encore pour nous un père tendre et miséricordieux. Après cette vie, il ne sera plus qu'un juge inexorable, et son vrai nom sera celui-ci : « Sans miséricorde (2). »

Que si le sort de chacun est irrévocablement fixé au jugement particulier, à quoi bon un autre examen et cette terrible révision de notre procès, qui doit se faire au jugement universel ? Dieu l'a ainsi voulu, et voici les principales raisons que nous pouvons en donner :

1° *Afin de mieux manifester sa gloire.* Ici-bas, Jésus-Christ a été couvert d'opprobres, méconnu de son peuple, livré à une mort ignominieuse; et maintenant encore, tout bien considéré, il n'y a pas dans le monde d'homme qui soit exposé à plus de mépris et d'outrages que notre divin Sauveur. On blasphème son nom, on insulte à sa loi, on se permet contre lui les attaques les plus violentes. Or, n'est-il pas juste que, pour se dédommager de toutes les humiliations qu'il a essuyées pendant le cours de sa vie mortelle, et de toutes les injures qu'il souffre encore chaque jour de la part des impies et des mauvais chrétiens, il se montre à la fin des temps dans tout l'éclat de sa majesté, et qu'il fasse sentir son autorité suprême à ceux qui aujourd'hui la méprisent? Voilà sur quoi le Prophète royal fondait la nécessité de ce jugement : « Levez-vous, Seigneur, disait-il à Dieu, plein d'un zèle ardent pour sa gloire, levez-vous et jugez vous-même votre cause (3). Souvenez-vous des outrages qu'on a osé vous faire et que vous font encore à tous moments l'impie et l'insensé (4). » Il viendra donc un jour

(1) Horrendum est incidere in manus Dei viventis. *Heb.*, x, 31.
(2) Voca nomen ejus absque misericordiâ. *Os.*, I, 6.
(3) Exusrge, Deus, et judica causam tuam. *Psal.* LXXIII, 23.
(4) Memor esto improperiorum tuorum. *Psal.* LXXIII, 22.

où le Seigneur se fera reconnaître comme le souverain maître de l'univers. Alors, ô Juifs, vous le verrez ce Fils de l'homme que vous avez renié, vous le verrez, comme il vous l'a prédit, venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté, et vous l'adorerez enfin comme malgré vous. Vous le verrez, chrétiens impies, qui vous jouez de ses commandements; et, en le voyant, vous ferez éclater votre douleur (1). Ce jour-là sera donc par excellence le jour du Seigneur, comme l'appellent les prophètes (2), parce qu'oubliant tous autres intérêts, il ne songera qu'à ceux de sa gloire, qu'à venger l'honneur que les méchants ici-bas ont cherché à lui ravir, et qu'à se faire justice à lui-même. En ce jour, dit Isaïe, Dieu seul sera grand; Dieu seul paraîtra grand (3).

2° *Pour justifier sa providence.* Durant cette vie, tout semble mêlé, l'ivraie avec le bon grain, la vertu avec le vice, la vérité avec l'imposture; et qu'y a-t-il de plus commun que de voir l'homme de bien aux prises avec la douleur et l'adversité, tandis que le méchant prospère et triomphe? Or, ce désordre apparent est un grand sujet de scandale pour les impies; ils se disent à eux-mêmes : Où est donc ce Dieu dont on vante si fort la sagesse? S'il prenait soin des choses de ce monde, comblerait-il de ses faveurs des gens qui bravent ses lois, et laisserait-il l'homme de bien dans l'opprobre et l'affliction (4)? S'il avait tant d'horreur pour le mal, s'il était, comme on le dit, le Dieu de vérité, le Dieu trois fois saint, souffrirait-il avec tant de patience le blasphème, le mensonge, le parjure, les excès les plus honteux, et n'aurait-il que de l'indifférence pour le juste? David lui-même avoue que cette conduite de la Providence a été

(1) Videbit eum omnis oculus et qui eum pupugerunt, et plangent se super eum omnes tribus terræ. *Apoc.*, I. 7.

(2) Dies Domini. *Zach.*, XIV, 1. — *Malac.*, IV, 5.

(3) Elevabitur Dominus solus in die illâ. *Is.*, II, 17.

(4) Dixerunt si est Deus et si est scientia in excelso. *Psa.* LXXII, 21.

pour lui un sujet de confusion et de trouble. « J'ai vu, dit-il, les méchants jouir en paix des douceurs de l'abondance, et n'avoir d'autres peines que le choix des plaisirs; et, à cette vue, ma raison s'est troublée, et mes pieds chancelants ne pouvaient presque soutenir mon corps (1); » et il ne s'est rassuré qu'en considérant les jugements de Dieu. Et, en effet, c'est au grand jour de sa manifestation que Dieu produira, aux yeux de l'univers, toute l'équité de cette injustice apparente, et qu'il dévoilera les sages motifs de sa conduite et les ressorts cachés de sa providence. Il montrera devant tous les peuples que, s'il a éprouvé les justes par des afflictions, c'était pour les détacher de la terre, pour les récompenser au centuple; que s'il a laissé prospérer le méchant, c'était pour le gagner par ces marques de bonté, ou bien pour le livrer en proie à sa colère, s'il persistait dans son aveuglement; qu'il n'a toléré pour un temps le désordre et la confusion qui règnent sur la terre, qu'afin de mieux faire sentir aux hommes l'immortalité de leur âme et la nécessité d'une autre vie, où justice serait rendue à tous et chaque chose mise à sa place. Parce que j'étais patient, dira-t-il à l'impie, tu me prenais pour le complice de ton impiété, pour l'approbateur de ta malice (2), tu pensais que j'étais semblable à toi (3); mais je te réservais pour ce jour la honte et les châtiments que tu mérites. Et c'est ainsi que plus sa justice et sa sainteté auront été outragées sur la terre, plus il aura soin d'en relever l'éclat au jour du jugement.

3° *Pour mieux récompenser les justes, et pour la plus grande confusion des méchants*. Il y a des vertus inconnues, méprisées, persécutées; les hommes n'estiment que ce qui brille, et ils ne font aucun cas de la piété humble et

(1) Mei autem moti sunt pedes, pacem peccatorum videns. *Psal* LXXII, 13.

(2) Servire me fecisti peccatis tuis. *Is.*, XLIII, 24.

(3) Existimasti iniquè quòd ero tuî similis. *Is.*, XLIX, 21.

cachée. Or, il faut que tous ces faux jugements soient réformés au tribunal de Dieu, devant cette cour suprême qui jugera selon les règles de la parfaite et inflexible équité. Ames justes, ici-bas délaissées et gémissantes, peut-être indignement calomniées, consolez-vous; Dieu fera briller votre mérite dans tout son lustre et toute sa splendeur (1).

D'un autre côté, il est des impies loués après leur mort, comme s'ils avaient fait des actions de justice. On parle de leurs vertus, de leurs qualités, de leurs talents, peut-être ici-bas on honore leur mémoire, on célèbre leur nom, on leur dresse des statues; et, tandis qu'ils jouissent de l'erreur et de la crédulité des hommes, ils sont cependant les ennemis de Dieu, et des objets d'horreur et d'abomination devant lui. Il est donc de la sagesse de Dieu de détromper ceux qu'ils ont séduits et dont ils ont ravi l'admiration; et voilà pourquoi en même temps qu'il tirera les humbles de la poussière, il renversera ces prétendus grands hommes de leur piédestal.

De plus, il est des œuvres, soit bonnes, soit mauvaises, qui n'auront leur consommation qu'à la fin des temps. Je m'explique. Un prédicateur annonce la foi dans une contrée, un écrivain compose un bon livre, un pasteur réforme sa paroisse; la semence qu'ils ont jetée fructifie et se propage de génération en génération. Ainsi encore, un père, une mère s'appliquent à former leurs enfants à la vertu, à leur faire aimer et pratiquer la religion; cette bonne éducation, que les enfants auront reçue, ils la transmettront à leur tour à leurs descendants, et la piété deviendra héréditaire dans une famille. Or, ce prédicateur, cet écrivain, ces bons parents ne méritent pas d'être récompensés seulement pour le bien qu'ils auront fait eux-mêmes pendant leur vie, mais encore pour celui dont ils auront été la cause et que leurs bonnes œuvres auront produit après leur mort.

Pareillement, un hérésiarque, un écrivain licencieux, un

(1) Fulgebunt quasi splendor firmamenti. *Dan.*, XII, 3.

pécheur scandaleux font un mal qui va toujours croissant. Leurs doctrines corrompues, leurs mauvais exemples sont comme une gangrène qui se répand de jour en jour; ils sont coupables et de tout le mal qu'ils font eux-mêmes, et de tout celui qui se fera dans la suite des temps à leur occasion; et Dieu leur demandera compte de toutes les âmes qu'ils auront perverties eux-mêmes, et de toutes celles que leurs écrits irréligieux, leurs leçons immorales ou l'exemple de leur vie licencieuse pervertiront jusqu'à la fin des siècles. Quoiqu'ils ne soient donc plus sur la terre, leur péché dure encore, et s'accroît tous les jours. O mal affreux, mal incommensurable, que Dieu seul peut dignement apprécier!

Ainsi, ce n'est qu'au jugement dernier qu'on pourra voir toute l'étendue du bien qu'auront fait les hommes vertueux, et toute l'étendue et la gravité du mal dont se seront rendus coupables les méchants. Ce n'est qu'alors qu'on pourra bien comprendre cette juste proportion que Dieu sait mettre entre le mérite et la récompense, entre le crime et la punition.

Faisons donc de bonnes œuvres pour qu'elles nous suivent après le trépas, et tremblons à la vue des suites incalculables que peut avoir le péché de scandale.

Une dernière question, et nous finissons. Quand viendra ce jour fatal du jugement dernier? — Pour ce jour et cette heure-là, dit Notre-Seigneur, nul ne la sait, pas même les anges qui sont dans le ciel, pas même le Fils de Dieu; le Père seul la connaît (1). Ce n'est pas que le Fils de Dieu l'ignore absolument, car il a la même science que son Père; mais il ne la sait pas par rapport à nous; il ne la sait pas pour son Église, parce qu'il ne doit point la lui révéler. Adorons l'impénétrable secret de notre Dieu, et réprimons une vaine curiosité.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le monde ne finira pas avant que l'Évangile n'ait été annoncé à toutes les nations

(1) *Math.* XXIV, 36.

de la terre (1). C'est qu'à la fin des temps les Juifs se convertiront (2), et qu'ainsi le royaume d'Israël sera avantageusement rétabli (3).

Mais pourquoi Jésus-Christ a-t-il voulu nous cacher le jour de son dernier avénement? C'est afin que nous veillions continuellement pour ne pas nous laisser surprendre. Veillez, dit le divin Sauveur, parce que vous ne savez pas quand viendra le maître de la maison, si ce sera sur le soir ou vers minuit, ou le matin au chant du coq (4). Veillez donc et priez en tout temps. Et, pour mieux exciter notre attention et notre diligence, il nous rappelle ce qui arriva au temps de Noé, avant le déluge (5). Alors les hommes mangeaient et buvaient, épousaient des femmes et mariaient leurs filles, sans penser seulement à la catastrophe qui les menaçait; ils méprisaient les avertissements et les exhortations du saint patriarche Noé, et le déluge arriva et les emporta tous. Il en sera de même à l'avénement du Fils de l'homme. Dans le temps même, dit l'Apôtre (6), où les hommes se croiront le plus en repos et en sûreté, ils se trouveront surpris tout d'un coup par une douleur imprévue et inévitable. Oh! que cette incertitude est bien capable de nous faire tenir sur nos gardes? Soyons donc prêts en tout temps. Si maintenant l'heure fatale arrivait, si un ange descendu du ciel vous disait en ce moment : « Voici Dieu qui vient vous juger, » seriez-vous tranquilles? n'auriez-vous rien à vous reprocher? Eh bien! faites à l'instant ce que vous voudriez avoir fait au jugement de Dieu; mettez-vous dans le même état que vous désireriez être, s'il fallait tout à l'heure vous présenter au redoutable tribunal. Car ce n'est pas un ange qui vous parle, mais Dieu lui-même qui vous dit qu'il viendra comme un voleur, c'est-à-dire quand vous y penserez le moins.

(1) *Math.*, XXIV, 14. — (2) *Deut.*, XXX. — *Lev.*, XXVI.
(3) *Act.*, I, 7. — (4) *Marc.*, XIII, 33.
(5) *Math.*, XXIV, 37. — (6) I. *Thess.*, V, 1.

O mon Dieu, mon Sauveur et mon juge, ne me traitez pas selon toute la rigueur de votre justice, mais selon l'étendue de vos miséricordes; j'avoue que je ne vous ai que trop offensé, mais désormais je marcherai avec fidélité dans la voie de vos commandements. Je l'ai dit, je l'ai juré et je tiendrai mon serment (1).

TRAITS HISTORIQUES.

1. Dieu fit autrefois comprendre au roi Balthazar, d'une manière bien terrible, qu'il pèse toutes les actions des hommes au poids de sa justice. Ce prince impie, donnant un festin à mille des plus grands seigneurs de la cour, fit apporter les vases d'or et d'argent que son père Nabuchodonosor avait enlevés du Temple de Jérusalem, et les profana horriblement en y buvant, lui, ses femmes, et ses courtisans. Mais, lorsqu'il insultait ainsi au Dieu d'Israël, comme à un dieu faible qui n'avait pu résister à sa puissanee, un grand prodige vint tout à coup renverser les idées de ce prince extravagant. Au moment même où il se livrait à tous les excès de la débauche, il vit paraître des doigts et comme la main d'un homme qui écrivit sur les murs de la salle ces trois mots : *Mane, Thecel, Phares.* Aussitôt son visage pâlit, son esprit se troubla, ses reins se relâchèrent, et, dans son tremblement, ses genoux se choquaient l'un l'autre. Il assembla les hommes les plus savants de son royaume, leur promettant les plus magnifiques récompenses, s'ils pouvaient lire et interpréter cette écriture; mais tous avouèrent leur impuissance, ce qui augmenta le trouble du roi. Alors, sur la proposition de la reine mère, il fit venir le prophète Daniel, qui lui expliqua les mots mystérieux de la manière suivante : *Mane*, Dieu a compté les jours de votre règne et il en a marqué la fin. *Thecel*, vous avez été pesé dans la balance et on vous a trouvé trop léger. *Phares*, votre royaume a été divisé, et il a été donné aux Mèdes et aux Perses. La prédiction s'accomplit sur-le-champ; cette nuit-là même, Babylone fut prise et Balthazar tué. — Il viendra aussi un jour, qui n'est pas bien loin de chacun de nous, où le pécheur verra s'accomplir en sa personne ces trois mots terribles : *Mane, Thecel, Phares.* Quand sa dernière heure aura sonné, le souverain juge lui dira : « *Mane,* le nombre des jours qui vous

(1) Juravi et statui custodire judicia justitiæ tuæ. *Psal.* CXVIII, 106.

avaient été donnés pour travailler à votre salut, est fini. *Thecel*, vous êtes trop léger de bonnes œuvres, et le poids de vos crimes vous entraîne en enfer. *Phares*, le royaume du ciel qui vous était destiné, vous est justement enlevé pour être donné à des chrétiens plus forts et plus vaillants que vous. » Craignons d'abuser plus longtemps de la clémence de notre Dieu, de peur qu'il ne nous frappe au sein de nos plaisirs, avant que nous ayons pu expier nos prévarications par une sincère pénitence.

2. Pour faire mieux comprendre combien sera cruel et désespérant l'état du pécheur au tribunal de Dieu, voici ce que racontait un pieux et zélé missionnaire.

Lorsque j'étais jeune, disait-il, je m'introduisis une fois dans l'enceinte d'un tribunal, au moment où l'on allait prononcer la sentence d'un homme accusé d'assassinat. Je ne l'oublierai jamais ; il se tenait debout, mais ses jambes avaient peine à le porter ; et, pour se soutenir, il était obligé de s'appuyer sur une barre de bois placée devant lui, à hauteur de la ceinture. De grosses gouttes de sueur coulaient le long de son visage ; il tremblait de tous ses membres. Parfois, il portait sur ses juges des regards suppliants, et puis, les trouvant froids et impassibles, il baissait la tête et semblait défaillir. Quand le président eut lu la fatale sentence, l'accusé fut saisi d'effrayantes convulsions ; il s'agitait, se débattait entre les gendarmes, comme l'animal qui sent pénétrer dans ses chairs le couteau du boucher, criant qu'il n'avait pas mérité la mort, qu'il ne voulait pas mourir. Plusieurs d'entre vous ont peut-être été témoins de semblables événements. Eh bien, au lieu de ces juges qui sont des hommes, figurez-vous un Dieu tout-puissant, qui n'a pas besoin d'entendre des témoins, parce qu'il a tout vu, tout entendu, parce qu'il a lu jusque dans les replis les plus cachés de votre conscience ; un Dieu qui ne se laisse plus attendrir, parce que le temps des miséricordes est passé ; un Dieu qui va prononcer une sentence contre laquelle il n'y aura point d'appel, et qui devra tout de suite s'exécuter. En présence de ce Dieu terrible, figurez-vous un pécheur endurci, un pécheur qui a refusé de faire pénitence, arrivant seul avec la conscience de son néant et le souvenir de tous ses crimes ; de quel effroi devra-t-il être saisi ! Car ce n'est pas seulement une vie courte, une vie terrestre qu'il va perdre, c'est une éternité de bonheur ; ce n'est plus une guillotine qu'il a devant les yeux, c'est l'enfer ! ! !

Dieu, voulant préserver toujours davantage ses élus de la corruption du monde, a pris soin d'imprimer dans leurs cœurs la plus vive terreur de ses jugements. Saint Arsène, sur le point de rendre son âme à Dieu, était saisi de crainte ; le jugement de Dieu se présenta à lui avec tout son appareil, et il croyait expirer de frayeur. Ses disciples s'approchèrent et lui dirent : « Quoi ! Arsène, vous tremblez ! »

— « Oui, je tremble, répondit-il, et ce n'est pas seulement aujour-« d'hui que j'ai commencé ; depuis plus de quarante ans, je n'ai pas « cessé de redouter le jugement de Dieu. Sachez, mes frères, que le « juste sera à peine sauvé, et que deviendra le pécheur ? »

On raconte aussi d'un saint abbé, nommé Agathon, qu'étant à l'extrémité, il demeurait toujours les yeux ouverts vers le ciel, sans les remuer. Les frères lui dirent donc : « Où croyez-vous être maintenant, notre père ? » Il leur répondit : « En la présence de Dieu, dont j'attends le jugement. » — « Mais, ajoutèrent-ils, vous qui avez mené une vie si pure, pendant tant d'années, pouvez-vous le craindre ? » — « J'ai toujours tâché, autant que j'ai pu, répondit le saint abbé, d'accomplir les commandements de Dieu ; mais sais-je si mes actions lui seront agréables ? Les jugements de Dieu sont bien différents de ceux des hommes ; et personne ne peut savoir positivement s'il est digne d'amour ou de haine. Je suis certain d'avoir péché, mais je n'ai aucune certitude du pardon. »

Rufin, *Vie des Saints*, liv. III.

Au sujet du compte terrible que nous aurons à rendre à Dieu, saint Jean Climaque rapporte l'histoire suivante.

Un anachorète, nommé Étienne, après avoir mené une vie des plus austères et des plus saintes, tomba dangereusement malade. La veille de sa mort, il parut tout à coup comme hors de lui-même, et, se tournant de tous côtés, il regardait à droite et à gauche de son lit ; et, comme s'il eût vu des personnes qui l'interrogeaient sur les diverses actions de sa vie, il répondait si haut que tous ceux qui étaient présents le pouvaient entendre. « Il est vrai, disait-il, j'ai commis cette faute, j'en demeure d'accord ; mais j'ai jeûné pour cela tant d'années. » Puis il disait : « Nullement, cela est faux, je ne l'ai point fait. » Et ensuite : « Vous dites vrai, je le confesse ; mais j'en ai pleuré et fait pénitence. » Et à un autre reproche qu'on lui adressait, il répondait : « Non, non, c'est une pure calomnie. » Sur d'autres points, il était forcé de dire : « Je le confesse. Je n'ai point d'excuse à alléguer ; mais Dieu est tout miséricordieux. » C'était un étrange spectacle, dit saint Jean Climaque, que d'entendre ce compte rigoureux qu'on demandait à ce saint solitaire de ses actions. Mais ce qui est encore plus épouvantable, c'est que les démons, qui voulaient à tout prix emporter son âme, l'accusaient de péchés dont il ne se reconnaissait point coupable. Quoi ! mon Dieu, un anachorète, qui avait passé quarante ans dans la solitude et qui y avait versé tant de larmes, avoue ne se pouvoir justifier de quelques-unes des accusations qu'on fait contre lui, et il nous a laissés dans l'incertitude de son salut, quand au sortir de cette vie on lui a demandé compte de ses actions ; et nous, nous vivrions sans aucune crainte et dans une molle indolence ! *Échelle spirit.*, 7e degré.

DIXIÈME LEÇON.

HUITIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

DU SAINT-ESPRIT.

PREMIÈRE INSTRUCTION.

Le Saint-Esprit. — Son existence. — Sa divinité. — Procession du Saint-Esprit. — Effets qu'il produit dans nos âmes.

D. Qu'est-ce que le Saint-Esprit?
R. Le Saint-Esprit est la troisième personne de la très-sainte Trinité.

Nous devons connaître le Saint-Esprit aussi bien que le Père et le Fils; car, de même que ces trois adorables personnes ne font qu'un seul et même Dieu, de même notre foi et notre piété à leur égard doit être une et indivisible. Ne pas savoir ce que c'est que l'une d'entre elles, c'est ignorer le mystère de la sainte Trinité, dont la connaissance est indispensable pour le salut. Cependant, combien de chrétiens, avouons-le à la honte du christianisme qu'ils professent, vivent dans la même insouciance que ces disciples d'Ephèse auxquels saint Paul demandait s'ils avaient reçu le Saint-Esprit, et qui, surpris et confus d'une telle question, répondirent qu'ils ne savaient pas même s'il y avait un Saint-Esprit (1)! Pour nous, il est vrai, au milieu de tant de lumières et de tous les secours de la religion, nous avons appris, dès la plus tendre enfance, qu'il y a un Saint-

(1) Sed neque si Spiritus sanctus est audivimus. *Act.*, XIX, 2.

Esprit; mais il ne suffit pas d'en être vaguement instruit, il nous faut savoir d'abord ce que le Saint-Esprit est en lui-même; en second lieu, ce qu'il est par rapport à nous; troisièmement, ce que nous devons faire pour l'attirer et le conserver dans nos âmes; matière importante que nous expliquerons dans le cours de cette leçon.

Toutefois, dit saint Cyrille (1), comment parler dignement du Saint-Esprit, si lui-même ne nous éclaire? Il doit être la lumière et le guide à la fois de celui qui parle et de ceux qui écoutent. Prions-le donc d'ouvrir notre entendement, afin que nous puissions bien comprendre, du moins autant qu'il convient à notre faiblesse, ce qu'il lui a plu de nous révéler sur lui-même. Car, s'il n'avait pas daigné se découvrir à nous par la bouche des patriarches et des prophètes, et en dernier lieu, par la bouche de Jésus-Christ et de ses apôtres, nous n'aurions jamais pu savoir ce qu'il était, ni même s'il était. Il nous parle encore, tous les jours, par la bouche de l'Église, et ce n'est qu'en puisant à ces sources sacrées que nous pourrons apprendre ce qu'il faut croire sur son adorable personne.

Et d'abord, qu'il y ait un Saint-Esprit, l'Ancien et le Nouveau Testament en font foi en mille endroits divers. Nous lisons dans les livres de Moïse que ce divin Esprit, aux premiers jours de la création, était porté sur les eaux, et qu'il les couvait, en quelque sorte, de son ombre pour leur donner la fécondité. C'est lui qui animait les anciens patriarches Énoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, et qui les dirigeait dans le pèlerinage de cette vie; c'est lui qui inspirait Moïse pour la conduite du peuple de Dieu. C'est par son secours et sa vertu que tous ces grands hommes qui sont venus après Moïse, ont gouverné avec autant de fidélité que de sagesse, qu'Othoniel a jugé, que Gédéon a été rempli de courage et de force, que Jephté a remporté des victoires que Débora a triomphé des enne-

(1) *D. Cyril.*, Catech., XVI, n. 1.

mis de Dieu, malgré la faiblesse de son sexe, que Samson a fait des prodiges et qu'il a été invincible, tant qu'il a suivi l'impulsion de ce divin Esprit[1].

Et puis, nous voyons que ce même Esprit dirigeait les premiers rois du peuple de Dieu, qu'il quitta Saül pour remplir David. Les psaumes nous parlent presque partout de l'Esprit de Dieu (1). Les Prophètes nous disent que c'est lui qui les a inspirés, et qui leur a révélé les choses futures (2). C'est lui qui, par la bouche d'Isaïe, reprochait au peuple juif ses infidélités et ses prévarications (3); c'est lui qui, par la bouche de Daniel, confondit les infâmes vieillards qui avaient attenté à l'honneur de Susanne (4); et c'est encore lui que le prophète Joël nous annonce comme devant un jour se répandre sur toute chair (5).

Lisez encore le Nouveau Testament; il y est question du Saint-Esprit, presque à chaque page. Vous y voyez qu'il a formé le corps de Jésus-Christ dans le sein de Marie, qu'il est descendu sur la tête de ce divin Sauveur à son baptême, et sur les apôtres le jour de la Pentecôte, et qu'il est communiqué aux fidèles par l'imposition des mains. Le Fils de Dieu en parle souvent, et promet de l'envoyer sur la terre, quand il l'aura lui-même quittée.

L'existence du Saint-Esprit est donc une vérité hors de tout doute; et les apôtres l'ont insérée dans le symbole, comme un des points capitaux de la religion.

Mais gardons-nous de croire que ce mot *Saint-Esprit*, qui se trouve si souvent dans les saintes Écritures, ne soit qu'une expression figurée pour désigner une opération passagère de la Divinité, ainsi que l'ont dit certains hérétiques (6). Le Saint-Esprit est une personne véritablement subsistante et réellement distincte du Père et du Fils. En effet, qu'est-ce qu'une personne? C'est une substance individuelle qui veut,

(1) *Psal.* L, XIII, CXLII. — (2) *Ezech.*, I, 5; XXXV, 1. — (3) *Is.*, LXIII, 10. — (4) *Dan.*, XIII, 22. — (5) *Joël*, II, 28. — (6) Les Sociniens.

parle, agit, pense, raisonne. Or, lisez les livres saints; n'y voyez-vous pas, en mille endroits, que le Saint-Esprit est doué d'intelligence et de volonté, qu'il parle, qu'il vient, qu'il est envoyé, qu'il choisit, qu'il éclaire, qu'il dirige, qu'il enseigne, etc., et enfin qu'il règle tout avec une sagesse et une autorité souveraines. Ces seules paroles de Notre-Seigneur à ses disciples, sur le point de les quitter : « Mon Père vous enverra un autre consolateur, » ne marquent-elles pas une personne, un consolateur réellement distinct du Fils qui l'annonce et du Père qui doit l'envoyer? Nous concluons donc, avec saint Cyrille (1), qu'il n'en est pas du souffle de Dieu, c'est-à-dire de son Esprit, comme du souffle de l'homme qui passe et se dissipe, de même que nous avons vu qu'il n'en était pas de la parole de Dieu qui est son Verbe, comme de la parole de l'homme qui s'évanouit en même temps qu'on la prononce. La parole de Dieu est son Verbe, son Fils qu'il engendre, et qui est de même nature que lui-même; pareillement, son Esprit est substantiel comme sa parole; c'est une troisième personne divine qui sort du Père et du Fils comme leur amour mutuel, et qui, en étant parfaitement distinguée, ne fait pourtant avec eux qu'un seul et même Dieu, car, dans l'adorable Trinité, la distinction des personnes ne nuit pas à l'unité de nature.

Il y a donc un Saint-Esprit; ce Saint-Esprit est une personne véritablement subsistante, intelligente, parlante, agissante, et j'ajoute que cette personne est Dieu. En effet, tout ce qu'a le Père, est commun, sauf les relations individuelles, au Fils et au Saint-Esprit; et, par conséquent, le Saint-Esprit est Dieu aussi bien que le Père et le Fils. L'Église a constamment professé cette vérité, et elle rejeta impitoyablement de son sein l'hérétique Macédonius qui, le premier, osa la combattre. Ce dogme de notre foi est fondé sur les saintes Écritures qui nous disent, en divers

(1) *D. Cyril.*, Catech., XVIII, n. 1.

endroits, que mentir au Saint-Esprit c'est mentir à Dieu (1); que les dons du Saint-Esprit sont les dons mêmes de Dieu; que c'est Dieu qui les accorde à qui il lui plaît et comme il lui plaît (2); que blasphémer contre le Saint-Esprit, c'est blasphémer contre Dieu (3). De plus, Jésus-Christ a ordonné à ses apôtres de baptiser toutes les nations, conjointement, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit (4). Voilà donc les trois personnes placées sur la même ligne. Or, rien d'inégal ni d'étranger au Père et au Fils ne doit être nommé avec eux en égalité. « Je ne veux pas, dit saint Grégoire de Nazianze, être consacré au nom d'un serviteur comme moi, ni en aucun autre nom qu'en celui de Dieu. » Il est encore dit que nous sommes les temples du Saint-Esprit; or, ajoute le même saint, un chrétien, un membre de Jésus-Christ, ne doit pas être le temple d'une créature.

Le Saint-Esprit est donc de même rang, de même ordre et de même autorité que les deux autres personnes; et c'est avec raison que, dans le symbole, nous disons : *Je crois au Saint-Esprit,* de même que nous disons : *Je crois en Dieu le Père... et en Jésus-Christ son Fils unique,* c'est-à-dire que nous avons envers ces trois adorables personnes même foi, même confiance, même amour.

L'Église, pour mieux attester l'égalité parfaite des trois personnes divines et rendre à toutes trois un honneur égal, a consacré plusieurs formules de chants ou de prières dont les principales sont : 1° la doxologie *Gloria Patri et Filio et Spiritui sancto,* qu'elle répète à la fin de tous les psaumes, et dont l'origine est si ancienne qu'elle se perd dans la nuit des temps; 2° le *Kyrie eleison,* répété trois fois pour chacune des trois personnes ; 3° le *trisagion* ou le trois fois saint, *Sanctus, Sanctus, Sanctus,* qu'elle chante pendant l'auguste sacrifice. Quand ces chants sacrés se présentent dans le cours des offices, et même en notre particulier, di-

(1) *Act.*, v, 31. — (2) I. *Cor.*, xii, 3. — (3) *Luc.*, xii, 10. — (4) *Math.*, xviii, 19.

sons-les avec le sentiment d'une profonde adoration, et soyons bien persuadés que nul ne peut dignement glorifier le Père, s'il ne glorifie le Fils et le Saint-Esprit [2].

Le Saint-Esprit, étant Dieu, est par conséquent un esprit invisible, immatériel, qu'on ne peut ni voir ni toucher, quoiqu'on le représente quelquefois sous des figures sensibles. Le symbole, dont on se sert le plus souvent, est celui d'une colombe, parce qu'il emprunta cette forme, lorsqu'il descendit sur la tête de Jésus-Christ, au moment de son baptême. On le dépeint aussi sous la figure de langues de feu, parcequ'il apparut de cette manière le jour de la Pentecôte, lorsqu'il vint enflammer le cœur des apôtres de célestes ardeurs. Mais je n'ai pas besoin de dire que le Saint-Esprit n'est ni une colombe, ni un feu matériel; il est une substance purement spirituelle, il porte même plus particulièrement le nom d'*Esprit*, quoique cependant, remarquons-le bien, cette dénomination de *Saint-Esprit* convienne également au Père et au Fils, qui sont également *Esprits* et également *Saints;* mais les deux premières personnes de la sainte Trinité ayant chacune un nom propre et s'appelant *Père et Fils*, on attribue plus particulièrement à la troisième le nom de Saint-Esprit, pour la distinguer des deux autres.

Remarquons encore que le Saint-Esprit n'est pas saint à la manière des créatures, et qu'ainsi on ne doit pas entendre ce mot appliqué à cette adorable personne, comme, par exemple, quand on dit *saint Pierre, saint Paul, saint Philippe*, etc. Les créatures ne sont saintes que parce qu'elles tirent leur sainteté de Dieu; mais le Saint-Esprit est saint par lui-même, par sa propre nature; il est la source de toute sainteté et la sainteté même, puisqu'il est Dieu.

Que s'il est Dieu comme le Père et le Fils, me dira-t-on peut-être, s'il leur est égal en toutes choses, pourquoi dire qu'il est la *troisième* personne de la sainte Trinité? — Si nous le nommons le troisième, ce n'est pas qu'il soit en troisième degré et inférieur aux deux autres; car nous avons dit que les trois personnes avaient la même nature et la

même divinité ; le Saint-Esprit est placé le troisième uniquement à cause de son origine, comme nous allons l'expliquer.

D. De qui procède le Saint-Esprit?
R. Le Saint-Esprit procède du Père et du Fils.

Le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, comme d'un même principe dont il tire son origine. Jésus-Christ nous dit expressément que l'Esprit de vertu procède du Père (1), et ailleurs nous voyons que le Saint-Esprit prend du Fils (2). Il est donc l'Esprit commun du Père et du Fils, et, par conséquent, il procède de l'un et de l'autre. Aussi est-il appelé tantôt l'Esprit du Père et tantôt l'Esprit du Fils (3); tantôt il est envoyé par le Père, et tantôt par le Fils ; et il reçoit tout du Père et du Fils, qui le produisent comme le lien et le fruit de leur amour mutuel. Et voilà ce qui nous explique cet ordre admirable des trois personnes divines. Le Père est nommé le premier, parce qu'il est le principe des deux autres personnes; le Fils est nommé après le Père, parce qu'il en vient ; et le Saint-Esprit vient aussi du Père et du Fils, et c'est pour cela qu'il est nommé après eux. Cet ordre ne peut être renversé, et le Saint-Esprit ne doit pas plus être nommé le second, que le Fils le premier.

Mais qu'est-ce que cette procession du Saint-Esprit? En quoi diffère-t-elle de la génération du Verbe? Qu'ici la raison s'humilie; Dieu a bien voulu nous révéler que la procession de son Verbe était une véritable et parfaite génération ; mais ce que c'était que la procession du Saint-Esprit, il n'a pas voulu nous le dire, et nous ne connaissons rien dans la nature qui puisse nous représenter une action si singulière. Ce que nous savons, c'est que cette génération éternelle du Fils, et cette procession ineffable du Saint-Esprit sont tout-à-fait différentes, et que par là les trois au-

(1) *Joan.*, xv, 26. — (2) *Joan.*, xv, 14. — (3) *Math.*, x, 20. — I. *Cor.*, xi, 12.

gustes personnes sont réellement distinguées entre elles. Car celle qui engendre, qui produit, n'est pas la même que celle qui est engendrée, que celle qui est produite. Le Père seul engendre, le Père et le Fils produisent, le Saint-Esprit seul est produit et ne produit point. Il possède en lui-même l'être divin, sans pouvoir le communiquer à aucune autre personne, parce qu'il est le terme de la Trinité même; et c'est là le caractère qui le distingue essentiellement. Mais il faudrait être dans le sein même de Dieu pour bien connaître ces merveilles. Ici-bas, quelle témérité de vouloir mesurer la grandeur de Dieu sur notre petitesse, et juger de sa fécondité par la stérilité de nos pensées! Croyons humblement ce qu'il a daigné nous révéler; sa parole est la preuve et la règle de toute vérité.

Voilà donc ce que le Saint-Esprit est en lui-même; la suite va nous montrer ce qu'il est par rapport à nous.

D. Que fait en nous le Saint-Esprit?

R. Le Saint-Esprit nous sanctifie et nous fait vivre de la vie spirituelle.

Deux effets bien remarquables qu'il produit dans nos âmes. 1° Il nous sanctifie, c'est-à-dire qu'il nous rend saints, et voilà pourquoi il est appelé, par une propriété même personnelle, non-seulement *Esprit-Saint*, mais encore *Esprit sanctificateur*, parce qu'il est le principe et la source de toute sainteté. Ce n'est pas que le Père et le Fils ne contribuent également à nous sanctifier, car les opérations divines sont communes aux trois personnes; mais l'ouvrage de la sanctification des hommes est spécialement attribué au Saint-Esprit, parce qu'il est un Esprit d'amour et de charité, et qu'étant le lien commun du Père et du Fils, il doit aussi attacher nos cœurs à Dieu. — 2° Il nous fait vivre de la vie spirituelle, c'est-à-dire qu'après avoir détruit en nous le vieil homme, l'homme de péché, toutes nos mauvaises habitudes, il nous fait goûter les choses de Dieu, et employer les moyens qui peuvent conduire une âme à Dieu

et à la perfection chrétienne. Mais ceci demande un plus ample détail. Voyons donc

D. Comment est-ce que le Saint-Esprit nous sanctifie ?

R. En nous purifiant de nos péchés, et en répandant dans nos cœurs la charité qui nous rend agréables à Dieu.

1° *En nous purifiant de nos péchés*. D'abord, il fait comprendre au pécheur l'horreur de son état, par les lumières dont il l'éclaire ; il trouble sa funeste tranquillité, par de salutaires remords ; il lui inspire le désir de revenir à Dieu, et puis il l'aide à réformer ses inclinations perverses, à extirper du fond de son cœur l'avarice, la sensualité, l'orgueil, cette triple concupiscence qui est la racine de tout mal, et à se dégager entièrement de la rouille des affections terrestres. Voilà pourquoi un Prophète (1) le compare à un raffineur de métaux qui en sépare, par le feu, tout ce qu'il y a d'alliage et de particules hétérogènes. C'est encore parce que le Saint-Esprit nous lave et nous purifie que Notre-Seigneur, dans l'Évangile, nous le représente comme une eau vive qu'il promet de donner à tous ceux qui croiront en lui, et qui doit rejaillir jusque dans la vie éternelle. Eau admirable, s'écrie saint Cyrille (2), eau céleste et vraiment divine ! Elle coule et se communique par les sacrements, comme par autant de canaux ; elle arrose, embellit et féconde le nouveau paradis terrestre qui est l'Église. Continuant toujours la même figure, le divin Sauveur annonçait à ses disciples la descente du Saint-Esprit comme un second baptême. « Vous serez baptisés, leur disait-il, par le Saint-Esprit dans peu de jours (3). » Expression mystérieuse, mais très-naturelle, qui nous montre que, de même que le baptême efface les souillures du péché, de même aussi le Saint-Esprit nous purifie et de la manière

(1) *Mal.*, III, 3. — (2) *D. Cyril.* Catech., XVI.

(3) Vos autem baptizabimini Spiritu sancto non post multos hos dies. *Act.*, I, 15.

la plus parfaite. Son opération est si efficace que, si profondes que soient nos blessures, si grandes que soient nos misères, il peut en un instant nous rendre la vie et la santé.

Il y a plus, en réformant notre intérieur, en réprimant les penchants de la nature corrompue, pour nous élever à Dieu et nous faire concentrer nos affections dans un seul objet qui est la gloire de Dieu, il change, pour ainsi dire, l'homme tout entier et en fait une nouvelle créature. De charnel qu'il était, il le rend spirituel; c'est une espèce de création, encore plus miraculeuse que la création du monde. Car, lorsque Dieu créa le monde, il travaillait sur le néant; mais ce néant ne lui résistait pas; ici c'est le néant du péché qui ose s'opposer à lui, se révolter contre lui; et c'est cependant du milieu de ce néant qu'il sait tirer l'ordre, la beauté, la lumière, lorsqu'aux désirs criminels il fait succéder les saintes habitudes de la vertu, et les œuvres de la foi aux œuvres de l'iniquité. Oh! qu'il vienne donc en nous, cet Esprit créateur, qu'il forme en nous un cœur pur, chaste et entièrement soumis à la loi divine (1). Oui, ô mon Dieu, nous vous le demandons instamment, envoyez-nous votre Saint-Esprit, et, par le changement qui s'opérera dans toute notre conduite, il se fera vraiment au dedans de nous une nouvelle création (2).

2° *En répandant la charité dans nos cœurs*. Quand une fois le cœur est dégagé des liens du péché et de toute attache perverse, alors le Saint-Esprit répand en nous son plus beau, son plus magnifique don, je veux dire la grâce sanctifiante, qu'on obtient par le baptême ou qu'on recouvre par la pénitence, et qui s'augmente tous les jours par les divers exercices de la piété chrétienne. Cette grâce revêt, pour ainsi dire, nos âmes d'une beauté ravissante qui les rend agréables à Dieu, et leur donne droit à l'héritage céleste. C'est par elle que le Saint-Esprit vient résider en

(1) Cor mundum crea in me, Deus. *Psal.* L, 22.
(2) Emitte Spiritum tuum et creabuntur. *Psal.* CIII, 30.

nous; c'est par elle qu'il vient établir son règne dans le cœur qu'il visite, et le remplir de ses dons les plus précieux. Heureux l'homme en qui habite le Saint-Esprit! C'est l'amour lui-même qu'il possède, le pur, le saint amour, car le Saint-Esprit est tout amour. Il est ce feu divin que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre; et que désire-t-il, sinon qu'il y soit toujours allumé (1)? C'est donc, comme l'enseigne le grand Apôtre, par le Saint-Esprit que la charité est répandue dans nos cœurs (2). Et, comme il est en lui-même la charité substantielle par laquelle le Père et le Fils s'aiment d'un amour réciproque et éternel, il est aussi, dans le fond de nos cœurs, la charité radicale par laquelle nous aimons Dieu, et d'où procèdent tous les saints désirs que nous formons pour Dieu.

Voilà comment le Saint-Esprit fait les saints et les conserve dans la sainteté. Et qui ne reconnaîtrait la puissance de ce divin Esprit, et l'efficacité de sa grâce dans les merveilles qu'il a opérées? Il a sanctifié saint Jean-Baptiste dans le sein de sa mère, et il l'a poussé dans le désert pour préparer les voies au Sauveur; il a sanctifié la bienheureuse vierge Marie dès le premier instant de sa conception, pour la rendre digne d'être la mère de l'Homme-Dieu; il a sanctifié les apôtres, en se communiquant à eux de la manière la plus ineffable; il a sanctifié les premiers chrétiens, et fait briller les plus héroïques vertus dans l'Église naissante. C'est lui qui a renouvelé le monde par un déluge bien différent de l'ancien, par un déluge de bénédictions et de grâces. Divine colombe, figurée par celle de Noé, il a donné la paix et le bonheur à la terre, en lui faisant goûter la loi évangélique, et surtout ce grand précepte de la charité, qui a poli la rudesse des nations les plus sauvages, et n'a fait

(1) Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur? *Luc.*, XII, 49.

(2) Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum, qui datus est nobis. *Rom.*, V, 5.

de tant de peuples divers réunis dans le bercail de l'Eglise qu'un peuple d'amis, qu'une société de frères.

Considérez encore tout ce qu'il y a eu de sainteté dans l'Église, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, le zèle des apôtres, le courage des martyrs, la fermeté des confesseurs, la pureté des vierges, la mortification des pénitents, la pauvreté des solitaires, en un mot, toutes les bonnes pensées, tous les saints désirs, tous les actes de vertu sortis des cœurs chrétiens : à quoi faut-il les attribuer ? A la grâce du Saint-Esprit. Point d'autre principe, en effet, de tout ce qu'il y a de bon, d'utile, d'avantageux, de nécessaire au salut. Et, de nos jours encore, s'il reste quelque vertu, quelque sainteté sur la terre, n'est-ce pas le Saint-Esprit qui l'opère? N'est-ce pas lui qui tourne, plie et façonne le cœur de l'homme à toute bonne habitude, et lui donne l'impulsion qu'il veut? Grâce donc et gloire à ce divin Esprit, de qui procède tout le bien qui se fait dans le monde [3].

D. Comment nous fait-il vivre de la vie spirituelle?

R. Il nous fait vivre de la vie spirituelle par les grâces qu'il nous accorde.

Il y a une vie animale qui consiste à marcher selon la chair, c'est-à-dire à suivre les penchants déréglés de la nature, et à satisfaire tous ses appétits. Ainsi vivaient autrefois les païens ; ainsi vivent encore aujourd'hui tant de mauvais chrétiens, dont les affections basses et charnelles rampent continuellement à terre, et dont le cœur ne s'élève presque jamais à Dieu. Une telle vie est une véritable mort aux yeux de la foi, et conduit directement à la damnation éternelle.

Mais il est aussi une vie spirituelle, par laquelle on s'applique à se vaincre soi-même, et à réprimer ses inclinations vicieuses. Alors on jouit de ce monde, comme si on n'y était pas, parce qu'on n'a de désirs que pour les biens célestes, et on s'efforce de s'unir de plus en plus à Dieu par

la méditation de sa loi sainte et la participation aux sacrements. Alors l'âme, planant au-dessus de toutes les choses terrestres et triomphant des faiblesses humaines, ne se nourrit que d'espérances immortelles. Or, cette vie de détachement du monde, de méditation, de prière, de foi et d'amour, cette vie cachée en Dieu, c'est le Saint-Esprit qui la produit en nous, quand il nous lave de nos péchés par le baptême et la pénitence, quand il nous fortifie ensuite par la confirmation, par les divers exercices de piété, et en nous communiquant ses dons inestimables, qui font la richesse de notre âme et lui donnent un empressement, une vigueur extraordinaires, pour voler au-devant de tout ce qui peut contribuer à la gloire de Dieu et à son avancement dans les voies de la perfection.

Qu'il vienne donc en nous cet Esprit vivificateur, comme l'appelle le concile de Nicée, qu'il vienne ranimer et entretenir dans nos âmes la plus précieuse de toutes les vies, la seule vie véritable, la vie de la grâce ; qu'il embrase nos cœurs de cette divine charité, sans laquelle rien ne profite, qui seule peut nous introduire au ciel, où la moindre de ses étincelles se changera en une flamme séraphique, qui ne s'éteindra jamais.

TRAITS HISTORIQUES.

1. Moïse représentant un jour à Dieu que le gouvernement du peuple hébreu lui était devenu une charge accablante, et qu'il ne pouvait plus la porter, le Seigneur lui répondit de choisir soixante et dix Israélites des plus avancés en âge et en sagesse, afin qu'ils soutinssent avec lui le fardeau des affaires. Moïse exécuta cet ordre ; et, ayant choisi parmi les anciens d'Israël ceux qui devaient composer le conseil du peuple, il les plaça près du Tabernacle. Alors le Seigneur descendit dans une nuée, et, comme nous le dit le texte sacré, *il prit de l'esprit qui était en Moïse et le donna à ces soixante et dix hommes*, c'est-à-dire que chacun de ces soixante et dix hommes reçut, selon la mesure ordonnée de Dieu, la grâce du même esprit dont

Moïse avait été rempli, sans que la plénitude de la grâce de Moïse en diminuât en aucune manière. L'Esprit-Saint s'étant donc reposé sur eux, ils commencèrent à prophétiser, en chantant les louanges de Dieu, par un mouvement divin, et ils continuèrent toujours depuis. Ces soixante et dix hommes représentaient les soixante et douze disciples que Jésus-Christ choisit pour les adjoindre aux apôtres, chefs de son Église, afin qu'ils eussent part avec eux aux sollicitudes du ministère pastoral, et sur lesquels aussi Jésus-Christ répandit son Esprit, afin qu'ils pussent prophétiser, c'est-à-dire annoncer avec fruit les merveilles de son Évangile. *Num.*, XI, 11, et seq.

2. Macédonius, patriarche de Constantinople, fameux hérésiarque, osa soutenir que le Saint-Esprit n'était pas Dieu, qu'il n'était qu'une simple créature semblable aux anges, mais d'un rang plus élevé. Il fit endurer toute sorte d'affreux supplices à un très grand nombre de catholiques, qui ne voulurent pas embrasser et professer son hérésie. Cette hérésie fut condamnée par l'Église, dans le concile œcuménique de Constantinople, qui déclara que le Saint-Esprit procédait du Père et du Fils. Nous faisons profession de cette vérité, en récitant pendant la sainte messe le symbole fait dans ce concile : « Je « crois au Saint-Esprit, qui est aussi Seigneur, et qui donne la vie; « qui procède du Père et du Fils ; qui est adoré et glorifié conjoin- « tement avec le Père et le Fils ; qui a parlé par les prophètes. » Macédonius mourut misérablement.

3. C'est parce ce qu'ils étaient animés par le Saint-Esprit que les martyrs méprisaient les promesses et les menaces des tyrans, pour demeurer invinciblement attachés à Jésus-Christ. Comme exemple de ce que peut la force du Saint-Esprit dans une âme qu'elle soutient, entre mille autres faits pareils que nous fournissent les annales de l'Église, nous citerons la constance héroïque de l'illustre martyre sainte Foi, au milieu des plus cruelles tortures. Cette jeune vierge, née à Agen, d'une famille distinguée, s'appliqua, dès sa plus tendre enfance, à servir le Seigneur avec fidélité. Quoique d'une rare beauté, elle fut insensible aux charmes du monde. Sommée de comparaître devant le cruel gouverneur des Gaules, Dacien, pour abjurer sa religion, elle forma le signe de la croix sur les diverses parties de son corps; et aussitôt, fortifiée par la grâce du Saint-Esprit, elle se présenta d'un air intrépide devant ses persécuteurs. Dacien, la voyant en sa présence, prit d'abord un ton plein de bonté, et lui dit : « Quel est votre nom ? » — « Je me nomme Foi, et je tâche d'être dans la réalité ce que signifie ce nom. » — « Quelle est votre religion ? » — « Je sers le Seigneur Jésus en lui consacrant toute mon âme. » — « Croyez-moi, ma fille, ayez égard à votre jeunesse et à votre beauté. Abandonnez la religion que vous professez, et sacrifiez aux dieux. » — « Les dieux des nations sont des démons. » — « Et vous osez appeler nos dieux des

démons ? Il faut vous déterminer ou à leur offrir des sacrifices ou à périr dans les tourments. » — « Non-seulement, s'écria la jeune épouse de Jésus-Christ, je suis prête à souffrir toute sorte de tortures pour mon Dieu, mais je brûle de mourir pour lui. » Alors Dacien furieux fit apporter un lit d'airain, sur lequel on lia le corps de la sainte avec des chaînes de fer ; ensuite on alluma dessous un grand feu, dont on augmentait encore l'ardeur en y jetant de l'huile et d'autres matières grasses. Les spectateurs furent saisis de compassion et d'horreur. « Comment, disaient quelques-uns d'entre eux, peut-on traiter de la sorte une jeune vierge, qui est innocente et dont le seul crime est d'adorer Dieu ? » Du temps que sainte Foi souffrait ainsi pour le nom de Jésus-Christ, saint Caprais, évêque d'Agen, qui s'était caché dans une grotte, non loin de la ville, pour éviter la persécution, vit une colombe, plus blanche que la neige, qui portait à son bec une couronne enrichie de pierreries, pour la déposer sur la tête de la vierge martyre. Les reliques de sainte Foi sont vénérées depuis le IXe siècle dans la célèbre église de Conques, où elles attirent tous les ans, le jour de la fête, un grand concours de fidèles qui s'y rendent non-seulement du diocèse de Rodez, mais encore des diocèses voisins et de pays fort éloignés.

DEUXIÈME INSTRUCTION.

Descente du Saint-Esprit sur les apôtres. — Symboles sous lesquels il parut. — Que faire pour l'attirer dans nos cœurs. — Marques auxquelles on peut reconnaître qu'on l'a reçu. — Effets qu'il produisit dans les apôtres. — Il opère toujours dans l'Église. — Fête de la Pentecôte.

D. Quel jour le Saint-Esprit est-il descendu sur les apôtres ?

R. Le jour de la Pentecôte, cinquante jours après la résurrection de notre Seigneur Jésus-Christ, dix jours après son ascension.

Ce mot *Pentecôte* signifie cinquante, parce qu'en effet le Saint-Esprit descendit sur les apôtres cinquante jours après la résurrection de Notre-Seigneur ; voici cette admirable histoire.

Fidèles à l'ordre qu'ils avaient reçu de leur divin Maître, les apôtres, après la résurrection du Sauveur, étaient retournés à Jérusalem, pour se préparer à recevoir l'Esprit consolateur. Ils se renfermèrent dans le cénacle, qui était une espèce de chambre haute, dans la partie la plus retirée de la maison, destinée chez les Juifs à la prière et aux exercices de piété. Là, réunis dans un même esprit de foi, d'espérance et d'amour, avec les autres disciples, les saintes femmes et la vierge Marie, ils composaient une assemblée d'environ cent vingt personnes, et attendaient avec confiance l'accomplissement des promesses du Sauveur.

Il y avait dix jours qu'ils persévéraient dans la prière, à laquelle ils joignaient *la fraction du pain*, c'est-à-dire la sainte communion, quand tout à coup, un dimanche, vers les neuf heures du matin, il se fit un grand bruit, comme celui d'un vent impétueux, qui venait du ciel et qui ébranla toute la maison où ils étaient rassemblés. En même temps ils virent paraître comme des langues de feu, qui se partagèrent et s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Aussitôt ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues. Au grand bruit qu'on avait entendu, les Juifs accoururent en foule. Or, il y avait parmi eux une multitude d'étrangers, qui étaient venus à Jérusalem de toutes les parties du monde, pour solenniser la Pentecôte. Ils trouvèrent les apôtres qui célébraient les merveilles de Dieu, et ils les entendirent parler chacun leur propre langue; et, dans l'étonnement où ils étaient, ils se disaient les uns aux autres : « Tous ces gens-là ne sont-ils pas Galiléens ? Et nous, Parthes, Mèdes, Élamites, nous qui sommes venus de tant de pays divers, de la Mésopotamie, de la Judée, de la Cappadoce, du Pont, de l'Asie, de la Phrygie, de la Pamphilie, de l'Égypte et de la Lybie, de Rome même, de l'île de Crète et de l'Arabie, comment se fait-il que nous les entendions parler chacun en notre langue? » Ils étaient donc comme hors d'eux-mêmes, et

se demandaient les uns aux autres : « Qu'est-ce que tout ceci ? Qu'est-ce que cela peut être ? »

Reprenons avec attention toutes les circonstances de ce prodige, car il n'en est aucune qui ne soit digne d'être étudiée, et qui ne renferme pour nous les plus salutaires instructions.

Remarquons d'abord que le Saint-Esprit descendit *tout à coup,* comme pour nous apprendre qu'il nous visite quand il plaît à sa miséricorde ; *avec un grand bruit et d'une manière violente,* pour exciter l'attention des apôtres et leur rendre plus sensible l'impression de sa présence, et aussi pour nous marquer que, lorsqu'il veut prendre possession d'une âme, il renverse auparavant tout ce qui s'oppose à son entrée et à ses divines inspirations.

Voici maintenant l'explication des divers symboles que le Saint-Esprit employa dans ce mystère, pour nous faire connaître ses admirables opérations.

Le premier signe qui parut, fut un vent impétueux. Ce vent était comme le précurseur de la pluie de grâces et de bénédictions qui allait tomber sur les apôtres. Aussi est-il dit qu'il venait directement du ciel. Il nous représente de plus le souffle de la grâce, qui n'est pas moins nécessaire à la vie spirituelle de nos âmes, que l'air atmosphérique à notre existence physique. Heureuse l'âme qui est poussée par ce souffle divin ! Elle vogue en sûreté au milieu de la mer orageuse et semée d'écueils de ce monde, et s'avance, sans s'égarer, vers le port de la bienheureuse éternité.

Le second symbole, sous lequel le Saint-Esprit annonça sa présence, est le feu. Or, cet élément, qui est le plus noble de tous, a trois propriétés principales : il éclaire, il purifie, il échauffe. Pareils effets sont produits dans nos âmes par la présence du Saint-Esprit. — Feu lumineux, il éclaire notre entendement et en dissipe les ténèbres, en nous détrompant de nos erreurs. — Feu ardent, il dégage notre âme de ses souillures ; il consume la rouille de nos péchés, de nos imperfections, et tout ce qu'il peut y avoir en nous

d'impur et de terrestre. Aussi, quand on reçoit ce baptême de feu, on est purifié d'une manière bien plus parfaite que par le baptême de l'eau. Celui-ci efface sans doute tous les péchés ; mais celui-là a une vertu beaucoup plus agissante, beaucoup plus pénétrante : il renouvelle en quelque sorte l'homme tout entier, et lui communique une pureté toute céleste, toute divine, de manière qu'il n'est plus cet or grossier et informe tel que la terre le produit, mais cet or purifié, éprouvé, qui a passé par le feu (1). — Feu doux et pacifique, il s'insinue dans les cœurs, les échauffe et les pénètre des saintes ardeurs de la charité. En paraissant sous ce signe, le Saint-Esprit nous montrait qu'il venait embraser le monde du feu de son amour. Telle est la vertu du feu terrestre qu'il durcit certaines matières et les rend plus fermes, tandis qu'il en amollit d'autres ; et voilà le double effet que le Saint-Esprit, feu spirituel, produit, non pas sur des sujets différents, mais dans le cœur des mêmes fidèles. Il les rend en quelque sorte de fer et d'airain, en leur communiquant une fermeté invincible ; et, en même temps, il les amollit et les rend de chair par la charité fraternelle ; il les fond, pour ainsi dire, et les fait couler les uns dans les autres, de manière qu'ils composent cette merveilleuse unité dont il est parlé dans les Actes des apôtres (2) ; ou plutôt, il les élève jusqu'à lui et s'identifie avec eux, de manière qu'ils ne fassent plus qu'un avec lui, comme il ne fait lui-même qu'un avec le Père et le Fils.

En troisième lieu, ce feu se montra sous la forme de langues pour marquer : 1° Que le Saint-Esprit serait le principe de toutes les paroles des apôtres, car, selon la promesse de Jésus-Christ, ce n'étaient pas eux qui devaient parler devant les rois et les juges, mais l'Esprit-Saint qui

(1) Igne examinatum, probatum terræ, purgatum septuplum. *Psal.* XI. 7.

(2) Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una. *Act.*, IV, 32.

parlerait en eux et par eux. — 2° Que les apôtres étaient établis comme autant de hérauts de la loi nouvelle, et qu'ils allaient convertir les peuples, non par des forces matérielles, mais par la force de l'instruction et de la prédication. Et, en effet, pour conquérir le monde et l'assujettir à Jésus-Christ, il ne leur fallut point d'autres armes que le don des langues. — 3° Que l'Évangile serait prêché en toutes langues; point d'idiome si dur ni si irrégulier, dans lequel on n'annonce le Sauveur Jésus et ses divins mystères ; les nations mêmes les plus sauvages entendront la loi nouvelle, et, tandis qu'autrefois il n'y avait que la seule langue hébraïque qui servit d'interprète aux secrets de Dieu, maintenant, par la grâce de l'Évangile, toutes les langues serviront au Seigneur, selon la prophétie de Daniel (1). Toutefois, malgré cette différence d'idiomes et cette multiplicité de sons et de voix, il n'y aura, à proprement parler, qu'un même langage dans l'Église, parce que les fidèles n'auront tous qu'une même foi à la bouche et qu'une même vérité dans le cœur ; et c'est ainsi que les langues, autrefois divisées par l'orgueil des hommes à la tour de Babel, ont été réunies par l'humble doctrine de l'Évangile.

Quatrièmement enfin, ces langues étaient de feu, pour signifier que la prédication de l'Évangile serait pleine de lumière et de ferveur, qu'elle devait éclairer et embraser l'univers. Le Saint-Esprit, dit saint Bernard, remplit les apôtres sous ce symbole, afin qu'ils parlassent les langues de toutes les nations, qu'ils proférassent des paroles toutes de feu, et qu'une loi toute de feu fût publiée par des langues de feu (2).

Ce n'est pas seulement dans la personne des apôtres et des premiers disciples que ce mystère s'est accompli. Dans la primitive Église, il se renouvelait presque tous les jours. Saint Luc nous dit, en termes exprès que le Saint-Es-

(1) Omnes linguæ servient ei. *Dan.*, VII, 14.

(2) Ut linguis omnium gentium verba ignea loquerentur, et legem igneam linguâ igneâ prædicarent. *D. Bern. Serm.* 2, *in Pent.*, n. 2.

prit descendait sur les fidèles, tantôt quand on leur conférait le baptême, tantôt quand on leur imposait les mains, tantôt quand on leur annonçait la parole du salut (1). Il descendit sur les Samaritains et sur les Gentils comme sur les Juifs. Ils ont reçu comme nous le Saint-Esprit, dit le prince des apôtres (2). Et, ce qui fait ici notre consolation et notre bonheur, c'est que ce divin Esprit nous a été promis à nous aussi bien qu'aux premiers chrétiens. Jésus-Christ nous l'a mérité par sa mort, et il l'a demandé pour nous à son Père, en le demandant pour ses apôtres. Sans doute, il ne descend plus d'une manière sensible, avec cet éclat extérieur et ces prodiges qui étaient alors nécessaires pour l'établissement de l'Église ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il descend véritablement en nous, que, par les sacrements, nous pouvons le recevoir, et qu'il produit toujours, comme aux premiers temps, les mêmes effets de conversion et de sanctification. Toutefois, ce n'est que dans la véritable Église qu'il se répand ; il n'y a que ceux qui appartiennent à cette sainte société qui puissent avoir part à ses grâces. Aussi voyons-nous que, le jour de la Pentecôte, il ne descendit que sur les six vingts disciples qui composaient alors l'Église naissante, pour nous faire entendre que, dans la suite des siècles, il ne se communiquerait qu'à l'Église et aux membres qui en feraient partie. Il n'y a, dit saint Augustin, que le corps de Jésus-Christ qui puisse vivre de l'Esprit de Jésus-Christ ! (3).

Que devons-nous faire pour attirer dans nos âmes le Saint-Esprit ?

Transportons-nous par la pensée au milieu du cénacle, et, nous mêlant aux apôtres et aux disciples, nous apprendrons de cette sainte compagnie comment on doit se disposer à recevoir le divin consolateur.

1° Nous voyons que les apôtres, pour se préparer à la venue du Saint-Esprit, se retirèrent loin du tumulte du

(1) *Act.*, x, 44. — xi, 14. — (2) *Act.*, x, 47.
(3) D. Aug. *Tract.* xvi, *in Joan.*

monde, et qu'ils passèrent dix jours entiers dans la retraite. En effet, comment le Saint-Esprit pourrait-il se répandre dans le monde, puisque le monde, bien loin de le désirer, ne le connaît même pas, comme Notre-Seigneur a eu soin de nous en avertir (1) ? D'ailleurs, le mouvement continuel du monde, ses amusements, ses fêtes font un bruit étourdissant, qui nous empêcherait d'entendre la voix de l'Esprit-Saint et de reconnaître le moment de sa venue. Ayez donc soin, si vous voulez le recevoir, de vous recueillir dans la retraite, de vous séparer des erreurs et des désordres du siècle. Que si vos engagements vous empêchent de rompre entièrement avec le monde et de mener une vie tout à fait retirée, faites-vous une solitude d'esprit, au milieu du monde même où la divine Providence vous a placé, en méprisant ses vanités et ses fausses joies ; et, à certaines heures marquées, dérobez-vous à ce siècle corrompu et corrupteur, pour aller à l'église ou dans votre oratoire, vous entretenir seul à seul avec votre Dieu. Encore peut-être me direz-vous que vos affaires, que les devoirs de la société s'y opposent ; alors du moins, au milieu de vos occupations et de vos travaux, ayez soin d'élever votre âme à Dieu et d'invoquer mentalement l'Esprit sanctificateur. Ce genre de retraite est à la portée de tous ; mais, c'est surtout des maximes du monde et de toute affection terrestre qu'il faut vider votre cœur ; car l'eau et le feu ne sont pas plus opposés que l'esprit de Dieu et l'esprit du monde.

2° L'occupation principale des apôtres, dans le cénacle, était de prier avec ardeur, de prier sans relâche (2) ; et leurs soupirs embrasés s'élevaient, portés sur les ailes des Séraphins, jusqu'au trône de Dieu. La prière est, en effet, la condition la plus nécessaire pour faire descendre le Saint-Esprit dans nos cœurs. Elle est comme la respiration de l'âme, par laquelle elle attire au dedans d'elle-même l'Es-

(1) *Joan.*, XVI, 3.
(2) Erant perseverantes unanimiter in oratione. *Act.*, II, 42.

prit divin, comme un air salutaire et rafraîchissant (1). Mais, hélas! nos prières sont si imparfaites; auront-elles la force d'attirer un Dieu au dedans de nous ? Loin de nous décourager, adressons-nous avec confiance au Saint-Esprit; c'est lui qui nous apprendra, qui nous aidera à bien prier, ou plutôt c'est lui qui priera en nous avec des gémissements ineffables, qui formera dans nos cœurs de saints désirs, et nous mettra, dans la bouche et sur les lèvres, les paroles que le Seigneur écoute avec le plus de plaisir. Il ne tardera pas à nous honorer de sa visite, si nous récitons avec ferveur les prières qu'il a lui-même inspirées à son Église, le *Veni, creator Spiritus*, le *Veni, sancte*, etc.

3° L'assemblée, sur laquelle le Saint-Esprit daigna descendre, était la plus sainte qui fut jamais. C'étaient d'abord les apôtres et les disciples, ces élus de Jésus-Christ, qui avaient tout abandonné pour le suivre, et qui, depuis l'ascension de leur divin Maître, n'avaient plus de pensées et de désirs que pour le ciel; et puis la sainte Vierge, la mère de Jésus, qui occupait sans contredit, parmi eux, le premier rang de grâce et de sainteté. Voulons-nous participer à leur bonheur et mériter que le Saint-Esprit se répande en nous; ayons soin de lui préparer une demeure digne de lui, en purifiant nos cœurs. Car, étant la pureté même, il ne se plaît d'habiter que dans les âmes pures. Chaste colombe, il n'ira point se reposer sur la boue, ni dans des âmes charnelles et remplies de corruption. La sagesse, nous dit-il lui-même, ne peut pas entrer dans un cœur plein de malice, ni habiter dans un corps sujet au péché. La vertu et le vice sont incompatibles, et, par conséquent, il est absolument impossible que l'iniquité et le Saint-Esprit, qui est le principe de toute sainteté, se trouvent ensemble. Que chacun donc rentre en soi-même et s'applique à effacer, par le repentir et les larmes de la componction, jusqu'à ses moindres souillures. C'est cet Esprit de pénitence

(1) Aperui os meum et attraxi Spiritum. *Ps.* CXVIII, 131.

que le Roi-Prophète demandait à Dieu, quand il disait, avec une ferveur admirable : « Seigneur, vous m'arroserez avec l'hysope et je serai purifié ; vous me laverez et je deviendrai blanc comme la neige (1). » Ainsi, la fuite du monde, la prière, la pureté, voilà ce qui nous rend dignes de la visite du Saint-Esprit [2].

Voulez-vous maintenant savoir si vous l'avez reçu, écoutez saint Bernard : « Je connaîtrai, dit cet illustre docteur, que le Saint-Esprit demeure en moi par le changement de mon cœur, lorsque de terrestre qu'il était, il sera devenu céleste, et de charnel spirituel.» D'après cette règle, examinez vos désirs, vos pensées, vos paroles, vos actions, vos affections. N'avez-vous d'autres pensées, d'autres vues que de vous conformer en tout à la volonté de Dieu ; êtes-vous patients, humbles, résignés, pleins de courage dans les dangers, fermes dans les tentations; vous voit-on faire vos délices de la prière et de la méditation ; en un mot, vivez-vous selon la loi de Dieu; ah ! n'en doutez pas, vous avez reçu le Saint-Esprit. Mais si, au contraire, vous ne suivez que l'impulsion de la chair ; si vous continuez d'être les esclaves du monde, toujours insensibles aux choses spirituelles, toujours tièdes et lâches pour le service du Seigneur ; si vous ne voulez rien souffrir pour l'amour de Dieu ; si la moindre gêne, la moindre peine vous rebute et vous irrite; si vous trouvez tout difficile, tout impossible, quand il s'agit de témoigner au Seigneur votre zèle pour sa gloire, ah ! non, vous n'avez pas le Saint-Esprit au dedans de vous. Et, en effet, qu'il y en a peu qui le reçoivent, même parmi ceux qui se disent les disciples de Jésus-Christ ! On ne trouve partout que des hommes pleins de désirs terrestres, livrés à leurs passions et entièrement dominés par l'esprit du monde, qui est l'ennemi déclaré de l'Esprit de Dieu. Et, à les voir se conduire en toutes choses d'après les maximes d'une prudence toute mondaine, mener une vie molle et sensuelle, et ne songer qu'aux biens

(1) Lavabis me, et super nivem dealbabor. *Psal.* L, 9.

présents, on dirait qu'ils ne connaissent ni le Saint-Esprit ni ses dons ; ou, s'ils sont plus instruits que ces disciples d'Éphèse qui n'avaient pas même entendu dire qu'il y eût un Saint-Esprit (1), ils sont aussi plus coupables et entièrement inexcusables, puisque, le connaissant, ils se mettent peu en peine de l'attirer dans leurs cœurs et de mériter ses grâces.

Quant à vous, âmes fidèles que le Saint-Esprit anime et qui brûlez de ses flammes, ah ! quelles actions de grâces ne devez-vous pas rendre à cet hôte divin, qui a daigné choisir votre cœur pour son sanctuaire, et avec quelle ardeur ne devez-vous pas vous appliquer à le conserver ! Est-il en effet de plus grand malheur que de le perdre? Ne contristez point l'Esprit-Saint, dit l'Apôtre (2); gardez-vous bien de l'éteindre (3). On le contriste par le péché véniel, qui refroidit sa bienveillance pour nous et arrête l'effusion de ses grâces; mais le péché mortel le bannit de nos âmes, et c'est l'éteindre entièrement en nous que d'éteindre sa charité dans nos cœurs ou dans ceux des autres.

Enfin, dans quelque situation que nous nous trouvions à l'égard de ce divin Esprit, soit que nous l'ayons conservé depuis notre baptême, soit que nous l'ayons perdu, soit que nous l'ayons recouvré, invoquons-le toujours comme notre refuge, comme le seul bien de notre âme et notre unique consolateur. Si nous avons eu le bonheur de le conserver, ah ! loin d'en être fiers, tremblons au souvenir de notre faiblesse, et disons à Dieu comme le roi David : « O mon Dieu, ne m'ôtez point votre Esprit (4). » Ah ! plutôt perdre l'honneur, la fortune, la vie que de nous laisser enlever ce précieux trésor. Si nous avons été assez malheureux que de le perdre, disons dans l'amertume de notre cœur, avec ce roi repentant : « Seigneur, redonnez-moi

(1) Sed neque si Spiritus sanctus est, audivimus. *Act.* XIX, 2.
(2) Nolite contristare Spiritum sanctum. *Eph.*, IV, 30.
(3) Nolite extinguere Spiritum. I. *Thess.*, V, 19.
(4) Spiritum sanctum tuum ne auferas à me. *Psal.* L, 13

votre Esprit (1); » sans lui je sens que je ne puis vivre. Si nous l'avons recouvré par la pénitence, conservons-le avec une espèce de jalousie, et, pleins de reconnaissance, disons encore avec ce roi converti : « O mon Dieu, confirmez-moi dans la possession de votre Esprit, dans laquelle vous m'avez rétabli (2). »

D. Quel effet produisit le Saint-Esprit dans les apôtres?

R. Il leur donna le don des langues, et les remplit de sagesse et de force pour annoncer l'Évangile à toutes les nations de la terre.

1° *Il leur donna le don des langues*, c'est-à-dire la faculté surnaturelle de s'énoncer en toute sorte d'idiomes, et d'être entendus de personnes d'un langage différent, tout en ne parlant qu'une seule langue. Nous avons vu que ce prodige, le jour de la Pentecôte, excita l'admiration dans toute la ville de Jérusalem, et que ceux qui en furent témoins, tant Juifs qu'étrangers, ne pouvaient revenir de leur surprise, ni comprendre ce qu'ils voyaient. Ce don des langues, ainsi que celui de prophétie, les apôtres le communiquaient à ceux à qui ils faisaient recevoir le Saint-Esprit par l'imposition de leurs mains. Mais ce miracle a cessé, dès que l'Église s'est trouvée répandue parmi toutes les nations, et qu'elle a commencé elle-même à parler toutes les langues [3].

A ce don des langues, il faut joindre encore d'autres grâces extraordinaires, telles que le don de prophétie, le don de chasser les démons, de ressusciter les morts, et de faire au nom de Dieu des choses hors du cours de la nature. Car le Saint-Esprit se répandit en eux sans réserve et sans mesure, et les inonda, pour ainsi dire, de ses faveurs. Aussi voyons-nous que, dès les premiers jours de la prédication évangélique, saint Pierre guérit miraculeusement un boiteux connu de toute la ville. En même temps qu'ils

(1) Spiritum rectum innova in visceribus meis. *Psal.* L, 12.
(2) Spiritu principali confirma me. *Psal.* L, 14.

annonçaient la parole de Dieu, tous les apôtres la confirmaient par des prodiges éclatants, qu'ils opéraient à la vue de tout le peuple.

2° *Il les remplit de sagesse.* Qu'étaient les apôtres, avant d'avoir reçu le Saint-Esprit ? De pauvres pêcheurs, sans instruction, sans lettres, qui ignoraient jusqu'aux premiers éléments des sciences humaines, et dont l'intelligence paraissait trop bornée pour saisir les grandes vérités de la religion. Jésus-Christ les avait instruits, pendant quelques années ; mais le plus souvent ses divins enseignements étaient pour eux ou des secrets auxquels ils ne concevaient rien, ou des énigmes dont le sens leur était entièrement caché (1), jusque-là que le Sauveur lui-même, en voyant ce pitoyable aveuglement, ne put s'empêcher de leur en témoigner sa surprise : « Eh quoi, leur dit-il, vous êtes toujours sans intelligence et sans discernement (2) ? »

Mais, ô effet prodigieux de la présence et de l'opération du Saint-Esprit ! à peine est-il descendu en eux, qu'aussitôt leurs ténèbres se dissipent ; et ces hommes qui ne connaissaient que leurs barques et leurs filets, ces hommes naguère si lents à saisir les vérités du salut, les voilà tout à coup devenus des maîtres consommés dans la science la plus relevée, les interprètes du Ciel, le prodige des siècles, et les oracles du monde entier. Plus éclairés que Salomon sur les secrets du Très-Haut, ils comprennent ce qu'il y a de plus profond dans les Écritures, de plus obscur dans les prophéties, de plus relevé dans les mystères. Quelle merveille de voir ces hommes qui, un instant auparavant, savaient à peine leur langue, tout à coup savants sans études, sages sans expérience, instruits sans travail, féconds sans recherches, réfuter et réduire au silence les princes de la synagogue, les orateurs et les philosophes des Gentils, et confondre tout ce que la sagesse humaine peut opposer

(1) Ipsi autem nihil horum intellexerunt, et erat verbum istud absconditum ab eis. *Luc.*, VIII, 34.

(2) Adhuc et vos sine intellectu estis ? *Luc.*, XV, 16.

à la simplicité de l'Évangile ! Jamais pareille chose ne s'était vue ; et, dans cet admirable changement qui transforma de pauvres ignorants en apôtres, qui ne reconnaîtrait le doigt de Dieu ?

3° *Il les remplit de force.* Autre merveille non moins étonnante. Ces hommes, auparavant faibles et timides, qui avaient lâchement abandonné le Sauveur, à l'époque de sa passion, et qui, depuis son ascension, cachés dans Jérusalem, n'osaient paraître en public, dans la crainte de quelque persécution, voyez-les au sortir du cénacle : leur ancienne pusillanimité s'est changée en force et en courage ; les voilà déterminés à tout faire, à tout entreprendre, à tout souffrir pour rendre témoignage à Jésus-Christ. Ne pouvant plus retenir le feu sacré qui les anime, ils parlent avec une pleine liberté devant ces scribes, ces pharisiens, ces magistrats, dont les mains sont encore teintes du sang du Sauveur ; ils leur reprochent hardiment d'avoir crucifié le Saint, le Juste, d'avoir mis à mort l'Auteur de la vie. Qu'on les traduise devant les tribunaux, qu'on les plonge dans de noirs cachots, rien ne les arrête ; il vaut mieux, disent-ils, obéir à Dieu qu'aux hommes, et ils s'élancent avec joie au-devant du glaive, des bûchers, de la roue, de la croix, s'estimant heureux de souffrir pour le nom de Jésus-Christ ; et, s'ils avaient eu mille vies, ils les auraient volontiers sacrifiées pour la gloire de leur maître. D'où pouvait leur venir tant d'intrépidité ou plutôt tant d'héroïsme ? Ah ! c'est que le Saint-Esprit était en eux.

Ce divin Esprit n'a jamais cessé d'opérer dans l'Église, et il accorde toujours les mêmes secours à ceux qui sont fidèles à lui ouvrir l'entrée de leurs cœurs. C'est lui qui forme les âmes chrétiennes à la véritable sagesse, et qui leur montre le chemin de la vertu ; c'est lui qui les remplit de force pour résister aux tentations du démon et de la chair, et pour les préserver de la contagion du monde. Que s'il ne nous accorde pas, comme aux apôtres, des dons extraordinaires, comme, par exemple, de parler et

d'entendre toute sorte de langues, il nous accordera tou jours de faire un saint usage de notre langue; en un mot il se donne toujours à nous, suivant les besoins particulier de notre âme. Soyons fidèles à ses inspirations, et, quell que soit notre misère, nous sentirons bientôt son influenc toute-puissante, par les rapides progrès en vertu, en piété que nous ferons sous sa conduite. Car, lorsqu'on a un Die pour maître, on ne peut que croître toujours en perfectio et en mérite. Le Saint-Esprit, dit saint Léon, inspire u enfant, dont le seul talent était de jouer de la harpe, et en fait un psalmiste; il inspire un simple berger, et il e fait un prophète; un persécuteur de l'Église naissante, e il en fait un docteur des nations; un publicain, et il en fa un évangéliste. Venez donc en nous, ô divin Esprit, e bientôt d'hommes terrestres et sensuels, nous deviendron de vrais hommes de Dieu.

La Pentecôte est une des trois principales fêtes de l'an née. En ce jour, l'Église célèbre trois grands mystères : l descente du Saint-Esprit sur les apôtres, la promulgatio de l'Évangile, et l'anniversaire de sa propre naissance. Ca c'est à pareil jour qu'elle fut fondée par la prédicatio des apôtres et les nombreuses conversions qu'ils opérè rent. Les Juifs avaient aussi leur Pentecôte, consacrée des actions de grâces pour la promulgation de la loi sur l mont Sinaï. Elle a été la figure de la Pentecôte des chrétiens et ces deux fêtes ont entre elles les plus grands rapports.

1° La Pentecôte des Juifs était fixée au cinquantièm jour après l'immolation de la Pâque ou la sortie d'Égypte et la Pentecôte des chrétiens se célèbre aussi cinquant jours après la mort de Jésus-Christ, qui est le véritabl agneau pascal, et qui nous a délivrés par son sang de l captivité du démon et du péché.

2° La loi ancienne fut publiée au milieu des foudres e des éclairs; et, quand Dieu donna la loi nouvelle, il se f aussi un grand bruit comme d'un vent impétueux qui ve nait du ciel.

3° La loi ancienne fut gravée sur des tables de pierre, par le doigt de Dieu; et la loi nouvelle a été gravée en nos cœurs par le Saint-Esprit, que l'Écriture appelle le doigt de Dieu (1).

Mais une différence bien essentielle entre ces deux alliances, c'est que la première était une loi de crainte et de terreur, qui fut promulguée avec un appareil si terrible que tous les Juifs en furent effrayés, au lieu que la seconde est une loi de grâce et d'amour, donnée par le Saint-Esprit, principe de consolation et de douceur.

TRAITS HISTORIQUES

1. Ce sont les prêtres et surtout les évêques, qui font descendre en nos âmes les grâces du Saint-Esprit, par la vertu de l'imposition des mains; et ce sublime ministère, ils doivent l'exercer uniquement pour le salut des fidèles, et non pour des vues mercenaires, comme se l'imagina follement un impie, dont il est parlé aux Actes des apôtres. On le nommait Simon le magicien, parce qu'il s'adonna de bonne heure à la magie. Ses enchantements et ses prestiges firent que le peuple qui le suivait, l'appelait *la grande Vertu de Dieu.* Mais lorsque saint Pierre et saint Jean se furent rendus à Samarie, pour imposer les mains aux nouveaux baptisés que saint Philippe, un des sept diacres, avait convertis par ses prédications soutenues de beaucoup de miracles, il crut en Jésus-Christ et reçut le baptême. Cependant, témoin des prodiges qui s'opéraient sur ceux qui avaient reçu le Saint-Esprit, il osa aspirer au pouvoir d'imposer les mains, et de tourner à sa propre gloire les miracles qu'il espérait opérer comme les apôtres. Dans cette idée, il leur présenta de l'argent et leur dit: « Donnez-moi le pouvoir que vous avez, afin que ceux à qui j'imposerai les mains reçoivent le Saint-Esprit. » Mais Pierre lui dit: « Que ton argent périsse avec toi, puisque tu as cru que le don de Dieu peut s'acquérir avec de l'argent; fais pénitence. » Bien loin de faire pénitence, Simon donna de nouveau dans la magie, s'abandonna à toute sorte de dérèglements, et devint l'ennemi secret des apôtres. Après avoir infecté Samarie des erreurs les plus extravagantes, il vint à Rome; et, voulant persuader qu'il était Dieu à l'empereur Néron qui le protégeait, il promit de s'élever au ciel, à la vue de tout le monde. Tout le peuple s'assembla par la curiosité

(1) Dextræ Dei tu digitus. *Ex Hym.* Veni, creator. — Digitus Dei hic est. *Exod.*, VIII, 19.

d'être témoin d'un tel spectacle ; et, en effet, Simon s'éleva, ou plutôt il fut élevé en haut par les démons ; mais Pierre se mit en prières, et sa prière fut écoutée de Dieu. L'action des malins esprits cessa ; le magicien tomba, et son corps fut brisé par sa chute ; il mourut à l'instant même. C'est de Simon qu'est dérivé le nom de *Simonie*, qui désigne le péché détestable que commettent ceux qui achètent ou vendent les dons et les grâces du Saint-Esprit.

2. Le cœur de l'homme ne peut demeurer vide, et, s'il n'est plein de l'Esprit de Dieu, aussitôt l'esprit de malice s'en empare. C'est ce que nous voyons clairement par l'exemple de Saül. Ayant été sacré roi des Juifs par le prophète Samuel, qui répandit sur sa tête une petite fiole d'huile, il se sentit tout à coup changé en un autre homme. L'Esprit du Seigneur se saisit de lui, et, ayant rencontré une troupe de prophètes, il se mit à prophétiser au milieu d'eux. Et tous ceux qui l'avaient connu auparavant, s'entre-disaient : « Qu'est-il donc arrivé au fils de Cis ? Saül est-il aussi prophète ? » Et d'autres répondaient : « Dieu n'est-il pas le maître de ses dons, et ne peut-il pas les accorder à qui il veut ? » Ce malheureux roi, ayant ensuite désobéi aux ordres de Dieu, l'Esprit du Seigneur se retira de lui, et il fut tourmenté par le malin esprit, sans pouvoir trouver d'autre soulagement que celui que lui procurait David, en jouant de la harpe. De même, quand nous sommes agités par cette tempête de passions que l'esprit impur soulève quelquefois au dedans de nous, ayons recours à la parole de Dieu, dont la douce harmonie nous rendra la paix et la joie de l'Esprit-Saint. I. *Reg.*, cap. x et xvi.

3. Après les apôtres, on a vu aussi plusieurs hommes de Dieu, animés d'un saint zèle pour la propagation de l'Évangile, doués des plus grandes faveurs, et pleins de ce feu divin qui embrasa les cœurs des premiers fidèles, au jour de la Pentecôte, opérer les plus grands prodiges, et avoir le don des langues. Ainsi on raconte du bienheureux Vincent Ferrier, de l'ordre des Prêcheurs, qui existait au commencement du xv[e] siècle, qu'il parlait diverses langues, sans avoir eu d'autre maître que le Saint-Esprit. Il parcourut différents royaumes et convertit huit mille sarrasins, vingt mille juifs, et plus de quarante mille pécheurs publics, coupables de tous les genres de crimes ; et il en détermina plus de cent mille à se confesser. Tous le comprenaient, de quelque nation qu'ils fussent. — On dit également de saint Antoine de Padoue qu'il parlait toute sorte de langues ; éclairé de la lumière du Saint-Esprit, il connaissait l'état des âmes ; les miracles étaient pour lui chose aussi facile que les actions les plus ordinaires ; les éléments obéissaient à sa voix, comme s'ils avaient été pourvus d'intelligence.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

DEUXIÈME LEÇON.

Premier article du Symbole. — De Dieu.

TROISIÈME LEÇON.

De la Sainte-Trinité.

QUATRIÈME LEÇON.

De la Création du monde.

CINQUIÈME LEÇON.

Du premier homme et de son péché.

SIXIÈME LEÇON.

Deuxième article du Symbole. — De la promesse du Messie et de la nécessité de sa venue.

SEPTIÈME LEÇON.

Du mystère de l'Incarnation et de la Rédemption

HUITIÈME LEÇON.

Suite du mystère de l'Incarnation et de la Rédemption.

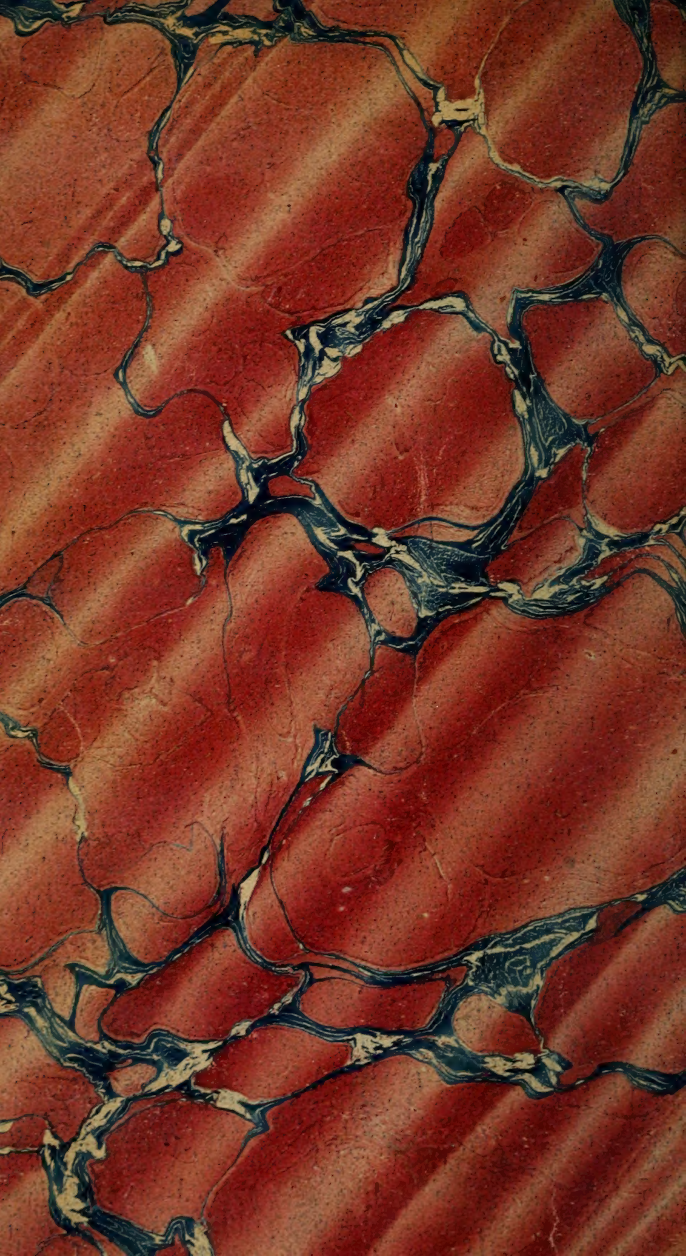
NEUVIÈME LEÇON.

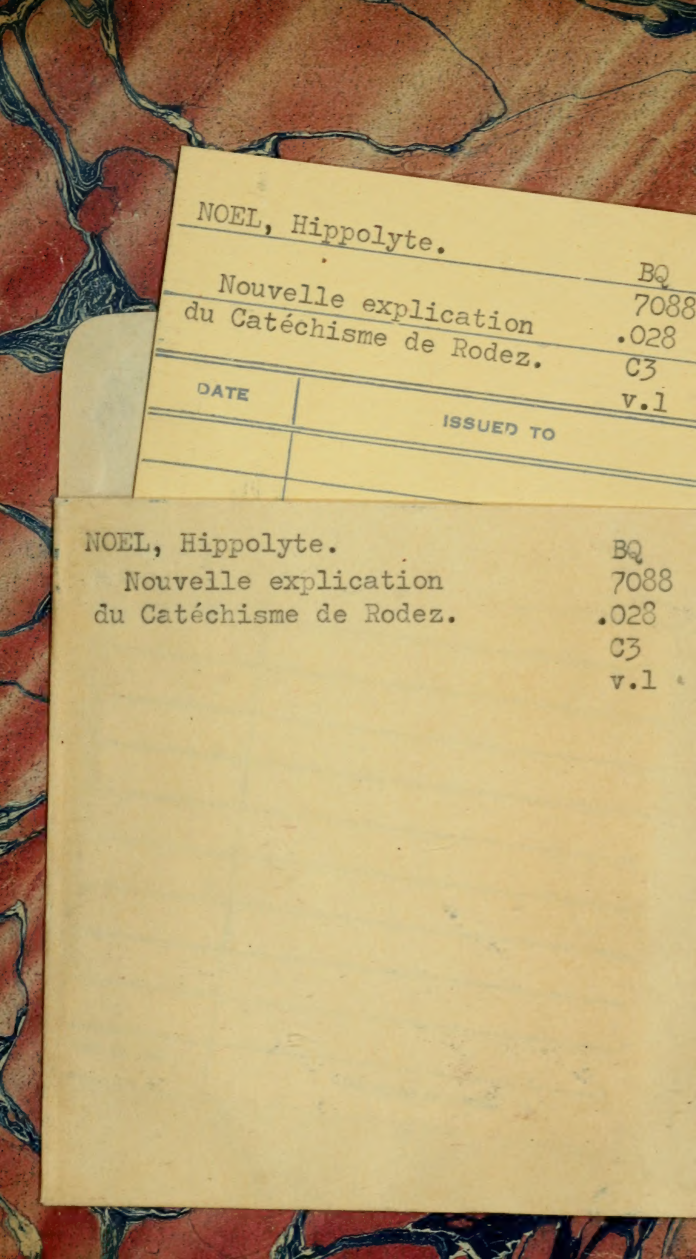
Suite du mystère de la Rédemption.

DIXIÈME LEÇON.

Du Saint-Esprit.

8791-94. — Corbeil. Imprimerie Crété.




NOEL, Hippolyte.
Nouvelle explication
du Catéchisme de Rodez.
BQ
7088
.028
C3
v.1
DATE
ISSUED TO
NOEL, Hippolyte.
Nouvelle explication
du Catéchisme de Rodez.
BQ
7088
.028
C3
v.1

